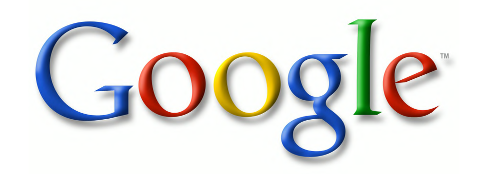
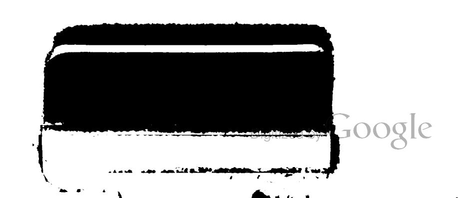





Google

LE PUBLIC

ET LES

HOMMES DE LETTRES

EN ANGLETERRE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

1660-1744

PARIS — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

LE PUBLIC

ET LES

HOMMES DE LETTRES

EN ANGLETERRE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

1660-1744

(DRYDEN — ADDISON — POPE)

PAR

ALEXANDRE BELJAME

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1883

A

MONSIEUR A. MÉZIÈRES

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Hommage d'affectueux respect.

INTRODUCTION

Avant d'entrer en matière, il me paraît utile de définir brièvement les mots dont se compose mon titre.

Par homme de lettres, j'entends un écrivain qui vit de sa plume, qui peut, par ses ouvrages seuls, obtenir l'indépendance, et, s'il la mérite, la considération.

Par public, j'entends, moins les spectateurs du théâtre, que l'ensemble des gens éclairés qui s'intéressent aux diverses productions de la littérature, qui lisent et qui achètent les livres.

Tant que, dans une nation, ce public n'existe pas, tant que l'instruction reste le privilège d'une élite restreinte, tant que le goût et l'habitude de la lecture ne se sont pas répandus dans une portion notable de la société, il est clair que les écrivains ne peuvent trouver dans la vente de leurs ouvrages que des ressources incertaines et insuffisantes, et qu'ils ne peuvent être, au sens que je viens d'indiquer, des hommes de lettres.

C'est donc l'établissement graduel d'un public éclairé et curieux qui est le point de départ de ce travail.

Comment ce public s'est-il formé? Par quels degrés, par quelle marche s'est-il constitué? Quelle a été dans sa formation la part d'action des événements, quelle a été la part des hommes?

Et, en même temps, quelle influence son développement a-t-il exercée sur les écrivains? Quel effet son existence a-t-elle eu sur leur situation dans la société?

Telles sont les questions auxquelles j'ai tenté de répondre : il m'a semblé que, dans un pays comme l'Angleterre, et dans

une littérature comme la littérature anglaise, elles méritaient d'arrêter quelque temps l'attention.

A vrai dire, la matière d'une pareille étude commence avec les premières manifestations littéraires d'un peuple, et j'aurais pu remonter presque aux origines de la littérature anglaise. J'ai mieux aimé me renfermer dans des limites plus modestes, et partir de l'avènement de Charles II en 1660. Du reste, plusieurs motifs conseillaient le choix de cette date. En effet, c'est avec Charles II que s'ouvre ce qu'on peut considérer comme la période moderne de la littérature anglaise : les documents deviennent alors plus nombreux et plus certains, les faits plus nets et plus précis. C'est alors surtout que le spectacle de la vie littéraire commence à offrir un intérêt particulier : le public entre en scène ; sous les règnes suivants nous le voyons peu à peu prendre corps et se développer ; — nous voyons en même temps les écrivains, à travers des épreuves et des péripéties diverses, s'élever et prendre rang.

Je me suis arrêté à la mort de Pope en 1744, parce que, avec Pope, nous arrivons au dénoûment : avec lui le public est fondé ; le métier d'écrivain est devenu une profession libérale ; les hommes de lettres ont conquis dans la société la place qu'ils y occupent aujourd'hui.

D'ailleurs, même ainsi restreint, le champ d'étude restait assez vaste, puisqu'il embrasse, sous des aspects différents, presque un siècle entier de l'histoire de la société et des lettres anglaises ; et ma bibliographie indique assez à quelles recherches j'ai été conduit.

Je tiens à dire combien, dans ces recherches, j'ai été aidé par les fonctionnaires du *British Museum*. Dans les nombreuses et longues visites que j'ai faites à l'admirable bibliothèque qu'ils dirigent, j'ai trouvé auprès d'eux un empressement et une bonne grâce de tous les instants. C'est pour moi un agréable devoir de leur exprimer ici mes remerciements sincères.



LE PUBLIC

ET LES

HOMMES DE LETTRES

EN ANGLETERRE

1660-1744

CHAPITRE PREMIER

JOHN DRYDEN ET LE THÉATRE

I. La Restauration de 1660 : Le roi Charles II, la Cour. — Réaction anti-puritaine. — Le jeu, le vin, la galanterie, le dévergondage. — La religion; la morale.
II. Les arts, la littérature : Les chansons, etc., les satires, le roman.
III. Espérances des écrivains après la Restauration. — Déceptions. — Auteurs amis de la Cour : Cowley, Butler. — Auteurs opposés à la Cour : Bunyan, Milton. — Les écrivains qui réussissent à vivre de leur plume font du théâtre : Dryden, Otway, Shadwell, Lee, Crown, Mrs. Behn, Settle, D'Urfey, Ravenscroft.
IV. Ce que fut le théâtre : Actrices, mise en scène; opéras dramatiques. — La tragédie : pièces héroïques. — La comédie.
V. Difficulté pour les auteurs dramatiques de satisfaire les spectateurs. — Nombre restreint des spectateurs; obligation de donner sans cesse du nouveau : collaboration et adaptation. — Frivolité des spectateurs : Prologues et Épilogues.
VI. Prétentions littéraires des courtisans. — Nécessité pour les auteurs de se les rendre propices : Dédicaces. — Accidents : Dryden et Sir Robert Howard, le duc de Newcastle, le duc de Buckingham, Rochester.
VII. Profits des écrivains : Produits du théâtre, vente de leurs œuvres aux libraires, cadeaux.
VIII. Conclusion : Il n'y a encore ni public ni hommes de lettres,

I

On raconte que, pendant sa courte et malheureuse royauté parmi les Écossais en 1650, Charles II avait été mis par les

rigides Presbytériens à un dur régime. Forcé de souscrire à leur *Covenant* et de se soumettre à leur culte, il avait été tout d'abord placé sous la surveillance d'un comité de ministres sévères et vigilants. Ces farouches argus l'obligeaient à assister perpétuellement à des prières interminables, lui fixaient des jours de jeûne, et le condamnaient quelquefois à entendre jusqu'à six sermons de suite. Heureux encore quand ces sermons ne roulaient pas uniquement sur les crimes de sa famille et sur sa propre impiété. Tous les plaisirs, y compris la danse et les jeux de cartes, lui étaient interdits. Le dimanche, défense de se promener et de sourire; le moindre geste déplacé, la moindre expression d'ennui sur son visage l'exposait à de terribles objurgations. Un jour qu'il s'était permis quelques innocentes familiarités avec une femme, un de ces austères fanatiques vint lui adresser, sur la grandeur du péché, une longue réprimande solennelle, qu'il termina en lui recommandant de fermer toujours les fenêtres[1].

L'Angleterre, assujettie tout entière à la même discipline surhumaine par les Puritains, avait pendant plus de onze ans manqué d'air, étouffé. Au retour de Charles II, elle ouvrit les fenêtres, et toutes grandes. Elle les ouvrit trop. A l'exagération de la rigueur la Restauration répondit par l'exagération de la licence.

Le roi se mit à la tête du mouvement. Après un long exil, une vie errante et misérable, il montait tout à coup sur l'un des premiers trônes de l'Europe, aux acclamations d'un peuple entier. Il avait trente ans, une tournure gracieuse, des manières séduisantes, le goût des plaisirs, et une excellente constitution. L'argent seul lui avait manqué jusque-là ; il allait maintenant en avoir à son gré, en même temps que des compagnons habiles à servir ses désirs et avides de jouir eux-mêmes.

Londres alors était tout ; la province, sans communications avec la capitale[2], ne comptait pas et vivait d'une vie inconnue. Londres étant toute l'Angleterre, la Cour fut tout Londres. La bourgeoisie, convaincue de Puritanisme, fut brutalement mise

1. Clarendon, livre XIII; Burnet : *History of my own Times*, vol. I, pp. 91, 92; Malcolm, p. 154.

2. Voyez ce que dit Macaulay (*Histoire*, ch. III) de la difficulté des communications alors.

à l'écart, annihilée; la Cour prit toute la place au soleil, et tout se régla sur elle, adopta ses goûts et ses amusements.

Le programme qu'elle suivit est simple à dire : elle fit tout ce que les Puritains avaient défendu. Ils avaient porté les cheveux courts et proscrit toute recherche de costume; les longues perruques à la Louis XIV furent adoptées, et la toilette devint une des grandes préoccupations des gens du bel air[1]. Ils avaient interdit le jeu : on joua avec fureur, et l'on tricha[2]; le vin : on but, on fit bombance, on se grisa[3]; les jurons : on n'ouvrit plus la bouche sans invoquer sur tous les tons Dieu et le Diable[4].

1. A *Town-Gallant* is a Bundle of *Vanity*, composed of *Ignorance* and *Pride*, *Folly* and *Debauchery;* a silly *Huffing* thing, three parts *Fop* and the rest *Hector* (voy. p. 5, note 1) : A kind of *Walking Mercers shop*, that shews one Stuff to day, and another to morrow, and is valuable just according to the price of his *Suit*, and the merits of his *Taylor*... His first care is his *Dress*, and next his *Body*, and in the fitting these two together, consists his Soul and all its Faculties (*The Character of a Town-Gallant*, anonyme). Je dis ici une fois pour toutes que, dans mes citations, je respecte scrupuleusement l'orthographe, qui est à mes yeux un document historique. — Voyez aussi *The Man of Mode; or, Sir Fopling Flutter*, comédie d'Etherege; et *Tyrannus, or the Mode*, par Evelyn, réimprimé dans *Memoirs Illustrative of the Life and Writings of John Evelyn Esq.*, vol. II.

2. Pepys : 14 fév. 1667-8; Evelyn : *Diary*, 25 janv. 1685; Butler : *Satire upon Gaming* (dans *Genuine Poetical Remains*). — Les dés pipés s'appelaient des *fulhams*.

3. Voyez, par exemple, Pepys : 23 sept. 1667. Le roi et le duc d'York se grisent à une partie de chasse; le roi se met à genoux pour boire à la santé du duc, et tous les assistants s'embrassent en pleurant; voyez aussi *id.*, 23 oct. 1668. — Le poète Waller était cité comme un homme exceptionnel parce qu'il savait être bon compagnon sans boire (Johnson : *Lives of the English Poets*, Waller).

4. He admires the Eloquence of, *Son of a Whore*, when 'tis pronounced with a good Grace, and therefore applyes it to *every* thing; So that if his *Pipe* be faulty, or his *Purge* gripe too much, 'Tis a *Son of a Whores Pipe*, and a *Spawn of a Bitches Purge*... he... may have a Patent for the sole use (as the first Inventer) of that Noble Complement, *Let me be Damn'd, and my Body made a Gridiron to Broil my Soul on, to Eternity, If I do not Madam, love you confoundedly* (*The Character of a Town-Gallant*). — Un des jurons favoris de Sir Samuel Hearty dans le *Virtuoso* de Shadwell est : *your Nose in my Breech*. — Voici une déclaration du galant Wittmore : Madam, — as Gad shall save me, I'me the Son of a Whore if you are not the most Bell Person I ever saw, and if I be not damnably in love with you, but a pox take all tedious Courtship, I have a free-born and generous Spirit, and as I hate being confin'd to dull cringing, whining, flattering, and the Devil and all of Foppery, so when I give my heart I'me an Infidel, Madam, if I do not love to do't frankly and quickly (*Sir Patient Fancy*, par Mrs. Behn, II, sc. 1).

La réaction poussa plus loin. Les Puritains avaient mis leur veto sur tous les plaisirs, même les plus innocents : la Cour se rua sur toutes les jouissances, même les moins avouables. Ils avaient prêché les mœurs sévères : la galanterie régna en souveraine. Les gens à la mode s'appelèrent des *galants*, et ne songèrent qu'aux femmes et aux moyens de leur plaire[1]. On était sur une pente dangereuse et rapide ; on glissa vite jusqu'au bas. Ce fut d'abord la galanterie aimable et de bon ton : la conversation polie et l'urbanité des rapports remplaçaient le jargon biblique et la glace puritaine ; mais on ne s'en tint pas là, et bientôt il n'y eut plus aucune réserve. Le roi, « le joyeux monarque », donna l'exemple en ayant publiquement des maîtresses et en s'affichant partout avec elles ; le palais de Whitehall devint un lieu consacré ouvertement aux intrigues amoureuses ; la prostitution s'étala sans vergogne à la cour, au théâtre, partout ; les femmes s'habituèrent à tout entendre, et celles qui restaient vertueuses acceptèrent la promiscuité avec celles qui n'avaient jamais prétendu l'être[2].

Les hommes s'abandonnèrent à toutes les extravagances du dévergondage[3]. Un de leurs amusements favoris fut de courir les rues pendant la nuit, après leurs orgies, rossant le guet, menaçant de mort les passants attardés, quelquefois leur fendant le nez, arrêtant les femmes, au besoin les pendant la tête en bas, renversant les chaises à porteurs, cassant les vitres, remplissant la ville de cris et de jurons. « Dans les cours et dans les palais, écrivait Milton à ce moment même, Bélial règne aussi, et dans les cités dissolues, où le bruit de la

1. His Trade is making of *Love*, yet he knows no difference between that and *Lust;* and tell him of a *Virgin* at Sixteen, he shall swear then Miracles are not ceas'd. He is so bitter an Enemy to *Marriage*, that one would suspect him born out of *Lawful Wedlock*... But for the most delicious Recreation of *Whoring*, he protests a Gentleman cannot live without it... (*The Character of a Town-Gallant*).

2. Voyez *The Kind Keeper* de Dryden, et la note de Walter Scott en tête de cette comédie ; et dans *The Humorists* de Shadwell, les relations de Theodosia avec Mrs. Friske « A vain Wench of the Town, debauch'd and kept by *Briske* ».

3. Les femmes aussi. Voyez les exploits des dames de la Cour dans Hamilton, *Mémoires de Grammont*, passim. — Il y avait une société de Balleurs (*Ballers*), qui se réunissaient pour danser *in naturalibus* (Pepys, 30 mai 1668.)

débauche s'élève au-dessus des plus hautes tours, avec l'injure et l'outrage; et quand la nuit obscurcit les rues, alors s'élancent au dehors les fils de Bélial, gonflés d'insolence et de vin[1]. »

Certains, et des plus haut placés, tombèrent jusque dans la crapule. Le comte de Rochester, un des boute-en-train de cette cour joyeuse et favori intime de Charles II, s'habillait en portefaix ou en mendiant pour courir la pretantaine par les faubourgs (le roi fut souvent son compagnon, dit-on). Un jour, se trouvant en disgrâce avec le duc de Buckingham, il louait une auberge sur la route de Newmarket, et tous deux s'y installaient, servant à boire aux rouliers et débauchant leurs femmes et leurs filles. Le roi passait par là, riait, et lui rendait sa faveur. Une autre fois, il élevait des tréteaux au milieu de Londres, se faisait astrologue et charlatan, et offrait des remèdes « pour soulager les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvaient être tombées ». De son propre aveu, il resta cinq années consécutives en état d'ivresse, et finit par mourir de vieillesse à trente-trois ans[2].

Sir Charles Sedley, que Charles II appelait le vice-roi d'Apollon, soupe un soir dans une taverne de Londres avec Lord Buckhurst (qui fut plus tard le célèbre comte de Dorset) et Sir Thomas Ogle. Tous trois, gorgés de bonne chère et de vin, s'avancent au balcon, interpellent les passants, les injurient, et s'exposent dans les postures les plus indécentes. Enfin Sedley,

1. *Paradis Perdu*, chant I, v. 296 et suiv. — Voyez Oldham, *Œuvres*, vol. III: *A Satyr, in Imitation of the Third of Juvenal;* Shadwell : *The Scowrers;* Etherege : *The Comical Revenge*, I, sc. 2; *The Character of a Town-Gallant;* dans *Poems on Affairs of State*, 1703, vol. I, p. 147 : *On the Three Dukes killing the* Beadle *on Sunday Morning*, Feb. the 26*th*, 1671. — Il y eut plusieurs dynasties, selon l'expression de Macaulay, de ces terribles farceurs : les *Muns*, les *Tytire Tus*, les *Hectors*, les *Scourers* ou Écumeurs; puis les *Nickers*, les *Hawkubites*, les *Mohawks*, etc. Ces derniers florissaient encore du temps d'Addison et de Swift. — Tope, dans les *Scowrers* de Shadwell (I, sc. 1) dit : « ... Why I knew the Hectors, and before them the *Muns* and the *Titire Tu's;* they were brave fellows indeed; in those days a man could not go from the *Rose Tavern* to the *Piazza* once, but he must venture his life twice. » — Dans *The Maid's Last Prayer* de Southerne (II, sc. 2), Drybubb dit : « I remember your Dammee-Boys, your Swashes, your Tuquoques, and your Titire-Tues. »

2. Burnet : *Some Passages in the Life and Death of John, Earl of Rochester;* Johnson : *Lives of the English Poets*, Rochester ; Hamilton : *Mémoires de Grammont*, p. 245 et suiv.; Forgues : *John Wilmot;* lettre de Saint-Évremond [?] en tête des œuvres de Rochester.

pour surpasser ses amis, se présente dans l'état de nature, et s'abandonne à des grossièretés rabelaisiennes telles, que la foule ameutée lui jette des pierres et tente de forcer l'entrée pour l'assommer [1]. Quelle que fût la licence à la mode, comme il y avait eu scandale public, Sedley fut appelé devant Sir Robert Hyde, premier juge des plaids communs, et condamné à une grosse amende. « C'est la première fois, répondit-il, qu'un homme paye pour faire ce que j'ai fait [2]. »

L'amende cependant avait quelque chose de déplaisant; il pria donc un ami, Henry Killigrew, d'intercéder auprès du roi et d'en obtenir la remise. Cet ami dévoué sollicita l'argent pour lui-même, l'obtint, et se le fit payer jusqu'au dernier penny.

C'est ainsi qu'on entendait l'amitié. Tous les sentiments élevés, ou seulement délicats, furent traités de même. De religion, cela va sans dire, il ne fut plus question. Après le règne des *saints*, il fut de bon goût d'être impie. Il est vrai qu'on alla aux temples, mais aux temples de l'Église anglicane, pour prendre une revanche sur les Presbytériens. Les fidèles, d'ailleurs, assistèrent au service sans dévotion [3], et ne laissèrent guère échapper d'occasion de montrer quel peu d'estime ils faisaient des ministres du culte [4]; de son côté, le clergé ne fut pas d'humeur à les importuner par un zèle déplacé [5]. Pré-

1. A' Wood : *Athenæ Oxonienses*, art. Sedley (Charles). — Il dit sans métaphore : « Putting down their breeches they excrementiz'd in the street. »

2. A' Wood donne la réponse plus crûment : « He thought he was the first man that paid for shiting. » — Pepys, 1er juillet 1663, raconte aussi ce fait. Mais son premier éditeur, Lord Braybrooke, en supprime une grande partie, et la plus caractéristique. L'édition de M. Mynors Bright, qui promettait d'être plus complète, offre à cet endroit la même lacune. Il est regrettable que le journal de Pepys ne soit pas encore dans son entier à la disposition de l'historien, qui n'a pas la ressource de consulter le manuscrit original, écrit en caractères sténographiques.

3. *Wildish* : The Beaux are the most constant Church-men : you shall see Troops of 'em perk'd up in Galleries, setting their Cravats (Shadwell : *Bury Fair*, III, sc. 1). — Voyez aussi Pepys, 14 oct. 1660.

4. Je ne crois pas qu'il y ait, dans tout le théâtre de cette époque, un seul prêtre, protestant ou autre, ancien ou moderne, qui ne soit ou ridicule ou odieux. — Voyez dans Pepys, 25 déc. 1662, une scène caractéristique : l'évêque de Winchester prêche dans la chapelle de Whitehall contre les plaisirs de la cour; son auditoire rit pendant qu'il parle.

5. I took a turn with Mr. Evelyn... talking of the badness of the Government, where nothing but wickedness, and wicked men and women command

servé des ardeurs exagérées et des éclats par le souvenir des Puritains, satisfait d'avoir dépossédé ses ennemis [1], il fut préoccupé de montrer, lui aussi, son urbanité et sa politesse [2], et de ne pas choquer ses ouailles, qui lui auraient pourtant fourni bien des sujets de sermons, par des leçons trop désagréables. « Bref, disait l'un d'eux prêchant devant le roi, si vous ne vivez pas conformément aux préceptes de l'Évangile ; si, au contraire, vous vous abandonnez à vos appétits déréglés, il faut vous attendre à recevoir votre récompense dans un certain endroit qu'il n'est pas convenable de nommer ici [3]. »

Si la religion était ainsi traitée dans le sanctuaire, on conçoit ce qu'on en pouvait faire au dehors. On était athée [4], ou plutôt on se disait athée, car c'était aussi une affaire de ton : on faisait profession d'athéisme pour la même raison que M. Jourdain portait les fleurs « en en bas. » Ces gens-là ne sont même pas des incrédules : ils nient *a priori*, pour qu'on

the King : ... that much of it arises... from the negligence of the Clergy, that a Bishop shall never be seen about him (Pepys, 26 avril 1667). Voyez aussi *id.* 9 nov. 1663 et 16 fév. 1667-8.

1. En 1661 deux mille prêtres presbytériens furent chassés de leurs églises.

2. John Stoughton : *The Church of the Restoration*, vol. I, particulièrement pages 470-473 et 507-512. Quand la peste éclata, tout le clergé s'enfuit en masse de Londres (même ouvrage, vol. I, p. 337).

3. What a fine Thing it is to be well-manner'd upon Occasion ! In the Reign of King *Charles* the Second, a certain worthy Divine at *Whitehall*, thus address'd himself to the Auditory at the Conclusion of his Sermon : In short, if you don't live up to the Precepts of the Gospel, but abandon your selves to your irregular Appetites, you must expect to receive your Reward in a certain Place, which 'tis not good Manners to mention here (Tom Brown, *Œuvres*, vol. IV, p. 124 : Laconicks, *or New Maxims of* State *and* Conversation). — Voy. aussi Pope, *Moral Essays*, epistle IV, vers 150 et la note.

4. ... They professed themselves atheists, both in word and deed — smiling at the name of the devil,... and maintaining with oaths that there were no other angels than those in petticoats, denying any essential difference between good and evil, and deeming conscience a check suited merely to frighten children (*Proteus Redivivus*, cité par Malcolm, p. 167). — His Religion (for now and then he will be pratling of that too) is pretendedly *Hobbian :* And he Swears the *Leviathan* may supply all the lost Leaves of *Solomon*, yet he never saw it in his life, and for ought he knows, it may be a *Treatise* about catching of *Sprats*, or new Regulating the *Green-land* Fishing Trade. However the Rattle of it at *Coffee-houses*, has taught him to... maintain that there are no *Angels* but those in *Petticoats :* And therefore he defies *Heaven* worse than *Maximine* (personnage du théâtre de Dryden, voyez page 43) ; imagines *Hell*, only a *Hot house* to Flux in for a *Clap*, and calls the *Devil*, the Parsons *Bugbear*, and sometimes the *Civil Old Gentleman in Black* (*The Character of a Town-Gallant*).

ne les prenne pas pour des Têtes-Rondes, et pour s'épargner la peine de penser; — tout disposés, du reste, à croire quelque chose avec autant d'aisance qu'ils niaient tout auparavant. Rochester devient subitement édifiant dès qu'il sent que sa fin approche; Waller, après avoir jusqu'à quatre-vingts ans courtisé la muse galante, fait des vers dévots[1]; Charles II, sur son lit de mort, reçoit en cachette la communion d'un prêtre catholique; un bon nombre embrassent le catholicisme à l'avènement de Jacques II.

En un mot, l'unique but de cette cour, c'est le plaisir. « Notre sphère d'action dans cette vie, dit Rochester, est le bonheur. » Et il ajoute élégamment : « Quiconque regarde au delà est un âne[2]. » Le Puritanisme faisait de l'existence humaine une vallée de larmes, un chemin semé de luttes et d'épreuves par lesquelles on achète la vie éternelle. Ses successeurs se contentent de la vie présente. Mais pour jouir comme il faut (et pour s'indemniser du jeûne de la République ils ont à mettre les bouchées doubles), pour faire gaiement le chemin de la vie, il faut n'être embarrassé par rien : on supprime donc tous les *impedimenta*. D'où venons-nous? Où allons-nous? Qu'importe! nous sommes, et c'est assez. La vertu, la pudeur, — mensonges! La pitié, l'honneur, le courage[3], — préjugés de petites gens! Il y a, dites-vous, des femmes vertueuses? Ce sont celles qui savent se faire acheter cher. Des gens honnêtes? Ce sont ou des menteurs ou des ignorants[4]. Les

1. Johnson : *Lives of the English Poets*, Waller.

2. Our Sphere of Action is Life's Happiness;
And he who thinks beyond, thinks like an *Ass*.
(Rochester, *Satire against* Man, Œuvres, vol. I, p. 5.)

« Comme c'était une femme de sens, dit la biographe de Mrs. Behn, elle aimait le plaisir. » She was a Woman of Sense, and by consequence a Lover of Pleasure (the History of the *Life* and *Memoirs* of Mrs. Behn. By one of the Fair Sex. En tête de l'édition de ses romans).

3. ... all men would be Cowards, if they durst. (Rochester, *Satire against* Man, Œuvres, vol. I, p. 7). Nous verrons qu'il l'osa. — Il y a aussi le duel du duc de Buckingham avec lord Ossory; il lui donne rendez-vous à *Chelsea-Fields*, et va l'attendre ailleurs (Cobbett : *Parliamentary History*, I, 342).

4. He denies there is any Essential Difference betwixt *Good* and *Evil*, deems *Conscience* a thing only fit for *Children*, and ascribes all *Honesty* to *simplicity*, and an unpractisness in the *Ways* and *Methods* of the *Town* (*The Character of a Town-Gallant*).

gens d'esprit ne sont pas dupes de ces sornettes. Aussi, pour avoir de l'argent, le roi d'Angleterre trouve tout simple de se vendre à la France. Son entourage n'a pas plus de scrupules. Aubrey de Vere, comte d'Oxford, épris d'une actrice qui résiste à ses sollicitations, fait semblant de consentir à l'épouser, et amène pour célébrer le mariage un soldat affublé en prêtre. Elle découvre de quelle indigne comédie elle a été victime; elle va se jeter aux pieds du roi pour demander justice; mais la conduite de son séducteur paraît fort naturelle, et le monarque trouve qu'une pension annuelle est une compensation bien suffisante[1]. Villiers, duc de Buckingham, amoureux de la comtesse de Shrewsbury, tue son mari en duel, pendant qu'elle-même, vêtue en page, tient la bride de son cheval; et il se vante d'avoir obtenu ses caresses avant d'avoir enlevé ses vêtements ensanglantés[2]. Les faits de ce genre abondent. La morale du temps se résume dans la maxime suivante, empruntée à un des héros de sa littérature romanesque: « Un homme d'esprit ne peut être ni un coquin, ni un misérable[3]. » Quand le plaisir l'appelle, rien ne l'arrête.

II

Parmi les plaisirs, les arts et la littérature prirent naturellement leur place, puisque les Puritains les avaient proscrits. Leur Parlement avait ordonné que les tableaux de la collection royale qui représentaient la seconde personne de la Trinité ou la Vierge Marie fussent brûlés, et que les autres fussent vendus[4]. Ils n'avaient pas été plus sympathiques à la musique[5]. En fait de littérature, ils n'avaient pas eu le goût ni le loisir

1. Hamilton : *Mémoires de Grammont*, p. 220-221.
2. *Biographia Britannica :* article Villiers. — 'Tis said the duke slept with her in his bloody shirt (Spence, p. 164).
3. « It was one of his Maxims, *A man of Wit cou'd not be a Knave or Villain* » (*Oronooko, or the Royal Slave*, par Mrs. Behn; dans le volume de ses romans).
4. Cromwell toutefois réussit à conserver à l'Angleterre les cartons de Raphaël qui sont aujourd'hui au *South Kensington Museum* (Lecky, vol. I, p. 528).
5. Voyez dans Chappell, vol. II, p. 401, un intéressant chapitre sur le Puritanisme dans ses rapports avec la musique.

de lire d'autres ouvrages que des ouvrages polémiques, et le théâtre avait été par eux rigoureusement mis à l'index[1]. La nouvelle Cour remit donc en faveur les choses artistiques; on encouragea les peintres (Lely [2], Kneller, le miniaturiste Cooper), les musiciens (Grabut, Purcell). Quant à la littérature, tout le monde en fit. On ne fut pas un galant sans être un bel esprit : les deux mots devinrent synonymes. Les hommes le plus à la mode, les courtisans les plus brillants, le comte de Rochester, Sir Charles Sedley, Villiers, duc de Buckingham, le comte de Mulgrave, Sir Car Scroop, Edmund Waller Esquire, Lord Buckhurst, le duc et la duchesse de Newcastle, et tant d'autres, furent des lettrés, des critiques, des auteurs.

Comme les femmes étaient la grande préoccupation, elles donnèrent naturellement le ton, et les petits vers galants composés pour elles furent tout d'abord en vogue. Tous les poètes de la Cour se mirent à l'œuvre pour les chanter.

Leur muse, il faut le dire, n'a pas l'inspiration bien puissante. Elle l'épuise en général en quelques strophes, ou pour mieux dire en quelques couplets, car elle fait plutôt des chansons qu'autre chose[3], bien qu'elle tente aussi parfois l'élégie. Elle n'a pas du reste les visées bien hautes, elle ne recherche ni les grandes idées, ni le grand style: une petite pensée délicate dans une forme facile et harmonieuse, voilà son idéal. Sa poésie s'appelle du bel esprit[4]; l'épithète la plus flatteuse qu'on puisse

1. Le célèbre livre de Prynne, *Histrio-Mastix*, indique bien quelles étaient les idées puritaines sur les questions d'amusement. L'ouvrage étant rare, et ne se trouvant pas à la Bibliothèque nationale, j'en ai donné le titre complet dans ma bibliographie. Ce titre est instructif.

2. Lely fut fait chevalier par Charles II, et devint Sir Peter Lely.

3. Dans son *Essai sur la Poésie*, Sheffield, duc de Buckinghamshire (il était sous Charles II comte de Mulgrave), commence par les chansons, ainsi :

> First then, of SONGS, which now so much abound,
> Without his *Song* no Fop is to be found,...
> Tho' nothing seems more easie, yet no part
> Of *Poetry* requires a *nicer* Art.

Puis vient l'élégie :

> Next ELEGY,...
> The Praise of *Beauty*, *Valor*, *Wit* contains;
> And there too oft despairing *Love* complains :...

Puis l'ode; mais il ne peut citer aucun lyrique appartenant au règne de Charles II.

4. C'est de cette époque que date dans la langue anglaise le substantif

lui adresser, c'est de lui dire qu'elle est « ingénieuse ». Les sujets qu'elle chante varient peu. Elle se consacre tout entière aux « belles », à la « beauté » ; et Lord Buckhurst, la veille d'un grand combat naval contre les Hollandais, se couvre de gloire en écrivant des vers « aux dames qui sont à terre [1] ». Les tendres aveux et les dédains, les désirs et les mépris, l'absence, les soupirs, l'inconstance, sont les thèmes ordinaires sur lesquels elle brode ses monotones variations. Elle offre des douceurs à Chloris (Dorset) ; à Amoret, à Sacharissa (Waller); à Célimène, à Phillis, à Celia, à Thirsis, à Aurelia, à Amaranta (Sedley). Elle ne fuit pas les fadeurs et les subtilités : « Quand je chante dans ce parc, dit un amant, les cerfs attentifs m'écoutent et oublient de craindre; quand je dis ma flamme aux hêtres, ils inclinent leurs têtes comme s'ils souffraient ainsi que moi ; quand, adressant mon appel aux dieux, j'élève mes plaintes bruyantes jusqu'à leur séjour, ils me répondent en ondées. A toi a été donnée une âme barbare et cruelle, plus sourde que les arbres, et plus orgueilleuse que le ciel [2] ». Voilà le ton, quand on ne va pas jusqu'à la niaiserie. Waller adresse des vers « à une dame qui peut tout faire, excepté dormir quand elle veut », puis, « à une dame qui peut dormir quand elle veut ». Il chante « un arbre découpé en papier », « une carte déchirée par la Reine [3] ». Le comte de Roscommon, cité

trait d'esprit : « *A mighty* Wittycism, (*if you will pardon a new word !*). » Dryden, préface de *The State of Innocence.*

1. Song, *Written at* Sea, *in the first* Dutch-War, 1665, *the Night before an Engagement.*

To all you *Ladies* now at Land
We *Men* at Sea indite; etc.
(Imprimé dans les Œuvres de Rochester, vol. II, p. 53.)

2.
While in this park I sing, the list'ning deer
Attend my passion, and forget to fear :
When to the beeches I report my flame,
They bow their heads, as if they felt the same :
To Gods appealing, when I reach their Bow'rs
With loud complaints, they answer me in show'rs.
To Thee a wild and cruel soul is giv'n,
More deaf than trees, and prouder than the heav'n!
(Waller : *Œuvres*, p. 42. *At* Pens-Hurst.)

3. *The* Apology *of* Sleep, *For not approaching the Lady, who can do any thing but sleep when the pleaseth* (*Œuvres*, p. 17); *Of the* Lady *who can sleep when she pleases* (p. 35); *Of a Tree cut in Paper* (p. 144); *Written on a Card that her* Majesty *tore at* Ombre (p. 204).

pour la gravité de ses inspirations dans ce siècle léger[1], écrit des stances « sur une demoiselle qui chantait bien et qui avait peur de s'enrhumer », ou une élégie « sur la mort d'un bichon[2] ».

Au surplus, toutes ces grâces, toutes ces poétiques mièvreries ne sont qu'un faux semblant. Grattez le gentilhomme élégant d'alors, vous trouvez vite le débauché débridé et sans vergogne ; il en est de même dans cette poésie : son marivaudage est tout de surface ; si elle s'étudie à composer laborieusement de petits vers tendres et langoureux, elle aime surtout à faire appel aux sens, à exciter les désirs[3], et, dans cet office, elle ne redoute pas le mot vif, cru au besoin.

Mais c'est surtout dans les satires que les *gentlemen-poets* se donnèrent sur ce point libre carrière. Les satires, en effet, ou, comme on les appelait alors, les *lampoons*[4] devinrent la ressource de ceux qui, à la Cour, n'avaient à leur disposition ni talent poétique ni esprit. Dire du mal du prochain est à la portée des moindres intelligences, et les satiriques de ce temps ne cherchaient qu'à dire du mal du prochain. « Je n'en veux point aux sots, j'en veux à la sottise, » dit un vieux poète français[5]. Ils ne prétendent pas à un pareil détachement ;

1. Unhappy Dryden! in all Charles's days,
Roscommon only boasts unspotted lays. (Pope.)

2. *On the Death of a* Lady's *Dog;* Song. — *On a young Lady who sung finely, and was afraid of a cold* (*Œuvres*, p. 53 et 54),

3. For *Songs* and *Verses* mannerly obscene,
That can stir *Nature* up by Springs unseen,
And, without forcing Blushes, warm the Queen;
SEDLEY has that prevailing, gentle Art,
That can with a *Resistless Pow'r* impart
The *Loosest* Wishes to the *Chastest* Heart;
Raise such a Conflict, kindle such a Fire
Betwixt declining Virtue and Desire;
'Till the poor vanquish'd Maid dissolves away
In Dreams all Night, in Sighs and Tears all Day.

(Rochester : HORACE's *Tenth Satire of the First Book imitated. Œuvres*, vol. I, p. 10.)

Voilà la poétique du genre. Pour l'application, il n'y a qu'à choisir dans les vers des beaux messieurs d'alors.

4. *Lord Lampoon* and *Monsieur Song*,
Who sought her [the Muse's] love, and promis'd for't
To make her famous at the Court.

(Otway : *The Poets Complaint of his Muse.*)

5. Du Lorens, VII[e] satire.

jamais ils ne s'élèvent à un point de vue général; ils ne songent qu'à faire des personnalités. Ils disent des gros mots aux gens, et comme la poésie est à la mode, ils les leur disent en vers. Personne n'est épargné, à commencer par le roi, qui y figure souvent sous le nom familier du « vieux Rowley ». Tout le monde y passe avec lui, et tout le vocabulaire, même celui des bouges et du ruisseau. A moins d'y être allé voir, il est impossible de se figurer le débordement de fange et d'ordures qui s'étale complaisamment dans ces *lampoons;* après avoir vu, on se demande encore comment si près de nous, particulièrement dans un pays qui a une si grande réputation de réserve, sinon de pruderie, il a pu se rencontrer des gens pour écrire à profusion de pareilles choses, et des gens pour les comprendre. Mais, sur ce point, il est inutile d'insister. Outre qu'ici les citations seraient pour le moins difficiles, on trouve sur les dispositions de la société d'alors des témoignages plus probants, encore que moins forts, dans le théâtre. A la rigueur, quelques œuvres obscènes, qui peuvent circuler en secret et qu'on lit tout bas, ne compromettent pas sérieusement la réputation morale d'une époque; ce qu'écoute ouvertement le public d'un théâtre, plus nombreux, plus sensible, plus susceptible, est autrement significatif. Il suffira donc, sans en dire davantage, d'indiquer comme spécimens de la grossièreté de la poésie satirique : dans les œuvres de Rochester, ses deux satires sur le roi [1]; dans celles d'Etherege, *la Dame de plaisir* [2]; et une imitation du Festin ridicule de Boileau due à la plume peu retenue de Villiers, duc de Buckingham[3].

Cela dit, on doit se hâter de reconnaître que ces vers, jamais élevés et souvent insipides et grossiers, ont parfois de l'élé-

1. A *Satire which the* KING *took out of his Pocket.* — *The Satire on the* KING, *for which he was banished the* COURT; *and turned* MOUNTEBANK (Œuvres, vol. I, p. 20 et suiv., et p. 24-25).

2. *The* Lady *of* Pleasure, A Satyr. *By Sir* George Etheridge, Knight. Imprimé dans les *Miscellaneous* Works de Buckingham (Villiers).

3. Timon, a Satyr, *In Imitation of Monsieur* Boleau (*sic*), etc. (dans *Miscellaneous* Works). Cette satire se trouve aussi dans les œuvres de Rochester (vol. I, p. 126) sous le titre de *The Rehearsal. A* SATIRE. Il est possible que les deux amis se soient réunis pour produire cette belle œuvre. — Voyez aussi dans les œuvres de Rochester (vol. II, p. 23) : A Faithful Catalogue Of our most Eminent *Ninnies*, Written by the Earl of *Dorset*, in the year 1683.

gance et témoignent d'un sentiment vrai de l'harmonie[1]. Il faut ajouter, à l'éloge de leurs nobles auteurs, qu'ils ont véritablement le goût et le sentiment des choses littéraires, pas bien profonds sans doute, pas bien chauds, mais en somme, dignes d'être notés. Ils sont au courant de la littérature française. Ils connaissent les poètes de l'antiquité, au moins les latins, surtout Horace. Quand ils veulent s'élever un peu, ils les traduisent. Le comte de Roscommon met en vers anglais l'*Épître aux Pisons*[2]; Rochester imite la dixième satire du premier livre d'Horace et la première de Juvénal[3]; Sedley rend en vers le quatrième livre des *Géorgiques*[4]. C'est bien encore un signe de faiblesse, puisqu'ils ne peuvent sortir de leur ornière sans s'appuyer sur quelqu'un; mais c'est aussi le témoignage d'une culture qu'il faut en toute justice mettre à leur avoir.

Après la poésie vint le roman. Il ne détonna pas; il fut galant aussi. L'Angleterre faisait depuis plusieurs années ses délices de Mlle de Scudéry. En 1656, on traduisait sa *Clélie* (l'année même où elle paraissait en France); la première partie de la *Cléopâtre* de la Calprenède avait été traduite dès 1652[5]. La Restauration, si attentive aux femmes, ne pouvait que se plaire à ces œuvres précieuses, et l'on continua à voyager dans le pays de Tendre. Les dames firent des romans les plus doucereux leur lecture favorite[6]; et Dryden, dans la dédicace de sa tragédie d'*Aureng-Zebe*, a soin de s'appuyer sur le *Grand Cyrus* pour défendre sa pièce auprès d'elles. Le théâtre emprunta à cette littérature romanesque tout un genre de pièces, et la conversation de chaque jour s'imprégna profondément de son vocabulaire et de son style. John Dunton, simple libraire, épouse en 1682 Mlle Elizabeth Annesley. Elle est pour lui la *Belle Iris:* elle-même signe *Iris*. John Dunton signe ses lettres du nom de *Philaret;* il appelle sa femme « ma belle conquérante », « ma chère captive », et publie un portrait

1. Voyez, par exemple, « Go, lovely rose! » de Waller; et « *Love* still has something of the Sea », de Sedley

2. Œuvres, 1753.

3. HORACE's *Tenth Satire of the First Book imitated* (Œuvres, vol. I, p. 10) *Imitation of the First Satire of* JUVENAL (*id.*, *id.*, p. 15).

4. The Fourth Book of Virgil (*Œuvres poétiques*).

5. Voyez ma bibliographie, s. v. Scudéry et la Calprenède.

6. My wife in Great Cyrus till 12 at night (Pepys, 7 Dec. 1660).

d'*Iris*, écrit par *Arsinda*, avec un portrait de *Philaret*, par l'ingénieuse *Cleonta, sœur de la belle Iris*[1]. Mrs. Katherine Philips, « l'incomparable Orinda », donne à son mari le nom d'Antenor, et à ses amis ceux de Silvander, Cratander, Poliarchus, Lucasia, etc[2].

Le roman de la Restauration s'inspira donc de ceux de Mlle de Scudéry et consorts. Mais il fallait aux galants d'alors des lectures plus alertes et moins sévères. Ils furent servis à souhait par « l'ingénieuse Mme Aphara Behn », ou, comme on l'appelle surtout, « l'admirable » ou même « la divine Astræa ». Son histoire de *Oroonoko ou l'Esclave Royal* entre autres, « écrite par ordre du roi Charles II », eut une telle vogue, qu'après plus de trente années le poète Southerne en faisait le sujet d'une de ses tragédies les plus applaudies[3]. Cette célèbre histoire pourtant n'a pas vécu jusqu'à nous, et toute la littérature romanesque de cette époque s'est abîmée dans le même oubli. Il est d'autant plus nécessaire de s'y arrêter un instant, car elle reflète tout un côté de l'esprit de la Restauration[4].

Oroonoko est le petit-fils et l'unique héritier du roi de Coramantien (?), pays peu connu, où les Anglais vont chercher des esclaves pour leurs colonies. Les habitants de ce pays sont des enfants de la nature, et l'auteur les compare à nos premiers parents « avant la chute ». Cependant Oroonoko est un modèle de politesse, d'honneur, de générosité ; il sait le français, l'anglais, l'espagnol et même un peu d'histoire (il admire les Romains, et a déploré la mort de Charles Ier d'Angleterre).

1. Voyez *The Life and Errors of John Dunton*, p. 76 et suiv. — Swift subit encore cette influence lorsqu'il appelle Miss Waryng *Varina*, Miss Esther Johnson *Stella*, et Miss Vanhomrigh *Vanessa*.

2. Voyez ses *Poems*, passim.

3. *Oroonoko* (1696). — Southerne emprunta à un autre roman de Mrs. Behn (*The Fair Vow-breaker*) la partie tragique de *The Fatal Marriage;* voyez sa dédicace. — Voici un petit fait qui montre de quelle longue popularité jouit le roman d'Oroonoko. L'héroïne s'appelle Imoinda; or, en 1766, John Buncle rencontre une jeune fille qu'il a jadis aimée : « Quoi ! dis-je; Mlle Wolf de Ralineskay? O mon Imoinda ! et la serrant dans mes bras... » (*The Life of John Buncle Esqre*, par Thomas Amory, vol. II, p. 183.)

4. La plus ancienne édition des romans de Mrs. Behn citée par Lowndes est de 1698; mais *Oroonoko* doit être des débuts du règne de Charles II, car il y est question comme d'une chose récente de la représentation de *The Indian Queen*, de Dryden, qui fut jouée en 1664. Je me suis servi de l'édition de 1705, la plus ancienne que j'aie trouvée au *British Museum*.

Il va sans dire qu'il est beau et capable des plus grands sentiments, fait surtout pour aimer et pour être aimé.

Il rencontre la jeune Imoinda, aussi parfaite qu'il est parfait.

« Après lui avoir adressé ses premiers compliments et présenté cent cinquante esclaves enchaînés, il lui dit avec ses yeux qu'il n'était pas insensible à ses charmes; et Imoinda, qui ne souhaitait rien tant qu'une si glorieuse conquête, fut charmée de croire qu'elle comprenait ce langage silencieux d'un amour nouveau-né; et, dès ce moment, elle mit tout en œuvre pour ajouter à sa beauté.

» Le prince revint à la cour dans une disposition d'esprit tout autre qu'auparavant; et bien qu'il ne parlât pas beaucoup de la belle Imoinda, il eut le plaisir d'entendre toutes les personnes de sa suite ne pas parler d'autre chose que des charmes de cette jeune belle. C'était au point que, même en présence du vieux roi, ils la louaient, et exagéraient, s'il est possible, les beautés qu'ils avaient vues en elle : de sorte qu'il n'y avait pas d'autre sujet de conversation, et que, dans tous les coins où il y avait des gens qui parlaient à voix basse, on n'entendait que ce mot : Imoinda! Imoinda! [1] »

Un amour si beau doit être traversé. Le vieux roi (il a cent et quelques années) prend feu à ces descriptions, et envoie à Imoinda le voile royal, ce qui l'oblige, sous peine de mort, à se rendre à son harem. Elle obéit donc, et l'aimable monarque la reçoit au bain.

Là-dessus, désespoir d'Oroonoko et lutte pathétique entre son amour et son respect pour son grand-père et son souverain. Il se calme enfin et prend la résolution de dissimuler son amour et ses ennuis, rassuré du reste par cette réflexion que le roi, vu son âge, sera probablement son rival plutôt d'intention que de fait.

1. Having made his first Complements, and presented her an hundred and fifty Slaves in Fetters, he told her with his Eyes, that he was not insensible of her Charms; while *Imoinda*, who wish'd for nothing more than so glorious a Conquest, was pleas'd to believe, she understood that silent Language of new-born Love; and, from that moment, put on all her additions to Beauty.

The Prince return'd to Court with quite another Humour than before; and though he did not speak much of the fair *Imoinda*, he had the pleasure to hear all his Followers speak of nothing but the Charms of that Maid, insomuch that, even in the presence of the old king, they were extolling her, and heightning, if possible, the Beauties they had found in her : so that nothing else was talk'd of, no other sound was heard in every Corner where there were Whisperers, but *Imoinda! Imoinda!*

Celui-ci, qui n'a pas été sans avoir vent de l'amour de son petit-fils et l'a un peu tenu à l'écart, le voyant si tranquille et si paisible, le croit guéri et l'invite à un festin auquel assiste son amante. Pendant le repas, il abandonne ses convives pour emmener Imoinda dans une pièce voisine où son malheureux rival aperçoit « un lit d'apparat préparé avec des parfums et des fleurs [1] ».

Cependant Oroonoko a réussi à se faire des intelligences dans le harem; il parvient à voir Imoinda, à l'entretenir de son amour, et à « ravir en un moment ce que son vieux grand-père tentait de ravir depuis tant de mois [2] ». Malheureusement, on le surprend; le roi le renvoie à l'armée et fait vendre Imoinda comme esclave, en annonçant à son amant qu'elle a été tuée.

Il se désole, pousse de nombreux soupirs et verse d'abondantes larmes, mais se console juste assez pour vivre et vaincre l'ennemi du royaume, Jamoan, « homme très brave, plein de grâce et de mérite [3] », dont, après l'avoir battu, il fait son meilleur ami.

Après cette victoire, trompé par un capitaine anglais, Oroonoko est emmené traîtreusement et vendu comme esclave à Surinam. Là, il force l'admiration de tous par son mérite, séduit les dames anglaises par sa grâce, et, parmi les esclaves de la colonie, retrouve cachée sous le nom de Clemene, et esclave comme lui, la belle Imoinda. On lui permet de l'épouser, et le récit de leurs amours ayant ému les autorités, on lui promet de les renvoyer libres tous deux dans leur pays. Mais comme on tarde à accomplir cette promesse, déjà trompé par un Européen, il croit à une nouvelle trahison, intéresse les nègres à sa cause et provoque un soulèvement général des esclaves de la colonie. Le sous-gouverneur, effrayé, demande à parlementer, et le décide, par de belles paroles, à mettre bas les armes. Le trop confiant Oroonoko est à peine désarmé, qu'on le saisit, et le sous-gouverneur le fait fouetter. Le « royal esclave », tout frémissant d'un pareil outrage, jure de se ven-

1. A Bed of State made ready, with Sweets and Flowers for the Dalliance of the King.

2. He... ravished in a moment, what his old Grandfather had been endeavouring for so many Months.

3. A Man very gallant, and of excellent Graces, and fine Parts.

ger. Il s'enfuit dans les bois avec sa femme, qui est enceinte; il la tue pour qu'elle ne tombe pas au pouvoir des blancs, et elle est heureuse de mourir de sa main. Imoinda expirée, son amant reste deux jours à pleurer à côté de son corps. C'est là qu'il est retrouvé par les gens du sous-gouverneur, qui ne peuvent s'approcher de lui qu'avec beaucoup de peine. Cependant on finit par s'emparer de sa personne, et on le fait mourir par un supplice raffiné : on lui coupe les membres l'un après l'autre. Et lui, calme et héroïque, fume sa pipe jusqu'à l'excision de son dernier bras — exclusivement.

« Ainsi mourut, dit l'auteur en terminant, ainsi mourut ce grand homme, qui méritait un sort meilleur et un esprit plus sublime que le mien pour écrire sa louange; cependant j'espère que la réputation de ma plume est assez considérable pour faire que son nom glorieux survive dans tous les siècles avec celui de la courageuse, de la belle, de la constante Imoinda[1]. »

On voit que Mrs. Behn est une digne émule des Précieuses en fait de sentiment et de beau langage. Elle se sépare pourtant d'elles en deux points : d'abord elle n'impose pas à ses lecteurs des tâches aussi rudes (le volume de ses romans contient, avec *l'Esclave royal,* huit autres récits), et ensuite elle relève la galanterie d'une pointe de sensualité. Ses héros imitent le style de l'Hôtel de Rambouillet, mais ils s'en tiennent au style; aucun d'eux n'est disposé à languir quatorze années comme Montausier.

D'autres fois, cependant, ils nagent dans l'insipidité absolue, comme dans la *Montre de l'amant ou l'Art de faire sa cour*[2]. Voici « l'argument » :

« C'est dans la très heureuse et très auguste cour du meilleur et

1. Thus Died this Great Man; worthy of a better Fate, and a more sublime Wit than mine to write his Praise : Yet, I hope, the Reputation of my Pen is considerable enough to make his Glorious Name to survive to all Ages, with that of the Brave, the Beautiful and the Constant *Imoinda.*

2. C'est une imitation de deux œuvres galantes de ce Balthazar de Bonnecorse dont Boileau a associé le nom à celui de Pradon dans l'épigramme :

Venez, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force...

On en trouvera les titres complets dans ma Bibliographie.

du plus grand monarque du monde qu'un jeune gentilhomme, à qui nous donnerons le nom de Damon, languit pour une jeune fille de qualité [1], qui nous permettra de l'appeler Iris.

» Leurs naissances sont également illustres; tous deux sont riches, tous deux jeunes; leur beauté est telle que je ne veux pas la décrire trop exactement, de peur de révéler (ce que je ne suis pas autorisée à faire) qui sont ces gracieux amants. Qu'il suffise de savoir qu'Iris est la personne la plus belle et la plus accomplie qui ait jamais orné une cour, et que Damon n'est que digne de la gloire d'être favorisé d'elle, car il a tout ce qui peut le rendre adorable aux beaux yeux de l'aimable Iris. Et il n'est pas possesseur seulement de ces beautés superficielles qui plaisent à première vue; il sait charmer l'âme par mille arts de l'esprit et de la galanterie. En un mot, je puis dire, sans flatter ni l'un ni l'autre, qu'il n'y a pas une beauté, une grâce, une perfection de l'esprit et du corps qui manque pour rendre la victoire complète des deux côtés.

» L'accord de l'âge, de la fortune, de la qualité et des humeurs dans ces deux beaux amants faisait espérer à l'impatient Damon que rien ne s'opposerait à sa passion, et s'il se voyait à toute heure languir pour l'adorable jeune fille, cependant il ne désespérait pas. Et si Iris soupirait, ce n'était pas qu'elle craignît d'être un jour plus heureuse [2]. »

Ici nous avons le fin du fin. Iris est obligée d'aller à la campagne, où Damon est dans l'impossibilité de la suivre. Il se

1. Mme la comtesse d'Escarbagnas se serait plu à la lecture de ces romans : il n'y est question que de personnes de qualité.

2. The Argument. 'Tis *in the most Happy and August Court of the Best and Greatest Monarch of the World, that* Damon, *a young Nobleman, whom we will render under that Name, languishes for a Maid of Quality, who will give us leave to call her* Iris:

Their Births are equally Illustrious; they are both Rich, and both Young; their Beauty such, as I do not too nicely particularize, lest I should discover (which I am not permitted to do) who these charming Lovers are. Let it suffice, that Iris *is the most fair and accomplisht Person that ever adorn'd a Court; and that* Damon *is only worthy of the Glory of her Favour; for he has all that can render him lovely in the fair Eyes of the Amiable* Iris. *Nor is he Master of those Superficial Beauties alone, that please at first Sight; he can charm the Soul with a thousand Arts of Wit and Gallantry. And, in a word, I may say, without flattering either, that there is no one Beauty, no one Grace, no perfection of Mind and Body, that wants to compleat a Victory on both sides.*

The Agreement of Age, Fortunes, Quality and Humours in these two fair Lovers, made the impatient Damon *hope, that nothing would oppose his Passion; and if he saw himself every Hour languishing for the Adorable Maid, he did not however despair : And if* Iris *sigh'd, it was not for fear of being one day more happy.*

console en lui écrivant des lettres les plus douces du monde ; et elle, pour payer une *discrétion* que Damon lui a gagnée, lui envoie « la montre ».

Cette montre porte inscrit sur son cadran, à la place des chiffres vulgaires, l'emploi qu'un tendre amant doit faire de chacune des heures de sa journée, et un Amour, avec la pointe de sa flèche, lui indique successivement chaque heure :

Huit heures : agréable rêverie. Neuf heures : résolution de ne plaire à personne. Dix heures : lecture de lettres. Onze heures : heure consacrée à écrire. Midi : devoirs indispensables. Une heure : distractions forcées. Deux heures : dîner. Trois heures : visites aux amis. Quatre heures : relations générales. Cinq heures : visites dangereuses. Six heures : promenade sans but. Sept heures : solitude volontaire. Huit heures : questions impatientes (on lui apporte les lettres d'Iris et il demande au porteur ce qu'elle a dit, comment elle a reçu sa lettre, etc.). Neuf heures : réflexions mélancoliques. Dix heures : réflexions (sur le bonheur d'être autorisé à aimer Iris). Onze heures : souper. Minuit : abandon. Une heure : impossibilité de dormir. Deux heures : conversation en rêve. Trois heures : tourments capricieux en rêve. Quatre heures : jalousie en rêve. Cinq heures : querelles en rêve. Six heures : raccommodements en rêve. Sept heures : rêves divers [1].

Et il se lève pour recommencer.

En envoyant cette montre à Damon, Iris lui recommande de la conserver tendrement. Damon répond en lui faisant remarquer que la montre n'a pas de boîte. Et il lui soumet le projet suivant : la boîte de la montre aura la forme d'un cœur et sera ornée, outre les lettres de leurs noms, des initiales des mots : *Amour Extrême, Amour Réciproque, Amour Constant, Amour*

1. Eight a Clock. *Agreeable Reverie.* — Nine a Clock. *Design to please no Body.* — Ten a Clock. *Reading of Letters.* — Eleven a Clock. *The Hour to Write in.* — Twelve a Clock. *Indispensible Duty.* — One a Clock. *Forc'd Entertainment.* — Two a Clock. *Dinner time.* — Three a Clock. *Visits to Friends.* — Four a Clock. *General Conversation.* — Five a Clock. *Dangerous Visits.* — Six a Clock. *Walk without Design.* — Seven a Clock. *Voluntary Retreat.* — Eight a Clock. *Impatient Demands.* — Nine a Clock. *Melancholy Reflections.* — Ten a Clock. *Reflections.* — Eleven a Clock. *Supper.* — Twelve a Clock. *Complaisance.* — One a Clock. *Impossibility to Sleep.* — Two a Clock. *Conversation in Dreams.* — Three a Clock. *Capricious Suffering in Dreams.* — Four a Clock. *Jealousie in Dreams.* — Five a Clock. *Quarrels in Dreams.* — Six a Clock. *Accommodation in Dreams.* — Seven a Clock. *Divers Dreams.* — Ici l'imagination de l'*ingénieuse* Mrs. Behn semble à bout : l'épithète *divers* n'est pas fort galante.

Secret. Il y aura un fermoir fait de deux mains, avec cette devise : *Foi Inviolable* [1].

Tout cela est entremêlé de réflexions et de poésies galantes. On voit d'ici les broderies : « Ce sont petits chemins tout parsemés de roses. »

Et encore n'est-ce pas fini. L'imagination de nos gens n'est pas si vite épuisée. Comme pendant à la montre, Damon envoie à sa belle un miroir, *le Miroir des Dames*, qui lui parle de la forme d'Iris, du teint d'Iris, des cheveux d'Iris, des yeux d'Iris, de la bouche d'Iris, de la grâce d'Iris, de... Une fois lancé ainsi, il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête. Laissons-le continuer seul [2].

III

Ainsi, des poésies galantes et sensuelles, satiriques et obscènes, des récits romanesques et libres, voilà ce que la belle société de la Restauration demanda tout d'abord à la littérature. Mais les auteurs de ces jolies choses étaient tous des gens haut placés et riches, qui voyaient dans les lettres une distraction et un moyen de briller dans le monde. C'étaient des amateurs et non pas des auteurs [3].

A côté d'eux, il y avait des gens qui étaient forcés de demander au métier d'écrivain des moyens d'existence, qui

1. The Case for the Watch... *Love Extream... Reciprocial Love... Constant Love... Secret Love... Inviolable Faith.* — Notez qu'on ne sait pas pendant tout ce récit si Damon et Iris sont de futurs époux ou des amants vulgaires. Il est plus délicat de ne pas prononcer le mot de mariage.

2. The Lady's Looking-Glass to dress Herself by: or, the Art of Charming. — *The Shape of* Iris... Iris'*s Complexion...* Iris's *Hair...* Iris'*s Eyes... The Mouth of* Iris... *The Neck of* Iris... *The Arms and Hands of* Iris... *The Grace and Air of* Iris... *The Discretion of* Iris... *The Goodness and Complaisance of* Iris... *The Wit of* Iris... *The Modesty of* Iris...

3. Tous ceux qui ont été cités jusqu'ici appartenaient à l'aristocratie, sauf Waller, Etherege et Mrs. Behn. Mais Waller et Etherege étaient riches, et bien en cour; quant à Mrs. Behn, espion politique aux gages de Charles II et femme galante, elle avait d'autres ressources que sa plume. De plus, elle n'écrivit pas seulement des romans. — Voy. *Biographia Britannica*, articles Waller (Edmund), Etherege et Behn.

devaient compter sur lui pour vivre; et c'est de ceux-là que cette étude a dessein de s'occuper.

Les années de la guerre civile et de la République avaient été pour les lettres un âge de fer. Pendant dix-huit ans, il y avait eu un interrègne dans le goût public. Plus de théâtre, plus de livres, sauf de polémique. « Cowley et Denham s'étaient exilés avec leur souverain; Waller était resté en Angleterre, mais s'était tu; Milton lui-même, tout entier aux controverses politiques et religieuses, avait oublié sa muse, qui devait seulement revenir pour charmer sa solitude dans l'adversité [1]. »

Quand Charles II monta sur le trône paternel, les écrivains ne se sentirent plus de joie : il leur sembla qu'après la longue traversée du désert, ils arrivaient enfin à la terre promise; ils rêvèrent grappes merveilleuses et ruisseaux de miel et de lait, et ce fut tout de suite à qui attirerait sur soi l'attention et les faveurs du monarque. Les panégyriques et les dithyrambes firent irruption de toutes parts. Tous comptèrent que le roi allait faire pleuvoir sur eux les présents et les places.

Il fallut bientôt en rabattre.

Ceux-là même qui avaient des titres tout spéciaux à la faveur royale ne recueillirent qu'indifférence. Cowley, qui s'était exilé pour suivre la reine mère à Paris, qui s'était dévoué tout entier à elle et à la cause royaliste, et qui, pour cette cause, avait souffert la prison, Cowley fut mis de côté dès qu'arriva l'heure de la récompense. Il ne s'était pourtant pas laissé oublier; il avait célébré la Restauration par une ode pindarique [2] et réclamé la direction de *The Savoy* [3], que lui avaient promise et Charles Ier et Charles II. Renvoyé, rebuté, discuté [4], il se plaignit amèrement; enfin, fatigué de son dévouement, le « mé-

1. Walter Scott, *Vie de Dryden*, en tête de ses œuvres.

2. *Ode upon His Majesties Restauration and Return* (dans ses *Œuvres*).

3. *The Savoy* était un ancien hôpital, aujourd'hui disparu, qui était petit à petit devenu l'asile des mendiants de profession, une sorte de Cour des Miracles. Les fonctions de directeur qu'ambitionnait Cowley étaient naturellement une sinécure. — Voy. W. Thornbury, *Haunted London*, ch. VI.

4. On lui reprocha, entre autres choses, sa pièce « le Fanfaron de Coleman-Street » (*Cutter of Coleman-Street*) où l'on vit une attaque contre les royalistes. Il fait remarquer lui-même avec énergie dans sa préface combien il est peu vraisemblable qu'un homme qui a longtemps souffert pour une cause vaincue s'avise d'en devenir l'adversaire le jour où elle triomphe. — Voy. aussi son ode intitulée *The Complaint*, dans ses *Œuvres*.

lancolique » Cowley, comme il s'appelle lui-même, se retira loin du monde et loin de la cour, et mourut dans la retraite sept ans après la Restauration. Quand il fut mort, le roi pensa à lui : « Monsieur Cowley, dit-il, n'a pas laissé un meilleur homme que lui en Angleterre [1]. »

Butler qui, en écrivant son poème de *Hudibras*, rendit aux royalistes le grand service de mettre les rieurs de leur côté, fut traité comme Cowley. Quand, en 1663, parurent les trois premiers chants de son épopée burlesque, Lord Buckhurst fit connaître l'œuvre à la cour. Ce fut aussitôt un enthousiasme général : le Don Quichotte presbytérien, partant en guerre avec son écuyer Ralph, fut accueilli par des rires de triomphe; on se sentit vengé des *saints* par cette satire acharnée de leurs ridicules. Le roi ne cessait d'en citer des vers; les courtisans se mirent à l'apprendre pour en faire des citations comme leur maître. Tous les yeux furent attentifs pour voir « la pluie d'or » qui allait tomber sur l'auteur, et lui-même sans doute, qui menait alors une vie obscure et précaire, ne l'attendait pas moins que ses lecteurs. Le ciel royal resta sec.

En 1664 parut la deuxième partie. La curiosité de la nation fut rallumée, et l'auteur se vit de nouveau porté aux nues; mais les louanges furent son seul salaire [2]. On dit bien que Clarendon, qui était Lord Chancelier, lui promit des places; mais le fait de la promesse est douteux, et il est certain que Butler n'obtint rien. On raconte aussi que le roi lui donna un jour trois cents guinées, mais on n'a aucune preuve de cet accès de générosité [3].

Cependant l'auteur comique Wycherley, en grande faveur à la cour, s'étonna de l'oubli où on laissait son pauvre confrère. Il représenta au duc de Buckingham, alors tout-puissant, et

1. Johnson, *Lives of the English Poets* : Cowley.

2. « Did not the celebrated Author of Hudibras bring the king's enemies into a lower contempt with the sharpness of his wit, than all the terrors of his administration could reduce them to? Was not his book always in the pocket of his Prince? And what did the mighty prowess of his Knight-errant amount to? Why — he died, with the highest esteem of the Court — in a garret! » Cibber, dédicace à Steele de sa tragédie de « *Ximenes*, or the Heroic Daughter », 1719, imprimée dans la correspondance de Steele, vol. II, p. 535.

3. Johnson, *Lives of the English Poets* : Butler. — *Biographia Britannica*, art. Butler.

qui l'avait en affection, combien Butler avait mérité de la famille royale en écrivant son « inimitable » *Hudibras* ; c'était une honte pour la cour qu'un homme de sa « loyauté » et de son « esprit » fût ainsi laissé dans l'obscurité et dans le besoin. Buckingham, qui se piquait de protéger les lettres, l'écouta avec intérêt et promit d'en parler au roi. Wycherley, pour l'affermir dans ses bonnes intentions, lui proposa de lui présenter son protégé. Buckingham consentit, et, au jour dit, Butler et son ami vinrent les premiers au rendez-vous. L'influent protecteur arriva à son tour; mais le malheur voulut que la porte de la pièce où il vint s'asseoir avec eux restât ouverte : voyant passer deux belles dames, il planta là les deux amis pour aller faire l'aimable, et ne revint pas. Butler n'entendit plus parler de Sa Grâce le duc de Buckingham [1].

Découragé, de plus en plus oublié, il publia pourtant en 1678 une troisième partie de son poème. Mais il n'alla pas plus loin : *Hudibras* est inachevé.

Butler mourut sans laisser de quoi payer les frais de son enterrement. Un de ses amis sollicita des souscriptions pour lui donner un tombeau dans l'abbaye de Westminster, mais sans succès. Il dut l'ensevelir de ses propres deniers [2].

1. Pack (Richardson), *Miscellanies in Verse and Prose*, p. 181 : *Some Memoirs of William Wycherley Esq.*

2. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, art. Prynne (William). — *The Genuine Poetical Remains of Samuel Butler*, préface.

... you have ev'ry Day before your Face
Plenty of fresh resembling Instances :
Great *Cowley*'s Muse the same ill Treatment had,
Whose verse shall live for ever to upbraid
Th' ungrateful World, that left such Worth unpaid.
Waller himself may thank Inheritance,
For what he else had never got by Sense.
On *Butler* who can think without just Rage,
The Glory and the Scandal of the Age?
Fair stood his Hopes, when first he came to Town,
Met ev'ry where with Welcomes of Renown,
Courted, caress'd by all, with Wonder read,
And Promises of Princely favour fed :
But what Reward for all had he at last,
After a Life in dull Expectance pass'd?
The Wretch, at summing up his misspent Days,
Found nothing left, but Poverty and Praise.
Of all his Gains by Verse, he could not save
Enough to purchase Flannel and a Grave :
Reduc'd to Want, he in due Time fell sick,

Si les auteurs loyaux étaient ainsi traités, on conçoit comment le furent les autres.

Bunyan, qui était, du reste, plutôt un apôtre qu'un écrivain, resta douze ans et demi en prison pour avoir prêché en public. Ses œuvres, trop graves pour être comprises par les lecteurs frivoles d'alors, ne furent réunies qu'en 1736, et tel fut le vide dédaigneux qui se fit autour de lui, qu'en 1782 Cowper n'osait pas encore citer son nom dans ses vers [1].

Le grand Milton, « tombé dans de mauvais jours et parmi des langues mauvaises, au milieu des ténèbres et de la solitude, et entouré de périls [2] », écrivait son chef-d'œuvre pour « un auditoire peu nombreux [3] ».

Peu nombreux, en effet, et rien moins que sympathique.

Le 27 avril 1667, le libraire Samuel Symons achetait le manuscrit du *Paradis perdu* à des conditions qu'il faut rappeler. Il lui payait immédiatement cinq livres sterling (125 francs) ; il devait, en outre, après la vente de treize cents exemplaires de la première édition, lui faire un nouveau payement de cinq livres ; plus cinq livres après la vente du même nombre d'exemplaires de la deuxième édition, et cinq livres encore après une vente égale de la troisième. Aucune des

Was fain to die, and be interr'd on Tick :
And well might bless the Fever that was sent
To rid him hence, and his worse Fate prevent.
(Oldham, *A Satire. Dissuading from Poetry. Œuvres*, vol. III.)

Oldham est un contemporain ; il meurt en 1683, âgé de trente-deux ans.

1. *Biographia Britannica*, art. Bunyan ; Watt, *Bibliotheca Britannica*, art. Bunyan. — La première édition du *Voyage du Pèlerin* (Pilgrim's Progress) est de 1678 ; Bunyan meurt en 1688. Voici les vers de Cowper :

I name thee not, lest so despised a name.
Should move a sneer at thy deserved fame.
(*Tirocinium : or, a Review of Schools.*)

On verra cependant plus loin que, même alors, ses œuvres ne furent pas accueillies avec indifférence par tous les lecteurs.

2. *Paradis Perdu*, chant VIII, v. 28, etc. — Son livre *Defensio Populi* avait été, en 1660, brûlé par la main du bourreau, et des poursuites avaient été commencées contre lui. (Neal, *History of the Puritans*, vol. IV, p. 308.) — Voy. aussi Geffroy, p. 204-209.

3. ... still govern thou my Song,
Urania, and fit audience find, though few.
But drive farr off the barbarous dissonance
Of *Bacchus* and his Revellers,...
(*Paradise Lost*, chant VII, v. 32, etc.)

trois éditions ne devait dépasser quinze cents exemplaires[1].

Au bout de deux ans, il eut droit à son second payement de cinq livres, dont il donna reçu le 26 avril 1669. Ainsi, en deux années, l'Angleterre acheta treize cents exemplaires du *Paradis perdu.* L'auteur ni son sujet ne pouvaient être en faveur, non plus que son style : la cour comparait ses vers au roulement d'une brouette[2]; ses confrères eux-mêmes ne traitaient pas mieux son épopée biblique : Dryden la mit en opéra[3]. L'éditeur, pour réveiller l'attention, avait dû renouveler huit fois (peut-être plus) le titre de cette première édition[4]. Il ne publia la seconde qu'en 1674, et en y faisant encore des modifications; le format du livre fut changé, et le poème, d'abord partagé en dix chants, fut mis en douze. Les lecteurs restèrent indifférents. La troisième édition ne parut qu'en 1678, après la mort du poète, dont la veuve se hâta de vendre ses droits de propriété pour huit livres (200 francs). Quant au libraire Symons, qui n'avait sans doute pas tiré grand profit de sa publication, malgré le prix certainement modeste qu'il en avait donné à l'auteur, il céda aussi ses droits à son confrère Brabazon Aylmer pour la somme de vingt-cinq livres.

Ce ne fut pas non plus Symons qui, quatre ans après le *Paradis perdu*, publia le *Paradis reconquis* et le *Samson Agonistes*; Milton dut s'adresser à un autre éditeur, nous ne savons à quelles conditions. Peut-être Milton fut-il obligé de faire lui-même les frais de cette double publication[5].

Le pauvre grand homme continua jusqu'au bout à écrire obscurément des ouvrages qui ne furent pas lus et qui ne pouvaient pas l'être : un Traité de logique en latin; un Traité sur la vraie religion, l'Hérésie, le Schisme, la Tolérance, et les meil-

1. Ce traité qui rapporta si peu à Milton fut acheté 100 guinées (2625 fr.) par le banquier-poète Rogers, qui en fit don au *British Museum.* Il est reproduit, ainsi que les reçus et contrats cités ci-après, dans le premier volume de l'excellente édition des œuvres poétiques de Milton qu'a donnée le professeur Masson (*Introduction to Paradise Lost*, p. 3, etc.)

2. Smith, cité par Johnson, *Lives of the English Poets :* Philips.

3. *L'État d'innocence et la Chute de l'Homme.*

4. Il est curieux de voir dans Lowndes le détail de ces modifications.

5. *The Poetical Works of John Milton*, edited by Prof. Masson; Introduction to Paradise Regained. — Le titre du *Paradis reconquis* porte ces mots : Imprimé par J. M. — Voy. ma bibliographie.

leurs moyens d'empêcher les progrès du Papisme; un volume de Lettres familières en latin, avec des essais oratoires de jeunesse, une histoire de la Moscovie, etc [1].

Tous ces sujets détonnaient au milieu de la « barbare dissonance de Bacchus et de ses amis de la joie [2] ». Ses funérailles pourtant furent suivies d'un grand concours; mais son tombeau obscur fut laissé sans inscription [3].

La situation, on le voit, n'était pas aisée pour les auteurs, et pas plus aisée pour les amis de la cour que pour les autres [4]. Comment donc s'y prirent ceux qui réussirent à vivre de leur plume?

Le plus illustre d'entre eux, John Dryden [5], venait, quand Charles II rentra en Angleterre, de publier des *Stances héroïques* à la mémoire d'Olivier Cromwell. Il ne resta pas pour cela silencieux dans le concert poétique qui accueillit le retour du roi [6]. Il écrivit un poème, *Astræa Redux*, *sur l'heu-*

1. On trouvera le détail de ces dernières œuvres de Milton dans l'étude de M. Geffroy sur les Pamphlets de Milton, p. 239 et suivantes.

2. Voy. page 25, note 3.

3. Johnson, *Lives of the English Poets :* Milton.

4. Parmi les auteurs opposés à la cour, je n'ai garde d'oublier Andrew Marvell, l'ami de Milton, poète de grand mérite, et l'un des rares hommes estimables de cette époque. Mais Marvell ne vivait pas de sa plume; il représentait à la Chambre des Communes la ville de Kingston upon Hull, et ce que lui payaient ses constituants (ce fut le dernier membre du Parlement qui fut ainsi payé) suffisait à ses besoins. Ne citons pas son nom sans rappeler un trait qui lui fait honneur. Charles II, voulant l'acheter, chargea Lord Danby de lui porter de sa part 1000 guinées. Marvell, pour toute réponse, dit à son domestique : « Qu'ai-je eu à dîner hier? — Une épaule de mouton, Monsieur. — Et aujourd'hui? — Le reste en hachis. » — « Mylord, dit alors Marvell, quand Votre Seigneurie aura dit au roi quelle bonne chère je fais, je suis sûr que Sa Majesté ne voudra plus tenter de corrompre avec des *pommes d'or* un homme qui se nourrit si bien de ce que produit son pays natal. » Lord Danby remporta ses 1000 guinées. (*Vie de Marvell*, dans le troisième volume de ses œuvres.)

5. Sur Dryden, voyez, outre ses œuvres, et les auteurs cités à son nom dans ma Bibliographie, sa vie par Johnson dans ses *Lives of the English Poets;* l'*Histoire* de Macaulay; *Biographia Britannica*, art. Dryden; et un article récent du *Quarterly Review*, octobre 1878.

6. Waller n'eut pas plus de scrupules. Il avait chanté Cromwell, et chanta Charles II. Quand il présenta ses vers au roi, celui-ci remarqua que les vers en l'honneur du Protecteur étaient meilleurs que ceux qu'on lui offrait, et le dit au poète. Waller s'en tira en disant : « Sire, les poètes réussissent toujours mieux dans la fiction que dans la vérité. » (Johnson, *Lives of the English Poets :* Waller.)

reuse restauration et l'heureux retour de Sa Majesté sacrée Charles II.

L'année suivante, il revint à la charge avec une nouvelle offrande : *A Sa Majesté sacrée : Panégyrique sur son couronnement.* Puis, non content de s'adresser au dieu, il offrit aussi ses hommages à ses saints, et présenta des vers au Lord Chancelier Hyde, pour le premier jour de l'an 1662.

La position du poète était alors peu brillante. Si l'on en croit ses ennemis, il logeait chez le libraire Herringman, lui rendant, pour le vivre et le couvert, le service d'écrire pour lui des préfaces, des annonces, etc.[1]. Il y a là sans doute quelque exagération, car Dryden avait un revenu personnel. Mais ce revenu était minime (environ quarante livres sterling par an) ; et, s'il le mettait à l'abri de la misère, il ne le mettait pas au-dessus de la nécessité de travailler. Il est certain qu'à ses débuts il menait une existence très humble. « Je me rappelle, dit un témoin désintéressé de sa vie, le modeste John Dryden (avant qu'il fît avec succès sa cour aux grands) portant toujours le même vêtement uniforme de droguet de Norwich[2]. »

Évidemment il attendait du roi et du chancelier des présents, ou au moins des promesses de protection. Reçut-il quelque chose? C'est probable : c'était alors l'usage de remercier les poètes de leurs hommages par une somme d'argent ;

1. At first I struggled with a great deal of persecution, took up with a lodging which had a Window no bigger than a Pocket-looking-glass, Dined at a Three-penny Ordinary enough to starve a Vocation [vacation] Taylor, kept little Company, went clad in homely Drugget, and drunk Wine as seldom as a *Rechabite*, or the *Grand Seignior*'s Confessor. (Tom Brown, *The Reasons of Mr. Bays Changing his Religion.*) — C'est Bays, c'est-à-dire Dryden, qui parle.

He turn'd a Journey-man t' a * Bookseller;
Writ Prefaces to Books for Meat and Drink,
And as he paid, he would both write and think.
Then by th' assistance of a** Noble *Knight*,
Th' hadst plenty, ease, and liberty to write.
First like a Gentleman he made thee live ;
And on his Bounty those did'st amply thrive.
(Shadwell (?), *The Medal of John Bayes*, p. 8 et 9.)

2. I remember plain *John Dryden* (before he paid his court with success to the great), in one uniform cloathing of *Norwich* drugget. (*The Gentleman's Magazine;* lettre d'un vieux correspondant dans le n° de févr. 1745, p. 99.)

* *Mr.* Herringman, *who kept him in his House for that purpose.*
** *Sir* R. H. [Robert Howard] *who kept him generously at his own house.*

mais certainement il ne reçut rien qui parût devoir lui assurer l'avenir ; car il se mit tout de suite à tenter une autre voie.

Il alla où allait le goût de la cour : vers le théâtre.

Non pas par inclination[1] ; loin de là. Son génie le portait vers la poésie épique et lyrique, et il y pensa toute sa vie. Mais l'époque n'était pas aux grandes œuvres, et il fallait vivre. Il regarda d'où venait le vent et dirigea sa voile en conséquence. Il se décida à écrire pour la scène, et tous firent comme lui : Otway, Shadwell, Lee, Crown, Mrs. Behn, Settle, D'Urfey, Ravenscroft, tous ceux qui alors vécurent de leur plume, sans exception, tentèrent le théâtre[2].

Les Puritains de Cromwell l'avaient entièrement supprimé ; c'était un plaisir, et c'était un plaisir impie et royaliste. Le 11 février 1647, un acte avait été voté par le Parlement portant « que tous les acteurs étaient des coquins punissables ;... que toutes scènes, galeries, tous sièges et loges seraient détruits ;... que tous acteurs de pièces, reconnus coupables, seraient fouettés publiquement ; et que tous spectateurs de pièces seraient, pour chaque délit, condamnés à payer une amende de cinq shillings[3]. » Leur haine des spectacles avait été jus-

1. J'avoue que mes efforts tendent surtout à plaire à mes contemporains. Si le goût d'aujourd'hui est pour la basse comédie, les petits incidents et la raillerie, je forcerai mon génie à obéir, quoique je sois capable d'écrire avec plus de succès en vers. Je sais que je ne suis pas fait par la nature pour écrire des comédies (*Defense d'un Essai sur la poésie dramatique*). — Je ne me suis jamais considéré comme très propre à un genre de compositions où beaucoup de mes prédécesseurs m'ont été de tous points supérieurs ; et quelques-uns de mes contemporains, même dans mon opinion personnelle et partiale, m'ont surpassé dans la comédie. (Dédicace de *Aureng-Zebe.*) — Voyez aussi sa préface de *An Evening's Love*.

2. Dans l'*Essai sur la Poésie* de Sheffield, déjà cité, le théâtre est donné comme le but suprême de l'art d'écrire. Voici en quels termes il l'introduit :

> Here rest, my *Muse*, suspend thy Cares a while,
> A greater Enterprise attends thy Toil.
> As some young Eagle.....
> The Muse inspires a sharper Note to sing...
> On then, my Muse, adventrously engage
> To give Instructions that concern the Stage.

3. « All Stage-Players were declared to be Rogues punishable by the Act of the 39th of Queen *Elizabeth*, and 7th of King James... All Stages, Galleries, Seats and Boxes, are ordered to be pulled down by Warrant of two Justices of Peace ; All Actors in Plays for Time to come being convicted shall be pub-

qu'à leur faire interdire les combats d'ours, non pas par pitié pour l'ours ni par humanité, mais par horreur du plaisir qu'y prenaient les assistants [1].

Le goût du théâtre, enraciné en Angleterre par la Renaissance, était pourtant si vivace, que, même pendant la République, malgré les peines encourues — et subies, — on avait continué à donner, de temps en temps, des représentations à la dérobée [2].

Mais ces rares aubaines avaient été comme quelques bouchées de nourriture données à un homme affamé; elles avaient entretenu l'appétit sans le calmer. Aussi, quand après tant d'années d'abstinence, on put de nouveau satisfaire ses goûts sans contrainte, les théâtres rouvrirent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, et trouvèrent tout de suite acteurs et spectateurs.

De son côté, le roi, qui à l'étranger avait trouvé le théâtre en honneur, et l'avait vu être le divertissement favori des princes et du grand monde, ne pouvait s'y montrer plus indifférent que son peuple. L'organisation des théâtres fut donc une des premières affaires d'État dont s'occupa Charles II.

Revenu le 29 mai 1660, il donnait en août à Thomas Killigrew Esquire, un ancien page d'honneur de son père qu'il avait nommé valet de sa chambre, et à Sir William Davenant, un zélé royaliste fait chevalier par Charles Ier après la bataille de Gloucester, un brevet pour établir chacun un théâtre [3]. La troupe du premier s'appela les « Serviteurs du Roi »; l'autre prit le nom de « Troupe du Duc » (le duc d'York, frère du roi, plus tard Jacques II). Un certain nombre d'acteurs de la troupe du

lickly whipp'd, and find Sureties for their not offending in the like manner for the future; and all Spectators of Plays for every Offence are to pay Five Shillings. » (Neal, vol. III, p. 478.) — Les représentations théâtrales avaient été interdites une première fois en 1642.

1. Voyez sur ce point les renseignements curieux cités par Macaulay, *History of England*, ch. II, vol. I, p. 161.

2. Voyez dans Disraeli, *Curiosities of Literature*, le chapitre intitulé : *The History of the Theatre during its suppression.* — Voy. aussi Malone, *Historical Account of the Rise and Progress of the English Stage*, p. 97 et 98, notes; et Ebsworth, *Westminster Drolleries*, Introduction.

3. Voyez l'acte royal de concession aux deux directeurs, dans Malone, *Historical Account*, p. 311-314. — La raison politique fut pour quelque chose aussi, sans doute, dans l'établissement de ces deux troupes privilégiées, faciles à surveiller.

roi furent considérés comme partie de la maison royale et appelés Gentlemen de la Grande Chambre [1].

Le roi et son frère ne se contentèrent pas de prendre les deux troupes sous la protection de leur nom; ils firent du théâtre leur affaire personnelle. Non seulement ils assistèrent assidûment aux représentations [2] et en assurèrent par là le succès, mais ils ne crurent aucun détail au-dessous de leur grandeur. Ils daignèrent arranger les différends qui s'élevaient, soit entre les acteurs, soit entre les deux théâtres; les costumes mêmes furent l'objet de leur haute sollicitude. Quand on joua *l'Amour et l'Honneur* de Davenant, le roi donna à l'acteur Betterton le vêtement qu'il avait porté à son couronnement; le duc d'York et « Mylord d'Oxford » donnèrent à deux autres le costume dans lequel ils avaient paru à la même cérémonie. Une autre fois, c'était la duchesse d'York qui donnait sa robe de mariage à Mrs. Barry, ou un fils naturel du roi, le duc de Monmouth, qui offrait à l'acteur Nokes son épée, et « la bouclait lui-même [3] ».

Charles II s'intéressa directement aux acteurs (sans parler des actrices). Il appelait l'acteur comique Leigh *son* acteur [4]; il se prit d'une telle affection pour un autre comédien, John Lacey, qu'il fit faire son portrait dans trois rôles différents [5]. C'est sur sa recommandation que Mrs. Butler, à qui il avait donné son petit nom de Charlotte, entra au théâtre. « Restitution prévoyante, ajoute Cibber [6], qui rapporte le fait, puisqu'il rendait à la scène ce qu'il lui avait quelquefois enlevé. »

1. Cibber, *An Apology*, etc., p. 53, etc. — Sous Elisabeth, Jacques Ier et Charles Ier, quelques acteurs avaient déjà reçu le titre de Serviteurs de la reine ou du roi. (Malone, *Historical Account*, p. 49, 55 [note 3], 61, 62.)

2. C'était là une innovation. Les prédécesseurs de Charles II n'allaient pas au théâtre. Quand le souverain voulait voir une pièce, il faisait venir les acteurs. Seule, la femme de Charles Ier, Henriette-Marie, avait une seule fois assisté à une représentation publique. (Malone, *Historical Account*, p. 183, 184; P. Cunningham, *The Story of Nell Gwyn*, p. 10.)

3. Betterton : *The History of the English Stage*, p. 17; Downes, *Roscius Anglicanus*, p. 21 et 29.

4. Cibber, *Apology*, p. 91, 92.

5. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, art. William Lacey. — Ce triple portrait, peint par Michael Wright, se trouve actuellement au musée de Hampton Court, où il porte le nº 369.

6. *Apology*, p. 97.

Il y eut aussi salle de spectacle à la cour, et les membres de la famille royale ne dédaignèrent pas d'en être les acteurs et de se faire instruire, par des gens du métier, dans l'art de la déclamation [1].

Le théâtre étant ainsi patronné par le roi, ce fut faire acte de « loyauté » que de s'y montrer (s'amuser et faire sa cour en même temps, quel rêve pour des courtisans !), et, cet élément de succès s'ajoutant à la fièvre de plaisir qui possédait le monde élégant, les représentations dramatiques devinrent le divertissement à la mode.

IV

Du reste le théâtre se mit en frais d'invention pour séduire ses spectateurs, et chercha tous les moyens de les attirer.

Les rôles de femmes avaient jusque là été joués par de jeunes garçons [2]; il y avait bien eu quelques tentatives faites pour amener des actrices sur la scène, mais ces tentatives n'avaient pas abouti [3].

Avec Charles II on ne devait pas les recommencer sans succès. Il y eut donc des actrices, et « l'on peut croire, nous dit Cibber, qu'elles ne furent pas mal choisies, car tout le monde sait que plusieurs eurent assez de charmes, dans leurs heures de loisir, pour calmer et adoucir les soucis du gouvernement [4]. » Les galants, à l'exemple du roi, goûtèrent fort cette innovation, et les nouvelles venues prirent possession rapidement. Il

1. Mrs. Betterton « eut l'honneur d'apprendre à la reine Anne, lorsqu'elle était princesse, le rôle de Semandra dans Mithridate [de Lee], rôle qu'elle joua à la cour dans le règne du roi Charles. » (Cibber, *Apology*, p. 96.)

2. On se rappelle que, dans le *Songe d'une nuit d'été*, Flute, le racommodeur de soufflets, refuse de jouer le rôle de Thisbé parce que sa barbe pousse (acte 1er, sc. 2).

3. Prynne, *Histrio-Mastix*, p. 215, parle d'actrices françaises qui ont paru il n'y a pas longtemps (*not long since*) au théâtre de *Blacke-friers*. Mais il n'a pas même de mot pour dire une actrice ; il emploie l'expression *woman-actor*. Du reste, après lui, Pepys dit toujours *actor* et non *actress ;* voy. notamment 27 déc. 1666. Southerne (*The Wives' Excuse*, 1692, p. 48) dit encore *woman-actor*. — Au sujet des actrices, voy. Malone, *Historical Account*, p. 128-142.

4. *Apology*, p. 55.

n'y eut cependant pas tout de suite un nombre suffisant d'actrices, et l'acteur Kynaston, entre autres, joua encore des rôles de femmes. Un jour que Charles II était au théâtre, il s'étonna que la représentation tardât à commencer : « Sire, lui répondit-on, la reine n'est pas encore rasée. » La reine, ce jour-là, c'était Kynaston[1].

Toutefois les hommes ne tardèrent pas à abandonner définitivement les rôles féminins (sauf quelques rôles comiques; Nokes fut célèbre dans la nourrice de *Roméo et Juliette :* on l'appelait *Nurse Nokes*[2]), et les actrices se firent une place de plus en plus large. On ne put bientôt plus se passer d'elles. Quand Davenant refit Macbeth, il allongea les rôles de Lady Macbeth et de Lady Macduff sans autre motif apparent que celui d'avoir des femmes en scène[3]. Bientôt même elles empiétèrent. Les hommes avaient joué les rôles de femmes, les femmes jouèrent des rôles d'hommes. Quelquefois il y avait peut-être à cela des nécessités ou des avantages dramatiques, comme, par exemple, lorsque dans *la Tempête*, arrangée en comédie lyrique par Dryden et Davenant, une femme était chargée de représenter un jeune garçon[4]. Le plus souvent,

1. Ce Kynaston était en grande faveur auprès des dames de qualité, qui souvent, après les représentations (elles avaient lieu alors dans l'après-midi) se plaisaient à l'emmener dans leurs voitures à Hyde-Park, encore revêtu de son costume de théâtre. (Cibber, *Apology*, p. 72.)

2. Otway, Épilogue de *The History and Fall of Caius Marius.*

3. Voyez notamment acte 1er, p. 10, une scène entière rajoutée entre Lady Macbeth et Lady Macduff : Lady Macbeth est obligée de trouver un prétexte pour faire partir Lady Macduff afin de pouvoir lire la lettre de Macbeth. — Lady Macduff, qui ne paraît que dans une seule scène de Shakspeare, a, dans l'arrangement de Davenant, une scène au 1er acte, une au 2e, deux au 3e, une au 4e.

4. Mais alors le prologue a bien soin d'indiquer par avance aux spectateurs tout ce qu'il y a de piquant dans ce travestissement :

But, if for Shakespeare *we your grace implore,*
We for our Theatre shall want it more :
Who, by our dearth of youths, are forc'd t' employ
One of our Women to present a Boy.
And that's a transformation, you will say,
Exceeding all the Magick in the Play.
Let none expect in the last Act to find
Her Sex transform'd from Man to Woman-kind.
What e're she was before the Play began,
All you shall see of her is perfect Man.
Or if your fancy will be farther led
To find her Woman, it must be a-bed.

l'art dramatique n'avait rien à voir à ces travestissements. Le 28 octobre 1661 Pepys va au théâtre; il voit jouer une actrice qui, après avoir rempli un rôle de femme, reparaît sur la scène en costume d'homme; il remarque qu'elle a « les plus belles jambes qu'il ait jamais vues », et il ajoute qu'il a été charmé. Tout l'auditoire masculin l'était évidemment comme lui quand on lui procurait pareille fête, et l'on ne manquait pas d'en multiplier les occasions[1]. Un grand nombre de prologues et d'épilogues étaient dits par des femmes habillées en hommes, dans le désir évident de plaire aux spectateurs qui avaient les yeux de Pepys[2]. Quelquefois même les femmes accaparèrent le théâtre et jouèrent toute une séance sans le secours d'un seul acteur. Elles choisissaient alors les pièces les plus libres, comme le *Mariage du curé* de Thomas Killigrew[3]. Les mots équivoques dits par elles avaient évidemment une saveur plus piquante, et elles donnaient aux situations scabreuses un relief particulier. Elles furent presque toutes danseuses[4] en même temps que comédiennes, on leur donna à chanter des chansons licencieuses dont on entremêla toutes les pièces, même les plus tragiques[5]. En un mot, on ne négligea aucune oc-

1. Voy. Pepys, 7 mars 1666-67.

2. Par exemple, le prologue et l'épilogue dits à la reprise de *la Reine Vierge* de Dryden, l'un par Mrs. Boutell, l'autre par Mrs. Reeves, toutes deux en habits d'hommes; et tant d'autres. — Dans ces citations, et dans celles qui suivront, Mrs. veut dire *Mademoiselle* et non pas *Madame*. La première actrice non mariée qui fut appelée *Miss* est Miss Crow, qui créa le rôle de Miss Hoyden dans *The Relapse* de Vanbrugh (1697). (Cunningham, *The Story of Nell Gwyn*, p. 14, note.)

3. *The Parson's Wedding* (1664). — Voy. Pepys, 11 oct. 1664.

4. *Mrs.* Johnson, *in this Comedy* [*Epsom Wells*, de Shadwell], *Dancing a Jigg so Charming well, Loves power in a little time after Coerc'd her to Dance more Charming, else-where.* (Downes, *Roscius Anglicanus*, p. 33.)

5. Voici, par exemple, une chanson dite par *Betty*, devant *Lady* Ancient, Penelope, et Tim, le futur de Penelope (D'Urfey, *The Fool turn'd Critick*, acte IV, sc. 2) :

1

I found my Cælia *one night undrest,*
a precious Banquet for languishing Love,
the charming object a flame increast,
Which never, ah never, till then I prov'd;
her delicate skin, and starry eye,
made me a secret bliss pursue,
but with her soft hand she still put it by,
and cry'd, Fie Amintor *what would you do?*

2

Her words and blushes so fir'd my heart,
I pulled her to me and clasp'd her around,

casion de chatouiller par elles les sens des spectateurs.

En même temps que l'avènement des actrices, on eut l'avènement de la mise en scène. Auparavant les décors consistaient

And though with Cunning she play'd her part :
Yet fainter, and fainter, her threats I found.
But when I least thought on her, least I desir'd,
My love a forbearance should allow,
A touch of her hand, my heart so inspir'd :
My Passion melted I know not how.

3

Which when fair Cælia's *quick eye perceiv'd,*
And found by my calmness my passion's decay,
Her Fate she inwardly seem'd to grieve :
That Fool'd her, and Cool'd her, so base away.
She sigh'd and look'd pale to see me dull,
And in her heart, this oath she swore,
She never again would slight an address :
Nor the critical minute refuse no more.

La chanson finie, Tim, le fiancé, trouve qu'elle n'est pas assez « Bawdy. »

Voyez une autre chanson dite par Francisca dans *The Dutch Lover* de Mrs. Behn (acte II, sc. 4), et un autre spécimen, acte IV, sc. 3, de *Marriage à la Mode* de Dryden.

J'ai dit que les sujets les plus tragiques admettaient alors ces assaisonnements de haut goût. Voici une chanson dite au banquet d'Atrée, dans la tragédie de Thyeste, de Crown :

1

A Lovely pair endowed by Fate,
With Loves and Beauties whole Estate,
At the sweetest game have been,
You know, you know what I mean,
You know, you know what I mean.

2

For Kisses first the Lovers play'd,
The pleasant sport provok'd the Maid...

4

To deeper Play, they now begin,
The happy young man's hand is in,
Both have stak'd down all their joys,
But she loses, for she cryes :
See! she cryes! Oh! see she cryes!

5

But now the Bride, oh! tempting sight!
Has won her lapful of delight,
To deeper Play, she urges on;
But, alas! his stakes are gone,
But, alas! his stakes are gone.

6

And now she locks her Cabinet,
But he'll play another set,
When his hand again is in,
You know, you know what I mean,
You know, you know what I mean.

(quand les murs ne restaient pas nus) en tapisseries tendues au fond du théâtre[1]. Sir William Davenant fut le premier qui fit connaître au public anglais les décors mobiles et peints en perspective. Il avait déjà, avant la Restauration, dans une pièce que Cromwell avait autorisée par exception pour des motifs politiques, montré son savoir-faire comme décorateur[2]. Mais ce fut quand il eut ses coudées franches qu'il déploya vraiment tout son talent. Par lui la mise en scène envahit bientôt le théâtre tout entier. On mit des batailles et des sacrifices sur la scène ; on montra des esprits aériens qui chantaient en s'élevant dans l'air, des génies[3], des fantômes, des sorcières[4] ; dans la *Destruction de Jérusalem*[5], on voyait le Temple en feu ; dans l'*Impératrice du Maroc*[6], il y avait un fleuve couvert d'une flotte, une tempête de grêle et un arc-en-ciel ; dans la *Sophonisbe*[7] de Lee, on découvrait tout d'un coup un ciel de sang au milieu duquel brillaient deux soleils ; dans les *Reines rivales*[8] du même, on voyait dans l'air une bataille entre des corbeaux et des corneilles ; au milieu de cette bataille un aigle et un dragon se livraient un combat singulier où l'aigle était vaincu.

L'horreur avait également sa part de ces spectacles : dans *Amboyna* de Dryden, on voyait les Anglais torturés sur la scène par les Hollandais. Dans l'*Empereur Indien* du même auteur, on livrait aussi Montézuma au bourreau sur le théâtre, et pendant son supplice un prêtre catholique entreprenait avec lui une discussion religieuse. Dans le *Titus Andronicus* de Ravenscroft un rideau est tiré et laisse voir la tête et les mains de Démétrius et de Chiron pendues au mur ; leurs corps

1. Malone, *Historical Account*, p. 85-115, et p. 348.

2. The Cruelty of the Spaniards in Peru. Exprest by Instrumentall and Vocall Musick, and by Art of Perspective in Scenes, ...1658. — Il avait auparavant donné : The Siege of Rhodes. Made a Representation by the Art of Prospective in Scenes... 1656. — Voy. *Biographia Dramatica*, articles *Sir William Davenant*, et *The Cruelty of the Spaniards in Peru*.

3. *The Indian Queen*, par Dryden et sir Robert Howard. — Voy. Evelyn, 5 févr. 1664.

4. *Brutus of Alba*, par Tate ; *Œdipus*, par Dryden et Lee.

5. Par Crown, dernier acte.

6. Par Settle.

7. Acte II, dernière scène.

8. Acte II, sc. 1.

sont assis sur des chaises, couverts de linges ensanglantés [1].

On mit des chansons et des danses partout où l'on put [2]; les chansons furent ce qu'on vient de voir : les danses furent souvent étranges. Dans *Juliana* de Crown on voyait danser ensemble deux reines, deux nonnes, deux fantômes, et deux anges couronnés. Singulier assemblage; mais il fallait frapper les yeux.

Ce goût pour le spectacle devint prépondérant au point de donner naissance à une espèce particulière de pièces où les décors, les machines, les costumes, la danse, le chant et la musique s'unissaient pour le plaisir des yeux et des oreilles : on les appela *Opéras dramatiques* [3]. C'était à peu près ce que nous appelons aujourd'hui des féeries, sauf la différence des sujets traités.

Ces nouvelles pièces, qui eurent un succès extraordinaire [4], portèrent la mise en scène à une merveilleuse magnificence. Quand on joua la *Psyché* de Shadwell, les décors seuls coûtèrent plus de vingt mille francs [5]. La description du premier décor de la *Tempête, ou l'Ile enchantée*, par Dryden et Davenant [6], donnera une idée du degré de luxe auquel on arriva :

« Acte Ier. *Premier tableau.* — Le devant de la scène s'ouvre, et l'orchestre de vingt-quatre violons, avec les clavecins et les théorbes qui accompagnent les voix, se place entre le parterre et la scène. Tandis qu'on joue l'ouverture, le rideau se lève et découvre un nouveau frontispice joint aux grands pilastres qui sont de chaque côté

1. Joué en 1678 (Genest, I, 233), mais publié seulement en 1686 ou 1687. Il n'y a pas toujours accord entre la date de la représentation et celle de la publication des pièces; dans ce cas, je donne toujours ici la date de la représentation d'après Genest, et dans ma bibliographie la date de la première édition, ou, à son défaut, de l'édition la plus ancienne que j'aie pu voir. — « *A Curtain drawn discovers the heads and hands of* Dem. *and* Chir. *hanging up against the wall. Their bodys in chairs in bloody Linnen* » (acte V). Je signale aussi cet incident de l'acte III : « *Enter* Chiron, Demetrius, Lavinia *her hands Cut-off, and her tongue cut out, Loose hair, and Garments disorder'd, as ravisht.* »

2. Dans la traduction du *Pompée* de Corneille par Mrs. Katherine Philips, il y a des chansons ajoutées, et à la fin : « A Grand Masque is Danc'd before Cæsar and Cleopatra. »

3. Cibber, *Apology*, p. 57.

4. Pepys, 4 juillet 1661.

5. Downes, *Roscius Anglicanus*, p. 35 et 36 : « plus de 800 livres sterling. »

6. Jouée en 1667.

du théâtre. Ce frontispice est une magnifique arcade soutenue par de grandes colonnes torses de l'ordre corinthien; les torsades des colonnes sont entremêlées de roses, et des amours voltigent alentour. Sur la corniche, juste au-dessus des chapiteaux, se tient de chaque côté une figure avec une trompette dans une main et une palme dans l'autre, représentant la Renommée. Un peu plus loin, sur la même corniche, des deux côtés d'un fronton, sont couchés un lion et une licorne soutenant les armes royales d'Angleterre. Au milieu de l'arcade sont plusieurs anges tenant les armes du roi comme s'ils les plaçaient au milieu de ce fronton. En arrière du frontispice est le décor, représentant un ciel couvert de nuages épais, une côte semée de rochers, et une mer tempêtueuse incessamment agitée. Cette tempête (qui est censée soulevée par magie) offre aux yeux bien des spectacles terribles : par exemple, des esprits affreux à voir qui descendent en volant au milieu des matelots, puis s'élèvent à travers les airs. Et quand le vaisseau sombre, toute la salle s'obscurcit, et une pluie de feu tombe sur eux. Cette pluie est accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre, jusqu'à la fin de la tempête.

» *Deuxième tableau.* — Au milieu de la pluie de feu, la scène change. Les ténèbres, les rochers et la mer disparaissent; et quand la lumière revient, on aperçoit la magnifique partie de l'île habitée par Prospero. Elle comprend trois allées de cyprès; chacune des deux allées de côté conduit à une grotte; dans l'une de ces deux grottes, Prospero garde sa fille, dans l'autre Hippolyte. L'allée du milieu est d'une grande profondeur, et conduit à une partie ouverte de l'île. »

Et la pièce commence seulement, et nous avons cinq actes devant nous! Toute la représentation était accompagnée de pareilles magnificences, variées de temps en temps par des surprises. Il y avait des chœurs de démons; au quatrième acte, une table sortait du sol, et quatre esprits, portant du vin et des mets, entraient et les plaçaient sur la table en dansant; la danse terminée, les bouteilles et les plats disparaissaient, et la table s'enfonçait sous terre. Mais toutes les merveilles se concentraient dans l'*apothéose* du cinquième acte. On y apercevait une arcade de rochers et une mer calme. Musique jouant sur les rochers. Neptune, Amphitrite, Oceanus et Téthys paraissaient dans un char traîné par des chevaux marins; de chaque côté du char, des dieux marins, des déesses marines, des Tritons, des Néréides. Suivaient des chants et des danses dont l'énumération remplit quatre pages in-quarto.

Les auteurs se plaignirent de cet envahissement du décor sur les choses de l'esprit; les prologues et les épilogues sont pleins

de leurs doléances[1]. Mais elles furent vaines. Le goût aristocratique était contre eux, et en cela comme dans le reste il fit la loi. Les auteurs n'étaient pas en état de lutter; et, d'ailleurs ils n'essayèrent pas. Ils se bornèrent à des protestations, et tout en protestant, continuèrent à faire des pièces de nature à flatter tous les goûts fâcheux de leurs spectateurs, et pour la forme et pour le fond.

En ce qui regarde le fond, l'influence que subirent les auteurs ne fut pas non plus heureuse.

Quand les théâtres rouvrirent, pris au dépourvu, ils commencèrent par revenir tout simplement au riche répertoire ancien : Shakspeare, Ben Jonson, surtout Beaumont et Fletcher, et quelques pièces déjà jouées de Davenant[2]. Mais on sentit

1. Par exemple, le prologue de *The Kind Keeper* de Dryden dit : « Le vrai esprit a depuis longtemps vu fuir ses beaux jours; il ne s'est pas relevé depuis que nous avons été plongés dans la mise en scène (*show*). »

Then came Machines, brought from a Neighbour Nation;
Oh how we suffer'd under Decoration!
(Shadwell, Prologue de *The Squire of Alsatia*.)

Voici une autre plainte sur l'importance qu'avait prise la musique (le *Timon* dont il s'agit est celui de Shadwell, 1678) :

How was the Scene forlorn, and how despis'd,
When Tymon, *without Musick, moraliz'd?*
Shakespeare'*s sublime in vain entic'd the Throng,*
Without the Charm of Purcel's *Syren Song.*
(Epilogue de *The Jew of Venice : a* Comedy, par George Granville, Lord Lansdowne; représentée en 1701.)

2. Voyez Genest, vol. I, *passim*. — « Dryden raconte (dans son *Essay on Dramatic Poesy*) qu'on jouait alors deux pièces de Beaumont et Fletcher pour une de Shakespeare (ou de Jonson). Cette proportion est la preuve la plus manifeste de la décadence du théâtre et du changement qui s'était opéré dans le goût du public. Préférer Beaumont et Fletcher à Shakespeare, c'est préférer l'amusement qui résulte des complications de l'intrigue et de la nouveauté des sujets aux plus nobles émotions de l'art dramatique. Leurs pièces fourmillent de beaux vers; ils éblouissent les yeux, comme les poètes espagnols, par une succession de scènes brillantes; mais ils n'ont ni conçu un caractère, ni composé un drame complet. Tout ce qu'ils écrivent porte la marque de l'improvisation. Ils n'appuient sur la peinture d'aucun sentiment; ils glissent à la surface des choses sans entamer les questions morales et psychologiques que soulève le drame. C'est bien là le théâtre superficiel qui convenait aux courtisans de la Restauration, pressés de jouir, de varier leurs plaisirs, et incapables d'aucune application sérieuse. Beaumont et Fletcher leur offraient en même temps des peintures voluptueuses qui chatouillaient leurs sens. A tous ces titres, ils devaient plaire et ils plurent. » (A. Mézières, *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques*, p. 165-166.)

bientôt qu'on ne pouvait s'en tenir à ces reprises et se remettre tout bonnement à tracer l'ancien sillon. Une intrigue étudiée, des caractères vigoureusement tracés, des dénouements logiques et hardis, faisaient du théâtre une fatigue et non plus une distraction. Downes[1] nous apprend qu'on ne put supporter longtemps de voir mourir Roméo et Juliette : James Howard modifia la pièce pour lui donner un dénouement heureux, et elle fut jouée un jour en tragédie, le lendemain en tragi-comédie. Waller changea le dernier acte de *The Maids Tragedie* de Beaumont et Fletcher, pour la faire finir comme une comédie[2]. Tout ce vieux théâtre jurait avec les goûts nouveaux. On rompit donc avec la glorieuse tradition du siècle d'Elisabeth, et l'on s'occupa de faire des pièces tragiques et comiques à la mode du jour[3].

Dans les pièces tragiques, deux influences également puissantes, également malencontreuses, se firent sentir : celle des femmes et celle du roi. Le roi, qui avait vu notre tragédie française dans tout son éclat avec Corneille, avait rapporté en Angleterre la passion des idées françaises, et une grande difficulté à comprendre le théâtre différent de ce qu'il l'avait vu pendant ses années d'exil. « Je viens, écrivait le comte d'Orrery à un ami, de terminer une pièce dans le goût français, parce que j'ai entendu le roi déclarer qu'il aimait mieux leur manière que la nôtre[4]. » Ce qui l'avait surtout frappé dans

1. *Roscius Anglicanus*, p. 22. — La pièce n'a pas été publiée.

2. *Biographia Dramatica*, art. The Maid's Tragedy. By Edm. Waller, 1690. — La pièce avait été jouée, remaniée, dès 1682.

3. « J'ai vu jouer *Hamlet*, *Prince de Danemark*, dit Evelyn (*Diary*, 26 nov. 1661) ; mais maintenant les vieilles pièces ont commencé à dégoûter ce siècle raffiné, depuis que Leurs Majestés ont vécu si longtemps à l'étranger. » — Pour Pepys, *Roméo et Juliette* est « la plus mauvaise pièce qu'il ait jamais entendue » (1er mars 1661-62) ; *le Songe d'une nuit d'été* est la pièce « la plus ridicule et la plus insipide qu'il ait jamais vue » (29 sept. 1662) ; *Henri VIII* est « niais » (*a simple thing*, 1er janv. 1663-64) ; *Othello*, à côté des *Aventures de Cinq Heures* de Sir Samuel Tuke, est « pauvre » (*a mean thing*, 20 août 1666) ; *la Tempête* est « sans grand esprit » (7 nov. 1667). — La Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire de l'édition de Shakspeare de 1623 qui, au titre de *la Tempête*, porte cette note manuscrite : « *Much better in Dryden.* » — Pour juger dans quel discrédit était tombé Shakspeare, voy. Malone, *Historical Account*, p. 338-342, 354-358, et Ingleby, p. 242 et suiv.

4. Lettre citée dans la préface de *The Dramatic Works of Roger Boyle, Earl of Orrery*.

notre tragédie, c'étaient les choses extérieures, comme l'unité de lieu, la dignité constante des personnages, et la rime. Le monarque, comme il est naturel, fit vite des adeptes, et son goût prévalut sans conteste, au grand préjudice du théâtre anglais. De l'unité de lieu il ne fut question que pour la forme, car elle ne pouvait guère s'accorder avec la nouvelle mise en scène ; mais on adopta la rime qui, si elle est nécessaire au rythme de nos vers français, fait des vers anglais un chant lyrique insupportable dans une œuvre de longue haleine, et qui est si manifestement contraire au génie dramatique de nos voisins, qu'elle n'avait jamais auparavant été employée sur leur théâtre et ne le fut jamais après[1]. On prit aussi l'habitude de ne mettre sur la scène que des rois et des reines, des héros et des princesses, et de n'y pas agiter des débats moindres que la possession d'une couronne ou le renversement des empires.

Cette tendance à la majesté continue, qu'il faut peut-être regretter dans notre tragédie classique, se trouva encouragée et aggravée en Angleterre par l'influence des femmes et leur goût pour la littérature galante et romanesque[2]. La combinaison de ces deux influences donna naissance à une espèce nouvelle de pièces qu'on appela Pièces héroïques (*Heroic Plays*).

Les titres seuls disent assez à quelle source elles puisent leur inspiration : c'est *l'Amour secret, ou la Reine vierge*[3] ; *l'Amour tyrannique, ou la Martyre royale*[4]; *l'Amour et la Vengeance*[5]; *les Reines rivales ou la Mort d'Alexandre le*

1. Quand Waller modifia le dénouement de *the Maids Tragedie*, il écrivit son cinquième acte en vers rimés, bien que les quatre premiers fussent en vers blancs. — Voy. ce que *le Spectateur*, n° 39, dit de la rime au théâtre ; une pièce rimée lui fait le même effet qu'une tragédie grecque ou latine en hexamètres.

2. This faulty Manner (Luxury of splendid Words) tooks its rise from the numerous Romances that were the great Delight of Gentlemen and Ladies, after the return of king Charles. (Blackmore, *Essays*, vol. II, p. 266.) — Dryden, dans son *Essay on Heroic Plays* (en tête de la *Conquête de Grenade*), dit avoir emprunté à l'Artaban de « Monsieur Calprenède » beaucoup de traits de son Almanzor, personnage de cette pièce. Le *Grand Cyrus* lui a fourni la partie sérieuse de son *Marriage à la Mode*.

3. Par Dryden; emprunté au *Grand Cyrus*.

4. Par Dryden ; l'*Amour tyrannique* est le titre d'une tragédie de Scudéry.

5. Par Settle.

Grand[1] : *Théodose, ou la Puissance de l'Amour*[2] ; *Abdelazer, ou la Vengeance du Maure*[3] ; *les Rois rivaux, ou les Amours d'Oroondates et de Statira*[4] ; *Ibrahim, l'Illustre Bassa*[5]. Il n'y est question de rien moins que de la conquête du Mexique ou de la Grenade[6], du siège de Memphis[7], de la destruction de Jérusalem[8], ou d'événements pareillement grandioses qui permettent aux premiers rôles de se déployer dans des milieux dignes de leur haute naissance et de leurs grandes âmes. Les femmes, presque toutes couron[illegible]ées ou sur les marches du trône[9], ont des noms significatif[illegible] elles s'appellent Roxolana[10], Zempoalla, Orazia[11], Almeri[illegible]daria[12], Melissa[13], Almahide, Lyndaraxa[14], Almavanga, Al[illegible][15], Rosalinda[16], Indamora[17]. Les hommes, grands par leu[illegible][18] et par leurs sentiments, sont de vrais héros de roma[illegible]ins d'amour, pleins d'honneur et pleins de courage. Est-ce bien amour, est-ce bien honneur, est-ce bien courage qu'il faut dire ? Y a-t-il des mots pour exprimer des passions si merveilleuses, des vertus si hautes et si extraordinaires ? Leur amour est un sentiment quintessencié et fad[illegible] à l'excès, et, en même temps, violent et

1. Par Lee ; inspiré du *Cassandre* de la Calprenède.
2. Par Lee ; emprunté au *Pharamond* de Gomberville.
3. Par Mrs. Behn.
4. Par Banks ; emprunté au *Cassandre* de la Calprenède.
5. Par Settle ; *Ibrahim, ou l'Illustre Bassa*, est le titre d'un roman de Mlle de Scudéry.
6. L'*Empereur Indien, ou la Conquête du Mexique ; Almanzor et Almahide, ou la Conquête de la Grenade par les Espagnols*, par Dryden.
7. *Le Siège de Memphis, ou la Reine Ambitieuse*, par D'Urfey.
8. *La Destruction de Jérusalem par Titus Vespasien*, par Crown.
9. *La Reine Indienne* (par Sir Robert Howard et Dryden) ; l'*Impératrice de Maroc* (par Settle) ; *Juliana, ou la Princesse de Pologne* (par Crown), etc.
10. Dans *Mustapha*, par le comte d'Orrery (1668).
11. Dans *la Reine Indienne*, par Sir Robert Howard et Dryden.
12. Dans l'*Empereur Indien*, de Dryden.
13. Dans *la Reine vierge*, de Dryden.
14. Dans *Almanzor et Almahide, ou la Conquête de Grenade*, par Dryden ; Mlle de Scudéry a fait un roman intitulé *Almahide*.
15. Dans *la Conquête de la Chine par les Tartares*, de Settle.
16. Dans *Sophonisbe, ou la Chute d'Annibal*, par Lee.
17. Dans *Aureng-Zebe*, de Dryden.
18. C'est Solyman le Magnifique (dans *Mustapha* de Lord Orrery, et dans *Ibrahim l'Illustre Bassa* de Settle) ; le Grand Mogol (*Aureng-Zebe ou le Grand Mogol* de Dryden) ; ou quelque héros antique déguisé pour la circonstance.

impétueux jusqu'à l'outrance, — petit ruisseau qui s'écoule avec un tendre murmure, ou torrent déchaîné et grondant. Leur honneur est un mélange de délicatesses et d'élans également incompréhensibles, leur courage une folie héroïque. Ils surpassent les modèles mêmes dont ils sont issus ; le théâtre et la rime aidant, ils portent leurs sentiments chevaleresques à leur maximum d'intensité, et les répandent en tirades sonores où ils défient tout : les hommes, le ciel, le bon sens.

On annonce à Maximin que les dieux ont rappelé à eux Valeria : « Qu'est-ce que les dieux, s'écrie-t-il, avaient à se mêler de moi ou des miens? Est-ce que j'ai molesté votre ciel? Pourquoi alors faire votre ennemi de Maximin, qui vous a payé des tributs auxquels rien ne l'obligeait?... Et c'est pour cela que vous m'avez envoyé ces maux ; mais, par les dieux (je voulais dire par Maximin), dorénavant moi et mon monde nous déclarons la guerre à vous et au vôtre. Faites attention, ô dieux! car c'est vous qui êtes les agresseurs. » Ce maître rodomont meurt ; sa confiance en lui-même n'en est pas ébranlée. « Je vais, dit-il, repousser cette terre où je suis assis, je vais monter et disperser tous les dieux que je frapperai [1]. »

S'ils se sentent si forts en face des dieux, il est clair que rien dans la nature n'est capable de les arrêter. Ils sont au-dessus de ses lois. « Où est partie Clarona? dit l'un. Là-haut! Je la vois qui monte vers le soleil! Le satyre enflammé s'avance vers elle ; sa luxure ardente met l'été au pôle. Que la planète brûlante la touche si elle l'ose! Qu'elle la touche, et je la taillerai en étoiles, et je jetterai ses éclats brillants dans l'Océan [2]! » « Si elle était morte, dit un autre, je lui rendrais le

1. *Tyrannick Love* de Dryden, acte V, sc. 1.

2. Phraartes, dans *the Destruction of Jerusalem* de Crown, 2e partie, acte V :

> Where is *Clarona* gone? } *grows mad*
> Aloft! — I see her mounting to the Sun! —
> The aflming [flaming] Satyr towards her does roul,
> His scorching Lust makes Summer at the Pole.
> Let the hot Planet touch her if he dares! —
> Touch her, and I will cut him into Stars,
> And the bright chips into the Ocean throw,

souffle, et elle vivrait, en dépit d'elle-même, en dépit des dieux et de la mort [1]. »

Après cela, qui parmi les hommes pourrait leur résister? Quels dangers, quelles menaces pourraient les émouvoir? Les blessures ni la mort n'ont pas de terreur pour eux. Chaque coup qu'on leur porte doit leur donner une vigueur nouvelle, et chacun de leurs membres, séparé de leur corps, doit devenir un héros de plus [2]. On menace Démétrius de mort : « Venez, misérables, visez droit dans la direction des nuages, et alors faites feu, lancez mon âme enflammée contre les insolents destins qui osent si honteusement disposer de ma vie ; alors, rebondissant contre les nuages, je tomberai, et comme un coup de tonnerre je vous déchirerai tous [3]. » On emmène Porphyrius pour lui trancher la tête; que lui importe? Mort, il poursuivra encore l'ennemi qui le frappe : « Où que tu sois, dit-il à Maximin, j'y lancerai mon sang qui jaillit, et je te le jetterai à la figure. Ainsi sans mariage nous unirons notre sang. Bien plus, mes bras lanceront ma tête à la tienne [4]. »

1. If she were dead, I would restore her breath,
And she should live,
Spight of her self, spight of the Gods, and Death.
My Pow'r's unlimited, as is their own :
My smile brings Life, and death attends my frown.

(Néron, dans *The Tragedy of Nero*, de Lee, V, sc. 1. Tout le personnage est dans ce goût.)

Dans *The Destruction of Troy* par Banks, Achille, à côté du corps de Troïlus, dit de même :

Here by thy Side for ever I'le remain
Close, till I've hatched thee into Life again.
(Actus Quartus, Scena Prima).

2. Almanzor : « Cut piece-meal in this cause,
From every wound I shou'd new vigor take :
And every Limb should new *Almanzors* make. »
(*The Conquest of Granada*, par Dryden, 2e partie, acte V.)

3. Come Villains, level me right against the Clouds,
And then give fire, discharge my flaming soul
Against such saucy Destinies as those
As dare thus basely of my life dispose ;
Then from the Clouds rebounding I will fall,
And like a clap of thunder tear you all.
(*Juliana, or the Princess of Poland*, par Crown, acte IV.)

4. *Tyrannick Love* de Dryden, acte IV, scène 2.

Citons encore ceci, de *la Conquête de Grenade* par Dryden, 1re partie, acte III. C'est Almanzor qui parle :

If I would kill thee now, thy fate's so low
That I must stoop, e're I can give the blow.
But mine is fix'd so far above thy Crown,
That all thy Men,
Pil'd on thy back can never pull it down.

Voyez aussi un passage de l'*Alexander* de Lee, cité dans le n° 438 du *Spectateur*.

Il est difficile au pathos d'aller plus loin. Almanzor et Maximin, les deux grands prototypes du genre, nous font un peu aujourd'hui l'effet d'échappés des Petites-Maisons. Cependant la cour de Charles II, si raffinée, si délicate, ayant tant de prétentions, quelques-unes justifiées[1], à l'esprit, acceptait tout, applaudissait tout, se pâmait. Ces déclamations ampoulées, qui ont leur nom spécial en anglais, et qu'on appelle des *rants*, soulevaient les transports des spectateurs[2], et aucunes pièces dramatiques ne furent plus en faveur que celles où cette emphase ronflante se donnait libre cours.

On comprend au milieu de quelles intrigues peuvent se promener ces héros surhumains. Toutes les péripéties, tous les

1. Il est impossible de critiquer les *Pièces héroïques* avec plus de justesse et d'esprit que ne l'a fait le duc de Buckingham dans sa pièce trop oubliée de *la Répétition* (the Rehearsal), à laquelle Sheridan a emprunté son *Critic*. Rochester aussi a fort bien dit son fait à Nathaniel Lee, un de ces maîtres en galimatias. (Horace's *Tenth satire of the First Book* imitated, *Œuvres*, I, p. 11.) — Parmi les auteurs de profession, je ne vois guère que Butler et Shadwell qui aient protesté contre cette littérature ampoulée. Voy. l'amusante parodie du premier intitulée « Reparties between Cat and Puss at a caterwauling, in the modern Heroic Way » dans *Genuine Poetical Remains of Samuel Butler*. La protestation de Shadwell, moins connue, me paraît mériter d'être citée ici :

How have we in the space of one poor Age,
Beheld the Rise and Downfal of the Stage!
When, with our King restor'd, it first arose,
They did each Day some good old Play expose;
And then it flourish'd : Till, with Manna tir'd,
For wholesome Food ye nauseous Trash desir'd.
Then rose the whiffling Scribblers of those days,
Who since have liv'd to bury all their Plays :
And had their Issue full as num'rous been
As Priams, *they the Fate of all had seen.*
With what prodigious scarcity of Wit
Did the new Authors starve the hungry Pit?
Infected by the French, *you must have Rhime,*
Which long, to please the Ladies Ears, did chime.
Soon after this came ranting Fustian in,
And none but Plays upon the fret were seen :
Such Roaring Bombast stuff, which Fops would praise,
Tore our best Actors Lungs, cut short their days.
Some in small time did this distemper kill;
And had the savage Authors gone on still,
Fustian had been a new Disease i'th' Bill...

(Prologue de *The Squire of Alsatia*.)

2. Voyez Cibber, *Apology*, p. 63 et 64. — Dans la dédicace de l'*Empereur Indien*, Dryden dit : « La faveur avec laquelle les pièces héroïques sont accueillies au théâtre, leur vient entièrement de l'appui et de l'approbation que leur a donnés la cour. »

enchevêtrements imaginables s'amoncellent à plaisir autour d'eux; les combats s'accumulent sur leurs pas; à chaque détour de leur chemin il y a une embuscade ; les tempêtes s'acharnent après le vaisseau qui porte leurs destinées; partout des ennemis, des traîtres, des assassins. On a dit que la fortune était inconstante, l'épithète ne suffit plus ici : elle est d'une mobilité capricieuse qui déconcerte toutes les prévisions, bouleverse tous les projets. Mais rien n'étonne ces braves; leur présence met en déroute les armées[1]; ils font mordre la poussière à tous leurs ennemis; ceux dont leur épée n'a pas fait justice, leur grandeur d'âme les subjugue[2]; s'ils sont surpris par des gens apostés, en un clin d'œil, seuls, ils les anéantissent[3]; s'ils sont mis en prison, on est sûr qu'ils ne tarderont pas à en être tirés par quelque intervention imprévue[4] pour aller accomplir de nouveaux exploits et retrouver leur maîtresse.

Car ces vaillants sont tendres, en vrais chevaliers errants qu'ils sont. « Mon cœur de lion, dit le Montézuma de Dryden, est pris dans les toiles de l'amour[5]. » Ils sont pris et ils prennent. Quand Cortez arrive au Mexique, Cydaria s'éprend de lui à première vue; et cette Mexicaine et cet Espagnol, brûlant incontinent du même feu, échangent leurs déclarations *secundum artem*[6]. En effet, toutes les règles sont observées, ici comme dans le roman. Il n'y a là ni amour, ni tendresse; c'est de la pure galanterie, et dans les formes. L'amant déclare sa peine et soupire longtemps, et, avant d'être écouté favorablement, essuie mille dédains[7]. Dans Dryden, Adam et Ève, qu'on s'imagine ordinairement plus simples, se font la cour d'après ces principes. Ève dit à Adam : « Une pensée qui me retient,

1.
But I would give a Crown in open day,
And when the Spaniards their Assault begin
At once beat those without, and these within.
(Dryden, *The Conquest of Granada*, 1re partie, acte III.)

2. Dryden, *The Indian Emperour* (acte I, sc. 2). — On a vu que les choses se passent à peu près de même dans le roman d'*Oroonoko*.

3. Settle, *The Empress of Morocco* (acte IV, sc. 2).

4. Dryden, *The Indian Emperour* (acte IV, sc. 4, et acte V, sc. 2).

5. *The Indian Emperour* (acte I, sc. 2).

6. *The Indian Emperour* (acte I, sc. 2).

7.
In tedious Courtship we declare our pain,
And ere we kindness find, first meet disdain.
(*The Indian Emperour*, acte II, sc. 2.)

je ne sais pourquoi, me dit que vous devez longtemps prier, et moi refuser longtemps[1]. » Le tout entremêlé des coquetteries et des jalousies indispensables. Tellement indispensables que Eve aussi, on ne s'y attendrait guère, est jalouse[2].

Quelquefois aussi, comme il convient, l'amour s'échappe en des transports farouches. « Je serai un fantôme, dit Almanzor à la belle Almahide qui est promise à un autre, je serai un fantôme, et vous savez que les fantômes pénètrent partout. Endormie, éveillée, je vous poursuivrai en tous lieux; de mon blanc suaire, je gémirai à votre oreille des paroles d'amour. Quand vous dormirez la nuit dans les bras de votre amant, je me glisserai, glacé, entre vous deux, et je m'emparerai de ce qui est mon droit[3]. »

C'est ce côté galant des *Pièces héroïques* qui évidemment devait charmer surtout les spectateurs d'alors. Les femmes, si recherchées et si adulées, devaient se plaire au spectacle de ces superbes vainqueurs s'humiliant devant la *beauté*[4]; les hommes, qui se piquaient de galanterie et de beau langage, devaient écouter avec plaisir ces scènes amoureuses où l'action s'arrêtait pour laisser au poète tout le temps de montrer son talent à dire des gentillesses. Préoccupés de littérature, sensibles aux choses de l'esprit, ils devaient être séduits par des pièces écrites pour l'esprit seul et mises en vers rimés à leur intention[5]. Un vers sonore fait passer bien des choses, et ceux

1. *The State of Innocence*, acte II, sc. 2. La pièce n'a pas été jouée.

2. Or like my self, some other may be made;
And her new Beauty may thy heart invade.
(*The State of Innocence*, acte II, sc. 1.)

3. *The Conquest of Granada*, 1re partie, acte IV, sc. 2. — Voy. dans le même genre, les menaces de Roxana à Statira dans *The Rival Queens* de Lee, acte III, sc. 1.

4. « Comme nos héros de théâtre sont généralement amoureux, leur emphase et leurs rodomontades les recommandent grandement à la plus belle partie de leur auditoire. Les dames sont merveilleusement charmées de voir un homme qui, dans une scène, insulte les rois et tient tête aux Dieux, et dans une autre se jette aux pieds de sa maîtresse. Qu'il soit insolent envers les hommes, et abjectement soumis à la belle, et il y a dix à parier contre un qu'il sera le favori des loges. Dryden et Lee, dans plusieurs de leurs tragédies, ont mis ce secret en pratique avec grand succès. » (*Spectateur*, n° 40.) Lee, dans la dédicace de son *Mithridate*, dit lui-même avoir « représenté Ziphares, *pour les dames*, ardent, tendre, et passionnément amoureux ».

5. A chaque instant l'auteur s'arrête pour faire une comparaison pure-

qui nous paraissent aujourd'hui les plus outrés devaient avoir pour leurs premiers auditeurs le mérite fort goûté d'exprimer dans une forme retentissante des idées qui n'étaient point banales. Il faut dire aussi que les *Pièces héroïques* furent adoptées par un poète, un vrai, Dryden, qui y prodigua les trésors d'un style somptueux et d'une versification brillante [1]. Ajoutez que ces pièces se prêtaient à une déclamation pompeuse et à la mise en scène, partie si importante alors de l'art dramatique.

Toutefois les *Pièces héroïques* ne répondaient qu'à une partie des goûts d'alors; elles reproduisaient l'élégance du grand monde, ses grâces extérieures, ses belles manières. Or nous avons vu ce qu'il y avait sous ces dehors. Ce vernis trompeur cachait des âmes dévergondées et licencieuses que la tragédie, même parée et fardée, ne pouvait contenter tout à fait.

Ici ma tâche d'historien devient délicate. Je n'ai fait voir encore l'époque que j'essaye de peindre en ce moment que par ses côtés les plus convenables, et là où elle observe encore une certaine retenue relative. Elle va maintenant se montrer à découvert, et l'on peut prévoir, par ce qu'on a déjà aperçu, qu'elle n'offrira pas des spectacles fort édifiants. En pareille situation, faut-il que l'historien s'abstienne? S'il s'abstient, ne manque-t-il pas à cette exactitude qui est son premier devoir? Faut-il, s'il ne s'abstient pas, qu'il cherche, par des habiletés de style et d'expressions, à faire

ment poétique. Ainsi dans *Sophonisba* de Lee, acte V, sc. 1, dans une scène qui n'a pas vingt vers entre Lælius et Scipion, il y a deux comparaisons qui prennent onze vers. Dans l'*Orpheline* d'Otway, acte V, sc. 1, Monimia et Castalio, dans une conversation de quatre petites pages, font trois comparaisons. Buckingham, dans *The Rehearsal*, a relevé cela spirituellement :

BAYES... Now, here, she must make a *simile*.
SMITH. Where's the necessity of that, Mr. *Bayes?*
BAYES. Because she's surpris'd. That's a general Rule : you must ever make a *simile* when you are surpris'd ; 'tis the new way of writing (acte II, sc.3). — Voy. les notes citées à propos de ce passage dans l'édition Arber, p. 56.

1. Il y a même dans son théâtre, la partie la moins bonne de son œuvre (sauf *All for Love* et *Don Sebastian*), des passages d'une beauté profonde et durable. Le morceau de Nourmahal sur la vie (*Aureng-Zebe*, acte IV, sc. 1) a été souvent cité, depuis Voltaire jusqu'à Macaulay. Il y en a d'autres encore. Mais le public de Dryden était-il touché de ce que nous admirons aujourd'hui dans son œuvre dramatique? On en peut douter.

comprendre ce qu'il est difficile de dire? Mais s'il ne cite pas ses documents, n'est-on pas en droit de contester ses appréciations? Et ne court-il pas aussi, en tâchant de se faire entendre à demi-mot, le danger d'en faire deviner trop peu, ou même, par aventure, d'en faire deviner trop? Il m'a semblé que le parti le plus honnête et le plus sûr n'était ni de se dérober, ni de recourir aux artifices de langage, mais de citer les faits simplement, franchement, sans y insister et sans les fuir, avec modération sans doute, avec la réserve que réclame le respect des lecteurs modernes, mais en même temps avec la sincérité que commande le respect plus impérieux de la vérité historique.

La tragédie avait le défaut très grave de n'être pas amusante. La comédie le fut. Là plus de phrases ronflantes, plus de grands mots, plus de beaux sentiments, plus de poésie : la prose, la réalité. L'amour n'est plus la galanterie, il est le désir [1]. Il va droit au fait. « S'assurer d'une bonne nuit est tout ce qu'un homme peut raisonnablement attendre de ce triste monde [2]. » Aussi les hommes courent après les femmes, les femmes courent après les hommes sans le moindre détour. « Permettez-moi de coucher avec vous », dit l'un à une femme devant son mari [3]. » On n'y met pas plus de façons. Ou bien : « Venez, il y a un lit à côté [4]. » Les femmes ne résistent pas à ces tendres déclarations [5]. Pour un peu la suite se passerait sur la scène [6]. Au reste, c'est à peu près tout comme. L'auteur ne nous en fait perdre que le moins qu'il peut, et s'il se résigne à dérober un instant ses héros à nos yeux, il a soin de ne pas nous lais-

1. *Lodwick.* How, love another? in what quality and manner?

Wittmore. As a Man ought to love, with a good substantial Passion, without any design but that of right-down honest Injoyment (Mrs. Behn, *Sir Patient Fancy*, acte IV.)

Stanmore. My Mistress is not here neither; her Folly has a little cool'd my Love; but I have a most abominable lust to her, the wiser Passion of the two; and no despair : Though that Rogue *Selfish* has her Mind, I do not doubt but to get her Body; which is worth two of it, for my use. (Shadwell, *A True Widow*, acte IV, sc. 1.)

2. *La Reine Vierge* de Dryden, acte II, sc. 1 (dans la partie comique).

3. Give me leave to lie with you... (Thomas Killigrew, *le Mariage du curé*, 1663, acte IV, sc. 2.)

4. Wycherley, *The Plain Dealer*, acte IV.

5. Voy. Dryden, *The Kind Keeper*, acte II, sc. 2.

6. Voy. *Sir Patient Fancy*, par Mrs. Behn, actes III et IV; *the Plain Dealer*, par Wycherley, acte IV.

ser ignorer longtemps ce que nous cache la coulisse. Au besoin, de peur de méprise, les personnages qui restent en scène nous édifient amplement [1].

Les femmes, si on ne les attaque pas, attaquent les premières. Lady Love-All, dans le *Mariage du curé* [2], est « une vieille veuve en quête d'étalons » (*An old Stallion hunting Widow*). Lady Vain, dans les *Amants maussades* de Shadwell, est une prostituée (*a whore*); Lady Gimgrack, dans le *Virtuoso*, du même, entretient Hazard, et, par surcroît, fait des propositions fort nettes à Bruce et à Longvil, qui ne demandent qu'à la prendre au mot [3]. Dans *The Kind Keeper*, de Dryden, trois femmes se mettent en même temps à la poursuite de Woodall, qu'elles ont à peine eu le temps de voir [4]. On pourrait dire, il est vrai, qu'il ne s'agit là que d'intrigues vulgaires et sans portée; notez pourtant que Lady Love-All, Lady Vain et Lady Gimgrack appartiennent à l'aristocratie. Mais même quand il s'agit du *bon motif* le ton n'est pas plus modeste.

Le lieutenant de vaisseau Freeman recherche en mariage la veuve Blackacre « Que me voulez-vous, Monsieur? » lui dit-elle — « Ma foi, pour être bref, vous épouser, veuve.... — Vous êtes un impertinent, mêlez-vous de vos affaires. — Je n'en ai pas d'autre que de t'épouser, veuve. — Mais j'en ai d'autres, moi.... — Mais vous n'avez pas d'affaires la nuit, veuve; et je vous procurerai des affaires plus agréables qu'aucunes que vous ayez, car la nuit, je vous assure, je suis un sérieux homme d'affaires... — Allez, je suis sûre que vous êtes un fainéant, etc. [5] » Marcella et Cornelia, pour

1. *Pandarus :* There was a creake! there was a creake : they are both alive and alive like; there was a creake : a ha boyes! (*Troilus and Cressida*, par Dryden, acte III, sc. 2.) Voy. aussi *The Kind Keeper*, du même (acte III, sc. 1).

2. Par Thomas Killigrew.

3. *Lady Gimcrack.* ... I know not why we Ladies should not keep, as well as Men, sometimes (acte III).

Hazard. ...I am kept by her, as I know you are by him (acte IV).

4. Mrs. Saintly, Mrs. Tricksy, Mrs. Brainsick.

5. Wycherley : *The Plain Dealer*, acte II. — Un instant plus tard, la veuve dit à Freeman : « Thou art a foul-mouthed Boaster of thy Lust, a meer Bragadochio of thy strength for Wine and Women... I say, you are a worn-out Whoremaster, at five and twenty, both in Body and Fortune : And cannot be trusted by the common Wenches of the Town, lest you shou'd not pay 'em; nor by the wives of the Town, lest you shou'd pay 'em, etc. »

gagner le cœur de deux séduisants jouvenceaux, s'échappent de la maison de leur oncle et se font passer pour des courtisanes; elles réussissent ainsi à s'unir aux époux de leur choix[1].

Le beau Céladon épouse Florimel:

« Aucun de mes privilèges ne devra être enfreint par toi, Florimel, sous peine d'un mois de nuits de jeûne.—*Florimel:* Aucun de mes privilèges ne devra être enfreint par toi, Céladon, sous peine de cocuage. — *Céladon:* Ma foi, si c'est ma destinée d'être cocufié, j'aime autant l'être par toi que par n'importe qui...; et j'aurai la consolation de te posséder plus souvent que tes valets. — *Florimel:* Eh bien là, voyons! se marier ainsi, n'est-ce pas aussi bon que de courir les filles (*wenching*)? — *Céladon*: C'est très bon, mais pas aussi bon, Florimel[2]. » Et ils se marient.

On ne sait vraiment pas pourquoi.

Telle est la peinture constante de l'amour dans ce théâtre : entre la galanterie niaisement sentimentale ou pompeusement extravagante des Pièces héroïques et la sensualité éhontée des comédies, il n'y a rien. On ne rencontre pas dans toute la comédie de cette époque un seul mari qui ne soit ridicule, une seule femme mariée qui n'ait un amant (ou des amants), ou qui ne soit occupée à tâcher d'en avoir au moins un. On y chercherait en vain une jeune fille; les personnes qu'on nous présente comme telles ont à la bouche des mots étranges[3]; elles

1. *The Feign'd Curtezans*, par Mrs. Behn.

2. Dryden, *La Reine vierge*, acte V, dernière scène. — Dans *The Man of Mode*, d'Etherege (acte V, sc. 2), Bellair dit au chapelain qui vient pour marier son fils : « Please You Sir to Commission a young Couple to go to Bed together a Gods Name? » — Dans *Sir Patient Fancy* de Mrs. Behn (acte IV), Sir Credulous Easy dit à Lodwick : « Dost thou know I am to unty the Virgin Zone to morrow, that is barter Maiden-heads with thy Sister, that is to be married to her...? »

3. « I will cuckold thee, look to 't; I will most damnably » dit Isabella à un prétendant qui lui déplaît (*Sir Patient Fancy*, par Mrs. Behn, acte V.) — Voici un fragment de conversation entre la jeune Pleasance et Mrs. Tricksy, qui est une femme entretenue :

Pleasance. Let but little *Minx* go proud, and the dogs in *Covent-Garden* have her in the wind immediately; all pursue the Scent.

Mrs. Tricksy. Not to a Boarding-house, I hope!

Pleasance. If they were wise, they wou'd rather go to a Brothel-house, etc. (*The Kind Keeper*, de Dryden, acte III, sc. 1.)

Dans le *Virtuoso* de Shadwell, Miranda dit au vieux Snarl : « ... Such as

parlent sans cesse de leur virginité, et pas comme des vierges[1]. Gartrude dans *Une vraie veuve* de Shadwell, est désignée comme sotte et luxurieuse (*whorish*). Timorous dit en parlant d'Isabella : « J'ai lieu de l'aimer tous les jours de ma vie. » Elle est là et répond : « Oui, et toutes les nuits aussi, ou vous serez blâmable. Et vous avez une raison de croire que je vous aime, si le proverbe est vrai, c'est que je vous ai pris presque en chemise[3]. » Les parents parlent de leurs filles avec la même désinvolture. « Ma foi, dit une mère, j'ose dire qu'il est aussi aisé d'élever sans accident un jeune lion qu'une virginité de quinze ans, et de l'apprivoiser pour le lit d'un mari[4]. » Une autre tâche de persuader à sa fille de renoncer au préjugé du mariage et de se faire entretenir[5]. Les parents ne sont pas davantage respectés par leurs enfants : « N'allez pas aux tables d'hôtes et aux maisons de prostitution, mon bon Jerry, » dit une mère à son fils. « Tiens ! répond-il, comment vous trouvez-vous savoir que les maisons de prostitution ne sont pas des endroits à fréquenter ? Vous n'en avez jamais souffert, assurément[6] ? » Un autre vit pendant cinq actes *incognito* auprès de son père, qui est un vieux débauché loquace, pour abuser de ses tristes confidences[7].

Si l'on n'avait les documents sous les yeux on refuserait de croire à un pareil dévergondage d'imagination. Car c'est l'imagination seule qui est en jeu dans tout ceci. Ce n'est pas la sève d'une jeunesse prime-sautière et exubérante qui déborde sans le savoir ; ce n'est pas l'épanouissement d'une gaieté robuste

you should be destroyed, like Drones that have lost their Stings, and afford no Honey. » Et il répond : « Marry come up, you young Slut! are you so liquorish after the Honey of Man? » (Acte Ier.)

1. Dans *Sir Patient Fancy* de Mrs. Behn, Isabella dit à Lucretia : « Thou may'st lay thy Maiden-head upon't... » — Voy. aussi *la Reine vierge* de Dryden, acte III, sc. 1, et acte IV, sc. 1, etc.

2. Dans la liste des personnages.

3. Dryden, *The Wild Gallant*, acte V, sc. 3.

4. Dryden, *la Reine vierge*, acte IV, sc. 1.

5. Lady Cheatly, aidée de Lady Busie, dans *A True Widow* de Shadwell, acte II.

6. Wycherley, *The Plain Dealer*, acte IV. — Plus loin elle lui dit, ce qui est faux, qu'il est né hors mariage. Et lui : « What, what? Am I then the Son of a Whore, Mother? »

7. Woodall, dans *The Kind Keeper* de Dryden.

qui rit largement et bonnement aux plaisanteries de gros sel. C'est la recherche pervertie et voulue des gravelures, l'étude de sang-froid et de parti pris des polissonneries et des paillardises, le raffinement réfléchi et malsain de débauchés qui ont trop vécu[1].

Sommes-nous au moins dédommagés par des situations intéressantes, par de l'observation comique, par d'heureuses peintures de caractère? Point. L'obscénité est ici le moindre défaut. On ne peut dire évidemment qu'il n'y ait pas dans toute la comédie de ce temps ni entrain, ni esprit. Mais l'entrain (il n'y est pas souvent) est mis au service d'intrigues sans valeur, au milieu desquelles toujours les mêmes galants et les mêmes coquettes[2] se font la même cour, et qui, le plus souvent, méritent à peine le nom de farces[3]; l'esprit n'est qu'un esprit de mots qui appartient tout à l'auteur, et jamais aux situations; c'est perpétuellement lui qui parle, non ses personnages[4]; il interrompt constamment la pièce pour leur faire faire assaut de réparties, et montrer à la galerie, qui admire, sa dextérité à parer les bottes qu'il se porte à lui-même[5]. Rien de si con-

1. Voltaire, qui n'est pas suspect de pruderie, dit du *Plain Dealer* de Wycherley, qu'il admire pourtant et qu'il imite : « Les mœurs y sont d'une telle hardiesse, qu'on pourrait placer la scène dans un mauvais lieu, attenant à un corps de garde. » (Avertissement de *la Prude.*) Voy. aussi sa note de l'acte III, sc. 7, et le début de sa lettre XIX sur les Anglais; le tableau n'est nullement chargé. *La Prude* est une imitation de *the Plain Dealer*, titre que Voltaire traduit par « l'Homme au franc procédé ».

2. *Character* they supply with a smutty *Song*, *Humor* with a Dance, and *Argument* with *Lightning* and Thunder, which has oft repriev'd many a scurvy Play from *Damning*. A huge great Muff, and a gaudy Ribbon hanging at a Bully's backside, is an excellent Jest; and new-invented Curses, as, *Stap my Vitals*, *Damn my Diaphragm*, *Slit my Windpipe*, *Sink me Ten thousand fathom deep*, rig up a new Beau, tho' in the main 'tis but the same everlasting Coxcomb... (Tom Brown, *Amusements Serious and Comical*, *The Play-House*. Œuvres, 3e vol.)

3. Dans *the Wild Gallant*, de Dryden, Constance met un oreiller sous sa robe pour faire croire à son père qu'elle est enceinte, et elle lui persuade à lui-même qu'il est sur le point d'accoucher.

4. Voy. Macaulay, *Essays* : The Comic Dramatists of the Restoration.

5. Voyez, par exemple, le dialogue entre Courtine et Sylvia au cinquième acte de *The Souldiers Fortune* d'Otway. On appelait cela du *slap-dash* (Lee, *The Princess of Cleve*, acte II, sc. 2). — « This, Sirs, might properly enough be call'd a prize of Wit; for you shall see 'em come in upon one another snip snap, hit for hit, as fast a[illegible]be. First one speaks, then presently t'other's upon him slap, with a Re[illegible]ee; then he at him again, dash with a new



traire à l'effet dramatique, rien de si monotone, rien de si fatigant que ces « camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur [1] ». Aussi ne rencontrons-nous pas un seul rôle vivant, un seul personnage vrai : tous sont des compositions factices, coulées dans le même moule de convention, dans le moule à la mode [2]. C'est tout au plus si l'on voit passer de temps en temps une figure, un type qui fait rire [3]. Bien heureux encore quand tout l'esprit ne consiste pas en polissonneries qui doivent faire prendre aux dames un air « tout je ne sais comment [4] ».

conceipt : and so eternally, eternally, I gad, till they go quite off the Stage. » (Buckingham, *The Rehearsal*, actus III, scæna I.) — Dryden lui-même dit : Quant à la comédie, la *répartie* est une de ses principales grâces ; le plus grand plaisir des spectateurs est une course d'esprit vivement menée des deux côtés. (*Essai sur la Poésie Dramatique.*)

1. Préface du *Mariage de Figaro*.

2. Ils avaient pourtant des modèles, et les connaissaient. Mais voyez ce que Wycherley fait d'Alceste et d'Agnès (*The Plain Dealer*, et *The Country-Wife*).

3. La veuve *Blackacre*, dans *The Plain Dealer ; Sir Samuel Hearty*, dans le *Virtuoso* de Shadwell.

4. *Here's nothing you will like; no fustian Scenes,*
And nothing too of — you know what he means;
No double Entendrès, *which your Sparks allow;*
To make the Ladies look they know not how.
(Prologue de *Love Triumphant* de Dryden.)

Alas ! 'tis a meer out-of-fashion Play;
No Bawdy in 't to make the Ladies Glow...
(Prologue de *The Country-Wake* de Dogget.)

Je suppose que les dames devaient avoir un air « tout je ne sais comment » à des endroits comme celui-ci :

Young Jorden. Sure there is no woman so necessitated to venture on him.

Cureal. O many.

Young Jorden. Not she that wears a stiff Busk to keep down a great belly, and is to pass for a Maid still; or she that is forc'd to come to a Play in a Vizard-Mask to pick up a gallant to give her a Supper.

Cureal. Ha, ha, ha.

Young Jorden. Nay, not she that has lived to be a stale Maid, and is convinc'd by her own imperfections that she shall never know any pleasure, but what her own art and industry can create, but would think her self cast away on him.

(Ravenscroft, *The Citizen turn'd Gentleman*, acte II, sc. 1.)

Je n'oserais affirmer qu'il y en eût qui ne comprenaient pas.

Voyez encore, comme échantillons du genre, le personnage de Sir Jolly Jumble dans *The Souldiers Fortune* d'Otway ; la pièce de Mrs. Behn, *The Town-Fopp*, où une scène se passe dans une maison de débauche, et où la maîtresse de l'établissement nous initie aux détails de sa direction ; la scène de *The Kind Keeper* de Dryden, où Aldo donne audience aux filles publiques

Aussi tout ce théâtre comique a-t-il été rayé de la littérature anglaise[1]. Si le nom de Dryden est demeuré glorieux, c'est qu'il a écrit autre chose que des comédies. Quant aux noms de Shadwell, de Ravenscroft, de Mrs. Behn, d'Etherege, de Wycherley même, ils sont restés comme des souvenirs, et leurs

de la ville; ou plutôt voyez toute la pièce : notez qu'elle a été *adoucie* avant l'impression.

Il faudrait citer toutes les comédies d'alors. Contentons-nous d'indiquer encore certaines conversations de *The Comical Revenge*, d'Etherege (acte IV, sc. 5), et surtout *The Humorists* et *The Virtuoso* de Shadwell. Voyez notamment dans la première de ces deux pièces, le premier acte et le personnage de Crazy; dans la seconde, les scènes entre le vieux Snarl et Mrs. Figgup dont voici un spécimen :

Snarl. ...Where are the Instruments of our Pleasure? Nay, prethee do not frown, by the Mass thou shalt do't now.

Figgup. I wonder that should please you so much, that pleases me so little?

Snarl. I was us'd to 't at *Westminster*-School, I cou'd never leave it off since.

Fig. Well : look under the Carpet then if I must.

Snarl. Very well, my dear Rogue. But dost hear, thou art too gentle. Do not spare thy pains. I love Castigation mightily — So, here's good provision. [*Pulls the Carpet, three or four Rods fall down.*]

(Acte III.)

La tragédie n'est pas exempte de pareils traits, témoin les suivants, empruntés aux œuvres de Lee :

Titus. Sir, I am marry'd.
Brutus. What, without my knowledge?
Titus. My Lord, I ask your Pardon; but that *Hymen* —
Brutus. Thou ly'st; that honorable God would scorn it.
Some baudy Flamen shuffled you together;
Priapus lock'd you, while the *Bachanals*
Sung your detested *Epithalamium*.
Which of thy blood were the curs'd Witnesses?
Who would be there at such polluted Rites
But *Goats*, *Baboons*, some chatt'ring old *Silenus*
Or *Satyrs* grinning at your slimy Joys?

(*Lucius Junius Brutus*, acte I, sc. 1.)

Ascanio Sforza. ...Would he were *Pope*,
Head of the Christian World, and I his Engine,
His particular member, to bring, to cast,
To throw, disperse, convey the warmest
Sprinklings of his benediction.

(*Cæsar Borgia*, acte I.)

Voyez aussi dans le *Theodosius* du même, la scène 1 de l'acte II, à laquelle assistent deux femmes, Pulcheria et Julia.

1. Dès 1749 la comédie d'Otway, *Friendship in Fashion*, était sifflée à cause de son « obscénité » et ne pouvait se maintenir à la scène. (Johnson, *Lives of the English Poets* : Otway.) — En 1818 on jouait encore *The Country Wife* de Wycherley; mais le personnage de Horner ne paraissait plus « as Wycherley made him ». (Hazlitt, *Lectures*, 2e partie, p. 101.)

œuvres ne sont lues que par les curieux et par ceux qui s'aventurent à y chercher des renseignements sur les gens qu'ils mettaient en scène et pour le plaisir desquels ils écrivaient.

Ces gens devaient être satisfaits, car tout se modelait sur leurs goûts. Ils le furent. Formé à l'image du beau monde, lui offrant tout ce qui pouvait le séduire, se mettant en frais d'inventions pour lui, patronné par le roi, le théâtre fut le grand amusement à la mode. On ne put plus s'en passer. C'est à peine si l'on se résigna à en voir les portes fermées pendant la terrible peste de 1665; les gens mouraient encore qu'on pressait les évêques de remercier le ciel de la fin du fléau, afin de pouvoir rouvrir les salles de spectacle[1].

V

Il semble qu'avec une pareille vogue le métier d'auteur dramatique ait dû être des plus brillants et des plus aisés. Il n'en fut rien.

D'abord ces spectateurs si passionnés étaient peu nombreux. La Cité, restée puritaine, choquée des mœurs du jour et de l'audace des pièces, ne venait pas aux représentations, ou fort peu[2]. « Tous ceux qui tenaient à passer pour des gens sérieux et estimables se gardaient de paraître au théâtre. Un homme de loi respectable aurait compromis sa dignité; un jeune commerçant aurait fait tort à son crédit en se montrant dans ces cercles de la licence effrénée[3]. » Les œuvres mêmes qui étaient

1. Pepys, 20 novembre 1666. — « Nay she (Lady Carteret) told me they have heretofore had plays at Court, the very nights before the fast for the death of the late king. (*Id.*, 15 oct. 1666.)

2. Voyez l'épilogue de *The Gentleman Dancing-Master* de Wycherley.

3. Johnson, *Lives of the English Poets :* Dryden. — « Of late the playhouses are so extremely pestered with vizard-masks and their trade (occasioning continual quarrels and abuses) that many of the more civilised part of the town are uneasy in the company, and shun the theatre as they would a house of scandal. » (Wright, *Historia Histrionica*, 1699, p. 6; cité par Malone, *Historical Account...*, p. 127.) Malgré la date 1699, Malone dit que cela s'applique à « after the Restoration ». — « Men of *Figure* and Consideration are known by seldom being there [au théâtre], and Men of *Wisdom* and Business by being always absent. » (Tom Brown, *The Play-House*, dans *Amusements Serious and Comical*, Œuvres, vol. 3.)

composées pour flatter les idées politiques de la bourgeoisie ne la décidaient pas à sortir de sa réserve[1]. C'était une partie nombreuse de l'auditoire habituel des théâtres qui se trouvait supprimée, et peut-être la meilleure, celle qui est assez instruite pour apprécier, et en même temps assez simple, assez naïve encore pour connaître les rires francs et les émotions sincères, pour se laisser prendre par les entrailles[2].

Les spectateurs se réduisaient donc à la cour et à ce monde de fonctionnaires et de désœuvrés qui gravite autour du roi. Cet auditoire restreint, toujours le même, ne permettait pas la représentation fréquente des mêmes ouvrages. Une pièce jouée dix fois de suite était un succès prodigieux[3]. Le plus souvent on n'allait pas au delà de trois, quatre, cinq, six représentations[4]. Impossible aussi de compter sur les reprises. *Sir Martin Mar-all* du duc de Newcastle et de Dryden, et *la Vengeance comique* d'Etherege, deux grands succès de cette époque (on les joua un mois), furent repris après plusieurs années d'interruption, et joués, la première pièce trois fois, la seconde deux fois[5].

De là pour les auteurs la nécessité de produire sans relâche et sans repos : si l'auditoire ne se renouvelait pas, il fallait renouveler le répertoire, et suppléer au petit nombre des spectateurs par le grand nombre des pièces[6]. De 1662 à 1680, Dryden donna dix-huit pièces, dont une en deux parties, c'est-à-dire en dix actes ; les autres étaient en cinq actes, le plus grand

1. *Our Popes and Fryars on one Side offend,*
And yet alass the City's not our Friend :
The City neither likes us nor our Wit,
They say their Wives learn * ogling *in the Pit ;*
They'r from the Boxes taught to make Advances,
To answer stolen Sighs and naughty Glances...

* A foolish word among the Canters for glancing.

(Shadwell, Épilogue de *The Lancashire Witches.*)

2. On le sentait bien même alors : « And he [T. Killigrew] tells me plainly that the city audience was as good as the Court ; but now they are most gone. » (Pepys, 12 févr. 1666-7.)

3. Downes, p. 37, parlant de l'*Œdipe*, de Dryden et de Lee : « it took prodigiously, being *Acted* 10 Days together. »

4. Voy. Genest, vol. I, *passim*.

5. Genest, vol. I, pp. 75, 76, 123, 124.

6. *He still must write ; and Banquier-like, each day*
Accept new Bills, and he must break, or pay.

(Dryden, Épilogue de *An Evening's Love.*)

nombre en vers. Certaines années, il donna jusqu'à trois pièces, par exemple en 1678, *Tout pour l'Amour*, *The Kind Keeper*, *Œdipe*; soit dix actes en vers et cinq en prose. Il fallait aussi, conséquence naturelle, travailler vite : Dryden écrivit *l'Amour tyrannique* en sept semaines[1], et *Amboyna* en un mois[2]. Shadwell écrivit l'*Avare* en moins d'un mois[3]. Dans la préface de son *Libertin*, le même auteur dit : « Je dois m'applaudir d'avoir plu avec si peu de peine, car il n'y a pas un acte de cette pièce qui m'ait demandé plus de cinq jours pour l'écrire; les deux derniers (le théâtre ayant besoin de pièces) ont été l'un et l'autre écrits en quatre jours[4]. » Ravenscroft fait une pièce en cinq actes en sept jours[5].

Ces exigences du théâtre obligèrent les auteurs à avoir recours à deux moyens : la collaboration (la mauvaise, celle qui naît, non d'une communauté d'idées littéraires, mais d'une communauté d'intérêts), et ce qui a été depuis la ruine du théâtre anglais : l'*adaptation*[6]. Dryden collabora avec Davenant pour refaire *la Tempête*; avec Lee pour écrire *Œdipe* et le *Duc de Guise*. Crown, avec un collaborateur inconnu, mit au jour une plate reproduction d'*Andromaque*, moitié vers, moitié prose. On arrangea les pièces de Shakspeare et de ses contemporains; on pilla le théâtre français et le théâtre espagnol. Dryden refit, outre *la Tempête*, *Troïlus et Cressida*, et mit en scène l'*Étourdi* (*Sir Martin Mar-all*). Davenant réunit *Mesure*

1. Voyez la préface.
2. Voyez la dédicace.
3. 'Tis not barenness of wit or invention, that makes us borrow from the *French* but laziness; and this was the occasion of my making use of *L'Avare*. This Play... was wrote in less than a moneth... (Avertissement de *The Miser*.)
4. I must applaud my good Fortune, to have pleased with so little pains : there being no Act in it, which cost me above five days writing; and the last two (the Play-house having great occasion for a Play) were both written in four days, as several can testifie. (Préface de *The Libertine*.)
5. In three dayes time, the Three first Acts were Made, Transcrib'd, and given them [aux acteurs] to write out in Parts. — The Two last Acts took me up just so much time : one Week compleated it. (*The Careless Lovers* : The Epistle to the Reader.)
6. L'*adaptation* consiste à prendre une pièce étrangère, à en transporter la scène en Angleterre et à donner aux personnages des noms anglais. On modifie les allusions, on remplace les traits d'esprit de l'original par des plaisanteries du terroir, et la pièce est faite. On *adapte* aussi une ancienne pièce anglaise en la modernisant.

pour mesure et *Beaucoup de bruit pour rien* pour en faire *The Law against Lovers*, et mit *Macbeth* en opéra. Wycherley prit à Calderon son *Gentleman Dancing Master*, à Molière son *Plain Dealer* (le Misanthrope) et mêla l'*École des maris* et l'*École des femmes* pour en faire *The Country Wife*. *L'Histoire et la chute de Caius Marius* d'Otway n'est autre chose que *Roméo et Juliette* ; Molière fournit au même auteur *The Cheats of Scapin;* Racine, *Titus and Berenice*. Tate remanie *le Roi Lear*. Shadwell refait le *Timon* de Shakspeare et l'*Avare* de Molière. Lacey remanie *The Taming of the Shrew* sous le titre de *Sauny l'Ecossais*, fabrique *The Dumb Lady* avec *le Médecin malgré lui* et l'*Amour médecin*, et *Sir Hercules Buffoon* avec *The City Madam* de Massinger[1]; Mrs. Philips traduit le *Pompée* de Corneille[2] ; un auteur anonyme traduit *le Menteur*[3]. Cette liste pourrait être considérablement allongée. Molière y passe presque tout entier.

Tous les auteurs d'alors empruntent plus ou moins. Il y en eut même un qui ne fit presque que cela ; c'est Edward Ravenscroft, fort oublié maintenant, mais qui tint longtemps une certaine place dans le théâtre avec ses douze pièces. Il refit le *Titus Andronicus* de Shakspeare, composa sa comédie de *The Citizen turn'd Gentleman*, en mélangeant *le Bourgeois gentilhomme*, *Monsieur de Pourceaugnac* et l'*Avare*, écrivit *The Careless Lovers* avec les portions de *Monsieur de Pourceaugnac* qu'il n'avait pu faire entrer dans son *Citizen*, tira de *Monsieur de Pourceaugnac* encore une troisième mouture pour ses *Canterbury Guests*, fabriqua une pièce du *Mariage forcé* combiné avec les *Fourberies de Scapin* et les parties non encore utilisées du *Bourgeois gentilhomme*[4], et ainsi de suite.

1. Dans cette dernière pièce il fait justement dire à un des personnages : « Les poètes se sont faits savetiers; ils retapent et raccommodent les vieilles pièces. » (Acte II, sc. 4.)

2. Pompey, 1663. Traduction faite à la demande du comte d'Orrery. Voy. *Biographia Dramatica*, art. Pompey.

3. The Lyar, 1661. Voy. *Biographia Dramatica*, art. Mistaken Beauty ; or, *The Lyar*.

4. Scaramouch a Philosopher, Harlequin a School-Boy, Bravo, Merchant and Magician. — Voy. *Biographia Dramatica*, art. Ravenscroft (Edward), et ma bibliographie.

Les spectateurs d'alors étaient, on le voit, de terribles consommateurs de pièces, et laissaient peu de loisirs à leurs fournisseurs. Mais ce n'était pas leur seul défaut. Une fois les pièces faites, tout n'est pas dit. Il ne faut jamais oublier qu'on ne songe alors qu'à s'amuser, avec quoi que ce soit et par quelque moyen que ce soit[1]. Les gens qui vont au théâtre n'y arrivent donc pas dans les meilleures dispositions d'attention. Ils ne s'y rendent pas tant pour s'amuser de la pièce que pour s'amuser à la pièce. Si l'on vient pour écouter et pour voir, on vient aussi pour être vu[2]. On est plus préoccupé de soi et de la salle que de ce qui se passe sur la scène. Le théâtre a toujours été pour les femmes une occasion de toilette : *spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ*[3]. Il ne fut naturellement point dérogé à cette règle ; elles y vinrent pour se faire admirer des hommes, les hommes pour se faire admirer d'elles. « Vraiment, dit Selfish dans *Une vraie Veuve* de Shadwell, je ne viens jamais au théâtre que pour voir les dames[4]. » Ils n'eurent que l'embarras du choix. C'était l'habitude pour les femmes d'assister masquées aux représentations, ce qui permettait la confusion entre les femmes honnêtes et les

1. On s'amusait même des affaires d'État : « Chaque jour, lorsque, à la séance du conseil, le grand chancelier Clarendon, coiffé d'une de ces magnifiques perruques de l'époque, développait gravement, en face de Charles II, de longues et fastidieuses délibérations, derrière son fauteuil se tenait Buckingham, contrefaisant l'attitude et les gestes de l'orateur, étendant le bras et frappant du pied en même temps que son modèle. » (Geffroy, p. 199.)

2. *He fears not Sparks who with brisk Dress and Mien,*
Come not to hear or see, but to be seen.
Each prunes himself, and with a languishing Eye,
Designs to kill a Lady, by the by.
(Shadwell, Épilogue de *The Squire of Alsatia*.)

... you, the fine, loud Gentlemen o'th' Pit,
Who damn all Plays;
Now, you shrewd Judges, who the Boxes sway,
Leading the Ladies hearts and Sense astray,
And for their sakes, see all, and hear no Play:
Correct your Cravats, Foretops, Lock behind;
The Dress and Breeding of the Play ne'er mind.
(Wycherley : Prologue de *The Plain Dealer*.)

3. Ovide, Artis Amatoriæ lib. I, v. 99. — Here the Ladies come to shew their Cloaths. (Tom Brown, *Amusements serious and comical, the Play-House*).

4. ... Really I never come to a Play, but upon account of seeing the Ladies (acte IV, sc. 1).

autres[1]; et les masques intéressaient beaucoup les galants. « Quand un masque apparaît dans le parterre, aussitôt chaque homme qui se croit bel esprit se dresse, et, maniant son peigne avec grâce, fait avec sa perruque blonde ressortir sa figure brune[2]; puis il va à la belle à conquérir, la considère en détail pour la reconnaître à son costume et à son accoutrement; alors tous les fats, à grand bruit, font des gageures : « Que diable! (*Pox on her*) ce doit être elle, » et « Dieu me damne! non[3] »! Les masques sont évidemment ce qui attire surtout ces messieurs à la comédie. On dîne alors vers une heure ou deux, et l'on va au théâtre, dont les représentations commencent vers trois heures et demie[4], « inspiré par le bourgogne et les rasades, pour y chercher une pécheresse[5] ». Voici le galant arrivé dans la salle :

« Il s'avance au milieu du parterre, se pavane un instant pour faire remarquer son mérite, tire son peigne, ajuste sa perruque, appelle la marchande d'oranges pour lui donner le prix qu'elle demande de ses

1. ... *By that Mask of modesty which Women wear promiscuously in publick, they are all alike, and you can no more know a kept Wench from a Woman of Honour by her looks that by her Dress;...* (Wycherley, Dédicace de *The Plain Dealer*).

Audacious Vizards too, so fast do grow,
You hardly can the Virtuous from 'em know.
(Crowne, Épilogue de *Sir Courtly Nice*.)

The proper Use of Visors once was made,
When only worn by such as own'd the Trade :
Tho' now all mingle with 'em so together,
That you can hardly know the one from t'other.
(Otway, Épilogue de *Titus and Berenice*.)

2. Le teint brun était à la mode, Charles II étant brun.

3. Dryden, Prologue de la 2me partie de *The Conquest of Granada*.

4. Dryden, Prologue original de *The Wild Gallant*. Voyez aussi Malone, *Historical Account...*, p. 158.

5. *... A Town-Gallant...*
... thence repairs to th' Play to meet a sinner :
And here with Burgundy and brisk sableé
Inspir'd, with vizard-Masque holds reparteé.
(Ravenscroft, Épilogue de *The Citizen turn'd Gentleman*.)
Leave coming here, when you do not intend
To see the Play, but pick up a she-friend.
Leave sharping for your selves, and pay your Guinny
For Procuration there to honest Jenny.
(Prologue, Spoken in *Lent*. En tête de *Titus Andronicus* de Ravenscroft. — Jenny Cromwell était une célèbre entremetteuse.)

fruits, et immédiatement sacrifie le plus beau à l'autel du masque le plus voisin. Alors il s'asseoit gravement et s'endort à moitié, à moins que quelque fille pétulante ne le tienne éveillé en lui marchant sur le pied ou en lui adressant quelque compliment licencieux. Puis, tout d'un coup, pour montrer qu'il est à la fois bel esprit et critique, il se dresse, et avec une figure tragique, condamne la pièce, bien qu'il n'en ait pas entendu (ou au moins compris) deux lignes. Cependant, la chose faite, il avise une fille, et lui pinçant doucement les doigts, et avec un air abominablement langoureux, il lui dit à voix basse : « Dieu me damne, madame ! si vous saviez seulement...., et cætera, la passion que j'ai pour vous, et les flammes que vos charmes irrésistibles...., et cætera, ont allumé dans mon cœur, vous seriez compatissante et vous m'honoreriez de votre angélique compagnie pour venir prendre avec moi de la boisson d'amour à la taverne voisine ! » — Mais s'il s'aperçoit qu'elle est honnête et qu'il ne peut la persuader, alors il s'écrie à pleine voix : « Que Dieu vous damne, prostituée puritaine, que faites-vous au parterre ? La galerie à douze pence avec les manteaux de camelot et les laquais est assez bonne pour vous ! » Et il lève le siège, et la laisse là [1]. »

Quand les masques étaient peu nombreux ou peu intéressants, ces messieurs se divertissaient à faire des niches à leurs voisins ; ils leur donnaient des coups de poing dans le dos, ou lançaient leurs chapeaux en l'air. Il en résultait des disputes et des batailles. On faisait tout haut ses observations sur la pièce, on criait ; on agaçait les marchandes d'oranges ; on allait du parterre à la galerie, de la galerie au parterre. On tournait

1. He advances into the middle of the *Pit*, struts about a while, to render his good parts Conspicuous, pulls out his *Comb*, *Carreens* his *Wigg*, *Hums* the *Orange-Wench* to give her, her own rates for her China-fruit, and immediately *Sacrifices* the fairest of them, to the shrine of the *next Vizor Mask*. Then gravely sits down, and falls half *asleep*, unless some *petulant Wench* hard by, keep him awake with treading on his *Toe*, or a wanton Complement; Yet all on a sudden to shew his *Judgment*, and prove himself at once a *Wit* and a *Critick*, he starts up and with a Tragical Face, *Damns the Play* though he have not *heard* (at least understood) two Lines of it. However when 'tis done, he picks up a *Miss*, and pinching her fingers in a soft Tone, and looks abominably *Languishing*, he Whispers, *Damn me, Madam ! If you were but sensible, and all that of the Passion I have for you ; and the Flames which your irresistable Charms, and all that have kindled in my Breast, you would be merciful, and Honour me with your Angelical Company, to take a Draught of Loves Posset at next Tavern.* But if he finds her honest, and cannot prevail, then he cries aloud, *Damn ye for a Puritanical Whore, what make you in the Pit here : The Twelve-penny Gallery with Camblet-Cloaks, and Foot-boys is good enough for you.* And so raises his Seige, and leaves her. (*The Character of a Town-Gallant.*) — Dans une gravure de Hogarth, on voit deux des *orange-women* dont il est question ici.

sans façon le dos à la scène; on jouait aux cartes dans les loges; on mangeait des fruits pendant la représentation. Tout le monde avait entre les mains des chansons, des épigrammes et des satires [1].

1. They [the young men of this age] are vitious illiterate foolish Fellows, good for nothing but to roar and make a noise in a Play-house. To be very brisk with pert Whores in Vizards... And when Whores are not there, they play Monkey-tricks with one another... (Shadwell : *The Virtuoso*, acte II, sc. 2.)

Our Gallerys too, were finely us'd of late,
Where roosting Masques sat cackling for a Mate :
They came not to see Plays but act their own,
And had throng'd Audiences when we had none.
Our Plays it was impossible to hear,
The honest Country Men were forc't to swear :
Confound you, give your bawdy prating o're,
Or Zounds, I'le fling you i' the Pitt, you bawling Whore.

(Crowne, Épilogue de *Sir Courtly Nice*)

The empty Head, that never thought before,
But on New Fashions, or a fresh new Whore :
Who without us no Afternoon could spend,
Nor shew Himself, nor meet a secret Friend;
Whom mounting from the Pit we use to see
(For dangerous Intrigues) to th' Gallery;
Where stead of Maidenheads 'tis oft his hap
By bold advent'ring to atchieve a Clap
Or down he comes, and lolls i' th' Orange-wenches lap.
For News he now walks gravely up and down, etc.

(Shadwell, Prologue de *The Woman-Captain.*)

He who comes hither with design to hiss
And with a bum revers'd to whisper Miss,
To comb a Perriwig, or to shew gay cloathes,
Or to vent Antique non-sence with new oaths.
Our Poet welcomes...

(D'Urfey, Prologue de *The Fool Turn'd Critick.*)

Thou shalt... after Noon at the Theatre exalted in a Box, give Audience to ev'ry trim amorous twiring Fop of the Corner, that comes thither to make a Noise, hear no Play, and show himself; thou shalt, my *Bona Roba.* (Otway, *Friendship in Fashion*, acte V.)

... Flutt'ring Hectores on the Vizard fall
One half o'th' Play they spend in noise and braul.

(Lee, Épilogue de *Sophonisba.*)

Un acteur, dans le prologue de *Tarugo's Wiles : or, the Coffee-House*, comédie de Saint-Serfe, dit : « it may scare the Ladies from eating their fruit. »

Le quatrième acte de *A True Widow* de Shadwell se passe dans un théâtre. Voici quelques traits que j'y relève : *Several young Coxcombs fool with the Orange-women.* Un *Bully* dit : What Play do they play? some confounded Play or other. Un autre s'écrie : A Pox on 't, Madam! what should we do at this damn'd Play-house? Let's send for some Cards, and Play at Lang-trilloo in the Box. Il y a des discussions littéraires, des intrigues, et un *gentleman* qui refuse de payer sa place au *Door-keeper*, et néanmoins reste dans la salle. Un spectateur se plaint de ses voisins : These Fellows will be

Ce n'étaient certes pas là des spectateurs bien attentifs. Et encore n'étaient-ce que les menus incidents de chaque représentation; parfois les choses allaient plus loin. Un jour, c'étaient des jeunes gens qui, échauffés par un bon repas, faisaient irruption dans le théâtre avec des torches allumées, et les lançaient aux acteurs en déblatérant à haute voix contre la duchesse de Portsmouth[1]. Une autre fois c'était un spectateur qui injuriait une autre maîtresse royale, Nell Gwyn, présente dans la salle; un jeune beau[2] prenait sa défense, et la moitié du public tirait l'épée contre l'autre. Il arrivait même qu'à côté de la tragédie représentée sur la scène, il se passait une vraie tragédie dans le parterre, comme le jour où Sir Thomas Armstrong poignardait Mr. Scroop[3].

Un pareil auditoire, frivole, fantasque, turbulent, n'était

witty, and trouble us. Un autre : See how kind the Ladies are to me: Pretty Rogue! Let me repose my Head in thy soft Bosom. Un autre dit des gros mots (Whore, etc.) à un masque, qui ne répond pas. Un autre « *Raps People on the Backs, and twirls their Hats, and then looks demurely, as if he did not do it.* » Là dessus il y a bataille dans la salle; on tire les épées; les acteurs disparaissent et les femmes se sauvent en poussant des cris.

Tom Brown représente au théâtre les *Country Gentlemen* parlant à haute voix de leurs chasses; et « a *Bully Beau* comes drunk into the Pit, Screaming out, *Damn me,* Jack, *'tis a Confounded Play, let's to a* Whore *and spend our time better.* (*The Play-House, Œuvres,* 3e vol. Amusements Serious and Comical.)

Voyez aussi *The Tatler*, n° 1; Épilogue de *Titus and Berenice* d'Otway; Prologue de *The Rival Queens* de Lee; Prologue de *The Disappointment* de Southerne (ce dernier est attribué à Dryden); Pepys, 2 nov. 1667; Prologue, *Spoken in Lent,* en tête du *Titus Andronicus,* de Ravenscroft; *Prologue Against the Disturbers of the Pit,* par Rochester (*Œuvres,* I, p. 56); Prologue de *Cleomenes* de Dryden.

1. Malcolm, p. 177.

2. William Herbert, plus tard Earl of Pembroke, et premier plénipotentiaire à Ryswick. Ce fait est cité par M. W. Thornbury, *Haunted London,* p. 461, et par le Dr. Doran, *Their Majesties' Servants,* p. 24. Ni l'un ni l'autre ne donnent leurs autorités.

3. *Makbeth,* a Tragedy; which was reviv'd by the Dukes Company, and re-printed with Alterations, and New Songs, 4° *Lond.*, 1674 (c'est l'arrangement de Davenant)... At the Acting of this Tragedy, on the Stage, I saw a real one acted in the Pit; I mean the Death of Mr. *Scroop,* who received his death's wound from the late Sir *Thomas Armstrong,* and died presently after he was remov'd to a House opposite to the Theatre, in *Dorset-Garden* (Langbaine, I, p. 460). — Voyez aussi l'Épilogue de Dryden pour l'Union des deux Troupes, en 1682 (Christie, p. 457-8). — Reresby raconte, 6 janv. 1679, comment un de ses amis faillit être blessé au théâtre par un voisin ivre qui avait tiré l'épée.

ni facile à attirer, ni facile à retenir. Malgré tout ce que faisaient les auteurs pour flatter ses goûts, ils ne réussissaient pas toujours à fixer sa capricieuse légèreté. Il suffisait d'une troupe de marionnettes pour enlever aux deux théâtres tous leurs spectateurs, et ils étaient obligés de s'adresser au roi pour être délivrés d'une aussi redoutable concurrence.[1]

Il fallait donc à tout prix trouver moyen de donner satisfaction à des goûts si peu dramatiques, tenir en éveil l'attention instable des galants et des tapageurs, faire contrepoids aux filles, aux interrupteurs, aux marionnettes. On s'adressa pour cela aux prologues et aux épilogues.

Le prologue fut chargé, non pas tant de présenter la pièce ou l'auteur, que d'attirer les spectateurs « comme les cloches appellent les fidèles à l'église » et de les dédommager par avance de la pièce « ennuyeuse ». Plus la pièce était « ennuyeuse[2] », c'est-à-dire sérieuse, plus le prologue devait être vif et épicé. « Vous vous croyez maltraités, dit un prologue à ses auditeurs, si vous n'êtes pas rudoyés dans des prologues piquants. Un prologue honnête n'est approuvé par personne; vous n'en voulez pas plus que vous ne voulez d'une femme honnête. Votre goût est blasé, et vous payez libéralement pour qu'on le réveille avant la pièce, tout comme de vieux pécheurs usés et incapables de plaisir donnent de l'argent pour faire, à coups de fouet, ranimer leurs désirs éteints[3]. »

1. Cibber, *Apology*, p. 5.

2. Prologues, *like Bells to Churches, toul you in*
With Chimeing Verse; till the dull Playes begin...
(Dryden, prologue de *The Assignation*.)

3. Dryden, prologue de *Secret Love*. L'épilogue de *Gloriana* de Lee exprime la même idée d'une façon encore plus vive :

We'l deal with you, Gallants, in your own way,
And treat you like those Punks that love for pay;
Cartwright *and I, dress'd like two thund'ring Whores,*
With rods will stand behind the Play-house doors,
And firk you up each day to pleasure duly,
As Jenny Cromwell *does, or* Betty Buly.

C'est l'acteur Haines qui disait cet épilogue; Cartwright était un de ses confrères. Jenny Cromwell, déjà nommée, et Betty Buly étaient deux procureuses. — Il y avait eu des prologues auparavant; mais on peut voir par le théâtre de Shakspeare combien différents. Avant Charles II, l'épilogue n'était pas de règle. (Malone, *Historical Account*..., p. 123, 124.)

Tel fut le rôle qui échut au prologue.

L'épilogue, lui, eut pour mission d'amuser le public, et particulièrement, sous prétexte d'implorer son indulgence, de lui offrir quelques gaudrioles comme consolation des longueurs ou des sévérités de la pièce. Le prologue était l'apéritif qu'on prend avant le repas pour exciter l'appétit; l'épilogue, comme une liqueur stomachique, aidait la digestion.

L'un et l'autre s'acquittèrent de leur charge en conscience. On s'ingénia pour leur donner l'attrait de l'originalité et de la nouveauté. Le prologue de *la Reine Indienne* [1] fut dit par « deux enfants indiens » ; l'épilogue de l'*Empereur Indien*, par « Mercure ». Le prologue original de *The Wild Gallant* mettait en scène « deux astrologues » ; celui de *Troïlus et Cressida* le « fantôme » de Shakspeare [2]. On les faisait réciter par des actrices en vogue; le prologue du *duc de Lerme* de Sir Robert Howard fut dit par Mrs. Ellen (Gwyn) et Mrs. Nepp [3]. On a déjà vu qu'elles prenaient souvent, à cette occasion, des habits d'homme. Quelquefois ils étaient chantés [4]. On y introduisait des surprises : tantôt, c'étaient deux prologues qui se présentaient en même temps sur la scène [5], tantôt un autre qui disait une vingtaine de vers, et se retirait, puis revenait en s'écriant : « Sur ma parole! j'avais oublié la moitié de ce que j'ai à vous dire [6]. » Mais le triomphe en ce genre fut le prologue que dit Nell Gwyn « avec un grand chapeau ». L'acteur Nokes, qui appartenait à la troupe du duc, avait eu en cette affaire le mérite de l'invention. Le premier, il avait imaginé de se montrer coiffé d'un chapeau à bords immenses. Il paraît que cette nouveauté, dont le sel nous échappe bien un peu aujourd'hui, avait paru extrêmement spirituelle et obtenu un très grand succès. Mais il était réservé à Dryden de donner à cette idée tout son développement. Il fit faire un chapeau dont les

1. Par Sir Robert Howard et Dryden.
2. Ces trois pièces sont de Dryden.
3. Évidemment l'amie de Pepys, Mrs. Knipp.
4. « The Man is the Master » (comédie de Davenant). The prologue but poor, and the epilogue little in it but the extraordinariness of it, it being sung by Harris and another in the form of a ballad. (Pepys, 26 mars 1667-8.)
5. *The Rival Ladies* de Dryden.
6. *Secret Love* de Dryden.

bords étaient « aussi grands qu'une roue de carosse », et le confia à Nell Gwyn, qui s'en affubla pour dire le prologue de la première partie de la *Conquête de Grenade*. C'était un trait de génie : « la salle entière fut prise immédiatement de convulsions; peu s'en fallut que le roi ne fût suffoqué à force de rire ». La tradition ajoute que c'est dans cet attirail que Nell Gwyn eut l'honneur d'éveiller l'attention de son royal amant: Charles II, transporté d'admiration, alla la trouver dans les coulisses, et l'emmena ce jour même [1].

Notez que cet appareil burlesque servait de prologue, non pas à une comédie, mais à une pièce dramatique. Se figure-t-on un musicien qui, comme ouverture à un opéra plein de situations tragiques, ferait jouer des pots-pourris ou des flonsflons? On ne fait pourtant pas autre chose alors. Tout le monde est d'accord pour ne rien prendre au sérieux, et les spectateurs et les auteurs. Non seulement l'auteur met d'avance son auditoire en garde contre l'émotion qu'il pourrait exciter en lui, mais la pièce finie, il a grand soin d'en rire le premier. Semblable à Pénélope, il s'empresse de défaire dans son épilogue l'ouvrage laborieux de ses cinq actes [2]. Dans *la Vestale* de Sir Robert Howard tous les personnages principaux mouraient au dénouement. Après ce tragique carnage, l'acteur comique Lacey entrait *ex abrupto* et contait des fariboles aux spectateurs que l'auteur venait de plonger dans la tristesse. Plus tard le dénouement fut modifié: un seul personnage mourait. Lacey arrivait néanmoins, et, trouvant tout le monde vivant, à une exception près, disait qu'on n'avait plus besoin de lui, et qu'on lui avait gâté son épilogue [3].

Mieux encore. A la fin de *l'Amour tyrannique* de Dryden, la princesse Valeria se tuait pour ne pas épouser un mari contre son cœur. Son corps restait étendu, sans vie, sur la scène, et des gens venaient pour l'emporter. Mais au moment où l'un d'eux s'approchait pour la soulever, la morte s'écriait :

1. Downes, *Roscius Anglicanus*, édition Thomas Davies, p. 14 et 18 de l'appendice.
2. Voyez ce que dit le *Spectateur*, n° 338, de l'effet de ces épilogues comiques terminant une tragédie.
3. Dans le volume de Sir Robert Howard intitulé : *Five new Plays*, on trouve les deux dénouements et les deux épilogues.

« Arrête ! est-tu fou ? sacré chien maudit ! (*You damn'd confounded Dog !*) Il faut que je me relève et que je dise l'épilogue. »

C'était Nell Gwyn qui, plantant là son rôle de princesse, redevenait elle-même et faisait au public de petites confidences intimes :

« Je viens, mes beaux messieurs, vous dire une étrange nouvelle : je suis le fantôme de la pauvre défunte Nelly. Chères dames, ne craignez rien : je serai convenable, je suis ce que j'étais, un petit diable sans méchanceté.... O poète ! maudit poète obtus, qui a pu se montrer assez dépourvu de sens pour faire mourir Nelly d'amour ! Et pis encore, pour me tuer au début du trimestre de Pâques, au moment des tartes et des gâteaux à la crème ! Le fat ! je lui revaudrai cela : je ne dirai pas un mot pour excuser sa pièce religieuse et démodée, une pièce telle que si vous osiez l'écouter jusqu'au bout seulement deux fois, on médirait de vous tous et l'on croirait que vous êtes des gens pieux[1].... Quant à mon épitaphe, quand je ne serai plus, je ne veux la confier à aucun poète ; je veux l'écrire moi-même : Ci-gît Nelly qui, bien qu'elle ait vécu comme un souillon (*slater'n*), est cependant morte princesse, en jouant dans Sainte-Catherine[2]. »

Voilà qui est fort édifiant, et surtout fort compatible avec les émotions dramatiques. Mais être ainsi renseigné sur la partie la plus intéressante du personnel du théâtre ; être instruit des détails de coulisses, cela était bien aussi amusant que de dévisager les masques, et l'on écoutait. Les auteurs, qui savaient à qui ils avaient affaire, avaient soin, par leurs prologues et leurs épilogues, de tenir ces messieurs au courant des faits et gestes de ces dames. « Ne croyez pas, venait dire l'un d'eux, que l'auteur faiblit parce qu'il vous a fait attendre une année. Il était prêt, mais les femmes n'étaient pas là, et sans rôles de femmes il est difficile aux hommes de jouer. Si, pour des raisons de santé, elles n'ont pu jouer que rarement, ayez pitié des vierges de chaque théâtre ; car pour l'une et l'autre troupe, l'année a été féconde en maladies !

1. Dryden avait, dit-il, écrit *Tyrannick Love* pour recommander la piété.

2. Sainte-Catherine était un des personnages de la pièce. — L'épilogue de *The History and Fall of Caius Marius* d'Otway était de même dit par Mrs. Barry, qui venait de jouer *Lavinia :*

A Mischief on't ! though I'm agen alive
May I believe this Play of ours shall thrive ? etc.

Et ayez pitié de nous, vos serviteurs, à qui une seule de ces maladies fait perdre, avec l'argent, neuf mois entiers[1] ». Ou bien c'était une actrice[2] qui venait parler de ses amants et se plaindre d'être « négligée à dix-huit ans ».

On est en droit de trouver que ces prologues et ces épilogues ne sont pas précisément des modèles de réserve; et encore ceux qui ont été cités jusqu'ici ne sont-ils pas les moins modestes. Leur ton le plus ordinaire, en effet, c'est celui qui a été déjà signalé dans les chansons et dans les satires. Les allusions indécentes, les mots à double entente, très souvent aussi des mots d'une crudité inouïe, y foisonnent au point qu'il est difficile de les présenter dans une langue qui respecte ses lecteurs. Voici pourtant un prologue où les mots au moins supportent à peu près la citation et qu'on peut encore essayer de traduire; il donnera une idée du genre. C'est celui de *Un Amour d'un soir* de Dryden.

« Quand notre poète commença à écrire, comme un jeune marié à sa nuit de noces, il se démenait tant et se donnait tant de mouvement qu'il empêchait sa muse de dormir tranquille. Mais maintenant que sa lune de miel est finie et passée, il lui faut cependant continuer sa besogne à contre-cœur, et il est obligé, comme un époux civil, de se forcer, par complaisance pour vous, d'écrire péniblement et de simuler une ivresse qui ressemble au faible ressouvenir d'un ancien baiser (*after-Kiss*). Mais vous, comme font les épouses mal satisfaites, vous lui trouvez des remplaçants; chaque freluquet qui écrit est un galant nouveau. Peut-être la chose a-t-elle été tout aussi bien faite avant eux; cependant il y a toujours quelque charme dans une nouvelle liaison. Vos différents poètes travaillent avec des instruments différents : l'un vous fait des enfants spirituels; un autre des sots; celui-ci vous plaît par quelque ingénieuse botte secrète (*by-stroke of Wit*); celui-là trouve un recoin qui n'a pas encore été touché. Mais si ces sémillants amoureux venaient tous les jours faire votre ouvrage comme votre homme à la maison, leurs jolies cervelles mal charpentées n'y résisteraient pas longtemps; ce sont des galants tout juste pour un jour de fête. Vous en avez eu d'autres qui se sont présentés plus souvent; ceux-là, vu leur impuissance, vous les avez congédiés. Ils étaient venus d'abord avec pompe et fierté; mais ayant

1. Dryden, épilogue de la première partie de *The Conquest of Granada.*
2. Mrs. Currer.

Who wou'd have thought such hellish times to 've seen,
When I shou'd be neglected at eighteen?
(Mrs. Behn, prologue de *The Feign'd Curtezans.*)

trop présumé de leurs forces, ils sont bien vite tombés à plat devant vous. Vous avez longtemps supporté avec patience leur poids inutile, mais à la fin vous les avez rejetés avec mépris. Quant au poète de ce soir, bien qu'il réclame sur vous les droits d'un mari, il ne vous empêchera pas de chercher d'autres plaisirs. Comme un marin, il ne paraîtra que rarement, et n'a pas l'intention de venir vous ennuyer plus de trois fois par an. Voilà tout le temps qu'il prendra à vos galants. Soyez aimables avec lui aujourd'hui, et faites-le cocu demain. »

On comprend que les dames prissent la précaution de mettre des masques pour venir entendre ces jolies choses. Ce n'est pourtant pas là le dernier mot : le triomphe, ce fut de choisir les indécences les plus osées pour les faire dire par des femmes, en oubliant qu'il y a une figure de style qui s'appelle périphrase. Mais ici on ne peut plus traduire [1].

1. Il faut pourtant citer, car ce sont là des documents historiques. Voici d'abord des fragments de l'épilogue de *The Spanish Rogue* de Duffett, dit par Mrs. Kneppe :

... Kind Women, new French *Words, and Fashions got :*
And finding all French *Tricks so much did please,*
'T oblige you more, They got — ev'n their Disease...
O 'tis so gente! So modish! and so fine!
To shrug and cry, Faith Jack! *I drink no wine :*
For I've a swinging Clap this very time, etc.

Lisez, dans le même goût, l'épilogue de *The Country Wife* de Wycherley, dit également par une femme; lisez aussi, de Dryden, le prologue dit à la reprise de *The Wild Gallant* et l'épilogue de *The Assignation*. Les œuvres de Wycherley et de Dryden sont faciles à trouver; les pièces auxquelles j'emprunte les citations qui suivent sont moins abordables.

Épilogue de *The Empress of Morocco* de Settle :

This play like Country Girle come up to Town
Long'd t'appear fine, in Jewels, and rich Gown;
And so,
Hoping it's Pride your Courtiers would support,
To please You, lost its Maiden-head at Court...
A generous Gallant though tired and Cloy'd,
Should still speak well of what he has enjoy'd.
Should you damn this you would your selves reproach,
'Tis barb'rous to defame what you debauch.
Nay, now you 've Cast it off, yet do not Frown :
Though like the Refuge of a Miss *o' th' Town,*
It is turn'd Common, Yours for half a Crown...
Thus your applause resembles your Amours,
Have we not seen (Oh loves almighty Powers) !
A Wench *with tallow-looks and winter-Face,*
Continue one Mans Favourite seven Years space :
Some Ravishing knack i' th' sport and some brisk motion,
Keeps the gilt Coach *and the gallants Devotion...,* etc.

Épilogue de *The Citizen turn'd Gentleman* de Ravenscroft :

... Tow'rds morning, when they think of going home,

VI

Quand les auteurs avaient réussi à suffire aux demandes impatientes des théâtres, quand ils étaient parvenus à se rendre maîtres de la frivolité de leurs auditeurs, ils n'avaient pas encore paré à toutes les difficultés. Il en restait une, et des plus graves. Naturellement les courtisans n'abdiquèrent pas au théâtre leurs prétentions d'hommes d'esprit. Ce fut là au contraire qu'ils les déployèrent avec le plus de complaisance. Ceux dont les facultés étaient capables de plus que des chansons et des satires ne résistèrent pas au désir de faire répéter leurs noms par un auditoire plus nombreux, quoique plus dangereux, de celui des salons. Villiers, duc de Buckingham, Sir Charles Sedley, l'honorable Sir Robert Howard, le comte d'Orrery, le duc de Newcastle, Sir Robert Stapylton, huissier de la chambre du roi, Sir Francis Fane, chevalier du Bain, Sir William Killigrew, vice-chambellan de la reine douairière, Sir Samuel Tuke, le comte de Bristol, etc., écrivirent des pièces et les firent

Each Gallant on a Couch in the next room,
In's turn, takes gentle solace with his Punk;
Drops her a Guinney, and sends her home half drunk.
... Ladies, our Author trusts in you.
He is a man as modest for his age,
As most you 've seen, who know him dare engage
That he has kept 'till now his pusillage.

Épilogue du *Néron* de Lee :

... May each Gallant that has an assignation,
Be jilted after four hours expectation;
Or if the masked Gentlewoman come
Spight of long Scarff, may she be dogg'd from home:
May ye —
In height of Titilation hear a rapping,
And then the jealous Cuckold take ye napping.

Je m'arrête ; ce qui ne veut pas dire que la mine soit épuisée.
Un trait à noter dans ce dévergondage, c'est qu'il ne respecte même pas l'enfance. Lisez, par exemple, ce fragment de l'épilogue de *Abdelazer*, par Mrs. Behn, « Spoken by little Mis. *Ariell* » :

Your kindness, Gallants, I shall soon repay...
Your last Applauses, like refreshing showrs,
Made me spring up and bud like early Flow'rs;
Since then I'm grown at least an Inch in height,
And shall e're long be full blown for delight.

jouer[1]. Rochester remania le *Valentinien* de Beaumont et Fletcher[2]; Waller et Lord Buckhurst mirent la main à une traduction du *Pompée* de Corneille[3]; Sir John Denham aida Mrs. Philips, « l'incomparable Orinda, » à un arrangement de l'*Horace* du même auteur[4]; le comte de Mulgrave refit le *Jules César* de Shakspeare[5]. Ceux qui ne se sentirent à aucun degré le génie dramatique, comme le comte de Roscommon[6], comme Sir Car Scroop[7], voulurent au moins écrire pour le théâtre des prologues ou des chansons. Le commun des gens de bon ton se contenta de faire de la théorie et de se poser en *arbiter elegantiarum*. Le moindre petit-maître endossa, avec ses habits fins et sa perruque de Chedreux, la prétention de juger haut la main les choses littéraires[8]; et c'est à la comédie qu'il rendit ses arrêts les plus sévères et les plus bruyants. Au théâtre, dit un contemporain, le galant « s'installe pour dormir; mais, réveillé soudain par quelque impertinente fille qui le pince, il veut faire valoir ses mérites d'homme d'esprit et de critique en condamnant la pièce à haute voix, avec la figure la plus tragique[9]. » Les spectateurs que Shadwell met en scène dans *Une Vraie veuve* expriment à grand bruit leurs opinions sur ce qui se joue[10].

1. Voyez ma bibliographie.
2. Voyez ma bibliographie, article Wilmot (John).
3. *Biographia Dramatica*, article *Pompey the Great*.
4. *Biographia Dramatica*, article *Horace*.
5. Ce remaniement est imprimé dans ses œuvres.
6. Prologue to Pompey : *A Tragedy... Translated from the* French *of Mons*r. Corneille, by *Mrs.* Katherine Philips (dans ses *Miscellaneous Works*, p. 3).
7. Prologue pour *The Rival Queens* de Lee; chanson pour le *Mithridate* du même; prologue pour *The Man of Mode* d'Etherege, etc.
8.
How often have I heard true wit call'd stuff,
By Men with nothing in their Brains but Snuff?
Each Shante Spark, that can the Fashion hit,
Place his Hat thus, role full[,] forsooth['] a Wit;
And thinks his Cloaths allow him judge of it.

(Crown, épilogue de *Sir Courtly Nice.*)

9. ... He resigns himself to sleep, but roused suddenly by the petulant pinch of some neighbouring wench, he suddenly proclaims his pretensions to wit and criticism, by loudly damning the play, with a most tragical face. (*Proteus Redivivus, the Art of Wheedling*, a little work written in the reign of Charles II, cité par Malcolm, p. 167.) — Voy. p. 62, une citation de *The Character of A Town-Gallant*, conçue presque dans les mêmes termes.
10. Voyez aussi Pepys, 4 oct. 1664 et 18 févr. 1666-7.

Ces tirailleurs isolés étaient de simples fâcheux, qui pouvaient être gênants, mais pas fort à craindre. Il y avait des gens plus dangereux : c'étaient ceux qu'on appelait les *Flagwits*[1], en les comparant au vaisseau amiral sur les signaux duquel la flotte entière règle ses mouvements. « J'ai vu, dit un épilogue, un groupe de gens souriants prêter l'oreille à quelqu'un qui parlait, et je me suis dit : l'ennemi est là. Les plaisanteries vont de l'un à l'autre ; celui qui n'en trouve pas de lui-même emprunte à son voisin, et répète la chose comme de lui[2]. » Ces chefs d'escadre[3], avec leur suite d'amis et d'adulateurs, toujours prêts à prendre leur moindre manifestation d'opinion pour un ordre de combat, étaient des gens sérieusement redoutables, et dans une époque où la littérature faisait partie de la mode et du bel air, ils furent nombreux. Le moindre écrivailleur un peu important par son rang, ses fonctions, ou sa situation auprès du roi, devint un centre d'attraction littéraire autour duquel gravita tout un système d'astres inférieurs. Tous les écrivains de qualité eurent leurs petites cours, leurs flatteurs, leurs coteries, et devinrent les dispensateurs du succès. Malheur à l'auteur qui déplaisait ! On déchaînait la cabale contre lui[4], et les *cat-calls*[5], les sifflets, allaient bon train. Lorsqu'on représenta les *Royaumes*

1. Saint-Serfe, prologue de *Tarugo's Wiles.*
2. Dryden, épilogue de *An Evening's Love.*
3. Lee les appelle « leading Voters of the Pit » (prologue de *Lucius Junius Brutus*).
4. ... It Met with the clamorous opposition of a numerous party, bandied against it, and resolved, as much as they could, to damn it, right or wrong, before they had heard or seen a word on't. (Shadwell, préface de *The Humorists.*) Voy. Langbaine, art. *Shadwell.*

I'm told that some are present here to day,
Who e're the see, resolve to Dam this Play...

(Lee, prologue de *Nero.*)

5. Une des manières de manifester sa désapprobation au théâtre était d'imiter les cris du chat (Malone : *Historical Account...*, p. 186, note 7). — *Banditti*, or *A Ladies Distress*, a Comedy acted at the Theatre-Royal, printed in quarto, *Lond.*, 1686. This Play was affronted in the Acting by some who thought themselves Criticks, and others with Cat-calls, endeavour'd at once to stifle the Author's Profit, and Fame : which was the occasion, that through Revenge he dedicated it to a certain Knight under this Ironical Title. To the extream Witty and Judicious Gentleman, Sir *Critick-Cat-call.* (Langbaine, article *Thomas Durfey.*)

Unis du colonel Henry Howard, le duc de Buckingham, ennemi déclaré du genre héroïque, organisa une attaque en règle contre la pièce; lui-même, comme un sergent de bataille, disposa ses amis dans la salle, les anima, donna le signal des sifflets. Mais l'auteur, écrivain du grand monde, était aussi de ceux qui avaient une coterie, et les deux bandes furent près d'en venir aux mains. On guetta Buckingham à la sortie du théâtre pour lui faire un mauvais parti [1].

Les auteurs du commun n'avaient pas de semblables ressources à leur disposition; ils ne pouvaient armer personne pour leur défense, ni tirer eux-mêmes l'épée contre leurs adversaires, comme le faisaient volontiers leurs confrères de l'aristocratie [2]. Il leur fallut donc recourir à la diplomatie, et se rendre propices ces dieux inconstants du succès contre lesquels toute lutte était impossible. Cela demandait de l'adresse et du tact. Les grands seigneurs regardaient le bel esprit et le goût comme l'apanage de la naissance [3]; tout auteur qui possédait un nom avait, par son nom seul, droit à leur admiration, ou tout au moins à leur indulgence [4] (je n'aperçois que Buckingham qui ait tiré sur ses amis); un roturier qui se

1. Il échappa aux partisans de l'auteur. — Voy. Arber, réimpression de *The Rehearsal*, p. 46 et 90.

2. ... Some... of our Modern Fops, that declare they are resolv'd to justifie they Plays with their Swords... such as peep through their loop-holes in the Theatre, to see who looks grum upon their Playes : and if they spy a Gentle Squire making Faces, he poor soul, must be *Hector'd* till he likes' em,... (Shadwell, préface de *The Sullen Lovers*.) — *Tutor*. When you come to a new Play, and know the Author is no fighter, and you may venture to abuse him; first sit grave and unconcern'd, and be sure to cast an eye upon some fam'd wit of the town, and take him for your pattern. (Arrowsmith, *The Reformation*, act. II, *Scena Secunda*).

3. Parce que vous êtes un grand seigneur, monsieur le comte, vous vous croyez un grand génie (Monologue de *Figaro*).

4.
From the Court party we hope no success,
Our Author is not one of the Nobless,
That bravely does maintain his Miss in Town,
Whilst my great Lady is with speed sent down,
And forc'd in Country Mansion house to fix,
That Miss may rattle here in Coach and six.
If one of these the Author was, perchance
You'd join your int'rest, and the Play advance;
For tho' you great ones and you Courtiers be
Not o'er good natur'd, you 've civilitie.

(Ravenscroft, épilogue de *The Citizen turn'd Gentleman*.)

mêlait d'écrire était regardé d'un autre œil ; on n'avait pas à user avec lui de ménagements. Il faut voir de quel ton différent Rochester, dans les vers nombreux où il régente la littérature, parle des écrivains qui sont nés et de ceux qui ne le sont pas. Ces derniers se virent donc obligés d'obtenir l'autorisation d'avoir de l'esprit.

Quelques-uns y réussirent presque sans y songer. Etherege, mondain, élégant, enrichi par un heureux mariage, fut vite, comme Waller, adopté par les jeunes gens à la mode, qui le considérèrent d'emblée comme un des leurs [1]. Wycherley, simple étudiant en droit, dut à sa figure d'être impatronisé à la cour. Il avait, nous dit Pope, l'air vraiment noble [2] ; la duchesse de Cleveland, « maîtresse du roi et de tout le monde [3] », le trouva à son goût, et l'apercevant un jour dans le *Ring*, mit la tête à la portière de son carrosse et lui cria à haute et intelligible voix : « Monsieur, vous êtes un maraud ; Monsieur, vous êtes un drôle ; Monsieur, vous êtes un... » et elle ajouta une expression qui, selon le mot de Macaulay, aurait pu être appliquée en toute justice à ses propres enfants [4]. Il devint son amant et lui dédia sa première pièce : *l'Amour au bois*, dans laquelle il eut soin d'introduire une allusion à la manière galante dont ils avaient fait connaissance [5] ; elle, sans plus de façon, le présenta à la cour. Charles II, battu et content, le prit en tendresse, alla en personne le voir pendant une maladie qu'il fit, et voulut lui

1. *Biographia Britannica*, article *Etherege (George)*.

> E'en gentle *George* (flux'd both in tongue and purse)
> Shunning one Snare, yet fell into a worse.
> A Man may be reliev'd once in his Life,
> But who can be reliev'd that has a Wife?
>
> (Villiers, duke of Buckingham, *A consolatory Epistle to Captain Julian the Muses News-Monger in his Confinement*, dans ses *Miscellaneous Works*.)

Rochester, dans sa *Session of the Poets* (*Œuvres*, I, 133), l'appelle aussi « gentle George ».

2. Spence, p. 284.
3. Taine, II, p. 486.
4. Essays, *The Comic Dramatists of the Restoration*.
5. Lady Flippant, au premier acte, dit une chanson contre le mariage, qui se termine par ces mots :

> *Great Wits, and great Braves,*
> *Have always a Punk to their Mother.*

confier l'éducation du duc de Richmond, un de ses fils naturels. Buckingham, alors ministre et grand écuyer, avait été l'un des nombreux amants de l'insatiable duchesse ; il se montra d'abord de moins bonne composition que son maître, et fit grise mine à son nouveau rival. Mais, séduit à son tour par le charme de sa personne et de sa conversation, il se lia d'amitié avec lui et lui donna, avec une commission dans un régiment, une place d'écuyer dans la maison du roi. Ainsi présenté et accueilli, l'heureux Wycherley n'eut plus qu'à se laisser faire. Ses pièces réussirent : Lord Buckhurst, devenu comte de Dorset, fit du succès de son *Plain Dealer* son affaire personnelle [1], et l'imposa au public, d'abord récalcitrant : tout lui devint facile, comme à Etherege [2].

Tous deux, du reste, avaient un trait commun qui les recommandait à leurs nobles amis : ni l'un ni l'autre ne faisait de la littérature pour vivre [3]. Etherege, par sa fortune personnelle, Wycherley par ses emplois, étaient à l'abri du besoin, et composèrent, comme de nobles amateurs qui écrivent pour charmer leurs loisirs, l'un trois pièces, l'autre quatre.

Le commun des auteurs était, nous l'avons vu, obligé à plus d'activité ; ils furent aussi tenus d'apprendre à éviter des dangers que ces favoris de la fortune ne connurent pas. Pour cela, ils durent manœuvrer de façon à intéresser à leurs œuvres quelque personnage influent à la fois dans la cour et dans les lettres. Quand Dryden se fut résigné à la littérature dramatique,

1. BUTLER ow'd it to Him [Dorset], that the Court tasted his Hudibras : WICHERLEY (*sic*), that the town liked his *Plain Dealer*. (Prior, dédicace *de Poems on Several Occasions* au fils du comte de Dorset.)

2. Pack, *A New Collection*, etc., p. 113 : Some Remarkable Passages in the Life of Mr. *Wycherley* by *Mr. Dennis*. — Spence, p. 16-17.

3. Brawny *Wycherley* was the next Man shew'd his Face;
But *Apollo* e'en thought him too good for the Place (la royauté du Parnasse),
No Gentleman-Writer that Office should bear,
'Twas a Trader in Wit the Laurel should wear.

(Rochester, *A Session of the Poets*, Œuvres, I, 133.)

Writing Madam's a Mechanick part of Witt! A Gentleman should never go beyond a Song or a Billèt (Etherege, *The Man of Mode*, acte IV, sc. 1.)

Sir Courtly. I write like a Gentleman, soft and easie.
Servant. Does your Honour write any Plays?
Sir Co. No, that's Mechanick; I bestow some Garniture on Plays, as a Song or a prologue.

(Crown, *Sir Courly Nice*, acte III)

il n'aborda le théâtre qu'après s'être lié avec Sir Robert Howard, auteur dramatique et bon courtisan, dont il gagna la faveur en lui adressant des vers sur ses « excellentes poésies[1] ». Tous les personnages qui, bien en cour comme Sir Robert, se piquaient de littérature, devinrent le point de mire de la gent poétique. Les auteurs s'empressèrent autour d'eux pour solliciter leurs bonnes grâces.

Certains, comme D'Urfey, n'y mirent pas beaucoup de finesse. Il composait des chansons galantes qu'il débitait lui-même avec succès dans les cercles élégants; ainsi introduit, il en vint bientôt à se faire, par métier, le boute-en-train et le bouffon attitré de tous les jeunes écervelés de la cour de Charles. Il fut de leurs équipées, même de celles du roi. Grâce à ses talents multiples et complaisants, grâce à sa gaieté souple et peu scrupuleuse, Tom D'Urfey, comme on l'appelait familièrement, entra fort avant dans la faveur des gens du bel air, mais fort peu, en revanche, dans leur estime, dont il se souciait évidemment de façon médiocre[2].

Tous ses confrères n'étaient pas disposés à se montrer d'aussi bonne composition, et un écrivain en quête de protec-

1. *To my Honored Friend*, SIR ROBERT HOWARD, On his Excellent Poems (signé : John Driden). En tête des poèmes de Sir Robert.
2. *Biographia Dramatica*, article D'Urfey (Thomas).

> And Sing-Song D'Urfey, placed beneath abuses,
> Lives by his impudence, and not by the Muses.
>
> (Buckingham, *Vers au capitaine Julian*, déjà cités, p. 75.)

I myself remember King *Charles* the Second leaning on *Tom D'Urfey*'s Shoulder more than once, and humming over a Song with him. (*The Guardian*, n° 67. Ce numéro est d'Addison.) — Jeremy Collier parle de D'Urfey avec un mépris particulier. Dans *A Short View*, etc., p. 208, il dit: His way is rather to cultivate his Lungs, and Sing to other Peoples Sense : For to finish him in a word, he is *Vox et præterea nihil.* — Dunton dit aussi, *Life*, p. 238 : Mr. *Durfey* has but a low *Genius* and yet some of his *Farces* wou'd make a Body laugh. — Voy. aussi Langbaine, art. *Thomas Durfey*.

> And all Retreats except *New-Hall* refuse
> To shelter *Durfey* and his Jocky Muse;
> There to the Butler, and his Grace's Maid,
> He turns, like *Homer*, Sonnetteer for Bread;
> Knows his just bounds, nor ever durst aspire
> Beyond the swearing Groom and kitchin fire.
>
> (A Satyr upon the Poets, being a Translation out of the 7th Satyr of Juvenal. Dans *Poems on Affairs of State*, vol. II, 1703, p. 138 et suiv.)

teurs eut en général besoin de plus de savoir-faire et d'adresse. Son grand art consista à s'introduire doucement dans la belle société, comme un être timide et faible à qui il faut, pour se perfectionner, la fréquentation des natures supérieures. Il dut s'insinuer par le charme de sa conversation, savoir parler à propos et à propos se taire, se montrer agréable sans être jamais importun, devenir l'invité nécessaire des réunions, des fins repas [1]. Il lui fallut surtout ne pas humilier, en laissant trop voir son talent, ceux qui l'honoraient de leur familiarité ; il lui fallut rendre à leurs productions, sans en avoir l'air, quelques services discrets [2]; au contraire, accueillir leurs moindres conseils avec des transports bruyants d'admiration et de gratitude, leur faire honneur de tout ce qu'il y avait d'heureux dans ses œuvres, arriver enfin, par des degrés insensibles, à confondre la cause du protégé avec celle du protecteur. Le jour où Dryden fut entré assez avant dans les bonnes grâces de Sedley et de Mulgrave pour pouvoir se dire publiquement leur ami [3], il était en bonne situation. Les critiques titrés n'auraient fait qu'une bouchée du simple John Dryden ; du moment que, pour l'attaquer, il fallait passer sur le corps d'un des leurs, ils hésitaient, ils n'osaient plus.

« Les critiques, dit franchement Shadwell au duc de Newcastle, n'oseront pas maltraiter ma pièce, quand ils verront le nom de Votre Grâce à la première page [4]. » Et Dryden dit avec

1. We have... our Genial Nights, where our discourse is neither too serious nor too light; but alwayes pleasant, and, for the most part, instructive : the raillery neither too sharp upon the present, nor too censorious on the absent; and the Cups only such as will raise the Conversation of the Night, without disturbing the business of the Morrow. (Dryden, dédicace de *The Assignation* « to my most honour'd Friend Sir Charles Sedley, Baronet ».)

... My greatest Satisfaction is, that I have the Honour of his Friendship, and my Comedies have had his Approbation, whom I have heard speak more wit at a Supper than all my Adversaries, with their Heads join'd together, can write in a Year. (Shadwell, dédicace au même de *A True Widow*).

2. *Bayes. Mr. Johnson*, How d'e like that Box? Pray take notice of it, 't was given me by a *person* of *Honour* for looking over a Paper of Verses.. (Prior et Charles Montague, *The Hind and the Panther Transvers'd...*, p. 22.) — D'Alembert appelait cela être « décrotteur bel esprit » (Lettre à Voltaire, 26 déc. 1772).

3. Dédicaces de *The Assignation* et de *Aureng-Zebe*.

4. And I doubt not, but that Generosity wherewith Your Grace has always succour'd the Afflicted, will make You willing (by suffering me to use the

fierté à ceux qui ne goûtaient pas son *Don Sébastien* : « Je leur donne à entendre à eux et à leurs semblables que le comte de Dorset a bien voulu lire cette tragédie deux fois avant qu'elle fût jouée, et qu'il m'a fait la faveur de me dire qu'elle était supérieure à toutes mes pièces précédentes, et qu'il serait fâché que quoi que ce soit en fût retranché[1]. » Il eût fallu être bien hardi après cela pour persister dans les critiques.

Combattre les opinions littéraires d'un homme bien en cour, c'était en effet pour le vulgaire des courtisans perdre ses sourires et l'espérance de bons emplois. Mais la raison supérieure par laquelle tous étaient instinctivement retenus, c'est que la corporation entière était intéressée à maintenir intacte la réputation de goût que s'était faite chacun de ses membres ; tout seigneur était, de par sa naissance, infaillible en ces matières. Critiquer l'opinion de l'un, c'eût été mettre en doute l'infaillibilité du reste ; car du moment qu'un seul se trompait, les autres pouvaient se tromper aussi.

L'auteur a donc grand soin de s'effacer, de se cacher derrière son patron. Il ne s'avance devant les lecteurs que protégé par une dédicace qu'il lui adresse[2]. Comme un enfant pris en faute, il s'écrierait volontiers : « Ce n'est pas moi. » Il lui fait lire sa pièce avant la représentation ; il la lui fait approuver, au prix de quelques corrections, s'il le faut, et il crie bien haut le peu de mérite que lui, l'auteur, y a eu. C'est au comte de Norwich que Settle doit le sujet de l'*Impératrice du Maroc*[3]. Shadwell, dans sa dédicace de *Une Vraie veuve*, remercie Sedley d'avoir revu sa pièce[4]. L'*Aureng-Zebe* de Dryden a été corrigé par le

Honour of Your Name) to rescue this from the bloody Hands of the Criticks, who will not dare to use it roughly, when they see Your Grace's Name in the beginning... (Dédicace de *The Sullen Lovers*)

1. Préface. La pièce est de 1690 ; mais Dorset conserva jusque sous Guillaume III sa même influence littéraire. — « Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; et je suis sûr que si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde. » (Molière, *La Critique de l'École des femmes*, sc. 6.)

2. *The Souldiers Fortune*, d'Otway, est probablement la seule pièce de cette époque qui ne soit pas dédiée à une personne de qualité : il la dédie à Mr. Bentley, son libraire.

3. ... *The* Story... *I owe to your Hands, and your honourable Embassy into* Africa (dédicace).

4. ... *This Comedy, which had the benefit of your Correction and Alteration, and the Honour of your Approbation.*

comte de Mulgrave ; sa comédie du *Rendez-vous* a été, avant d'être jouée, lue par « les meilleurs juges[1]. » « Il n'y a pas longtemps, écrit le même auteur à Sir Robert Howard, que je vous ai donné l'ennui de parcourir une pièce de moi ; et maintenant, au lieu de vous témoigner ma gratitude, je vous donne un ennui bien plus grand en vous demandant de corriger un poème.... Il faut que je vous abandonne mon poème avec toutes ses fautes, que j'espère trouver moins nombreuses à l'impression, grâce à vos corrections.... Il n'est que juste que je fasse savoir aux lecteurs que s'il y a rien qui soit supportable dans ce poème, ils doivent le sujet à votre choix, la composition à vos encouragements, les corrections à votre jugement et le soin qui en a été pris (*the care of it*) à votre amitié[2]. » En vérité, la part qui reste à l'auteur est bien petite.

Pour s'abaisser encore davantage, on élève son protecteur au septième ciel. Shadwell dit à Sedley : « Vous avez dans le *Mulberry Garden* montré l'esprit, l'humour et la satire véritable de la comédie ; et dans *Antoine et Cléopâtre* le vrai souffle de la tragédie. C'est la seule, avec deux de Jonson et une de Shakespear, où les Romains parlent et agissent en Romains[3]. »

Le comte d'Orrery, patron de Crowne, fut honoré aussi des éloges de Dryden. Sa seigneurie avait écrit, entre autres œuvres, huit pièces de théâtre, un roman et des poésies, et un *Traité sur l'art de la guerre*[4], qui sont descendus avec elle dans la tombe. Dryden, en dédiant à cet introducteur de la rime au théâtre sa tragédie rimée des *Dames rivales*, lui dit « qu'il ne commet pas de fautes ».

« Vos excellentes poésies, ajoute-t-il, en ont donné une telle preuve que vos ennemis sont disposés à vous en faire un reproche, comme

1. Dédicaces.
2. « An Account of the ensuing Poem, in a Letter to the Honourable Sir Robert Howard, » en tête de *Annus Mirabilis*. Dryden a grand soin de dater sa lettre de « la maison de campagne de Lord Berkshire, » le père de Sir Robert.
3. *You have in the* Mulberry-Garden *shown the true Wit, Humour, and Satyr of a Comedy; and in* Antony *and* Cleopatra *the true Spirit of a Tragedy; the only one (except two of* Johnson's *and one of* Shakespear's *wherein* Romans *are made to speak and do like* Romans. (Dédicace de *A True Widow.*)
4. Voyez ma bibliographie.

si c'était un crime pour un homme mêlé aux affaires d'écrire si bien. Et je n'aurais pas osé justifier Votre Seigneurie sur ce point, s'il n'y avait pas eu des exemples avant vous dans le monde; si Xénophon n'avait pas écrit un roman [1] et un certain Romain, appelé César Auguste, une tragédie et des épigrammes. »

William, duc, marquis et comte de Newcastle, était un des fidèles de Charles II, qu'il avait suivi en exil, et un poète convaincu. Les vers n'étaient pas sa seule passion : les chevaux et la poésie se partageaient son cœur. Il écrivit plusieurs pièces de théâtre, et consacra deux magnifiques volumes in-folio à l'art de l'équitation. Cet ouvrage est orné de gravures où Sa Grâce est représentée dans toutes les attitudes du cavalier et dans tous les costumes imaginables, pour paraître enfin chevauchant triomphalement sur Pégase et s'élevant vers l'Olympe du milieu d'un cercle de chevaux qui le contemplent dans l'attitude de l'admiration et du respect [2]. Ce noble enthousiaste avait, par une heureuse chance, trouvé une femme taillée sur son patron. La duchesse est l'auteur d'essais philosophiques, de lettres, de discours et de dix-neuf pièces de théâtre, dont huit en deux parties. La nuit, elle avait un domestique toujours prêt à venir, au premier appel, recueillir par écrit ses moindres inspirations. [3] Ce noble couple était une cible toute indiquée aux dédicaces. Flecknoe dédia aux deux époux ses *Damoiselles à la mode*, au duc seul son *Royaume de l'Amour*. Settle offrit au duc sa tragédie de *l'Amour et la Vengeance*. Shadwell lui dédia son *Virtuoso*, son *Libertin*, les *Amants maussades*, *Epsom Wells;* il mit les *Humoristes* sous la protection de la duchesse. Dryden présenta à l'écuyer poète *l'Amour d'un soir* dans une dédicace où aucun des mérites de l'un et de l'autre n'est oublié :

« Il me semble que je vois en vous un autre Caïus Marius qui, aux

1. Ce roman est sans doute *la Cyropédie*.

2. Voyez ma bibliographie. — *Newcastle* and's Horse for entrance next strives.... (*The Scession of the Poets, to the Tune of* Cook Lawrel, dans *Poems on Affairs of State*, vol. I, p. 209.)

3. Elle lui disait pour l'appeler : « John, I conceive. » — C'était une espèce de folle; les gamins de Londres couraient après sa voiture quand elle sortait. (Pepys, 11 avril 1667; 26 avril 1667; 10 mai 1667.) — Voy. H. Walpole : *A Catalogue*, etc., vol. III, articles Margaret, Duchess of Newcastle et William Cavendish, Duke of Newcastle.

dernières limites de sa vieillesse, s'exerçait presque tous les matins dans le champ de Mars avec la jeune noblesse de Rome. Et ensuite dans vos retraites, quand vous honorez la poésie en lui consacrant une part de vos loisirs, je vous considère comme un autre Silius Italicus qui, ayant exercé son consulat avec l'approbation générale, abandonna les affaires et la toge, et employa sa vieillesse, sous de frais ombrages, à lire et à imiter Virgile.... Pour que rien ne manquât à votre bonheur, vous avez, par une rare faveur du sort, trouvé dans la personne de votre excellente duchesse une femme qui, non seulement aime, mais partage vos études, une dame que notre siècle peut avec justice égaler à la Sulpitia des Romains, et qui, reçue dans votre cœur, semble être inspirée de votre génie. »

Lee disait à Dorset : « Vos écrits sont éblouissants de clarté et de majesté. Tout ce que vous marquez d'une empreinte royale, d'autres le liment ; ils vivent des rognures de votre esprit, et trempent leur argent dans votre bain, afin de le faire passer pour de l'or[1]. » Le même Lee appelait Rochester le maître du Bel Esprit et ajoutait que les princes conservaient précieusement ses moindres paroles dans leur mémoire comme « des choses divines[2] ». Dryden disait simplement à Dorset : « Je citerais Votre Seigneurie dans la satire, et Shakspeare dans la tragédie[3]. »

C'était là la flatterie à coups de merlin. Elle est quelquefois appliquée avec plus de précaution et de délicatesse ; par exemple, dans l'*Essai sur la Poésie dramatique*, où Dryden introduit Sir Charles Sedley, Sir Robert Howard et Lord Buckhurst dans une longue et intéressante discussion, sous les noms, qui ne durent pas rester fort mystérieux, de Lisideius, Crites et Eugenius.

Si les poètes flattaient de préférence les nobles lettrés, ils ne

1. Your writing dazzles with Clearness and Majesty... Whate'er you stamp as Royal, other Pretenders to Satire but file and wash : they live by the Clippings of your Wit, and dip their Silver in your Bath, to make it pass for Gold. (Dédicace de *Mithridate.*)

2. *From the Criticks... I appeal to your Lordship as the Saint did to Cæsar. To you whose Judgment vies remark with your Grandeiur, who are as absolutely Lord of Wit as those prevaricators are its slaves. To you... whose sayings astonish the Censorious, and whose Writings are so exactly ingenious; Princes treasure them in their Memory, as things Divine.* (Dédicace de *Nero*).

3. *Essai sur la Satire*, adressé au très honorable Charles, comte de Dorset et de Middlesex, etc.

négligèrent pas pour cela ceux des puissants du jour qui ne se piquaient pas d'écrire. La littérature était du reste assez à la mode dans les hautes sphères pour fournir, en toute occasion, un prétexte suffisant de dédicace et faire de chaque personnage flatté un appui efficace auprès du public. Dryden dédia *Troïlus et Cressida* au comte de Sunderland, premier secrétaire d'État; *Tout pour l'Amour* au comte de Danby, Lord trésorier. Il n'oublia même pas la Cité, bien que déchue de son influence, et dédia son poème *Annus Mirabilis* « à la capitale de la Grande Bretagne, à la très célèbre et naguère florissante ville de Londres, dans la personne de ses représentants le Lord-Maire et la Cour des Aldermen, les Sheriffs, et son Conseil ordinaire ».

Mais le *nec plus ultrà* de l'ambition des auteurs, ce fut d'attirer les regards bienveillants du juge et du protecteur suprême[1]. Entreprise délicate et ardue. L'étiquette défendait de dédier une œuvre au monarque sans permission, et l'on ne pouvait d'emblée marcher à l'assaut de l'approbation royale; un échec eût été une déroute terrible. On procédait donc avec de sages lenteurs, on ouvrait des tranchées à respectueuse distance, et l'on n'avançait que par des cheminements patients et discrets. On attaquait d'abord les petites places par lesquelles on pouvait arriver à la citadelle. On adressait des dédicaces à la femme du duc de Monmouth, fils naturel du roi, puis au duc lui-même, puis enfin au frère du roi ou à la duchesse sa femme[2].

1. *The Lord of Hearts, and President of Wit.* (Otway, prologue de *The History and Fall of Caius Marius*)

2. Dryden, en 1665, dédie l'*Empereur Indien* à la duchesse de Monmouth; en 1668, l'*Amour tyrannique* au duc; en 1669, *Almanzor et Almahide* au duc d'York, frère du roi. La gradation des dates est significative. — Voici comment il parle au duc d'York : « La poésie héroïque a toujours été consacrée aux princes et aux héros... C'est cette considération qui m'a donné la présomption de dédier à Votre Altesse Royale ces faibles représentations en poésie héroïque de son mérite et de sa valeur : ou, pour parler plus justement, non pas de vous dédier, mais de vous restituer ces idées que, dans la partie la plus parfaite de mes personnages, je vous ai empruntées... Vous nous avez lui de loin... » En 1674, il dédie à la duchesse d'York l'*État d'innocence*. Il lui dit : « Le jour ne nous paraît pas assez long quand nous vous contemplons... Votre personne est un paradis, et votre âme un chérubin placé à l'intérieur pour le garder. »

Ne pouvant parler au roi, on saisissait toutes les occasions de parler de lui, dans la pensée qu'il lui en reviendrait quelque chose. Settle dit au duc de Newcastle que la Providence a prolongé la vie de Sa Grâce pour lui faire voir le règne prospère d'un grand, pieux et gracieux monarque[1]. Dryden dit au duc d'York[2] : « J'ai toujours observé en votre Altesse Royale un extrême souci de l'honneur de votre pays ; c'est une passion qui vous est commune avec un frère qui est le meilleur des rois, et en vos deux personnes sont éminents les caractères distinctifs qu'Homère nous a donnés de la vertu héroïque : le commandement dans Agamemnon, et l'exécution dans Achille. »

C'est ainsi qu'on répand l'encens dans l'entourage du roi, en demandant au Ciel que quelques parcelles en parviennent jusqu'à lui. Supposez maintenant que le roi apprenne le nom de l'encenseur, qu'il le retienne, et qu'un jour il tombe de ses augustes lèvres une opinion flatteuse pour lui, vous comprenez avec quelle ivresse l'heureux mortel ainsi favorisé ira colporter partout son triomphe !

On reprochait beaucoup à Dryden de voler ses pièces, reproche (soit dit en passant) que tous les auteurs de ce temps méritent au moins autant que lui. Le roi, entendant émettre cette accusation, dit avec bon sens : « Ceux qui l'accusent de vol devraient bien me voler des pièces pareilles aux siennes. » Il faut voir là-dessus comme Dryden est heureux, et comme, tout en faisant le modeste, il cite complaisamment le mot du roi et ferme péremptoirement la bouche aux critiques[3]. *Calisto* de Crown a plu à Charles II, et il a daigné le dire à l'auteur. Celui-ci aussitôt se pare avec ostentation de l'approbation du monarque, « au plaisir duquel tous les efforts doivent tendre », et il s'écrie avec transport : « Le critique dévorant doit cesser sa poursuite, car le pauvre pécheur est hors de l'atteinte de ses griffes et en sûreté dans la gloire[4]. »

1. *Providence has justly lengthen'd out your happy life, to see the prosperous Raign of a Great, a Pious, and Gracious* Monarch. (Dédicace de *Love and Revenge*).
2. Dédicace de *Almanzor and Almahide.*
3. Préface de *An Evening's Love.*
4. It (Calisto) attained the felicity for which it was made, to afford some

Une autre fois l'intervention du roi est plus directe. Il aimait à donner des conseils aux auteurs. C'est sur son indication que Sir Samuel Tuke emprunta à Calderon ses *Aventures de cinq heures*[1]; c'est lui qui fournit à Crown l'intrigue de *Sir Courtly Nice*[2] (il passait même pour avoir aidé plus directement l'auteur[3]). Un jour il signale à Dryden une correction dont celui-ci s'empresse de faire profiter sa pièce. Le poète ne manque pas naturellement de se targuer de la collaboration de Charles, et dans son enthousiasme il lui applique le *Si fractus illabatur orbis*[4].... Mais le grand jour, le jour glorieux, fut celui où le Prince dit de *la Reine vierge* que c'était *sa* pièce. Ce jour-là, la préface tout entière fut consacrée à chanter la louange du monarque qui avait tant de goût : l'heureux auteur rappelle qu'on a dédié des pièces aux rois de France, et il aurait des raisons pour faire de même, puisque son œuvre « a été adoptée d'une manière si particulière par Sa Majesté qu'Elle l'a ornée du nom de *Sa pièce*.... Mais, ajoute-t-il, quoiqu'une distinction si haute et si peu méritée n'ait pas fait naître en moi la présomption d'offrir une telle bagatelle à son très sérieux examen, cependant j'avouerai que j'ai la vanité de dire qu'après cette gloire que lui a faite un souverain, je ne pouvais l'envoyer demander la protection d'aucun sujet. Que ce poème lui soit donc consacré, sans l'ennuyeuse formalité d'une dédicace, et sans que je me permette d'interrompre ces heures

delight to His Royal Mind, to whose Pleasure all our endeavors ought to be, and this more particularly was devoted. And of this I have full assurance by the best and to me most pleasing testimony of it, that of His most Princely bounty. Having said this, the devouring Critick must cease his pursuit, for the poor Sinner is out of the reach of his Fangs, and safe in Glory. (Crown, avertissement de *Calisto*.)

1. Le « Prologue at Court » a la note suivante : This refers to the Authors purpose of Retirement, at that time when his Majesty recommended this Plot to him.

2. This Comedy was Written by the Sacred Command of our late most Excellent King, of ever blessed and beloved Memory... The greatest pleasure he had from the Stage was in Comedy, and he often Commanded me to Write it, and lately gave me a *Spanish* Play called *No Puedeser* [Non pued esser] : *Or, It cannot Be* out of which I took part o' the Name, and design o' this (dédicace). — Voy. aussi Dennis : *Original Letters*, etc., p. 4 et suiv.

3. Crown lui soumit chaque scène, à mesure qu'il écrivait. (Langbaine, note manuscrite d'Oldys, p. 96.)

4. *Aureng-Zebe*, dédicace.

qu'il donne chaque jour à la paix et à la stabilité de son peuple.... »

Cependant le roi, tout en adoptant la pièce, en a condamné un incident; le poète se soumet avec humilité: « Quoique l'artifice ait réussi, je suis disposé à reconnaître que c'est une faute, puisqu'il a plu à Sa Majesté de le penser ainsi. » Boileau, lui aussi, ne se faisait pas faute de flatter son maître; mais dans une question littéraire, il n'eût pas si aisément incliné son jugement devant celui du Grand Roi.

Pour arriver jusqu'au « joyeux monarque » il y avait encore un chemin plus sûr que celui de sa famille et de ses plus intimes courtisans, c'était celui de ses maîtresses. Les hommes de ce temps n'étaient pas gens à se refuser aucun moyen de succès, et les écrivains ne furent pas plus scrupuleux que les autres. Dryden adressa des vers à la duchesse de Portsmouth (Mlle de Kéroualle)[1] et à la Castlemaine[2]. Lui au moins se borna à ces vers éphémères dont la publicité était restreinte. Ses confrères furent moins retenus : Crown dédia ouvertement sa *Destruction de Jérusalem* à la duchesse de Portsmouth avec ces mots: « Je fixe l'image de Votre Grâce à la porte de ce temple juif, pour rendre le monument sacré[3]. » Lee offrit à la même personne sa tragédie de *Sophonisbe* et loua, avec sa beauté, « les splendeurs immortelles de sa grande âme » (*The immortal splendours of an elevated soul*). Duffett alla plus loin encore. Il dédia son *Spanish Rogue* à Nell Gwyn, la moins avouable des maîtresses royales, à Nell Gwyn qui avait, au su de tout Londres, commencé par faire l'office de fille de taverne dans une maison de prostitution, et avait ensuite été la maîtresse de l'acteur Hart (entre autres[4]) avant de faire la conquête

1. Vers intitulés : *The Fair Stranger, A Song*. (*Œuvres*, édit. W. Scott, vol. XI, p. 163.)

2. Elle l'avait patronné à ses débuts, lorsqu'il donnait *The Wild Gallant*. (*Œuvres*, édit. W. Scott, vol. XI, p. 20.) Il la compare à Caton, et Caton a à souffrir de la comparaison.

3. *I fix then Your Grace's Image at this* Jewish *Temple Gate, to render the Building sacred.*

4. Elle disait à qui voulait l'entendre que Charles II était son Charles III (Burnet, *History of my Own Times*, vol. I, p. 457). — Sur Nell Gwyn, voyez Pepys, 26 oct. 1667; Etherege, *The Lady of Pleasure*, déjà cité, p. 13; Betterton, *History of The English Stage*, p. 55 et 111; Downes, avec l'appendice de Davies, p. 11-20; Cunningham, *The Story of Nell Gwyn*.

du roi dans les circonstances que l'on sait. A cette jolie personne Duffett écrit bravement qu'il est « le premier qui ait eu la hardiesse (c'est bien le mot) de lui dire publiquement qu'elle a des vertus qui, après sa beauté, sont le plus grand miracle du siècle[1] ».

On le voit, les auteurs n'oublièrent d'employer aucune précaution, aucune habileté, pour parer à la faiblesse de leur situation en face d'une cour vaniteuse et toute-puissante ; et une fois engagés dans cette voie, ils ne reculèrent devant aucune des ressources que leur offrait l'époque où ils vivaient.

Cependant tant de soin ne réussit pas à préserver leur fragile fortune des écueils, et quelque empressement qu'ils missent à s'humilier, à se dissimuler, ils ne purent pas toujours se faire assez petits et assez obscurs pour n'être pas vus dans la mêlée des amours-propres ; ils y reçurent quelques contusions.

Parlons d'abord des moindres accidents.

Dryden, après s'être mis dans les bonnes grâces de Sir Robert Howard, fit avec lui *la Reine Indienne*, qui eut un grand succès. Mais son noble collaborateur, après lui avoir fait l'honneur de lui emprunter ses idées et son style, se garda bien de le citer, et le titre porta le nom seul de Sir Robert. *Sic vos non vobis*[2]....

Même aventure avec le duc de Newcastle. L'illustre écrivailleur remit à Dryden une simple traduction en mot à mot de *l'Étourdi* de Molière ; Dryden prit la peine de remanier et de modifier la pièce pour l'accommoder au goût du jour et en

1. ... Next to your Beauty, these Virtues are the greatest Miracle of the Age. If I am the first that has taken the boldness to tell you this, in Print, 'tis because *I* am more ambitious than all others, to be known by the Title of, *Madam, Your Admirer, and humblest Servant*, T. D. — Mrs. Behn dédie sa comédie de *Feign'd Curtizans* à la même Nell Gwyn, et lui dit : « When you speak. men crowd to listen with that awfull reverence as to Holy Oracles or Divine Prophesies, and bears (*sic*) away the precious words to tell at home to all the attentive family the Gracefull things you utter'd..., etc. » Mais ce sont deux collègues.

2. La première édition, qui se trouve dans le volume de Sir Robert intitulé *Four New Plays*, a pour titre : *The Indian-Queen, a Tragedy. London*, Printed for H. Herringman,... 1665. — Le titre de la seconde édition, dans le volume de Sir Robert intitulé : *Five new Plays*, porte : *The Indian-Queen, a Tragedy*. Written by the Honourable Sir Robert Howard. London... DDCXCII. Aucune mention de Dryden. La pièce est maintenant imprimée dans ses œuvres.

faire *Sir Martin Mar-all :* le nom du duc fut seul prononcé [1]. Les geais titrés refusaient de frayer avec le paon vulgaire dont ils empruntaient les plumes. « S'ils font ensemble un autre ouvrage, dit le comte Almaviva, ordonné que le noble y mettra son nom, le poète son talent [2]. »

Dans le cas de Sir Robert Howard, Dryden put au moins tirer son épingle du jeu : il eut l'heureuse idée d'écrire seul une suite à *la Reine Indienne*, et *l'Empereur Indien*, bénéficiant du succès précédemment acquis, attira sérieusement l'attention sur le jeune écrivain [3].

Vers la même époque, il épousa la sœur de son protecteur, Lady Elizabeth Howard. Ce mariage d'une fille noble avec un poète, — de la race méprisable de ceux qui vivaient de leur plume, et n'avaient comme moyen d'existence que les ressources incertaines du théâtre et des cadeaux grapillés çà et là après des dédicaces pindariques, — ce mariage est fait pour surprendre. Certains indices autorisent, en effet, à penser qu'il ne fut pas entièrement honorable [4]. Peut-être Dryden crut-il

1. To the Duke's playhouse, where we saw the new play acted yesterday, « The Feign Innocence, or Sir Martin Marall; » a play made by my Lord Duke of Newcastle, but, as every body says, corrected by Dryden. (Pepys, 16 août 1667.) — Sir *Martin Marral*, The Duke of *New-Castle*, giving Mr. *Dryden* a bare Translation of it, out of a Comedy of the Famous *French* Poet *Monseur Moleiro* (*sic*). Downes, p. 28. — La première édition ne porte pas de nom d'auteur (voy. ma bibliographie). La pièce fut inscrite à Stationers' Hall, le 24 juin 1668, comme l'œuvre du duc, sans aucune mention de Dryden. (Malone, *Vie de Dryden*, p. 93.) *Sir Martin Mar-all*, comme la *Reine Indienne*, est maintenant imprimé dans les *Œuvres* de Dryden ; de sorte que ce collaborateur, traité si dédaigneusement par ces messieurs, a fait parvenir leur nom à la postérité.

2. *Mariage de Figaro.*

3. Dryden eut l'habileté, quand on joua l'*Empereur Indien*, de faire remettre aux spectateurs de la première représentation un court imprimé : « Connexion of the *Indian Emperour* to the *Indian Queen.* » Allusion à cela dans le *Rehearsal.*

4. Le mariage est du 1er décembre 1663. Avant d'épouser Dryden, Lady Elizabeth Howard paraît avoir eu des relations de nature douteuse avec le comte de Chesterfield. Voyez sur ce point un des récents biographes de Dryden, Mr. Christie. Les ennemis de Dryden disent la chose plus brutalement :

> Hear me dull Prostitute, worse than my Wife,
> Like her the Shame and Clog of my dull Life,...
> Against my Will, I marry'd a Rank Whore :
> After two Children, and a third Miscarriage,
> By Brawny Brothers Hector'd into Marriage, etc.
>
> (*Satyr to his Muse ; by the Author of* Absalom *and* Achitophel, attribuée à Somers.)

Dryden était d'une bonne famille : son oncle était Sir John Driden ; sa mère

par là prendre un pied plus sûr dans la belle société, et améliorer sa situation d'écrivain. S'il eut en effet cette idée, il se méprit de la façon la plus complète; on le lui fit bien voir. Le poète ne tarda pas à découvrir que, ayant épousé la fille de la maison, il n'était pas pour cela de la famille.

En dédiant ses *Dames rivales* au comte d'Orrery, il avait vanté la supériorité des pièces rimées sur les autres. Sir Robert Howard se posa tout à coup en champion des vers blancs, et, dans une préface[1], attaqua la rime en faisant toutefois une exception en faveur des œuvres du comte d'Orrery, mais s'abstenant soigneusement du moindre éloge pour son beau-frère. Celui-ci, dans son *Essai sur la poésie dramatique*, introduisit Sir Robert Howard — sous le nom de Crites — parmi les personnages très distingués qui prennent part à la discussion, se contentant de répondre à ses arguments sous le nom de Neander. Sir Robert fut choqué que Dryden ne lui laissât pas tout de suite le dernier mot. Dans son avertissement du *Duc de Lerme*, il entreprit de lui faire sentir quelle distance il y avait toujours entre eux, et combattit les idées du mari de sa sœur du ton ennuyé et dédaigneux d'un grand seigneur qui se commet[2].

Dryden répliqua dans une *Défense d'un Essai sur la poésie dramatique*[3], se contentant de décocher quelques pointes

était petite-fille de Sir Gilbert Pickering. Mais enfin lui était roturier, et travaillait pour vivre. Un de ses frères était marchand de tabac à Londres et deux de ses sœurs avaient épousé de petits commerçants.

1. Avertissement de *Four New Plays*. Deux de ces pièces sont en vers rimés.

2. « I suppose I need not trouble the Reader with so impertinent a delay to attempt a farther Confutation of such ill-grounded reasons, then thus by opening the true state of the Case... I will not... pretend to say, why I writ this Play, some Scenes in blank Verse, others in Rhime, since I have no better a reason to give then Chance, which waited upon my present Fancy; and I expect no better a reason from any ingenious person... » Il ne nomme même pas Dryden; il l'appelle « the Author of an Essay of Dramatick Poesie » « that Author ». La réponse est très brève.

3. Mise en tête de la seconde édition de l'*Empereur Indien*. Il y dit : « To begin with me, he gives me the Compellation of *The Author of a Dramatique Essay;*... therefore, that I may not be wanting to him in civility, I return his Complement by calling him *The Author of the Duke of* Lerma. » Il y a dans la *Collection Dyce* au *South Kensington Museum* un exemplaire de cette deuxième édition avec la note suivante de Dyce : Lorsque Dryden se réconcilia avec Sir Robert Howard, *la Défense* fut supprimée, et il est très rare maintenant de la rencontrer.

malicieuses à Sir Robert, sans se départir du calme et du bon ton. Mais quoi qu'il fît, son beau-frère ne lui pardonna pas d'avoir osé maintenir en face de lui son opinion, et il en résulta pendant quelque temps une brouille qui excita la verve des faiseurs de satires.

Au moins dans toute cette affaire, avec quelque hauteur aristocratique qu'on le traitât, Dryden conserva-t-il son droit de réponse. On l'attaquait, il ripostait; c'était une lutte à armes égales; s'il lui manquait quelque chose du côté de la naissance, il y avait compensation du côté du talent. Il pouvait donc lui arriver pire accident; il pouvait être pris à partie, et plus vivement encore, et se trouver dans l'impossibilité de se défendre, comme cela lui arriva avec le duc de Buckingham.

Le duc de Buckingham donna, en 1671, la pièce intitulée *la Répétition*, qu'il avait composée, assure-t-on, avec le secours très utile de Butler, de Sprat, son chapelain [1], et de Matthew Clifford, directeur de la Chartreuse (actuellement *the Charterhouse*). Encore trois pauvres malheureux qui furent à la peine sans être à l'honneur; leur nom ne fut pas cité. *La Répétition* est une parodie des plus fines et des plus spirituelles des pièces héroïques, et paraissait avec le plus heureux à-propos au moment où ces pièces extravagantes étaient à l'apogée de leur vogue. *La Répétition*, si petite qu'ait pu y être la part de Buckingham, fait néanmoins grand honneur à son esprit et à sa hardiesse littéraire, car il fut seul à oser dire tout haut son fait à la mode, et à remonter le courant au moment de sa plus grande violence. Ce qui rend sa hardiesse encore plus méritoire, c'est qu'il s'en prenait à un genre où plusieurs de ses confrères de l'aristocratie, les Howard, les Orrery, etc., avaient illustré leur nom. La pièce elle-même était en effet une parodie générale; et jusqu'ici il n'y a qu'à approuver sans réserve. Mais le personnage de Bayes devint, de par le duc, une caricature personnelle de Dryden; Buckingham lui-même, à grand'peine, donna des leçons à l'acteur Lacey et lui apprit à reproduire la voix, les gestes et jusqu'aux tics du poète; il alla même jusqu'à l'habiller comme lui, afin qu'il n'y eût pas

1. Ses fonctions, fait spirituellement remarquer M. Forgues, devaient être « une étrange sinécure ».

d'erreur possible[1]. En effet, les rieurs ne s'y trompèrent pas, et Dryden resta affublé toute sa vie du sobriquet de Bayes.

Quelque cent ans plus tard l'acteur auteur Foote manifesta l'intention de représenter le docteur Johnson sur la scène. Johnson dînait chez le libraire Thomas Davies quand il apprit ce que Foote lui préparait : « Monsieur, demanda-t-il à son amphytrion, quel est le prix ordinaire d'un bâton de chêne? — Six pence. — Eh bien, alors, Monsieur, permettez-moi d'envoyer votre domestique m'en acheter un d'un shilling. Je désire faire les choses consciencieusement ; car on m'apprend que Foote veut faire ma *charge*, comme il dit, et il ne la fera pas impunément, j'y suis bien résolu. » Foote fut instruit des dispositions du docteur et jugea prudent de ne pas affronter son indignation. Il fit bien. « Monsieur, disait Johnson à Boswell, je lui aurais cassé les os. Je lui aurais épargné la peine de se faire couper une jambe; je ne lui aurais pas laissé une jambe à couper[2] ! »

Dryden, lui, resta muet[3]. Non seulement il ne songea pas à prendre un bâton de chêne, mais il ne permit même pas à sa plume de défendre sa réputation d'écrivain. Quand elle se mêlait de riposter à des ennemis, elle faisait pourtant de bonne besogne, et à plusieurs ses blessures satiriques cuisent encore. Ce n'était pas non plus que le duc de Buckingham ne prêtât pas le flanc aux épigrammes; on le lui prouva plus tard, et de reste. Mais quoi! il était alors le favori chéri de Charles II, et il ne fallait pas que, pour le plaisir de se venger, Dryden s'exposât à déplaire au roi et à faire écrouler d'un seul coup le long échafaudage de sa fortune littéraire. *Bayes* se tut donc, et attendit dix ans que son critique fût déchu de sa position

1. Spence, p. 63. — *The Rehearsal*, édition Arber.
2. Boswell, vol. V, p. 233, et vol. III, p. 96.
3. Dans son *Essai sur la Satire*, écrit en 1693, il donne de fort mauvaises raisons de son mutisme. « Je n'ai pas répondu à *la Répétition*, dit-il, parce que je savais que l'auteur avait posé devant lui-même pour peindre sa toile, et qu'il était lui-même le *Bayes* de sa bouffonnerie ; parce que je savais aussi que des gens qui valent mieux que moi étaient plus intéressés dans cette satire que je ne l'étais ; et enfin parce que Mr. Smith et Mr. Johnson [deux personnages de la pièce], les principaux soutiens de l'œuvre, étaient deux êtres si ternes dans leur conversation, que je ne leur voyais de ressemblance qu'avec leurs propres parents, les nobles messieurs d'esprit et de plaisir. »

inaccessible et qu'il fût permis de lui rendre dent pour dent. Quand alors il écrivit, dans *Absalon et Achitophel*, son portrait de Zimri, on vit bien qu'il n'avait rien oublié, et que s'il était d'abord resté silencieux, ce n'avait été ni par dédain, ni par indifférence, ni parce que la matière faisait défaut pour la réplique.

Mais la patience de Dryden devait être mise encore à de plus pénibles épreuves.

Un des hommes qu'il était le plus difficile et le plus important de se concilier dans la noblesse, c'était John Wilmot, comte de Rochester. Jeune, élégant, spirituel, ardent et capricieux, sans vergogne et sans scrupules, vivant de pair à compagnon avec le prince, et par là tout-puissant; fécond auteur de satires où personne, pas même son roi, n'était épargné, et par là redoutable[1], menant la mode et le plaisir, il aspirait à mener le goût, et, comme il ne faisait rien à demi, à régner en dictateur sur toutes les choses du bel esprit[2].

Un jour, une actrice nouvelle, Mrs. Barry, abordait la scène. Après trois tentatives malheureuses, elle était déclarée incapable par tous les amateurs et hors d'état de jamais tenir un rôle d'une façon supportable. Rochester là-dessus, « afin de montrer la supériorité de son jugement[3] », prenait feu pour elle, affirmait bien haut qu'elle serait bientôt la meilleure actrice de la scène anglaise, et pour n'en pas avoir le démenti,

1. La plus implacable des plumes, en fait de satire, était la sienne... le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers. (Hamilton, p. 206.)

2. Lee, dédiant à Rochester sa première pièce, *Néron*, lui dit qu'il est « *absolutely Lord of Wit.* » — Sir Francis Fane lui dit qu'il est « *the most accomplish'd of all Mankind that I ever Knew, read, or heard of, by Humane Testimony...* » Et il ajoute cet éloge étonnant : « *I never return from your Lordships most Charming and Instructive Conversation, but I am inspir'd with a new Genius, and improv'd in all those Sciences I ever coveted the Knowledge of : I find my self, not only a better Poet, a better Philosopher; but, much more than these, a better Christian : your Lordship's miraculous Wit, and intellectual pow'rs being the greatest Argument that ever I could meet with for the immateriality of the Soul; they being the highest exaltation of humane Nature; and, under Divine Authority, much more convincing to suspicious Reason, than all the Pedantick proofs of the most Learnedly peevish Disputants; so that, I hope, I shall be oblig'd to your Lordship, not only for my Reputation in this World, but my future Happiness in the next...* (Dédicace de *Love in the Dark.*)

3. To shew them he had a Judgment superiour. (Betterton, p. 14.)

se consacrait pendant six mois à l'instruire. On dit qu'il y eut beaucoup de mal, mais il tint bon, et le jour où il crut son élève suffisamment préparée, il invita le roi, le duc et la duchesse d'York à venir l'applaudir. D'aussi augustes juges ne pouvaient avoir tort : elle eut donc un grand succès et Rochester triompha avec elle [1].

Dryden n'eut garde de négliger un homme aussi influent, et qui mettait tant de passion et de ténacité au service de son amour-propre. En 1673, il dédia sa comédie du *Marriage à la mode* au « Très Honorable comte de Rochester », avec cette épigraphe significative :

> Quidquid sum ego, quamvis
> Infra Lucilli censum ingeniumque, tamen me
> Cum magnis vixisse invita fatebitur usque
> Invidia, et fragili quærens illidere dentem
> Offendet solido [2].

Sa dédicace est une œuvre laborieuse où il s'étudie à louer sous toutes ses faces le vaniteux personnage dont il quête les sourires. Les longs développements élogieux en font une lecture lourde et pénible ; mais, par ses longueurs mêmes, par l'insistance des flatteries, par le soin que le poète met à s'humilier, par l'importance littéraire du patron qu'il salue, le document est intéressant et vaut qu'on le cite presque en entier, comme un des spécimens les plus remarquables du genre.

« Mylord, je dédie humblement à Votre Seigneurie ce poème dont vous avez bien voulu, dès le début, vous dire le patron, avant qu'il fût produit sur la scène. Je puis aller plus loin encore, avec votre permission, et dire qu'il a reçu les corrections de vos nobles mains, avant qu'il fût propre à être présenté au public. Vous voudrez bien peut-être aussi vous rappeler avec combien de bonté pour l'auteur, et combien d'indulgence pour la pièce, vous l'avez recommandée aux regards de Sa Majesté, alors à Windsor, et comment, par l'approbation qu'Elle en donna par écrit, vous lui avez frayé le chemin et procuré un accueil favorable à la scène.... Je suis sûr que, s'il y a

1. ... He made her Rehearse near 30 times on the Stage, and about 12 in the Dress she was to Act it in... the Dutchess of *York*... made her a Present of her Wedding-Suit... (Betterton, p. 15-17.)
2. Horace, *Satires*, II, 1.

dans cette pièce quelque chose où je me sois élevé au-dessus de l'humilité ordinaire de mes comédies, je dois reconnaître que j'en suis redevable entièrement à la faveur d'être admis dans le commerce de Votre Seigneurie. Et ce n'est pas moi seulement qui puis dire ceci, moi qui n'ai pas de prétentions de ce côté; mais les meilleurs auteurs comiques de notre temps se joindront à moi pour reconnaître qu'ils ont reproduit les galanteries des cours, la délicatesse du langage et les convenances des manières avec plus de succès en regardant Votre Seigneurie que s'ils avaient pris leurs modèles à la cour de France. Mais cela ne sera point un sujet d'étonnement pour l'univers, qui sait l'excellence de vos talents naturels et ceux que vous avez acquis par une noble éducation. Ce que j'admire avec plus de raison c'est que, étant courtisan si achevé, vous n'avez oublié ni les liens de l'amitié, ni la pratique de la générosité. Dans le peu d'expérience que j'ai eu de la Cour (et, je l'avoue, je ne désire pas l'augmenter), j'y ai vu régner la faveur, et plus encore le dénigrement : peu d'hommes y sont assez assurés d'un ami pour n'être pas ridiculisés par lui quand ils ont le dos tourné. Il y a une catégorie moyenne de courtisans qui ont le bonheur de n'avoir pas d'esprit et qui sont par là à l'abri de toute inquiétude; mais ceux-là suppléent à ce qui leur manque de ce côté par un excès de méchanceté pour ceux qui sont spirituels. Or, il n'y a pas de persécution pareille à celle des sots : ils ne peuvent jamais être assez considérables pour qu'on parle d'eux, — de sorte qu'ils sont en sûreté par leur seule obscurité, — et ils deviennent méchants aux hommes d'esprit par la grande diligence de leur envie, qui veille toujours pour signaler et aggraver leurs défauts.... Voilà les hommes dont l'unique occupation est de chasser l'esprit bien loin de la connaissance des princes, de crainte qu'il ne fasse honte à leur propre ignorance. Cette espèce particulière de méchanceté, Votre Seigneurie ne l'a pas tant évitée que vaincue. Mais si, grâce au caractère excellent d'un royal maître, toujours plus disposé à entendre le bien que le mal; si, par sa disposition à vous aimer; si, par votre mérite personnel; si, par le charme de votre conversation, la grâce de vos manières, votre connaissance des grands et votre habitude des cours, vous avez pu vous préserver avec honneur au milieu de tant de dangers, cependant le souvenir des hasards courus vous a au moins inspiré de la pitié pour d'autres qui, étant vos inférieurs en qualité et en esprit, sont cependant persécutés parce qu'ils sont en petit ce que Votre Seigneurie est en grand. Car ces gens s'en prennent à tout ce qui est doué d'intelligence; et s'il m'est permis d'être assez vain pour l'avouer, dans leurs attaques aux poètes, ils ont été jusqu'aux limites mêmes de l'intelligence, —jusqu'à moi. De sorte que si notre bonne fortune à tous n'avait pas suscité Votre Seigneurie pour nous défendre, je ne sais pas si rien aurait été plus ridicule à la cour que les écrivains. C'est à la faveur de Votre Seigneurie que nous devons généralement d'être protégés et patronnés, ainsi qu'à la noblesse de votre nature qui ne souffre pas que le plus faible reflet de votre esprit soit méprisé chez

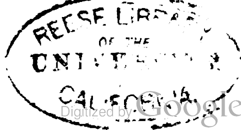
d autres. Vous avez bien voulu souvent, non seulement excuser mes imperfections, mais défendre contre les critiques en question ce qu'il y avait de tolérable dans mes écrits; et, ce que je ne pourrai jamais oublier, vous avez été soigneux de ma fortune [1] en même temps que de ma réputation. Vous avez mis votre sollicitude à suppléer à la négligence que j'avais de moi-même et à vaincre la fatale modestie des poètes, par laquelle ils se soumettent à des besoins perpétuels plutôt que de devenir importuns aux gens qui disposent de la libéralité des rois, et qui, déshonorant la largesse de leur maître, laissent dans le besoin ceux qui s'efforcent au moins de lui plaire, et à l'entretien desquels il a généreusement pourvu, quoique les fruits de sa faveur royale soient souvent arrêtés en d'autres mains [2]. Mais Votre Seigneurie m'a mis dans l'impossibilité de me plaindre de la cour pendant qu'Elle y est. J'ai ressenti les effets de votre médiation dans tous mes intérêts; et elle a été d'autant plus noble qu'elle a été entièrement spontanée. J'ai été à Votre Seigneurie (si je puis oser la comparaison) comme le monde a été créé, sans savoir à qui il devait d'être; et je ne vous ai apporté qu'une disposition obéissante et passive à être votre créature. Cette noblesse dont vous avez fait preuve, je me crois d'autant plus obligé de la reconnaître que, si je ne le faisais pas, le souvenir en aurait pu être entièrement perdu; car vous êtes doué de cette excellente qualité d'une nature sincère, qui est d'oublier le bien que vous avez fait.

» Mais, Mylord, j'aurais dû réfléchir que, si vous êtes un généreux patron, vous êtes aussi un grand juge, et que, en vous louant mal, j'encourrais une plus sévère accusation d'ingratitude que celle que j'ai voulu éviter. J'ai besoin de toute votre bonté habituelle pour la dédicace que je vous adresse de cette pièce qui, bien qu'elle soit peut-être la meilleure de mes comédies, est cependant si pleine de fautes, que j'aurais redouté de vous avoir pour critique, si je ne vous avais pas, avec une certaine habileté politique, donné l'ennui d'être mon protecteur. L'esprit semble s'être logé plus noblement [3] dans ce siècle que dans aucun siècle précédent; et les hommes de mon humble condition ne sont écrivains que parce que certains membres de la noblesse, et Votre Seigneurie au premier rang, sont au-dessus des maigres louanges que la poésie pourrait leur donner. Mais que ceux qui aiment à se voir surpassés encouragent chez Votre Seigneurie des talents si dangereux; pour ma part, je suis obligé d'avouer que j'ai pour moi-même assez de sollicitude pour me contenter de lire vos morceaux en vers, sans désirer que vous songiez à écrire une scène entière ou une pièce; j'imite en cela la prudence

1. N'y a-t-il pas là une invitation discrète à Rochester de songer à être généreux dans la circonstance présente?

2. Allusion évidente à la pension que Dryden recevait comme poète-lauréat, pension fort mal payée, comme on le verra.

3. Que noble appartement est là joliment dit!



ordinaire de ceux qui ont le dessous dans un duel, et qui à la première blessure qu'ils reçoivent, se déclarent satisfaits. Votre Seigneurie n'a plus qu'un pas à faire; non content d'être le patron du bel esprit, vous pouvez en devenir le tyran[1], et opprimer nos faibles réputations avec plus de facilité que vous ne les protégez actuellement. Mais ce sont là, Mylord, des desseins qui n'entrent pas dans votre esprit, pas plus qu'il n'entre dans la pensée du roi de France de conquérir la Suisse. C'est un triomphe stérile qui ne vaut pas que vous vous donniez le mal de l'obtenir, et qui ne ferait que ranger parmi vos esclaves celui qui est déjà,

» Mylord,

» De Votre Seigneurie, le très obéissant et très fidèle serviteur,

» John Dryden. »

Rochester eût été bien difficile s'il n'eût pas été content. Il paraît avoir témoigné sa satisfaction dans un billet à prétentions littéraires auquel Dryden répondit en s'inclinant encore davantage devant le génie du noble Lord. « La réponse de Rochester l'a ébloui; il se déclare vaincu avec ses propres armes. Je m'aperçois, ajoute-t-il, qu'il ne m'appartient pas de lutter en quoi que ce soit avec Votre Seigneurie qui sait, sur le sujet le plus indigne, écrire mieux que je ne le puis sur le sujet le plus beau.... Ma seule consolation, c'est que ce que j'ai écrit a été rendu public; et que je m'aime assez pour cacher la lettre de Votre Seigneurie; car ce qui aurait donné de la vanité à tout autre poète ne m'a donné que de la confusion.... Vous êtes comme la *rerum natura* de votre Lucrèce,

Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri[2]. »

Les choses semblaient donc aller pour le mieux. Malheureusement, il ne suffisait pas à Rochester qu'on l'encensât ainsi : il fallait encore que l'encens fût pour lui seul, et refusé aux autres. Dryden, tout occupé de se faire de nombreux protecteurs, n'avait pas prévu cette difficulté, et s'était cru heureux d'obtenir l'amitié de Sheffield, comte de Mulgrave. Cette amitié fut pour lui la source d'ennuis sans nombre.

1. O my prophetic soul! (*Hamlet*, acte I, sc. 5.)
2. *Œuvres*, édit. W. Scott, vol. XVIII, p. 89 et suiv. — Rochester avait traduit des fragments de *Lucrece*. Voy. ses *Poems on Several Occasions*, p. 45.

Rochester, après avoir été dans les meilleurs termes avec Mulgrave[1], avait eu avec lui un duel dont il s'était tiré fort peu à son honneur, en se disant tout à coup malade sur le terrain et hors d'état de se battre[2]. Son adversaire avait eu grand soin de tenir la chose aussi peu secrète que possible, et l'on conçoit que Rochester ne lui ait pas su un gré infini de ses indiscrétions. Les bonnes relations de Dryden avec Mulgrave aigrirent encore sa bile. Blessé de voir que celui à qui il avait cédé le domaine du courage venait lui disputer encore le domaine du bel esprit, piqué du talent de Dryden et d'une réputation qui se mettait trop en travers de sa propre ambition littéraire, Rochester résolut de se venger, et commença aussitôt les hostilités, mais contre le poète seul. Il recommanda au roi Elkanah Settle, et Dryden eut son Pradon.

Ce pauvre Settle, dont on se garde bien depuis longtemps de lire les œuvres, et dont le nom n'a survécu que comme synonyme de présomption ridicule et de comiques déboires[3], avait donné en 1666 sa première tragédie, *Cambyse, roi de Perse*, piètre ouvrage qui avait pourtant réussi, grâce au jeu des acteurs, à aller jusqu'à six représentations[4]. Ce modeste succès le désigna à l'attention de Rochester pour le dessein qu'il avait formé. Une nouvelle tragédie de Settle, *l'Impératrice du Maroc*, fut, par l'influence de l'autocrate irrité, représentée pour la première fois au palais de Whitehall : cet honneur n'avait jamais été accordé à Dryden, encore qu'il fût poète lauréat. Pour que son humiliation fût complète, les dames et les gentilshommes de la cour furent les acteurs de la pièce ; Mulgrave, peu soucieux de l'affront fait à son protégé, écrivit le prologue pour la première représentation, et Rochester,

1. Témoin une pièce de vers intitulée *An Epistolary Essay from Lord Rochester to Lord Mulgrave upon their mutual Poems*. Voyez *The Works of the English Poets* édités par A. Chalmers, vol. VIII, p. 244.

2. Voy. *Memoirs of his Grace* John *Duke of* Buckingham. *Written by himself*, p. 8, 9, 10, dans le vol. II de *The Works of John Sheffield*.

3. Sur Settle, voy. Nichols, *Literary Anecdotes*, vol. I, p. 41, note *, et les biographes de Dryden.

4. « The first new Play that was Acted in 1666, was : *The Tragedy of* Cambyses, *King of Persia*, wrote by Mr. *Settle* : Cambyses, was perform'd by Mr. *Betterton* :... All the other Parts, being perfectly well Acted, it succeeded six Days with a full Audience. » (Downes, p. 27.)

pour bien montrer l'intérêt qu'il prenait à la chose, composa un prologue pour la seconde[1].

La pièce avait besoin d'être ainsi soutenue. Il est difficile d'imaginer une intrigue plus extravagante et plus compliquée, développée dans un style plus raboteux et plus niais.

L'impératrice du Maroc est une coquine qui a habilement empoisonné son mari et médite de se débarrasser aussi du roi son fils, pour mettre sur le trône son amant Crimalhaz. Pendant qu'on la croit plongée dans la douleur et occupée à pleurer la mort de son époux, elle se fait conter fleurette par ledit Crimalhaz, et Muly Hamet, général des armées royales, les surprend endormis à côté l'un de l'autre. Le jeune roi apprend cette découverte et n'hésite pas à y ajouter foi ; mais sa mère, sans se déconcerter, accuse Muly Hamet d'avoir voulu la séduire, et, séance tenante, décide son très crédule fils à le jeter en prison, puis à l'envoyer en exil.

Le vertueux Crimalhaz, lui, est nommé trésorier du royaume, et s'empresse de s'enfuir dans les montagnes avec le trésor et l'armée. Là, de concert avec sa maîtresse, il tâche d'attirer le roi dans un guet-apens; puis, n'ayant pas réussi, il se réconcilie avec lui, revient à la cour, et pour fêter sa rentrée en grâce, offre à son prince un ballet dont le sujet, un peu bien surprenant au Maroc, est Orphée venant chercher Eurydice aux enfers. Or, par suite des machinations de la reine mère, le rôle d'Eurydice est rempli par la jeune reine sa bru, à l'insu du jeune roi, lequel a pris le costume d'Orphée pour échapper à Crimalhaz qui, lui dit-on, cherche à le tuer. Au moment où Orphée va entraîner Eurydice, la jeune reine à qui l'on a persuadé qu'Orphée n'est autre que Crimalhaz, et que celui-ci a pris ce moyen pour l'enlever, poignarde son mari à qui elle vient de s'unir après mille traverses.

Crimalhaz devient roi. Mais, sans en rien dire, il aimait secrètement la jeune reine. Il lui offre sa main, pour venger par lui son époux ; après quelques hésitations, elle l'accepte, et est confrontée avec la reine mère. Celle-ci, ne se méfiant de rien, presse son amant de mettre la jeune veuve à mort ; mais c'est elle-même qu'il fait saisir par ses gardes. Se voyant ainsi

1. Ces prologues sont imprimés en tête de l'*Impératrice du Maroc*.

prise, la reine mère implore la pitié de sa rivale, s'approche d'elle à genoux, et, se relevant par un mouvement soudain, la poignarde et se jette ensuite sur le perfide Crimalhaz. Arrêtée à temps, et ne pouvant arriver jusqu'à lui, elle se tue elle-même.

Pendant que les deux femmes rendent le dernier soupir, Crimalhaz apprend que son armée a été vaincue par le général Muly Hamet, qui revient à propos d'exil pour terminer la pièce. Il s'empare de l'usurpateur, le fait mettre à mort, et la dernière scène nous montre son corps et ceux de ses complices pendus à un mur garni de crocs.

Telle est l'intrigue principale de cette tragédie ; mais, comme si ces complications ne suffisaient pas, il y a d'autres intrigues : il y a, entre autres, l'amour du général Muly Hamet pour la belle Mariamne, princesse de la famille royale, aimée aussi par Hametalhaz, son geôlier, qui, recevant l'ordre d'apporter à Crimalhaz, dont il est l'âme damnée, la tête de sa prisonnière, nous apprend *ex abrupto* qu'il a « l'orgueil d'être son gardien et son esclave [1] ».

La pièce est tissue de surprises de ce genre : la seule fibre que l'auteur, semble-t-il, cherche à faire vibrer en nous, c'est celle de la stupéfaction. Ainsi au premier acte, tandis que le prince royal, qui sera roi au deuxième, gémit dans les fers, son amante Morena vient lui annoncer que son père consent à leur union. Transports de joie du jeune prince. « Oui, reprend-elle, à notre union dans la mort [2]. »

Quand le général Muly Hamet, disgracié, est à son tour envoyé en prison (tout le monde va un peu en prison dans cette pièce), Mariamne vient lui apporter son épée et lui dire : « Vous êtes libre ; fuyez. — Eh quoi ! s'écrie-t-il, faut-il que je fuie loin de la présence de ma princesse ? — Non,

1. ... I have...
The pride to be her Jaylor... and her Slave.
(Acte V.)

2. I come to tell you that your Father's kind,
And has our mutual Happiness design'd, etc.
Muly Labas. This does disperse my Fears, checks my Despair :
And has my Father... Shall we then... and are
Our Loves and Hopes... Oh my unruly Joy, etc.
Morena. Know then, to grant our Souls a stricter Tye,
He has decreed... we shall together Dye.
(Acte I, sc. 1.)

restez! — Astres cléments. — Oui, dans ma mémoire[1]! »

Il y a particulièrement au dernier acte une scène où les surprises sont étrangement accumulées : Muly Hamet fait son entrée en vainqueur dans la capitale ; la belle Mariamne salue son amant du haut d'un balcon. Tout à coup Crimalhaz paraît à côté d'elle, et menace de la tuer *hic et nunc* si l'on ne promet de lui laisser la vie et la couronne. Elle va périr, quand Hametalhaz, le sensible geôlier, survient à son tour sur le balcon, désarme Crimalhaz, déclare son amour pour Mariamne et tout de suite la remet magnanimement à son rival Muly Hamet. Celui-ci est frappé, comme il convient, de tant de grandeur d'âme, et, pour lui témoigner son estime, lui offre une couronne, que l'autre accepte.

Le langage et le style sont au moins à la hauteur de l'intrigue. « Je verse mes larmes, dit la reine mère, comme la pluie tombe en Égypte, envoyée non par des motifs ordinaires, mais pour annoncer des destructions, des ruines, des fléaux et des funérailles. Je ne tire jamais de larmes de mes yeux que lorsque ces larmes tirent du sang[2]. »

Muly Hamet, partant en exil, est surpris par une averse de grêle, chose absolument nouvelle au Maroc. Il s'étonne et interroge un prêtre (c'est du reste un faux prêtre) : « Quoique le Maroc ne voie jamais d'averses de grêle, prêtre obtus, que me présage tout ceci? — Cela présage ... — Quoi? — Que les destins... ont dessein... — De me fatiguer d'impertinences comme les tiennes[3]! »

Voilà le rival qu'on opposait à Dryden. Il serait difficile de

1. And must I from my Princess presence fly?
Mariamne. No, stay.
Muly H. Kind Stars!
Mariamne. Yes, in my Memory.
(Acte III, sc. 2.)

2. I shed my Tears, as Rain in *Egypt* falls,
Sent for no common cause, but to foretell
Destructions, Ruins, Plagues, and Funerals.
I ne'er draw Tears but when those Tears draw Blood.
(Acte III, sc. 2.)

3. *Muly H*. Though show'rs of Hail *Morocco* never see,
Dull Priest, what does all this Portend to me?
Hametalhaz. It does Portend... *Muly*. What?
Ham. That the Fates.., designe...
Muly. To tire me with Impertinence like thine.
(Acte IV, sc. 2.)

croire que Rochester fût en ceci poussé par la simple passion littéraire. Un homme aussi intelligent, en somme, et surtout aussi sensible au ridicule d'autrui, ne pouvait se méprendre à ce point. Il est clair qu'il prit le premier rimailleur qu'il trouva sous sa main pour faire comprendre à qui de droit que, s'il y avait d'autres protecteurs des lettres que Rochester, il y avait aussi d'autres poètes que Dryden, et sans doute il ne lui déplut pas de trouver un homme qui ne mît pas en danger sa propre gloire littéraire.

Telle qu'elle est, *l'Impératrice du Maroc* eut un grand succès. Il faut dire que, outre l'accueil tout particulier qu'on lui avait préparé à la cour, la pièce avait des mérites extérieurs qui alors n'étaient pas sans importance. Les décors étaient splendides et variés; l'averse de grêle dont il vient d'être parlé tombait sur la scène d'un ciel orageux où brillait un arc-en-ciel. On y voyait un grand fleuve couvert d'une flotte « magnifique » ; il y avait des coups de canon et des fanfares, un guet-apens, des chœurs, des Maures dansant autour d'un palmier, et l'enfer lui-même s'ouvrant sur la scène.

Après avoir été représentée à la cour, la pièce fut encore jouée un mois de suite par la troupe du Duc. Le malheureux Settle en perdit la tête. Il publia sa tragédie avec des gravures (c'était la première qui paraissait ainsi parée) ; sur le titre, il fit suivre son nom de ces mots: Serviteur du roi[1], se posa nettement en rival de Dryden, et, dans sa dédicace, essaya de le persifler[2].

Dryden commit l'insigne maladresse de se fâcher. Avec deux de ses confrères, Shadwell et Crown, il écrivit *ab irato* des *Remarques sur l'Impératrice du Maroc*[3], où il mit plus de passion que d'élégance et de bon goût. Il appelait Settle « un écrivailleur parvenu », « un misérable drôle ». « Son roi,

1. Voy. ma bibliographie. — En 1667, lorsqu'il publie sa tragédie de *Ibrahim l'Illustre Bassa*, Settle prend encore ce titre de « Serviteur du Roi, » qui semble être une concurrence au titre de « lauréat » de Dryden.

2. *But my Lord, whilst I trouble you with this kind of discourse, I beg you would not think I design to give rules to the* Press, *as some of our Tribe have done to the* Stage ; *No, that's a trick I do not pretend to* (allusion évidente à l'*Essai sur la Poésie dramatique*). — Voyez aussi, page 125, note 4, un autre fragment de cette dédicace, clairement dirigé contre Dryden.

3. Ces remarques ont été réimprimées dans les *Œuvres* de Dryden.

disait-il, ses deux impératrices, son traître et son sous-traître, que dis-je, son héros, ont tous un air de ressemblance avec leur père; leur folie est de naissance, et l'on retrouve en eux quelque chose de l'Elkanah. » Il discutait longuement, avec des critiques de mots fastidieuses, deux de ses vers, et finissait par dire: « Bien sûr, l'auteur a écrit ces deux vers à bord d'un bâteau pêcheur pendant une tempête, et, pris du mal de mer, a vomi d'un coup une masse de sottises en grumeaux (*clotted*). » Il résumait ainsi son opinion : « Bref, c'est un animal de la plus déplorable intelligence, sans lecture et sans conversation ; son être est dans une pénombre de sens, avec quelques lueurs de pensée dont il ne peut parvenir à faire ni de l'esprit, ni de l'anglais. »

Dans une lutte de gros mots l'homme de valeur est toujours le battu; le sot trouve plus facilement des injures que des raisons. Settle répondit quatre-vingt-quinze pages in-quarto dans le style où on le conviait, et s'y montra facilement supérieur. Il appela Dryden voleur, et eut le dernier[1]. Dryden n'avait réussi qu'à prolonger le succès de son rival.

Celui-ci toutefois ne jouit pas longtemps de sa gloire. Après l'avoir élevé, Rochester, jaloux de son succès, prit plaisir à l'abaisser, et donna sa faveur à John Crown qui, sur sa recommandation[2], fut chargé par le roi d'écrire le *Masque de Calisto*, qu'on représenta en 1675 à la cour[3]. C'était une nouvelle injure directe à Dryden, et plus cruelle que la première : car il entrait dans ses fonctions de poète lauréat d'écrire ce genre

1. ... *With very little Conjuration, by those three remarkable Qualities of* Railing, Boasting *and* Thieving, *I found a* Dryden *in the frontispiece.* (Notes and Observations, etc.)

2. His (Crowne's) Writings soon made him known to the Court and Town : Yet it was neither to the Favour of the Court, nor of *Wilmot* Lord *Rochester*, one of the shining Ornaments of it, that he was indebted for the Nomination which the King made of him for the writing the Mask of *Calypso* [*sic*], but to the Malice of that noble Lord, who design'd by that preference to mortify Mr. *Dryden* (Dennis : *Original Letters*, etc., p. 49). — Voyez aussi Saint-Evremond [?], *Lettre à la duchesse de Mazarin*, en tête des œuvres de Rochester.

3. Voy. ma bibliographie. — Dans sa préface, il dit : « I was invaded, on the sudden, by a Powerful Command, to prepare an Entertainment for the Court... it was done by Command. » Et dans sa dédicace à « The Lady Mary, Eldest Daughter of His Royal Highness the Duke » : *This Poem, made like the first Man, by the Command, and for the Service of a Divinity...*

de pièces. Il tenta pourtant de reprendre pied, et offrit humblement un épilogue ; mais Rochester, qui veillait, le fit rejeter[1].

Crown, après avoir essayé du roman[2], n'avait encore donné au théâtre que trois pièces : *Juliana, ou la Princesse de Pologne*, fouillis inextricable de complications ; *Charles VIII, ou l'invasion de Naples par les Français*, pauvre tragédie qu'il avait eu soin de dédier à Rochester, et une comédie intitulée *The Countrey Wit*. Il avait aussi collaboré à une triste imitation de l'*Andromaque* de Racine, mi-partie vers et mi-partie prose. *Calisto* n'a rien ajouté à sa gloire dans la postérité. La séduction de la nymphe Calisto par Jupiter sous les traits de Diane, telle que la raconte Ovide, était un sujet un peu scabreux à mettre à la scène. Cela n'était guère une objection alors ; pourtant Crown, en délayant ce maigre thème en cinq grands actes, resta en deçà de la séduction. Jupiter, dans sa pièce, est rendu vertueux par la résistance de Calisto, et, pour se prémunir contre de nouvelles tentations, il la prie galamment « d'accepter le petit empire d'une étoile[3] ». La pièce fut surtout remarquable par le rang des acteurs qui y parurent : c'étaient, entre autres, les deux filles du duc d'York, Marie et Anne, plus tard reines d'Angleterre (la première joua Calisto), la comtesse de Sussex, fille naturelle du roi, et Mlle Sarah Jennings, qui devait devenir la duchesse de Marlborough. Le duc de Monmouth et d'autres gentilshommes y dansèrent avec des dames de la cour[4].

Une œuvre ainsi montée, avec décors et costumes à l'avenant des acteurs, devait réussir et réussit en effet : elle fut jouée à la cour plus de vingt fois, et Crown y gagna la faveur particulière du roi[5].

1. Cet épilogue, qui devait être dit par Lady Henrietta Maria Wentworth, qui jouait Jupiter, se trouve dans les *Œuvres* de Dryden, édit. W. Scott, X, p. 337.
2. *Pandion and Amphigenia*. Voy. ma bibliographie. C'est un roman de 307 pages dans le genre Scudéry.
3. I then entreat you will (to end this War!)
   Accept the small dominion of a Star. (Acte V.)
4. Dans sa pièce imprimée, Crown donne en grand détail les noms des nobles acteurs et danseurs.
5. The Dramatic Works of John Crown, 1873-1876. Voy. la préface et la notice en tête de *Calisto*.

Dryden accepta sans mot dire cette nouvelle blessure ; mais la même année, dédiant sa tragédie d'*Aureng-Zebe* à Mulgrave, il ne put dissimuler son ennui et son découragement. Il parla de « ces malheureuses gens que, dans notre erreur, nous appelons les grands ». « Je ne suis pas fait, ajoute-t-il, pour louer une cour, moi qui ne soupire après rien sinon le calme et le bien-être de la retraite... Je ne désire plus être le Sisyphe du théâtre et soulever avec un labeur sans fin une pierre... qui retombe perpétuellement. » Et il songe de nouveau à la poésie épique.

Cependant Rochester, de plus en plus capricieux, se fatiguait aussi de Crown (à cause du succès d'une nouvelle pièce de lui, *la Destruction de Jérusalem*[1]) et recommandait à Charles II et à son frère Thomas Otway.

Otway avait alors vingt-cinq ans ; après avoir tenté sans succès le métier d'acteur[2], il avait été, par la vivacité de son esprit et l'agrément de ses manières, admis dans la société de quelques jeunes viveurs[3], parmi lesquels deux de ses anciens condisciples d'Oxford, Lord Falkland et le comte de Plymouth, fils naturel de Charles II. Quand les nécessités de l'existence se firent sentir, la protection de ce dernier lui valut une charge de cornette dans l'armée. Mais l'état militaire ne lui réussit pas mieux que le métier d'acteur ; avant une année écoulée, il avait vendu son brevet et était revenu à Londres sans ressources. En 1675, il avait débuté comme auteur avec sa tragédie d'*Alcibiade*, qui jointe sans doute à ses mérites de bon vivant, car l'œuvre est d'une insipidité parfaite, attira sur lui l'attention de Rochester. Grâce à celui-ci, *Don Carlos*, d'ailleurs incomparablement meilleur qu'*Al-*

1. When *Crown's Hierusalem* had met with as wild, and unaccountable Success, as the *Almanzors*, his Lordship withdrew his Favours, as if he would be still in Contradiction to the Town. (Saint-Evremond [?], Lettre en tête des œuvres de Rochester.)

2. Downes, p. 34.

3.
Gay Coxcombs, Cowards, Knaves, and prating Fools,
Bullies of o're-grown Bulks, and little Souls,
Gamesters, Half-wits, and Spendthrifts (such as think
Mischievous midnight Frollicks bred by Drink
Are Gallantry and Wit,
Because to their lewd Understandings fit)
Were those wherewith two Years at least I spent...

(Otway, *The Poets Complaint of his Muse.*)

cibiade, eut un grand succès. Le jeune poète, peu habitué jusque-là au bonheur, remercia son protecteur avec effusion, dans sa préface, de l'appui qu'il lui avait donné auprès du roi et du duc d'York, lui fit le plaisir d'y mettre une impertinence à l'adresse de Dryden [1], et lui dédia sa tragédie suivante : *Titus et Bérénice* [2].

Mais il était dit que Rochester déconcerterait tout le monde. Il écrivit sa *Session des poètes*, et au milieu de traits plus ou moins élégants décochés à tous les poètes, sauf à ceux qui sont nobles, il parla ainsi de son dernier favori : « Tom Otway vint ensuite... et jura que pour écrire des vers héroïques nul ne le valait. *Don Carlos* avait si bien rempli ses poches, que sa gale était complètement guérie et ses poux tués jusqu'au dernier. Mais Apollon avait vu sa figure sur la scène, et prudemment ne jugea pas à propos de prendre le rebut d'un théâtre pour en faire le soutien d'une génération de poètes [3]. »

Puis, comme si ce n'était pas assez, le noble comte fit circuler anonymement (mais on devina bien l'auteur) une *Imitation de la dixième Satire du premier livre d'Horace* où il daube tout le monde : Dryden, qu'il appelle le premier *Poet*

1. Tho' a certain Writer, that shall be nameless (but you may guess at him by what follows) being ask'd his Opinion of this Play, very gravely cock'd, and cry'd, *I gad he knew not a Line in it he would be Author of*. But he is a fine facetious witty Person, as my Friend Sir *Formal* has it; and to be even with him, I know a Comedy of his, that has not so much as a Quibble in it that I would be Author of. And so, Reader, I bid him and thee Farewel. (*Œuvres*, 1712; l'édition de 1695, la plus ancienne qui soit au British Museum, ne contient pas la préface.)

2. Sur Otway, voy. Johnson, *Lives of the English Poets :* Otway; Vie d'Otway en tête de ses *Œuvres*, 1712; E. W. G. (c'est-à-dire Gosse) article sur Otway dans le *Cornhill Magazine*, décembre 1877. — *Don Carlos* est dédié au duc d'York. Le succès de la pièce fut si grand, que Settle, dit-on, déjà irrité d'avoir été supplanté par Crown, n'y tint plus, et envoya un cartel à Otway.

3. *Tom Otway* came next, *Tom Shadwell*'s dear *Zany*,
And swears, for Heroicks, he writes best of any :
Don *Carlos* his Pockets so amply had fill'd,
That his Mange was quite cur'd, and his Lice were all kill'd;
But *Apollo* had seen his Face on the Stage,
And prudently did not think fit to engage
The Scum of a Play-House for the Prop of an Age.

(*A Session of the* Poets, *Œuvres*, vol. I, p. 135.)

Squab (le poète pansu)[1], Settle le stupide, l'ennuyeux Crown, Otway l'embrouillé[2].

On comprend ce que Dryden dut souffrir à subir toutes ces blessures, et à se sentir le jouet des caprices fantasques d'un fat présomptueux en face de qui il avait la bouche close, comme en face de Buckingham. Que de fois il dut alors relire sa dédicace au « très honorable comte de Rochester », et sourire tristement en repassant ses flatteries inutiles à celui qu'il avait prophétiquement entrevu comme le tyran des lettres !

Mais ces épreuves rendirent service à Dryden : de cette période mortifiante pour l'homme le poète sortit plus fort et plus respectueux de son talent. Il avait jusque-là travaillé pour les autres ; il voulut écrire quelque chose pour lui-même (ce sont ses propres expressions[3]), et il fit *Tout pour l'Amour*. Cette pièce, la première œuvre réellement dramatique de Dryden (et du règne de Charles II), est le seul titre que Rochester ait à la reconnaissance de la postérité. Sans lui peut-être, sans ses dédains insolents, le poète n'eût pas fait un retour sur lui-même et donné au monde cette tragédie où, laissant là la mode, il revient au vrai drame, au vrai style; où il abandonne la rime[4]; où enfin vivent de vrais personnages animés d'un souffle shakspearien[5].

La pièce elle-même est une réponse aux prétentions des rivaux qu'on lui opposait, et une réponse plus heureuse que celle qu'il avait faite naguère à Settle, car aucun d'eux ne se sentit cette fois de force à riposter. La préface répondit non

1. « He was as plump as Mr. Pitt, » disait Pope. (Spence, p. 261.)

2. *Blund'ring* SETTLE... CROWN's tedious Scenes... *puzzling* OTWAY. (Horace's *Tenth Satire of the First Book imitated*. *Œuvres*, vol. I, p. 10-11.) — Otway, écœuré, exhala son ressentiment contre Rochester dans quelques vers amers de son poème *The Poets Complaint of his Muse*.

3. But it [the *Spanish Fryar*] was given to the people; and I never writ any thing for my self but *Anthony* and *Cleopatra*. (Préface de *The Art of Painting*.)

4. Lee suivit son exemple, et abandonna la rime la même année dans son *Mithridate ;* Otway aussi, en 1680, dans l'*Orpheline*.

5. Le titre, avec sa citation du nom de Shakspeare, et le prologue indiquent bien chez le poète un retour joyeux aux saines inspirations : « Il combat aujourd'hui désarmé — sans sa rime... Son héros... modère son ardeur et déclame (*rants*) à peine... Je pourrais en dire plus : une femme, une maîtresse, l'une et l'autre, à parler franc, trop bonnes pour la plupart d'entre vous : la femme douce, et la maîtresse fidèle. »

moins heureusement aux prétentions de leur protecteur, qu'il est facile de reconnaître dans des paroles comme celles-ci :

« Les hommes d'agréable conversation (ou du moins qui passent pour tels) et qui sont doués d'un grain d'imagination, auquel peut-être vient se joindre une petite teinture de latin, sont ambitieux de se distinguer par leur poésie du troupeau des gentilshommes :

> Rarus enim fermè sensus communis in illâ
> Fortunâ...

» N'est-ce pas là vraiment une misérable affectation, qu'ils ne se contentent pas de ce que la fortune a fait pour eux ? Faut-il qu'au lieu de jouir tranquillement de leur lot, ils se croient obligés de mettre leur sens en question, et, sans nécessité, d'exposer leur nudité aux regards du public ? Ils ne réfléchissent pas qu'ils ne doivent pas attendre d'hommes à jeun (*sober*) l'approbation qu'ils rencontrent chez leurs flatteurs après la troisième bouteille. Si un peu de brillant dans leur conversation nous les a fait prendre pour des hommes d'esprit, où était la nécessité de détromper le monde ? Un homme qui n'a que de mauvais titres à une propriété et qui cependant s'en trouve être le possesseur, cet homme-là apporterait-il de lui-même ses titres à Westminster pour les faire juger ? Nous autres auteurs, si le talent nous manque, nous avons au moins l'excuse que nous écrivons pour gagner une maigre subsistance ; mais que dire pour la défense de ceux qui n'ayant pas la vocation de la pauvreté pour noircir du papier, s'en vont, de gaieté de cœur, prendre la peine de se rendre ridicules ? Horace était certainement dans le vrai quand il disait qu'aucun homme n'est satisfait de son sort Un poète n'est pas heureux parce qu'il n'est pas riche ; et les riches sont mécontents parce que les poètes ne veulent pas les admettre dans leur confrérie. Les écrivains se trouvent par là dans une situation embarrassante : s'ils ne réussissent pas, il faut qu'ils meurent de faim ; et s'ils réussissent, quelque satire méchante est préparée contre eux, parce qu'ils ont eu l'audace de plaire sans permission. Mais tandis que les riches satiriques sont si ardents à détruire la gloire des autres, leur propre ambition est manifeste par leur préoccupation (*their concernment*) ; un poème d'eux doit être produit en public, et les esclaves doivent se jeter à plat ventre et la face contre terre, pour que le monarque apparaisse dans une plus grande majesté. Denys et Néron avaient les mêmes désirs ; mais avec tout leur pouvoir ils ne purent jamais parvenir à ce qu'ils eussent voulu. Il est vrai qu'ils se proclamaient poètes au son de la trompette ; et ils étaient poètes sous peine de mort pour quiconque osait les appeler autrement. Les auditeurs avaient, comme on le pense bien, de jolis moments à passer : ils étaient là, tremblant pour leur tête, et ayant l'air aussi grave que possible, car il y allait de la pendaison quand on riait hors de propos.... Mais quand le spectacle était fini et qu'un honnête

homme pouvait s'en aller sans accident, alors il se soulageait de son rire contenu si longtemps, avec la ferme résolution de ne plus jamais venir voir la pièce d'un empereur, eût-il mis dix ans à la faire. Cependant les vrais poètes étaient ceux qui.... avaient l'esprit de céder la palme de bonne grâce et de ne pas lutter contre un homme qui avait trente légions à ses ordres. Ils étaient sûrs d'être récompensés s'ils s'avouaient mauvais écrivains, et cela valait un peu mieux pour eux que d'être martyrs de leur réputation. L'exemple de Lucain avait suffi pour leur apprendre à vivre ; après qu'il eut été mis à mort pour avoir vaincu Néron, l'empereur fut sans conteste le meilleur poète de son empire.... »

L'épigramme était sévèrement appliquée et frappait juste. L'indignation inspirait mieux Dryden que la flatterie.

Cependant Rochester n'avait pas dit encore son dernier mot.

Quand Lucas, dans le *Médecin malgré lui*, rappelle Jacqueline au respect qu'elle doit à son maître, Géronte, qui se trouve entre les deux, reçoit tous les gestes dont le mari irrité accentue ses objurgations à sa femme. Dryden était dans la même situation désagréable : Mulgrave et Rochester étaient en guerre, et c'était lui qui recevait tous les coups. Les choses allaient prendre une tournure tragique.

Mulgrave, vers le mois de novembre 1679, commença à faire circuler en manuscrit un *Essai sur la Satire* de sa composition. C'était un pamphlet assez cru contre tout le monde : le roi, ses maîtresses, Dorset, Sedley, et particulièrement contre Rochester, à qui une longue tirade est consacrée, dont son célèbre duel avec Mulgrave fait surtout les frais[1].

1. Nor shall the Royal Mistresses be nam'd,
Too ugly, or too easy to be blam'd;
With whom each rhyming Fool keeps such a Pother,
They are as common that way, as the other.
Yet sauntering *Charles* between his beastly Brace,
Meets with Dissemling still in either place,
Affected Humour, or a painted Face.
In Loyal Libels we have often told him,
How one has Jilted him, the other sold him :
How that affects to laugh, how this to weep;
But who can rail so long as he can keep?...
Thus *D — et*, purring like a thoughtful Cat,
Married; but wiser Puss ne'er thought of that;
And first he worried her with railing Rhyme,...
Then for one night sold all his Slavish Life,
A teeming *Widow*, but a barren *Wife;*
Swell'd by contact of such a fulsom Toad,
He lugg'd about the Matrimonial Load;
Till Fortune blindly kind as well as he,

Il est possible que Dryden, vu ses relations avec l'auteur, ait retouché quelque peu ses inspirations satiriques : c'était là une des charges qu'imposait habituellement aux poètes l'amitié de ces lettrés amateurs. Mais il paraît probable que ces vers virent le jour sans son aide, car Mulgrave l'y déclare nettement étranger[1], et sa veuve les imprima plus tard dans l'édition complète de ses œuvres[2].

Has ill restor'd him to his Liberty.
Which he would use in all his sneaking way,
Drinking all Night, and dozing all the Day...
And little *Sid — y* for *Simile* renown'd,
Pleasure has always sought, but never found :
Tho' all his Thoughts on Wine and Women fall,
His are so bad, sure he ne'er thinks at all,
The Flesh he lives upon is rank and strong;
His Meat and Mistresses are kept too long...
No Nastiness offends his skilful Nose;
Which from all Stink can with peculiar Art
Extract Perfume, and Essence, from a *F — t :*
Expecting Supper is his great Delight;
He toils all Day, but to be drunk at Night :
Then o're his Cups this Night-bird chirping sits,
Till he takes *Hewet* and *Jack Hall* for Wits.
Rochester I despise for want of Wit...
For while he Mischief means to all Mankind,
Himself alone the ill Effects does find...
False are his Words, affected is his Wit;
So often he does aim, so seldom hit;
To ev'ry Face he cringes while he speaks.
But when the Back is turn'd, the Head he breaks.
Mean in each Action, lewd in every Limb,
Manners themselves are mischievous in him...
For (there's the Folly that's still mixt with Fear);
Cowards more Blows than any Hero bear.
Of fighting-Spraks [Sparks], some [Fame?] may her Pleasures say,
But 'tis a bolder thing to run away.
The World may well forgive him all his Ill,
For ev'ry Fault does prove his Penance still :
Falsly he falls into some dangerous Noose,
And then as meanly labours to get loose.
A Life so infamous is better quitting,
Spent in base Injury, and low submitting, etc.

(*An Essay upon Satyr. By the Earl of* Mulgrave. Dans *A New Collection of* Poems relating to State Affairs... MDCCV, p. 133 et suiv.)

1. Voy. p. 113, note 1.

2. Malone (p. 129-134) et Walter Scott (p. 199-204), dans leurs biographies du poète, déclarent sans hésitation que ces vers ne sont pas de Dryden. Leur raisonnement, bien qu'il ait été attaqué depuis, me paraît inattaquable. L'opinion de Walter Scott (à laquelle s'ajoute celle de Johnson) a une grande valeur au point de vue littéraire de la question ; et les autres considérations qu'il met en avant, ainsi que celles de Malone, sont très fortes, particulièrement celle-ci que le poète lauréat ne se serait pas risqué à attaquer le roi et ses maîtresses. Mulgrave, au contraire, était alors dans l'opposition, et ces attaques, moins dangereuses pour lui que pour Dryden, étaient dans son rôle

Quoi qu'il en soit, Rochester sut fort bien quel en était l'auteur responsable, car peu de temps après il prit Mulgrave à partie, et le railla longuement sur une expédition qu'il avait conduite à Tanger, dans une pièce de vers intitulée : *les Adieux de Rochester* où il trouve à propos de lui reprocher son manque de courage[1]. Mais il pensa qu'il lui était plus commode de croire, pour le public, que Dryden seul était l'auteur de cette satire; et loin de chercher à donner un démenti au reproche de lâcheté qui lui était adressé, il le justifia encore davantage par un odieux guet-apens conçu de sang-froid. « Vous me faites savoir, écrivait-il à un ami, que je suis en défaveur auprès d'un certain poète que j'ai toujours admiré pour la disproportion qu'il y a entre lui et ses attributs. C'est une curiosité que je ne puis m'empêcher d'admirer, comme on admirerait un porc qui jouerait du violon ou un hibou à qui l'on aurait appris à chanter. S'il m'attaque avec son fleuret moucheté, arme excellente dont se sert son esprit, je lui pardonnerai, si vous le voulez bien, et laisserai le soin de lui répondre au noir Guillaume avec son gourdin[2]. »

Et ainsi fut fait. Un soir que le poète rentrait chez lui, il fut assailli dans Rose-street, près de Covent-Garden, par trois hommes apostés qui, après l'avoir injurié grossièrement, le jetèrent par terre et le rouèrent de coups.

d'opposant. Mr. Bell, qui croit ces vers de Dryden, insisté sur ce fait qu'ils contiennent un éloge de Mulgrave que Mulgrave n'aurait pas pu écrire lui-même. Mais cet éloge n'est-il pas là clairement pour détourner les chiens? Du reste, Mulgrave a fait ailleurs son propre éloge dans l'*Essai sur la Poésie* qui est de lui sans contestation. Voy. p. 113, note 1.

1. First, then, the *Tangier Bullies* must appear,
With open Brav'ry, and dissembled Fear.
Mulgrave, their Head,...
Had it not better been, than thus to roam,
To stay and tie the Cravat-string at Home?
To strut, look big, shake Pantaloon, and swear
With *Hewet, Dam me*, There's no action there.
Had'st thou no Friend that would to *Rowley* write,
To hinder this thy eagerness to fight?
That without Danger thou a Brave might'st be..., etc.
(Rochester's *Farewell*, *Œuvres*, I, p. 161, 162.)

2. You write me word, That I'm out of Favour with a certain Poet, whom I have ever admir'd for the disproportion of him and his Attributes : He is a Rarity which I cannot but be fond of, as one would be of a Hog that could fiddle, or a singing Owl. If he falls on me at the Blunt, which is his very good Weapon in Wit, I will forgive him, if you please, and leave the Repartee to *Black Will*, with a Cudgel. (*Familiar Letters*, etc., p. 5.)

Dryden, et à vrai dire tout le monde, comprit d'où venait cette lâche attaque; mais il fallait des témoins. Le poète offrit cinquante livres de récompense à qui aiderait à découvrir les coupables[1], mais en vain. Outre que les faits de ce genre n'étaient pas rares[2] et choquaient peu, Rochester était trop haut placé pour que la plainte d'un auteur pût l'atteindre.

Dryden dut renoncer à obtenir justice et prit encore une fois le parti de se taire. Toute la ville, du reste, à commencer par ses confrères, se déclara contre lui. Il sembla que c'était lui qui avait commis une action honteuse et qui s'était déshonoré; à partir de ce moment on ne cessa de lui jeter à la tête l'indigne guet-apens dont il avait été victime. La satire de Rose-alley, l'embuscade de Rose-street, le salut à Dryden, devinrent des plaisanteries incessantes dont on accabla le malheureux auteur, et qui parurent du meilleur goût. Il est inutile de dire que Rochester, loin d'éprouver des regrets, — à défaut de remords, — fit chorus : à la fin d'une pièce de vers où il passe en revue les hontes de son temps, il ne trouve rien de mieux pour

1. *Wheras* John Dreyden *Esq.; was on Thursday the* 18th *instant at night, barbarously assaulted and wounded in* Rose-Street *in* Covent-Garden, *by divers men unknown, If any Person shall make discovery of the said Offenders to the said Mr.* Dreyden, *or to any Justice of the Peace — he shall not onely receive Fifty pounds, which is deposited in the hands of Mr.* Blanchard Goldsmith, *next door to* Temple-Bar, *for the said Purpose; but if he be a Principal or an accessory in the said Fact himself, His Majesty is graciously pleased to promise him his pardon for the same.* (*London Gazette*, from Wednesday December 24 to Monday December 29 1679.)

2. On proposa en 1669, à la Chambre des Communes, de mettre un impôt sur les théâtres; le parti de la cour s'y opposa en disant que les acteurs étaient les serviteurs du roi et une part de ses plaisirs. Là-dessus un membre, Sir John Coventry, demanda si les plaisirs du roi étaient avec les acteurs ou avec les actrices. Le soir il fut arrêté dans la rue par des gens qui lui fendirent le nez jusqu'à l'os et le laissèrent là. Personne ne douta que ce guet-apens ne vînt du roi ou de son entourage (probablement du duc de Monmouth), et la Chambre des Communes, par une loi, condamna les coupables au bannissement, en ajoutant que le roi n'aurait pas le pouvoir de leur pardonner. Il va sans dire qu'on ne les trouva pas. (Burnet, *History of my own Times*, I, p. 460-470.) — Voy. aussi Pepys, 29 juillet 1667, et 1er février 1669. — L'*Athenæum* du 17 avril 1875 contient un document curieux par lequel Charles II déclare pardonner à son « fidèle et très cher cousin et conseiller » le duc de Buckingham plusieurs « meurtres, trahisons et autres crimes ». — Le même Charles II avait en grande faveur le célèbre colonel Blood, qui avait essayé audacieusement de voler les joyaux de la couronne et de s'emparer du duc d'Ormond.

conclure que ce trait : « Qui voudrait être bel esprit dans la peau bâtonnée de Dryden [1] ? »

Otway, que Rochester avait préféré à Dryden, Otway, qui avait accusé Dryden d'avoir dit de son *Don Carlos* que : « Parbleu! il n'y avait pas dans cette pièce un seul vers dont il voulût être l'auteur [2], » Otway fut seul à défendre son malheureux confrère, et dans l'épilogue de *Venise sauvée*, osa dire bravement son opinion sur les guets-apens et sur leurs instigateurs [3].

Quant à Mulgrave, qui, au début de cette longue et triste querelle soulevée à cause de lui, avait écrit un prologue pour la pièce du rival qu'on opposait à son protégé, il conserva jusqu'au bout la même indifférence hautaine, et quand il

1. Who'd be a *Monarch*, to endure the Prating
Of NELL and sawcy OGLETHORP in Waiting?
Who would SOUTHAMPTON's driv'ling Cuckold be?
Who would be YORK, and bear his *Infamy?...*
Who'd be a *Wit*, in DRYDEN's *cudgell'd skin?*

(*An Imitation of the First Satire of* JUVENAL, *Œuvres*, I, 15-16.)

2. Préface de *Don Carlos*, déjà citée, p. 105, note 1.

3. *Poets in honour of the Truth shou'd write,*
With the same Spirit brave men for it fight;
And though against him causeless hatreds rise,
And dayly where he goes of late, he spies
The scowles of sullen and revengefull eyes;
'Tis what he knows with much contempt to bear
*And serves a cause too good * to let him fear :*
He fears no poison from an incens'd Drabb —
No Ruffian's five foot-sword, nor Rascal's stab;
Nor any other snares of mischief laid,
Not a Rose-alley Cudgel-Ambuscade,
From any private cause where malice reigns,
Or general Pique all Block-heads have to brains.

Mais *Venise sauvée* fut jouée en 1682 et Rochester était mort en 1680. — Dans le prologue d'une comédie jouée en 1680, *The Loving Enemies*, par Maidwell, il y a une défense de Dryden :

Who dares be witty now, and with just rage
Disturb the vice, and follies of the Age?
With knaves and Fools, Satyr's a dang'rous fault,
They will not let you rub their sores with salt.
Else Rose-Streets *Ambuscade shall break your head,*
And life in Verse, shall lay the Poet dead.
Since therefore such unequal Judges sit,
Who for suspicion punish men of Wit,
'Twill be self-preservation to be dull,
It cracks the credit, but preserves the skull.

* La défense du roi et du duc d'York.

composa son *Essai sur la poésie*, il ne trouva rien de mieux à dire, en parlant de Dryden, que ceci : « Bien que loué et puni pour les vers d'un autre, les siens méritent quelquefois d'aussi grands éloges ; » et il ajouta tranquillement en note : « On veut parler ici d'une satire pour laquelle M. Dryden fut à la fois applaudi et blessé, bien qu'il en fût entièrement et de tout point innocent[1]. » Pope, qui plus tard revit le poème[2], rendit à Mulgrave le service de supprimer et les vers et la note[3].

Rochester borna là le cours de ses exploits : il mourut l'année suivante, épuisé par la débauche et le vin, et réconcilié avec le ciel, dit-on. Dryden, ayant quelques années après à citer son nom, se contenta pour toute vengeance de parler de lui comme d'un « homme de qualité dont il ne veut pas troubler la cendre[4] ».

VII

Toute cette histoire est fort triste et montre bien dans quelle misérable dépendance morale se trouvaient les écrivains en face de ceux qui s'appelaient et qu'ils appelaient leurs protecteurs. Si encore ils avaient eu, comme compensation, l'indépendance matérielle! Mais point. Les profits qu'ils tiraient de leurs œuvres étaient précaires et maigres ; et c'est précisément cette difficulté de vivre qui les mit si complètement à la merci d'une société frivole et de ses chefs capricieux.

Les bénéfices auxquels pouvaient prétendre les écrivains de profession étaient de trois sortes : 1° les revenus du théâtre ;

1. The * *Laureat* here may justly claim our Praise,
Crown'd by ** *Mac-Fleckno* with immortal Bays;
Tho *prais'd* and punish'd for another's *** Rhimes,
His own deserve as great Applause sometimes;...

2. Spence, p. 292.

3. Ils ne se trouvent pas dans l'édition de ses œuvres publiée par sa veuve en 1723. Voy. vol. I, p. 137.

4. *Essai sur l'origine et le développement de la satire*, en tête de ses traductions de Juvénal (1693).

* Mr. *D — n*.
** A famous Satirical Poem of his.
*** A Libel, for which he was both applauded and wounded, tho intirely innocent of the whole matter.



2° la vente de leurs œuvres aux libraires; 3° les cadeaux. Tout cela, on va le voir, était médiocre et fort incertain.

Les droits d'auteur, tels que nous les entendons aujourd'hui au théâtre, étaient chose entièrement inconnue alors. Tout le profit qu'un écrivain retirait d'une pièce jouée, c'était le produit de la troisième représentation; ce produit lui était abandonné, — s'il y avait une troisième représentation, et l'on n'allait pas toujours jusque-là. A cette occasion l'auteur se faisait colporteur de billets et devait solliciter activement la présence de ses protecteurs et de leurs amis à son bénéfice[1].

Quand avec tous ces soins sa troisième représentation lui rapportait soixante-dix livres (1750 francs), il se considérait comme merveilleusement partagé[2]. Que si sa pièce avait un succès prolongé, il n'avait plus rien à réclamer : le succès profitait au théâtre seul.

On est étonné que les théâtres, avec toute la vogue dont ils jouissaient, avec leurs représentations si courues et si brillantes, n'aient pas donné aux écrivains des salaires meilleurs. Mais la chose s'explique quand on y regarde de près. D'abord les représentations brillantes n'allaient pas sans de grands frais de décorations et de costumes[3]; il eût fallu, pour cou-

1. « Vous avez amené Son Altesse Royale juste au bon moment, Son Altesse dont la seule présence à la représentation du poète le fait vivre toute une année après. » (Lee, dédicace de *Théodose* à la duchesse de Richmond.)

2. Malone, *Historical Account*, etc., p. 178, note 5. — C'était là évidemment un maximum rarement atteint; car Pope, dans Spence, p. 262, dit que si la troisième représentation rapportait à l'auteur cinquante livres (1250 fr.) c'était « très bien ». Ce chiffre est confirmé par un passage d'Otway :

But which amongst you is there to be found,
Will take his Third Day's Pawn for Fifty pound?
(Épilogue de *The History and Fall of Caius Marius*.)

Bien heureux encore ceux qui arrivaient à cinquante livres. D'Urfey, dans son prologue de *The Injured Princess*, parle de vingt :

He who now, in hopes of equal gain,
Will needs be Pris'ner...
He melts in durance half his Grease away,
To get, like us, poor twenty Pounds a day.

Les mêmes vers se retrouvent dans l'épilogue de *The Fool Turn'd Critick*, du même, avec *treize* au lieu de *vingt*.

3. ... Scenes, which had been a little before introduced upon the publick stage by Sir William Davenant, at the Duke's old Theatre in Lincolns-inn-fields, but afterwards were very much improved, with the addition of curious

vrir ces frais, de pleines chambrées longtemps assurées. Mais on a vu combien étaient peu nombreux les gens qui formaient l'unique clientèle du théâtre, et combien peu de fond, malgré leur apparence d'empressement, on pouvait faire sur eux ; il fallait donc sans cesse donner du nouveau, c'est-à-dire faire des dépenses nouvelles. Aux prises avec ces difficultés, les directeurs de théâtre ne s'enrichissaient pas : Davenant mourut insolvable[1]. Premier motif pour qu'ils n'offrissent aux écrivains que de maigres rémunérations. Mais un autre motif dépréciait la valeur commerciale des pièces : c'était le goût même des gentilshommes pour la littérature dramatique. Il est clair que les Sedley, les Buckingham, les Orrery, les Howard, quand ils donnaient leurs ouvrages aux théâtres, visaient surtout à la gloire et devaient se montrer peu exigeants sur le chapitre des bénéfices pécuniaires[2]. Les directeurs avaient ainsi double

machines by Mr. Betterton in Dorset Garden, to the great expense and continual charge of the players. This much impaired their profit o'er what it was before... (*Historia Histrionica*, 1691, cité par Ebsworth, *Westminster Drolleries*, p. XXVI.)

1. Chalmers, *Biographical Dictionary*, article Sir William Davenant. — Voy. aussi *Sir William D'Avenant's voyage to the other World*, etc., by Richard Flecknoe, 1668, cité par Malone, *Historical Account*, etc., p. 250 et suiv.

2. *The* Poet *and the* Whore *alike complains,*
Of trading Quality, that spoils their Gains;
The Lords will Write, and Ladies will have Swains.

(Lee, prologue de *Constantine the Great;* ce prologue est imprimé aussi dans les œuvres d'Otway.)

You've seen what Fortune other Poets share ;
View next the Factors of the theatre :
That constant Mart which all the year does hold,
Where staple Wit is barter'd, bought and sold ;
Here trading Scriblers for their Maintenance
And Livelihood, trust to a Lott'ry chance :
But who his Parts would in the Service spend,
Where all his Hopes on vulgar Breath depend ?
Where ev'ry sot, for paying half a Crown,
Has the Prerogative to cry him down ;
Sedley indeed may be content with Fame,
Nor care, should an ill-judging Audience damn ;
But *Settle* and the rest that write for Pence,
Whose whole Estate's an Ounce or two of Brains,
Should a thin House on the third Day appear,
Must starve, or live in Tatters all the Year.
And what can be expect that's brave and great,
From a poor needy Wretch, that writes to eat?
Who the Success of the next Play must wait

raison pour les jouer : le rang des auteurs, qui leur assurait la sympathie d'un auditoire presque exclusivement aristocratique, et leur désintéressement. Ni d'un côté ni de l'autre les écrivains ne pouvaient soutenir la concurrence, et le marché, comme disent les économistes, se trouvant encombré de produits d'un écoulement facile et offerts pour rien, il en résulta un avilissement général des prix.

Il faut dire que les auteurs en possession de la faveur publique ne se contentèrent pas du précaire salaire de la troisième représentation, et dictèrent des conditions autres. Ainsi, après le succès de *l'Empereur indien* et de *la Reine vierge*, Dryden fit avec la troupe du roi une convention spéciale par laquelle il obtint une part et un quart dans les bénéfices du théâtre ; mais en revanche il prenait l'engagement de fournir aux comédiens trois pièces par an. Labeur énorme (si l'on songe que toutes les pièces étaient alors en cinq actes et très souvent en vers) et labeur mal rétribué. Les comédiens évaluaient la part qui revenait au poète à 300 ou 400 livres sterling par an, *communibus annis,* soit entre 7000 et 10 000 francs. De pareilles sommes (même en tenant compte de la valeur plus grande de l'argent alors[1]) feraient hausser les épaules aux moindres Drydens modernes. Encore ces chiffres sont-ils certainement au-dessus de la vérité. Ils se trouvent en effet dans un document[2] où les acteurs, ayant à

For Lodging, Food, and Cloaths, and whose chief Care,
Is how to spunge for the next Meal and where?

(Oldham, *A Satire. Dissuading from Poetry. Œuvres*, vol. III.)

Sedley abandonna la troisième représentation de *Bellamira* à un ami, probablement Shadwell (voy. sa préface).

1. L'argent valait à peu près trois fois plus qu'aujourd'hui.

2. Whereas upon Mr. Dryden's binding himself to write three playes a-yeere, hee the said Mr. Dryden was admitted and continued as a sharer in the king's play-house for diverse years, and received for his *share and a quarter* three or four hundred pounds, *communibus annis;* but though he received the moneys, we received not the playes, not one in a yeare. After which, the house being burnt, the company in building another, contracted great debts, so that shares fell much short of what they were formerly. Thereupon Mr. Dryden complaining to the company of his want of proffit, the company was so kind to him that they not only did not presse him for the playes which he so engaged to write for them, and for which he was paid beforehand, but they did also at his earnest request give him a third day for his last new play called *All for Love;* and at the receipt of the money of the said third day, he acknowledged it as a guift, and a particular

se plaindre de l'auteur, opposent tous les avantages qu'ils lui ont procurés au peu qu'il a fait en retour; il est donc probable que leur évaluation est sensiblement exagérée, et qu'il faut, suivant l'opinion de Malone, réduire sa part maximum à 200 livres seulement (5000 francs)[1]. Il faut d'ailleurs en déduire le produit de la troisième représentation, qui semble avoir été supprimé par cet arrangement[2], et mettre en compte la variation perpétuelle à laquelle sont soumis les bénéfices dans une entreprise aussi aléatoire qu'un théâtre, exposé aux caprices de la mode et aux risques de toute affaire commerciale. Ainsi en 1671, par exemple, la salle où jouait la troupe du roi fut détruite par un incendie, et les parts se trouvèrent considérablement réduites, au déplaisir très vif de Dryden[3]. Du reste cette convention ne fut que temporaire. D'après Malone[4], le poète n'en eut le profit que de 1667 à 1680.

kindnesse of the company. Yet notwithstanding this kind proceeding Mr. Dryden has now, jointly with Mr. Lee (who was in pension with us to the last day of our playing, and shall continue), written a play called *Œdipus*, and given it to the Duke's company, contrary to his said agreement, his promise, and all gratitude, to the great prejudice and almost undoing of the company; they being the only poets remaining to us. Mr. Crowne, being under the like agreement with the duke's house, writt a play called *The Destruction of Jerusalem*, and being forced by their refusall of it, to bring it to us, the said company compelled us, after the studying of it, and a vast expence in scenes and cloathes, to buy off their clayme, by paying all the pension he had received from them, amounting to one hundred and twelve pounds paid by the king's company, besides near forty pounds he the said Mr. Crowne paid out of his owne pocket.

These things considered, if notwithstanding Mr. Dryden's said agreement, promise, and moneys freely given him for his said last new play, and the many titles we have to his writings, this play be judged away from us, we must submit.

(*Signed*) : CHARLES KILLIGREW; CHARLES HART;
RICH. BURT; CARDELL GOODMAN;
MIC. MOHUN. »

(Malone, *Historical Account*, etc., p. 192, 193.) Malone attribue ce document, adressé probablement au Lord Chambellan, ou au roi, aux environs de 1678.

1. *Vie de Dryden*, p. 444-448. Il estime que chaque part ne devait pas rapporter annuellement plus de 160 livres. — D'après Malone, Dryden ne gagna par le théâtre, de 1665 à 1670, et de 1676 à 1685, que 100 livres par an.
2. Voy. le document cité ci-dessus, page 116, note 2.
3. Même document.
4. *Vie de Dryden*, p. 70-76.

D'autres que lui furent de même pensionnés par les comédiens, qui s'assurèrent ainsi leurs productions. Crown paraît avoir reçu 112 livres sterling par an (2800 francs) de la troupe du duc, et Lee avoir été attaché de la même façon à la troupe du roi [1]. D'autres encore, sans doute, obtinrent des avantages analogues.

Mais malgré tout, les revenus du théâtre satisfaisaient peu les auteurs, et non sans raison. Dryden ne gagna jamais plus de 100 livres (2500 francs) avec aucune de ses pièces « les plus heureuses », et cette somme comprend ce que lui rapportait non seulement la troisième représentation, mais aussi la dédicace, et la vente du manuscrit au libraire [2]. La conclusion à laquelle il arrive sur le théâtre à la fin du règne de Charles II, c'est que « les auteurs ont eu ses produits à trop bon compte [3] », et qu'il est comme Sisyphe, soulevant avec un travail incessant « une pierre qui, ainsi que dit le proverbe, n'amasse pas de mousse [4] ».

Otway est du même avis, témoin l'épigraphe de son *Orpheline* [5]; Shadwell aussi, et dans la dédicace de son *Virtuoso*, il s'exprime en ces termes : « Qu'il y ait beaucoup de fautes dans la conduite de cette pièce, je ne l'ignore pas; mais moi qui n'ai pas de pension [6], si ce n'est celle que je tire du théâtre (qui

1. Document cité, p. 116, note 2. — ... After the Restoration, when the two houses struggled for the favour of the town, the taking poets were secured to either house by a sort of retaining fee, which seldom amounted to more than forty shillings (soit 50 francs) a week, nor was that of any long continuance (Gildon, *Laws of Poetry*, 1721, cité par Malone, *Historical Account*, p. 191). Malone ajoute : « Il semble avoir évalué trop bas leurs profits. » Pas beaucoup en tout cas, car, d'après le document cité, Crowne aurait eu seulement un peu plus de 53 francs par semaine.

2. *Vie de Southerne*, en tête de ses œuvres; Johnson, *Lives of the English Poets* : Dryden. — Mr. Gosse dit aussi qu'Otway ne gagna que 100 livres avec l'*Orpheline*.

3. *Vie de Southerne*.

4. Dédicace d'*Aureng-Zebe*.

5.

Qui Pelago credit magno, se fœnore tollit;
Qui Pugnat et Castra petit, præcingitur Auro;
Vilis adulator picto jacet Ebrius Ostro;
Et qui sollicitat Nuptas, ad præmia peccat :
Sola pruinosis horret Facundia pannis,
Atque inopi lingua desertas invocat Artes.

(Petron. Arb. Sat.)

6. Allusion à la pension que touchait Dryden comme poète lauréat.

ne veut pas ou ne peut pas rémunérer suffisamment un homme pour le mal qu'exigent des comédies correctes), je ne puis pas consacrer tout mon temps à écrire des pièces, mais suis forcé de m'occuper d'autres affaires profitables[1]. » Lee fait entendre les mêmes doléances sur les malheureux obligés de compter sur le gain d'une troisième représentation incertaine, et condamnés à mourir de faim[2]. Crown, bien que protégé par le roi jusqu'à être honoré de ses conseils, appelle la poésie « un pays agréable mais aride[3] ».

Le théâtre offrait bien aux auteurs une autre ressource : les prologues et les épilogues, accompagnement obligé de toute pièce, étaient souvent demandés à des auteurs en renom,

1. « *That there are a great many faults in the conduct of this Play, I am not ignorant. But I (having no Pension but from the Theatre, which is either unwilling, or unable, to reward a Man sufficiently for so much pains as correct Comedies require) cannot allot my whole time to the writing of Plays, but am forced to mind some other business of Advantage.* » — Le même auteur, dans sa préface de *The Sullen Lovers*, dit : « Look upon it, as it really was, wrote in haste, by a Young Writer, and you will easily pardon it;... Nor can you expect a very correct *Play*, under a Years pains at the least, from the Wittiest Man of the Nation ; It is so difficult to write well in this kind. Men of Quality, that write for their Pleasure, will not trouble themselves with exactness in their *Playes;* and those, that write for profit, would find too little encouragement for so much *paines*, as a correct *Play* would require. »

2. *What think ye meant wise Providence, when first*
Poets *were made? I'd tell you, if I durst,*
That 'twas in Contradiction to Heaven's Word,
That when its spirit o're the Waters stir'd,
When it saw All, and said that All was good,
The Creature Poet *was not understood.*
For, were it worth the Pains of six long Days,
To mould Retailers of dull Third-Day-Plays,
That starve out threescore Years in hopes of Bays?
'Tis plain they ne're were of the first Creation,
But came by meer Equiv'cal Generation.
Like Rats in Ships, without Coition bred;
As hated too as they are, and unfed...
Therefore, all you who have Male-Issue born
Under the starving Sign of Capricorn;
Prevent the Malice of their Stars in time,
And warn them early from the Sin of Rhyme :
Tell 'em how Spenser *starv'd, how* Cowley *mourn'd*
How Butler's *Faith and Service was return'd...*

(Prologue de *Constantine the Great.*)

Mêmes plaintes de Lee dans sa dédicace de *The Rivals Queens* et dans le prologue de son *Theodosius*.

3. Your Grace has been a Princely patron and encourager of Poetry ; a Pleasant but Barren Country where my Genius and inclination has cast me, (Dédicace de *Sir Courtly Nice* au duc d'Ormond.)

comme Dryden[1]. Dans toutes les occasions importantes, pour la représentation d'une œuvre nouvelle ou la reprise d'une œuvre ancienne, quand il fallait saluer au théâtre la présence de quelque haut personnage, on s'adressait à lui. Mais lui-même, qui n'avait pas de rival dans ce genre de composition, ne tirait de chaque morceau que cinq guinées tout au plus[2]. C'est là une ressource dont on ne peut évidemment tenir compte. Encore faut-il remarquer que, pour les auteurs que leur obscurité obligeait de demander un prologue ou un épilogue à un confrère plus illustre, c'était une perte réelle, puisqu'ils étaient obligés de le payer de leurs deniers.

Un écrivain n'avait guère plus à attendre de la publication de ses ouvrages. Ce que l'on entend actuellement par la *librairie* n'existait pas : les libraires étaient à la fois imprimeurs, marchands de livres, souvent papetiers et relieurs[3]. Ils étaient d'ailleurs fort peu nombreux : une loi votée après la Restauration en avait fixé le nombre à vingt pour toute l'Angleterre[4]; et dans ce faible chiffre il faut encore enlever à la littérature propre les imprimeurs qui se consacraient aux publications spéciales, comme les ouvrages de médecine, de droit, de théologie, etc. Une pétition présentée au Parlement en 1666 nous montre qu'il n'y avait alors à Londres que 140 ouvriers imprimeurs (*working printers*)[5]. Il est vrai qu'à cette date la loi qui limitait le nombre des imprimeurs semble n'avoir plus été rigoureusement appliquée, car les pétitionnaires ont

1. On les imprimait habituellement pour les vendre un penny à la porte des théâtres aux premières représentations (voy. Genest, I, p. 236).

2. *Vie de Southerne*, en tête de ses œuvres

3. On les appelait encore *stationers*.

4. Hallam, *Constitutional History of England*, vol. III, p. 4, et Keble, I, p. 1306 et 1322. — La loi fixant le nombre des imprimeurs à vingt a pour titre : 14 *Car.*, 2, c. 33. Elle était valable pour un temps restreint et fut revotée jusqu'en 1679. La même loi soumettait les livres à la censure du *licenser* et limitait le nombre des fondeurs de caractères à *quatre*, avec *deux* apprentis. Chaque imprimeur ne devait pas avoir plus de deux presses à la fois, trois au plus. On trouvera le texte de la loi dans Keble, vol. II, p. 1250 et suiv. Un décret de la *Chambre étoilée* avait déjà, en 1637, limité le nombre des imprimeurs à vingt et celui des fondeurs de caractères à quatre. Voy. ma Bibliographie, v° *Star-Chamber*.

5. Knight, *Shadows of the Old Booksellers*, p. 307. — Timperley, p. 543. En 1831, dit Timperley, il y avait à Londres 3628 imprimeurs, c'est-à-dire plus de vingt-cinq fois le nombre de 1666. — J'ai vu la pétition même dont je parle ici : voy. ma Bibliographie, v° *Printers*.

pour but d'écarter les intrus; mais si leur nombre augmenta, il augmenta, si l'on en juge par la somme de leurs publications, dans une proportion bien faible. Nous avons un catalogue (un des premiers qui aient été imprimés chez nos voisins) de « tous les livres publiés en Angleterre depuis le terrible incendie de 1666 jusqu'à la fin de *Trinity Term* (c'est-à-dire jusqu'au 12 juin 1680)[1], » et voici comment un très bon juge anglais[2] analyse les renseignements que lui a fournis un examen attentif de cet intéressant document: « Un grand nombre des livres portés sur ce catalogue — nous pouvons dire sans exagération la moitié — sont des sermons détachés et de petits traités religieux (*tracts*). Le nombre total des livres imprimés pendant les quatorze années qui vont de 1666 à 1680 (nous nous en sommes assuré en les comptant) a été de 3550, dont 947 sur la théologie, 420 sur le droit et 153 sur la médecine, de sorte que les deux cinquièmes de la totalité se composaient de livres spéciaux; 397 étaient des livres d'éducation, et 253 traitaient de géographie et de navigation (ce chiffre comprend les cartes). Si l'on prend la moyenne de ces quatorze années, le nombre total des ouvrages publiés annuellement a été de 253; mais, en déduisant les réimpressions, les brochures, les sermons détachés et les cartes, nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, que la moyenne des livres nouveaux était fort au-dessous de cent. » Fait remarquable, et qui concorde avec l'idée que ces maigres chiffres donnent du commerce des livres aux débuts du règne de Charles II, — il n'y a pas un seul nom de libraire qui soit arrivé jusqu'à nous accompagné de quelques renseignements. Nous savons que Henry Herringman, à l'enseigne de l'Ancre bleue dans le New Exchange, fut le premier éditeur de Dryden, que William Cademan publia des pièces de Settle, etc.; mais c'est tout: aucun ne tient dans l'histoire littéraire plus de place que n'en occupe son nom sur la première page des livres par lui mis en vente. Les libraires ne commenceront à prendre quelque importance qu'avec Jacob Tonson, qui débute timidement en 1678 en publiant une tra-

1. Voy. ma Bibliographie, v° *Clavell*.
2. Knight, *Shadows*, etc., p. 308. — Knight a ici une autorité particulière, ayant été éditeur lui-même.

gédie de Tate[1], et en 1679 s'associe un confrère, Abel Swall, pour imprimer le *Troïlus et Cressida* de Dryden, n'ayant pas, comme on dit, les reins assez solides pour tenter à lui seul la publication d'une pièce qu'il avait dû payer 20 livres (500 francs) à l'auteur[2].

Du reste les libraires avaient raison d'être prudents, car la vente des livres n'était rien moins qu'assurée. On lisait fort peu alors. « La lecture n'était pas à cette époque un plaisir général, nous dit Johnson, dont le père avait été libraire et avait dû bien renseigner son fils; ni les commerçants, ni souvent les *gentlemen* ne se croyaient déshonorés par l'ignorance. Les femmes n'avaient pas alors aspiré à la littérature, et chaque maison était loin d'avoir une bibliothèque. A la vérité, les savants n'étaient pas moins savants qu'à aucune autre époque, mais cette classe intermédiaire de gens curieux (*students*) qui lisent pour leur plaisir ou pour leur instruction, et qui achètent les nombreux produits de la typographie moderne, était comparativement peu importante[3]. » Plusieurs faits viennent à l'appui de ces paroles de Johnson et montrent que dans aucune classe l'instruction n'était assez répandue pour que le goût de la lecture ne fût pas une sorte d'exception. Il nous reste, de personnes du grand monde, des lettres qui prouvent chez elles une connaissance singulièrement incomplète de leur langue[4]. La fille aînée de Milton ne savait pas écrire[5], et la femme de Dryden, appartenant par sa naissance à une grande famille noble, et unie par son mariage au plus illustre écrivain de son temps, montre de la grammaire et de l'orthographe anglaise une ignorance dont rougirait aujourd'hui sa servante[6].

1. *Brutus of Alba.*

2. Disraeli, *The Case of Authors Stated*, dans *Calamities of Authors;* Knight, *Shadows*, etc., p. 52.

3. Johnson, *Lives of the English Poets :* Milton.

4. Voyez, à la fin du journal de Pepys, la lettre à lui adressée par la duchesse de Norfolk, née Lady Mary Mordaunt, fille du comte de Peterborough. — Quand l'élégant Will Honeycomb veut se produire comme auteur, le *Spectateur* est obligé de « rectifier quelques petites erreurs orthographiques. » (*Spectateur*, n° 499.)

5. Masson, *The Poetical Works of John Milton*, I, p. 64, 65, 74. — Elle met une croix à un document qui doit porter sa signature. Ses deux sœurs savaient écrire, mais imparfaitement; Deborah signe son nom *Deboroh*.

6. « He [your father] is much at woon as to his health, and his defnese is not wosce... you doe but Gust make shift to live wheare you are, and soe I

Une société aussi imparfaitement éclairée n'était pas faite pour rendre les libraires entreprenants, et l'on s'explique que leurs publications aient été si peu fréquentes, et, j'ajoute, imprimées à un si petit nombre d'exemplaires. On a vu que d'après le traité de Milton avec Symons, chaque tirage du *Paradis perdu* devait n'en pas comprendre plus de 1500; il y a tout lieu de croire que la plupart des livres n'allaient même pas jusqu'à ce chiffre. Nous manquons là-dessus de documents précis; c'est un point sur lequel les libraires ont de tout temps été fort discrets. Mais à défaut de plus amples renseignements, ce que nous savons du prix auquel se vendaient les livres nous fournit des indications auxquelles nous pouvons nous fier.

Roger North nous dit qu'un in-octavo imprimé de façon à fournir une heure et demie de lecture se vendait couramment 6 shillings (7 fr. 50)[1], ce qui, avec la valeur différente de l'ar-

hope you may doe heare; for I will Leaf noe Ston unturn'd to help my belov'd sonns... I hope I may have some better thinges against you come, than what is sent you in that box; there being nothing Considurabell but my deare Jackes play, who I desire in his next to me to give me a true account how my deare Sonne Charlles is head dus; for I cane be at noe rest till I heare he is better, or rather thourely well, which I dally pray for. » (Malone, *Œuvres en prose de Dryden*, vol. I, 2e partie, p. 58, 59.)

1. It may not be amiss to step a little aside to reflect on the vast Change in the trade of books, between that Time and ours (c'est-à-dire entre 1666 et 1683). Then little Britain was a plentiful and perpetual Emporium of learned Authors; and men went thither as to a Market. This drew to the Place a mighty Trade; the rather because the shops were spacious, and the learned gladly resorted to them, where they seldom failed to meet with agreeable Conversation. And the booksellers themselves were knowing and conversible men, with whom, for the sake of bookish knowledge, the greatest Wits were pleased to converse... But now this Emporium is vanished, and the Trade contracted into the Hands of two or three Persons, who, to make good their Monopoly, ransack, not only their Neighbours of the Trade that are scattered about Town, but all over England, aye and beyond Sea too, and send abroad their Circulators, and in that Manner get into their hands all that is valuable. The rest of the Trade are content to take their Refuse, with which, and the fresh Scum of the Press, they furnish one Side of a Shop, which serves for the sign of a Bookseller, rather than a real one; but instead of selling, deal as Factors and procure what the Country Divines and Gentry send for;... And it is wretched to consider what pickpocket work, with Help of the Press, these Demi-booksellers make. They crack their brains to find out selling subjects, and keep hirelings in garrets, on hard meat, to write and correct by the grate; so puff up an octavo to a sufficient thickness, and there is six shillings current for an hour and a half's reading, and perhaps never to be read or looked upon after. One, that would go higher, must take his Fortune at blank Walls and Corners of Streets, or repair to the

gent, représenterait aujourd'hui plus de vingt francs; tandis que vingt années plus tard le prix ordinaire d'un volume du même format était de 5 shillings (6 fr. 25) [1]. Les pièces de théâtre se vendaient 1 shilling ou 1 shilling et 6 pence (1 fr. 25 ou 1 fr. 85, ou en monnaie de maintenant de 3 fr. 75 à 5 francs) ; mais avec leur papier commun et sale, leurs caractères grossiers et leurs fautes d'impression, elles paraîtraient chères aujourd'hui à la moitié de ce prix. Or, c'est une loi de l'économie politique que la production se règle sur la demande probable, et que le prix des denrées est plus ou moins élevé selon qu'elles sont plus ou moins rares sur le marché. Les livres suivent aussi cette loi : nous voyons aujourd'hui que les ouvrages qui s'adressent à des lecteurs spéciaux, forcément en petit nombre, s'impriment à moins d'exemplaires, et se vendent plus cher que ceux qui sont à la portée de ce qu'on appelle en Angleterre le *public général*. On peut donc du prix des livres à cette époque conclure deux choses : 1° qu'ils étaient tirés à un petit nombre d'exemplaires; 2° qu'il y avait peu de gens pour acheter des livres. On peut en tirer une troisième conclusion, qui découle naturellement des deux premières : c'est que les libraires devaient payer fort peu les ouvrages qu'ils imprimaient, quand ils consentaient à les imprimer.

On a déjà vu pour quelle misérable somme fut acheté le manuscrit du *Paradis perdu*, et quelle peine eut Symons, en sollicitant les lecteurs par plusieurs modifications du titre, à écouler la première édition. Sans doute la nature de l'œuvre y était pour quelque chose; mais les productions de la littérature en vogue n'étaient guère plus vivement recherchées des libraires et des lecteurs [2]. Le prix auquel un libraire achetait la

sign of *Bateman*, *Innys* and one or two more, where are best Choice and better pennyworths. I might touch other abuses, as bad Paper, incorrect printing, and false advertising; all which and worse is to be expected if a careful Author is not at the heels of them. (*The Life of the Honourable and Reverend Dr. John North*, p. 241 et suiv. Dans le même volume que *The Life of the Honourable Sir Dudley North.*)

1. Knight, *Shadows*, etc., p. 309.

2. Beaucoup d'œuvres dramatiques de cette époque ne sont pas parvenues jusqu'à nous, ce qui donne à penser qu'elles ne furent même pas imprimées. (Genest, I, p. 64, 108, etc.)



pièce d'un auteur à succès ne dépassait pas 20 ou 25 livres sterling (500 ou 625 fr.)[1], et il n'en vendait pas toujours facilement les exemplaires. Ceux qui lisaient les ouvrages de théâtre étaient naturellement les mêmes, ou à peu près, que ceux qui allaient les voir ; or on sait qu'ils étaient peu nombreux, et l'on peut présumer de leurs dispositions frivoles qu'ils n'étaient pas d'humeur à aller rechercher dans la pièce imprimée les beautés qui avaient pu leur échapper à la représentation[2]. Et en effet, parmi ceux qui l'avaient vue sur la scène c'était le petit nombre qui l'achetait une fois publiée ; et le libraire se plaignait que « les mains qui applaudissaient au théâtre ne vinssent pas le débarrasser de sa malheureuse publication[3] ».

On chercha à allécher les lecteurs en ajoutant aux pièces, lorsqu'on les publiait, quelque attrait nouveau : outre les dédicaces, accompagnement obligé, on les fortifia de préfaces où l'on traitait un point de littérature, ou bien on introduisit dans ces dédicaces mêmes une discussion littéraire. Ces additions avaient pour l'auteur l'avantage d'augmenter le volume et par conséquent le prix du manuscrit[4] ; mais surtout elles

1. Malone, *Historical Account*, p. 178, note 5. C'est le prix que recevait Dryden au moment de sa vogue, et c'est ce que reçurent Otway et Lee pour leurs meilleures pièces. — Pope (dans Spence, p. 262) dit moins encore : il parle de 300 francs (dix *broad pieces ;* la *broad piece* valait 24 shillings). — Les auteurs de qualité, eux, payaient pour faire imprimer leurs œuvres. (*The Tatler*, Numb. 224.)

2. His whole Library consists of the *Academy of Complements*, *Westminster Drollery*, half a dozen *Plays*, and a Bundle of *Bawdy* Songs *in Manuscript...* (*The Character of a Town-Gallant.*)

3. Dryden, dédicace du *Spanish Fryar*. — On ne publiait généralement une pièce que quand son succès était épuisé au théâtre; *Tyrannick Love* de Dryden, représentée à Pâques 1669, ne fut déposée pour être imprimée (*entered in the Stationers' books*) qu'en juillet 1670.

... Few Plays gain Audience by being
In Print, and fewer women get Husbands by
Being too much known.
(Sedley, *The Mulberry-Garden*, acte III, sc. 2.)

4. Read all the prefaces of Dryden,
For these our critics much confide in ;
Though merely writ at first for filling,
To raise the volume's price a shilling.
(Swift, *On Poetry. A Rhapsody. Œuvres*, XIV, p. 336.)

Settle (dédicace de l'*Impératrice du Maroc*) représente un libraire disant

décidaient à acheter la pièce bien des gens qui autrement l'auraient laissée chez le libraire.

Davenant avait le premier eu l'idée de faire précéder d'une préface littéraire son poème de *Gondibert* (1651); après lui Flecknoe avait, en 1664, joint à sa pièce *le Royaume de l'Amour*[1] un « Bref discours sur la scène anglaise ». Dryden qui, en suivant la mode, savait porter à sa perfection chaque chose qu'elle adoptait, vit tout le parti qu'on pouvait tirer de cette innovation, pécuniairement et littérairement, et fit paraître ainsi les premières œuvres de critique que possède la langue anglaise[2]. Il ajouta à la *Conquête de Grenade* un *Essai sur les pièces héroïques;* à l'*État d'innocence*, l'*Apologie de l'auteur pour la poésie héroïque et les licences poétiques;* à *Troïlus et Cressida*, un *Discours sur les fondements de la critique dans la tragédie*, etc. Il publia même seul, en 1667 (les théâtres étant fermés à cause de la peste et de l'incendie de Londres), son *Essai sur la poésie dramatique*. Outre leur valeur intrinsèque, ces dissertations avaient le mérite d'être merveilleusement adaptées aux lecteurs du moment. Le beau monde alors parlait littérature, ou prétendait en parler; or pour aborder, si peu que ce soit, la conversation littéraire, il faut avoir des opinions, des arguments, et pour faire valoir ses arguments, des autorités. Ce n'était forcément que le petit nombre, parmi les gens du bel air, qui était d'humeur ou de force à chercher des lumières sur le théâtre dans Aristote ou

à un poète : « *Sir, Your Play has had misfortune, and all that... but if you'd but write a Dedication, or Preface... The Poet takes the hint, picks out a person of Honour, tells him he has a great deal of Wit, gives us an account who writ Sence in the last Age, supposing we cannot be Ignorant who writes it in This; Disputes the nature of* Verse, *Answers a Cavil or two, Quibles upon the* Court, *Huffs the* Critiques, *and the work's don. 'Tis not to be imagin'd how far a sheet of this goes to make a* Bookseller *Rich, and a* Poet *Famous.* »

1. *Love's Kingdom*. Voy. ma Bibliographie.

2. La phrase suivante que j'emprunte à un récent article de la *Quarterly Review* sur Dryden (octobre 1878) dit parfaitement ce qu'était la critique littéraire avant notre auteur : « Les traités de Wilson, Gascoign, Sidney, Webbe, Puttenham, Campion et Daniel; les digressions d'Ascham dans son *Schoolmaster* et de Ben Jonson dans ses *Discoveries;* et les remarques accidentelles de Cowley, Denham et Davenant, peuvent être considérés comme la somme de ce qui avait jusque-là paru en Angleterre dans cette partie importante de la littérature. » — Voyez aussi Drake, *Essays... illustrative of the Tatler*, etc., II, p. 121-142.

même dans Horace. Dryden leur évita la peine d'aller si loin et leur présenta, dans ses préfaces littéraires, de petits traités élégants, de lecture non pénible, sur des points particuliers de l'art dramatique et de la poésie, avec les opinions des principales autorités, des citations, des raisonnements tout préparés, et tout ce qu'il fallait à un homme du monde pour faire figure dans une discussion de salon[1]. Aussi ces préfaces furent-elles bien accueillies; mais si elles augmentèrent les profits des auteurs, on a vu que la somme de ces profits, au théâtre et avec les libraires, ne fut pas considérable.

Il reste à parler maintenant de la troisième ressource des écrivains: les cadeaux. Les dédicaces, on l'a bien deviné, n'avaient pas uniquement pour but de protéger le poète et d'assurer ses succès; l'encens qu'on y répandait avait aussi des visées plus vulgaires; il s'adressait aux bourses bien garnies en même temps qu'aux noms aristocratiques. D'Urfey, qui n'y mettait pas de mystère, dédiait sa tragédie du *Siège de Memphis* « au vraiment généreux Henry Chevers, Esquire »; mais ces éloges insinuants étaient une précaution superflue: il y avait convention tacite entre le flatteur et le flatté, et la réponse qu'on faisait toujours à une dédicace, c'était d'envoyer une bourse à l'auteur: la chose allait de soi. Cette habitude était ancienne; elle existait déjà du temps de Shakspeare; elle subsista sous Charles II : Dryden, dans la dédicace d'*Aureng-Zebe*, remercie Mulgrave du soin qu'il a pris de « sa fortune ». Même témoignage rendu à Sir Robert Howard dans l'introduction du poème de *Annus Mirabilis*. Cela est perpétuel.

Les poètes comme Dryden se contentaient d'ajouter une dédicace à chacun de leurs ouvrages; certains ajoutaient des livres à leurs dédicaces; leurs livres étaient écrits uniquement pour donner aux dédicaces une raison d'être. Le poète Payne Fisher, ou, comme il s'appelait savamment, Paganus Piscator (c'était du reste un gradué d'Oxford et un fertile auteur de vers

1. Dans son *Essai sur les Fondements de la critique dans la tragédie*, il cite Aristote, Euripide, Bossu, Rymer (qui avait l'année précédente publié des remarques critiques sur le théâtre anglais), Rapin, Homère, Racine, Sophocle, Eschyle, Térence, Plaute, Platon, Longin, et discute les œuvres de Shakspeare, Fletcher et Ben Jonson.



latins), allait, lorsqu'il méditait une œuvre nouvelle, frapper à toutes les portes avec un spécimen des éloges qu'il se proposait d'adresser à quiconque lui payerait libéralement son livre; quand le livre paraissait, sur les exemplaires des plus généreux il faisait ajouter leurs armoiries. Que si le jour de la publication tardait à venir (et l'on peut croire que cela arrivait quelquefois), il recommençait ses visites et tâchait *d'emprunter* quelques petites sommes à ceux que ses louanges avaient tentés [1]. D'autres, qui cultivaient plus spécialement la poésie de circonstance, avaient des vers toujours prêts pour tout évènement, quel qu'il fût: le duc d'York prenait-il la mer pour aller diriger quelque expédition, de leurs plumes souples et fécondes ils composaient en même temps un chant de victoire pour célébrer son retour glorieux, et une élégie funèbre pour pleurer son trépas, ainsi assurés de n'être pas pris au dépourvu, et également disposés à recevoir le salaire de leurs inspirations, soit du prince triomphant, soit de sa veuve désolée [2].

A quelle somme pouvaient s'élever les présents qui répondaient à ces flatteuses offrandes?

On a vu que Dryden retirait au maximum de ses pièces, tout compris, 100 livres sterling; or, dans ces 100 livres, d'après les renseignements cités plus haut, le gain de la troisième représentation figure pour 70 livres, et la vente du manuscrit au libraire pour 20 ou 25 livres: il resterait donc pour la dédicace de 5 à 10 livres, soit de 125 à 250 francs. Ce chiffre ne peut naturellement être donné que comme approximatif; il faut le considérer comme une moyenne. Évidemment le taux de ces présents variait selon la fortune et la générosité des protecteurs [3], et aussi selon l'importance de l'auteur et celle de son œuvre.

1. Pepys : 14 et 28 juillet 1660; A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, article Payne Fisher.

2. Dryden, *Essai sur la Poésie dramatique*.

3. ... To a person of higher Rank and Order, it (une dédicace) looks like an Obligation for Praises, which he knows he does not deserve, and therefore is very unwilling to part with ready Money for. (Otway, dédicace de *The Souldiers Fortune.*) — Epistles Dedicatory, and long Prefaces are of late much in Request; no Person of Quality, how remote soever, can escape the Impertinences of *Poets*;... But this is excusable in them that Write for *Bread*, and Live by *Dedications*, and *Third-Dayes*. If once in a

Quand le comte d'Ossory mourut, sa fin inspira au poète Flatman une ode pindarique pour laquelle le père, le duc d'Ormond, lui donna une bague de diamants de la valeur de 100 guinées[1]. En revanche, quand Paganus Piscator allait solliciter la libéralité de Pepys en lui demandant l'avance de vingt shillings, Pepys, tout fonctionnaire de l'Amirauté qu'il était, ne se faisait pas scrupule de lui en envoyer seulement dix[2]. Il faut donc mentionner cette ressource simplement pour mémoire, attendu que, par sa nature même, elle était plus incertaine et plus variable encore que les autres. Ce qu'il faut surtout en retenir, c'est que cette habitude où étaient les auteurs de solliciter et de recevoir des aumônes en échange de flatteries obligées devait (bien qu'elle ne parût certes pas alors choquante comme elle nous le semble aujourd'hui) diminuer encore le peu de considération qu'on leur accordait[3].

Au milieu de tous ses confrères, Dryden fut particulièrement favorisé au point de vue pécuniaire. Son talent d'abord le mettait dans une position absolument supérieure; il avait en outre des protecteurs influents et riches; mais il eut de plus le bonheur, en 1670, de succéder à Davenant comme poète lauréat, et à James Howell comme historiographe royal. Ces deux titres lui valaient chacun 100 livres sterling par an, payables

Year they meet not with a good Audience, or a Bountiful *Mæcenas*, we are to expect no Play from them the next; because they want Money to keep the great Wits company; from whose Conversation, once in Twelve Months, they pick up a Comedy (Ravenscroft, *The Careless Lovers*, Epistle to the Reader).

1. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, article Thomas Flatman.

2. Pepys, 28 juillet 1660. — Voyez aussi la note 2 de la page 135.

3. Ils le sentaient bien eux-mêmes :

> A Poet would be dear, and out o'th' way,
> Should he expect above a Coachman's Pay:
> For this, will any dedicate and lie,
> And daub the gaudy Ass with flattery?
> For this, will any prostitute his Sense
> To Coxcombs, void of Bounty as of Brains?
> Yet such is the hard Fate of Writers now,
> They're forc'd, for Alms, to each great Name to bow:
> Fawn, like her Lap-dog, on her tawdry Grace...
> Sneak to his Honour, call him witty, brave,
> And; tho' a known Coward, Fool or knave...

(Oldham, *A Satire. Dissuading from Poetry*
Œuvres, vol. III.)

par trimestre, plus chaque année une tonne de vin des Canaries prise dans les caves du roi. Il semble donc que cette pension, jointe aux revenus qu'il tirait du théâtre et de ses publications, ait dû le mettre au moins à l'aise, et le docteur Johnson[1] paraît assez peu touché des doléances où il se répand volontiers sur l'état de sa fortune[2]. Peut-être en effet y a-t-il quelque exagération dans ses plaintes; les poètes ont été de tout temps portés à s'estimer très haut, et, conséquence naturelle, à se croire insuffisamment appréciés; mais le docteur juge d'après sa vie entière, qui s'étendit sur plusieurs règnes, tandis qu'il n'est question ici que de ses débuts sous Charles II, et il est certain qu'il faut se garder alors de juger sa situation sur l'extérieur. Sa pension, que Shadwell lui envie tant[3], était, comme toutes les dettes du joyeux monarque, fort irrégulièrement payée[4]; le moindre accident de cour en arrêtait même complètement les revenus: en 1680, Mulgrave étant tombé en disgrâce, Dryden, par contre-coup, cessa de recevoir ses appointements[5], et nous verrons qu'en 1684, à un moment où il rendait au roi les plus signalés services, on lui devait un arriéré de quatre années, et il écrivait à ce sujet au premier Lord de la Trésorerie une lettre dont l'émotion ne semble certainement pas jouée. Si l'on songe en outre qu'il n'avait pas, ni lui, ni les siens, de vice dispendieux, et qu'il ne cessa de tra-

1. *Lives of the English Poets:* Dryden.

2. Par exemple, dans la dédicace d'*Aureng-Zebe*, il parle de l'*humilité de sa fortune.*

3. Voy. page 118, note 6.

4. Pepys, 19 décembre 1666, 4 avril 1667, et *passim;* Reresby, 15 mai 1679; Bell, *Vie de Dryden*, en tête de l'édition de ses œuvres, p. 38, note. — Dryden se plaint souvent de recevoir sa pension irrégulièrement, par exemple, dans sa dédicace de *Marriage à la Mode* et dans son *Essai sur l'origine de la satire.* Il aurait pu prendre à son compte, avec aggravation, les vers de Corneille :

Grand roi, dont nous voyons la générosité
Montrer pour le Parnasse un excès de bonté
Que n'ont jamais eu tous les autres,
Puissiez-vous dans cent ans donner encor des lois,
Et puissent tous vos ans être de quinze mois,
Comme vos commis font les nôtres.

5. *Biographia Britannica*, article Sheffield, note M.

Thy Pension lost,....
That lost, the Visor chang'd, you turn about,
And strait a True Blue Protestant crept out;
The Fryar now was writ : and some will say
They smell a Male-Content through all the Play.
(*The Laureat*, anonyme.)

vailler et de produire, on trouvera qu'il faut donner quelque créance à ses plaintes.

Quant aux autres écrivains du temps, leur situation pécuniaire ne peut laisser place à la moindre hésitation. La plupart menèrent une existence précaire; on a déjà vu leurs plaintes. Quelques-uns, comme Otway[1] et Lee[2], vécurent tout à fait misérablement; Oldham prend soin d'écrire un long poème pour dissuader de la poésie ceux qui seraient tentés de devenir ses confrères. L'opinion de l'époque sur les profits du métier d'auteur est au surplus parfaitement nette. Voici ce qu'en dit un grand seigneur, le duc de Buckingham, dans une épître adressée à un curieux personnage d'alors, le capitaine Julian[3] :

« La poésie a été à ce point ton amie que tu as vécu et prospéré

1. There was a time when *Otway* charm'd the Stage,
Otway the Hope, the Sorrow of our Age;
When the full Pit with pleas'd attention hung,
Wrapt with each accent from *Castalio*'s Tongue.
With what a Laughter was his *Souldier* read!
How mourn'd they when his *Jaffier* struck, and bled!
Yet this best Poet, tho with so much ease,
He never drew his Pen but sure to please;
Tho Lightning were less lively than his Wit,
And Thunder-Claps less loud than those o' th' Pit,
He had of 's many Wants much earlier dy'd,
Had not kind Banker *Betterton* supply'd,
And took for Pawn the Embryo of a Play,
Till he could pay himself the next third Day.

(A Satyr upon the Poets, being a Translation out of the 7th Satyr of Juvenal. — Dans *Poems on Affairs of State*, vol. III, 1703, p. 138 et suiv.) Cf. la citation d'Otway à la page 114, note 2.

2. Voy. *Biographia Britannica*, article Lee.

3. Ce capitaine Julian, qui s'intitulait secrétaire des Muses, fréquentait le café de Will, et y distribuait sous le manteau des copies manuscrites de chaque nouveau *lampoon* (voy. Dryden, *Œuvres*, édit. W. Scott, XV, p. 222). Ce métier lui donna, dans cette époque féconde en satires, une certaine importance, et son nom est souvent cité dans la littérature d'alors, notamment dans les *Poems on Affairs of State*:

Now Fop may dine with Half-wit ev'ry Noon,
And read his Satyr, or his worse Lampoon.
Julian'*s so furnished by these scribbling Sparks*
That he pays off old Scores and keeps two Clarks.

(Ravenscroft, prologue de *The London Cuckolds*.)

The conscious *Tub. Tavern* can witness, and my *Berry-Street* Apartment testifie the solicitations I have had, for the first Copy of a new Lampoon,

toute ta vie, bien plus, que tu as soutenu une famille avec des rimes, et c'est un point où Dryden n'a jamais pu atteindre : il vit de sa pension et non de son esprit. Même le charmant George (Etherege)... en évitant un piège, est tombé dans un autre;.... qui peut être tiré d'embarras une fois marié ? Otway peut à peine sauver ses boyaux de la prison, et, bien qu'il soit très gras, il est près de mourir de faim. Le musical d'Urfey, placé au-dessous des insultes, vit par son impudence et non par les muses. Le pauvre Crown, lui aussi, voit ses troisièmes représentations mêlées d'absinthe; il vit si mal que c'est à peine s'il vit. Shadwell et Settle sont l'un et l'autre féconds en rimes, mais à eux deux ils ne peuvent réunir un rouge liard. Lee lui-même, à Bedlam [1], voit maintenant des jours meilleurs que lorsqu'on applaudissait ses pièces ronflantes, il ne connaît pas de souci et ne sent plus l'aiguillon du besoin; et c'est plus qu'il ne pouvait dire autrefois. Ainsi, tandis que nos bardes sont réduits par leur esprit à mourir de faim, toi qui n'en as pas, tu trouves moyen d'en vivre [2]. »

from the greatest Lords of the Court; tho their own folly and their Wives Vices were the Subject... And the Love of Scandal and native Malice that Men and Women have to one another, made me in such request when alive, that I was admitted to the Lord's Closet, when a Man of Letters and Merit wou'd be thrust out of doors. (Tom Brown, *Letters from the Dead to the Living :* From Julian, Late Secretary to the Muses, to Will. Pierre of Lincolns-Inn Fields *Play-House.*)

1. Il fut fou pendant plusieurs années.

2. ... Poetry has been so much your friend :
On that thou'st liv'd and flourish'd all thy Time;
Nay more, maintain'd a family by Rhime;
And that's a Mark that Dryden ne'er could hit.
He lives upon his Pension, not his Wit :
E'en gentle George (flux'd both in tongue and purse)
Shunning one Snare, yet fell into a worse.
A Man may be reliev'd once in his Life,
But who can be reliev'd that has a Wife?
Otway can hardly Guts from Gaol preserve,
And, tho' he's very fat, he's like to starve :
And Sing-song Durfey (plac'd beneath abuses)
Lives by his impudence, and not the Muses :
Poor Crown too has his third days mix'd with Gall,
He lives so ill, he hardly lives at all.
Shadwell and Settle both with Rhimes are fraught,
But can't between them muster up a groat :
Nay, Lee in *Bethl'em* now sees better days,
Than when applauded for his bombast Plays;
He knows no Care, nor feels sharp Want no more,
And that is what he ne'er could say before :
Thus while our Bards are famish'd by their Wit,
Thou who has none at all, yet thriv'st by it.

(George Villiers, Duke of Buckingham, A Consolatory Epistle to Captain *Julian* The Muses News-Monger, in his Confinement. Dans *Miscellaneous Works.*)

Voici maintenant ce que dit le roturier John Dunton, libraire :

« Hélas ! après tout, quand je vois un homme d'esprit prendre le métier de simple poète.... je le regarde comme un homme perdu, marqué par la destinée pour la souffrance et le malheur [1]. »

VIII

Ni argent, ni honneur, — voilà en deux mots la situation des écrivains après la Restauration.

Mais faut-il s'en étonner, et pouvaient-ils attendre autre chose de la triste société à laquelle ils eurent affaire ? D'autant plus triste, en effet, qu'elle leur inspira et qu'ils fondèrent sur elle les espérances les plus vives et en apparence les mieux justifiées. Comment ne s'y seraient-ils pas laissé prendre? Le roi, jeune et tout-puissant, se piquait de se connaître aux belles choses ; les grands seigneurs, épris de littérature au point de se croire tenus d'en faire eux-mêmes, consentaient en quelque sorte à devenir leurs confrères ; tout cela n'était-il pas plein de promesses? Mais aucune de ces promesses ne fut tenue : on ne leur donna « que l'espoir ».

C'est que, pour encourager vraiment la littérature, il faut l'aimer pour elle-même ; or le beau monde d'alors ne l'aima que pour lui seul. Frivole au premier chef, et ne songeant qu'à prendre du bon temps, il eut, il est vrai, le mérite de mettre les lettres au nombre de ses plaisirs, mais elles ne furent pour lui qu'un plaisir, au sens le plus futile du mot. C'est pour cela qu'il n'aima que les vers et le théâtre ; et encore n'admit-il dans les vers que les genres les plus légers, de même qu'il rechercha avant tout dans le théâtre la riche mise en scène, la versification éclatante et les peintures licencieuses. Si les gens à la mode se mêlèrent d'écrire, s'ils vou-

1. Mr. Settle... But alas! after all, when I see an Ingenious Man set up for a *meer Poet*... I give him up as one *prick'd down by Fate, for misery and misfortune*. (Dunton, *The Life and Errors*, etc., p. 241.)

lurent se poser en juges, ce fut encore pour la satisfaction d'un sentiment personnel, par vanité, pour plaire aux dames, pour se donner un vernis de bel air, pour faire ajouter à leur nom quelques épithètes flatteuses pour leur amour-propre.

Quelle idée des gens aussi préoccupés d'eux-mêmes pourront-ils se faire de la littérature? Quel sentiment en auront-ils? Évidemment ils en dédaigneront les côtés élevés, auxquels ils se seront rendus incapables d'atteindre; ils pourront être touchés des qualités extérieures d'un vers, de l'harmonie, de l'élégance d'une tournure; ils sauront au besoin exercer leur critique sur le choix des expressions ou sur la conduite d'une intrigue, en un mot sur la forme; mais le fond sera ce qui les préoccupera le moins, et ils se défendront avec soin des émotions trop vives et des admirations trop violentes. Ils proscriront toutes les inspirations sérieuses, la peinture étudiée des caractères et des passions, tout ce qui peut remuer le cœur ou agiter l'esprit; ils ne toléreront même l'amour que sous la réserve qu'il restera un sentiment sans profondeur et sans conséquence. En revanche, ils accueilleront les œuvres les plus frivoles et les plus légères, si loin qu'elles aillent dans cette voie, pourvu qu'elles les amusent. Ce sera la seule condition qu'ils poseront, mais ce sera une condition *sine quâ non*.

Aussi cette époque, si littéraire extérieurement, a-t-elle été une des moins favorables aux lettres : elle a rompu avec Shakspeare; elle a ignoré les deux magnifiques épopées de Milton et de Bunyan. On doit lui reprocher d'autres crimes littéraires : le mot n'est pas exagéré. Elle a condamné Dryden, un des génies les plus forts et les plus féconds qu'ait produits l'Angleterre, à user ses meilleures années de vigueur intellectuelle dans la fabrication hâtive d'œuvres pour lesquelles il savait qu'il n'était pas fait[1]; elle a forcé le puissant talent dra-

1. And Dryden, in immortal strain,
Had raised the Table Round again,
But that a ribald king and Court
Bade him toil on, to make them sport,
Demanded for their niggard pay,
Fit for their souls, a looser lay,
Licentious satire, song, and play;
The world defrauded of the high design,
Profaned the God-given strength, and marr'd the lofty line.

(Walter Scott, *Marmion*, Introduction to Canto first.)



matique d'Otway à gaspiller dans des compositions indignes de lui la plume qui pouvait écrire l'*Orpheline* et *Venise sauvée;* de Shadwell, né avec de l'observation et de la verve comique, elle a fait, malgré lui, un écrivain de farces ridicules.

Lorsqu'une société se fait des lettres une idée aussi ravalée et aussi étroite, en quelle estime peut-elle tenir les lettrés? Elle ne peut naturellement voir en eux que des amuseurs, des baladins, de ces gens auxquels on s'intéresse dans la limite où ils amusent, mais dont, au delà de cette limite, on se soucie fort médiocrement. L'intérêt que la cour de Charles II leur témoigna fut en effet tout de surface, dépourvu de sympathie, égoïste. On les loua, il est vrai, mais par vanité, pour montrer qu'on avait du goût et s'attirer par là des éloges; on rechercha la société de quelques-uns, mais pour soi et non pour eux, parce que leur amitié était un diplôme d'esprit [1], pour leur demander certains services littéraires, pour être loué par eux, ou simplement parce qu'on trouvait en eux de joyeux compagnons. Quand on avait loué (ou critiqué) leurs ouvrages, quand on les avait invités à sa table, quand on avait ri de leurs bons mots, ou que, conformément aux usages du beau monde, on leur avait remis quelques guinées [2] en échange de quelque

1. There march'd the bard and blockhead side by side,
Who rhym'd for hire, and patroniz'd for pride.
(Pope, *Dunciad*, livre IV, v. 101.)

2. Quelquefois on ne leur donnait pas de guinées :

Sir, I've a Patron, you reply. 'Tis true,...
Why faith e'en try, Write, Flatter, Dedicate,
My Lord's, and his Forefathers Deeds relate :
Yet know he 'll wisely strive ten thousand ways,
To shun a needy Poet's fulsom Praise;
Nay, to avoid thy Importunity,
Neglect his State, and condescend to be
A Poet, tho perhaps a worse than thee.
Thus from a Patron he becomes a Friend;
Forgetting to reward, learns to commend;
Receives your twelve long Months successless Toil,
And talks of Authors, Energy, and Stile;
Damns the dull Poems of the scribling Town,
Applauds your Writings, and repeats his own;
Whilst thou in Complaisance oblig'd, must sit
T'extol his Judgment, and admire his Wit;
And wrapt with his *Essay on Poetry*,
Swear *Horace* writ not half so strong as He,
But that we're partial to Antiquity...
(A Satyr upon the Poets... dans *Poems on Affairs of State*, vol. II, p. 138 et suiv.)

panégyrique, on avait fait tout ce qu'on se devait à soi-même ou à son rang; quant à eux, on ne leur devait rien, ni considération, ni sympathie, et l'on ne s'en inquiétait plus.

Lorsque le roi avait admiré *Hudibras*, il ne se demandait nullement comment Butler s'y prenait pour vivre; quand il s'était donné un poète lauréat, — pour avoir un poète lauréat à l'exemple de ses ancêtres, — peu lui importait que sa pension lui fût payée ou non. Il avait montré qu'il avait du goût et cela lui suffisait. C'est ainsi que Buckingham, qui se piquait d'être connaisseur, engageait Lee à venir à Londres, et, une fois arrivé, ne s'occupait plus de lui[1]; c'est ainsi que les aristocratiques compagnons d'Otway le laissèrent mourir dans la misère, sinon de misère[2]; Dryden était roué de coups sans qu'aucun de ses patrons s'émût, et Mulgrave assistait en spectateur désintéressé à tant de tristes incidents soulevés à cause de lui. Wycherley lui-même, impatronisé à Whitehall, vivant de pair à compagnon avec la noblesse, resta sept années en prison sans qu'aucun de ses bons amis de cour remarquât son absence, à plus forte raison songeât à payer les dettes qui faisaient de lui un prisonnier[3]; ils continuaient d'applau-

1. Spence, p. 62. — Lee devint fou, et le duc fit des vers sur sa folie. Voy. page 132, note 2.

2. Otway was more beholden to Captain Symonds the Vintner, in whose Debt he died four hundred Pounds, than to all his Patrons of Quality (Note manuscrite d'Oldys à l'article Otway de Langbaine, p. 398). — Endetté, mourant de faim, il demanda l'aumône à un passant en s'écriant : « Je suis Otway le poète ! » Celui à qui il s'adressait, ému de pitié, lui donna une guinée, avec laquelle Otway courut chez un boulanger. Il se mit à manger avec tant de précipitation, que la première bouchée de pain l'étouffa. Il avait trente-quatre ans (14 avril 1685). Ce récit de sa fin a été contesté, mais son dernier biographe, Mr. Gosse, le croit vrai. Dans tous les cas, il n'est pas douteux qu'Otway mourut tout à fait misérable.

3. Oldham ne s'abusait pas sur le compte de ces messieurs :

Bless me! how great his Genius! how each Line
Is big with Sense!...
Cries a gay wealthy Sot, who would not bail,
For bare five Pounds, the Author out of Jail.

(*A Satire. Dissuading from Poetry.*)

Chymists and Whores by *Buckingham* were fed,
Those by their honest Labours gain'd their Bread;
But he was never so expensive yet,
To keep a Creature merely for his Wit;...
Pemb — [roke] lov'd Tragedy, and did provide

dir ses pièces sans se demander ce qu'était devenu l'auteur[1].

Fêtés et flattés le jour où ils amusent, dédaignés et oubliés le lendemain, — tel fut le sort des écrivains. Ils eurent beaucoup de belles paroles, et ce fut tout. Au fond on les méprisa, comme des gens riches peuvent mépriser de pauvres diables qui font métier de les divertir, comme des grands seigneurs infatués d'eux-mêmes pouvaient alors mépriser les vilains qui travaillent pour vivre. En somme, un poète n'est, aux yeux de ce monde joyeux, qu'une sorte de bouffon cultivant un genre un peu plus relevé que les bouffons de cour du bon vieux temps, mais n'ayant droit ni à plus d'estime, ni à plus de ménagements. Malheur à lui le jour où ses tours ne semblent plus drôles! On le met au rancart, on le chasse indignement, on l'accable d'injures, sans qu'il ait le droit de se plaindre; au besoin, on le fait assommer. On le traite tout comme une fille de la rue; on jouit de lui, et puis on le jette à la porte à coups de pied. La comparaison est de Rochester[2].

Voilà à quoi aboutissaient les beaux sentiments de la cour et son étalage de passion littéraire. L'indifférence absolue eût mieux valu pour les auteurs, car elle les eût forcés à faire fond sur eux-mêmes et à tirer de leur talent tout ce qu'il pouvait vraiment donner[3]; au lieu de cela, ils usèrent le meilleur de leur énergie dans la poursuite d'espérances dont chacune

For Butcher's Dogs, and for the whole Bankside;
The Bear was fed, but Dedicating *Lee*,
Was thought to have a larger Paunch than he.

(A Satyr upon the Poets, being a Translation out of the 7th Satyr of *Juvenal;* dans *Poems on Affairs of State*, vol. II, 1708, p. 138 et suiv.)

1. Pack, *Miscellanies in Verse and Prose*, Some Memoirs of William Wycherley Esq. — Spence, p. 44, 45.

2. For *Wits* are treated just like common *Whores*
First they're *enjoy'd*, and then *kick'd out of Doors*.

(*Satire against* Man. *Œuvres*, vol. I, p. 2.)

It is the business of poor Poets to be the diversion of mankind; pleasure is their being. I think I may call 'em the Mistresses of the World; which if granted, I am sure 'tis easie to prove their Gallants very brutish, for they generally loath them as soon as they are enjoy'd. (Lee, dédicace de *Cæsar Borgia.)* — Il exprime encore la même idée avec la même comparaison dans l'épilogue de son *Théodose*.

3. On a vu que c'est quand Dryden se sentit seul qu'il écrivit *All for Love*. C'est probablement au même motif que nous devons l'*Orpheline* d'Otway.

ne pouvait être qu'une déception nouvelle. Il n'y a pas jusqu'à cette mode d'écrire répandue dans la société élégante qui n'ait, en leur inspirant encore des illusions, rendu leur situation pire encore : elle établit en effet deux camps dans la littérature, celui de l'aristocratie et celui de la plèbe, et la plèbe y gagna d'être d'autant plus mal traitée que l'aristocratie avait des prétentions plus hautes ; les écrivains se trouvèrent, quoi qu'ils en eussent, mêlés aux luttes des amours-propres, et y jouèrent, comme il est naturel, le rôle du pot de terre.

Il semble que tant de déboires auraient dû leur ouvrir les yeux et leur montrer la vanité de leurs espérances. Mais le roi et la cour avaient pour eux trop de côtés séduisants pour que les déceptions pussent les désabuser entièrement. D'ailleurs, où s'adresser? Le peuple anglais, qui n'avait guéri de la fièvre puritaine que pour être pris de la fièvre royaliste, s'était, en rappelant par acclamation Charles II, livré à lui tout entier. Fêté, adulé, choyé comme une idole, le roi était devenu le centre et le résumé de l'Angleterre. A côté de lui, la cour seule comptait pour quelque chose, et la cour n'était que le reflet du roi. La bourgeoisie était mal vue et tenue à l'écart ; elle-même restait sur la réserve et consentait à n'être rien. Quand donc même la cour ne les eût pas attirés par tant de promesses, les écrivains ne pouvaient tourner les yeux que vers elle et espérer qu'en elle seule.

Là est tout le nœud de la situation : il n'y avait pas de public ; ni la chose ni le mot n'existait encore[1]. Les auteurs n'avaient en face d'eux qu'une coterie, trop étroite pour n'être pas toute-puissante, et trop puissante pour ne pas s'imposer ; de quelque côté qu'ils se tournassent, ils ne trouvaient personne auprès de qui ils pussent interjeter appel des décisions du monde de la cour. Force leur fut donc de se soumettre d'aussi bonne grâce qu'ils purent. Du moment qu'on embrassait la profession d'écrivain, il fallait, sous peine de mourir de faim, s'inféoder au beau monde et se faire courtisan [2].

1. Dryden emploie toujours le mot *people* là où l'on emploie aujourd'hui le mot *public*. Voyez notamment la préface de *The Mock Astrologer* et la note 3 de la page 106.

2. *The* Poets *who must live by Courts or starve,*
Were proud, so good a Government to serve;

Les auteurs d'alors furent des courtisans en tout. Ils s'étudièrent à se modeler sur leurs maîtres et à se donner un vernis aristocratique[1]; ils ne mirent en scène dans leurs pièces que des gens du bel air[2]; ils adoptèrent leur langage. La cour affectait de parler français : ils parlèrent français aussi, au point que leurs compatriotes ont souvent besoin aujourd'hui qu'on leur traduise leur vocabulaire[3], et que la bourgeoisie d'alors devait ne pas toujours le comprendre. Une fois pris dans l'engrenage, ils furent emportés jusqu'aux conséquences extrêmes. Ils examinèrent soigneusement, avant d'écrire, quel était le goût d'en haut, et se mirent complaisamment à la remorque de ce goût, encore qu'ils vissent clairement où il les conduisait. Dryden a écrit peut-être le plus bel éloge de Shakspeare que possède la littérature anglaise[4], et il a porté sur Shakspeare des mains sacrilèges; il a loué dignement le génie épique de Milton[5], et il a habillé ses héros bibliques à la mode de Mlle de Scudéry. Shadwell et Otway ont fait de la comédie de leur temps une vive et juste critique qu'aucunes

And mixing with Buffoons and Pimps profain
Tainted the Stage, for some small Snip of Gain.
For they, like Harlots, *under* Bawds *profest,*
Took all th' ungodly pains, and got the least.
Thus did the thriving Malady prevail.
The Court, its Head, the Poets *but the Tail*, etc.

(Dryden, épilogue écrit pour le *Pilgrim* de Fletcher.)

1. J'ai toujours reconnu l'esprit de nos prédécesseurs avec toute la vénération qui me convient; mais j'en suis sûr, leur esprit n'était pas celui de *gentlemen*, etc. (Dryden, *Défense de l'Épilogue de la Conquête de Grenade*, 2e partie.)

2. Quand ils empruntent une pièce à Molière, ils suppriment généralement le libre langage des valets avec leurs maîtres; cela évidemment choquerait leurs nobles auditeurs. Ainsi dans l'imitation que Ravenscroft a faite du *Bourgeois gentilhomme* toutes les remontrances de Nicole sont mises dans la bouche de la fille de M. Jourdain. On ne voit pas ce que les convenances y gagnent.

3. Voyez, par exemple, la scène 1re de l'acte II de *Marriage à la Mode*, de Dryden, entre Palamede et Melantha. — Dans son édition de Dryden, Walter Scott donne de fréquentes explications sur des expressions françaises employées par son auteur; et Swift disait que déjà de son temps bon nombre de phrases et de mots introduits sous Charles II par l'influence de la cour étaient à peine intelligibles. (*A Proposal for improving the English tongue.*)

4. *Essai sur la Poésie dramatique.*

5. Dans la préface de *The State of Innocence*, il dit du *Paradis perdu*, que c'est « un des poèmes les plus grands, les plus nobles et les plus sublimes qu'ait produits ce siècle ou notre nation. »



pièces ne méritent plus que les leurs[1]. Tous attaquèrent le goût du jour[2], et tous écrivirent pour le flatter; ils se récrièrent contre l'envahissement de la mise en scène, et composèrent des tragédies pour les yeux; ils déplorèrent que la comédie s'avilît en farces grossières, et s'appliquèrent à faire sans conviction des bouffonneries qu'ils garnirent de sang-froid de polissonneries préméditées[3]. Ils virent et accusèrent le courant

1. Though I have known some of late so Insolent to say, that *Ben Johnson* wrote his best *Playes* without Wit; imagining, that all the Wit in *Playes* consisted in bringing two Persons upon the Stage to break Jests, and to bob one another, which they call Repartie, not considering that there is more wit and invention requir'd in the finding out good Humor, and Matter proper for it, than in all their smart reparties. For in the writing of a Humor, a Man is confin'd not to swerve from the Character, and oblig'd to say nothing but what is proper to it : But in the *Playes*, which have been wrote of late, there is no such thing as perfect Character, but the two chief Persons are most commonly a Swearing, Drinking, Whoring, Ruffian for a Lover, and an impudent ill-bred *tomrig* for a Mistress, and these are the fine People of the *Play;* and there is that Latitude in this, that almost any thing is proper for them to say; but their chief Subject is bawdy, and profaness which they call *brisk writing*, when the most dissolute of Men, that relish those things well enough in private, are *chok'd* at e'm in publick : and, methinks, if there were nothing but the ill Manners of it, it should make Poets avoid that Indecent way of Writing. (Préface de *The Sullen Lovers.*) — « And then their Comedies now a days are the filthiest things, full of Bawdy and nauseous doings, which they mistake for raillery and Intrigue; besides they have no wit in 'em neither; for all their Gentlemen and men of wit, as they style 'em, are either silly conceited impudent Coxcombs, or else rude ill-mannerly drunken Fellows — fogh — (Lady Squeamish, dans *Friendship in Fashion*, acte I).

2. Voyez, entre autres, Dryden, dédicace du *Spanish Fryar* et *Defence of an Essay on Dramatic Poesy*. Voyez aussi presque tous les prologues et épilogues.

DRYDEN himself, to please a frantick Age,
Was forc'd to let his Judgment stoop to Rage :
To a wild Audience he conform'd his Voice,
Comply'd to Custom, but not err'd by Choice.
Deem then the Peoples, not the Writer's Sin,
ALMANSOR'S Rage, and Rants of MAXIMIN.

(Granville, *Essay. Upon unnatural Flights in* POETRY. Œuvres, I, p. 93 et la note.)

3.
Then Courts of Kings were held in high Renown,
Ere made the common Brothels of the Town :...
The King himself to Nuptial ties a Slave,
No bad Example to his Poets gave :
And they not bad, but in a vicious Age
Had not to please the Prince debauch'd the Stage.

(Dryden, *The Wife of Bath her Tale*, dans *Fables Ancient and Modern*, p. 481.)

Posterity is absolutely mistaken as to that great man; tho' his comedies

qui les emportait, et pas un n'essaya de le remonter. Ce n'est pas que la force nécessaire manquât à plusieurs; mais à tenter une pareille aventure, à essayer de braver la mode en face d'auditeurs habitués à faire la loi et réunis en un étroit faisceau, on eût joué gros jeu ; si on les mécontentait, on n'avait plus d'autre refuge, — il fallait renoncer à écrire. Les écrivains ne jugèrent pas à propos de risquer la chose, et se contentèrent de voir ce qu'il fallait faire sans essayer de le faire. « Que ceux-là qui les premiers se sont révoltés contre l'esprit rétablissent le monarque, s'ils le peuvent, dit un prologue. Notre auteur n'ose pas être le premier audacieux : comme le bourgeois prudent, il a soin de garder pour d'autres marchés ses marchandises de choix[1]. »

De guerre lasse et en désespoir de cause, ils se firent un petit credo littéraire plein d'humilité. « Un auteur est obligé de plaire et non pas d'écrire bien, et sait qu'il y a une mode pour les pièces aussi bien que pour les vêtements[2]. » S'il n'est pas applaudi, c'est qu'il ne sait pas « s'abaisser assez pour plaire à son auditoire[3] ». Ainsi contraints de faire de nécessité vertu,

are horribly full of double entendres, yet 'twas owing to a false complaisance for a dissolute age. He was in company the modestest man that ever convers'd. (*Gentleman's Magazine*, February 1745.)

1. Dryden, prologue de *The Kind Keeper*.

He who made this, observ'd what Farces hit,
And durst not disoblige you now with wit.

(Dryden, prologue de *The Assignation*.)

2.
You now have habits, Dances, Scenes and Rhymes,
High Language often; I, and Sense, sometimes...
But blame your Selves, not him who Writ the Play;...
He's bound to please, not to Write well; and knows
There is a mode in playes, as well as Cloaths.

(Dryden, prologue de *The Rival Ladies*.)

3. Dryden, préface de *An Evening's Love*.

Th' unhappy Man, who once has trail'd a Pen,
Lives not to please himself but other Men.

(Prologue du *Cæsar Borgia* de Lee, écrit par Dryden.)

So should wise Poets sooth an awkard Age,
For they are Prostitutes upon the Stage :
To stand on Points were foolish and ill-bred,
As for a Lady to be nice in Bed;
Your wills alone must their Performance measure,
And you may turn 'em ev'ry way for pleasure.

(Lee, épilogue de *Theodosius*.)



ils renoncèrent à être eux-mêmes. Dans l'espace de vingt années on n'aperçoit que deux œuvres d'une valeur personnelle, *Tout pour l'Amour* de Dryden et *l'Orpheline* d'Otway; encore ces deux pièces sont-elles de la fin de la période qui fait l'objet de ce premier chapitre.

Obligés de s'humilier ainsi dans leurs œuvres, on n'est pas surpris de les voir s'humilier dans leur vie. Hors d'état de s'affranchir de la dépendance de ceux dont le goût dirigeait leurs écrits, ils s'empressèrent à quêter leur faveur, et les encensèrent à l'envi jusqu'à oublier toute mesure et toute dignité. Prompts à endosser la livrée de messieurs tel et tel, ils firent assaut d'adulations dont la sincérité n'abusait personne[1], et n'hésitèrent pas à s'incliner devant la sottise et la honte, pourvu qu'elles fussent affublées d'un titre. L'émulation de flatterie qui s'établit entre eux ne les releva pas dans l'estime d'un monde naturellement dédaigneux; ils s'habituèrent à être méprisés et devinrent méprisables.

Leur existence privée s'en ressentit: la plupart paraissent avoir mené une vie abandonnée où le respect de soi-même tient peu de place. On a vu ce qu'était d'Urfey; Lee vivait une vie agitée où le vin jouait un grand rôle[2]; Shadwell dans la conversation était « une brute », et buvait aussi[3]; Otway, après une semaine d'élégantes orgies avec Lord Plymouth, passait

1. Dryden écrit à Rochester : « I have sent your Lordship a prologue and epilogue, which I made for our players, when they went down to Oxford. I hear they have succeeded; and by the event your Lordship will judge how easy 'tis to pass anything upon an university. and how gross flattery the learned will endure. » (*Œuvres*, édit. W. Scott, vol. XVIII, p. 93.)

2. Poor *Nat. Lee* (I cannot think of him without tears) had great merit. In the poetic sense he had, at intervals, inspiration itself : but liv'd an outrageous boisterous life, like his brethren... (*Gentleman's Magazine*, February 1745.)

Nat. Lee stept in next, in hopes of a Prize,
Apollo remember'd he had hit once in thrice;
By the Rubies in's Face, he could not deny,
But he had as much Wit as Wine could supply.

(Rochester, *A Session of the Poets*. *Œuvres*, I, p. 134.)

3. *Shadwell* in conversation was a brute (*Gentleman's Magazine*, February 1745); *Quarterly Review*, oct. 1878, p. 314, article sur Dryden. Shadwell, comme plus tard De Quincey, consommait aussi de l'opium. Sur ses habitudes d'ivrognerie, voyez *The Vindication*, etc., de Dryden, où il est dépeint sous le nom de Og. — La grossièreté de sa conversation est confirmée par une note manuscrite d'Oldys à l'article Shadwell de Langbaine.

des mois entiers avec d'ignobles compagnons dans des tavernes de bas étage[1]; Oldham était de la bande de Rochester[2], c'est tout dire.

Se respectant si peu eux-mêmes, ils respectèrent peu leur profession. Non contents de faire bon marché de leur amour-propre littéraire et de soumettre bénévolement leur jugement à celui du moindre fat en possession d'un titre et d'une fortune, ils ne ressentirent même pas les injures qu'on leur faisait. Quand le plus illustre d'entre eux fut indignement insulté, c'est à peine si un ou deux eurent le cœur de protester; les autres rirent et se félicitèrent de voir éclater sur les épaules du voisin un orage qui aurait pu leur échoir à eux; Dryden lui-même étouffa son ressentiment pour ne pas compromettre sa situation.

A défaut d'esprit de corps, on ne voit même pas parmi eux ces groupes littéraires, fondés sur des relations amicales et sympathiques, qu'on vit se former plus tard autour d'Addison, de Pope et de Johnson. Chacun fit son métier pour son propre compte, sans souci de sa dignité personnelle, sans souci de la dignité de la confrérie, en un mot sans aucun des sentiments qui font pour nous l'homme de lettres. C'est par là qu'il faut conclure: il n'y pas alors d'hommes de lettres, de même qu'il n'y a pas alors de public.

1. You'll be glad to know any trifling circumstance concerning *Otway*... He gave himself up early to drinking, and like the unhappy wits of that age passed his days between rioting, and fasting, ranting jollity, and abject penitence, carousing one week with Ld *Pl — th*, and then starving a month in low company at an ale-house on *Tower-hill*. (*Gentleman's Magazine*, February 1745.) — Voy. aussi Johnson, *Lives of the English Poets* : Otway.
2. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, article John Oldham.



CHAPITRE II

JOHN DRYDEN ET LA POLITIQUE

I. Réveil des passions politiques et religieuses : Whigs et Tories. —Théâtre politique; Dryden, Otway, Lee, Southerne, Crown, d'Urfey, Shadwell, Settle, Tate, Mrs. Behn, Ravenscroft, Banks. — Prologues et épilogues politiques.
II. Décadence du théâtre. — Les journaux. — Les cafés; les *News-letters*; la prédication.
III. Littérature politique sous Charles II : *Absalon et Achitophel*, par Dryden; répliques de Settle, Buckingham, Pordage, etc. — Poème de *la Médaille*, par Dryden; répliques de Hickeringhill, Pordage, Shadwell, etc. — *Mac-Flecknoe*, par Dryden. — Deuxième partie de *Absalon et Achitophel*, par Nahum Tate et Dryden. — *Religio Laici*, par Dryden. — Réponses de Shadwell et de Hunt au *duc de Guise* de Dryden et Lee; *Justification du duc de Guise*, par Dryden. — *Histoire de la Ligue* de Maimbourg, traduite par Dryden.
IV. Littérature politique sous Jacques II : *Récit du complot de Rye-House*, par Sprat. — Discussion religieuse de Dryden avec Stillingfleet. — Le clergé anglican prend part à la polémique contre le roi. — *La Biche et la Panthère*, par Dryden. — *Le Rat de ville et le Rat des champs*, par Montague et Prior. — Chute de Jacques II.
V. Conclusion : Les services des auteurs sont plus appréciés. — La Cité fait contre-poids à la Cour. — Influence de la Cité sur la Cour et de la Cour sur la Cité. — La politique fait heureusement concurrence à la littérature frivole. — Jacob Tonson, le premier éditeur anglais, essaye ses forces. — Les profits du théâtre deviennent plus rémunératifs. — Mais ce ne sont là encore que des promesses pour l'avenir; la situation morale et matérielle des auteurs ne s'améliore pas. — Ils sont courtisans en politique comme ils ont été courtisans en littérature. — Leurs variations politiques. — Conversion au catholicisme de Wycherley, Haines, Dryden. — Violence de leur passion politique.

I

Les premières années qui suivirent la Restauration avaient été le règne du plaisir et de l'insouciance : le roi ne songeait qu'à mener vie joyeuse ; sa cour l'y aidait de tout son cœur ; ses sujets, saturés de rigorisme, se laissaient doucement aller au courant, ou, tout au moins, séduits par la bonne humeur et

la bonne grâce communicative d'un prince « jeune, charmant, traînant tous les cœurs après soi », ne se sentaient pas le courage d'y résister. Tout souriait au nouveau régime : la royauté et le roi étaient au plus haut degré populaires, et aucune voix d'opposition ne jetait sa note discordante dans le concert de l'allégresse et du contentement général.

Du reste on y avait mis bon ordre. Poursuivis, traqués, menacés dans leur liberté et dans leur vie même[1], les puritains et les républicains avaient été forcés de chercher l'ombre, et l'opinion public les y maintenait. Pour elle en effet le gouvernement déchu était maintenant une usurpation impie, Charles Ier un martyr, Cromwell un parricide, ses partisans d'odieux hypocrites ou des fanatiques exécrables ; et les épouvantables représailles auxquelles on se livrait sur tout ce qui avait tenu à la République, les traitements terribles qu'on infligeait à tous ceux qui, à un degré quelconque, partageaient ses idées politiques ou religieuses, paraissaient n'être que la trop juste récompense de forfaits sans exemple et sans excuse. Les puritains se taisaient donc, et parce qu'ils ne donnaient plus signe de vie, on s'imaginait qu'ils étaient morts, et bien morts. Ainsi dégagé de toute préoccupation importune à l'intérieur ; très résolu, quoi qu'il arrivât, à ne pas se faire personnellement d'ennuis ni à l'intérieur ni à l'extérieur[2]; vivant dans une atmosphère d'approbation et de gaieté sans mélange, Charles II avait doucement pris l'habitude de considérer la vie et l'exercice du pouvoir comme une partie de plaisir qui ne devait pas avoir de fin.

Mais le feu puritain, éteint en apparence, couvait sous la cendre ; ce fut le roi lui-même qui se chargea de le rallumer. Et tout d'abord le relâchement de la cour ne tarda pas à réhabiliter la rigueur des *saints;* si l'on avait détesté l'exagération de la vertu, on se dégoûta vite de l'exagération du vice[3] ; on

1. Voy. Neal, vol. IV, ch. v et vi; Geffroy, p. 202-3.
2. It is said, the King being one day importuned by the Duke to undertake things which he thought very dangerous, told him, *Brother, I am resolved never to travel again, you may do so, if you please.* (Rapin de Thoyras, vol. II, Book XXIII, p. 725.)
3. En 1668 des apprentis de Londres démolissaient les maisons de prostitution en disant qu'ils avaient tort de se contenter des petites et de ne pas aller renverser la grande à Whitehall. (Pepys, 24, 25 mars 1668.)

permettait bien au roi de s'amuser ; — mais quand on le vit faire de tout, même des intérêts de son peuple, un sujet d'amusement, on trouva qu'il passait la mesure, et l'on se rappela que si ses prédécesseurs faisaient de vétilles des affaires d'État, les affaires d'État restaient au moins pour eux des choses sérieuses, et qu'avec eux l'argent des impôts n'allait pas tout entier à enrichir des favoris et des favorites [1].

Dès lors qu'on se mettait à faire des comparaisons, on n'en resta pas là. Quelque opinion que l'on eût de Cromwell, on ne pouvait nier que sous lui l'Angleterre n'eût fait grande figure en Europe [2]. Le peuple anglais avait bien un peu oublié cela ; mais Charles II le lui remit petit à petit en mémoire, en cédant à Louis XIV, pour de l'argent, la ville de Dunkerque, enlevée à l'Espagne par les armes du Protecteur ; — en se vendant lui-même à la France ; — en laissant, humiliation inouïe, la flotte hollandaise s'avancer jusque dans la Tamise, et en faisant entendre pour la première fois aux habitants de Londres le bruit des canons ennemis, auxquels Cromwell avait su inspirer plus de respect [3].

Mais ce qui plus que tout émut l'Angleterre, ce fut la conduite religieuse du roi. Dans leur horreur pour le puritanisme, les Anglais avaient oublié leur vieille haine pour le papisme ; Charles II fit si bien, qu'après avoir calmé la première, il ranima la seconde. On s'aperçut en effet bientôt que, tandis que les puritains étaient traités avec une dureté extrême, le roi et son frère se montraient beaucoup moins rigoureux au catholicisme : le roi épousait une princesse portugaise [4] et donnait à une maîtresse française, la duchesse de Portsmouth, un empire absolu sur lui [5] ; le duc d'York, moins prudent encore,

1. Macaulay, *Histoire*, ch. II. — D'un seul coup le roi donnait 30 000 livres sterling pour payer les dettes de la Castlemaine. (Pepys, 12 déc. 1666.)

2. Voy. Geffroy, p. 164.

3. Voy. Reresby, p. 74.

4. Dona Catarina, infante de Portugal, sœur du roi Alphonse VI (1662).

5. Voy. Reresby, p. 234 et 276. — La duchesse de Portsmouth était profondément détestée ; les satires dirigées contre elle abondent. Dans le seul volume II de la collection Luttrell au *British Museum*, j'en ai rencontré trois : A Pleasant Dialogue betwixt Two Wanton Ladies of Pleasure ; Or, *The Dutchess of* Portsmouths *woful Farwell to her former Felicity* (168$\frac{4}{5}$) N° 167 ; The Dutchess of Portsmouths Farewel (168$\frac{3}{4}$) N° 168 ; Portsmouth Observed and Described, 1684. — Dans *Poems on Affairs of State*, 1703, vol. I, p. 216, je

ne craignait pas de faire publiquement profession de foi catholique (1671), et donnait l'éveil aux inquiétudes protestantes. Aussi quand le roi, en 1672, promulgua une *déclaration d'indulgence* qui, sous couleur d'émanciper tous les dissidents, avait en fait pour but de donner le champ libre aux catholiques, les protestants ne s'y laissèrent pas tromper, et les dissidents furent les premiers à réclamer bruyamment contre la fallacieuse liberté qu'on leur offrait. Comme on savait qu'il y avait entente entre Charles II et Louis XIV, le peuple, qui se souvenait toujours de Marie la Sanglante, entrevoyait déjà, conduite par le roi de France, une furieuse persécution catholique[1]. Ainsi, de jour en jour, les griefs s'accumulaient; la popularité du roi s'usait; les mécontents augmentaient en nombre et osaient élever la voix; surtout les consciences étaient alarmées; — bientôt ce ne fut qu'un cri dans toute la nation : la religion protestante est en danger! Comme le ciel, d'accord avec l'opinion du pays, refusait des enfants à l'union de Charles II avec une catholique, son frère se trouvait appelé à lui succéder; or, avec lui, c'était le catholicisme, le catholicisme le plus fanatique, qui montait sur le trône d'Angleterre. Cette menace pour l'avenir mit le feu aux poudres; des paroles on

trouve une pièce de vers intitulée : *On his Royal Highness's Voyage beyond Sea*, March 3d, 1678, qui commence ainsi :

R. H. they say is gone to Sea,
Design'd for the *Hague;*
But *Portsmouth*'s left behind to be
The Nation's Whorish Plague.

On raconte que Nell Gwynn passant en voiture dans les rues d'Oxford fut poursuivie par les huées de la foule qui la prenait pour la duchesse de Portsmouth. Elle mit la tête à la portière et dit: « Bonnes gens, soyez civils; je suis la prostituée Protestante (*I am the Protestant whore*). » Ces mots suffirent pour rétablir le calme. (Cunningham, *The Story of Nell Gwyn*, ch. VI, p. 121).

1. What need I to apologize?
'Tis said, nothing more true is,
The chiefest part of 's Errand lies,
To fetch in Cousin *Lewis*.

That both together, as they say,
If one may dare to speak on't;
Thro Hereticks Throats may cut their way,
To bring in *James* the Second....

(*On his Royal Highness's Voyage beyond Sea*,
Voyez la note précédente.)

passa aux actes. La Chambre des Communes commença les hostilités en forçant le roi à retirer sa déclaration d'indulgence et en votant contre les catholiques le Bill du *Test* (1673) auquel Charles II, tant était grande l'émotion des esprits, n'osa pas refuser son assentiment. Son frère dut se démettre de sa charge de grand amiral; mais la même année, comme pour braver le Parlement et la nation, il épousa en secondes noces une fervente catholique, la princesse Marie de Modène, que le peuple appela aussitôt « la fille aînée du pape »[1].

L'Angleterre en était là quand Titus Oates parut avec ses dramatiques révélations sur le prétendu complot papiste (1678). Dans l'état d'effervescence où était le pays, il crut tout; il se vit environné de périls et de pièges, se mit en défense, devint à la lettre fou d'épouvante et de colère. On avait cru la politique et la passion religieuse mortes; elles se réveillaient plus ardentes que jamais, et l'on vit bientôt que si l'on était resté silencieux si longtemps, ce n'était pas parce que l'on n'avait plus rien à se dire.

L'Angleterre se retrouva partagée en deux camps ennemis: d'un côté ceux qui, regardant le duc d'York comme une menace pour la constitution et la religion anglaises, voulaient à tout prix l'exclure du trône; de l'autre ceux qui considéraient que son droit à la couronne lui venait de Dieu et ne pouvait pour aucun motif être mis en question: — ici, les défenseurs de la prérogative royale; là, les avocats des droits de la nation. Les uns se mirent à envoyer au roi des pétitions demandant la prompte convocation du Parlement, qui devait, pensaient-ils, voter contre le duc d'York le *Bill d'exclusion*; les autres rédigèrent aussitôt des adresses où ils exprimaient toute leur *horreur* pour les pétitions et les Parlements. En un instant la politique envahit tout; une surexcitation extraordinaire s'empara des esprits. Les rapports habituels de la société furent supprimés. « Je ne connais que quatre hommes de tout le parti whig, disait Dryden[2], à qui j'aie parlé depuis plus d'un an; et avec eux encore je n'ai parlé que par hasard et en passant. Nous étions liés depuis de longues années quand ce maudit

1. Sur l'état de l'opinion à cette période critique, voyez Christie, *Letters Addressed from London to Sir Joseph Williamson, in the Years* 1673 *and* 1674.
2. *The Vindication*, etc.



complot est venu séparer les gens en plusieurs partis. » — « Les choses en sont venues à ce point, écrivait Reresby[1], qu'il n'y a pas seulement séparation d'intérêts, mais qu'il n'y a plus guère d'affaires et de relations qu'entre gens de mêmes opinions. » Il n'y eut plus en Angleterre ni voisins, ni confrères, ni amis, ni parents; il n'y eut que des *Pétionnaires* (appelés aussi *Exclusionnistes* ou *Birminghams*[2]) et des *Abhorrants* (*Abhorrers*), nommés aussi *Antibirminghams*, *Yorkistes*, *Irlandais*, *Coureurs de marais* (*bogtrotters*), ou *Tantivies*[3]. Mais toutes ces appellations disparurent promptement devant celles de Tories et de Whigs.

Whig-a-more, et, par abréviation, whig, était un sobriquet donné aux paysans des basses terres d'Écosse, presbytériens fanatiques qui s'étaient récemment soulevés en assassinant le primat; on appelait Tories des *outlaws* catholiques, moitié vagabonds et moitié bandits, qui avaient cherché refuge dans les marais d'Irlande[4]. Ce nom peu flatteur servit à désigner les partisans du duc d'York; ceux qui étaient de l'autre côté reçurent la désignation, également peu flatteuse, de Whigs.

La cour fut naturellement avec les tories; la Cité, qui reparaissait sur la scène, se rangea du côté whig. Les beaux jours de la gaieté et de l'indifférence étaient finis; il ne fut plus possible à personne de se désintéresser des choses politiques, et les écrivains, qui n'avaient encore songé qu'à amuser la cour, furent obligés comme tout le monde de prendre parti.

Comme le théâtre avait la vogue, ce fut par lui d'abord qu'ils se mêlèrent à la lutte. Jusque-là, dans leurs pièces, ils ne s'étaient guère permis d'autres excursions sur le terrain politique que des allusions flatteuses au roi[5] : « Vous dispensez

1. Page 265.

2. C'est-à-dire « faux protestant » (North, *Examen*, p. 321). Les habitants de Birmingham avaient la réputation de fabriquer de la fausse monnaie.

3. Stephens, *Catalogue*... vol. I, *passim;* North, *Examen*, p. 321; Reresby, p. 187 et 190. — *To ride tantivy* signifie « aller à bride abattue ». Les *Tantivies* étaient les *ultras* qu'on disait aller à bride abattue à Rome.

4. Macaulay, *Histoire*, ch. II, vol. I, p. 256-7; Swift, *Œuvres*, édit. W. Scott, vol. III, p. 508, note.

5. *You, Sir, such blessings to the World dispense,*
We scarce perceive the use of Providence.
(Crown, *Épilogue de Calisto*, adressé au roi.)

de tels bienfaits au monde, Sire, que nous apercevons à peine l'utilité de la Providence; » ou des déclamations sur l'inviolabilité royale, protestations peu voilées contre les théories républicaines : « Les rois, même quand ils commettent des fautes, ne doivent jamais être mis en accusation. » — « C'est une chose moins dangereuse de blasphémer le ciel que de déposer un roi. » — « Quand le représentant du ciel se rend coupable d'un crime, nous devons laisser au ciel le soin de le punir[1] ». Ils s'en étaient tenus à ces généralités.

Dryden avait bien en 1673, alors que l'Angleterre était en guerre avec la Hollande, écrit sa tragédie d'*Amboyna, ou les Cruautés des Hollandais contre les négociants anglais*, dans le but évident d'exciter l'opinion et de la rendre favorable à la politique du ministère (la pièce est dédiée à Lord Clifford, l'un de ses membres). Mais à ce moment on ne prenait rien au sérieux. On s'était contenté de rire lorsque Mrs. Behn qui, on se le rappelle, était espion politique en même temps qu'auteur, avait annoncé de Hollande l'incursion trop réelle de Ruyter dans la Tamise[2]. Le théâtre n'avait donc pas poussé plus loin dans cette voie, et était revenu bien vite à ses frivolités ordinaires.

Maintenant on ne riait plus; la lutte était engagée furieusement, et il n'était plus si facile de mettre de côté les préoccupations politiques. En dépit qu'on en eût, elles étaient là menaçantes et s'imposant à tous. Le théâtre n'y échappa pas; à partir de 1680, il se fit l'écho de toutes les passions, et refléta les moindres incidents d'une période agitée destinée à finir par une révolution[3].

1. Kings, tho' they err, should never be arraign'd.
(Lee, *Sophonisba*, acte III.)

But make him know it is a safer thing,
To blaspheme Heav'n, then to depose a king.
(Crown, *The History of Charles the Eighth of France*, acte I, sc. 1.)

We ought, when Heav'n's Vicegerent does a Crime,
To leave to Heav'n the right to punish him,
Those who for wrongs their Monarchs murther act,
Worse sins than they can punish they contract.
(Earl of Orrery, *Tryphon*, acte I, sc. 1. Dans le volume intitulé *Two New Tragedies*.)

2. Granger, *A Biographical History of England*, article *Behn*.

3. *All run now into Politicks.*
(Shadwell, avertissement de *The Lancashire Witches*.)

Les titres des pièces changèrent tout d'un coup d'une façon bien significative. On vit paraître successivement sur la scène *Sir Barnaby Whigg*[1], *l'Héritière de la Cité*[2], *le Royaliste*[3], *les Têtes Rondes ou la Bonne vieille cause*[4], *le Frère Loyal ou le Prince Persan*[5], *Venise sauvée ou le Complot découvert*[6], *la Politique de la Cité*[7], *Une République de Femmes*[8]. On fit même de la politique actuelle avec Shakspeare, dont on continua de remanier les pièces. Au début de la Restauration, quand Dryden lui empruntait *Troïlus et Cressida*, il l'affublait d'un second titre romanesque « *ou la Vérité découverte trop tard* »; quand l'acteur Lacey refaisait *la Méchante domptée* (*The Taming of the Shrew*), il l'intitulait *Sauny l'Écossais*; maintenant Crown arrangeait la deuxième partie de *Henri VI* et l'appelait *les Malheurs de la guerre civile*; Tate présentait *Coriolan* sous le nom de l'*Ingratitude d'une République*[9]. La différence des deux périodes est tout entière dans la différence de ces appellations.

Les titres qu'on vient de lire s'appliquent tous clairement à des pièces dirigées contre la Cité et contre les whigs. Il y a pour cela deux raisons : d'abord les écrivains, depuis longtemps inféodés à la cour, se trouvèrent naturellement plus nombreux pour faire chorus avec elle que pour la combattre; ensuite les tories, faisant cause commune avec le prince, avaient l'avantage de pouvoir attaquer ouvertement leurs adversaires, tandis

'Tis Faction buys the Votes of half the Pit.
(Épilogue de Dryden pour le *Loyal Brother* de Southerne.)

The Stage, like old Rump-Pulpits, is become
The Scene of News, a furious Party's Drum.
Here Poets beat their brains for Volunteers
And take fast hold of Asses by their Ears...
(Shadwell [?] *A Lenten Prologue.*)

1. Par D'Urfey.
2. Par Mrs. Behn.
3. Par D'Urfey.
4. Par Mrs. Behn.
5. Par Southerne.
6. Par Otway.
7. Par Crown.
8. Par D'Urfey.
9. Il dit dans sa dédicace : « *Upon a close view of this Story, there appear'd in some Passages no small Resemblance with the busie* Faction *of our own time. And I confess, I chose rather to set the* Parallel *nearer to Sight, than to throw it off at farther Distance.* »

que les whigs étaient loin d'avoir la même liberté[1]. Ceux des auteurs qui se sentirent tentés de se mettre du côté populaire ne pouvaient pas risquer de titres provoquants, et devaient se contenter, pour tous exposés de principes, de plaisanteries à l'adresse des catholiques[2]. Par exemple, Shadwell, dans les *Sorcières du Lancashire*, mettait en scène le ridicule prêtre irlandais Tegue O Divelly; Settle, dans sa tragédie de *la femme Prélat ou la Papesse Jeanne*, faisait accoucher son héroïne dans les rues de Rome. Ils étaient obligés de se contenter de ces allusions générales. Encore fallait-il qu'elles ne fussent ni trop claires, ni trop vives, car alors la pièce était supprimée. Crown qui, pris d'un accès passager de ferveur protestante, avait, dans la *Première partie de Henri VI*, mis « une pointe de vinaigre à l'adresse du pape[3], » vit sa tragédie, « avant qu'elle eût vécu longtemps, étouffée par ordre[4] ». La représentation du *Spanish Fryar* de Dryden fut interdite pendant tout le règne de Jacques II, à cause du personnage de Dominick, le moine espagnol[5]. Quant aux allusions directement politiques, sitôt qu'elles étaient peu favorables aux tories, on ne leur permettait pas de se produire. Shadwell avait introduit dans ses *Sorcières du Lancashire* le personnage du chapelain Smerk pour tourner en ridicule les pasteurs anglicans, et sur-

1. I am no Politician, dit Settle dans sa dédicace de la *Papesse Jeanne* à Shaftesbury, for that Scribler must have no prospect to his Interest, who dares affront so numerous a Party that are so powerful a Support of the Stage.

2. Oldham avait déjà en 1679, à la suite du complot papiste, publié ses *Satires sur les Jésuites*. Elles avaient eu un grand succès : 1re édit., 1679; 2me édit., 1685; 8me édit., 1782. (Stephens, *Catalogue*... I, p. 649.)

3. *To-day we bring old gather'd Herbs, 'tis true,*
But such as in sweet Shakespears *Garden grew.*
And all his Plants immortal you esteem,
Your mouthes are never out of taste with him.
Howe're to make your Appetites more keen,
Not only oyly Words are sprinkled in;
But what to please you gives us better hope,
A little Vineger against the Pope.
(Prologue.)

4. ... My aversion to some things I saw acted there [à la cour] by great men, carried me against my Interest, to expose Popery and Popish Courts in a Tragedy of mine, call'd, *The Murder of Humphry Duke of Gloucester*, which pleas'd the best Men of *England*, but displeas'd the worst; for e're it liv'd long, it was stifled by command. (Crown, dédicace de *The English Frier.*)

5. *Biographia Dramatica*, article Spanish Fryar.

tout leur haine pour les dissidents; ce rôle fut violemment expurgé par le *Master of the Revels*[1]. Lee vit sa tragédie de Lucius Junius Brutus arrêtée après la troisième représentation parce qu'il y était trop question de liberté[2]. Tate, qui refaisait le *Richard II* de Shakspeare, fut obligé de transformer son prince anglais en *usurpateur sicilien*, ce qui n'empêcha pas la pièce d'être arrêtée après la deuxième représentation, évidemment pour des raisons politiques, puisqu'il croit devoir déclarer dans sa dédicace qu'elle est très loyale[3].

En somme le seul moyen à peu près que les whigs eussent à leur disposition pour manifester leurs sentiments au théâtre, c'était de siffler ce que les tories applaudissaient[4].

Les tories, eux, n'avaient pas seulement la liberté de siffler ce qu'applaudissaient les whigs; les auteurs qui soutenaient leurs idées, étant du côté du plus fort, avaient aussi toute latitude pour exprimer leurs opinions et attaquer sans détour celles de leurs adversaires. Ils usèrent de la permission. Tout d'abord ils se remirent avec un élan nouveau à épancher dans leurs pièces leur ferveur royaliste. Ils avaient déjà mis dans la bouche de leurs personnages bien des professions de foi ardentes; ce fut maintenant un véritable débordement de loyauté enthousiaste. Ce furent, à tout propos, des déclarations comme celles-ci : « Le plus grand tyran doit être choisi de préférence à la

1. Voyez la préface de la pièce. Dans ses *Œuvres*, édition de 1720, les passages supprimés sont imprimés en italiques.

> *You....*
> *Foam at the mouth when a Dissenter's nam'd,*

disait Sir Edward Hartfort à Smerk dans un des passages supprimés.

2. Cibber, *Apology*, p. 200.

3. Voyez ma Bibliographie. « *I fell upon the new-modelling of this Tragedy (as I had just before done on the* History of King Lear) *charm'ed with the many Beauties I discover'd in it... After this account it will be askt why this Play shou'd be supprest, first in its own Name, and after in Disguise? All that I can answer to this is, That it was* Silenc'd on the Third Day... *Every Scene is full of Respect to Majesty, and the dignity of Courts, not one alter'd Page but what breathes Loyalty, yet had this Play the hard fortune to receive its Prohibition from Court.*

4.
> That he shall know both Parties, now he Glories;
> By Hisses th' *Whiggs*, and by their Claps the *Tories*.
> (D'Urfey : prologue de *Sir Barnaby Whigg*.)

Eux-mêmes [les whigs] ont avoué ouvertement par leurs sifflets que la pièce les irritait. (Dryden, *The Vindication*, etc.)



moindre rébellion [1]. » — « Un prince ne peut pas faire mal... Le ciel n'a jamais fait un roi sans le faire juste [2]. » Un personnage voulait donner au roi Charles Ier 20000 livres sterling. « Oh! ajoutait-il avec transport, s'il lui fallait autant de gouttes de sang de mon cœur... avec mes propres mains je presserais ce viscère tremblant jusqu'à ce que la noble dette loyale fût acquittée [3]. »

Il n'y eut pas jusqu'aux galants de comédie, habitués jusque là à un bien autre langage, qui ne se crussent tenus d'exprimer des sentiments analogues. Mrs. Behn représente Loveless et Lady Lambert dans un tendre tête-à-tête; Lady Lambert choisit ce moment, on ne voit pas trop pourquoi, pour découvrir une couronne et un sceptre placés sur une table voisine, et Loveless s'écrie : « Ai-je été tout ce temps si près des reliques sacrées de mon roi !... C'est un sacrilège d'échanger des caresses là où est cet emblème... Au nom du ciel, Madame, ne soyons pas profanes dans nos plaisirs; ou bien retirez-vous, ou cachez ce glorieux objet [4]. »

Si chaudes toutefois et si fréquentes que fussent ces protes-

1. ... Learn here the greatest Tyrant
Is to be chose before the least Rebellion.
(Crown, *The Misery of Civil-War*, acte IV.)

2. ... This Maxim still
Shall be my Guide (*A Prince can do no ill!*)
In spight of Slaves, his Genius let him trust;
For Heav'n ne'er made a King, but made him just.
(Banks, *Vertue Betray'd*. Ce sont les derniers vers de la pièce, dits par le roi.)

3. Sir Charles Kinglove : « Oh, did he want as many drops of blood from the dear Centre of my life, my heart, as he does pounds from my now happy store, should I not freely bleed? Strong in my zeal beyond Mortality, with my own hands, I 'd crush the trembling Lump, untill the Noble Loyal Debt was paid. » (D'Urfey, *The Royalist*, acte V, sc. 1.)

4. Have I been all this while
So near the Sacred Reliques of my King!...
— Hail Sacred Emblem of Great Majesty,...
— 'tis Sacrilege to dally where it is;
A rude, a Sawcy Treason to approach it
With an unbended knee; for Heav's (*sic*) sake, Madam,
Let us not be profane in our Delights,
Either withdraw, or hide that Glorious Object.
(Mrs. Behn, *The Roundheads*, acte IV, sc. 2. — Lady Lambert est la femme du général Lambert. Lady Cromwell et Lady Fleetwood sont aussi parmi les personnages de la pièce.)

tations, elles n'étaient pas un aliment suffisant pour la furieuse passion politique qui s'était déchaînée. Tout cela était trop général, trop vague ; il fallait trouver des allusions plus directes, plus franches, aux gens et aux évènements du jour. Les auteurs tories ne s'y épargnèrent pas. Southerne fit une pièce entière : *le Frère loyal ou le Prince persan*, pour plaider la cause du duc d'York; Dryden et Lee, dans le *Duc de Guise*, représentèrent Charles II sous le nom de Henri III, le duc d'York sous le nom du roi de Navarre, le duc de Monmouth sous celui du duc de Guise, et pour qu'il n'y eùt pas d'erreur, commencèrent leur prologue par ces mots : « Notre pièce est un parallèle. » Dans la *Politique de la Cité*, Crown mit en scène Titus Oates et le vénérable avocat whig Maynard[1]. L'opéra d'*Albion et Albanius* de Dryden n'est qu'une longue glorification de Charles II et de son successeur, en même temps qu'une satire violente de leurs adversaires.

Car les whigs, on peut le croire, furent traités partout sans les moindres ménagements ; les injures et les personnalités les plus brutales leur furent prodiguées. On les appela couramment des coquins fanatiques, des gredins séditieux[2]; on associa les opinions puritaines avec les métiers les plus honteux[3]. « Je n'ai jamais de ma vie, disait un personnage, connu un sot religieux qui ne fût un coquin[4]. » — « Que Dieu

1. Il avait plus de quatre-vingts ans. Quand le prince d'Orange vit Maynard pour la première fois, il lui dit : « Vous avez dû survivre à presque tous les avocats de votre génération. » — Oui, répondit Maynard, et si vous n'étiez pas arrivé j'aurais survécu aux lois aussi. » (Macaulay, *Histoire*, chap. x, vol. II, p. 586.) Crown fit de lui naturellement, sous le nom de *Bartoline*, un vieux procureur corrompu, et de sa femme, sous le nom de Lucinda, une coquette. Il alla jusqu'à reproduire dans sa pièce imprimée la prononciation de Maynard, à qui son grand âge n'avait pas laissé ses dents au complet. — Titus Oates est représenté sous le nom du Dr *Paunchy*.

2. Dans la liste des *Dramatis Personæ* de *Sir Barnaby Whigg* de D'Urfey, on lit :

Wilding. — *A Loyal and Witty Gentleman, only addicted to rail against Women.*

Sir Barn. Whigg. — *A Phanatical Rascal.*

Dans le *Royaliste* du même, le capitaine Jonas est ainsi désigné : A Seditious Rascal that disturbs the People with News and Lyes, to promote his own Interest.

3. Mrs. *Clacket*, A City-Bawd and Puritan (liste des personnages de l'*Héritière de la Cité*, par Mrs. Behn).

4. *Craffy*. I never new a religious Fool that was not a Rogue in my life. (Crown, *City Politiques*, actus I, scœna 1.)

damne la Cité », disait un autre. « Tous les whigs, Charles, tous les whigs! » répondait son interlocuteur[1]. Les bourgeois et leurs magistrats étaient grossièrement tournés en ridicule. C'est à eux qu'étaient réservés exclusivement les rôles de maris trompés et de sots importants. Tate intitula une pièce : *le Port des Cocus, ou un Alderman n'est pas sorcier*. Ravenscroft, dans sa pièce des *Cocus de Londres*, mit en scène deux *aldermen* sous les noms de Doodle (*niais*) et de Wiseacre (*benêt*). Dans une tragédie de Banks, Henri VIII, accusant Anna Bullen d'adultère, s'écriait : « Je porte plus de cornes qu'aucune forêt n'en peut fournir; plus que Finsbury, ou toutes les milices de la Cité un jour de revue ou à l'installation du Lord Maire[2]. »

Mais les invectives les plus furieuses furent dirigées contre le chef du parti whig, contre Shaftesbury. Il était partout en butte aux quolibets et aux injures : les tories, jouant sur son nom, l'appelaient *Shiftsbury*, par allusion à ses changements de front (en anglais *shift*)[3]; les prédicateurs l'appelaient le Démon et Méphistophélès[4]. Le théâtre ne resta pas en arrière : Southerne le représenta dans son *Frère Loyal* sous le nom d'Ismaël, donné comme une sorte de Iago politique; Otway l'introduisit dans *Venise sauvée* sous les traits d'un vieux sénateur imbécile qui porte le nom peu mystérieux d'Antonio (il s'appelait Anthony)[5], et comme il avait, malgré ses soixante ans, la réputation d'aimer un peu trop les femmes[6], il le

1. *Closet*. The City you know, Sir, is so censorious...
Sir Charles Meriwill. Damn the City.
Sir Anthony Meriwill. All the Whigs, *Charles*, all the Whigs.
(Mrs. Behn, *l'Héritière de la Cité*, acte IV.)

2. I have more Horns than any Forrest yields.
Than *Finsbury*, or all the City Musters
Upon a Training, or a Lord Mayors day.
(*Vertue Betray'd*, acte IV.)

3. North, *Examen*, p. 42.

4. B. Martyn and Dr. Kippis, *The Life of the First Earl of Shaftesbury*, vol. II, p. 285.

5. Dans la liste des personnages il est ainsi désigné : Antonio, un beau parleur dans le Sénat.

6. *Next is a Senatour that keeps a Whore,*
In Venice *none a higher office bore :*
To lewdness every night the Letcher ran,
Shew me, all London, *such another man,*
Match him at Mother Creswold *if you can.*

montra, dans une longue scène, faisant le chien pour amuser sa maîtresse, aboyant, jappant, mordant, et récompensé de ses gentillesses par des coups de fouet et des coups de pied[1]. On alla plus loin encore : on n'hésita pas à faire allusion publiquement à ses infirmités physiques. Il avait fait une grave chute de voiture d'où était résulté un dépôt d'humeur qu'on avait guéri en lui appliquant un robinet d'argent (en anglais *tap*)[2]; on fit là-dessus des plaisanteries dont l'esprit de parti s'empara avec passion. On inventa un vase à contenir du vin, et comme ce vase était muni d'un robinet, on l'appela le *Shaftesbury*, et les tavernes royales l'adoptèrent[3] ; comme le bruit courait aussi que la couronne de Pologne lui avait été offerte avant l'élection de Jean Sobieski, on l'appela *Tapski*[4]. Le théâtre adopta ces peu ragoûtantes facéties. Tate, dans le prologue du *Port des Cocus*, parla du *robinet* de la trahison[5], et Dryden, dans *Albion et Albanius*, représenta « un homme avec une longue figure maigre et pâle, ayant des ailes de démon et des serpents enroulés autour de son corps; il est entouré de plusieurs têtes de rebelles fanatiques qui lui sucent du poison s'écoulant par un *robinet* placé dans son côté[6]. »

Oh Poland, Poland! *had it been thy lot*
T' have heard in time of this Venetian Plot,
Thou surely chosen hadst one king from thence,
And honour'd them as thou hast England *since.*

(*Venise sauvée*, prologue.)

1. Acte III, scène 1.
2. *Biographia Britannica*, art. *Cooper* (*Anthony Ashley*). — Walter Scott, *A Collection of Scarce and valuable Tracts*,... vol. VIII, p. 315, note.
3. Dryden, *Œuvres*, édit. W. Scott, VII, p. 266, note.
4. A modest Vindication of the Earl of Shaftesbury : In a Letter to a Friend concerning his being elected king of Poland. (W. Scott, *A Collection of Scarce and Valuable Tracts*,... VIII, p. 313.) — Le British Museum possède un *broadside* intitulé : *The Last Will and Testament of Anthony King of Poland*, où je relève les vers suivants :

Ye *Mortal Wh'gs* for Death prepare,
For mighty Tapski's *Guts* lie here.
Will his great Name keep *Sweet* d'y' think!
For certainly his Entrals stink....

Voyez ma Bibliographie, v° *Anthony*.
5. The very Dregs of Treason's Tap are out.
6. Fin du IIIe acte.

In the Piss and the Spew the poor Cooper did paddle,
To stop up his Tap, but the Knave was not able...
(*The Wine-Cooper's. Delight.* Voyez ma Bibliographie, v° *Wine-Cooper*.)

Pendant que les tragédies, les comédies et les opéras combattaient ainsi les ennemis de la cour avec toutes les armes qui leur tombaient sous la main, les prologues et les épilogues faisaient la guerre d'escarmouches et reprenaient la lutte par le détail. Les moindres incidents, les menues actualités de la politique, étaient saisis par eux au passage. En 1681, Shaftesbury avait été accusé de trahison devant le Grand Jury ; mais ce jury, nommé par les magistrats de la Cité, était composé de whigs ; il refusa de le trouver coupable et rendit un verdict de *Ignoramus :* les prologues et les épilogues furent aussitôt remplis de pointes contre les *Jurys Ignoramus*[1]. Pour se venger de cet acquittement, le roi déclara la Cité déchue de ses privilèges et lui imposa de nouveaux sheriffs et un nouveau Lord Maire. Puis, mis en goût, il entreprit une campagne contre les *Chartes municipales* de toutes les villes suspectes de tendances whigs[2]; ce fut alors le tour des sheriffs à paraître sur la sellette[3]. Pendant l'agitation causée par le Bill d'exclusion,

1. *What in my face cou'd this strange Scribler see,*
(Uds Heart) to make an Evidence *of me?*
That never cou'd agree with Ignoramus,
But for a Tender Conscience *have been famous.*
(D'Urfey, *The Royalist*, épilogue.)

Pay Juries that no formal Laws may harm us
Let Treason be secur'd by *Ignoramus.*
(Mrs. Behn, *The Roundheads*, prologue.)

But what provok'd the Poet to this Fury,
Perhaps he's piqu'd at by the Ignoramus *Jury...*
(Ravenscroft, *The London Cuckolds*, épilogue.)

But, Friends, don't think that you shall longer Sham us,
Or that we'll Bugbear'd be by your Mandamus;
You see Dame Dobsons *Devil long was famous,*
But fail'd at last; so will your Ignoramus.
(Ravenscroft, *Dame Dobson*, épilogue.)

And then in Ignoramus Holes *they think,*
Like other Vermin, to lie close, and stink.
(*Romulus and Hersilia*, anonyme, prologue.)

2. Cooke, *History of Party*, I, p. 223 et suiv.

3. *Now I dare swear, some of you* Whigsters *say*
Come on, now for a swinging *Tory Play.*
But, Noble Whigs, *pray let not those* Fears *start ye,*
Nor fright hence any of the Sham Sheriffs Party;
For, if you 'l take my censure of the story,
It is as harmless as e're came before ye,
And writ before the times of Whig *and* Tory.
(*Romulus and Hersilia*, anonyme, prologue.

Le prologue écrit par Dryden pour la réunion des deux théâtres souhaite que « les poètes whigs et les sheriffs whigs soient pendus ensemble. »

Charles II avait jugé prudent d'envoyer son frère en Écosse dans une sorte d'exil diplomatique; il revint un instant à Londres, en 1680, pendant une prorogation du Parlement : le prologue de l'*Orpheline* d'Otway le salua au passage. Avant la fin de l'année, il était reparti, et l'épilogue du *Royaliste* rappelait aux spectateurs « le gentleman qui est en Écosse[1] ». En 1682, il revenait définitivement à Londres; Dryden aussitôt faisait un prologue[2] et Otway un épilogue pour chanter son retour[3]; et Otway joignait à son épilogue une épître à la Duchesse[4]. Vers le même temps une main inconnue mutilait à Guildhall le portrait du duc; Otway signalait dans l'épilogue de *Venise sauvée* le « coquin », la « vermine » qui avait osé défigurer cette image sacrée. En 1684, la Cour avait momentanément triomphé de ses ennemis; les prologues et les épilogues triomphèrent avec elle[5]. En 1685, le duc d'York devint Jacques II; ils se mirent bien vite à célébrer les longues années de prospérité qu'il promettait à son peuple[6]. La même

1. *For who are these among you here that have*
Not in your Rambles heard of Tory Cave;
That rores in Coffee-house, and wasts his Wealth,
Toping the Gentleman in Scotland's *Health.*
(D'Urfey : *The Royalist*, épilogue.)

2. Voyez ma Bibliographie.
3. Voyez ma Bibliographie.
4. *Œuvres*, III, p. 368.
5. *Now would you have me rail, swell, and look big,*
Like rampant Tory *over couchant* Whig.
As spit-fire Bullies swagger, swear, and roar,
And brandish Bilbo, when the Fray is o're.
Must we huff on when we're oppos'd by none?
(Prologue intended for *Valentinian* [de Rochester], to be spoken by *Mrs.* Barrey.)

Since the Whig-Tyde *runs out, the* Loyal *flows.*
All you who lately here presum'd to bawl,
Take warning from your Brethren at Guild-Hall;
The Spirit of Rebellion *there is quell'd,...*
Impartial Justice *has resum'd agen*
Her awful Seat, nor bears the Sword in vain.
(Épilogue de *The Atheist* d'Otway, par Mr. Duke de Cambridge.)

6. How greatly Heaven has our great Loss supplyed?
'Tis no small Vertue heales a Wound so wide...
Verse is too narrow for so Great a Name,
Far sounding Seas hourly repeat His Fame.
Our Neighbours vanquish'd Fleets oft wafted o're
His Name to theirs, and many a trembling Shore;

année eut lieu la folle insurrection de Monmouth, et D'Urfey fit dire le prologue de sa *République de femmes* par un acteur armé d'une faux comme beaucoup de partisans du duc protestant[1].

On pourrait aisément continuer ces citations, car les allusions foisonnent; et l'on peut dire que si tous les autres documents historiques venaient à manquer sur cette époque agitée, il serait presque possible d'en reconstituer les moindres évènements en interrogeant les prologues et les épilogues qu'elle fit éclore.

II

Toutefois, quelque ardeur que déployât le théâtre, quelque zèle qu'il mît à se multiplier, il ne pouvait pas suffire à ce qu'exigeait la situation. Il faut dire d'abord que sa vogue déclinait. Le public était devenu moins empressé, moins assidu, si bien qu'en 1682, la troupe du roi et celle du duc, n'ayant plus assez de spectateurs, furent obligées de réunir leurs intérêts menacés, et il ne resta plus que la seule troupe du roi[2]. Cette déchéance du théâtre était dans la force naturelle des choses; on en avait usé et abusé à tel point qu'il était impossible qu'il soutînt plus longtemps son premier éclat. Pendant vingt années il avait été tout, et il avait si bien épuisé toutes ses res-

And we may go, by His great Conduct led
As far in Fame as our Forefathers did...
These are not all the blessings of this Isle,
Heaven on our Nation in a Queen does smile,
Whose Vertue's Grace by Beauty shines so bright,...

(Crown, *Sir Courtly Nice*, prologue.)

Voyez aussi Dryden, *Albion and Albanius*, épilogue.

1. Prologue. Spoken by Mr. *Hains* with a Western Scyth in his Hand.

From the West, *as Champion in defence of Wit,*
I come to mow you Critticks of the Pit...
This Godly Weapon first invented was
By Whigs, to cut down Monarchy like Grass;
But I know better how to use these Tools,
And have reserv'd my Scythe to mow down Fools.

2. Downes, *Roscius Anglicanus*, p. 39. — Cibber, *Apology*, p. 57, 58; il dit, par erreur, que la réunion des deux troupes eut lieu en 1684.

sources pour séduire ses spectateurs, que ses spectateurs étaient maintenant blasés, saturés, et qu'il ne trouvait plus de nouveautés à leur offrir.

Ajoutez que les préoccupations politiques venaient lui faire une concurrence fatale, et qu'elles se mettaient trop souvent en travers pour que les auteurs fussent tentés d'écrire, et les directeurs disposés à monter à grands frais des œuvres en plusieurs actes que le public n'était pas toujours en humeur d'aller entendre, ou qu'il n'écoutait qu'avec une attention distraite[1]. Ainsi, lorsque *Albion et Albanius* de Dryden, écrit en vers, présenté avec un luxe extraordinaire de musique, de décors et de costumes, parut sur la scène, on apprit à Londres que le duc de Monmouth venait de débarquer à Lyme Regis en prétendant. Le public se montra, comme cela se conçoit, plus occupé de cette invasion que des aventures des héros de Dryden, et l'œuvre nouvelle, sur laquelle le théâtre et le poète avaient fait grand fond, n'eut en tout que six représentations[2].

Mais la raison capitale pour laquelle le théâtre passa au second plan, c'est qu'il ne pouvait être qu'un très médiocre instrument de polémique, et que la polémique prenait maintenant le haut du pavé. Les anciens puritains, qui formaient la portion la plus considérable du parti whig, n'allaient pas au théâtre; les pièces mêmes qui soutenaient leurs idées ne parvenaient pas à les y attirer. « D'un côté, disait tristement Shadwell, nos papes et

1. *And what can Players hope for, in these Days,*
When e'r the Idle Youth forsake our Plays?
The empty Head, that never thought before
But on New fashions, or a fresh new Whore :...
For News he now walks gravely up and down,
And every Fop's a Politician grown.
(Shadwell, *The Woman-Captain*, prologue.)

Je ne puis pas aisément excuser l'impression de cette pièce à un moment si inopportun, lorsque le grand complot de la nation, comme une des vaches maigres de Pharaon, a dévoré ses collègues plus jeunes, les intrigues du théâtre. (Dryden, *The Kind Keeper*, dédicace.)

2. This being perform'd on a very Unlucky Day, being the Day the *Duke of Monmouth*, Landed in the *West* : The Nation being in a great Consternation, it was perform'd but Six times, which not answering half THE Charge they were at, Involv'd the Company very much in debt. (Downes, *Roscius Anglicanus*, p. 40.) — Si l'on en croit la tradition, dit Malone, *Vie de Dryden*, p. 186, l'auditoire se retira en désordre à la sixième représentation, et la pièce ne fut plus jouée.

nos moines déplaisent; et cependant, hélas! la Cité n'est pas notre amie. La Cité ne nous aime pas, ni nous ni notre esprit; les bourgeois disent qu'au parterre leurs femmes apprennent à lancer des œillades, qu'elles s'habituent dans les loges à faire des avances, à répondre aux soupirs furtifs et aux regards provoquants [1]. » On n'avait donc par le théâtre aucune prise sur la bourgeoisie whig, et, quoi qu'on fît, le seul bénéfice qu'on pût retirer de pièces politiques, c'était d'affermir dans leurs opinions des tories dès longtemps convaincus : trop maigre résultat obtenu avec trop de peine. La lutte ne pouvait pas ainsi se soutenir utilement : il fallait de toute nécessité trouver une autre arme avec laquelle on pût aller chercher ces adversaires qui se dérobaient; il fallait les attaquer chez eux; surtout il fallait raisonner avec eux; il fallait avec eux et avec la foule flottante des incertains et des irrésolus, toujours si importante en politique, discuter chaque incident nouveau, chaque principe émis, chaque personnage en vue, choses que le théâtre ne peut guère faire en aucun temps que d'une façon incomplète, et auxquelles il est forcé de renoncer lorsque les auditeurs lui font défaut, particulièrement les auditeurs qu'il a à cœur de convaincre.

Cette besogne de polémique et de discussion, c'est la presse aujourd'hui qui s'en charge. Or il n'y avait encore en Angleterre qu'un embryon de presse. Les premières publications connues qui aient quelque apparence de journaux ne remontaient pas à beaucoup plus de cinquante ans [2]. A partir de 1619 [3] on avait vu apparaître de modestes petites brochures, assez mal imprimées, qui se chargeaient de fournir aux gens curieux des nouvelles des pays étrangers [4]. Ces recueils de nou-

1. Voy. page 57, note 1.

2. On a cité longtemps comme étant le premier journal anglais *The English Mercurie*, portant la date de 1588. Mais Mr. Watts, dans une lettre remarquable adressée à Antonio Panizzi, a péremptoirement établi que cet antique journal était un faux. Voyez ma Bibliographie, v° Watts.

3. Le catalogue des journaux anglais au *British Museum* commence à 1604. Mais avant 1619 je n'aperçois que des brochures relatives à des affaires d'État, des proclamations royales, publiées officiellement avec ces mentions : « Set forth by Authoritie »; « Commanded by his Maiestie to be published in Print », et généralement imprimées par l'imprimeur du roi. Ce sont des publications politiques, mais non pas des journaux.

4. *Newes out of* Holland : Concerning Barnevelt... LONDON : Printed by

velles ressemblaient au célèbre journal de Jérôme Paturot ; ils paraissaient « quelquefois » ; la plupart n'eurent vraisemblablement qu'un unique numéro ; quand ils vivaient plus longtemps, leur nom semble avoir varié à chaque nouvelle apparition.

La première publication anglaise qui ait essayé d'être régulièrement périodique paraît avoir été *Les Nouvelles hebdomadaires d'Italie, d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, du Palatinat, de France et des Pays-Bas* (1622), imprimées, comme leur nom l'indique, une fois par semaine, et qui, à travers de continuels changements de titres et d'éditeurs, atteignirent, clopin-clopant, l'année 1640[1]. Périodiques ou intermittents, tous ces journaux — si l'on peut déjà employer ce nom — se ressemblaient en ceci, qu'ils ne donnaient invariablement que des nouvelles de l'étranger, et se contentaient d'imprimer sèchement leurs renseignements, sans discussion ni appréciation.

Avec le Long Parlement et la guerre civile, les feuilles politiques étaient rapidement devenues plus nombreuses et plus vivantes. De 1640 à l'exécution de Charles Ier (1649) plus de cent paraissent avoir été publiées avec des titres différents, et plus de quatre-vingts autres de 1649 à la Restauration[2].

T. S. for *Nathanael Newbery*... 1619 (*British Museum*). 28 pages petit in-4°, y compris le titre ; douze pages sont consacrées à la France, au duc d'Épernon. — Newes from Poland... Published by Authority... *At London*... 1621 (*British Museum*). — Newes from France... Translated according to the French Copie, *printed at* Paris. *London*,... 1621 (*British Museum*).

1. The 23. of May. Weekely Newes from Italy, Germanie, Hvngaria, Bohemia, the Palatinate, France, and the Low Countries. *Translated out of the Low Dutch Copie London*, Printed by I. D. for *Nicholas Bourne* and *Thomas Archer*... 1622 (*British Museum*). Le 25 septembre 1622, Nathaniel Butter et William Sheffard mettent en vente « Newes from most parts of Christendome » ; puis nous voyons Butter associé à Bourne pour publier « A TRUE RELATION OF THE AFFAIRES of *Europe* (4 octobre 1622) ». Le 15 octobre 1622, Butter et Bartholomew Downes publient « A CONTINUATION of the Affaires of the Low-Countries, and the Palatinate ». Très souvent apparaissent les mentions : « The Continuation of our Former Newes », « The Continuation of our Forraine Avisoes », « The Continuation of the Forraine Occurrents for 5. weekes last past », ou quelquefois le titre « The Weekely Newes Continued ». On reconnaît que c'est le même journal au format et aux noms des libraires : Bourne, Archer, Butter, Downes et Sheffard.

2. George Chalmers, *The Life of Thomas Ruddiman*, 114, note *m*. Dans cet ouvrage, pp. 404-442, se trouve une liste chronologique des journaux parus depuis la guerre civile. — Voyez aussi Andrews, ch. III-VI.

Chaque événement, dans une époque où les événements ne chômèrent pas, eut tout de suite et en tout lieu son historien : l'un donna des nouvelles de la Grande-Bretagne, un autre d'Irlande, un autre d'Écosse ou du Pays de Galles ; on eut des *renseignements certains* de *divers* endroits [1] ; celui-ci instruisait les gens de ce qui se passait à Oxford, celui-là de ce qui se faisait à Westminster, un troisième de ce qui se faisait à la Cour [2]. Chaque opinion, chaque tendance eut de même son représentant ; on vit éclore de tous côtés des *Mercures* de toutes nuances : *Mercurius Civicus, Mercurius Philo-Monarchicus, Mercurius Morbicus, Mercurius Medicus, Mercurius Bellicus, Mercurius Pacificus, Mercurius Problematicus, Mercurius Veridicus, Mercurius Candidus, Mercurius Elencticus*, etc. [3].

1. *Mercurius Britannicus :* Communicating the affairs of Great Britaine :... 1643 (*British Museum*) ; — The Victorious proceedings of the Protestants in Ireland; from the beginning of *March* to this present, being the 22. of the same month... Printed at London for *John Wright,* in the Old-baily. 1642 (*British Museum*) ; *Aprill the first,* 1642. A Continuation of the Tryumphant and Couragious proceedings of the Protestant Army in *Ireland*... London Printed for John Wright, 1642 (*British Museum*) ; — The late Proceedings of the Scotish Army... 1644 (*British Museum*) ; — The Scotish Dove Sent out and Returning... April 1646. Num. 129 (*British Museum*) ; — The Welch Mercury... 1643 (*British Museum*). — Speciall Passages And certain Informations from severall places, Collected for the use of all that desire to bee truely Informed .. 1642 (*British Museum*). — Je donne les dates des numéros les plus anciens que j'ai pu voir.

2. Numb. 1. *Mercurius Academicus :* Communicating the Intelligence and Affairs of Oxford... April 1648. (*British Museum*) ; The Spie : Communicating Intelligence from Oxford, [1643 ?] (*British Museum*) ; — *Mercurius Melancholicus;* or, Newes from Westminster, and other Parts... 1647 (*British Museum*) ; — Mercurius Aulicus, A Diurnall, Communicating the intelligence and affaires of the Court to the rest of the *Kingdome.* Oxford,... date rajoutée à la main : 1642/3 (*British Museum*). Mercurius Aulicus était rédigé par Sir John Birkenhead.

3. Mercurius Civicus... 1643; *Mercurius* Philo-Monarchicus, May 1649; Mercurius Morbicus... 1647 ; Mercurius Medicus... 1647; Mercurius Bellicus... 1647 ; *Mercurius Pacificus*... 1648; A New Mercury. Called Mercurius Problematicus... 1644; Mercurius Veridicus... 1646; Mercurius Candidus... 1646; Mercurius Elencticus... 1647 ; tous ces journaux sont au *British Museum.* — Au milieu de ce déluge de *Mercures,* quelques-uns étaient embarrassés pour trouver un nom, comme le témoigne le titre suivant : 17 Jan. 1643 Mercurius, etc. [*sic*].

Upon my life new borne, and wants a Name,
Troth let the Reader then impose the same
Veridicus — I wish thee; if not so
bee — Mutus, — for wee Lyes enough doe know.

(*British Museum.*)



Il y en avait un qui donnait des nouvelles de l'enfer[1]; le *Mercure Riant* donnait des nouvelles authentiques de la lune et des antipodes[2]. Les *News-Books*, comme on disait alors, naissaient — et mouraient, car la plupart n'avaient pas la vie bien longue — avec une rapidité prodigieuse.

Chaque publication nouvelle faisait surgir immédiatement une ou plusieurs publications adverses : *Mercurius Impartialis* s'attaquait à *Mercurius Militaris*[3]; *Mercurius Aquaticus* répondait « à tout ce qui a été ou sera écrit par *Mercurius Britannicus* »[4], *Mercurius Pragmaticus* était combattu par *Mercurius Anti-Pragmaticus*[5], *Mercurius Melancholicus* par *Mercurius Anti-Melancholicus*[6]; si un *Éclaireur hebdomadaire* voyait le jour, une autre feuille se chargeait de l'exposer aux lecteurs dans sa simple nudité[7]. Il y eut même un *Mercure* qui déclara la guerre à tous ses confrères à la fois sous le nom de *Mercurius Anti-Mercurius*[8]. Souvent, sans aller bien loin chercher un qualificatif différent, on empruntait sim-

1. Mercurius Diabolicus, Or Hells Intelligencer... 1647 (*British Museum*).

2. The Laughing Mercury, *or*, a True and Perfect Nocturnall, *Communicating many strange Wonders*, Out of the World in the Moon, *The Antipodes*, *Maggy-land*, *Tenebris*, *Fary-land*, *Green-land*, and other adjacent Countries. Published for the right understanding of all the Mad-merry-People of *Great-Bedlam. From* Wednesday *Octob.* 27. to *Wednes.* Novem. 3. 1652. Numb. 30 (*British Museum*).

3. *Mercurius Impartialis :* or, An Answer to that Treasonable Pamphlet, *Mercurius Militaris;*... From Tuesday *December* 5, till Tuesday December 12. 1648 (*British Museum*); — *Numb.* 1 Mercurius Militaris :... *Beginning on Tuesday*, *October* 10. 1648 (*British Museum*).

4. Mercurius *Aquaticus*, or, the Water-Poets Answer to all that hath or shall be Writ by Mercurius Britanicus. Ex omni ligno non fit Mercurius. Printed in the Waine of the Moone *Pag.* 121, *and Number* 16, *of* Mercurius Britanicus. 1643 (*British Museum*).

5. Num. 1. *Mercurius* PRAGMATICUS, Communicating Intelligence from all Parts, touching all Affairs, Designes, Humours, and Conditions throughout the Kingdome. Especially from *Westminster* and the *Head-Quarters*. From Tuesday *Septem.* 14, to Tuesday *Septem.* 21. 1647 (*British Museum*); — Num. 1 *Mercurius* Anti-Pragmaticus. Communicating some remarkable Intelligence. From Tuesday *Oct.* 12. to Tuesday *Oct.* 19. 1647 (*British Museum*).

6. Mercurius Melancholicus... 1647, 1er no 14 Sept. (*British Museum*) Mercurius Anti-Melancholicus... 1647, 1er no 18 Sept. (*British Museum*). On voit que la réponse suit de près.

7. *The Weeckly Discoverer*, *The Discoverer stript Naked*. Titres cités par Disraeli, *Curiosities of Literature*, Origin of Newspapers.

8. Numb. 1 *Mercurius Anti-Mercurius*. Impartially Communicating Truth, correcting falshood... Sept. 1648 (*British Museum*).

plement le nom de son adversaire, afin d'avoir plus facilement accès auprès de ses lecteurs habituels, et il n'est pas rare de rencontrer deux exemplaires du même journal, ayant le même format, portant la même date et le même nom d'imprimeur, en un mot se ressemblant en tout sauf en ceci que les nouvelles données sont entièrement contradictoires, et que les personnes louées par l'un sont violemment attaquées par l'autre[1].

En outre de ces journaux, les questions politiques et religieuses étaient discutées dans une multitude de pamphlets ou de brochures qui semblent avoir été lus aussi généralement et avec la même avidité. La bibliothèque du *British Museum* possède de ces brochures, publiées de 1640 à 1660, une collection[2] où l'on n'en compte pas moins de trente mille, ce qui donne une moyenne de quatre ou cinq publications nouvelles par jour. Et de pareilles collections sont toujours forcément incomplètes.

Mais cette publicité prodigieuse n'était pas encore la Presse. Si passionnés que fussent les gens, si affamés qu'ils pussent être de nouvelles, ces nouvelles ne leur arrivaient que d'une façon encore bien irrégulière, et jamais quotidiennement. Les *News-Books* ne paraissaient d'abord au plus qu'une fois tous les huit jours ; quand la lutte s'anima et que l'impatience des lecteurs ne put plus attendre si longtemps, aucun ne fut publié plus souvent que deux ou trois fois la semaine. Remarquez aussi qu'ils continuaient à n'être que de très modestes brochures mal imprimées, que les nouvelles y étaient toujours fort maigres et fort sèches, et que si la discussion avait commencé à s'y faire une place, bien petite encore, elle était, comme l'époque le comportait, du caractère le plus violent, et se produisait surtout sous la forme d'invectives[3].

1. Johnson *Lives of the English Poets*, Addison. — Voyez aussi le journal l'*Athenæum*, 1858, n° 1594, p. 620.

2, Cette collection est appelée *The King's Pamphlets* parce qu'elle fut offerte au *British Museum* par George III ; elle devrait plutôt être appelée la *Collection Thomason*, du nom de l'intelligent libraire de Londres qui la forma avec un zèle infatigable. Voy. *The English Cyclopædia*. London, 1859. Art. *British Museum*. Cet article est de Mr. Thomas Watts.

3. Disraeli, sous le titre de *The Paper-Wars of the Civil Wars*, en a donné quelques échantillons dans ses *Calamities and Quarrels of Authors*.

Telle qu'elle était, la discussion fut arrêtée net par la Restauration. La presse, déjà soumise à la censure par le Long Parlement[1], fut avec une extrême rigueur tenue en laisse par le gouvernement de Charles II[2]. Rien ne fut imprimé sans l'autorisation d'un *licenser* qui ne laissa arriver au public que des nouvelles soigneusement triées ; et pour être plus sûr encore de la qualité de ces nouvelles, le gouvernement eut ses journaux à lui. C'est ainsi qu'en décembre 1661, le *Nouvelliste du Royaume* parut « pour empêcher les fausses nouvelles[3] » ; puis en janvier 1662, le *Mercure public* également « pour empêcher les fausses nouvelles[4] » ; puis en 1663, les *Nouvelles* et le *Nouvelliste*, tous deux « publiés pour la satisfaction et l'instruction de tous, avec privilège[5] » ; en 1665, l'organe de la Cour fut la *Gazette de Londres*[6].

A côté de ces feuilles privilégiées, on n'autorisait guère que des commérages ou des publications de fantaisie dont quelques titres feront suffisamment apprécier la portée et la valeur : *Nouvelles sanglantes de Chelmsford, ou Bonne ballade nouvelle contenant le récit authentique et complet d'un meurtre barbare commis sur un pasteur de campagne mort d'une grande blessure dans le bas-ventre à lui faite par un très cruel boucher de campagne pour avoir été trop familier avec*

1. Ordonnance du 30 septembre 1647; voy. Cobbett, III, p. 780.

2. Voyez ci-dessus, p. 120, note 4.

3. *Numb.* 2. The Kingdom's Intelligencer of the Affairs now in agitation in *England*, *Scotland* and *Ireland;* Together with forrain Intelligence; *To prevent false Newes.* Published By Authority. *From* Monday *January* 5. *to* Monday *January* 12. 1662 (*British Museum*).

4. Number 1. Mercurius Publicus, *Comprising* The Sum of all Affairs now in agitation in *England*, *Scotland*, and *Ireland*, Together with Foraign Intelligence; For Information of the People, and to prevent false News. *Published by Authority. From* Thursday *February* 28. to Thursday *March* 7. 1661 (*British Museum*).

5. *Numb.* 1. The Intelligencer; Published *For the Satisfaction and Information of the People. With Privilege. Monday August* 3. 1663 (*British Museum*); — *Numb.* 1. The Newes, Published *For Satisfaction and Information* of the People. *With* Privilege. *Thursday September* 3. 1663 (*British Museum*).

6. Elle s'appela d'abord la *Gazette d'Oxford*, la cour s'étant réfugiée dans cette ville pendant la peste de Londres (*Biogr. Brit.*, art. L'Estrange). — *Numb.* 1. The Oxford Gazette. Published by Authority. *Nov.* 7 1665 (*British Museum*). — *Numb.* 24. The London Gazette. *Published by Authority. From* Thursday, *February* 1. to Monday *February* 5. 1665 (*British Museum*).

sa femme[1]; *Magnifico Smokentissimo Custardissimo Astrologissimo Cunningmanissimo Rabinissimo Viro Iacko Adams de Clarkenwell Greeno hanc lovelissimam sui Picturam Hobbedeboody pinxit et scratchabat*[2]; *l'Homme de la lune..., publié pour l'instruction de tous les fous bons vivants du Grand Bedlam*[3]; *le Charlatan infaillible; les Apprentis extravagants avec leurs bonnes amies à une partie de cabaret*[4]; *le Prodigue de Londres*[5]; *étrange Merveille dans le Wiltshire, affirmée par trois pasteurs témoins oculaires*[6]; *Flos Ingenii vel Evacuatio Descriptionis, description exacte d'Epsom et des eaux d'Epsom; le Fantôme de Clod-pate, ou Dialogue entre le juge Clod-pate et son ex-greffier l'honnête Thomas Ticklefoot, où sont fidèlement racontées toutes les nouvelles du Purgatoire relatives à l'Irlande, etc.; Nouvelles nouvelles d'un étrange monstre trouvé près de Buckingham, de forme humaine, avec un cœur double et pas de mains, une tête avec deux langues et pas de cervelle*[7]; et ainsi de suite.

Il est vrai que, à l'époque où nous sommes maintenant arrivés, la censure n'existait plus; le *licensing act*, passé peu de

1. Bloody News from Chelmsford : or, A Proper New Ballad, containing A true and perfect Relation of a most barbarous Murther committed upon the Body of a Country Parson who died of a great Wound given him in the Bottom of his Belly, by a most Cruel Country-Butcher for being too familiar with his Wife : For which Fact he is to be tried for his Life at this next Assizes. Oxford. Printed in the Year, MDCLXIII (*British Museum*, Luttrell Collection, vol. II, n° 144).

2. Stephens, *Catalogue*, I, n° 1018.

3. The Man in the Moon, Discovering A World of Knavery under the Sun, with a perfect *Nocturnal*, containing several strange Wonders out of the *Antipodes, Magyland, Faryland, Greenland, Tenebris*, and other parts adjacent. *Published for the right-understanding of all the mad-merry-people in* Great Bedlam. 1663 (*British Museum*).

4. The Infallible Mountebank or Quack Doctor, 1670; The Extravagant Prentices with their Lasses at a Taverne Frollick. 1672 (Stephens, *Catalogue*, I, n°s 1032 et 1043).

5. The London Prodigal, Or the Unfortunate Spendthrift... London... 1673 (*British Museum*, Luttrell Collection, vol. II).

6. A strange Wonder in Wiltshire, Affirmed by Three Ministers that were Eye-witnesses of this following Relation... 1674 (*British Museum*, Luttrell Collection, vol. II, n° 245). — Voyez d'autres titres semblables dans Andrews, I, p. 79-80.

7. Voyez ma Bibligoraphie, v^{is} *Flos* et *Clod-pate;* — New News of a Strange Monster found in Stow Woods near Buckingham, of *Human Shape, with a Double Heart, and no Hands; a Head with two Tongues, and no Brains.* 679 (Lutrell Collection, vol. III, n° 7).

temps après la Restauration, avait expiré en 1679 et n'avait pas été renouvelé. Tout Anglais avait donc désormais le droit d'imprimer à ses risques et périls tout ce qu'il voulait; mais la liberté nouvelle qui, d'une façon générale, ne profita guère à la discussion politique parce que les jurés, triés avec soin, condamnèrent impitoyablement tout écrit poursuivi par le gouvernement[1], ne profita pas du tout aux journaux; les juges, en effet, déclarèrent unanimement que cette liberté ne s'étendait pas aux gazettes[2], et que personne ne pouvait imprimer de nouvelles politiques sans l'autorisation du roi; — or, le roi n'autorisait que la *Gazette de Londres*. Toutefois, dans l'effervescence de la passion politique, pendant les luttes du Bill d'exclusion et les émotions encore chaudes du Complot papiste, quelques feuilles, soit que la couronne jugeât utile à ses intérêts de fermer les yeux, soit plutôt que l'ardeur des partis réussît à tromper sa vigilance, trouvèrent moyen de paraître, comme par exemple : *les Nouvelles domestiques*; *le Nouvelliste anglais*; *le Nouvelliste amical*; *le Courrier anglais*; *les Nouvelles du Pauvre Robin*; *les Nouvelles vraies*; *les Nouvelles protestantes domestiques; les Vraies Nouvelles domestiques*[3];

1. Mr. *Benjamin Harris*... He sold a *Protestant Petition* in King *Charles*'s Reign, for which they fin'd him Five Hundred Pound, and set him once in the Pillory (Dunton, *Life*... p. 293). — Voyez aussi Andrews, ch. VI. et ma Bibliographie, v° Smith (Francis). — Du reste, après la découverte du complot de Rye-House (1683) la censure fut rétablie de fait; aucun écrit non favorable à la cour ne parut, si ce n'est à la dérobée. En juillet 1685, Jacques II la rétablit légalement. Ce qui montre mieux que tout le peu qu'était la presse alors, c'est que la censure fut rétablie sans que les tories songeassent à triompher, ni les whigs à se plaindre. (Macaulay, *Histoire*, ch. V.)

2. Hallam, *Constitutional History*, III, p. 4, 5.

3. Numb. 1. Domestick Intelligence, Or News both from City and Country. Published to prevent false reports Monday July the 7th 1679 (*British Museum*); — The English Intelligencer. Thursday July 24. 1679. Num. 2 (*British Museum*); — The Friendly Intelligence. Published for the Accommodations of all sober persons. *Munday, September* the 7*th* 1679. *Numb.* 1 (*British Museum*); — The English Currant. Or, Advice Domestick and Forreign. Published for general Satisfaction. Monday, September 8, 1679 (*British Museum*); — Poor Robins Intelligence, Revived; Published for the Accommodations of all Ingenious persons. Wednesday *November* the 26th 1679 (*British Museum*); — The True News : or, Mercurius Anglicus. Being the Weekly Occurrences Faithfully Transmitted. January 1679. Numb. 15 (*British Museum*); — The Protestant (Domestick) Intelligence, or, News both from City and Country. Published to prevent false Reports. Fryday, *January*, 16. 1679. Numb. 56 (*British Museum*); — The True Domestick Intelligence, *Or*, News both from City and Country. Published to prevent false Reports. *Feb.* 1680. Numb. 69 (*British Museum*).

quelques-uns se présentèrent même avec des noms qui résonnent comme un écho de la guerre civile : *la Malle de Rome, Mercurius Anglicus*, le *Vrai Mercure protestant*, le *Mercure protestant impartial*, *Mercurius Civicus*, le *Mercure de Londres*, *Mercurius Infernus*, *Jesuita Vapulans ou Un fouet pour le dos du sot et un bâillon pour sa bouche immonde;* on vit même renaître une *Découverte hebdomadaire* à laquelle répondit, comme sous la République, l'*Éclaireur hebdomadaire mis à nu*[1].

De son côté, le Gouvernement jugea nécessaire, à ce moment critique, de se mêler activement à la discussion, et de prendre pour transmettre au public des opinions de bon aloi un autre intermédiaire que la *Gazette de Londres*. La *Gazette* en effet était un mauvais agent de propagande. Elle ne paraissait que le lundi et le jeudi, sur une seule feuille, comme tous ses prédécesseurs, et donnait les rares nouvelles que la Cour consentait à communiquer de la façon la plus laconique, sans aucun commentaire d'aucun genre ; or, nous ne voyons pas que jamais chez nous gouvernement ait espéré diriger l'opinion publique par le *Journal officiel* ou le *Bulletin des lois*. On songea donc à avoir un journal qui donnât le commentaire approuvé des nouvelles que publiait la *Gazette*. Pour rédiger ce nouveau journal, qui s'appela l'*Observateur*[2], la Cour fit appel

1. Numb. 1. A Pacquet of Advice from Rome : Or, The History of Popery. Begun to be Published on *Tuesday* the 3. of *December*, 1678. and thence to be continued (*British Museum*) rédigé par Henry Care ; — Mercurius Anglicus : or, The Weekly Occurrences Faithfully Transmited. Nov. 1679. Numb. 3 (*British Museum*) ; — *Numb.* 1. The True Protestant Mercury. Or Occurrences *Forein* and *Domestick*. Beginning Tuesday the 28 Decemb'. 1680 (*British Museum*) ; — Numb. 11. The Impartial Protestant Mercury, or Occurrences *Foreign* and *Domestick*. *May* 31 1681 (*British Museum*) ; — Mercurius Civicus : or, a True Account of Affairs both Forreign and Domestick *Monday* 29 March, 1680. *Numb.* 3 (*British Museum*) ; — *Num.* 1. The London Mercury. *London*, Thursday April 6. 1682 (*British Museum*) ; — les quatre derniers sont cités par Andrews, I, p. 73 et 80.

2. Numb. 1. The Observator. In *Question* and *Answer*. Wednesday, April 13 1681 (*British Museum*). Ce journal paraît deux fois par semaine, mercredi et samedi, quelquefois trois, comme dans la semaine du 10 au 17 avril 1682. Il n'a qu'une feuille unique. — Le début du premier numéro indique bien le but du journal.

Q. *Well! They are so. But do you think to bring 'um to their Wits again with a* Pamphlet?

A. Come, Come ; 'Tis the *Press* that has made 'um *Mad*, and the *Press* must set 'um Right again

à un fécond et très dévoué écrivailleur royaliste nommé Roger L'Estrange[1].

Ce L'Estrange avait, pendant la guerre civile, combattu dans les rangs de l'armée royale ; fait prisonnier et condamné à mort par les Parlementaires, il s'était échappé après quatre mois d'emprisonnement ; puis avait, disait-on, obtenu son pardon et sa liberté de Cromwell grâce à son talent à jouer du violon[2] ; ce qui ne l'empêcha pas de réclamer à grand bruit à la Restauration la récompense de son dévouement à la bonne cause. Charles II ne tarda pas à le remarquer et lui donna un poste de confiance : il le nomma censeur (*licenser of the press*)[3], et à partir de ce moment L'Estrange devint le factotum littéraire de la Cour, — surveillant et dirigeant la presse, rédigeant, quand besoin était, des journaux[4] et des pamphlets utiles au Gouvernement[5]. Écrivain toujours prêt, il ne devait

1. Sur L'Estrange, voy. *Biographia Britannica*, et Stephens, *Catalogue*, I, n° 1083.

2. Les pamphlets du temps l'appellent « le violoneux de Cromwell ». Dans un dessin de 1680 il est représenté tenant un violon et un archet, et portant au cou cette inscription « *Touzer, old Nol's Fidler.* » (Stephens, *Catalogue*, I, n° 1085. Voy. aussi le n° 1110.) Dans le vol. III de la Collection Luttrell, n° 138, il figure sous le nom de Towzer, comme un chien avec un violon à la queue.

3. L'Estrange avait pour ainsi dire sollicité ces fonctions en publiant en 1663 : *Considérations et propositions pour régler la Presse.* Voyez ma Bibliographie.

4. Entre autres *The Intelligence* et *The Newes*, déjà nommés, et *Heraclitus Ridens.* — Numb. 1. Heraclitus Ridens : *Or*, A Discourse between Jest and Earnest, where many a True Word is spoken in opposition to all Libellers against the Government... *Ridentem dicere verum Quis vetat...* Horat. *London*, Printed for the Use of the People, *Tuesday, Feb.* 1. 1681 (*Bibliothèque Nationale*, Nd 61, collection complète).

5. Voyez une longue liste de ses ouvrages dans Watt et dans *Biographia Britannica.* — L'Estrange est le *Sheva* de la deuxième partie d'*Absalon et Achitophel* de Dryden et Tate :

> Than Sheva, none more loyal Zeal have shown,
> Wakeful, as *Judah*'s lion for the Crown,
> Who for that Cause still combats in his Age,
> For which his Youth with danger did engage.
> In vain our factious Priests the Cant revive,
> In vain seditious Scribes with Libels strive
> T' enflame the Crowd, while He with watchfu Eye
> Observes, and shoots the Treasons as They fly :
> Their meekly frauds his keen replies detect;
> He undeceives more fast than they infect.
> So *Moses*, when the pest on *Legions* prey'd,
> Advanc'd his Signal, and the Plague was stay'd.

pas hésiter à se charger de conduire l'*Observateur*. Il ne manquait pas, il faut le dire, d'un certain talent brutal de discussion, et son style, bien que vulgaire et prétentieux, n'est pas dépourvu de vigueur et de verve. Il mit toutes ses qualités de pamphlétaire et toutes les ressources de son zèle peu scrupuleux[1] au service des tories, et de 1681 à 1687 soutint avec passion dans son journal toutes les idées qui étaient chères à ce parti.

Mais tout son zèle ne pouvait pas grand'chose ; en dépit de tous les efforts, la presse n'était pas en état de donner ce qu'on espérait d'elle. Elle faisait de son mieux, mais sans grands résultats. Ce n'est pas tout, en effet, que d'avoir une feuille politique, — il faut encore que cette feuille soit lue. Or, le journal n'était encore qu'à l'état rudimentaire, et, n'étant pas encore entré dans les mœurs[2], manquait de lecteurs ; par suite, son rayon d'influence était des plus étroits, et ce n'était pas par lui qu'on pouvait parler à la masse.

Du reste, l'opinion publique avait alors d'autres facteurs plus importants.

Il y avait d'abord à Londres les cafés. Fort nouveaux dans la capitale (le premier datait de 1652), les cafés s'y étaient vite implantés, et avaient crû et multiplié avec une rapidité remarquable. A la fin du règne de Charles II, il n'y avait pour ainsi dire pas une classe de la société, pas une profession qui n'eût le sien. Il y en avait dans la Cité pour les commerçants ; pour les élégants autour du Parc de Saint James ; les lettrés allaient, près de Covent-Garden, à la *Rose* (connue plus tard sous le nom de *Will's coffee-house*) où Dryden avait toujours son fauteuil réservé, en hiver au coin du feu, en été sur le balcon[3]. Le café

1. Il écrivit contre Milton un pamphlet avec ce titre : « *Pas de guides aveugles.* » (Johnson, *Lives of the English Poets* : Milton). — De L'Estrange Dunton n'a pas une opinion très favorable. Voici ce qu'il dit de lui, *Life...* p. 349 : A Man that betrays his Religion, and Country, in pretending to defend it... That was made Surveyor *of the Press*, and wou'd wink at unlicens'd Books, if the Printer's Wife would but — — (*sic*).

2. Pepys, qui parle de tout, ne prononce les mots *News-Book* et *Gazette* que deux ou trois fois dans son journal.

3. *Le Babillard*, en 1709, date ses articles de divers cafés, selon les sujets qu'il traite : « *All Accounts of* Gallantry, Pleasure, *and* Entertainment, *shall be under the Article of* White's Chocolate-house ; Poetry, *under that of* Will's Coffee-house ; Learning, *under the Title of* Græcian ; Foreign *and* Domestick News, *you will have from St.* James's Coffee-house. » (Numb. 1.)

était arrivé par degrés à tenir une place importante dans la vie d'un habitant de Londres; c'est là qu'il rencontrait ses amis, qu'il donnait ses rendez-vous d'affaires, qu'il se faisait adresser ses lettres, qu'il passait souvent ses soirées [1].

Quand la politique revint sur l'eau, le café se trouva être un centre tout formé de nouvelles ; on y vint tout naturellement lire les *News-Books* [2], recueillir les bruits qui circulaient, se mettre au courant des événements du jour, discuter, se faire une opinion. Et même la politique ne tarda pas à y prendre la grande place ; les cafés devinrent des sortes de *clubs* au petit pied [3], où on lisait à haute voix les journaux et les pamphlets,

1. And we may judge the time as well spent there [chez les libraires], as (in later Days) either in Tavern or Coffee-House; though the latter has carried off [après 1683] the spare hours of most people. (Roger North, *The Life of the Honourable and Reverend Dr. John North,* à la suite de *The Life of the Honourable Sir Dudley North.*) — Voyez quelle place les cafés tiennent dans la vie de Pepys. — Swift se faisait adresser ses lettres au café de Saint-James (*Journal to Stella,* oct. 14, 1710).

2.
Syrrop of Soot, or Essence of old Shooes,
Dasht with Diurnals, and the Books of News.

(A Cup of Coffee : or, Coffee in its Colours, 1663.
Voy. ma bibliographie, v° *Coffee.*)

3.
I ' the Coffee house here one with a grave face
When after salute, he hath taken his place,
His Pipe being lighted begins for to prate,
And wisely discourses the affairs of the state.

(A New Satyricall Ballad of the Licentiousness of the Times... *London,* Printed in the Year, 1679. *British Museum,* Luttrell Collection, vol. II.)

There's nothing done in all the World,
From *Monarch* to the *Mouse*
But every Day or Night 'tis hurld
Into the *Coffe*-house. .

You shall know there, what Fashions are ;
How Perrywigs are Curl'd ;
And for a Penny you shall heare,
All Novells in the World...

(News from the Coffe-House ;... London,... 1667. With allowance. *British Museum,* Luttrell Collection, vol. II, n° 145.)

Each Coffee-house is fill'd with subtile Folk,
Who wisely talk, and politickly smoke.

(Shadwell, *The Woman-Captain,* prologue.)

Bak'd in a pan, *Brew'd* in a pot,
The third device of him who first begot
The Printing Libels, and the Powder-plot.

(A Satyr against Coffee. *British Museum,* Roxburghe Collection, vol. III, n° 831.)

où des orateurs improvisés discouraient pour ou contre les whigs ou les tories. Dans tous, les opinions, les appréciations se produisaient avec une liberté que la presse, épiée et surveillée, ne pouvait pas connaître[1].

Les cafés eurent ainsi une influence des plus importantes. Jusque-là les gens de même opinion se trouvaient disséminés; il n'y avait pour ainsi dire que des multitudes d'opinions individuelles, des unités éparses qui avaient rarement, et seulement dans des circonstances exceptionnelles, occasion de se rejoindre et de faire corps. Aujourd'hui, les journaux réunissent les personnes ayant des opinions communes en un certain nombre de groupes et leur donnent de la cohésion; mais les journaux, on vient de le voir, étaient loin de posséder alors une pareille puissance d'action. Ce que les journaux n'étaient pas en état d'accomplir, les cafés le firent, au moins à Londres; ils servirent de points de ralliement; les gens se rencontrèrent, communiquèrent entre eux, se groupèrent, firent nombre[2]; il commença par eux, en un mot, à s'établir une opinion publique avec laquelle il fallut désormais compter. Le Gouvernement le sentit bien, si bien qu'il en devint inquiet, et que, sous le ministère de Danby, il voulut supprimer ces foyers trop libres de passions politiques. Mais les cafés étaient déjà tellement devenus nécessaires aux habitants de Londres, qu'il y eut une violente réclamation générale et que le Gouvernement fut obligé de renoncer à son désir[3].

Si l'opinion de Londres se faisait par la discussion des cafés, la province en trouva en quelque sorte un équivalent dans des écrits d'un genre particulier, les *Newsletters*, ou lettres de nouvelles, dont il est nécessaire de dire ici quelques mots.

En dehors de la capitale, il ne se publiait pas alors de journaux en Angleterre[4]; la poste, à peine organisée, ne

1. Sur les cafés, voyez Macaulay, *Histoire*, ch. III. — Le *Spectateur*, n° 305, les appelle « our *British* Schools of Politics ».

2. Aubrey, cité par Disraeli, *Curiosities of Literature*, vol. II, *Introduction of Tea, Coffee and Chocolate*, vante « the modern advantage of coffee-houses in this great city, before which men knew not how to be acquainted except with their own relations and societies ».

3. North, *Examen*, p. 138-141.

4. Le premier journal de province est le *Mercurius Caledonicus*, paru en 1660,



transportait les feuilles de Londres que fort lentement[1], et l'on sait d'ailleurs combien elles étaient chiches de nouvelles, même expurgées[2] : les journaux d'opposition n'avaient qu'un droit de parole précaire; parmi ceux du gouvernement, la *Gazette de Londres* ne discutait pas, et l'*Observateur* ne discutait qu'avec l'approbation d'en haut. Une telle presse était une lecture peu friande pour des gens éloignés du centre des affaires et des événements, privés aussi des libres discussions des cafés; mais les lecteurs de la province trouvèrent un dédommagement dans les *Newsletters*. On appelait ainsi des lettres manuscrites que les personnages importants des comtés, la noblesse, la *gentry*, la magistrature, le clergé, les universités se faisaient expédier de Londres une fois au moins par semaine[3]. Il y avait des gens qui faisaient métier d'écrire ces lettres (ce sont les ancêtres de nos *reporters*[4]) ; ils allaient de café en café, aux tribunaux, rôdaient autour de Whitehall et dans la Cité, l'oreille aux aguets, recueillant les nouvelles, les rumeurs, et sans crainte des regards indiscrets du Censeur, avant les journaux, s'empressaient d'inscrire le tout en grand détail, avec leurs commentaires personnels, dans la missive que leur correspondant de province attendait avec impatience, car pendant de longues années les comtés n'eurent pas de nouvelles de Londres autrement.

à Édimbourg, et qui vécut dix numéros; le second journal imprimé à Édimbourg est *The Edinburgh Gazette*, 1699 (George Chalmers : *The Life of Thomas Ruddiman*, p. 118, 119). — Voy. ci-dessus, ch. I, p. 120, note 4. Hors de Londres il n'y avait de presse autorisée qu'à York et dans les deux universités. Jacques II avait renouvelé cette loi.

1. Sur la poste d'alors, voy. Macaulay, *Histoire*, ch. III.

2. *Gazetts* no News can tell.

(Clod-pate's Ghost, déjà cité, p. 168.)

3. J'ai eu entre les mains une collection de ces lettres, adressées, du 26 mars 1723 au 31 décembre 1730, au très honorable le lord vicomte Percivall. Elles portent au catalogue des manuscrits du *British Museum* les nos « Additional 27,980 et 27,981. » La première commence par cette phrase, qui montre bien que nous avons affaire à un vrai journal manuscrit : « In order to Inform our Readers with ye great Application, and Diligence of ye Ministry in ye Discovery of ye Plot, we shall Insert... » — Ces missives sont écrites tous les deux jours, sur trois grandes pages sans signature, remplies consciencieusement de nouvelles politiques et de nouvelles générales, y compris l'indication des numéros gagnants à la loterie.

4. Voyez dans le *Spectateur*, n° 625, une lettre d'un de ces écrivains de *Newsletters*. — Sur les *Newsletters* voyez aussi Aubrey, *Letters of Eminent Men*, I, p. 15, et North, *Examen*, p. 133.

Il reste encore à signaler un important élément de l'opinion publique : la prédication. Le clergé qui, au commencement du règne de Charles II, s'était si généralement résigné à un rôle mondain et complaisant, n'en possédait pas moins des hommes de haute valeur, chez lesquels les traditions de vertu et de travail étaient restées vivantes : comme Jeremy Taylor, reste glorieux de l'âge précédent, comme Tillotson, Barrow, Stillingfleet, dont les sermons et les livres attestent l'activité et le zèle [1], et qui surent conserver sur une portion importante des fidèles une influence sérieuse et méritée. Lorsque les questions religieuses et politiques revinrent au premier plan, lorsque la nation s'aperçut que, malgré le Puritanisme, elle était encore protestante, ce zèle et cette influence s'accrurent, et le clergé, en prenant part à la lutte, n'en fut pas le combattant le moins ardent ni le moins considérable. Il va sans dire qu'il se rangea tout entier du côté des tories [2] : d'abord il faisait partie intégrante de l'établissement royal ; puis ses vieux ennemis les puritains étaient dans le camp populaire ; double raison pour qu'il apportât sans marchander son concours au parti de la Cour. Aussi, dès que la bataille fut engagée, tous les temples retentirent à l'envi de protestations de loyauté et d'invectives contre les whigs [3] : partout furent prêchées avec passion l'*obéissance passive* et la *non-résistance* au Roi [4], et l'horreur des dissidents et des républicains. On conçoit quel pouvoir devait exercer sur l'opinion une pareille propagande répétée chaque dimanche dans des milliers d'églises par un clergé unanime. Ce pouvoir était surtout grand en province, dans ces petites villes, dans ces villages où jamais journal ni *newsletter* n'avait pénétré ; où le pasteur par conséquent faisait, le premier, connaître les événements à des esprits non encore prévenus, et, en même temps, leur disait ce qu'ils devaient en

1. Les ouvrages de Barrow forment quatre volumes in-folio ; ceux de Stillingfleet, que nous verrons à l'œuvre tout à l'heure, six volumes in-folio, (Watt, *Bibliotheca Britannica*) ; les Sermons de Tillotson (les premiers datent de 1664) furent en 1694 achetés 2500 guinées (Macaulay, *Histoire*, ch. XX).

2. Il y eut naturellement quelques exceptions, comme Burnet.

3. On a déjà vu que le clergé appelait Shaftesbury le Démon et Méphistophélès. — Le clergé buvait à la santé du duc d'York avec des cris et des hourras, en ajoutant : « à la confusion de tous ses ennemis ». — (Burnet, *History of my own Times*, I, p. 509, passage rétabli.)

4. Rapin de Thoyras, vol. II, ch. XXIII.

penser avec l'autorité qui s'attache à des paroles prononcées du haut d'une chaire. Le clergé de campagne avait ainsi une grande influence sur l'esprit public, et Macaulay [1] n'hésite pas à lui attribuer une très grande part dans la vive réaction qui se produisit dans le pays contre les whigs à la fin du règne de Charles II.

Il ne s'agit, bien entendu, dans tout ceci que du clergé anglican ; les dissidents n'avaient pas de chaires et ne pouvaient prêcher qu'en cachette [2], dans des conventicules, comme on appelait leurs réunions clandestines. Quand on les prenait, comme Bunyan et Baxter se laissèrent prendre, on les bannissait ou on les mettait en prison [3]. Mais si la prédication parlée était pour eux entourée de périls, les dissidents avaient encore à leur disposition la prédication écrite, les livres, et surtout ces petits traités religieux (*tracts*) qui sont restés encore aujourd'hui une de leurs armes de prédilection. Bunyan emprisonné poursuivait son œuvre en écrivant dans son cachot le *Voyage du Pèlerin* ; et l'on se rappelle que, dans le catalogue donné plus haut des publications faites de 1666 à 1680, la moitié se compose de sermons détachés et de *tracts ;* de ces sermons et de ces *tracts* on peut sans hésitation attribuer la plus grosse part aux dissidents, qui furent toujours remarquables par leur ténacité dans leurs idées et par une ardeur singulière à les défendre. Howe, « le Platon puritain », est l'auteur de vingt-cinq livres, dont trois en deux volumes ; Calamy et Owen, deux autres grands *non conformistes* de cette époque, écrivirent, le premier trente-cinq ouvrages, le second plus de quatre-vingts ; Baxter en écrivit plus de cent vingt [4]. Un groupe religieux possédant des apôtres comme Bunyan et des travailleurs comme Howe, Calamy, Owen et Baxter, ne pou-

1. *Histoire*, ch. II.

2. Sauf pourtant pendant les courts répits de l'acte d'indulgence de Charles II et des deux déclarations d'indulgence de Jacques II, 4 avril 1687 et 27 avril 1688.

3. *Biographia Britannica*, articles Bunyan et Baxter; Macaulay, *Histoire*, ch. II. — I saw several poor creatures carried by, by constables, for being at a conventicle. They go like lambs, without any resistance. I would to God they would either conform, or be more wise, or not be catched (Pepys, 7 août 1664).

4. Voy. Watt, *Biographia Britannica*, art. Howe et Calamy ; Allibone, art. Owen et Baxter.

vait pas, tant qu'il avait les moyens de lutter, laisser ses adversaires répandre seuls leurs idées; tout en se tenant cois, les puritains n'avaient pas cessé en effet de faire de la propagande et des recrues. Le libraire John Dunton, qui s'établit à Londres vers 1680, cite plus de cinquante prêtres non conformistes (entre autres Baxter) avec lesquels il était en rapports, et qui tous écrivaient[1]. Il y eut là évidemment pendant toute la première partie du règne de Charles II, tandis qu'à la surface la cour prenait ses ébats joyeux et que le théâtre et la littérature légère semblaient être tout, une littérature souterraine, si l'on peut dire, sur laquelle nous n'avons que des aperçus incomplets[2], mais qui dut être considérable, et qui sans éclat, mais aussi sans défaillance, poursuivit son œuvre lente et silencieuse. Non sans effets; car il n'est pas douteux que les publications puritaines n'aient eu des lecteurs, et en nombre respectable. Un seul fait suffira pour le prouver : le *Voyage du Pèlerin* de Bunyan, paru en 1678, eut, de par les seuls puritains, car la cour ignorait jusqu'à son nom, huit éditions en quatre années, succès inouï à cette époque pour les œuvres à la mode[3].

III

On voit maintenant quelle était la situation : les écrivains dévoués à la cour ne pouvaient pas ne pas faire de polémique, et dans leur arsenal ordinaire ils ne trouvaient que des armes insuffisantes. Le théâtre ne pouvait pas, alors moins que

1. Dunton dit aussi de son patron (*The Life and Errors*) : Mr. Tho. Parkhurst (My Honoured Master) the most eminent Presbyterian Bookseller in the Three Kingdoms... He has printed more *Practical* Books, than any other that can be named in *London*... I have known him sell off a whole Impression before the Book has been almost heard of in *London*.

2. Voici deux titres qui indiquent suffisamment de quel œil les puritains considérèrent le carnaval de la Restauration : « A just and seasonable reprehension of naked breasts and shoulders » (avec une préface de Baxter) — « New instructions unto youth for their behaviour, and also a discourse upon some innovations of habits and dressing; against powdering of hair, naked breasts, black spots (or patches) and other unseemly customs. 1672. » (Cités par Disraeli, *Anecdotes of Fashion*, dans *Curiosities of Literature*.)

3. Voyez ma Bibliographie.

jamais, suffire à la tâche ; le journal était sans influence utile : les éléments qui formaient l'opinion étaient trop nombreux et trop complexes pour que l'action de la presse, à peine pressentie et d'ailleurs comprimée, pût s'exercer avec efficacité sur tous ces éléments. Pas plus par le journal que par le théâtre on ne pouvait obtenir ces grands mouvements d'opinion, ces ardentes manifestations de sentiments qui font comprendre à un parti sa force, obligent ses adversaires à hésiter, et donnent à penser aux incertains.

Il était pourtant nécessaire qu'on fît quelque chose ; car la situation produite par le Complot papiste et le réveil du protestantisme était grosse de périls. Shaftesbury était un rude jouteur ; le duc de Monmouth, qu'il avait habilement mis en avant, se faisait une popularité inquiétante ; le duc de Buckingham avait apporté aux whigs le prestige de son grand nom. Si l'on ne trouvait pas un moyen de détourner le courant, qui savait de combien de transfuges pareils le parti de la Cité allait se grossir, combien son assurance allait s'accroître ? Qui pouvait prévoir l'issue de la lutte commencée ?

Le roi se ressouvint heureusement qu'il avait un poète lauréat, et le pria de lui venir en aide[1]. Dryden, depuis quelque temps, n'avait pas eu beaucoup à se louer de Charles II ; celui-ci, qui maintenant songeait si fort à propos à son poète, avait complètement oublié son existence pendant tous les incidents les plus pénibles de sa lutte avec Rochester ; lorsque, un moment dégoûté du théâtre par cette lutte même, Dryden avait songé à la poésie épique, il avait communiqué son projet au roi et à son frère et n'avait reçu d'eux que de belles paroles non suivies d'effet[2]. Peut-être même, par suite d'une disgrâce de Mulgrave, ou à cause du vide du trésor, avait-il alors cessé de toucher sa pension[3]. De guerre lasse, il en était venu à se détacher de la cour et avait écrit son *Moine espagnol*, dirigé contre les catholiques, et qui fut si désagréable au duc d'York. Mais quelques justes sujets qu'il eût d'être mécontent, Dryden était, comme tous ses confrères, trop

1. Voyez l'avertissement de Tonson à la seconde partie d'*Absalon et Achitophel* dans *Miscellany Poems*, 1716, et Spence, p. 172.
2. *Discours sur la Satire*, dédié au comte de Dorset.
3. Voy. p. 130, note 5.

courtisan pour résister à un sourire du prince, et il ne fut pas nécessaire de le solliciter bien longtemps pour obtenir de lui ce qu'on désirait[1].

Depuis 1667, année où il avait adressé à la ville de Londres son *Annus Mirabilis,* Dryden avait cessé d'écrire des poèmes ou des pièces de vers : le théâtre lui offrait des profits plus sérieux, et il avait été tout au théâtre. Maintenant que le théâtre subissait une éclipse et que la politique prenait la première place, il revint volontiers aux pièces de vers et écrivit son poème politique d'*Absalon et Achitophel.*

Du premier coup il prouva qu'on avait eu raison de songer à lui. Dryden, en effet, qui a eu le défaut de trop suivre en tout le goût de son siècle, a possédé ce mérite de porter à leur perfection presque tous les genres littéraires que ce goût adoptait : nous l'avons déjà vu être le premier dans les pièces héroïques, dans les prologues, dans la critique littéraire. Il montra cette fois encore qu'il était doué de ce talent singulier et non petit qui consiste à faire exactement ce qu'il faut au moment où il le faut : comme diraient les Anglais, *the right thing in the right place.* Sans modèles, sans prédécesseurs, il créa de toutes pièces le poème politique, et débuta d'emblée par un chef-d'œuvre.

Il était certainement impossible de saisir mieux ce que demandait la situation. Le choix d'une allégorie était à lui seul une heureuse idée. L'allégorie pique la curiosité par le mystère dont elle s'enveloppe; le lecteur intrigué cherche à soulever le voile; chaque découverte qu'il fait le charme et le flatte; il lui semble qu'il collabore à ce qu'il lit; en admirant l'esprit de l'auteur il admire aussi sa propre perspicacité, et cette bonne opinion qu'il conçoit de lui-même rejaillit sur l'œuvre qui en est l'occasion[2]. Mais entre toutes les allégories possibles choisir une allégorie biblique, c'était véritablement un coup de maître. Le titre seul d'*Absalon et Achitophel* était une trouvaille. A nous autres lecteurs français ce titre paraît

1. Il regagna bien vite la faveur du duc en corrigeant son *Moine Espagnol,* et en écrivant son prologue pour saluer son retour d'Écosse en 1682.

2. Voyez le *Spectateur*, n° 512. — Poems of this *Nature have seldom fail'd of Reception; A Veil drawn over the Design in Poetry creates a Curiosity, if not a Reverence.* (Préface de *Uzziah and Jotham. A Poem,* 1690, Voyez ma Bibliographie, v° *Uzziah.*)

d'abord étrange; le nom d'Absalon éveille bien en nous le souvenir d'une mort peu ordinaire, mais Achitophel ne nous rappelle rien, et nous sommes tentés de nous écrier avec Boileau :

O le plaisant projet d'un poète ignorant !

C'est bien pis encore quand nous nous mettons à lire et que nous rencontrons Berzellaï, Isboseth, Zimri, Issachar, les Jébuséens; tous ces noms nous rebutent et nous déroutent. Mais Dryden ne les avait pas choisis sans raison. Faire de la discussion politique au moyen de personnages de l'Ancien Testament, c'était combattre les puritains avec leurs propres armes, c'était attirer leur attention, les forcer à lire et les contraindre de reconnaître dans Absalon leur duc de Monmouth[1], dans son conseiller Achitophel leur Shaftesbury, de rechercher quels personnages modernes étaient cachés sous tant de noms si familiers à leurs oreilles.

L'œuvre n'était pas moins bien faite pour réussir dans l'autre camp. C'était déjà un vif plaisir de voir retourner contre ses ennemis leurs propres engins ; mais on était aussi séduit par la valeur littéraire d'un pamphlet qui continuait, dans une forme et sur un ton plus recommandables, la tradition des *lampoons* chers aux courtisans. De plus, le format et l'étendue modestes du poème lui permettaient de circuler aisément dans les cafés et de parcourir la province à la suite des *Newsletters ;* ses vers rimés, bien frappés et sonores, étaient faits pour produire impression et pour rester dans les mémoires, et son sujet biblique, en même temps qu'il attirait les puritains, était propre à donner une nouvelle ardeur et un nouvel aliment aux sermons du clergé loyal[2].

1. Le duc de Monmouth avait déjà été comparé à Absalon dans : *Absalom's Conspiracy; or, the Tragedy of Treason*, London, 1680. Voyez ma Bibliographie, v° *Absalom.*

2. Surely a *Politician and a Divine* are scarce Commodities, when we *fly for Refuge to Hakney Poets* and *Hireling Pamphleteers*, with their Juniper-Lectures of *Politicks and Divinity*, to instruct the *Tantivy Clergy*, every Week, against the time that Sunday comes, and to Tutor the *Corporations* and *Country Justices*, and Country *Commission-Officers!* (Hickeringhill, Post-Script de *The Mushroom*). — Malone (*The Prose Works of John Dryden*, II, p. 293) cite deux sermons inspirés par le poème de Dryden. Du reste, d'une façon générale, l'allégorie fit école; voyez la préface de W. Scott à *Absalon et Achitophel.* Dans la collection Roxburghe, vol. III, p. 916, je trouve : Good News in Bad Times : or *Absaloms* Return to *David's Bosome*, 1683.

Ainsi sollicitée, l'opinion fit à *Absalon et Achitophel* un accueil inouï jusque-là. Le père de Johnson, qui était libraire à Lichfield dans le comté de Stafford, disait à son fils que jamais dans toute sa carrière il n'avait vu de vente semblable, si ce n'est plus tard pour le jugement du docteur Sacheverell [1] ; et ce témoignage est particulièrement important parce qu'il montre la province entrant en scène et prenant part avec la presse à un mouvement d'opinion [2]. Le poème parut le 17 novembre 1681 ; avant la fin de décembre une seconde édition devint nécessaire [3] ; sept autres éditions parurent encore à des intervalles rapprochés.

C'est qu'aussi l'auteur n'avait pas eu seulement le talent de prendre d'habiles dispositions ; le poème lui-même était d'une exécution merveilleuse. Dryden, dans la satire, se trouvait sur son vrai terrain ; personne ne raisonne en vers mieux que lui, et il avait cette fois double motif pour être bien inspiré : le désir de contenter le prince et le plaisir personnel de retrouver dans le camp adverse son vieil ennemi Buckingham, dont il lui avait été interdit jusqu'ici de se venger ; il eut donc, en même temps qu'il faisait les affaires du roi, la satisfaction de faire aussi les siennes, et fit payer chèrement à l'auteur de la *Répétition* sa rancune silencieuse de dix années, en le représentant sous les traits immortels de Zimri :

« Au premier rang était Zimri, homme si divers qu'il semblait être non pas un seul homme, mais un abrégé de tout le genre humain. Entêté dans ses opinions, toujours dans le faux, il était tout par saillies, et jamais rien longtemps : dans le cours d'une lune révolue on le voyait chimiste, ménétrier, homme d'État, et bouffon ; puis tout aux

1. Johnson, *Lives of the English Poets :* Dryden.

2. Le succès du poème en province est confirmé par la citation suivante : « What sport it is to see an *old Country Justice* (with his *eager* Chaplain at his Elbow) putting his *Barnacles on his nose* (Bless us!) *How he gapes* and admires when he reads *Nat. Thompson*, the Addresses in the *Gazette*, *Abhorrences*, *Heraclitus*, or the *Observator?* But, shew him but — *Absalom and Achitophel* — oh — then the *man's horn mad*, there's no holding him, then he *Hunts up*, (and though in his *Dining-Room*) how he *spends with double mouth*, and whoops and hallows (just *as he hunts his Doggs* when at *full Cry*) That — That — That — That *Rattle* — *Towzer* — *Bull-Dog* — *Thunder* — That — That — whilst the little Trencher-Chaplain *Ecchoes* to him, and crys — *Amen* — (Hickeringhill, Post-Script de *The Mushroom*.)

3. Cette seconde édition parut avec quatre pièces de vers, dont une de Nahum Tate, à l'éloge de Dryden.

femmes, à la peinture, aux vers, à la bouteille, — sans parler de mille fantaisies aussitôt mortes que nées. Heureux fou, qui pouvait employer chaque heure à désirer ou à goûter quelque chose de nouveau! La raillerie et l'éloge étaient ses thèmes habituels, l'un et l'autre (pour montrer son jugement) dans les extrêmes : si extraordinairement violent ou si extraordinairement civil que tout homme, pour lui, était un Dieu ou un diable. Gaspiller l'argent était son talent particulier; rien avec lui ne restait sans récompense, excepté le mérite. Ruiné par des sots qu'il découvrait toujours trop tard, il avait son bon mot, mais eux avaient sa fortune. Ses bouffonneries le chassèrent de la cour; alors il chercha à se consoler en formant des partis, mais ne put jamais être chef. Car, en dépit de lui, le poids des affaires tomba sur Absalon et sur le sage Achitophel. Ainsi, pervers de désir seulement, mais impuissant, il ne quitta pas les factions, mais les factions le quittèrent[1] ».

Le poème tout entier est resté comme un des beaux morceaux de la littérature anglaise; les portraits y sont également remarquables par la sûreté du dessin et par la richesse du coloris; la discussion y est habile et vive, et devait produire dans les polémiques du moment un effet que nul autre écrit politique n'avait produit jusque-là.

Ce qui montra que le coup avait été bien porté, ce fut la fureur des whigs. Les répliques jaillirent de toutes parts. Settle, récemment inféodé à la Cité, reprit sa plume de l'*Impératrice du Maroc* pour se mesurer encore une fois avec Dryden et écrire, lui aussi, un poème, qu'il intitula *Absalon aîné ou Achitophel transprosé*[2]; Buckingham publia de pauvres

1. Dryden emprunta probablement le nom de Zimri (ou Zambri) au 25e chapitre des *Nombres*, où un *prince* de la maison des Siméonites ainsi appelé a un commerce adultère avec la fille d'un chef Madianite. Il voulut sans doute rappeler la liaison de Buckingham avec la comtesse de Shrewsbury.

2. Spence, p. 67, dit que Settle fut aidé par Matthew Clifford, Sprat, et plusieurs des meilleurs plumes d'alors. Il n'y paraît guère; voici comment il reprend le portrait de Zimri pour l'appliquer à Dryden :

Besides, lewd Fame had told his plighted Vow
To *Laura's* cooing Love percht on a dropping Bough
Laura in faithful Constancy confin'd
To *Ethiops* Envoy, and to all Mankind.
Laura though Rotten, yet of Mold Divine,
He had all her Cl--ps, and She had all his Coine.
Her Wit so far his Purse and Sense could drain,
Till every P-x was sweetn'd to a Strain.
And if at last his Nature can reform,
A weary grown of Loves tumultuous storm,
'Tis Age's Fault, not His; of pow'r bereft,
He left not Whoring, but of that was left.

Réflexions poétiques sur l'œuvre où il était si durement traité. En même temps parurent *Azarias et Chusaï* (c'est-à-dire Monmouth et Shaftesbury) par un piètre auteur dramatique appelé Samuel Pordage [1]; *Towser Deux*, par l'éditeur du journal anti-catholique *la Malle de Rome*, Henry Care; *Un fouet pour le dos du sot qui traite l'honorable mariage de maudit emprisonnement dans son poème profane d'Absalon et Achitophel; Clef avec le fouet pour ouvrir le mystère et l'iniquité du poème appelé Absalon et Achitophel* [2] (ces deux dernières répliques par un pasteur non conformiste).

Le succès extraordinaire d'*Absalon et Achitophel* fit voir à n'en pas douter que Dryden avait trouvé juste, et qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de suivre la route qu'il venait d'ouvrir. Ce succès fit aussi comprendre à la cour et au roi quel profit on pouvait tirer des écrivains; et lorsqu'une autre occasion se présenta bientôt de faire appel à Dryden, Charles II, par son empressement, montra quel prix tout nouveau il attachait à son bon vouloir.

Shaftesbury, accusé de trahison et mis à la Tour, fut, comme il a été dit déjà, acquitté par le Grand Jury. Ivres de ce succès, ses partisans poussèrent des cris de triomphe qui durèrent une heure entière, allumèrent des feux de joie, et enfin firent frapper, pour célébrer l'heureux événement, une médaille avec la devise *Lætamur* dont ils se parèrent ostensiblement [3]. Le coup était rude pour la cour; il fallait au plus vite riposter et atténuer le mauvais effet produit. Qui pouvait le mieux faire que Dryden? Le roi sentit donc son amitié redoubler pour son poète-lauréat, et l'apercevant un jour dans le *Mall*, il le prit à part, et lui dit familièrement : « Monsieur Dryden, si j'étais poète, et je crois que je suis assez pauvre pour l'être, j'écrirais un poème sur tel sujet, et je m'y prendrais de telle et telle façon [4]. » Dryden comprit ce que cela voulait dire, et composa *La Médaille, Satire contre la*

1. Voy. Genest, I, 171 et 213.
2. Voy. ma Bibliographie, v[is] *Whip* et *Key*.
3. Voy. Christie, *A Life of Anthony Ashley Cooper*, II, p. 427 et suiv. Mr. Christie a reproduit cette médaille sur la couverture de son livre. — Voy. aussi Cooke, I, p. 208, et suiv.
4. Spence, p. 171.

Sédition, qui parut anonymement en mars 1682, avec cette épigraphe :

> Per Graiûm populos, mediæque per Elidis urbem
> Ibat ovans; Divûmque sibi poscebat honores.

Cette satire produisit un effet très grand, et la colère des whigs se signala de nouveau par des ripostes nombreuses : *Le Champignon*, poème écrit par Hickeringhill, prêtre pamphlétaire illuminé qui, ayant envoyé ses vers à l'imprimeur le jour même où parurent ceux de Dryden, attribua ce haut fait poétique à une inspiration divine[1]; la *Médaille retournée, Satire contre la persécution*, par Samuel Pordage; la *Médaille de John Bayes, Satire contre la folie et la gredinerie*, et les *Poètes Tories*, par Shadwell ; et deux poèmes dont les auteurs sont restés inconnus : la *Défense de la Médaille loyale*[2], la *Satire de Dryden sur sa Muse*[3]. Enfin, à toutes ces réponses il faut en ajouter une qui fut certainement la plus spirituelle et la plus heureuse : on réimprima les vers que Dryden avait autrefois écrits à la louange de Cromwell[4].

En composant la *Médaille*, le poète avait travaillé pour le roi seul; il voulut maintenant encore une fois, tout en servant la politique royale, travailler un peu pour lui-même. Déjà il avait ainsi réglé ses anciens comptes avec Buckingham ; mais il restait encore dans le camp whig deux confrères dont les attaques lui étaient particulièrement insupportables : son vieux rival Settle — et Shadwell.

1. God grant that this *Mushroom* be not like *Jonas* (his) Goard, *that sprung up in a night* and perished *in a night*. *Mushrooms* though they spring up in a night, yet (*well drest and Cook'd*) are served up, for *Daintyes*, and last *long*, not withstanding their *hasty Birth*, like this, far from the Authors Library, his *Notes*, and his *Books*. And if any man *think or say* that it is a Wonder, if this Book and Verses were compos'd and writ in *One Day*, and sent to the Press, since it would employ the *Pen of a ready Writer*, or. nimble Scrivener, *to Coppy* this Book *in a Day* (it may be so).

But *it is a Truth as certain* and stable as *the Sun* in the Firmament, and which (*if need be*) the Bookseller, Printer and other *Worthy Citizens*, that are privy to it, can *Avouch*, for an *Infallible* Truth. — *Deo soli Gloria* (Postscript de *The Mushroom*). Voyez aussi le titre à ma Bibliographie.

2. Voyez ma Bibliographie, v° *Medal*.

3. Attribuée à Somers.

4. *Three Poems upon the Death of the Late Usurper Oliver Cromwell;* et aussi *A Panegyrick On the Author of Absolom* (sic) *and Achitophel*. Voyez ma Bibliographie, v[is] Dryden et *Panegyrick*.

Shadwell avait été longtemps son ami; on se rappelle qu'ils avaient écrit ensemble (avec Crown) les *Remarques* dirigées contre l'*Impératrice du Maroc;* en 1679 encore, Dryden écrivait un prologue pour une comédie de Shadwell (*A True Widow*). Mais la politique les avait séparés, et, ainsi qu'il arrive ordinairement, cet ancien ami avait été l'un des plus violents contre Dryden : dans la *Médaille de John Bayes* il avait lancé contre lui, avec la dernière audace de langage, les accusations les plus odieuses[1]. Dryden ne voulut pas laisser ses attaques sans réponse; et comme, de tous ses adversaires, Shadwell était, non pas seulement celui qui avait le plus de talent, mais le seul qui eût du talent, il le prit spécialement à partie, réservant Settle pour une autre occasion, et publia *Mac Flecknoe*[2], *ou Satire sur le Vrai Poète Protestant T. S.* (c'est-à-dire Thomas Shadwell). C'était un délicieux persiflage littéraire, que Pope n'oublia pas plus tard quand il écrivit la *Dunciad*, et qui fut pour Shadwell un coup dont il ne s'est pas encore relevé[3].

Cette heureuse exécution d'un dangereux adversaire mit la cour en goût, et elle pressa Dryden qui, avant cette dernière œuvre ne s'était guère attaqué qu'aux chefs du parti populaire, à Shaftesbury, à Monmouth, à Buckingham, de fustiger un peu les roquets politiques qui aboyaient en sous ordre, en donnant une suite aux portraits d'*Absalon et Achitophel*[4].

Mais le poète lauréat était fatigué par tant d'efforts répétés; il appela à son aide son confrère Nahum Tate, qui venait de témoigner de son zèle tory en écrivant des vers à la louange des poèmes politiques de Dryden. Après qu'ils eurent réglé ensemble l'ordonnance générale de l'ouvrage, Tate se mit à l'œuvre pour malmener du mieux qu'il put les infiniment petits du parti whig, pour la plupart oubliés aujourd'hui, et termina par un éloge pompeux des amis de la cour, particu-

1. Je n'ose pas citer, même en anglais.
2. C'est-à-dire, le fils de Flecknoe, poète déjà cité, p. 81 et 126, et qui semble avoir servi de cible à ses confrères, car Marvell, III, p. 280, se moque de lui comme Dryden.
3. Fort injustement, hâtons-nous de le dire, car il est très supérieur à la réputation que Dryden lui a value.
4. *The second Part of Absalom and Achitophel.*

lièrement de L'Estrange et de Dryden[1]. Dryden se réserva seulement les littérateurs de l'opposition, comme Pordage, qu'il représenta sous les traits de Miphiboseth, et surtout ses chers ennemis Settle et Shadwell, auxquels, sous les noms de Doeg et de Og, il asséna ses coups les plus vigoureux. Shadwell seul essaya de répliquer dans une traduction de la dixième Satire de Juvénal, qu'il fit précéder d'une préface amère contre Dryden.

La même année, le multiple Dryden, seul cette fois, fit paraître un poème d'allure plus calme et moins batailleuse, intitulé *Religio Laici*, dans lequel il soutient l'Église anglicane et tâche de ramener dans son giron et les catholiques et les dissidents.

Tous ces poèmes, toutes ces polémiques de forme littéraire prirent bien vite le pas sur le théâtre et sur les journaux. Ce qui ne veut pas dire que les journaux et le théâtre se turent et cessèrent d'agir ; les dates données plus haut montrent suffisamment qu'il n'en fut pas ainsi, et l'époque était trop passionnée pour qu'aucun moyen fût négligé. Mais le théâtre passa, dans l'attention publique, du premier plan au second ; le journal, quoi qu'il fît, resta tout au plus au second plan, et l'influence sérieuse appartint aux écrits dont Dryden avait donné le modèle.

Cela est si vrai, que la pièce dont l'impression fut alors la plus vive sur l'esprit public, le *Duc de Guise* de Dryden et de Lee, produisit cette impression non pas tant par elle-même que par les écrits auxquels elle donna naissance. Pour y répondre, Shadwell fit paraître *Quelques réflexions sur le prétendu parallèle qui se trouve dans la pièce intitulée Le Duc de Guise*, et probablement aussi un prologue soi-disant *refusé par les acteurs* ; un avocat nommé Thomas Hunt écrivit une *Défense de la Charte et des droits municipaux de la Cité de Londres*. Dryden répondit à l'un et à l'autre par une longue *Justification* (en 60 pages) de sa pièce, et l'émotion causée par toute cette discussion fut telle, que Hunt, menacé de poursuites, se vit obligé de s'enfuir en Hollande[2], et que Shadwell, dans la dédicace de sa comédie de *Bury Fair*, dit que sa vie fut

1. Voy. p. 171, note 5. Dryden figure dans le poème sous le nom de Asaph.
2. *Biographia Britannica*, art. Shadwell, et A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. IV, colonne 81 et suiv.

menacée, et que pendant plusieurs années il fut contraint de renoncer à écrire[1].

Tant d'efforts ne furent pas sans résultat. Dryden avait, le premier, arrêté et troublé les whigs dans leur triomphe, et ranimé le courage hésitant des tories. A sa voix, tous les amis de la Cour, le clergé en tête, avaient redoublé d'ardeur, et étant plus confiants, avaient été plus forts. Peu à peu les whigs avaient perdu du terrain, s'étaient montrés moins hardis, moins sûrs d'eux-mêmes. La découverte du complot du *Rye-House* (1683) leur porta le dernier coup. L'horreur qu'inspira ce complot whig, habilement mis à profit par le parti royal, rejeta promptement dans le camp tory les prosélytes nombreux que la terreur du complot papiste avaient jetés affolés dans les rangs adverses; le parti populaire devint impopulaire. Déjà Shaftesbury avait fui et était mort en Hollande (1682)[2]; le complot du *Rye-House* fournit à propos une occasion qu'on ne laissa pas échapper de se débarrasser de deux autres chefs du parti whig : Lord Russell et Algernon Sidney. Le roi redevenait donc maître absolu de la situation.

Il crut pourtant qu'il y avait encore quelque chose à faire et que le rôle politique de ses écrivains n'était pas fini : il chargea Dryden de traduire l'*Histoire de la Ligue* du jésuite Maimbourg. Le but évident de cette traduction, au moment où elle fut faite, était d'insister encore sur l'impopularité des whigs en les comparant à ces ligueurs français qui avaient, en se parant d'un beau zèle religieux, attaqué le pouvoir royal, et plongé leur pays dans une longue et sanglante guerre civile. C'était,

1. *I never could recant in the worst of Times, when my Ruine was design'd, and my Life was sought, and for near Ten Years I was kept from the exercise of that Profession which had afforded me a competent Subsistence* (Dédicace de *Bury Fair* au comte de Dorset).

Our Author *then opprest, would have you know it*
Was Silenc'd for a Non-conformist *Poet...*

(Prologue de la même pièce.)

Shadwell ne recommença à écrire pour le théâtre qu'en 1688, année où il donna *The Squire of Alsatia*. Sa pièce précédente, *Les Sorcières du Lancashire*, est de 1681.

2. ... The king's influence increasing every day both in London and the country. A loyal lord mayor was this day chosen for the city of London, and two very good sheriffs. My Lord Shaftesbury stole over sea into Holland, and the charter of London was likely to stoop to the *quo warranto* brought against it. (Reresby, p. 263, 20 nov. 1682.)

en somme, une répétition de la tragédie du *Duc de Guise ;* et la dédicace se chargea de rendre l'intention nette pour les yeux les moins clairvoyants. Cette nouvelle œuvre de Dryden fut publiée avec un soin particulier ; et cette fois le titre porta son nom et déclara franchement qu'elle était faite par l'ordre du roi [1].

IV

C'était le dernier service que la littérature devait rendre à Charles II. L'année suivante, pendant que Dryden préparait sous ses yeux l'opéra d'*Albion et Albanius* pour célébrer sa victoire sur les whigs, le joyeux monarque expirait, laissant le trône à celui qui avait causé toutes les émotions politiques des dernières années.

Avec lui, ces émotions ne furent pas longtemps à renaître, et la période d'espérance et de calme qui suit toujours l'avènement d'un nouveau prince, ne fut cette fois que de courte durée. Les poètes avaient à peine eu le temps de pleurer, selon l'usage, le roi qui venait de mourir et de célébrer l'installation de son successeur [2], que les discussions reprenaient de plus belle.

1. En tête du volume se trouve une gravure représentant le roi sur son trône; le ciel entr'ouvert laisse voir une main portant une couronne; de cette couronne part un rayon qui éclaire la tête du souverain, et dans lequel est écrit : *Per me reges regnant.* Autour du trône, la justice, des seigneurs, un magistrat au premier plan, et à ses pieds ces mots : *Sibi et successoribus suis legitimis.*

2. Dryden, *Threnodia Augustalis;* apothéose de Jacques II à la fin de *Albion et Albanius.* D'Urfey, *Joy to Great Cæsar; An Elegy upon... King Charles II, and two panegyricks upon... King James and Queen Mary....* Charles Montague, *On the Death of His Most Sacred Majesty King Charles II;* les vers de Montague figurent dans une collection de poèmes sur la mort de Charles II publiée par l'université de Cambridge (*Biographia Britannica*, art. Montague). — Voici un échantillon de l'enthousiasme de D'Urfey :

The Kings Health, *set to* Farinel's *Grounds.*

First Strain.

Joy to Great *Cæsar*,
Long Life, Love and Pleasure;

Jacques II, ardent et aveugle, sembla avoir hâte de ranimer les passions politiques en commandant à Sprat, un des auteurs de la *Répétition*, récemment nommé évêque de Rochester, un récit du complot du *Rye-House;* les passions religieuses en déclarant que son frère était mort catholique, et en publiant lui-même deux écrits trouvés, disait-on, dans le coffre-fort de Charles II, où était soutenue la supériorité de l'église catholique sur la protestante[1].

A cette dernière publication, Stillingfleet, doyen de Saint-Paul, répondit aussitôt[2]. Bien que son nom ne parût pas sur le titre de sa réponse, cette intervention d'un membre éminent du clergé anglican prenant parti contre le roi, est un fait qu'il faut noter tout de suite, car il indiquait dès l'abord que la discussion ne devait pas sous Jacques II avoir le même caractère que sous son prédécesseur, et que notamment le clergé devait y jouer un autre rôle.

Jusqu'ici ce clergé, passionnément attaché à la doctrine de l'obéissance passive, avait soutenu le roi avec une unanimité entière. En somme, quelques doutes que l'on pût concevoir sur les convictions religieuses de Charles II, il était, tant qu'il avait régné, resté protestant, et le chef de la religion protestante. Les intérêts du clergé se confondaient donc avec ceux de la royauté. Maintenant la situation changeait de face. Non seulement Jacques II était détaché de l'Église anglicane, mais il laissait voir clairement l'intention de la battre en brèche.

'Tis a Health that Divine is,
Fill the Bowl high as mine is ;...

Second Strain.

Try all the Loyal
Defy all,
Give denial ;
Sure none thinks Glass too big here,
Nor any *Prig* here,
Or sneaking *Whig* here
Of Cripple *Tony's* Crew,
That now looks blew.
His Heart akes too,
The *Tap* won't do,...

(*A Collection of One Hundred and Eighty Loyal Songs*, voy. ma Bibliographie, v° T. N.)

1. Voy. ma Bibliographie, v° Jacques II.
2. Voy. ma Bibliographie, v° Stillingfleet.

Les membres du clergé anglican modifièrent aussitôt leur manière de voir.

Tant que la persécution et l'oppression n'avaient atteint que les catholiques et les dissidents, ils avaient déclaré comme un seul homme que la loi divine interdisait d'y résister. Mais dès qu'ils virent que la persécution changeait de direction et s'attachait à eux, dès qu'ils sentirent que leurs intérêts étaient menacés, ils changèrent, sinon de langage, au moins d'attitude, et se mirent en devoir de combattre énergiquement les prétentions du roi [1].

Ces nouvelles dispositions du clergé étaient graves, car elles privaient le trône d'un allié très dévoué et très influent; elles étaient d'autant plus graves, que la question en débat devenait presque exclusivement religieuse, et que là le clergé était évidemment dans son élément et dans sa force. On s'en aperçut bien dans la suite de cette première discussion.

Ce n'était pas chose aisée que de répondre à une plume aussi autorisée que celle du doyen de Saint-Paul. Heureusement Dryden venait de s'attacher à la fortune de Jacques II en se convertissant au catholicisme. Sur la demande du roi, il se chargea d'écrire une réponse à Stillingfleet. Il y mit beaucoup de chaleur, — un peu trop, car il alla jusqu'à l'appeler déloyal et falsificateur [2], — et déploya en faveur de sa nouvelle religion toutes les ressources de son art. Mais on ne s'improvise pas théologien. Dryden avait beau être le premier écrivain de son siècle, il ne pouvait être en mesure de lutter avec un controversiste consommé, qui avait fait des questions religieuses l'étude de sa vie. Stillingfleet riposta vivement et eut aisément le dernier mot.

Le temps des répliques brillantes et des faciles victoires était passé pour les écrivains de la cour. Ils ne devaient plus

1. Dans ce clergé, un moment unanime à prêcher l'obéissance passive, il ne se trouva que quatre cents personnes qui refusèrent de prêter serment au gouvernement révolutionnaire de Guillaume III. (Macaulay, *Essai sur Hallam.*)

2. ... I hope I shall discover the foul Dealing of this Author, who has obscur'd, as much as he is able, the Native Lustre of those Papers, and recommended by a false Light his own sophisticated Ware; part of which may certainly deserve the clearest Light which can be given it by the Hands of the Under-Sheriff, or of somebody whom I will not name. (*A Defence of the Papers written by the Late king of Blessed Memory : Préface.*)

avoir à combattre seulement des confrères, c'est-à-dire des égaux, ou quelques énergumènes politiques qui s'improvisaient auteurs, et dont la prose ou les vers étaient peu redoutables. Bien que quelques années à peine se fussent écoulées, les jours heureux étaient loin déjà où Dryden, presque seul, tenait tête aux Shadwell, aux Settle, sans parler des Pordage, des Hunt, des Hickeringhill. Les écrivains de la cour s'avançaient alors sur un terrain connu, luttant au moyen d'armes qui leur étaient familières contre des adversaires avec lesquels ils étaient habitués à se mesurer. Maintenant, non seulement le terrain de la controverse se déplaçait, et c'est eux qui se trouvaient être les novices, mais ils allaient avoir en face d'eux des hommes considérables par l'autorité de leur parole en même temps que par l'autorité de leur situation.

Après Stillingfleet on vit se mêler au combat les ecclésiastiques les plus distingués, dont quelques-uns, en dehors de leur savoir religieux, ont laissé une trace dans la littérature, comme Tillotson, Prideaux, Burnet, Atterbury[1]. En fait ce fut le clergé qui mena la discussion et qui en fut le maître. Pendant que d'un bout à l'autre de l'Angleterre tous ses pasteurs, par une prédication ardente, protestaient contre les prédilections religieuses de Jacques II, les hommes éminents dont on vient de lire les noms entrèrent dans la voie que Dryden avait ouverte, et avec une énergie infatigable, adoptant tour à tour dans des écrits[2] de formes diverses tous les tons et tous les styles, s'adressant tantôt au peuple, tantôt aux gens du monde, tantôt aux érudits, exposèrent, discutèrent, étudièrent sous tous leurs aspects les mérites comparés de la religion catholique et de la protestante[3]. C'était une armée formidable qui se dressait devant le roi, le combattant chaque jour, à chaque instant, et sur tous les points à la fois.

Quelque désir qu'il en eût, il lui était impossible de réduire au silence tant de redoutables opposants. Contre les prédica-

1. Dryden lui-même disait avoir appris à écrire en prose en lisant Tillotson. (Congreve, dédicace des *Œuvres dramatiques* de Dryden, 1717.)

2. Macaulay, *Historie*, ch. VI, dit : Ceux qu'on trouve encore dans nos grandes bibliothèques forment une masse de près de 20,000 pages. Je puis affirmer cela d'après mes propres recherches. Il y a une excellente collection au *British Museum*.

3. Neal, IV, chap. XI; Stoughton, vol. II, p. 117 et suiv.

teurs, par les tribunaux, il ne pouvait rien, car il lui eût fallu poursuivre tout le clergé de son royaume ; contre les publications, quoiqu'il eût fait, dès la première année de son règne, rétablir la loi sur la censure [1], il ne pouvait pas davantage, car cette loi même contenait un privilège en faveur des deux universités d'Oxford et de Cambridge, et autorisait la publication d'ouvrages théologiques approuvés par l'évêque de Londres ou l'archevêque de Canterbury [2]. Or, les deux universités prenaient une part très active à cette lutte contre le catholicisme, et l'évêque de Londres, Compton, et l'archevêque de Canterbury, Sancroft, étaient loin d'être favorables aux idées du roi.

Jacques II ne pouvait donc qu'une chose : opposer la discussion à la discussion. Pour cela il mit tout en œuvre ; il eut ses imprimeries à Londres, à Oxford, jusqu'en Écosse à Holyrood, et de ces imprimeries il lança des publications dans tout le pays.

Mais les écrivains qu'il pouvait opposer au clergé protestant n'étaient pas de taille : c'étaient de médiocres prêtres catholiques dont aucun n'a acquis la gloire dans les controverses de cette époque, et qui, même s'ils avaient possédé quelque talent, étaient hors d'état de s'en servir d'une façon profitable, parce qu'ils n'avaient qu'une connaissance très imparfaite de la langue anglaise.

Depuis de nombreuses années, en effet, l'Angleterre n'avait pas été un séjour favorable aux catholiques ; la conséquence était que les plus fervents faisaient instruire leurs enfants à l'étranger, soit à Rome, soit à Douai. Lorsque, à l'avénement de Jacques II, un grand nombre de ces expatriés revinrent dans leur pays, ils y revinrent sachant beaucoup mieux l'italien ou le français que la langue de leurs compatriotes. C'était au point que l'un d'eux, Andrew Pulton, était obligé de demander au D[r] Tenison d'écrire en latin ou en grec afin que la controverse eût lieu entre eux à armes égales [3]. Un

1. Keble, I, p. 1511.

2. Voyez la clause III de la loi déjà citée, p. 120, dans Keble, II, p. 1250, et suiv.

> But *Imprimatur*, with a Chaplain's name,
> Is here sufficient licence to defame.
>
> (Dryden, *The Hind and the Panther*, Part. III, v. 256, 257.)

3. A. P. having been Eighteen years out of his own Country, pretends no

autre, William Clenche, composant en anglais un traité sur la suprématie du pape, s'empressait de recourir à l'italien pour écrire sa dédicace à la reine, arrêtant ainsi ses lecteurs, dès le début, par plusieurs pages d'une langue qu'ils ne pouvaient comprendre[1].

C'étaient là des auxiliaires zélés sans doute, mais qui ne rendaient pas de grands services. Tout ce que le roi pouvait opposer de sérieux aux protestants, c'étaient quelques traductions de Bossuet[2], qui eussent été plus utiles si elles eussent été moins pauvrement faites, — et Dryden.

Dryden n'avait pas été heureux dans sa récente controverse avec Stillingfleet. Il espéra que le succès auquel il était habitué lui reviendrait s'il revenait aux vers; il s'éloigna du bruit de Londres, et dans une retraite studieuse à la campagne, lentement, soigneusement, mûrement, il composa son poème allégorique de *La Biche et la Panthère.* La biche, dont la blancheur immaculée est opposée à la robe tachetée de la panthère, c'est l'Église de Rome; la panthère représente l'Église anglicane. Autour de ces deux bêtes, l'auteur a groupé dans la même forêt l'ours *Indépendant*, le sanglier *Anabaptiste*, le loup *Presbytérien*, le lièvre *Quaker*, le renard *Socinien :* toutes les sectes protestantes sont ainsi métaphoriquement passées en revue; les libres penseurs sont représentés par le singe. Ce poème, chargé d'un défaut grave qui n'échappa pas aux adversaires de Dryden, n'en contient pas moins quelques-uns des spécimens les plus grandioses et les plus puissants de sa poésie. Le roi le fit publier lui-même par son imprimerie de Holyrood, et s'appliqua à le répandre dans toute l'Angleterre. Grâce à tant de soin, *La Biche et la Panthère*

yet to any Perfection of the *English* Expression or Orthography; Wherefore for the future he will crave the favour of treating with the Dr. in *Latine* or *Greek,* since the Dr finds fault with his *English.* (Avertissement imprimé au verso du titre de *A True and Full Account of a Conference*, etc.)

1. Macaulay, *Histoire*, ch. VI. Macaulay donne là des échantillons de leur style anglais. — La dédicace de William Clenche « *Alla Serenissima Principessa Maria d'Este Reina d'Inghilterra* » a douze pages.

2. Voy. ma Bibliographie, v° Bossuet. On croit que Dryden se chargea de traduire, de Bossuet, l'*Exposition de la Doctrine de l'Église catholique.* Dryden avait aussi entrepris de traduire, par l'ordre du roi, l'*Histoire des révolutions en matière de religion* de Varillas; cette traduction ne fut pas publiée. (Malone, *Vie de Dryden*, p. 194.)

eut rapidement trois éditions, sinon quatre ; mais, quoi qu'on fît, Dryden ne retrouva plus son succès d'autrefois.

Le talent, le génie même, car c'est le mot qu'il faut appliquer au poète depuis *Absalon et Achitophel,* ne peuvent lutter contre l'opinion d'un pays entier; et plus on allait, moins l'Angleterre se montrait disposée à adopter les opinions dont Dryden s'était fait l'avocat.

Ce qui montre bien à quel point il était déchu de son ancienne puissance sur l'opinion publique, c'est qu'il suffit d'une ordinaire réponse de deux débutants, intitulée *Le Rat de ville et le Rat des champs*, pour détruire en un moment tout l'effet qu'avait produit le poème du glorieux vétéran[1]. Bien que deux auteurs, Charles Montague et Matthew Prior, se fussent réunis pour composer cette réponse, et bien que tous deux eussent de l'esprit et du talent, leur œuvre, à côté des beaux vers de Dryden, fait assez chétive mine. Tout leur mérite est d'avoir bien aperçu et montré l'erreur de composition qui dépare *La Biche et la Panthère*. Dryden fait converser ensemble ses deux bêtes ; or comme chacune représente une Église différente, de quoi peuvent-elles parler sinon de religion ? On voit d'ici à quelles étranges disparates conduit l'allégorie. La biche craint d'aller boire au ruisseau commun de peur d'être attaquée par les animaux de la forêt, et un moment après, elle parle de Jésus-Christ comme de son Sauveur et cherche à convertir la panthère en discutant avec elle la présence réelle, l'autorité des papes, la loi du *Test*, le complot papiste, les écrits de Stillingfleet et les prouesses conjugales de Burnet ; la panthère, qui parcourt la forêt amicalement avec elle, porte une crosse et est coiffée d'une mitre. Montague et Prior n'eurent pas de peine à faire voir combien tout cela était mal ajusté et donnait à rire, et ayant tourné en ridicule la forme du poème, ils s'en tinrent là et dédaignèrent de discuter le fond des choses. A quoi bon, du reste ? L'opinion était désormais faite et n'avait pas besoin d'être convaincue. Les rieurs n'en demandèrent pas davantage pour être de leur côté[2]. Les ap-

1. Il y eut d'autres réponses : *Reflections upon the Hind and Panther*, par Tom Brown ; *The Laureat; A Poem, in Defence of the Church of England.* Voy. ma Bibliographie, v[is] Brown (Thomas), *Laureat* et *Poem.*

2. But to conclude, blush with a lasting Red,
(If thou'rt not mov'd with what's already said)

plaudissements qu'on donna à leur persiflage littéraire furent tels, que Dryden, blessé au vif, se plaignit avec amertume « qu'un vieillard fût ainsi traité par des gens pour lesquels il avait toujours été civil[1] », et *Le Rat de ville et le Rat des champs* fut le fondement de la fortune politique de Montague et de Prior.

Il était dès lors évident que Jacques II s'acheminait à grands pas vers sa chute, et que rien ne pouvait plus arrêter la ruine de son trône ébranlé[2]. La guerre des discussions continua jusqu'au bout avec le même succès: ce qu'on écrivait pour le roi était sans résultat; ce qu'on écrivait contre lui était lu avec transport par toute l'Angleterre. Quand, par sa première déclaration d'Indulgence de 1687, Jacques II tâcha d'attirer à lui les puritains, un *broadside* intitulé *Lettre à un Dissident* et qu'on a attribué à Sir William Temple et au marquis de Halifax[3], prévint le pays contre ses projets, et remua profondément l'opinion. Vingt-quatre réponses parurent dans l'intérêt du roi, une entre autres de l'Estrange[4], mais ne réussirent pas à en atténuer l'effet.

Le roi n'avait plus aucune prise sur les esprits de ses sujets ; il ne pouvait pas retarder le courant qui l'emportait. Maintenant c'étaient les publications clandestines qui se succé-

To see thy Boars, Bears, Buzards, Wolves and Owls,
And all thy other Beasts, and other Fowl's,
Routed by two poor Mice : (Unequal fight)
But easie 'tis to Conquer in the Right.

(*The Laureat.*)

« If you have not yet Mr Dreydens celebrated poem of the Hinde and Panther wth the no less admired answer to it call'd the Poem of the Panther and Hind transprosed done by a young gentleman Mr Montagu I will send them both to you. » (Lettre manuscrite du 19 juillet 1687 ; *British Museum*, Additional : 28,569, p. 65 verso.)

1. Dryden was most touched with « The Hind and the Panther Transversed. » I have heard him say; « for two young fellows, that I have always been very civil to; to use an old man in misfortune, in so cruel a manner! » — And he wept as he said it. (Spence, p. 61.)

2. Voyez Reresby, du 10 février 1685 au 28 décembre 1688.

3. Macaulay (*Histoire*, ch. VII) se déclare sans hésiter pour Halifax. — Il ne faut pas confondre George Savile, marquis de Halifax, avec Charles Montague dont il vient d'être question, et que nous verrons bientôt nommé baron Halifax, puis comte de Halifax. — La *Lettre à un Dissident* est imprimée dans *A Collection of Scarce and Valuable Tracts... revised by Walter Scott*, vol. IX.

4. Voyez ma Bibliographie, v° L'Estrange.

daient sans qu'il lui fût possible de les arrêter. Il ne put découvrir l'auteur de cette *Lettre à un Dissident;* et de même en 1688, lorsqu'il publia sa dernière déclaration d'Indulgence, et que sept évêques lui présentèrent une pétition célèbre pour obtenir que cette déclaration ne fût pas lue dans les églises, le soir même du jour où cette pétition fut présentée, elle fut imprimée, sans qu'on ait encore découvert comment, criée par les rues, et achetée avec un empressement extraordinaire [1], quoi qu'on fît pour la supprimer.

Cependant le roi, dans son infatuation, ne voyait pas qu'il était près du précipice ouvert. Les auteurs dévoués à sa cause partageaient son aveugle confiance. Quand, le 10 juin 1688, il lui naquit un fils [2], depuis longtemps désiré, Dryden, dans un transport de triomphe, s'écria : L'Angleterre renaît [3] ! Cinq mois après, celui qui allait être Guillaume III débarquait sur les côtes d'Angleterre, et Jacques II prenait la fuite pendant que ses sujets chantaient à tue-tête *Lillibulero* [4].

1. « On dit que l'imprimeur tira 1000 livres sterling de la vente de ce broadside à un penny. C'est probablement là une exagération, mais une exagération qui prouve que la vente fut énorme. » (Macaulay, *Histoire*, ch. VIII.)

2. La grossesse de la reine, à laquelle l'Angleterre refusa de croire, donna lieu aussi à des pamphlets innombrables. Voyez dans *Poems on Affairs of State*, II, p. 184 : *The Miracle; how the Dutchess of* Modena (being in Heaven) *prayed the* B. Virgin *that the Queen might have a Son, and how our Lady sent the Angel* Gabriel *with her Smock; upon which the Queen was with* Child; — *idem*, III, p. 267 : *An excellent new Song, call'd,* The Prince of Darkness : *Showing how three Kingdoms may be set on fire by a Warming-Pan;* — Stephens, *Catalogue*, I, nos 1156, 1157 : The Warming-Pan, Portraits of the Pretenders; etc. — On disait qu'un enfant étranger avait été apporté à la reine dans une bassinoire.

3. *Britannia Rediviva.* Mrs. Behn célébra aussi la grossesse de la reine. Voy. ma Bibliographie.

4. « Une sotte ballade fut faite vers ce temps, qui traitait les papistes, et surtout les Irlandais, d'une manière très ridicule, et qui avait un refrain qu'on disait être de mots irlandais « Lero, Lero, Lillibulero. » Elle fit sur l'armée une impression que ne peuvent s'imaginer ceux qui ne l'ont pas vue. L'armée entière, et à la fin tout le monde, à Londres et dans la province, la chantait perpétuellement. Et peut-être jamais chose si mince n'eut un si grand effet ». (Burnet, *History*, III, p. 319.) — Voy. aussi Macaulay, *Histoire*, ch. IX. On trouvera cette chanson à la page 9 de *A Collection of the Newest and Most Ingenious Songs... against Popery*. Voy. ma Bibliographie, v° *Collection.* — Dans un *broadside* poétique de 1688, intitulé *An Epistle to Mr. Dryden* (voy. ma Bibliographie, v° *Epistle*), je note ces deux vers :

Dryden, thy Wit has caterwauld too long,
Now *Lero, Lero*, is the only Song...



V

Les huit années dont on vient d'étudier l'histoire agitée, et qui eurent tant d'importance au point de vue politique, ne furent pas sans avoir pour les écrivains quelques résultats heureux.

Remarquons d'abord qu'on a commencé à leur reconnaître un peu plus d'importance et à leur marquer un peu plus d'égards. Comme on s'est aperçu qu'ils sont capables d'être mieux que des amuseurs, et que leurs productions peuvent, à l'occasion, servir à autre chose qu'à faire passer agréablement quelques moments de loisir, on n'attend plus toujours leurs sollicitations ; on va quelquefois à eux, on leur fait des avances. La Cour réclame les services de L'Estrange et de Sprat ; Charles II s'entremet en personne auprès de Dryden et essaye sur lui l'effet de sa parole séduisante, qui ne lui avait guère servi jusque-là qu'à séduire ses maîtresses ; Jacques II commande des ouvrages à plusieurs et les imprime lui-même. Les auteurs n'avaient pas été habitués à tant de prévenances ; — on voit qu'ils commencent à être appréciés. C'est là un premier signe des temps.

Un autre fait qui a sa valeur, et qui explique en partie le premier, c'est que la Cour n'est plus tout : la Cité a repris sa place au soleil ; elle a sa politique, ses cafés et ses journaux ; les auteurs whigs écrivent à son intention des pièces de théâtre et des poèmes. Cela ne lui suffit pas, elle veut avoir des auteurs qui soient bien à elle : chaque année les bourgeois de Londres brûlaient le pape en effigie ; en 1680 ils chargèrent Settle de présider à cette cérémonie, à laquelle ils voulaient donner un éclat inaccoutumé [1]. Ils portèrent même leurs visées plus haut : ils firent des offres d'argent à Dryden pour l'attirer à eux [2].

Avec cette renaissance de la Cité, le nombre des lecteurs augmente ; le cercle étroit et fermé des courtisans s'élargit et

1. Nichols, *Literary Anecdotes*, I, 41, note * ; Disraeli : *Quarrels of Authors*, Pope's Earliest Satire.

2. Voyez sa lettre au premier Lord de la Trésorerie, citée plus loin, p. 208.

cède passage à la bourgeoisie, si longtemps restée à l'écart et qui maintenant veut compter pour quelque chose. Jusque-là il n'y avait eu, à justement parler, que deux petits groupes de lecteurs, séparés l'un de l'autre, sans communication entre eux, livrés à des goûts adverses, et dont l'un semblait même ne pas exister. Pendant que la Cour, comme un torrent écumeux et tapageur, remplissait les yeux et les oreilles de l'agitation bruyante de ses eaux tumultueuses, la rivière puritaine poursuivait, inaperçue et inentendue, son cours limpide et ignoré. Les deux courants se sont maintenant rejoints en un fleuve unique, et coulent réunis entre des bords moins resserrés.

Ainsi on peut dire désormais que les lecteurs ne sont plus tous à la cour; on peut même ajouter que, depuis la publication d'*Absalon et Achitophel,* ils commencent à n'être plus tous dans Londres[1].

Et ce n'est pas seulement le nombre des lecteurs qui augmente, c'est aussi leur valeur. Chacun des deux éléments qui composent la société éclairée apporte et fait sentir ici ses qualités propres. Grâce à la Cour, à qui, au milieu de sa frivolité et de sa corruption, il faut reconnaître le mérite d'avoir eu le goût et la recherche de l'élégance, il s'est introduit dans les discussions politiques, par le souci des formes littéraires, une politesse, une bienséance que la polémique anglaise n'avait guère connues jusque-là.

Voyez les discussions célèbres de Milton et de Saumaise[2]; sans même remonter si haut, reportez-vous aux discussions, toutes littéraires cependant, de Dryden et de Settle : chacun des deux adversaires cherche simplement à battre l'autre, sans s'inquiéter beaucoup de la façon dont il obtiendra la victoire. On s'accable d'injures violentes et de gros mots; on s'assomme à coups de massue. Celui qui attaque assène furieusement des coups terribles dont retentit tout le corps de son adversaire; celui-ci les reçoit sans broncher, et répond avec la même vigueur pesante. Les spectateurs applaudissent aux crânes

1. Une fois l'élan donné, il se continue. La *Lettre à un Dissident* fut répandue par la poste à plus de vingt mille exemplaires. (Macaulay, *Histoire*, ch. VII.)
2. Taine, II, p. 357, 358; Geffroy, p. 152-154.

entr'ouverts et aux membres fracassés, et les combattants les plus heureux se retirent couverts de bosses et de meurtrissures. Maintenant, par l'influence de la société des dames et de la vie de salon, on veut des luttes moins brutales, et l'on se bat au fleuret. Le combat demande de la vivacité et de l'élégance ; l'attaque doit être alerte, la riposte agile et rapide ; la galerie s'intéresse aux bottes bien portées et bien parées, et si les blessures tirent du sang, au moins ne défigurent-elles pas les combattants. On discute surtout par des satires en vers, et tous les lecteurs prennent tellement goût aux choses bien dites, que cette polémique poétique est celle qui a le plus de succès. Cela ne veut pas dire que les discussions soient désormais exemptes de violences ; il y a encore bien des excès et bien des grossièretés [1] dans les répliques qu'attirèrent à Dryden ses écrits politiques, et dans les écrits mêmes de Dryden. Mais enfin, si furieuses que soient les colères (on verra tout à l'heure jusqu'où elles pouvaient aller), la préoccupation littéraire en adoucit au moins la forme sinon le fond. On a déjà lu le portrait de Zimri, qui ne dément pas cette appréciation ; voici un autre spécimen de Dryden, à l'adresse de Shadwell :

« Que Og écrive contre le roi, s'il lui plaît, pourvu qu'il continue à boire pour lui ; ses écrits ne feront jamais autant de mal aux pouvoirs établis que la boisson qu'il consomme leur fait de bien : les sujets loyaux ne seront jamais beaucoup détournés de leurs devoirs par ses pamphlets ; mais le produit des droits sur le vin augmente considérablement grâce au bordeaux qu'il boit. Il m'a souvent appelé athée en toutes lettres ; j'aime mieux avoir de lui une opinion plus favorable et croire qu'il suit la voie large parce que l'autre est pour lui trop étroite. Il peut voir par là que je ne prends pas plaisir à me mêler de la façon dont il vit, ni de ses immoralités, bien que j'en puisse défiler un long chapelet. Je me suis jusqu'ici contenté de ses côtés ridicules, qui suffisent en conscience à fournir de la besogne à un homme seul ; même sans parler de sa chute récente à la taverne du *Vieux Diable*, où il ne se cassa pas de côtes parce que la dureté de l'escalier ne put pas arriver jusqu'à des os. Pour ma part, je ne m'étonne pas qu'il soit tombé, car je l'ai toujours connu pour lourd ; le miracle, c'est qu'il ait pu se relever. J'ai entendu parler d'un capitaine de vaisseau aussi gras que lui qui, pour échapper aux prises de corps, se couchait tout de son long par terre en disant aux recors : Emportez-moi en prison si vous pouvez. Si un huissier ou deux, met-

1. Voy. p. 88, note 4 ; et p. 183, note 2.

tons même trois ou quatre, se mettent à ses trousses, je l avertis amicalement comment il pourra leur échapper. Mais pour en finir avec un homme qui ne mérite pas qu'on s'occupe de lui plus longtemps, plût au ciel que chacun connût son propre talent, et que ceux qui sont nés seulement pour boire voulussent bien laisser la prose et la poésie tranquilles[1] ! »

On pourrait faire encore d'autres citations semblables ; *Mac Flecknoe* serait à traduire presque en entier. Ce qu'on a lu suffira pour montrer quelles formes adoucies la polémique pouvait déjà prendre grâce à une Cour qui avait mis la littérature à la mode.

Si la Cour fait apprécier à la rude bourgeoisie puritaine la politesse et l'élégance, la bourgeoisie de son côté introduit au milieu des goûts légers et dissolus des courtisans un élément sain et fortifiant.

On a vu que, malgré les apparences, il y avait déjà eu des lecteurs pour autre chose que les pièces de comédie et les chansons. Cette couche souterraine remonte maintenant à la surface, fait heureusement contre-poids aux frivoles et aux débauchés, et se grossit bientôt des esprits sérieux du camp royaliste ; — car le camp royaliste en comptait aussi, bien que les écervelés eussent si longtemps étouffé leur voix, quand ce ne serait que ces hommes réfléchis qui, dès 1662, sentant le besoin des calmes études après les agitations de la guerre civile, fondèrent la *Royal Society*[2].

Le réveil de la politique avait eu aussi de ce côté une influence heureuse ; en forçant les gens à ne plus songer uniquement à s'amuser, elle avait donné aux esprits une direction plus salutaire et plus forte. Il faut ajouter, en ce qui concerne particulièrement le règne de Jacques II, que ce prince, d'un caractère plus froid que son frère, ayant passé l'âge de la fougue sensuelle, et tout occupé du triomphe de ses idées religieuses, n'avait pas autant que lui encouragé le dévergondage, et avait par ce fait seul retenu un peu la bride.

Ce n'est pas à dire évidemment que le ton général soit devenu tout de suite meilleur : un peuple qui, pendant vingt

1. *The Vindication*, etc.
2. Dryden, Cowley, Denham, Evelyn, Barrow, Waller, Sprat, en firent partie.

ans, a fait du plaisir sa préoccupation unique, et n'a connu ni modestie ni retenue, ne se corrige pas d'un jour à l'autre. Les pièces de théâtre notamment — même les pièces politiques — ne sont pas moins libres ni moins choquantes que celles des premières années de Charles II. Les *Cocus de Londres* de Ravenscroft, le *Valentinien* de Rochester, la *Fortune du Soldat* et l'*Athée* d'Otway, *la Politique de la Cité* de Crown, la *Princesse de Clèves* de Lee, *Bellamira* de Sedley, les comédies nouvelles de Mrs. Behn, ne le cèdent point en audace et en débraillé aux pièces les plus hardies du début de la Restauration[1]. Les prologues et les épilogues ne sont pas non plus moins effrontés que par le passé[2].

Pourtant il semble qu'au théâtre même on aperçoive certaines promesses d'amélioration. Il commence à se produire quelques protestations contre les spectacles d'immoralité qu'il donne, et les auteurs sont obligés de compter avec ces protes-

1. Je me contenterai de quelques citations :

The Love of Women moves even with their Lust,
Who therefore still are fond, but seldom just :
Their Love is Usury, while they pretend,
To gain the Pleasure double which they lend.
But a dear Boy's disinterested Flame
Gives Pleasure, and for meer Loves gathers pain;
In him alone Fondness sincere does prove,
And the kind tender Naked Boy is Love.

(Rochester, *Valentinian*, acte II, sc. 1.)

Beaugard : « Would the Lady of my Motion would make haste, and be punctual; the Wheels of my Nature move so fast else, that the weight will be down before she comes. » (Otway, *The Atheist*, acte II, sc. 1.) Son père ui parle de « brawny-bum'd Whores » (acte III, sc. 1).

Nemours. Let's try how our Lips fit.
Marguerite. Is that your fitting?
Nem. 'Fore Heaven she's wond'rous quick; Nay, my Dear, and you go to that, I can fit you every way —
Marg. You are a notorious talker.
Nem. And a better doer; prithee try. (Lee, *The Princess of Cleves*, acte II, sc. 3.) Et elle essaye.
Poltrot :... When you were little Girls of Seven, you were so wanton, your Mothers ty'd your hands behind you —
Elianora. All this we confess to be true, *etc*. (*Id*., acte IV, sc. 1.)

Toute la pièce est dans ce ton, particulièrement le personnage de Nemours.

2. Voyez entre autres l'épilogue de *Sir Courtly Nice*, par Crown; l'épilogue du *Constantine The Great* de Lee, par Dryden; le prologue (dit par une femme) et l'épilogue de *The Loyal Brother*, de Southerne, l'un et l'autre par Dryden; le prologue, également par Dryden, et l'épilogue de *The Disappointment*, de Southerne.

tations[1]. Nous apprenons de Ravenscroft lui-même que les *Cocus de Londres* ne furent pas reçus sans réclamations[2]. La comédie a cessé tant soit peu d'être un rendez-vous de débauche; la politique lui a enlevé bon nombre de ses clients

1. Of all the things which at this *Guilty time*,
Have felt the honest *Satyr's* Wholsome *Rhime*,
The *Play-house* has scap't best, being most forborn,
Though it, of all things, most deserves our scorn...
First to the *Middle-Gallery* we'll go,...
Where reeking *Punks* like Summer Insects swarm,
And stink like *Pole-cats* when they are hunted warm :...
In the *Side-box Moll H... n* you may see,
Or *Coquet Moll*, who is as lewd as she :
That is their Throne; for there they best survey
All the salt Sots that flutter to the *Play*...
As the *New-River* does, from *Islington*,
Through several Pipes supply ev'n half the Town;
So the Luxurious lewdness of the *Stage*,
Drain'd off, feeds half the *Brothels* of the Age,
Unless these ills, then, we could regulate,
I't ought not to be suffer'd in the State.

(The Play-House a Satyr... by Rob[t] Gould.)

Baudy the nicest Ladies need not fear,
The quickest fancy shall extract none here.
We will not make 'em blush, by which is shown
How much their bought Red differs from their own.

(Shadwell, *The Squire of Alsatia*, prologue.)

2. *Gallants, I vow I am quite out of heart,*
I've not one smutty Jest in all my part.
Here's not one Scene of tickling Rallery;
There we quite lose the Pit and Gallery.
His London Cuckolds *did afford you sport.*
That pleas'd the Town, and did divert the Court.
But 'cause some squeamish Females of renown
Made visits with design to cry it down,
He swore in 's Rage he would their humours fit,
And write the next without one word of Wit.
No line in this will tempt your minds to Evil,
It's true, 'tis dull, but then 'tis very civil.
No double sense shall now your thoughts beguile,
Make Lady Blush, nor Ogling Gallant Smile.
But mark the Fate of this mis-judging Fool!
A Bawdy Play was never counted Dull,
Nor modest Comedy e're pleas'd you much
'Tis relish'd like good Manners 'mongst the Dutch.
In you, Chast Ladies, then we hope to day,
This is the Poets Recantation *Play.*
Come often to't that he at length may see
'Tis more than a pretended Modesty :
Stick by him now, for if he finds you falter,
He quickly will his way of writing alter;
And every Play shall send you blushing home,
For, tho you rail, yet then we're sure you'll come...

(Ravenscroft, prologue de *Dame Dobson*, Spoken by Mrs. *Currer*.)

et de ses clientes[1]. Southerne, qui débute comme auteur dramatique en 1682, ose introduire dans ses pièces, même dans ses comédies[2], des femmes vertueuses. Ce sont là de bien petits faits sans doute ; mais quand on vient de patauger longuement dans un bourbier, soulevant à chaque pas la fange infecte, le moindre filet d'eau claire réjouit les yeux et remet le cœur.

Il est toutefois un autre indice du progrès des esprits, — c'est que l'on voit apparaître des lectures moins frivoles. Les écrits politiques ont commencé à faire une sérieuse concurrence à la littérature légère ; les discussions religieuses, auxquelles prennent part les hommes les plus considérables, et qui trouvent des lecteurs dans toute l'Angleterre, ont disposé les esprits à recevoir et à désirer d'autre nourriture que de fades pièces de théâtre, des prologues et des chansons. La librairie, maintenant prête à naître, va tourner ses yeux vers des œuvres plus substantielles. Jacob Tonson, avec qui elle fait ses premiers pas, prépare avec Dryden, dès 1683, la publication d'un volume d'un genre nouveau ; c'est une collection de traductions de Virgile, d'Ovide, d'Horace, etc., et de poèmes « originaux » par « les plumes les plus éminentes », collection connue encore sous le nom de *Miscellany* de Dryden ou de Tonson; elle parut en 1684[3]. La tentative réussit, car en 1685 les deux associés lancèrent un second volume semblable, qui

1. *Here's such a Rout with Whigging and with Torying,*
That you neglect your dear-lov'd sin of Whoring :
The Visor-Mask, that ventur'd her Half-Crown,
Finding no hopes but here to be undone ;...
Turns Godly streight and goes to Church in spight ;
And does not doubt, since you are grown so fickle,
To find more Cullies in a Conventicle.

(Banks, *Vertue Betray'd*, épilogue.

Our Prologue-Wit grows flat : the Nap's worn off ;
And howsoe 'ere we turn, and trim the Stuff,
The Gloss is gone, that look'd at first so gaudy ;
'Tis now no Jest to hear young Girls talk Baudy.
But Plots and Parties, give new matter birth ;
And State Distractions serve you here for mirth !

(Shadwell [?], *A Lenten Prologue*.)

2. Notamment dans *The Disappointment*.

3. La même année 1684 Dryden (voyez sa correspondance) conseille à Tonson de réimprimer l'*Essay on Translated Verse* de Roscommon, et d'en tirer mille exemplaires. Il revoit aussi et réimprime en 1684 son *Essai sur la Poésie dramatique* et le dédie à Dorset.

ne tarda pas beaucoup à être suivi d'un troisième[1]. Déjà en 1683, Tonson, pressentant un revirement dans le goût des lecteurs, n'avait pas craint d'acheter à son confrère Brabazon Aylmer la moitié de ses droits sur le *Paradis perdu* de Milton; il en prépara lentement (n'étant pas évidemment encore bien sûr du terrain sur lequel il s'avançait) une édition nouvelle qui parut en 1688, et fut la première réparation faite au grand poète méconnu. Cette édition fut publiée par souscription, avec les encouragements d'Atterbury, futur évêque de Rochester, et de Somers, un jeune avocat ami des lettres, bientôt destiné aux plus hautes fonctions de l'État[2]. Désormais le libraire ne se contentera plus d'être un marchand de livres, sollicité par les lecteurs sur lesquels il sent qu'il peut déjà faire fonds, l'ambition et l'esprit d'entreprise lui viennent; il se met à la recherche des auteurs et des ouvrages; il est en quête d'idées nouvelles; — en un mot il va devenir éditeur.

Tels sont, en résumé, les changements qu'on peut signaler dans les choses qui intéressent les écrivains : la Cour s'occupe d'eux davantage et leur fait quelques avances; la Cité leur offre un débouché nouveau; le nombre des lecteurs augmente; le goût littéraire s'est répandu; enfin la librairie naît. En même temps certains profits du théâtre deviennent d'un meilleur rendement: le prix d'un prologue payé à l'auteur monte de cinq à dix guinées[3]; la troisième représentation du *Squire*

1. Le premier volume est intitulé *Miscellany Poems*, le second *Silvæ*, le troisième *Examen Poeticum*. Voy. ma Bibliographie, v° Dryden.

2. Œuvres poétiques de Milton, éditées par le professeur Masson, *Introduction to Paradise Lost.* — La liste des souscripteurs, au nombre de plus de cinq cents, imprimée à la fin du volume, comprend, outre les noms de Somers et d'Atterbury, ceux de Dryden, Waller, Lord Dorset, Sir Robert Howard, L'Estrange. C'est pour cette édition que Dryden composa ses vers sur Milton :

> *Three* Poets, *in three distant Ages born,*
> Greece, Italy, *and* England *did adorn.*
> *The* First *in loftiness of thought Surpass'd,*
> *The* Next *in Majesty; in both the* Last.
> *The force of* Nature *cou'd no farther goe;*
> *To make a* Third *she joynd the former two.*

Tonson se fit plus tard peindre par Kneller, tenant à la main son Milton.

3. Dryden's price for a prologue had usually been five guineas, with which sum Southerne presented him when he received from him a prologue for one of his new plays; Dryden returned the money and said to him, « Young man, this is too little; I must have ten guineas. » Southerne observing his usual price had been five guineas, « Yes, answered Dryden, it has been so;

of Alsatia rapporta à Shadwell la somme remarquable, et qui fut remarquée, de 130 livres sterling[1] (3250 francs).

Tout cela est loin d'être sans importance; mais on se tromperait si l'on pensait que, par l'effet de ces changements heureux survenus dans leur situation, les auteurs virent leur condition matérielle tout de suite s'améliorer. Ces changements étaient des promesses pour l'avenir plutôt que des réalités dans le présent. Le théâtre était en baisse, et tout en rapportant plus, rapportait moins; la librairie était encore bien timide, et se préparait seulement à prendre son essor; quant à la Cité, elle n'offrait aux écrivains qu'un appât dangereux, comme ceux qui allèrent à elle en firent bientôt l'épreuve à leurs dépens. Après les discussions soulevées par le *Duc de Guise* de Dryden, Hunt, on se le rappelle, fut contraint de s'enfuir hors d'Angleterre, et Shadwell dut pendant plusieurs années renoncer au théâtre, qui était son gagne-pain. Un autre pamphlétaire whig, Robert Ferguson, fut de même forcé de chercher refuge en Hollande[2]. Henry Care, le rédacteur de la *Malle de Rome*, l'auteur de *Towser deux*, peu satisfait de l'appui que lui donna la Cité, lui tourna le dos et se rangea sous la bannière de Jacques II en 1687[3]. Settle lui-même, que la Cité s'attacha particulièrement, fut obligé, après avoir abandonné la Cour pour aller à la Cité, d'abandonner la Cité, ses espérances étant déçues, pour retourner à la Cour[4].

but the players have hitherto had my labours too cheap; for the future I will have ten guineas. » (*Vie de Southerne*, en tête de ses œuvres, p. 5.) Le biographe ne donne pas de date; mais le premier prologue que Dryden écrivit pour Southerne est de 1682 (*The Loyal Brother*); le dernier est de 1684 (*The Disappointment*). Les vers de Pope (*To Mr. Thomas Southern on his Birth-day*, 1742) où il appelle Southerne

Tom sent to raise
The price of prologues and of plays,

prouvent que l'exemple donné par Dryden parut bon à ses confrères.

1. Note, *The Poet receiv'd for his third Day in the House in* Drury-Lane *at single Prizes* 130 *l. which was the greatest Receipt they ever had at that House at single Prizes* (Downes, p. 41).
2. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, art. Cooper (Anthony Ashley).
3. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, art. James (Thomas).
4. Sur Settle, voy. plus loin, p. 213. Il dit lui-même . « Alas, I was grown weary of my little Talent in Innocent *Dramaticks*, and forsooth must be ram-

Toute somme faite, il ne resta en réalité aux auteurs, comme par le passé, que la Cour; — et la Cour, tout en leur témoignant plus d'égards qu'autrefois, ne leur montra pas plus de sympathie effective. Charles II resta, au milieu des difficultés politiques de la fin de son règne, aussi léger, aussi insouciant qu'au commencement. Il lui prenait bien parfois maintenant des accès de générosité, et quand Dryden eut écrit, sur sa commande, son poème de *la Médaille*, il lui fit la largesse de cent *broad pieces*, soit environ 3000 francs[1]. Mais ces beaux mouvements étaient exceptionnels et ne se renouvelaient pas. Quelque espoir qu'ait pu leur inspirer la résurrection de la politique, les auteurs furent vite forcés de reconnaître que le règne de l'indifférence — au moins en ce qui les concernait — n'était pas encore fini. Lee, après avoir aidé Dryden au *Duc de Guise*, devient fou d'espérances déçues, et est enfermé à Bedlam en 1684[2]; l'auteur de *Venise sauvée*, le Tory ardent qui ridiculise Shaftesbury et écrit des prologues si zélés pour la cause royale, Otway meurt de faim; Crown, en si bons termes avec Charles, Crown, l'auteur de la *Politique de la Cité*, émet en 1685 l'opinion déjà donnée, que la poésie est un pays agréable mais aride[3]; fatigué et découragé de « l'incertitude des succès au théâtre », il sollicite du roi une place, que du reste il n'obtient pas[4]. Le joyeux monarque reste le même jusqu'au bout. En 1683, au moment où Dryden, se faisant le vaillant champion de la Cour, venait

bling into *Politicks;* And much I have got by 't, for, I thank 'em, they have undone me. » (*Distress'd Innocence*, dédicace.)

Recanting Settle...
Protests his Tragedies and Libels fail
To yield him Paper, Penny-loaves and Ale,
And bids our Youth by his Example fly
The Love of Politicks and Poetry.

(Poems on Affairs of State, *A Satyr upon the Poets*, II, p. 138 et suiv.)

1. Spence, p. 172. — Broad piece, a golden Coin some worth 23 shillings, and others 25. (Bailey, *English Dictionary*, MDCCXXXVI.)

2. Spence, p. 62.

3. Voy. plus haut, p. 119, note 3. En 1694 il persiste dans cette opinion : « How many Kings and Queens have I had the honour to divertise? and how fruitless has been all my Labours?... a maker of Fires at Court has made himself a better Fortune, than Men much my Superiors in Poetry could do, by all the noble Fire in their Writings. » (*The Married Beau*, dédicace.)

4. Dennis, *Original Letters*, p. 49 et suiv.

d'étourdir les whigs triomphants en écrivant coup sur coup *Absalon et Achitophel, la Médaille, le Duc de Guise,* sans parler de *Mac Flecknoe* et de *Religio Laici*, on lui devait quatre années de son traitement de poète lauréat et d'historiographe royal (soit 20 000 francs), et il était obligé d'adresser au premier Lord de la Trésorerie la triste lettre qu'on va lire[1] :

« Mylord, je ne sais si Mylord Sunderland a intercédé auprès de Votre Seigneurie pour m'obtenir un semestre de mon traitement, mais j'ai deux autres avocats : mon extrême besoin, qui va jusqu'à me faire redouter d'être arrêté, et ma mauvaise santé qui ne peut se rétablir que si je me retire immédiatement à la campagne. Le payement d'un trimestre produirait seulement sur mon mal l'effet du quinquina; ma fièvre me reprendrait dans quinze jours d'ici. Si j'osais, je ferais valoir que j'ai quelques mérites, et que j'ai exposé ma vie aux menaces des ennemis publics; que j'ai refusé des avantages qu'ils m'ont offerts, et que j'ai négligé mes travaux profitables pour le service du roi; mais je me borne à croire que je mérite de ne pas mourir de faim. Je ne me suis jamais attaché à aucuns intérêts contraires à ceux de Votre Seigneurie, et dans quelques circonstances, qui peut-être ne vous sont pas connues, je n'ai pas été inutile à la mémoire et à la renommée de Mylord votre père[2]. Après cela, Mylord, ma conscience m'assure que je puis vous écrire hardiment, encore que je ne puisse vous parler. J'ai trois fils qui arrivent à l'âge d'homme; je leur donne à tous trois une éducation libérale qui est hors de proportion avec ma fortune; mais ils donnent trop de promesses pour que je les néglige, quand bien même je devrais souffrir du besoin. Veuillez me regarder d'un œil compatissant. Quelque petit emploi rendrait ma situation facile. Le roi n'est pas mécontent de moi; le Duc m'a souvent promis son aide....., soit à la douane, soit dans les appels de l'excise, soit autrement, les moyens ne peuvent manquer, s'il vous plait de vouloir. C'est assez pour un siècle d'avoir négligé Mr. Cowley et laissé mourir de faim Mr. Butler; mais ni l'un ni l'autre n'a eu le bonheur de vivre jusqu'au ministère de Votre Seigneurie. Cependant veuillez donner une gracieuse et rapide réponse à ma présente demande d'un semestre de ma pension pour mes nécessités. Je vais écrire quelque chose par l'ordre de Sa Majesté[3], et je ne puis me transporter à la campagne dans l'intérêt de ma santé et de mes tra-

1. Cette lettre n'a ni adresse ni date. Malone a suppléé l'adresse et la date, qu'il croit être août 1683. Sa double hypothèse semble bien justifiée.

2. C'est-à-dire Clarendon. Le premier Lord de la Trésorerie, Lawrence Hyde, comte de Rochester, était son second fils. Dryden fait sans doute allusion aux vers qu'il avait autrefois adressés à Clarendon. — Voy. ci-dessus p. 28.

3. Probablement sa traduction de l'*Histoire de la Ligue* de *Maimbourg*.

vaux avant d'avoir assuré ma famille contre le besoin. Vous recevez beaucoup de demandes comme celle-ci, et vous ne pouvez pas répondre favorablement à toutes; mais votre bonté me fait espérer que vous ferez en ma faveur une exception à vos règles générales parce que je suis en toute sincérité

» de Votre Seigneurie,

le très humble et très obéissant serviteur,

» JOHN DRYDEN. »

En réponse à cette supplique, on donna au poète une place à la douane dont les émoluments étaient incertains et variables. Quant à son traitement, on lui fit la faveur de lui en remettre, en mai 1684, non pas un semestre, comme il le demandait modestement, mais un trimestre, soit 1250 francs. Quinze trimestres restaient non payés. Il est vrai que le roi avait daigné, quelques années auparavant, lui accorder une pension supplémentaire de 100 livres; mais cette pension était payée comme son traitement, et à la fin de 1683 on lui en devait aussi quatre années : soit 10 000 francs à ajouter aux 20 000 francs d'arriéré qui lui étaient dus alors. C'est ainsi que Dorante s'acquittait envers M. Jourdain : « Qu'est-ce que cela fait? » *M. Jourdain* : « Somme totale quinze mille huit cents livres. » *Dorante*: « Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour. »

Voilà pour Charles II[1]. Quant à son frère, il n'eut ni le goût ni le temps de s'intéresser à la littérature. Quand bien même la lutte qu'il entreprit pour le catholicisme lui en eût laissé le loisir, il était d'un caractère trop sombre et trop dur pour être touché des choses artistiques. Naturellement insensible au charme des lettres, il ne vit en elles que leur utilité politique, et ne s'occupa des écrivains que dans la mesure des services

1. Dans son poème *Threnodia Augustalis*, écrit pour déplorer la mort de Charles II, Dryden ne peut s'empêcher de mettre des vers comme ceux-ci :

Tho little was their [les poètes] Hire, and light their Gain,
Yet somewhat to their share he threw;
Fed from his Hand, they sung and flew,
Like Birds of Paradise, that liv'd on Morning dew.
Oh never let their Lays his Name forget!
The Pension of a Prince's Praise is great.

qu'ils rendaient au triomphe de ses idées. On a vu qu'il en employa plusieurs, et l'on doit croire qu'il rémunéra exactement les travaux qu'il leur commanda; mais n'étant ni lettré, ni généreux, il se contenta d'acquitter ses dettes au plus juste prix, de la manière dont on paye son bottier ou son tailleur, se tenant pour entièrement quitte une fois l'argent versé [1]. Charles II, livré aux plaisirs et toujours sans le sou, aimait les lettres sans les payer; lui, froid, parcimonieux, absorbé par son œuvre religieuse, les payait sans les aimer. Son dédain pour elles allait jusqu'à l'ingratitude même. Si quelqu'un en Angleterre avait des droits à sa reconnaissance, c'était bien Dryden, Dryden qui, au milieu des luttes furieuses du Bill d'Exclusion, avait frappé les whigs de stupeur, rallié les tories effarés, et peut-être — ce n'est pas trop dire — assuré au duc d'York sa succession au trône. Cependant un des premiers actes du duc d'York, quand il devint Jacques II, fut d'exercer son économie sur l'auteur d'*Absalon et Achitophel*, en retranchant de son traitement les cent livres de pension que Charles II y avait ajoutées, et (merveille de mesquinerie) le tonneau de vin des Canaries que depuis Ben Jonson le souverain d'Angleterre donnait au poète lauréat.

En somme, rien n'était changé au fond, ou peu de chose. Les écrivains eurent à se débattre au milieu des mêmes difficultés que par le passé, et la conséquence fut qu'ils continuèrent d'être ce qu'ils avaient été auparavant, des courtisans. Ils restèrent inféodés à la cour, et après avoir fait complaisamment du théâtre à la mode, firent complaisamment de la politique à la mode. Certains y mirent sans doute trop de condescendance, mais il serait injuste de les en accuser trop vivement; il est clair qu'ils ne pouvaient pas encore aspirer à

1. Un fait qui prouve combien il était chiche de son argent, c'est que Dryden, pendant qu'il lui rendait des services signalés que seul il pouvait lui rendre, se voyait obligé d'entremêler ses écrits politiques d'œuvres plus lucratives, de faire force prologues et épilogues, et de commencer avec Tonson ses premiers travaux de librairie. Il est vrai que Jacques II fit chevaliers L'Estrange et Etherege, et donna à Southerne une commission dans l'armée (*Biographia Britannica*, art. L'Estrange et Etherege; *Vie de Southerne*, en tête de ses œuvres); mais ces faveurs ne lui coûtaient rien. Puisque le nom d'Etherege revient ici, disons tout de suite sa fin. Étant plénipotentiaire anglais à Ratisbonne, il tomba un soir dans son escalier, ivre, et se tua. Belle conclusion, et digne de l'exorde!

l'indépendance, comme le prouva le sort malheureux de ceux qui essayèrent de s'émanciper et comptèrent trop tôt sur la Cité ; ils ne pouvaient pas essayer de marcher seuls, parce que le terrain manquait sous leurs pas débiles. Force leur fut donc d'accepter encore, de rechercher même les lisières de la Cour, et de se conformer à ses opinions comme ils s'étaient conformés à ses goûts. On conçoit qu'avec cette nécessité de suivre toujours quelqu'un, leur niveau moral ne se soit pas élevé. Cette sujétion, cette obligation d'être approuvés en haut lieu sous peine d'être cassés aux gages, les força d'étouffer leur individualité et de chercher surtout et avant tout à plaire ; leur unique ambition fut d'être des reflets fidèles ; bien loin d'essayer d'avoir des idées personnelles, ils façonnèrent leurs opinions sur celles des gens au pouvoir et s'étudièrent à n'être jamais en contradiction avec eux.

En revanche il leur en coûta fort peu de se mettre en contradiction avec eux-mêmes. On a déjà vu Dryden donnant d'abord la comédie du *Moine espagnol*, plus faite pour plaire aux whigs qu'à la Cour [1], puis, pour plaire à la Cour, tombant à bras raccourcis sur les whigs : ses confrères en usèrent de même. Lee, après avoir fait représenter en 1681 sa tragédie de *Lucius Junius Brutus*, qui fut vite interdite à cause que le mot liberté, trop souvent répété, parut malsonnant à l'entourage du roi, se hâta, dès 1682, de faire amende honorable en écrivant avec Dryden le *Duc de Guise*. Crown, en 1679, est tory et prêche avec ferveur l'obéissance passive [2] ;

1. Vers la même date il était si bien considéré comme Whig, que dans le pamphlet déjà cité sur Shaftesbury, p. 157, note 4, il est indiqué avec Shadwell comme devant accompagner Shaftesbury en Pologne pour être fonctionnaire de son gouvernement. Son nom est suivi de cette mention : Our poet laureat, for writing panegyrics upon Oliver Cromwel, and libels against his present master, King Charles II. of England.

2. Duke. — Princes are sacred,
What e're Religious Rebels may pretend,
Murderers of Kings are Worshippers of Devils,
For none but Devils are worshipt by such Sacrifices...
. . . . No sacrilege
eater, then when a Rebel with his Sword
Dare's cut the hand of Heaven from King's Commissions
To hide the Devil's mark upon his own.
I lifted up my Arm against the Dauphin,
. ught to have dy'd and rotted in the Air.

(*The Ambitious Statesman*, acte V, sc. dernière.)

en 1681 il est whig et attaque les catholiques[1]; en 1683 il redevient tory et attaque les whigs et les protestants[2]; après la Révolution il redevient whig[3]. Nahum Tate, dont l'*Usurpateur sicilien* fut mis en interdit par la Cour, fit œuvre incontestée de tory en écrivant l'*Ingratitude d'une République, le Port des Cocus*, et en travaillant à la deuxième partie d'*Absalon et Achitophel;* ce qui ne l'empêcha pas d'être poète lauréat de Guillaume III. D'Urfey, qui sous Charles II et Jacques, avait déployé sa verve dramatique et lyrique pour les tories, la déploya contre eux après la Révolution[4]. Sprat, qui avait

1. *Henry the Sixth*, voy. plus haut, p. 152.

Pagan and Popish priests
Are but two names for the same bloody beasts...
Then halter priests and tye 'em to the racks,
If you will keep the Devil off their backs.

(*Thyestes*, épilogue.)

2. *There is in every true* Protestant *Breast*
A Heraclitus Ridens, *his Contest,*
A Knave in Earnest, and a Saint in Jest.
The Saint looks up to Heaven, the Knave that while
Your Pocket picks, and at the Cheat does smile :...

(*City Politiques*, Actus I, Scæna 1.)

Voy. aussi plus haut, p. 155.

3. Dans son *English Frier* il attaque la cour de Jacques II et les catholiques ; dans le prologue il prend à parti ces gens qui

... are so Mad, they'd give up Englands *Glory,*
Only to keep the wretched Name of Tory.

Dans la dédicace de son *Caligula*, il chante la Révolution, et critique vertement Charles II et Jacques II : « ... This Revolution, which has been so happy to England, and the greatest part of Europe. Had not this change been, almost all Europe had been overrun by France; England, for certain, had lost its Rights, Liberties, and Religion, and perhaps, been no more a Kingdom, but a Province to France, a Vassal to Vassals, and for all its Wealth had nothing but a Wafer... And what a glorious figure does England now make in Comparison of what it did some years ago? It lay one Reign becalm'd in Luxury : In another Fetter'd : In this Reign it has not only freed it self, but humbled France, and protected Germany, Spain, and Holland, and appears one of the greatest Powers in Christendom. »

4. Let's leave this Scene of Death, and to the People,
With kind Oration, settle our new Royalty;
Pull down the Fabrick of ill Government,
And found one upon Justice, Truth, and Honour
Whilst all good Subjects, glorying in their Change,
Reflect on Ills from Tyranny did grow,
And bless the happy Revolution now.

(*The Grecian Heroine;* ce sont les derniers vers de la tragédie.)

Voyez aussi dans *Love for Money* les personnages de *Lady Addleplot* et de

débuté par des vers à la louange de Cromwell, ayant écrit à la demande de Jacques II son récit du complot de Rye-House, ne trouva rien de plus simple à faire que de désavouer et d'excuser cette œuvre quand Guillaume III fut devenu roi [1]. L'Estrange, instrument docile de la politique royale quel que fût le roi, attaqua les dissidents sous Charles II, et sous Jacques II fit des avances à ces mêmes dissidents ; il alla si loin dans cette voie, qu'on le crut converti au catholicisme, et qu'il dut s'en défendre publiquement. Hunt ne prit la défense des droits de la Cité qu'après avoir écrit en faveur de la Cour dans l'espérance d'obtenir une importante place, qui fut donnée à un autre [2]. Henry Care, ayant violemment malmené les catholiques dans son journal, fit volte-face sous Jacques II, et malmena les protestants [3]. Settle, après avoir renoncé aux applaudissements de la cour pour attacher sa fortune à celle des whigs, après avoir présidé au brûlement du pape dans la Cité, après avoir répondu aux poèmes loyaux de Dryden, et écrit sous la dictée de Shaftesbury *Le caractère d'un successeur papiste* [4], dès qu'il sentit que la Cité n'était pas la plus forte, abjura hardiment ses opinions whigs dans une palinodie publiée en 1683 [5], attaqua rudement ses anciens amis, lança un pamphlet contre Lord Russell après son exécution, composa un poème héroïque sur le couronnement de Jacques II, écrivit un panégyrique de l'odieux Jefferies, et finit par s'engager dans l'armée que le « successeur papiste » réunit à Hounslow Heath. Après la Révolution il redevenait l'ami de la Cité, et fut son poète lauréat [6].

Lady Stroddle, ainsi décrites : *Lady Addleplot*, A lusty flaunting imperious Lady, a highflown Stickler against the Government, and always railing at it and talking of Politicks. — *Lady Stroddle*, Her Companion, a Papist and Grumbler. — Voyez aussi Addison, *The Guardian*, n° 67.

1. Johnson, *Lives of the English Poets*, Sprat ; *Biographia Britannica*, art. Sprat.

2. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, art. Hunt (Thomas).

3. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, art. James (Thomas).

4. North, *Examen*, p. 96.

5. *A Narrative*. — Voyez aussi *The Present State of England In relation to Popery*.

6. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, art. Settle ; W. Scott, *Œuvres de Dryden*, IX, p. 373 et suiv. ; Nichols, *Literary Anecdotes*, I, p. 41, note * ; Disraeli, *Quarrels of Authors* : Pope's Earliest Satire ; Pope, *Dunciad*, livre III,

A l'avènement de Jacques II, quand l'unique moyen de gagner la faveur du prince fut d'adopter sa religion, plusieurs ne reculèrent pas devant une conversion.

Il est bien probable que Wycherley fut de ceux-là. Il ne nous est parvenu sur lui que de fort maigres renseignements ; mais on sait positivement qu'il était depuis sept ans retenu en prison par ses créanciers lorsque Jacques II l'en fit sortir en payant pour lui ses dettes, et l'on sait aussi qu'il mourut catholique[1]. Est-ce calomnier le protégé de la duchesse de Cleveland que de penser qu'il mit une corrélation entre le premier fait et le second, et qu'il fut attiré au catholicisme par d'autres intérêts que ceux de son âme? Est-ce mal juger Jacques II que de penser que la passion littéraire ne fut pas le seul motif qui lui fit délier les cordons si récalcitrants de sa bourse pour un homme dont le cœur était disposé à recevoir la bonne semence ? Il ne semble pas qu'on puisse hésiter beaucoup sur la réponse à faire.

A Wycherley, il faut joindre l'auteur-acteur Joseph Haines, ou familièrement Joe Haines, célèbre par les prologues et les épilogues qu'il composait et débitait lui-même avec beaucoup de succès. A l'avènement de Jacques, il déclara à grand fracas que la Vierge Marie lui était apparue, se convertit au catholicisme ; et tout de suite distingué par le roi, fut désigné pour faire partie de la suite qui accompagna le noble époux de la comtesse de Castlemaine dans son ambassade à Rome[2].

Mais la conversion la plus illustre et la plus triste fut celle de Dryden.

Ici l'on voudrait douter, et il en coûte d'attribuer à ce grand génie une conversion intéressée. Mais on cherche en vain de bonnes et honnêtes raisons pour l'absoudre, et l'on est réduit à s'écrier avec le poète :

> Ah ! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire ;
> J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.

vers 277 et suiv.; *Biographia Dramatica*, art. *Pageants;* voyez aussi ma Bibliographie.

1. Spence, p. 2; Pack, *Miscellanies*, p. 181 et suiv. ; Allibone, article Wycherley. — Wycherley avait d'abord été, en France, catholique; quand il revint en Angleterre, il se fit protestant, pour mourir enfin catholique.

2. *Biographia Dramatica*, art. Haines; Tom Brown, *The Reasons of Mr Joseph Hains The Player's Conversion and Re-Conversion.*

Mais non ! il n'est pas vrai que des cœurs excellents
Soient les seuls, en effet, où germent les talents.
Un mortel peut toucher une lyre sublime,
Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime ;
Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,
Ne les imiter point et les faire imiter[1].

Il semble bien, en effet, que Dryden se fit catholique par faiblesse de cœur, et comme dit encore Chénier, par « l'espoir d'un beau salaire ».

Johnson et Walter Scott[2], prévenus par leur admiration pour le poète, obéissant aussi peut-être à la sympathie politique, ont cru et ont essayé de démontrer que sa conversion fut l'effet d'une conviction détachée de tous motifs mondains. Il est malheureusement difficile d'être persuadé par eux. Il y a d'abord contre Dryden ce fait grave qu'il se fit catholique au bon moment, et Johnson, en le défendant, est obligé de reconnaître que le monde considérera toujours comme suspect un changement d'opinion où l'intérêt trouve son compte. Or, Dryden choisit pour se convertir le moment où, d'une part, le culte catholique venait, après un intervalle de cent vingt-sept années, d'être réinstallé royalement à Westminster, et où, d'autre part, son traitement venait d'être rogné par ordre du roi ; sa conversion eut pour résultat immédiat que son traitement fut rétabli complet[3], et l'on se demande comment, si cette conversion fut désintéressée, il put accepter de paraître en recevoir ainsi le salaire.

D'ailleurs, Dryden ne s'était jamais jusque-là montré vivement préoccupé des questions religieuses ; il avait eu sur ce point le large scepticisme de la Restauration, et avait enve-

1. André de Chénier, édition Gabriel de Chénier. Paris, 1874, II, p. 150.

2. Depuis, Hallam, le professeur Masson, Mr. Bell, Mr. Skelton, pour ne citer que les plus importants. De l'autre côté sont Macaulay, *Histoire*, ch. VII, et Mr. Christie.

3. D'après Mr. Bell, la conversion de Dryden serait de la fin de 1686, et sa pension lui aurait été rendue entière en 1685-6. Mais Mr. Bell dit lui-même : « La conversion, sans aucun doute, suivit de près... Si l'on doit persister à croire que Dryden changea de religion pour une pension, la transaction ne deviendra pas plus édifiante parce que l'on aura prouvé qu'il voulut tenir sa pension avant d'avouer sa conversion. » J'ajoute qu'il est évident que le poète ne se convertit pas brutalement pour cent livres de pension, et que son motif déterminant fut certainement l'espérance de se concilier la faveur royale.

loppé dans le même mépris dédaigneux tous les prêtres de toutes les croyances et de tous les pays. On n'a qu'à ouvrir au hasard son théâtre, tragique ou comique, pour y trouver la confirmation de ceci.

Il faut ajouter que, si l'on examine spécialement ses sentiments sur le catholicisme et le protestantisme, à partir du jour où les deux religions se retrouvèrent en présence, on le voit prendre alternativement parti pour l'une ou pour l'autre selon que son intérêt probable ou le succès de ses œuvres paraît l'y inviter. Dès 1672, juste au moment où le duc d'York vient, au milieu de l'émotion protestante, de faire publiquement profession de foi catholique, il profite de cette émotion pour faire un peu de bruit autour de sa comédie du *Rendez-vous*, en lui donnant pour second titre *l'Amour au couvent;* on vit alors dans ce second titre une intention anticatholique; — l'épilogue, du reste, s'exprimait sur les couvents d'une façon fort claire[1]. En 1681, quand l'Angleterre est dans la fièvre chaude du complot papiste, il pense attirer la foule en attaquant de nouveau les catholiques, et écrit avec amour son *Moine espagnol*[2], si mal fait pour leur plaire que Jacques II, bon juge en la matière, en interdit la représentation pendant tout son règne; et pour que cette fois on ne puisse pas se méprendre sur son intention, Dryden dédie cette comédie à Lord Haughton, — notez bien ceci, — « comme une pièce protestante à un patron protestant ». Puis s'apercevant que, en faisant des avances à la foule, il a un peu trop compromis son crédit auprès du frère du roi, il revient sur ses pas et adoucit

1. *Some have expected from our Bills to day,*
To find q Satyre in our Poet's Play.
The zealous Rout *from* Coleman-street *did run,*
To see the Story of the Fryer *and* Nun
Or Tales, yet more ridiculous to hear,
Vouch'd by their Vicar of ten pounds a year;
Of Nuns, who did against Temptation Pray,
And Discipline laid on the Pleasant Way:
Or that to please the Malice of the Town,
Our Poet *should in some close Cell have shown*
Some Sister, Playing at Content alone:...

2. Voy. page 130, note 5. — Au 1er acte il tourne en ridicule les processions; au 2me acte, l'invocation des saints; au 3me, la confession auriculaire. L'épilogue, soi-disant écrit par un ami, mais trop bon pour n'être pas de Dryden, a ce vers :

Well may they give the God they can devour.

à l'impression sa comédie antipapiste. Comme pourtant il ignore que le roi incline en secret aux catholiques, il continue à l'occasion le cours de ses allusions contre eux, et glisse dans *Absalon et Achitophel*, entre autres amabilités, une opinion assez brutale sur la transsubstantiation[1]. Il est encore protestant, et protestant orthodoxe, dans *Religio Laici*, où il n'a rien tant à cœur que de ramener à l'Église anglicane et catholiques et dissidents; cependant, l'année même de *Religio Laici*, dans sa *Justification du Duc de Guise* il défend avec chaleur l'avènement d'un souverain catholique contre les préventions protestantes. Ces deux plaidoyers un peu contradictoires sont de 1682; en 1685, Charles II meurt, et l'avocat de l'Église anglicane dit adieu au protestantisme et embrasse la religion de son nouveau roi. En 1687, il écrit *La Biche et la Panthère*, véritable contre-partie de *Religio Laici*.

On pourrait croire qu'alors ses hésitations sont finies, et qu'il va désormais suivre une inflexible ligne droite[2]. Cependant, même lorsqu'il écrit *La Biche et la Panthère*, ses opinions subissent certaines variations sur un point, sinon de doctrine, au moins de sympathie religieuse, variations d'autant plus remarquables qu'on en suit la trace dans le cours même du poème. Tandis qu'au début l'Église anglicane est flattée et cajolée; tandis qu'elle doit, en faisant cause commune avec les catholiques, réduire au silence les sectes dissidentes; à la fin du poème et dans la préface, écrite en dernier lieu, les invitations faites tout à l'heure aux anglicans sont adressées aux dissidents: c'est eux maintenant que le poète voudrait voir s'allier aux catholiques contre l'Église anglicane; il ne leur destine plus le rôle de vaincus, il leur offre celui de vainqueurs[3]. Et pourquoi ce changement? Parce que le roi, pen-

1. Such savory Deities must needs be good,
And serv'd at once for Worship and for Food.

Il est curieux de comparer ce passage avec *la Biche et la Panthère* (1re partie, v. 134 et suiv.):

Could He his Godhead veil with flesh and Bloud,
And not veil these again to be our food?
His Grace in both is equal in extent,
The first affords us life, the second nourishment.

2. Il s'écrie lui-même : My doubts are done. (*The Hind and the Panther*, Part. I, v. 78.)

3. Cette remarque a été faite par Walter Scott (*Vie de Dryden*) et Macaulay,

dant que le poème était sur le chantier, avait, sans crier gare, modifié sa politique religieuse, et, désespérant de gagner le clergé anglican, faisait maintenant les yeux doux à ces mêmes fanatiques qu'il avait naguère tant détestés; et le poète, comme un écho obéissant, changeait aussi de gamme, et, ayant commencé à chanter dans un ton, finissait dans un autre.

Tel fut l'homme qu'on voudrait représenter comme s'étant fait catholique par scrupule de conscience. Mais n'est-il pas vraiment trop facile de voir que Dryden changea constamment, non pour aucune de ces raisons intimes devant lesquelles on doit s'incliner respectueusement, mais pour des motifs extérieurs; et n'aperçoit-on pas que chacune de ses variations a sa cause immédiate et son intérêt prochain?

Il est vrai que ses défenseurs insistent beaucoup sur ce fait qu'à l'avènement de Guillaume III il resta fidèle à sa nouvelle religion. Mais n'est-il pas évident que son intérêt même lui commandait de ne plus varier? Il y a une mesure dans tout, même dans l'inconstance et l'indécision. En se faisant catholique, il s'était aliéné les whigs, mais il avait gagné des sympathies tories; en redevenant protestant, il se serait certainement aliéné les tories sans regagner la confiance des whigs; au lieu d'être honni par un seul parti, il aurait été honni et repoussé par les deux[1]. Il est réel que les tories, après la Révolution, étaient vaincus; mais pendant bien des années encore ils furent loin d'être sans pouvoir, et surtout sans espérances. On fait remarquer aussi que Dryden éleva ses fils dans la religion catholique[2]; mais quand on joue un certain jeu, on est obligé de soutenir son rôle jusqu'au bout, et n'arrive-t-il pas un moment où l'on se trompe soi-même? D'ailleurs ses fils étaient, quand il se convertit, presque ar-

Histoire, ch. VII. Mr. Bell, qui est très violent contre Macaulay, ne répond pas sur ce point important.

1. Joe Haines, lui, se reconvertit; il fit pénitence en plein théâtre, vêtu de blanc et un cierge à la main. Mais Dryden n'était pas Haines. Haines n'avait plus rien à perdre depuis longtemps.

2. *Élever* est un peu exagéré en parlant d'enfants dont le plus jeune avait au moins seize ans, et l'aîné dix-neuf. Charles était né en 1666, John en 1667 ou 1668, Erasmus-Henry en 1669. J'emprunte ces dates à la vie de Dryden par Mr. Bell, un des plus ardents défenseurs de Dryden.

rivés à l'âge d'homme, et pouvaient déjà assumer sur eux-mêmes la responsabilité et le mérite de leurs actes.

Enfin, il y a dans les dernières années de la vie de Dryden quelque chose qui montre que, s'il en vint à s'abuser lui-même sur sa conversion[1], cette conversion ne fut pas une de ces rénovations devant lesquelles tous les doutes se taisent. Quand un homme, longtemps sceptique ou indifférent, se trouve, par une illumination tardive et soudaine, éclairé des lumières de la foi, sa vie nouvelle se ressent de l'état nouveau de son âme. Catholique ou protestante, la religion, quand elle est exactement pratiquée, commande le respect de certaines choses, et ces choses, Dryden ne les avait pas beaucoup respectées jusque-là. Il avait, pour satisfaire les goûts de ses contemporains, flatté le vice et fait rougir la pudeur. Il sentait si bien lui-même quels devoirs lui imposait sa conversion qu'il s'écria : « Que ma seule tâche désormais soit de bien vivre[2] ! » On devait donc s'attendre à le voir se repentir de ses erreurs et leur dire adieu pour jamais. Quand Racine, dans toute la puissance de son génie, après le succès de *Phèdre*, se sentit rappelé vers la pratique de sa religion, il abandonna sans retour, avec une rigueur dont les lettres gémissent, les travaux qui avaient fait sa gloire. Dryden, qui avait bien d'autres reproches à se faire que Racine, resta ce qu'il avait été. Il mit à la scène l'*Amphytrion* de Molière en le chargeant de descriptions lascives[3], et dans ses traductions trouva moyen de renchérir sur les audaces de Juvénal, de changer les hardiesses de Lucrèce en révoltantes crudités, et d'introduire des indécences dans les *Géorgiques*.

On est donc, quoi qu'on essaye et quoi qu'il en coûte, contraint de reconnaître que Dryden fut un converti intéressé. Si

1. M. le professeur Masson, d'ailleurs favorable à Dryden, dit justement : « ... In consequence of the very obloquy which his change of religion drew upon him from all quarters, he hugged his new creed more closely, so as to coil round him, for the first time in his life, a few threads of private theological conviction. » (*Essays*, p. 127.) Je crois volontiers que Dryden se trompa lui-même plus vite et plus complètement que d'autres, et que, avec cette faculté d'assimilation qu'ont les poètes, il en vint à se croire sincère et à l'être. Mais son point de départ fut l'intérêt.

2. Good life be now my task (*The Hind and the Panther*, Part. I, v. 78).

3. Il est vrai qu'en 1700, il fit noblement amende honorable à Collier pour son théâtre. C'est à cette date que je placerais sa conversion sérieuse.



j'ai insisté aussi longuement sur cette conversion, c'est que les motifs en ont été vivement contestés; et je crois qu'ils l'ont été surtout parce qu'on a trop négligé d'étudier la condition générale des auteurs à cette époque.

Quand on regarde Dryden seul, l'esprit, ébloui par son génie, se refuse généreusement à croire son caractère indigne d'estime ; tout soupçon porté contre lui semble être une atteinte à sa gloire littéraire, et on le repousse avec indignation. L'admiration est un sentiment jaloux; quand elle se prend à un homme, elle le veut tout entier.

Mais si, sans se laisser fasciner par un nom glorieux, on étend l'enquête au delà de Dryden, si l'on interroge ceux qui l'entourent, il semble que cet examen décide formellement la question. Que fit Dryden en effet? Il fit ce que firent tous ses confrères[1], — ni plus ni moins. Hors d'état comme eux de se faire une indépendance par sa plume, soumis comme eux à l'inévitable obligation de s'appuyer sur les puissants du jour, il changea comme eux avec la fortune; comme eux il fut un écrivain de son temps. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas été une exception.

Et pourquoi aurait-il été une exception? Avait-il donc témoigné qu'il était d'autre étoffe que ses contemporains? S'était-il donc signalé par l'énergie de son caractère? Bien loin de là. En politique, il n'avait pas montré des convictions plus fermes qu'en religion. Il avait débuté comme républicain en chantant les louanges de Cromwell; deux ans après, il était royaliste et saluait avec enthousiasme l'avènement de Charles II. En 1673, il écrivait *Amboyna* pour exciter l'opinion à la guerre contre la Hollande; puis, dans *Absalon et Achitophel* et dans la *Médaille* il reprochait violemment à Shaftesbury d'avoir contribué à cette guerre. Dans les questions littéraires elles-mêmes, nous l'avons vu se plier docilement, bien qu'à contre-cœur, au goût du jour et à la mode.

1. Parmi les écrivains de profession, je ne vois que Shadwell qui soit resté fidèle à ses opinions politiques; mais Shadwell nous dit lui-même (voy. p. 119, note 1) que, en dehors de la littérature, il s'occupait « d'autres affaires profitables ». Je ne sais quelles étaient ces « affaires profitables »; mais, quelles qu'elles fussent, elles furent probablement son refuge et son salut pendant l'époque troublée qui fait l'objet de ce second chapitre.

Il est vrai qu'il était le premier parmi ses confrères. Mais si sa situation était plus élevée, ses tentations étaient aussi plus grandes, et les nécessités de l'époque où il vivait s'imposaient plus fortement à lui. Pour être le poète lauréat, il n'en était pas moins un poète, c'est-à-dire un membre chétif de la société, incapable de se suffire à soi-même, et forcé de céder aux circonstances.

Il ne convient donc pas d'être surpris qu'il ait fléchi comme Lee, comme Crown, comme Tate, comme D'Urfey, Sprat, Hunt, Care, L'Estrange, Settle, Wycherley et Haines fléchirent. Son abaissement, rendu plus éclatant par le rang qu'il occupait, doit seulement nous éclairer sur la triste condition qui était faite alors aux écrivains.

Un dernier trait achèvera de montrer jusqu'où les mena le malheureux état de dépendance où ils continuèrent de se débattre. Forcés pour vivre d'adopter les opinions qui plaisaient en haut lieu, ils durent aussi, pour être sûrs d'attirer les regards, faire preuve de zèle, et de même que naguère, pour des spectateurs dissolus, ils avaient été jusqu'aux bornes extrêmes de l'indécence, ils poussèrent maintenant la passion politique — on a vu avec quelles convictions — jusqu'aux dernières limites. Ils avaient versé dans une ornière, ils versèrent dans l'autre. Ils furent pour toutes les idées violentes; ils se montrèrent durs, cruels, et foulèrent aux pieds amitié, compassion, humanité. Le duc et la duchesse de Monmouth avaient été les protecteurs de Dryden à un moment où les protecteurs étaient pour lui rares et précieux; Dryden, cependant, attaqua hardiment le duc dans *Absalon et Achitophel*. Il fit mieux encore : il le mit à la scène sous les traits du duc de Guise révolté contre Henri III, c'est-à-dire Charles II; et ne craignant pas de suivre l'histoire jusqu'au bout, il fit assassiner le duc de Guise par Henri III, osant ainsi paraître conseiller à un père de se débarrasser de son fils par un meurtre.

Après ce trait il serait inutile de revenir et d'insister à nouveau sur les formes odieuses que revêtait la polémique contre Shaftesbury. Il faut pourtant relever un détail de cette polémique. Dans le prologue de son *Don Sébastien*, Dryden disait fièrement à ses compatriotes : « La nation anglaise est trop brave pour se venger honteusement d'un ennemi vaincu ».

Il était vaincu lui-même quand il exprimait cette noble pensée. Vainqueur, il parlait d'autre ton, et ses confrères aussi. La tombe même ne les arrêtait pas. Les grossières allusions à Shaftesbury déjà citées, et empruntées à *Albion et Albanius* de Dryden et au *Port des Cocus* de Tate, sont de 1685, c'est-à-dire dites après la mort du chef du parti whig. Tate, dans le même prologue de la même pièce, trouve plaisant de se moquer du duc de Monmouth, alors sous le coup d'une condamnation capitale, sinon déjà exécuté[1]. Settle attaque Lord Russell après son exécution[2].

La même dûreté se retrouve dans tout ce qu'ils écrivent; ils font appel au bourreau, ils demandent du sang. Dans la dédicace de sa traduction de l'*Histoire de la Ligue*, Dryden se mêle de donner au roi des conseils politiques; écoutez ces conseils :

« Les pardons sont devenus dangereux pour Votre Majesté, et par conséquent pour le bien-être de vos loyaux sujets.... Vous ne cessez de pardonner, et ils ne cessent de conspirer contre votre vie sacrée; votre principe est la clémence, le leur la méchanceté invétérée; quand l'un des adversaires se contente de parer et que l'autre frappe, les chances sont tristes du côté de la défensive. Hercule, nous disent les poëtes, ne put vaincre Antée en le terrassant à plusieurs reprises; car il le posait ainsi sur le sein de sa mère, ce qui, en fait, ne servait qu'à redoubler sa force pour recommencer le combat. Ces fils de la terre ne doivent pas être laissés à leur élément maternel, il faut les soulever dans l'air et les étouffer. »

Cela n'est pas fort humain, et cependant cela n'est rien auprès du sinistre badinage de l'épilogue du *Duc de Guise*, lequel, pour comble, fut dit par une femme; car, de même qu'on enchérissait sur les indécences en les faisant dire par de jeunes actrices, il semble qu'on ait voulu insister sur le cynisme des haines politiques en en confiant l'expression brutale à des bouches féminines.

Donc l'actrice, Mrs. Cook, raconte une conversation qu'elle

1. *Our Trinculo and Trapp'lin were undone,*
When Lime'*s more Farcy Monarchy begun.*

Trinculo est le bouffon de la *Tempête* de Shakspeare; Trappolin es personnage d'une pièce de Tate lui-même : *A Duke and no Duke.*

2. Voy. page 213.

eue avec un représentant d'un nouveau parti, un *Trimmer*, à peu près ce qu'on a appelé en France un *Juste-Milieu*. Elle exprime sur les whigs des sentiments peu tendres, et le *Trimmer* s'écrie :

« Fi, mademoiselle Cook, vous êtes vraiment une tory par trop furieuse; ne souhaitez pas que les whigs soient pendus; mais ayez pitié de leur triste situation; vous autres, femmes, vous aimez à voir les hommes faire des grimaces. » — « Je vous en prie, Monsieur, lui dis-je, ne me croyez pas si intraitable; je demande simplement qu'on donne au diable son dû. » — « Les lénitifs, reprend-il, voilà ce qu'il nous faut maintenant. » — « Jack Ketch [1], lui dis-je, est un excellent médecin. » — « Je n'aime pas le sang... » — « Moi non plus, Monsieur, aussi vrai que je respire; mais la pendaison est une bonne mort sèche. » — « Nous autres *Trimmers* nous sommes pour tenir les choses entre les extrêmes. » — « Oui, comme un homme pendu entre l'Enfer et le Ciel. » — « N'avons-nous pas pris assez de vies humaines? » — « Sans doute, mais vous, vous êtes pour que tout soit en équilibre. Eh bien! puisque le poids est tout d'un côté, l'ami, vous autres *Trimmers* devriez, pour rétablir la balance, être pendus de l'autre. »

C'est ainsi que le besoin de flatter les passions politiques conduisait les écrivains à oublier toute mesure, à abdiquer tout sentiment humain.

Le malheur, c'est qu'il était impossible qu'il n'en fût pas ainsi. En effet ils n'ont toujours, en dépit des apparences, que la Cour à qui ils puissent s'adresser; de là deux conséquences à peu près fatales : d'un côté, il faut à tout prix qu'ils plaisent au roi et à son entourage, — et dans cette voie la pente est glissante; de l'autre côté, la Cour a beau apprécier leurs services plus que par le passé, comme elle les voit s'offrir d'eux-mêmes à elle, comme lorsqu'elle a besoin d'eux elle est sûre de les trouver là, aussi soumis, aussi complaisants que par le passé, elle se donne fort peu de mal pour se les attacher. Elle veut bien leur accorder quelques sourires; mais, fort peu inquiète en somme de leur dévouement, elle ne se sent pas d'humeur à faire pour eux des sacrifices. C'est un cercle vicieux : plus ils ont besoin de la Cour, plus ils s'abaissent, et plus ils s'abaissent, moins la Cour fait pour eux.

1. Le bourreau d'alors. Il avait accompagné Jefferies pendant les *Assises sanglantes*, et exécuté Lord Russell et le duc de Monmouth. Son nom est resté proverbial en Angleterre pour désigner l'exécuteur des hautes œuvres.

C'est cette influence toujours prépondérante de la Cour qui est cause que les améliorations qui ont été signalées ne portent pas encore leurs fruits. Mais elles n'en sont pas moins réelles, et après la Révolution nous verrons ces améliorations, dans un milieu nouveau, se développer et commencer à produire tous leurs effets.

CHAPITRE III

JOSEPH ADDISON

I. Modifications introduites par la Révolution de 1688 dans l'exercice de la royauté. — Nécessité d'avoir avec soi l'opinion publique. — Part faite aux lettres dans le gouvernement : Halifax, Somers, Dorset, Montague, etc. — Whigs et tories attirent les écrivains à eux. — On les comble de prévenances et de places lucratives : Shadwell, Tate, Eusden, Rowe, Smith, Hughes, Ambrose Philips, Parnell, Arbuthnot, Garth, Blackmore, Granville, Stepney, Maynwairing, Walsh, Martyn, Tickell, Locke, Newton, Steele, Swift, Defoe, Congreve, Vanbrugh, Gay, Addison, Prior, Montague.

II. Conséquences heureuses de la situation nouvelle des écrivains dans la société. — Ils obtiennent et méritent la considération. — Ils prennent part avec autorité à la réforme des mœurs.

III. État des mœurs. — Les mœurs étudiées dans le théâtre : Dryden, Shadwell, D'Urfey, Southerne, Congreve, Vanbrugh, Mrs. Manley, Granville, Dennis.

IV. Publication du livre de Jeremy Collier, intitulé *Aperçu de l'impiété et de l'immoralité du théâtre anglais.* — Ce que c'était que Collier. — Examen de son livre. — Ses défauts. — Ses mérites. — Son effet. — Réponses de Congreve, Vanbrugh, D'Urfey, Wycherley, Dennis, Settle, Filmer, Drake, Farquhar, etc. — Triomphe de Collier : réforme du théâtre.

V. Danger de l'attaque de Collier. — Ce danger est paré par le journal d'Addison appelé le *Spectateur.* — Difficultés de la tâche qu'entreprend Addison.

VI. État de la presse périodique après la Révolution. — Abolition de la censure. — Conséquences de cette abolition. — Naissance du journal littéraire : *Le Mercure Athénien,* de John Dunton; *La Revue des affaires de France,* de Defoe; *Le Babillard,* de Richard Steele.

VII. Le *Spectateur.* — Quotidien et non politique. — Fait appel à des lecteurs nouveaux. — Les lecteurs répondent à son appel. — Rôle moral du *Spectateur.* — Son attitude vis-à-vis des Cavaliers et des Puritains. — Qualités spéciales d'Addison pour son œuvre. — Valeur morale de son journal. — Sa valeur au point de vue de l'éducation littéraire de ses lecteurs. — Son succès. — Témoignages contemporains sur l'influence du *Babillard* et du *Spectateur.*

VIII. Augmentation du nombre et de la qualité des lecteurs. — Influence de la politique. — Influence d'Addison et de ses imitateurs. — Le public anglais est fondé.

I

La Révolution de 1688 changea bien des choses en Angleterre. Le souverain ne tint plus de sa naissance seule son

autorité absolue et indiscutable; il la tint de la confiance de la nation. Né de l'opinion publique, le pouvoir royal se vit obligé de compter avec elle; ce trône qu'elle avait élevé, elle pouvait le renverser; et le parti Jacobite était là, guettant avec passion le moment où un désaccord se produirait entre le monarque et ses commettants.

Ce fut donc désormais, pour ceux qui étaient à la tête du pays, une préoccupation de tous les instants que de maintenir l'accord intact, et pour cela il leur fallut, non seulement se concilier par eux-mêmes l'opinion publique, mais aussi recueillir les sympathies de quiconque avait sur elle de l'influence. Le roi choisit des ministres ayant l'oreille du Parlement; de leur côté, les ministres durent chercher partout des appuis pour leurs idées et leur administration. Dans cet état de choses on ne pouvait négliger d'attirer à soi les écrivains, qui avaient si bien montré récemment de quel poids leur plume pouvait être dans la balance politique, et dont le développement de la presse grandissait chaque jour l'importance.

Il est vrai que le premier roi que la Révolution installa sur le trône d'Angleterre était peu sensible aux lettres : Guillaume III savait médiocrement l'anglais, et l'eût-il su assez pour apprécier la littérature de son nouveau pays, il est douteux qu'il eût jamais témoigné beaucoup de sympathie aux auteurs ni tenu en grande estime les services qu'ils pouvaient lui rendre : il ne croyait qu'à la guerre[1] et à la diplomatie. Charles II avait aimé les lettres sans les rétribuer; Jacques II les avait rétribuées sans les aimer; Guillaume III ne fit ni l'un ni l'autre[2].

Mais ce fut tout gain pour les auteurs. Ses ministres les aimèrent pour lui et beaucoup mieux qu'il n'eût pu le faire lui-même.

Il y eut en effet, parmi les premiers hommes qu'il appela pour l'aider à gouverner, plusieurs chauds amis des lettres;

1. Quand il vit Swift chez Sir William Temple, il lui offrit de le faire capitaine de cavalerie. (Forster, *The Life of Jonathan Swift*, p. 66.)

2. On raconte pourtant que lorsque Dorset lui présenta Montague, un des auteurs du *Rat de ville et du Rat des champs*, en disant : « J'amène un rat à Votre Majesté », Guillaume répondit : « Vous faites bien de me mettre à même de faire de lui un homme. » Mais d'abord c'est Dorset qui joue ici le principal rôle, et l'anecdote est sans doute apocryphe. Johnson (*Lives of the English Poets*, Halifax) ne croit pas que Guillaume III sût assez d'anglais pour faire une pareille réponse.

quelques-uns même avaient de leur plume travaillé au triomphe de la Révolution, et devaient à leurs écrits une bonne part de leur influence et de leur réputation. C'était le chef des *Trimmers*, Halifax, l'auteur probable de la *Lettre à un Dissident*[1]; c'était Somers, l'avocat lettré qui encourageait Tonson à rééditer le *Paradis perdu*, qui avait collaboré à une traduction de Plutarque pour laquelle Dryden avait fourni une vie de l'écrivain grec, et à qui on attribuait plusieurs écrits politiques publiés en faveur des whigs sous le règne de Jacques II[2]; c'était enfin Dorset qui, oubliant les folies de Lord Buckhurst, ne conserva de sa jeunesse que ses manières élégantes et son fin goût de lettré, et devint le Mécène généreux et intelligent de deux règnes[3]. Plus tard on vit au ministère un des heureux auteurs du *Rat de ville et du Rat des champs*, Montague, qui arrivé entièrement par les lettres, ne pouvait pas être oublieux envers elles[4].

Ces hommes, qui venaient de voir de leurs propres yeux quel effet un écrit heureux pouvait déjà avoir sur l'opinion, qui se rappelaient comment Dryden avait arrêté les whigs dans leur premier triomphe, comment lui-même avait été rendu impuissant par les répliques des whigs, qui avaient personnellement, par leurs ouvrages, contribué à sa défaite, devaient montrer et montrèrent une sympathie particulière aux écri-

1. On lui attribue une autre publication politique, *The Character of a Trimmer*, qu'on donne aussi quelquefois à Sir W. Coventry. (Stephens, *Catalogue*, I, p. 751.)

2. Malone, *Vie de Dryden*, p. 180; *Biographia Britannica*, art. Somers. — « In defense of these *ignoramus* juries it was said that... a book was wrote... it passed as writ by Lord Essex, though I understood afterwards it was writ by Somers, who... writ the best papers that came out in that time » (Burnet, *History of my own Times*, II, p. 290.) — Voy. aussi plus haut, p. 185, note 3.

3. Halifax, déjà président de la Chambre des Lords, fut nommé Lord du Sceau privé (*Lord Privy Seal*); Somers fut avocat général (*Solicitor General*); Dorset fut Lord Chambellan. — Le vice-chambellan de la Reine fut aussi un auteur, mais pas du meilleur renom : il s'appelait John Howe, ou familièrement Jack Howe; on lui avait naguère attribué beaucoup de *lampoons* (Macaulay, *Histoire*, ch. XI). — Ferguson (voyez ci-dessus, page 206, note 2) eut aussi une grasse sinécure dans l'*Excise* (Macaulay, *Histoire*, ch. XI; Stephens, *Catalogue*, I, p. 703).

4. Votre exemple a fait que l'esprit et le savoir sont entrés dans une ère nouvelle... c'est grâce à vous que l'homme d'esprit s'est mis à être homme d'affaires (Steele, dédicace du 4me volume du *Babillard* à Montague).

vains. Par eux il s'établit dans les régions ministérielles une tradition de protection aux lettres à laquelle leurs successeurs se conformèrent et qui dura plus de trente ans.

Instituée d'abord par les whigs, cette tradition ne tarda pas à être adoptée par les tories. L'opposition ne voulut pas laisser au seul parti de la Révolution le mérite et le profit d'encourager les écrivains. Si Dorset et Montague furent, parmi les whigs, les grands patrons des lettres, Harley et Bolingbroke, parmi les tories, rivalisèrent avec eux de zèle et de munificence, — et sur les bancs des Assemblées et au ministère.

Ce qui se passa à la première représentation du *Caton* d'Addison, montre assez bien quelle position prirent les partis en face de la littérature. L'auteur, une des illustrations du camp whig, donna sa tragédie alors que les tories étaient momentanément vainqueurs et au pouvoir. Les whigs l'applaudirent avec toute l'ardeur que donnent et le dépit de la défaite et le désir de triompher en la personne d'un ami; la réussite de la pièce était à leurs yeux une revanche prise sur leurs adversaires. Ceux-ci n'eurent garde de leur en laisser la joie sans partage; ils répondirent aux applaudissements enthousiastes des whigs par des applaudissements plus enthousiastes encore, et mirent tout en œuvre pour faire du succès un succès tory. Le soir de la première représentation, leur chef Bolingbroke, alors secrétaire d'État, manda dans sa loge l'acteur qui avait joué Caton et lui remit publiquement une bourse de cinquante guinées en le remerciant d'avoir si bien défendu la cause de la liberté contre un dictateur perpétuel, et la reine Anne, bien que sympathique aux tories, fit dire au whig Addison qu'elle serait heureuse que la pièce lui fût dédiée[1]. Des deux côtés on s'efforça d'avoir l'auteur avec soi.

Il arrivait aussi que chaque parti faisait appel à un écrivain différent : après la bataille de Blenheim, Addison ayant chanté cette grande victoire, les tories avaient confié à John Philips le soin de la célébrer pour eux, et son poème rival avait été écrit sous le toit de Bolingbroke[2].

1. Le dictateur perpétuel, c'était Marlborough. — Voyez Johnson, *Lives of the English Poets:* Addison; Spence, p. 46, 47; Pope, Lettre à Sir William Trumbull, *Œuvres*, édit. Elwin, VI, p. 7.

2. Il était alors Mr. St John. — Johnson, *id.*, J. Philips.



Ainsi recherchés par des ministres qui, grâce à la prépondérance chaque jour plus grande de la Chambre des communes, devinrent petit à petit les chefs véritables du gouvernement, — recherchés en même temps par une opposition puissante, et quelquefois victorieuse, qui était en mesure de leur offrir des avantages plus solides que la Cité n'en offrait naguère à Settle et à ses amis, les écrivains n'eurent plus à se donner la peine de solliciter les faveurs; les faveurs vinrent les trouver. On se mit en frais pour eux, et ils n'eurent plus qu'à se laisser faire.

On avait déjà, lorsque la politique renaissante avait fait comprendre leur pouvoir, commencé à leur faire quelques avances; mais l'empressement qu'on montra maintenant auprès d'eux fut quelque chose de tout nouveau. On vit le Lord Trésorier Godolphin solliciter personnellement Addison de célébrer la victoire de Blenheim, et le chancelier de l'Échiquier alla lui-même présenter la requête du ministre dans la pauvre mansarde du poète débutant[1]. Harley, comte d'Oxford, averti par Swift que Parnell, abandonnant les whigs pour les tories alors triomphants, attendait dans son antichambre, alla immédiatement en personne, son bâton de trésorier à la main, le chercher au milieu de la foule des solliciteurs, et lui souhaiter la bienvenue[2]. A l'avènement de George Ier, le Lord Chancelier Parker, aussitôt qu'il eut reçu les sceaux, nomma le poète Rowe secrétaire des présentations, sans attendre même qu'il demandât cette place[3].

On s'aperçoit par ce dernier exemple qu'on ne se contenta pas d'être seulement prévenant envers eux et de leur sourire; on leur offrit aussi du solide. Les pensions (régulièrement payées maintenant) et les places lucratives leur échurent en partage, et il ne leur fut même pas interdit de prétendre aux plus hauts honneurs.

Shadwell fut poète-lauréat et historiographe royal[4]. Tate fut

1. Johnson, *Lives of the English Poets*, Addison; Budgell, *Life of Lord Orrery*, cité dans *Addisoniana*, p. 683, *Œuvres* d'Addison, édit. Hurd, vol. VI; Aikin, I, p. 168-9.

2. Johnson, *Lives of the English Poets*, Parnell; Swift, *Journal to Stella*, January 31, 1712-13.

3. Johnson, *Lives of the English Poets*, Rowe.

4. Il porte ces deux titres en tête de sa comédie *The Scowrers*.

poète-lauréat[1]. Eusden fut poète-lauréat[2]. Rowe ne fut pas seulement poète-lauréat, mais aussi arpenteur de la douane dans le port de Londres, greffier du conseil du prince de Galles, et, comme on vient de voir, secrétaire des présentations[3]. Edmund Smith, dont toute la gloire littéraire repose sur une tragédie de *Phèdre* qui échoua misérablement, ne put s'en prendre qu'à lui-même s'il n'eut pas une place de trois cents livres sterling par an[4]. Son confrère en obscurité, Hughes, plus soigneux de ses intérêts, eut une place dans le bureau de l'artillerie (*office of ordnance*), fut secrétaire de plusieurs commissions pour l'achat des terrains nécessaires aux docks royaux, et enfin secrétaire des commissions de la Paix (*commissions of the Peace*)[5]. Ambrose Philips fut commissaire de la loterie[6]. Parnell, qui était dans les ordres, reçut une prébende et une cure d'un revenu annuel de quatre cents livres[7]. Arbuthnot fut nommé médecin ordinaire de la reine Anne[8]. Garth et Blackmore furent faits chevaliers[9]. Budgell fut en Irlande premier secrétaire des Lords Juges, attaché au Conseil du royaume, membre du Parlement et contrôleur du revenu ; cette dernière place seule lui valait quatre cents livres sterling par an[10]. Granville fut membre de la Chambre des communes, chevalier du comté de Cornwall (*Knight of the shire*), ministre de la guerre, élevé à la pairie avec le titre de Lord Lansdowne, contrôleur puis trésorier de la maison de la

1. Chalmers, *Biographical Dictionary*, article Tate (Nahum).
2. Drake (Nathan), *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator and Guardian*, III, p. 280-85.
3. Johnson, *Lives of the English Poets*, Rowe.
4. Johnson, *id.*, Smith. — Halifax attendait Smith avec sa tragédie, dont il avait accepté la dédicace, pour lui donner la place en question. Le poète se fit longtemps tirer l'oreille par son éditeur avant d'écrire la dédicace ; mais une fois écrite, on ne put le décider à aller la présenter au ministre, qui l'attendit vainement. Smith était une sorte de bohème fantasque ; ses amis l'appelaient « le Capitaine Haillon » (*Captain Rag*).
5. Johnson, *Lives of the English Poets*, Hughes.
6. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator and Guardian*, III, p. 268.
7. Johnson, *Lives of the English Poets*, Parnell.
8. Chalmers, *Biographical Dictionary*, article Arbuthnot (Dr. John).
9. Johnson, *Lives of the English Poets*, Garth, Blackmore.
10. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator and Guardian*, III, p. 1-25.

Reine, et conseiller privé[1]. Stepney se vit chargé d'une suite de fonctions diplomatiques importantes[2]. Arthur Maynwaring fut commissaire des douanes, contrôleur des fonds de la presse des matelots (*auditor of the imprests*) et membre de la Chambre des communes[3]. Walsh fut membre de la Chambre des communes et grand écuyer (*gentleman of the horse*) de la reine Anne[4]. Henry Martyn fut inspecteur général des exportations et des importations[5]. Tickell fut sous-secrétaire d'État[6]. Après tant de noms plus ou moins obscurs, on sera moins surpris de voir Locke et Newton, le premier, commissaire des appels et du bureau commercial (*Board of trade*) ; le second, directeur de la Monnaie et chevalier[7]. Steele fut rédacteur en chef de la *Gazette de Londres*, huissier de la maison du prince George de Danemark, commissaire du bureau du Timbre, membre de la Chambre des communes, directeur du Théâtre royal, juge et vice-lieutenant du comté de Middlesex, nommé chevalier, inspecteur des écuries royales à Hampton Court, commissaire des biens confisqués en Écosse[8]. Swift, s'il n'avait pas écrit le *Conte du Tonneau* et qualifié de façon irrévérencieuse les cheveux rouges de la duchesse de Somerset, aurait été évêque, et, malgré ces méfaits, fut nommé Doyen de l'église de Saint-Patrick[9]. Defoe eut un emploi auprès des commissaires de l'impôt sur le verre et fut chargé de diverses missions politiques[10]. Congreve, dès après sa première comédie, ses

1. Johnson, *Lives of the English Poets*, Granville.
2. On en trouvera la longue liste dans Johnson, *id.*, Stepney.
3. *Biographia Britannica*, art. Maynwaring (Arthur).
4. Johnson, *Lives of the English Poets*, Walsh.
5. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian*, III, p. 287.
6. Johnson, *Lives of the English Poets*, Tickell.
7. *Biographia Britannica*, articles Locke et Newton.
8. Sur Steele j'ai consulté, outre ses œuvres : *The Epistolary Correspondence of Sir Richard Steele;* Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian ;* et Forster, *Biographical Essays*, essai sur Steele.
9. Voyez *The Windsor Prophecy* (*Œuvres*, édition Walter Scott, XII, p. 297 et suiv.) ; *The Author upon Himself*, 1713 (*id.*, XII, p. 315-18). Il avait appelé la duchesse *Carrots.* — Sur Swift j'ai consulté, outre ses œuvres : sa vie par Johnson dans *The Lives of the English Poets;* par Walter Scott en tête de ses œuvres ; par Forster ; et l'essai que lui a consacré le professeur Masson dans ses *Essays Biographical and Critical*.
10. Sur Defoe j'ai consulté, outre ses œuvres citées dans ma Bibliographie : ses biographes MM. Wilson, William Lee et Minto, et l'étude de Forster qui est comprise dans son volume de *Biographical Essays*.

vingt quatre ans à peine accomplis, fut nommé commissaire des autorisations de voitures publiques et de débits de vin, eut de plus un emploi au Trésor et un à la Douane, et à l'avènement de la maison de Hanovre fut nommé secrétaire de la Jamaïque[1]. Vanbrugh remplit les fonctions de « second roi d'armes », fut chargé par la reine Anne de porter au futur George Ier les insignes de la Jarretière, nommé contrôleur du Conseil des travaux publics, inspecteur des jardins royaux et chevalier[2]. Gay, qui commença par être apprenti d'un marchand de soie, devint secrétaire d'ambassade à vingt-cinq ans[3]. Addison, après avoir occupé divers postes politiques, remplit les fonctions de secrétaire d'État, et se retira des affaires publiques avec une pension annuelle de 1600 livres sterling (40000 fr.)[4]. L'auteur le moins favorisé du *Rat de ville et du Rat des champs*, Prior, fut successivement secrétaire du comte de Berkeley, ambassadeur à la Haye, puis gentilhomme de la Chambre du roi Guillaume, puis secrétaire de l'ambassade du traité de Ryswick, puis ambassadeur à Versailles, commissaire des Douanes, et membre de la Chambre des communes[5]. Son collaborateur Montague, que nous avons dejà vu ministre, fut nommé baron, puis vicomte, puis comte, et reçut l'ordre de la Jarretière[6].

Jamais les écrivains n'avaient eu l'existence si brillante et si

1. Sur Congreve, voyez Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian*, III, p. 307 et suivantes, et Johnson, *Lives of the English Poets*, Congreve.

2. *An Account of the Life and Writings of the Author*, en tête des œuvres de Vanbrugh, 1776.

3. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian*, III, p. 23, 24; Johnson, *Lives of the English Poets*, Gay.

4. Sur Addison, j'ai consulté, outre ses œuvres : sa vie, par Miss Aikin; Johnson, *Lives of the English Poets;* Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian; Biographia Britannica;* la préface de ses œuvres, 1721, par Tickell; la lettre de Steele à Congreve, en tête de la comédie d'Addison, *The Drummer*, et l'essai que Macaulay lui a consacré.

5. Johnson, *Lives of the English Poets*, Prior.

6. Johnson, *id.*, Halifax. — « M. Addison, en France, eût été de quelque académie, et aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une pension de douze cents livres...; en Angleterre, il a été secrétaire d'État. M. Newton était intendant des monnaies du royaume; M. Congrève (*sic*) avait une charge importante; M. Prior a été plénipotentiaire; le docteur Swift est doyen d'Irlande, et y est beaucoup plus considéré que le primat... » (Voltaire, *Lettres philosophiques*, lettre XXIII, édit. Garnier, XXII, p. 179, 180.)

facile. Passant presque sans transition d'une vie incertaine et peu estimée à des situations honorées et sûres, ils se voyaient recherchés de toutes parts ; ils se trouvaient occuper dans la société un rang qu'ils n'y avaient jamais tenu jusque-là, et auquel, quelques années plus tôt, ils n'auraient pas osé prétendre dans l'avenir le plus lointain.

II

Ce changement considérable dans leur état fut fécond en résultats heureux.

En premier lieu, la profession d'écrivain grandit dans l'estime publique. Lorsqu'on vit qu'elle pouvait mener à la fortune et aux dignités, elle cessa d'être considérée comme inférieure et décriée.

Jusque-là la littérature avait semblé — non sans raison — un métier qui ne menait à rien qu'à des déboires sans fin, sinon à la misère irrémédiable ; et l'on avait pour les malheureux qui cherchaient à vivre de leur plume le dédain (dédain à peine tempéré dans quelques cas par le respect qu'inspire le talent) que le monde témoigne d'ordinaire aux gens qui subsistent au jour le jour de profits pénibles et précaires, sinon d'expédients et de bassesses.

Dès lors qu'ils purent prétendre aux hauts emplois et aux riches appointements, le monde les regarda d'un autre œil, et on leur accorda ce qu'ils n'avaient pas eu encore : la considération [1]. Écrire ne fut plus un métier, mais une carrière, — une carrière qui conduisait aux honneurs et à la richesse ; et cette estime nouvelle où l'on tint les lettres rejaillit sur les auteurs. Ils cessèrent de former une classe à part ; ils pénétrèrent dans la haute société, non plus en protégés, mais frayant sur le pied d'égalité avec les plus grands.

Prior invitait Harley à sa table [2]. Swift eut des relations de

1. Ce qui encourage le plus les gens de lettres en Angleterre, c'est la considération où ils sont... (Voltaire, *Lettres philosophiques*, lettre XXIII, p. 180.)

2. Voy. An *Extempore* Invitation to the Earl of Oxford, Lord High Treasurer 1712, dans ses *Poems on Several Occasions*, p. 286.

familiarité avec les plus hauts personnages de son temps, — Harley et Bolingbroke l'appelaient habituellement par son petit nom de Jonathan[1]. L'intimité de Congreve avec la fille de Marlborough est restée célèbre. Addison épousa la comtesse douairière de Warwick. Dans le *Kitcat club* on vit siéger, à côté de nobles politiques comme les comtes de Dorset et de Sunderland, comme les ducs de Somerset et de Newcastle, comme Marlborough, de simples écrivains comme Vanbrugh, Congreve, Addison, Garth, Steele, Maynwaring, Stepney, Walsh[2]. Dans le *Scriblerus Club,* Swift, Arbuthnot, Gay, coudoyaient familièrement Harley et Bolingbroke[3]. Partout les auteurs se trouvèrent introduits et reçus, sans avoir comme autrefois à s'amoindrir et à s'humilier, et tout le monde s'empressa à leur faire accueil.

Il s'ensuivit que la littérature fit des recrues plus nombreuses que jamais. Elle ne fut plus seulement l'amusement des riches désœuvrés, le refuge des déclassés de la fortune, ou le rêve des jeunes gens enthousiastes. Du jour où elle offrit à ses adeptes, non pas une gloire douteuse, mais la fortune presque assurée; du jour où l'on put être écrivain, non seulement sans déchoir, mais encore avec de grandes chances de s'élever, écrire devint l'objectif de quiconque se sentit en état de manier une plume. Aucun homme de talent ne put plus hésiter

1. Voy. sa correspondance, *Œuvres*, XVI, p. 108, 143, 150, 367, 454, et *Journal to Stella*, 17 février 1710-11. — Swift en usait parfois cavalièrement, comme le jour où il envoyait le premier ministre à la Chambre des communes pour avertir le premier secrétaire d'État qu'il ne dînerait pas avec lui s'il dînait tard. (*Journal to Stella*, 12 février 1710-11.) « J'ai été à la Cour aujourd'hui, écrit-il à Stella le 29 juillet 1711 ; je connais en général environ trente personnes dans le salon, et je suis si fier que j'oblige tous les lords à venir à moi ; on passe une demi-heure assez agréablement. » — « La duchesse de Shrewsbury, écrit-il encore le 7 octobre 1711, est venue à moi et m'a reproché de ne pas dîner avec elle ; je lui ai dit que la chose ne se faisait pas comme cela ; car je m'attendais à ce que les dames me fissent plus d'avances, particulièrement les duchesses. Elle a promis de se soumettre à toutes les exigences que je désirerais, et je suis convenu de dîner avec elle demain si je ne partais pas pour Londres trop tôt, et je crois que je partirai avant le dîner. Lady Oglethorpe m'a fait faire la connaissance de la duchesse de Hamilton aujourd'hui dans le salon royal, et je lui ai donné quelque encouragement, mais pas beaucoup... Le Lord Garde des sceaux... a dit... : Le docteur Swift n'est pas seulement notre favori à tous, mais notre maître. «

2. *Addisoniana*, dans le VIe volume des *Œuvres* d'Addison, édit. Hurd, p. 676 ; Spence, p. 46 et 338.

3. W. Scott, *Vie de Swift* en tête de ses œuvres, p. 200.

à entrer dans la lice[1]; et si d'autres époques des lettres anglaises peuvent citer des noms plus grands que celle-ci, aucune ne peut montrer une réunion plus complète de talents remarquables dans tous les genres. Quand on a nommé Addison, Swift, Defoe, Steele, Congreve, Farquhar, Vanbrugh, Locke, Newton, on a cité autant de noms qu'il en suffit pour faire la gloire d'une littérature, et cependant on n'a pris que la fleur de cette brillante période qu'on a longtemps appelée le siècle d'Auguste de la littérature anglaise.

Et l'on n'a pas tout dit quand on a montré les lettres plus en honneur et les écrivains plus estimés; il faut ajouter qu'eux-mêmes, élevés aux yeux des autres par la place qu'on leur faisait dans la société, grandirent à leurs propres yeux. Ils eurent une plus haute idée de leur profession, ils eurent meilleure opinion d'eux-mêmes; et, conséquence naturelle, ils méritèrent davantage la bonne opinion d'autrui. Non seulement, délivrés du souci journalier de l'existence par des places bien rétribuées, ils ne furent plus réduits à des expédients et à des sujétions avilissantes, non seulement ils eurent des vies régulières, mais ils eurent des vies honorables[2]. Ils firent dignement figure dans le monde et dans les fonctions qu'ils occupèrent, et l'un d'eux même, Addison, est resté comme le modèle du *gentleman* dans la signification la plus élevée de ce mot.

En cela la situation nouvelle des partis les aida singulièrement, en leur permettant enfin d'avoir, sans crainte de la misère, des opinions personnelles, et d'y rester fidèlement attachés. Placés, non plus en face d'une cour toute-puissante dont

1. Vanbrugh avait le grade d'enseigne quand il commença à écrire (*An Account of the Life and Writings of the Author*, en tête de ses œuvres, p. 4); Farquhar était capitaine (*Some Memoirs of Mr. George Farquhar*, en tête de ses œuvres); Steele était capitaine; Addison était prêt à entrer dans les ordres; Swift était dans les ordres; Parnell était archidiacre de Clogher, en Irlande (Johnson, *Lives of the English Poets*, Parnell). Rowe avait un revenu de 300 livres sterling (Spence, p. 257).

2. Un correspondant adressait au *Spectateur* la question suivante: « Monsieur, veuillez, je vous prie, me faire savoir quelles sont, à votre avis, les principales qualités nécessaires à un bon poète, particulièrement à un poète qui écrit des pièces de théâtre, et vous obligerez beaucoup, Monsieur, votre très humble serviteur, N. B. » Et le *Spectateur* répondait : « Qu'il soit un homme bien élevé. » (N° 314.)



ils étaient matériellement obligés de subir la loi, mais en face de deux grands partis dont les forces se balançaient souvent et qui leur offraient des avantages à peu près égaux, ils ne furent plus contraints d'incliner leurs opinions devant leurs intérêts ; ils purent librement choisir la voie où ils voulaient s'engager ; ils furent enfin eux-mêmes, au lieu d'être de vulgaires porte-paroles, et désormais les faiblesses qu'on peut leur reprocher ne sont que les faiblesses inhérentes à la nature humaine dans toutes les conditions.

Ils n'avaient eu jusqu'ici, et encore rarement, que l'influence que donne le talent ; ils y joignirent maintenant, avec l'influence que donne la position, celle que donne le caractère.

Mis en pareille situation, ils purent prendre part, avec autorité, à une grande révolution qui allait s'accomplir dans les mœurs.

III

On se rappelle ce qu'elles avaient été sous Charles II ; on se rappelle aussi que dans les dernières années du joyeux monarque et sous Jacques II, on commençait à être lassé de tant de dévergondage et de honte, et que plusieurs circonstances étaient venues en aide à ce sentiment de lassitude : les préoccupations politiques, le caractère âpre et l'âge même de Jacques.

La Révolution de 1688 et l'avènement de Guillaume III confirmèrent la nation dans ce retour aux mœurs moins relâchées. La politique continua de fournir un dérivatif salutaire aux instincts de jouissance sans retenue, et le caractère personnel du roi, l'influence de la reine Marie, contribuèrent encore à rasseoir les esprits [1]. Guillaume était froid, naturellement taciturne, et rendu plus taciturne en Angleterre par sa

1. Congreve, dédiant *The Mourning Bride* à sa sœur la princesse Anne, écrit cette phrase : « C'est par l'exemple des princes que la vertu est mise à la mode; car ceux-là même qui répugnent à s'instruire, aiment cependant à imiter. » (*Œuvres*, MDCCLII ; l'édition la plus ancienne de la pièce qui soit au *British Museum* n'a pas la dédicace.)

connaissance très imparfaite de l'anglais. La reine avait une pureté de vie qui inspira le respect même aux passions politiques d'alors. Avec eux, il était impossible que la Cour continuât d'être le lieu de plaisir qu'elle avait été autrefois : plus de fêtes joyeuses, plus de jeu, plus de représentations théâtrales, plus de galanterie. Guillaume III n'était pas d'humeur à être, comme Charles II, le camarade et le boute-en-train de ses courtisans, et la reine, par son exemple, imposait aux dames de Whitehall au moins les apparences de la vertu et le respect des bienséances[1]. La Cour cessa donc d'être ce qu'on l'avait vue naguère, et ses allures furent encore apaisées par l'obligation où Guillaume se trouva, à cause de sa mauvaise santé, de quitter la capitale et d'émigrer à Kensington. Car c'était une véritable émigration ; Kensington, qui fait aujourd'hui partie de la ville de Londres, était alors en pleine campagne[2], par conséquent plus difficilement accessible que Whitehall, ce qui rendit plus rares encore et moins animées les réunions de la Cour.

Après Guillaume, le trône fut occupé par la reine Anne et par George Ier ; et ce n'était pas une femme, surtout une femme parcimonieuse et bigote[3], ce n'était pas un prince de cinquante-cinq ans, ne parlant pas un mot de la langue de ses sujets, et bourgeois jusqu'en ses galanteries royales[4], qui pou-

1. On remarquera tout à l'heure que presque toutes les protestations contre la licence du théâtre viennent des dames. Je vois dans ce fait l'influence de la reine. — Il y a à Hampton Court une collection de portraits de la cour de Charles II, la plupart peints par Lely, et une autre collection de la cour de Guillaume III, qui sont presque tous de Kneller. Les portraits de femmes sont curieux à comparer; les *beautés* du temps de Charles II sont des courtisanes aux chairs luxuriantes, vêtues (le moins possible) d'étoffes chatoyantes et de couleurs claires. Sous Guillaume III, leur tenue devient singulièrement plus réservée et plus modeste.

2. Where *Kensington* high o'er the neighb'ring lands
'Midst greens and sweets, a Regal fabrick, stands,
And sees each spring, luxuriant in her bowers,
A snow of blossoms, and a wilde of flowers,
The Dames of *Britain* oft in crowds repair
To gravel walks, and unpolluted air.
Here, while the Town in damps and darkness lies,
They breathe in sun-shine, and see azure skies...

(Tickell, *Kensington Garden*, 1722. Voyez ma Bibliographie.)

3. Voy. Swift, *Journal to Stella*, 8 août et 2 septembre 1711.

4. Voy. Lecky, I, p. 221.

vaient faire renaître les jours de la Restauration; la tradition joyeuse de la cour d'Angleterre se trouva ainsi interrompue, et pour toujours.

Mais ce n'était guère là qu'une réforme de surface. La débauche cessait d'avoir ses grandes entrées en haut lieu ; c'était déjà un point important. Mais on comprend aisément que le fond des mœurs ne se soit pas tout d'un coup corrigé. Un peuple ne passe pas en un jour du dévergondage absolu, je ne dis pas au culte de la pureté morale, qui n'est guère de ce monde, mais au respect de la vertu et de l'honnêteté.

En somme, après la Révolution, tout ou presque tout était encore à faire. Si l'on avait manifesté par quelques apparences rassurantes qu'on se fatiguait de la licence et du dérèglement, si quelques honnêtes protestations s'étaient fait entendre, le mouvement acquis dans l'autre sens était encore trop puissant pour être de sitôt enrayé, et les réclamations n'étaient pas assez nombreuses et n'avaient pas assez confiance en leur force pour dominer le tapage des viveurs et des cerveaux brûlés. La morale était toujours considérée comme de mauvais ton, et le haut du pavé était toujours tenu par les mêmes gens[1]. Les plaisirs du bel air restaient encore ce que nous les avons vus : on courait les rues la nuit, à la grande terreur des passants[2]; on

1. ... 'Tis to be hop'd this once wise and sober Nation will awaken from its Lethargy. That notwithstanding the present Popularity of Vice, Levity and Impiety, it may one Day recover its Relish of solid Knowledge and real Merit. That Buffoons themselves may one Day be expos'd, the Laughers in their turn become ridiculous, and an Atheistical Scoffer be as much out of Credit, as a sober and religious Man is at present... 'Tis great Pity that in so noble a Cause any should shew such Poorness of Spirit, as to be asham'd of asserting their Religion, and stemming the Tide of Impiety, for fear of becoming the Entertainment of scoffing Libertines. (Blackmore, *Creation*, Préface.)

2. Now is the Time that Rakes their Revels keep;
Kindlers of Riot, Enemies of Sleep.
His scatter'd Pence the flying *Nicker* flings,
And with Copper Show'r the Casement rings.
Who has not heard the *Scowrer's* Midnight Fame?
Who has not trembled at the *Mohock's* name?
Was there a Watchman took his hourly Rounds,
Safe from their Blows, or new-invented Wounds?
I pass their desp'rate Deeds, and Mischiefs done
Where, from *Snow-Hill* black steepy Torrents run;
How Matrons hoop'd within the Hogshead's Womb,
Were tumbled furious thence; the rolling Tomb

trichait au jeu [1], on buvait, on se grisait [2]; les femmes n'étaient pas plus réservées que par le passé [3]. Si nous cherchons dans le théâtre des indices de la moralité, nous voyons que le dévergondage et toutes les débauches d'imagination continuaient à s'étaler complaisamment sur la scène. Les anciens auteurs comiques restaient fidèles à l'ancienne inspiration : l'*Amphitryon* de Dryden [4]; les *Scowrers*, et les *Volontaires* de Shadwell; le *Don Quichotte* de D'Urfey sont des comédies aussi libres que les précédentes des mêmes écrivains [5]. Les nouveaux venus

O'er the Stones thunders; bounds from Side to Side:
So *Regulus* to save his Country dy'd.

(Gay, *Trivia.*)

Voyez aussi *le Spectateur*, nos 324, 332, 335, 347; Swift, *Journal to Stella*, 8, 9, 12, 15, 16, 18, 22, 26 mars 1711-12; et ma Bibliographie, v° *Mohocks*.

1. Mrs. *Foresight*... do you think any Woman honest?

Scandal. Yes, several, very honest; — they 'll cheat a little at Cards, sometimes, but that's nothing.

(Congreve, *Love for Love*, acte III.)

Sir *Ruff Rancounter*. Madam, I have some Doctors in my Pocket, If you please to use 'em.

Ldy *Malepert*. What Doctors, Sir?

Sir *Ruff*. Why, don't you know the Doctors? The Dice that only run the high Chances. I'll put 'em into your Box, and no body the wiser.

Ldy *Mal*. You shou'd ha' don't without telling me.

Sir *Ruff*. So I can still, Madam —

(Southerne, *The Maids Last Prayer*, acte III, sc. 1.)

Voyez aussi *The Wives Excuse*, du même, acte IV, sc. 1.

2. La première loi sur la discipline militaire (*Mutiny Bill*), votée en 1689, contenait une clause par laquelle nulle cour martiale ne devait prononcer une sentence de mort après le dîner. On prévoyait que les juges pouvaient ne pas avoir alors le sang-froid qui convient à un tribunal (Macaulay, *Histoire*, ch. XI, vol. III, p. 45). — Voyez aussi Rémusat, vol. I, p. 285; Swift, *Journal to Stella*, 9 et 21 avril 1711; 29 octobre 1711; 17 février 1711-12.

3. Voyez leurs conversations dans les comédies.

4. Voy. notamment acte I, sc. 2.

5. Dans les *Scowrers*, Lady Maggot se promène seule par les rues, à la recherche de galants de bonne volonté. Tope, un *scowrer*, va à elle en disant : « Pray Heaven she be sound — she's of Quality — hah! may be ne'ere the sounder for that neither. » — Dans *The Volunteers*, Nickum est désigné dans la liste des personnages comme « l'étalon de Mrs. Hackwell (Mrs. *Hackwell*'s Stallion; a Sharper, which is a new name for a Rogue and a Cheat).

Teres. — Here *Mary*, prithee thread my Needle, good girl, whilest I turn down this Selvidge here.

Mar. — Ay, come, let's see 't. (*rises from the Stool*), And so, Mother, you say you had a main deal of Prate about me with Vather and my Man that is to be — hoh, hah, hoh, hah — What a dickins, I think I Can't do't here —

marchaient dignement sur leurs traces, et laissaient peu de chose à envier à leurs devanciers. Il suffit de jeter les yeux sur *Sir Anthony Love* de Southerne, ou sur la partie comique de son *Oroonoko*[1], de parcourir les premières œuvres de Congreve et de Vanbrugh pour être pleinement édifié sur ce point. C'était toujours dans la comédie la peinture des mêmes mœurs et la même peinture sans réticences[2]. La tragédie calmait bien un

I'm blind, I think, with living so long a Maid, hoh, hoh, D'ye think I shall thread it better to morrow, Mother? Hoh, hoh, hoh —

Teres. — Ay, ye Jade, etc.

(D'Urfey, *The Comical History of Don Quixote*, part. III, acte II, sc. 1. Voy. aussi acte I, sc. 1.)

1. Voici, comme spécimen, un fragment d'*Oroonoko*, 1re scène de l'acte IV, entre la veuve Lackitt, son fils Daniel et Lucy sa femme, qu'il a épousée au IIe acte :

Dan. I am alter'd for the worse mightily since you saw me; and she has been the cause of it there.

Wid. How so, Child?

Dan. I told you before what wou'd come on't, of putting me to bed to a strange Woman : but you would not be said nay.

Wid. She is your Wife now, Child, you must love her.

Dan. Why, so I did, at first.

Wid. But you must love her always.

Dan. Always! I lov'd her as long as I cou'd, Mother, and as long as loving was good, I believe, for I find now I don't care a fig for her... She may call me Hermophrodite, if she will, for I hardly know whether I 'm a Boy or a Girl... I have no more Manhood left in me already, than there is, saving the mark, in one of my Mother's old under Petticoats here.

Voyez aussi acte I, sc. 1 ; et acte II, sc. 1.

Dans *Sir Anthony Love* voyez le personnage de l'abbé, et ce qu'on dit de lui acte II, sc. 1. — Si l'on rapproche cet abbé du personnage de Coupler, dans *The Relapse* de Vanbrugh (voy. notamment acte I, sc. 3), il semble que la société anglaise soit alors tombée au dernier degré du vice abject; et Dennis, parmi les raisons qu'il produit en faveur du théâtre (*The Usefulness of the Stage*, p. 26), donne la suivante : « And now lastly, for the Love of Women, fomented by the... Stage,... it may be in some measure excus'd... Because it has a check upon the other Vices, and peculiarly upon that unnatural sin, in the restraining of which the happiness of mankind is in so evident a manner concern'd. » — Tom Brown dit aussi : « *Sue Frousie* that came hither the other day, assures me... that the practical Vices of the Town boaded an eternal breach betwixt the Sexes, while each confin'd itself to the same Sex, and so threatened a cessation of Commerce in Propagation betwixt 'em. » (*Letters from the Dead to the Living*, p. 64 : From Julian, Late Secretary to the Muses, to Will. Pierre of Lincolns-Inn Fields *Play-house*.)

2. *Belinda*... my Glass and I could never yet agree what Face I should make when they come blurt out with a nasty thing in a Play : For all the Men presently look upon the Women, that's certain; so laugh we must not, tho' our Stays burst for 't, because that's telling Truth, and owning we un-

peu ses allures : elle commençait d'abandonner le culte de Mlle de Scudéry pour l'imitation de nos grands tragiques ; mais elle accueillait toujours avec empressement les tableaux sensuels et les descriptions osées. Congreve, dans la *Fiancée éplorée*, ne s'en faisait pas faute [1] ; une héritière de Mrs. Behn, Mrs. de la Rivière Manley, mettait dans une de ses œuvres tragiques une scène amoureuse que son modèle n'aurait pas désavouée [2] ; Granville, dans son *Amour héroïque*, introduisait des passages qui sont parmi les plus vifs qu'on eût encore risqués sur la scène anglaise [3]. Enfin les chansons [4], les épilogues

derstand the Jest : And to look serious is so dull, when the whole House is a laughing... For my part, I always take that occasion to blow my Nose.

Lady Brute. You must blow your Nose half off, then, at some Plays.

(Vanbrugh, *The Provok'd Wife*, acte III, sc. 3.)

While our Authors took these extraordinary Liberties with their Wit, I remember the Ladies were then observ'd, to be decently afraid of venturing bare-fac'd to a new Comedy, 'till they had been assur'd they might do it, without the Risque of an Insult, to their Modesty; or, if their Curiosity were too strong, for their Patience, they took care, at least, to save Appearances, and rarely came upon the first Days of Acting, but in Masks (then daily worn, and admitted, in the Pit, the Side-Boxes, and Gallery) which Custom, however, had so many ill Consequences attending it, that is has been abolish'd these many Years. (Cibber, *Apology*, p. 154.) — Voyez aussi *le Spectateur*, nº 51.

1. Acte III, sc. 6, entre Osmyn et Almeria :

Osmyn. Then *Garcia* shall lie panting on thy Bosom,
Luxurious, revelling amidst thy Charms
And thou perforce must yield, and aid his Transport.

2. A la fin d'une scène d'amour entre Homais et le prince Levan, un de personnages, Acmat, dit (*The Royal Mischief*, acte III, sc. 1) :

We'll not intrude into a Monarch's Secrets,
The God of Love himself is painted Blind;
To teach all other Eyes they shou'd be vail'd
Upon his Sacred Misteries.
(*Shuts the Scene.*)

3. On a enlevé Briséis à Achille pendant son absence. En la revoyant, il ui dit :

The stain of violation is upon thee...
Didst thou resist? or didst thou early yield?...
Met'st thou with willing warmth his brutal lust?
Hadst thou thy share of Bliss? with amorous rage
Improving Joy with Art?...
(Acte V, sc. 1.

4. I

As Amoret *and* Thyrsis, *lay*
Melting the Hours, in gentle Play;
Joining Faces, mingling kisses,
And exchanging harmless Blisses

et les prologues restaient aussi scabreux que par le passé[1], et certain épilogue de D'Urfey dépasse certainement en audace tout ce qu'on avait tenté jusque-là[2].

Il est bien certain pourtant qu'il y avait quelque chose dans l'air. Le grand comique de cette période, Congreve, marque dans ses pièces, si libres qu'elles soient encore, l'annonce d'un changement. Ses personnages, quoi qu'on puisse leur repro-

He trembling, cry'd, with eager haste
O let me feed as well as taste,
I die, if I 'm not wholly blest.

II

The fearful Nymph reply'd — **Forbear**;
I cannot, dare not, must not hear :
Dearest *Thyrsis*, do not move me,
Do not — do not — if you Love me.
O let me — still the Shepherd said;
But while she fond Resistance made,
The hasty Joy, in strugling fled.

III

Vex'd at the Pleasure she had miss'd,
She frown'd and blush'd, then sigh'd and kiss'd,
And seem'd to moan, in sullen Cooing,
The sad miscarriage of their Wooing :
But vain alas! were all her Charms;
For Thyrsis *deaf to Loves allarms,*
Baffled and senseless, tir'd her Arms.

(Congreve, *The Old Batchelour*, acte III, sc. 2.)

Voyez aussi *Love for Love* du même, acte III, sc. 1; et la chanson qui termine *The Provok'd Wife* de Vanbrugh.

1. Notamment l'épilogue de *A Plot and no Plot* de Dennis, dit par une femme :

... The Poet was inclin'd to chuse
Your humble Servant to sustain his Muse :
He knew, if I would beg, I should not want
A favour, who you know have one to grant.
I 've kept it long; There's an old Dame — Pox on her,
An old morose, damn'd grinning Jade, call'd Honour;
Who with her coldness checks my forward Nature,
Else should I quickly prove — The happiest creature!
I'll throw her off, if possibly I can,
Throw the grim Goddess off, and put on Man...
Now who shall first be my man? He, I swear,
Who for this Play most warmly shall declare...

2. *The Comical History of Don Quixote*, part I. L'épilogue est dit par Sancho, monté sur son âne, qui s'appelle Dapple :

But for some other Gifts — mind what I say,
Never compare, each Dapple *has his Day,*
Nor anger him, but kindly use this Play;
For should you, with him, conceal'd Parts disclose,
Lord! How like Ninneys, would look all the Beaus.

cher, ont le mérite nouveau d'être un peu retenus dans l'expression de leurs sentiments ; ce sont toujours des sacripants et des coureurs de mauvais lieux, mais qui n'emploient plus le style des mauvais lieux. S'ils ne sont pas de bon exemple, ils sont au moins de bonne compagnie. Voltaire a dit le mot juste : ce sont des actions de fripons, mais c'est le langage des honnêtes gens[1]. On peut en dire autant des comédies de Southerne.

D'un autre côté, le public n'acceptait plus aussi aisément les gravelures qu'il avait tant recherchées autrefois. Tout ne passait pas sans protestation. Downes raconte que la comédie des *Galantes*, de Granville « quoique extraordinairement spirituelle et bien jouée », offensa les oreilles de quelques dames « qui prétendaient à la chasteté » et n'eut pour cette raison que quelques représentations[2]. Le *Don Quichotte* de D'Urfey[3] et le *Double-Dealer* de Congreve[4] choquèrent aussi quelques spectateurs. Une pièce de Fletcher, qu'un nommé Scot remit en 1697 à la mode de la Restauration, éveilla également les susceptibilités[5]. La tragédie de Mrs. Manley dont il vient d'être question tout à l'heure, et la *Rechute* de Vanbrugh, ne passèrent pas non plus, si nous en croyons les préfaces de ces deux pièces, sans encourir quelques reproches d'immodestie. Aussi un épilogue de 1697 s'écrie d'un ton mélancolique : « Autrefois les grasses plaisanteries plaisaient seules à la ville, mais maintenant (que le ciel vienne en aide à notre métier !), elles ne

1. Vous y voyez partout [dans le théâtre de Congreve] le langage des honnêtes gens avec des actions de fripons. (*Lettres philosophiques*, lettre XIX. Sur la comédie. *Œuvres*, XXII, p. 160.)

2. *The She-Gallants*, a Comedy, wrote by *Mr. George Greenvil*, when he was very Young : Extraordinary Witty, and well Acted : but offending the Ears of some Ladies who set up for Chastity, it made its Exit. (Downes, *Roscius Anglicanus*, p. 45.)

3. J. Collier, *A Short View...*, p. 204.

4. His Double Dealer is much censurd by the greater part of the Town :... The women think he has exposd their Bitchery too much; and the gentlemen are offended with him, for the discovery of their follyes : and the way of their Intrigues, under the notion of Friendship to their Ladyes Husbands, (Lettre de Dryden à Walsh, date probable 1693; publiée pour la première fois par Mr. R. Bell, *Life of Dryden*, p. 76.) — Congreve dit lui-même, dans sa dédicace : « Quelques dames sont choquées. »

5. The last Scene in the Third Act had the Misfortune to offend some,... (*The Unhappy Kindness*, préface).

passent plus [1]. » Il semble du reste que les auteurs ne se sentaient plus aussi sûrs du terrain. Southerne n'osa pas faire représenter une certaine scène de son *Sir Anthony Love*, singulièrement scabreuse en effet, entre son abbé et son héroïne [2]; et Congreve, dédiant sa tragédie de la *Fiancée éplorée* à la princesse Anne, plaide pour le théâtre les circonstances atténuantes, en disant qu'il espère la convaincre qu'une pièce « peut être écrite de façon à devenir un divertissement innocent et même profitable [3] ».

Tout cela était l'annonce évidente d'un changement prochain. On osait enfin, plus de trente ans après la Restauration, prononcer les mots de modestie et de retenue. C'était beaucoup; c'était encore bien peu. Les protestations étaient trop vagues et trop faibles encore pour s'imposer, et la réaction antipuritaine avait été trop vive et trop vivace pour céder à des attaques aussi indécises.

IV

Un petit livre de moins de 300 pages vint juste à point, en 1698, leur donner un corps et une voix. Ce livre, intitulé *Aperçu de l'impiété et de l'immoralité du théâtre anglais*,

1. *Once only smutty Jests would please the Town,*
But now (Heav'n help our Trade) they 'll not go down.
(Hopkins, *Boadicea, Queen of Britain*, Épilogue dit par Mrs. Bowman.)

Southerne dit aussi (prologue de *Sir Anthony Love* dit par Mrs. Bracegirdle) :

O! would our peaceful days were come agen;...
When once the Child was turn'd into her Teens,
You cou'd not find a Maid behind the Scenes.
But now your Keeping humor's out a door,
We must dye Maids, or marry to be poor.

2. Voyez la préface. C'est pour ne pas choquer les dames, dit-il, qu'il a supprimé cette scène. Elle est imprimée dans ses œuvres, édition de 1774. C'est la première de l'acte V.

3. *Œuvres*, édit. MDCLII. L'exemplaire le plus ancien du *British Museum*, que j'indique à ma Bibliographie, n'a pas la dédicace.

était l'œuvre d'un pasteur nommé Jeremy Collier[1]. Anglican zélé et ardent tory, Collier avait, après la révolution de 1688, refusé de prêter le serment d'allégeance au roi Guillaume, renoncé à toute fonction dans l'Église, et, polémiste-né, préparé à la discussion par des lectures très étendues, sinon bien digérées, s'était lancé tout entier dans les controverses politiques et religieuses avec une passion jacobite qui lui valut plusieurs mois d'emprisonnement à Newgate[2].

Rendu à la liberté, mais nullement abattu, il avait recommencé de plus belle à soutenir les droits de Jacques II et à attaquer violemment son successeur. En 1692, soupçonné d'avoir trempé dans des menées jacobites, il avait été de nouveau mis en prison. Il ne tarda pas à s'attirer de plus sérieux embarras ; il assista à leurs derniers moments Sir John Friend et Sir William Parkyns (1696), condamnés à mort pour un complot tramé contre la vie de Guillaume, et au pied de l'échafaud n'hésita pas à leur donner solennellement et publiquement l'absolution. Ce fut un grand scandale. De tous les côtés on accusa Collier d'avoir absous des assassins qui n'avaient pas

1. Sur Collier, voyez *Biographia Britannica;* Allibone; et l'essai de Macaulay intitulé *Comic Dramatists of the Restoration.* — Avant Collier, un honnête et insupportable écrivain, Richard Blackmore, avait commencé l'attaque contre le théâtre. Dès 1695, dans la préface de son poème héroïque intitulé *le Prince Arthur,* il disait : « *Our Poets seem engag'd in a general* Confederacy *to ruin the End of their own Art, to expose* Religion *and* Virtue, *and bring* Vice *and* Corruption of Manners, *into Esteem and Reputation. The Poets that write for the Stage (at least a great part of 'em) seem deeply concern'd in this* Conspiracy. » Et il ajoutait cinq pages in-folio de critiques bien dirigées. — En 1697, dans la préface de son *Roi Arthur* il revenait à la charge : « *The Reasons which induc'd me to make the former, did likewise engage me in this second Attempt in* Epick *Poetry; and among the rest, particularly this, that the young Gentlemen and Ladys who are delighted with Poetry might have a useful, at least a harmless Entertainment, which in our Modern Plays and Poems cannot ordinarily be found... that leud and abominable way of writing which was encourag'd in the late Reigns... And tho' these mischievous ways of Writing are still endur'd to the great prejudice of Religion and good Manners, yet if ever the* English *Nation recovers it's ancient Vertue, and a just Tast of these Matters, I do not doubt but most of those Writers who have been esteem'd and applauded in the late loose and vicious Times, will be rejected with Indignation and Contempt, as the Dishonour of the Muses, and the Underminers of the Publick Good.* » Tout cela est juste et très sensément dit; mais Blackmore n'avait pas les poumons assez solides pour sonner la trompette de Jéricho.

2. Allibone donne une liste de ses écrits politiques. L'ouvrage qui le fit emprisonner était intitulé *The Desertion Discuss'd* ; voy. ma Bibliographie.

voulu se repentir, et d'avoir semblé couvrir ainsi un crime de la sanction de l'Église. Les évêques le blâmèrent en due forme[1]; il fut cité devant la Cour du banc du roi, refusa de comparaître pour ne pas obéir à une autorité illégitime, et fut mis hors la loi (*outlawed*). Il était sous le coup de cette condamnation, c'est-à-dire recherché et menacé, quand il publia son livre sur le théâtre; et ce fait seul indique suffisamment de quelle trempe était l'homme et dans quel esprit il devait attaquer la scène anglaise. Collier était un apôtre que ni le risque de sa situation personnelle, ni le renom des auteurs qu'il allait attaquer, ni l'éclat récent de grands triomphes dramatiques, ne pouvaient arrêter ni faire hésiter un instant. Il crut qu'il avait une mission morale à remplir, et partit en guerre contre le théâtre, comme on partait jadis pour la croisade.

Se lançant tête baissée dans la bataille, il fit son attaque de front et vigoureusement. Frappant devant lui, frappant à droite, frappant à gauche, assénant les coups d'un bras robuste et sans compter, revenant sans cesse sur ses pas comme s'il craignait de n'avoir jamais assez maltraité ses adversaires, appelant à la rescousse Aristote, Platon, Horace, Tacite, Boileau, Rapin, les anciens, les modernes, les philosophes, les orateurs, les historiens, les poètes, les tragiques grecs, les comiques latins, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, la loi, les conciles, les pères de l'Eglise jusqu'à Minutius Felix, il poussa sa charge à fond, laissant sur son passage un terrible abatis d'écrivains et de pièces. Tous les auteurs dramatiques de l'Angleterre reçoivent plus ou moins des horions dans la bagarre; mais ses coups les plus rudes sont dirigés contre ses contemporains, contre Dryden, Wycherley, Congreve, D'Urfey, Vanbrugh, — particulièrement contre leurs œuvres récentes; — et il n'a pas de peine à démontrer qu'elles ne sont pas d'excellents modèles de pudeur et de vertu. Entassant les citations empruntées à leur théâtre; relevant chaque

1. Mr. *Collier* the absconding, absolving Parson, has been so bold as to print a second Vindication of the practice of himself and Comerades at Tyburn, wherein he pretends to prove the Lawfuless (*sic*) of his and their practice, by Councils and Fathers in answer to the Declaration of our Bishops. (The London News-Letter. Numb. 13. From Monday, May 25th, to Wednesday May 27th 1696 : *British Museum*.) — Voy. aussi ma Bibliographie, v° *Letter*.

outrage fait par eux à la religion, à la morale, aux bienséances, et même (pendant qu'il y est) aux saines doctrines littéraires [1]; notant une à une et en détail toutes leurs fautes, et jusqu'à leurs moindres peccadilles, il grossit à chaque page le dossier de l'instruction qu'il a entreprise contre eux; et, maniant tour à tour l'indignation, le sarcasme, le mépris, l'anathème, fulmine un ardent réquisitoire où les circonstances atténuantes n'ont pas trouvé place.

Contre cette critique passionnée et absolue, il y a bien à dire. La forme d'abord en est peu avenante; le style, bien que pesant et quelque peu brutal, n'est sans doute pas sans avoir certaines qualités d'énergie et un certain bonheur d'expression; mais le livre tout entier n'est qu'un monotone sermon, qu'une longue homélie divisée fastidieusement en plusieurs points partagés eux-mêmes en minutieuses subdivisions. Il en résulte pour le lecteur une fatigue sensible, augmentée encore par une recherche d'érudition d'autant plus pénible qu'elle obscurcit la discussion au lieu de l'éclairer. Collier n'oublie jamais qu'il est ancien élève de l'université de Cambridge, et, sur chaque point qu'il traite, met une coquetterie de pédant à étaler devant ses lecteurs sa connaissance des choses latines et grecques, quand il ne remonte pas plus haut encore. Cette préoccupation est poussée si loin, qu'elle prend souvent le haut du pavé, et lui fait même oublier (à plus forte raison à nous) le but de sa discussion. Si, par exemple [2], il emploie treize pages à démontrer que le clergé est fort maltraité par le théâtre anglais, il en consacre vingt-huit à exposer quel rôle les prêtres jouent dans Homère, dans Virgile, dans les tragédies grecques, dans Aristophane, dans Plaute, dans Térence, dans Corneille et Molière [3], dans Racine, Shakspeare, Ben Jonson, Beaumont et Fletcher, etc.; puis il nous donne trois raisons pour lesquelles le clergé doit être respecté: — la première, la seconde et la troisième, comme le maître de

1. Par exemple, dans les Remarques qu'il consacre spécialement (*Section III*) à *The Relapse*, il reproche à Vanbrugh de ne pas observer les unités de temps, de lieu et d'action.

2. Dans son chapitre III.

3. Tout ce qu'il a à dire sur le rôle du clergé dans le théâtre de Corneille et de Molière, c'est qu'il n'y joue aucun rôle.

M. Jourdain, — et cherche dans l'histoire la preuve qu'on leur a toujours et partout accordé ce respect depuis les Juifs, les Égyptiens et les Perses, jusqu'aux Français et aux Moscovites. On avouera que dans une discussion consacrée au clergé anglais, des arguments empruntés à des civilisations étrangères et à des religions païennes ou au moins non protestantes, sont assez inattendus et assez peu probants. Cependant, à chaque point de son argumentation, le défilé des anciens recommence, et sans plus d'à-propos ni d'intérêt.

Outre cette recherche d'érudition, Collier est possédé d'une autre préoccupation qui rend également mauvais service à son livre. S'il n'oublie jamais qu'il est élève de Cambridge, il oublie encore moins qu'il est prêtre. On vient de voir avec quels développements il demande que le clergé soit respecté par le théâtre ; mais sa susceptibilité sur ce point va à un degré qu'on ne s'imaginerait guère. Non seulement il réclame (s'il se contentait de plaider cette cause il aurait trop facilement raison) contre les plates et grossières plaisanteries que le théâtre de la Restauration dirige perpétuellement contre le clergé et la religion; mais il n'admet pas qu'un homme qui est prêtre puisse jamais avoir des passions, des défauts ou des ridicules que les auteurs tragiques ou comiques aient le droit de produire sur la scène [1]. C'est une immunité complète qu'il veut ; et il ne la limite pas, comme on pourrait le croire, aux pasteurs de l'Église anglicane, il l'étend — chose bien étrange quand on réfléchit aux haines de ce temps — aux prêtres catholiques [2], et même aux dissidents [3]. C'est peu encore : il s'indigne qu'on représente sous un jour fâcheux les muftis et les prêtres de Jupiter [4] ; il ne pardonne pas à Dryden d'employer légèrement le nom de Mahomet, de faire mal parler Phébus et Mercure, et d'avoir osé appliquer des épithètes peu respectueuses au bœuf Apis [5]. Il n'en reste même pas là : dans son zèle rétrospectif, il cherche noise à Aristophane pour

1. Vanbrugh lui répond justement, bien qu'avec un peu de brutalité : A Clergyman is not in any Country exempted from the Gallows :... A Hangman then may jerk him ; Why not a Poet? (*A Short Vindication...*, p. 54.)
2. Pages 98 et 99.
3. Pages 101 et 102.
4. Pages 103, 105 et 120.
5. Pages 61, 184 et 105.

avoir manqué de respect à Neptune, à Bacchus et à Hercule[1].

Il y a surtout dans le livre de Collier une grande lacune et une grande injustice.

La lacune, c'est l'absence complète chez lui de sentiment artistique[2]. Il n'a pas un mot d'admiration pour un seul des auteurs qu'il nomme, anciens et modernes; et, dans l'espèce, il est facile de voir qu'il n'a aucune sympathie pour la littérature dramatique quelle qu'elle soit, — ce qui l'empêche souvent d'être équitable envers elle. C'est ainsi que, parce que Shakspeare a parfois employé des expressions qu'il trouve vives, et que tout le monde trouve vives, il le met sur le même plan que les comiques de la Restauration[3], ne comprenant pas que la valeur des mots change avec les époques[4], que ce ne sont pas les mots qui sont dangereux, mais ce que l'on met dessous, et que, entre les crudités de Shakspeare et certaines périphrases ingénieuses de ses successeurs, le moraliste ne saurait vraiment hésiter. C'est ainsi encore que, ne se mettant jamais au point de vue du théâtre, s'attachant aux paroles seules et à l'apparence des choses, il rend l'auteur dramatique responsable de tout ce que disent ses personnages : si un coquin ou un débauché paraît sur la scène et parle conformément à son caractère, l'auteur personnellement est accusé de battre en brèche, de propos délibéré, l'honnêteté et la vertu[5].

La grande injustice de Collier, c'est qu'il considère le théâtre, et le théâtre seul, comme coupable des vices de son siècle; le théâtre est le bouc émissaire qu'il charge des péchés

1. Pages 38 et 45.

2. Page 123, il loue le « fameux Corneille » de n'avoir pas introduit Tirésias dans son *Œdipe*, bien que, de son aveu, cette omission nuise à la tragédie.

3. Pages 10, 50, 125.

4. Collier lui-même emploie des mots qu'un auteur anglais n'écrirait guère aujourd'hui (voy. notamment pages 70, 73).

5. Vanbrugh a très bien répondu sur ce point :... his Lordship's Words [Lord Foppington dans *The Relapse*] which he [Collier] quotes about St *James*'s Church, are beyond all dispute on the Minister's side, though not on his Congregation's... For though my Lord *Foppington* is not suppos'd to speak what he does to a Religious End, yet 'tis so ordered, that his manner of speaking it, together with the Character he represents, plainly and obviously instructs the Audience (even to the meanest Capacity) that what he says of his Church-Behaviour, is design'd for their Contempt, and not for their Imitation... (*A Short Vindication*,... p. 16, 17.)



de ses contemporains. Si le dévergondage est à la mode, c'est la faute du théâtre ; si l'impiété est en honneur, c'est le théâtre qui en est la seule cause ; si les bons principes sont délaissés, c'est encore au théâtre qu'il faut s'en prendre. Il semble que Collier n'ait jamais vu de gens pervers que sur la scène, que le théâtre ait inventé les vices pour les donner en mauvais exemple, et que l'Angleterre tout entière soit peuplée d'âmes innocentes et candides qui eussent donné au monde le modèle de toutes les vertus si les auteurs dramatiques, par méchanceté pure, ne les eussent détournées du droit chemin et jetées dans les voies de la perdition. C'était là fermer les yeux sur le grand côté de la question et déplacer étrangement les responsabilités[1].

Mais, ces réserves faites, — et il était nécessaire de les faire, — le livre de Collier reste l'acte sincère d'un homme honnête et courageux. Courageux, il avait déjà montré à quel point il l'était ; et il le montra encore dans cette occasion en attaquant en face, lui écrivain obscur, les plus grands auteurs de son temps, alors qu'ils étaient dans tout l'éclat du talent et de la vogue ; et il fut honnête jusqu'à laisser de côté, lui partisan jusqu'au fond de l'âme, tout esprit de parti. Ce tory fervent, qui avait choisi pour s'attacher à la cause de Jacques II le moment où cette cause ne pouvait plus lui valoir que des risques à courir et des périls à affronter, — ce politique passionné oublie, en défendant la morale outragée, toutes ses sympathies politiques. Il n'hésite pas à malmener les tories qu'il rencontre sur sa route, et ceux-là même de leurs ouvrages qui avaient rendu les plus grands services aux idées qu'il avait lui-même si fort à cœur[2]. Cette sincérité et cette ar-

1. *Perhaps the Parson stretch'd a point too far,*
When with our Theatres *he wag'd a War.*
He tells you, That this very Moral Age
Receiv'd the first Infection from the Stage.
But sure, a banisht Court, with Lewdness fraught,
The Seeds of open Vice returning brought.
Thus Lodg'd (as Vice by great Example thrives)
It first debauch'd the Daughters and the Wives, etc.

(Dryden, épilogue écrit pour le *Pilgrim* de Fletcher ; voyez la suite, p. 138, note 2.)

Dennis, dans *The Usefulness of the Stage*, ch. III, rétablit les responsabilités comme Dryden.

2. Page 183, il attaque violemment *Absalon et Achitophel* de Dryden.

deur donnent à l'*Aperçu de l'immoralité et de l'impiété du théâtre anglais* une valeur qu'aucune critique ne peut lui enlever; l'accent de la conviction y pénètre chaque page et s'impose au lecteur en dépit qu'il en ait. D'ailleurs, si exclusive et si violente que soit l'attaque, elle avait le mérite d'être juste au fond et singulièrement opportune; et il serait peu raisonnable de demander à un polémiste l'impartialité sévère et impassible de l'historien. Collier sonnait vigoureusement la trompette d'alarme, et il la sonnait au bon moment; sans doute il manquait de mesure en déclarant la guerre au théâtre seul; encore faut-il reconnaître que le théâtre était non seulement une des dernières forteresses où se retranchait le vice élégant, mais aussi le signe le plus visible de la démoralisation [1].

A ces divers mérites, l'auteur de l'*Aperçu* joignait un avantage qui n'était pas sans importance pour le succès de son livre, celui d'être bien nettement anglican et tory. Depuis plus de quarante ans — on a vu pourquoi et comment — la vertu, en Angleterre, était considérée comme puritaine, et l'on sait quelles idées éveillait cette épithète de puritain. Ces idées, violemment ressenties et exprimées durant les premières années qui suivirent la Restauration, s'étaient bien un peu apaisées depuis : le temps avait calmé les anciennes haines; les témoins et les acteurs de la guerre civile avaient presque tous disparu; les puritains, politiquement et religieusement, s'étaient adoucis et s'étaient fondus peu à peu dans le parti whig et dans les diverses sectes dissidentes; mais il n'eût pas fallu provoquer beaucoup les sentiments d'autrefois pour les voir se réveiller aussi ardents que jamais [2]. Si donc Collier eût été un tant soit peu suspect d'être, non pas même puritain, mais seulement whig ou dissident, on n'eût pas manqué, en l'entendant faire le moraliste, de crier d'abord au fanatique et ensuite au régicide; on l'eût accusé de cacher sous un étalage hypocrite de vertu le désir de revenir au règne des *Saints*

1. The Seat of Wit, when one speaks as a Man of the Town and the World, is the Play-house, dit le *Spectateur*, n° 65.

2. Voyez comment la comédie représente encore les puritains et leurs amis : Fondlewife dans *The Old Batchelour* de Congreve; Saygrace dans *The Double-Dealer* du même.

et à la suppression violente de la royauté[1]. On comprend ce que serait devenue la discussion de la question morale au milieu de pareilles récriminations ; elle eût été immédiatement étouffée sous une avalanche d'injures et d'accusations de toute sorte.

Heureusement pour la cause qu'il défendait, Collier était un tory et un anglican d'une nuance telle, qu'elle devait décourager par avance toute interprétation de ce genre. On s'en tint donc au point en litige, et le livre produisit tout son effet.

Cet effet fut considérable. Le monde du théâtre et des lettres fut tout de suite dans une émotion extrême ; et ce ne furent partout que préparatifs de combat pour résister à l'ennemi. Congreve, Vanbrugh, D'Urfey, directement pris à partie, se hâtèrent de répondre : Congreve et Vanbrugh, dans des publications spéciales ; D'Urfey, dans une préface « familière », mise en tête de sa comédie des *Campaigners* et dans le prologue de la même pièce[2]. Wycherley répondit sans doute aussi[3]. D'autres, qui n'avaient pas été nommés, ou qui n'étaient pas personnellement intéressés dans la discussion, comme Dennis, Settle, Drake, Filmer, Motteux, Tom Brown[4], se

1. D'Urfey l'essaya, témoin ces vers d'une chanson qu'il introduisit dans sa comédie *The Campaigners*, acte IV, sc. 1, sous le titre de *The New Reformation :*

Cuckolds and Canters,
With Scruples and Banters,
Th' Old Forty One peal against Poetry ring.
But let State revolvers,
And Treason-Absolvers,
Excuse if I sing,
The Scoundrel that chooses
To cry down the Muses,
Would cry down the King,

Dans *The Way of The World*, Congreve range de même Collier parmi les puritains : There are Books over the Chimney — *Quarles* and *Pryn*, and the *Short View of the Stage*, with *Bunyan's* Works, to entertain you. (Acte III, sc. 1.)

2. Voy. ma Bibliographie, v[is] Congreve, Vanbrugh et D'Urfey.

3. Macaulay, Essai intitulé *Comic Dramatists of the Restoration;* Allibone, v° Collier (Jeremy). Ni Macaulay ni Allibone ne donnent d'indications qui m'aient permis de retrouver la réponse de Wycherley.

4. Voy. ma Bibliographie, v[is] Dennis, Drake (J.), Filmer, Motteux, Tom Brown. Settle est cité parmi ceux qui répondirent par Macaulay et Allibone, mais sans plus d'indications que pour Wycherley; le catalogue du *British Museum* est muet sur l'un et sur l'autre.

mirent sur la défensive, sans compter les anonymes[1]. Deux nouveaux venus dans la carrière dramatique, Farquhar, dans l'épilogue de sa première pièce, *Love and a Bottle*, et Cibber, dans le prologue de sa tragédie de *Xerxès*, s'empressèrent de s'enrôler sous la bannière belliqueuse de leurs confrères[2]. Une grêle de projectiles de toute sorte, brochures, dissertations, prologues, épilogues, préfaces, assaillit Collier de toutes parts, et l'on peut croire que les ripostes, venant d'hommes qui presque tous combattaient *pro aris et focis*, ne furent pas moins vives que l'attaque : on tomba sur l'ennemi à bras raccourcis, et les coups violents, les épithètes brutales, ne lui furent pas ménagés[3]. Un autre eût été étourdi de tant de bruit et de tant d'assauts, se fût troublé, eût hésité; mais Collier n'était pas homme à s'émouvoir pour si peu. La polémique était son élément; il était du tempérament de ces orateurs politiques dont les interruptions, loin de les embarrasser, excitent l'éloquence. Toutes ces attaques furent autant d'aiguillons qui l'animèrent d'une énergie nouvelle; il para tous les coups, riposta dans

1. *The Immorality of the English Pulpit; A Vindication of the Stage; Some remarks upon Mr. Collier's Defence...*; *The Stage Acquitted*, édité par A. D. Voy. ma Bibliographie, v[is] *Pulpit*, *Stage*, *Remarks*, A. D.

2. L'épilogue de *Love and a Bottle* est de Haines, qui le récita vêtu d'habits de deuil :

> ... *Royal Theatre, I come to* Mourn *for thee...*
> *Oh* Collier, Collier! *thou'st frighted away Miss* C—s : ..
>
> (Farquhar, *Œuvres*, MDCCLX; le *British Museum* ne possède pas d'édition séparée de cette pièce.)

Pour le prologue de *Xerxès* (1699), voyez Geneste, II, p. 169. Le *British Museum* n'a pas d'édition séparée de cette pièce, et elle ne se trouve pas dans les œuvres de Cibber.

3. « I have no Intention to examine all the Absurdities and Falshoods in Mr. *Collier*'s Book;... I will remove 'em [les passages de ses pièces cités par Collier] from his Dunghil, and replant 'em in the Field of Nature; and when I have wash'd 'em of that Filth which they have contracted in passing thro' his very dirty hands, let their own Innocence protect them. » (Congreve, *Amendments*, etc., p. 2 et 4.) — « In reading this Gentleman's Book I have been often at loss to know when he's playing the Knave, and when he's playing the Fool... But this I'm sure, *Young Fashion* is no more the Principal Person of the Play, than He's the best Character in the Church ». (Vanbrugh, *A Short Vindication...*, p. 58.) — Dans sa « préface familière », tout l'esprit de D'Urfey consiste à appeler Collier « the *Absolver* », « Doctor Absolution » « Doctor *Crambo* », « Hypocrite », et « canting Fool ». — L'auteur anonyme de *The Immorality of the English Pulpit* est d'un bout à l'autre sot et grossier; voici un de ses traits à l'adresse de Collier : A wicked Parson is the most potent Villain upon Earth (page 7).

tous les sens à la fois, et pendant dix années consécutives tint tête à tous les assaillants avec une vigueur infatigable[1].

Ce fut lui qui resta maître du champ de bataille. En vérité, pour tout observateur attentif, cette issue de la bataille avait été facile à prévoir dès le début. Tout de suite il avait été évident que l'opinion était avec Collier et lui assurerait le succès final[2]. On peut dire que ce succès avait été clairement annoncé par la manière même dont on lui répondit. Et d'abord celui qui aurait pu être pour lui le plus rude antagoniste, Dryden, fatigué du théâtre, et à ce moment de la vie où l'homme se retourne pour voir le chemin parcouru, évidemment convaincu qu'il avait suivi la mauvaise route et gaspillé son génie, Dryden, sur le premier moment, se tut, et en 1700, dans la préface de ses *Fables*, s'exécuta avec une franchise qui honore la fin de sa carrière (il mourut la même année). « Sur bien des points, écrivit-il, M. Collier m'a attaqué justement; j'ai *plaidé coupable* pour toutes mes pensées et toutes mes expressions que l'on peut accuser vraiment d'obscénité, d'impiété et d'immoralité; — et je les rétracte. S'il est mon ennemi, qu'il triomphe; s'il est mon ami, et je ne lui ai pas donné d'occasion personnelle d'être autre chose, il sera heureux de mon repentir. » Vanbrugh répondit par acquit de conscience en une soixantaine de pages où l'on rencontre quelques bonnes ripostes, mais noyées dans une discussion terne et sans entrain. Congreve, de l'esprit duquel on eût pu attendre une brillante réplique, se défendit comme un avocat qui n'a pas confiance en sa cause; il prit la question par ses petits côtés, opposa des citations grecques et latines à l'érudi-

1. *A Defence of the Short View...* 1699, réponse à Congreve et à Vanbrugh; *A Second Defence...* 1700, réponse à Drake; *Dissuasive from the Play-House...* 1703 (Dennis répondit à ce dernier écrit par « The Person of Quality's Answer to Mr. Collier's Letter : *Containing a Defence of a Regulated Stage* ». Voyez ses *Original Letters*, p. 228); *A Farther Vindication...* 1708, réponse à Filmer. Voy. ma Bibliographie, v° Collier. Cette controverse ne l'empêchait pas d'écrire sur d'autres sujets; voy. *Biographia Britannica*.

2. Il le sentit lui-même dès le début. Dans l'avertissement de *A Defence of the Short View*, il disait déjà : *Notwithstanding the singular Management of the* Poets *and* Play-House, *I have had the satisfaction to perceive, the Interest of Virtue is not altogether Sunk, but that Conscience and Modesty have still some Footing among us.*



tion de Collier, discuta son style[1], fit des personnalités étrangères au sujet et peu dignes de son talent[2]. En un mot, il ne sut ni reconnaître ses torts comme Dryden, ni se disculper. Là même où Collier lui offrait les réponses les plus faciles, il trouva moyen de n'avoir pas raison et n'imagina que de ridicules échappatoires. Collier, par exemple, lui reprochait d'avoir appelé un chapelain M. Fat. Sur ce chef d'accusation Congreve eût pu, ce semble, s'en remettre à l'indulgence de ses juges; le cas n'était pas pendable. Il aima mieux nier qu'il eût eu aucune intention quelconque en choisissant ce nom plutôt qu'un autre : « Eh bien, dit-il, et si son nom était M. Fat[3] ? » Toute sa défense est dans ce goût.

Il est bien clair que ceux qui se défendaient se défendaient sans conviction; au fond ils sentaient qu'ils avaient tort et lâchaient pied. L'opinion publique, qui s'était tout de suite ralliée autour de Collier[4], exerçait une pression salutaire à laquelle tout le monde cédait peu à peu. L'unanimité d'approbation fut même si forte, que Guillaume III voulut oublier qu'il était son ennemi politique et le déchargea de toute poursuite judiciaire par un *nolo prosequi*[5]. Des adeptes ardents s'engagèrent avec passion dans la croisade dont Collier s'était fait le Pierre l'Hermite[6]. La morale fut partout à l'ordre du jour. Des *sociétés pour la réforme des mœurs*, qui s'étaient fondées obscurément à Londres sous le règne de Jacques II, se mani-

1. Pages 15, 28, 29 et 94, paginée à tort 84.
2. Pages 21 et 106, paginée à tort 96.
3. Page 58.
4. En 1699, son livre était déjà à sa quatrième édition. Voyez ma Bibliographie.
5. Cibber, *Apology*, p. 159.
6. *The Poor Man's Plea*, 1698, par Defoe; *The Stage Condemn'd*, 1698; *Some Considerations about the Danger of going to Plays*, 1698 et 1704; *Animadversions on Mr. Congreve's Late Answer to Mr. Collier*, 1698; *A Representation of the Impiety and Immorality of the English Stage*, 1704; *Some Thoughts Concerning the Stage*, 1704; *Serious Reflections on the Scandalous Abuse and Effects of the Stage*, 1705, par Arthur Bedford; *A Second Advertisement concerning the Profaneness of the Play-House*, 1705, par le même; *The Evil and Danger of Stage-Plays*, 1706, par le même; *A Serious Remonstrance in Behalf of the Christian Religion, against the Horrid Blasphemies and Impieties which are still used in the English Play-Houses*, 1719, par le même. Voyez ma Bibliographie, v[is] Defoe, *Stage*, *Considerations*, *Animadversions*, *Plays*, et Bedford (Arthur). — Le livre de Collier fut même traduit en français. Voyez ma Bibliographie, v° Collier.

festèrent avec une ardeur singulière; elles se mirent à l'affut de tout ce qui pouvait se dire sur la scène de contraire à la morale et à la religion, envoyèrent des agents aux représentations et poursuivirent les directeurs de théâtre et les acteurs devant les tribunaux[1]. Guillaume III renouvela avec insistance des ordres déjà donnés par lui en 1697 pour supprimer des pièces de théâtre les passages irréligieux ou immoraux[2], et le

1. Lecky, II, p. 546-7 : d'après leur 40e rapport annuel, ces sociétés avaient, en 1735, fait 99 380 poursuites rien qu'à Londres et à Westminster. A un certain moment, la reine Anne fut obligée de modérer leur zèle de poursuites (Geneste, II, p. 124). — Il est très souvent question de ces *sociétés pour la réforme des mœurs* dans la littérature d'alors, notamment dans Dunton, *The Life and Errors*, *passim;* dans *A Representation of the Impiety and Immorality of the English Stage*, p. 6, 7; dans *Mr. Collier's Dissuasive from the Play-House*, p. 9; dans Swift, *A Letter of Advice to a young Poet;* dans Tom Brown. — Voici, entre autres passages, ce que dit ce dernier : There has a terrible enemy arose to the Stage; an abdicated Divine, who when he had escaped the Pillory for Sedition and reforming the State, set up for the Reformation of the Stage; the Event was admirable... one grave Citizen .. laid out Threescore Pound in the Impression to distribute among the Saints... There is yet a greater mischief befall'n the *Stage;* here are Societies that set up for *Reformation of Manners:* Troops of *Informers*... serve God for Gain, and ferret out Whores for Subsistence. (*Letters from the Dead to the Living :* Will. Pierre's Answer [à Julian]. Lincoln's Inn Fields. Novem. 5 1701. Behind the Scenes.) — Ces sociétés firent paraître de nombreuses publications. On en trouvera quelques-unes indiquées dans ma Bibliographie, v° *Reformation.*

2. His Majesty has been pleased to Command, that the following Order should be sent to both Playhouses.

His Majesty *being informed, That, notwithstanding an Order made the* 4th *of* June, 1697, *by the Earl of* Sunderland, *then Lord Chamberlain of His Majesty's Household, to prevent the Prophaneness and Immorality of the Stage* [remarquez que ce sont là les mots mêmes du titre de Collier]; *several Plays have lately been Acted, containing Expressions contrary to Religion, and good Manners : And whereas the Master of the Revels has represented, That, in Contempt of the said Order, the Actors do often neglect to leave out such Prophane and Indecent Expressions, as he has thought proper to be omitted. These are therefore to signify His Majesty's Pleasure, That you do not hereafter presume to Act anything in any Play contrary to Religion and good Manners, as you shall answer it at your utmost peril.* Given under my Hand this 18th of *February*, 1698. In the Eleventh year of His Majesty's reign. *Pere. Bertie.*

An Order has been likewise sent by His Majesty's Command to the Master of the Revels, Not to License any Plays containing Expressions contrary to Religion and good Manners, and to give Notice to the Lord Chamberlain of His Majesty's Houshold, or in his absence, to the Vice-Chamberlain, if the Players presume to Act any thing which he has struck out. (*The London Gazette*, n° 3474, lundi, 27 févr. 1698-9.)

Le 11 décembre 1699, il revient encore à la charge: *Whitehall, Dec.* 11

Master of the Revels, qui alors autorisait les pièces, ne les laissa passer qu'après les avoir examinées sévèrement[1]. La reine Anne, au début de son règne, recommanda aux acteurs la plus grande réserve, interdit l'entrée des coulisses aux personnes étrangères au théâtre, « de quelque qualité qu'elles fussent », et défendit aux femmes de venir masquées aux représentations[2].

Mais point n'était besoin de menacer et de légiférer. Le grain semé par Collier germait de lui-même, et le changement qui s'accomplit par la libre volonté des esprits produisit des résultats plus rapides et plus profonds que ceux qu'auraient pu imposer les lois les plus sages et la crainte des plus sévères châtiments.

De son propre gré le théâtre renonça à ses anciens errements. Les auteurs remirent sur le métier leurs pièces déjà jouées pour les atténuer : Congreve retrancha plusieurs expressions de son *Double-Dealer*[3] et corrigea dans sa *Fiancée éplorée*[4] et dans sa comédie de *Amour pour Amour*[5] des passages qui avaient choqué Collier ; Vanbrugh, dans sa *Femme poussée à bout*, remania une scène dans laquelle Sir John Brute, courant les rues, ivre, en costume d'ecclésiastique, se faisait mener devant un magistrat qu'il édifiait médiocrement par son lan-

This day was Published, His Majesty's Proclamation for Preventing and Punishing Immorality and Prophaneness. (*The London Gazette*, n° 3557 ; du 11 au 14 décembre 1699.)

1. Cibber, *Apology*, p. 159, 160.

2. Voy. Genest, II, p. 296, 297. — En 1707, Swift, pour faire sa cour à la reine Anne, publia *A Project for the Advancement of Religion, and the Reformation of Manners. By a Person of Quality*. Un important paragraphe y est consacré au théâtre. Voyez ses œuvres, édit. W. Scott, VIII, p. 79 et suivantes, et Forster, *The Life of Jonathan Swift*, p. 213. — Tate publie de même, en 1712, *The Monitors. Intended for the Promoting of Religion and Virtue, and Suppressing of Vice and Immorality*. Voy. ma Bibliographie.

3. This day was played a revived comedy of Mr. Congreve's called, « The Double Dealer »... In the play-bill was printed. — « Written by Mr. Congreve; with several expressions omitted. » (Dryden, *Correspondance*, lettre à Mrs. Steward, 1698.)

4. Genest, II, p. 121.

5. Genest, II, p. 125. — Congreve joue de malheur avec Collier : une seconde fois il ne sait pas avoir raison. Collier lui avait reproché de faire dire à Valentine, qui simule la folie : « Je suis la Vérité; » comme si par la Vérité il entendait Dieu, ce qui, très évidemment, n'était pas. Cependant Congreve remplaça cette phrase par : « Je suis honnête. » (Acte IV.)

gage; dans la scène modifiée la robe de prêtre est remplacée par une robe de femme[1]. En même temps les pièces nouvelles furent faites d'après une nouvelle inspiration : Congreve, dans *the Way of the World*, Vanbrugh dans son *Provoked Husband*[2], se montrèrent plus retenus qu'ils ne l'avaient été jusque-là; et petit à petit, en passant par les dernières comédies de Farquhar et de Vanbrugh, libres d'allure encore, mais où l'entrain naturel et la franche gaieté emportent dans leur courant ce qu'il y a parfois de trop vif, le théâtre anglais se modéra, se calma, s'amenda jusqu'au paisible *Caton* d'Addison, jusqu'aux tragé-

1. *The Provoked Wife*. Voy. Genest II, p. 347, et III, p. 171 et 172.
2. Le prologue, écrit par Cibber, débute ainsi :

This Play took Birth from Principles of Truth,
To make Amends for Errors past, of Youth.
A Bard, that's now no more, in riper Days,
Conscious review'd the Licence of his Plays :
And though Applause his wanton Muse had fir'd,
Himself condemn'd what sensual Minds admir'd.
At length, he own'd, that Plays should let you see
Not only, What you Are, but Ought to be :
Though Vice was natural, 't was never meant,
The Stage should shew it, but for Punishment!
Warm with that Thought, his Muse once more took Flame,
Resolv'd to bring licentious Life to Shame.
Such was the Piece his latest Pen design'd,...

Déjà en 1702, dans le prologue de *The False Friend*, Vanbrugh disait :

You Dread Reformers of an Impious Age,
You awful Catta-nine-Tailes, to the Stage,
This once be Just, and in our Cause engage.
To gain your Favour, we your Rules Obey,
And Treat you with a Moral Piece to Day;
So Moral, we're afraid 't will Damn the Play...

Farquhar fit aussi amende honorable à Collier : « I have not displeas'd the Ladies, nor offended the Clergy, both which are now pleased to say, that a Comedy may be diverting without Smut and Profaneness. » (*The Constant Couple*, préface; voyez aussi le prologue.) — « *The Success and Countenance that Debauchery has met with in Plays; was the most Severe and Reasonable Charge against their Authors in Mr.* Collier's Short View; *and indeed this Gentleman had done the* Drama *considerable Service, had he Arraign'd the Stage only to Punish it's Misdemeanours, and not to take away it's Life; but there is an Advantage to be made sometimes of the Advice of an Enemy, and the only way to disappoint his Designs, is to improve upon his invective, and to make the Stage flourish by vertue of that Satyr, by which he thought to suppress it.* » (Préface de *The Twin Rivals.*)

Enfin Cibber écrivait en 1708 : « A Play, without a just Moral, is a poor and mercenary Undertaking; and 'tis from the Success of such Pieces, that Mr. *Collier* was furnish'd with an Advantageous Pretence of laying his unmerciful Axe to the Root of the Stage. (*The Lady's last Stake*, dédicace.)

dies sentimentales et monotones de Rowe et aux comédies morales de Steele[1].

V

Certains pensent qu'il s'amenda trop[2]. A ceux-là le théâtre anglais après Collier fait un peu l'effet des bergeries de Florian, et ils s'écrieraient volontiers avec Lebrun : « Oh ! qu'un petit loup viendrait bien ! »

Il y a quelque chose de fondé dans ces plaintes, bien qu'elles soient trop vives ; elles sont d'ailleurs inspirées par une admiration du théâtre de la Restauration qu'il est difficile de partager et par un dédain de Collier auquel on ne saurait s'associer sans injustice. Ce qu'il est juste de dire, c'est que si la parole avait été laissée au seul Collier, — et surtout à ses amis, — c'était certainement fait du théâtre anglais et de bien d'autres choses encore[3]. On revenait droit au puritanisme. Collier

1. Voyez notamment *The Lying Lover* et *The Conscious Lovers* de Steele. — Dans *Joseph Andrews* de Fielding (livre III, ch. II), le curé Adams dit : « Je ne connais pas de pièces de théâtre qui soient une lecture convenable pour un chrétien, si ce n'est *Caton* et *The Conscious Lovers;* et je dois avouer que dans cette dernière pièce il y a des choses assez graves pour un sermon. »

2. Entre autres Hazlitt qui a exprimé cette opinion dans quelques pages de l'esprit le plus fin et pleines d'ailleurs de choses justes (*Lectures on the English Poets, and the English Comic Writers*, 2e partie, p. 117 et suiv.).

3. Dans *A Defence of Plays*, Filmer disait justement : « ... *Many great and Unexpected Events do frequently flow from very slight and trivial Beginnings. We, or our Fathers, have seen Three flourishing Kingdoms brought to the very Brink of Ruin, a great, good and pious King murder'd on a Scaffold... and all by the Unnatural Violence of some hot-headed Zealots, who ran their first Heat indeed against Lawful Sports after Evening Service on* Sundays, *against Wakes, Feasts, Garlands and Maypoles on Holy-Days, and other such like innocent Diversions of the Vulgar; but never stopp'd in their Career, 'till in Contempt of all Laws, both Divine and Human, they had utterly, and as they thought, irrecoverably, overthrown both Church and State... had those strait-lac'd Gentlemen* [les partisans trop zélés de Collier], *with Mr.* Collier'*s charitable Assistance, once gain'd their Point against Plays, we should quickly find them nibbling at most of our other Diversions, and giving our Ladies as frightful an Idea, perhaps, of* Hidepark *or the* Mall, *as Mr.* Collier *has already done of the Play-house...* » — Dès 1711 Bedford s'en prenait à la musique. Voyez ma Bibliographie, v° Bedford (Arthur) : *The Great Abuse of Musick.*

n'était pas un puritain, mais il avait en beaucoup de points des idées puritaines, et surtout il avait réveillé ces idées assoupies dans bien des âmes passionnées. Quelques-uns parlaient déjà de supprimer le théâtre[1]; c'était retourner net aux opinions de Prynne. Si ces opinions avaient triomphé, l'Angleterre reculait de près d'un siècle, et son histoire morale pendant ce laps de temps était tout entière à recommencer.

Je n'ai pas ici l'intention ni le désir de médire des puritains, en qui je n'hésite pas à voir, quoi que j'aie à objecter contre eux, le fond solide, honnête et énergique de la nation anglaise. Mais il n'en est pas moins certain qu'en poussant jusqu'au rigorisme, en prétendant refuser à la nature humaine les délassements les plus inoffensifs, et surtout en imposant à tous par la force leurs mœurs ascétiques, ils avaient tyrannisé la conscience de leurs compatriotes et compromis gravement la cause même de la vertu et de la morale. Ce n'est pas en faisant de la vertu un monstre renfrogné et rébarbatif qu'on assure son empire; elle peut être affable et d'aimable accueil et rester la vertu. Les seuls ascètes logiques sont ceux qui se retirent du monde; quand on vit en société il faut être sociable, et ne pas exiger des hommes une sévérité inflexible et sans détente. Ceux qui, méconnaissant ces vérités, veulent supprimer de la vie cette chose si bonne et si saine qui s'appelle la joie, vont contre leur but, — comme ces législateurs qui aujourd'hui en Angleterre enlèvent tout divertissement au peuple le dimanche et encouragent par là l'ivrognerie. Les hommes à qui l'on refuse les plaisirs innocents se rejettent dans les plaisirs condamnables, et plus on les retient d'un côté, plus ils se relâchent de l'autre. La liberté humaine violentée répond à la contrainte par le dévergondage. C'est ce qui était arrivé après la Restauration, c'est ce qui serait arrivé encore. L'Angleterre, obligée de passer par une nouvelle période d'exagération rigoriste, l'aurait fatalement fait suivre d'une nouvelle période

1. L'auteur anonyme de *A Representation of the Impiety and Immorality of the English Stage* proposait « a total suppression of the *Play-Houses* » (page 4). — Bedford écrivait : « It is high Time to suppress such Places of *Iniquity* » (*The Evil and Danger of Stage-Plays*, p. 218). — En 1726, William Law publiait un livre intitulé : *The Absolute Unlawfulness of the Stage-Entertainment Fully Demonstrated*, auquel Dennis répondait par *The Stage defended from Scripture, Reason*, etc.



d'exagération licencieuse. Le pendule, après avoir été follement repoussé à droite, serait violemment revenu à gauche avec un écart égal, et les meilleures forces de l'Angleterre se seraient usées dans ces oscillations perpétuelles d'un excès à un autre excès.

Heureusement il se trouva là à point un homme pour préserver la société anglaise des dangers dont elle était menacée, pour lui enseigner la mesure, pour l'engager dans un chemin sûr et uni, pour associer enfin à jamais les deux grands éléments qui s'y disputaient depuis si longtemps la prépondérance en un faisceau unique, réunissant les qualités des puritains et les qualités des Cavaliers. Cet homme était Addison ; et l'œuvre par laquelle il assura et confirma la réforme morale de l'Angleterre est le journal qu'il appela modestement le *Spectateur*.

La tâche qu'entreprenait Addison était ardue et délicate entre toutes. Il s'agissait, non pas de combattre le mouvement commencé par Collier, mais de le continuer en le dirigeant dans des voies moins étroites et en le modérant. Il fallait avec lui poursuivre l'immoralité corruptrice qui avait envahi la société entière, mais contre lui et contre ses disciples défendre toutes les manifestations de la littérature et des arts, et tous ces plaisirs délicats qui, en faisant le charme et l'agrément des relations sociales, élèvent et affinent l'esprit. Il fallait concilier la vertu des puritains avec l'élégance des Cavaliers, convertir ceux-ci à la morale en la faisant sociable et d'agréable compagnie, convertir ceux-là aux bonnes manières en leur prouvant qu'elles n'étaient point incompatibles avec les bonnes mœurs.

C'est-à-dire — et là était la grande difficulté — qu'il fallait louer et blâmer chacun des deux partis, être avec les puritains, mais jusqu'au rigorisme exclusivement, et se séparer des Cavaliers dès que leur élégance tournait au débraillé ; — en d'autres termes, il fallait faire en morale de la politique de juste milieu. Or cette politique a, de tout temps, été la plus difficile. Ayant un pied dans les deux camps, on ne contente ni l'un ni l'autre ; autrement dit, on les a tous les deux contre soi, car les partis ne permettent guère ni qu'on les critique, ni qu'on loue leurs adversaires. On se trouve alors, selon une spirituelle comparaison, dans la situation de notre garde nationale dans nos

guerres civiles, où le premier rang avait à essuyer en même temps et le feu des insurgés et le feu du second rang[1].

Pour échapper à un pareil sort, pour réussir seulement à se faire écouter, à plus forte raison pour arriver à convaincre ses auditeurs, il faut avoir des qualités de persuasion, de tact, d'impartialité, qu'on trouve rarement assemblées en un même homme, et il faut en même temps — chose non moins rare à rencontrer — posséder une autorité que tous respectent, amis et ennemis.

Addison réunissait en lui toutes ces conditions : jamais écrivain n'eut à un degré aussi parfait tant de qualités charmantes et sympathiques, et ne les mit plus merveilleusement au service de la cause qu'il faisait sienne. Quant à l'autorité, il en avait, par son caractère et par ses fonctions dans le gouvernement, plus qu'aucun écrivain anglais n'en avait eu jusque-là.

Joseph Addison, fils d'un éminent pasteur de l'église anglicane et élève très distingué de l'université d'Oxford, s'était préparé à entrer dans les ordres. Mais ses premières tentatives littéraires l'ayant introduit dans le cercle où présidait Dryden, il avait été présenté à Montague et à Somers qui, devinant les remarquables talents qui étaient en lui, avaient voulu les assurer à leur parti, et avaient décidé le jeune oxonien à renoncer à l'Église pour suivre la carrière politique. Par eux il avait obtenu du gouvernement une pension qui lui permit de faire son tour d'Europe ; et il s'était attaché au parti whig par des pièces de vers adressées à ses protecteurs[2]. La mort de Guillaume III, amenant la chute de ses amis politiques, avait paru un instant compromettre la fortune du jeune auteur. Mais les ministres semi-tories de la reine Anne, forcés de suivre à l'extérieur une politique whig, eurent recours à lui, ainsi qu'il a été dit plus haut, pour chanter la victoire de Blenheim. Le poème qu'il composa à cette occasion, *la Campagne*, le mit

1. A. Mézières, *le Spectateur d'Addison*, dans la *Revue des cours littéraires*, Paris, 19 mars 1870. Je rélève dans cette étude une autre remarque bien juste : « Le rôle à jouer est peu brillant. Quand on se propose pour but unique d'être un médiateur et d'apaiser les ardeurs exagérées, on n'a pas à sa disposition les grandes phrases et les mots à effet. »

2. *A Poem to his Majesty, presented to the Lord-Keeper* [c'est-à-dire Somers], 1695 ; *Pax Guglielmi Auspiciis Europæ reddita*, dédié à Montague, 1697.

tout de suite hors de page : Godolphin, charmé de ses vers, le fit commissaire des Appels de l'Excise. Il fut ensuite successivement chargé d'accompagner en Hanovre Montague (devenu Lord Halifax) qui portait au prince électeur les insignes de la jarretière, nommé sous-secrétaire d'État, et enfin secrétaire du Lord-Lieutenant d'Irlande. A ces dernières fonctions, qui ne lui valaient guère moins de 2000 livres sterling par an, la reine ajouta celles de gardien des archives irlandaises, avec des appointements annuels de 400 livres, et les électeurs irlandais l'envoyèrent siéger dans leur Parlement.

Tel était Addison au moment où il entreprit l'œuvre par laquelle il a mérité la reconnaissance éternelle de ses compatriotes : des vers élégants, auxquels il faut joindre un récit de ses voyages en Italie[1] publié après *La Campagne*, l'avaient signalé à l'attention du monde lettré; ses fonctions publiques lui donnaient un relief que son caractère augmentait encore. Il s'était dès le début allié au parti whig avec une fermeté d'attachement qui ne faiblit jamais, dans la fortune bonne ou mauvaise, et qui lui valut l'estime générale : après avoir adressé des vers à Montague ministre, il n'avait pas oublié Montague tombé du pouvoir[2]; il avait été introduit au *Kitcat club* lorsque son parti était déchu[3]; et le respect qu'inspiraient ses convictions modérées sans faiblesse et fermes sans ostentation avait forcé les tories, lorsqu'ils avaient incliné aux idées whigs, de s'adresser à lui des premiers. Il était donc en excellente situation pour parler à la société anglaise tout entière et pour exercer sur elle par ses écrits une influence sérieuse et durable.

Mais avant d'aller plus loin il est nécessaire de montrer par quels moyens matériels il put exercer cette influence, et rendre justice à ceux qui, en préparant la voie à son journal, lui permirent de mener son œuvre à bonne fin.

1. *Remarks on Several Parts of Italy*, dédiées à Lord Somers, 1705.
2. *A Letter from Italy*, 1701, dédiée à Charles Lord Halifax.
3. En 1704

VI

Une des grandes réformes produites par la Révolution de 1688, une des plus fécondes en résultats, avait été l'émancipation de la presse. Le 3 mai 1695, la censure qui, sous une forme ou sous une autre, avait jusqu'ici existé, sauf de rares intervalles de liberté, sous tous les gouvernements anglais, monarchiques ou républicains, disparut pour ne plus être rétablie. Le Parlement, sans certainement se douter des conséquences de la décision qu'il prenait, refusa de renouveler la loi qui soumettait l'imprimerie au régime du bon plaisir[1].

L'avènement de Guillaume III avait bien déjà quelque peu affranchi la presse; avec la nouvelle situation politique elle avait repris une certaine franchise d'allures, et de 1688 à 1694 une trentaine de journaux nouveaux avaient vu le jour[2]. Mais ils n'avaient toujours qu'une existence tolérée et inquiète et n'étaient pas désireux de trop attirer sur eux l'attention. En somme, pendant les premières annnées de Guillaume, le seul journal qui donnât un peu sérieusement des renseignements politiques était toujours la *Gazette de Londres*, publiée comme auparavant sous l'œil du gouvernement, et ne publiant que des nouvelles agréables, c'est-à-dire fort peu de nouvelles. Bien qu'elle n'eût pas de concurrents qu'elle pût redouter, la *Gazette* était si peu intéressante qu'elle ne s'imprimait qu'à 8000 exemplaires, ce qui ne faisait même pas un exemplaire pour chaque commune d'Angleterre. Les autres feuilles ne donnaient des nouvelles que timidement, et la plupart du temps les copiaient dans la *Gazette*[3]. Les cafés, dont le nombre et l'importance allaient augmentant, et qui commençaient à se

1. Macaulay, *Histoire*, ch. XX; Hallam, *The Constitutional History of England*, III, ch. XV.

2. Voyez une liste chronologique de ces journaux dans Chalmers (George), *The Life of Thomas Ruddiman*, p. 404-442.

3. Macaulay, *Histoire*, ch. XXI. — Steele, qui fut quelques années plus tard directeur de la *Gazette*, disait qu'il n'avait jamais, dans ces fonctions, péché contre les règles observées par tous les ministères, de maintenir la *Gazette* très innocente et très insipide.

transformer en clubs[1], restaient, avec les *Newsletters*[2], le grand foyer de renseignements et de discussions politiques.

L'abolition de la censure changea tout cela. Moins de quinze jours après sa suppression, un vieux whig éprouvé nommé Harris qui, dans les dernières années de Charles II, avait publié un journal intitulé *Renseignements domestiques et étrangers*, et qui avait été obligé d'y renoncer et de s'exiler, annonça que son journal, supprimé naguère par les violateurs des lois et des libertés anglaises, allait reparaître[3]. Dix jours après les *Renseignements domestiques et étrangers*, parut le premier numéro du *Courrier anglais*[4]. Puis vinrent dans une succession rapide, *le Postillon, le Petit Postillon, le Courrier de Harlem, la lettre de Nouvelles hebdomadaire, les Nouvelles domestiques et étrangères, la lettre de Nouvelles de Londres avec les Événements étrangers et domestiques, le Pégase, le Vieux maître de poste, les Nouvelles de Lloyd*, etc.[5].

1. Sur les cafés, voy. *le Spectateur*, nos 1, 49 et 403; sur les clubs, voy. *id.*, no 9.

2. Notamment les *Newsletters* d'un certain Dyer, fort goûtées des tories et des *High-Churchmen*. Voy. Macaulay, *Histoire*, ch. xx : *The Lancashire Prosecutions;* Steele, *le Babillard*, no 86; *le Spectateur*, no 45.

3. *Some time since I Published an* Intelligence, *with the like Title, wherein upon all Occasions, I Vigorously Asserted, the Laws and Liberties of* England, *against the Bold and Open Violators of both, which Procur'd me so many Inveterate Enemies, that to Save my Life, and my Family from Ruin, I was Compel'd to be an* Exile *from my Native Countrey, for above* Eight Years : *But being now Returned, I know no reason, why, I may not endeavour, in some Measure, to Retrieve my Losses, and Misfortunes, by the same Methods, under the Happy Government of His Present Majesty, who hath so Gloriously Restored and Confirmed, our Rights and Privileges to us... I shall Write nothing but Truth, and certainty, and if I thereby Disoblige my Old Implacable Adversarys, the Care is taken; since I doubt not but to Please my Old* Protestant Friends, *whose Zeal for their Freedoms of the Land of their Nativity, in the Worst of Times, I shall have a Just Value for; While I am,* Benjamin Harris. Intelligence Domestick and Foreign, *Tuesday, May*, 14. 1695. Numb. 1. (*British Museum*). — Sur Harris, voy. ci-dessus, p. 169, note 1.

4. The English Courant. Numb. 1. *To be Published every* Wednesday *and* Saturday... Saturday, May 25. 1695. (*British Museum.*)

5. Numb. 72. The Post Man, and the Historical Account, etc. From Tuesday, October the 22d to Thursday, Oct. the 24th 1695. — Numb. 9. The Post Boy, With Foreign and Domestick News. From Saturday, June 1. to Tuesday, June 4. *London*, Printed for *A. Roper*, *E. Wilkinson* and *R. Clavel* in *Fleetstreet*, 1695. — Numb. 1. The Harlem's Courant. *Publish'd at* Harlem Saturday, May 28. 1695. *N. S.* — Numb. 1. The Weekly News-Letter : or, An Exact and Impartial Account of the most Remarkable Occurrences,

Ces journaux furent peu de chose encore. Ils se composaient invariablement d'une feuille simple, et encore cette feuille n'est-elle souvent imprimée que d'un seul côté[1]. Même *le Petit Postillon* et *le Postillon*, qui étaient parmi les mieux faits et les plus prospères (le *Postillon* rapportait 15,000 francs par an à son éditeur[2]), étaient imprimés misérablement sur du papier sale, orné parfois de gravures primitives comme celles de l'almanach liégeois. Ils n'avaient au plus que trois numéros par semaine; et chaque numéro contenait à peu près autant qu'une seule colonne d'un journal d'aujourd'hui. Ils n'avaient pas non plus des mouvements bien libres, et ne s'aventuraient sur le terrain politique qu'avec la plus grande réserve.

Ils se rappelaient en effet que les magistrats avaient déclaré unanimement sous Charles II que la liberté de la presse n'impliquait pas la liberté des nouvelles politiques, pour lesquelles l'autorisation royale était toujours nécessaire. Or quelle était maintenant l'opinion de la magistrature sur ce point? On l'ignorait, et l'on ne désirait pas la mettre en demeure de la dire, de peur qu'elle ne fût défavorable. Aussi il est curieux de voir quelle crainte ils ont de se compromettre, bien qu'ils continuent à ne publier que des nouvelles étrangères, et comme ils se ménagent toujours une retraite en ne les produisant

Foreign and Domestick.... From *Saturday*, June 29. to *Saturday*, *July* 6. Printed for *J. Whitlock* near *Stationers-Hall*. 1695. — (Numb. 1.) Foreign and Domestic News : with the Pacquet-Boat from Holland and Flanders... Tuesday, July the 2. 1695. — Numb. 1. The London News-Letter. With *Foreign* and *Domestick* Occurrences. Wednesday, April 29 1696. — Numb. I. Pegasus, With *News*, an *Observator*, and a *Jacobite Courant*. Monday June the 15th 1696 (imprimé par John Dunton). — (Numb. 1.) The Old Post-Master. With the Occurrences of Great Britain and Ireland, and from Foreign Parts; Collected and Published. From Saturday *June* the 20th. to Tuesday *June* the 23th. 1696. — Numb. 43. Lloyd's News. London, Tuesday December 8, 1696. *Printed for Edward Lloyd* (*Coffee-Man*) *in Lombard Street*. — Tous ces journaux sont au *British Museum*.

1. Par exemple, le n° 12 de *The Post Boy*. — Il faut dire cependant que parfois la feuille imprimée sur les deux faces ne suffit pas, et qu'on voit paraître des suppléments comme : A Postscript to the Post Boy, in n° 23. *Wednesday* July 3d, 1695.

2. 600 livres sterling. (Dunton, cité par Andrews, I, p. 103.) — « Mon très ingénieux et très fameux confrère le *Postillon* » dit le *Babillard*, n° 178; « le *Postillon*, qui est un des plus célèbres de notre confrérie, » *id.*, n 204.

qu'avec des formules de précaution comme « On dit que... » « On croit que... » « On parle de...[1] »

Ce qui prouve qu'ils ne satisfaisaient pas entièrement leurs lecteurs, c'est que les années 1695 et 1696 virent naître des publications d'un genre hybride destinées à donner au journal l'attrait des *Newsletters*. Ce fut d'abord la *Poste volante*, puis la *Lettre de Nouvelles de Dawks*. C'étaient des journaux fournissant comme les autres les nouvelles courantes, mais dont une bonne partie était laissée blanche pour permettre à ceux qui les expédiaient à leurs amis de rajouter à la main les derniers renseignements, particulièrement ceux que l'éditeur jugeait à propos de ne pas imprimer[2].

Toutefois, à travers toutes ces incertitudes et tous ces tâtonnements, la presse s'implanta vite en Angleterre, si bien qu'une proposition faite en 1697 à la Chambre des communes pour la

1. Voy. Andrews, I, p. 101. — « Le *Courrier quotidien*, me dit-il, s'exprime ainsi : Nous sommes averti de bonne source qu'un certain prince est occupé d'affaires de grande importance. Cela est très mystérieux; mais le *Petit Postillon* nous laisse encore plus dans les ténèbres, car il nous dit qu'il y a des avis particuliers de mesures prises par un certain prince, et que le temps dévoilera. Or le *Postillon*, ajoute-t-il, qui a l'habitude d'être très clair, fait allusion aux mêmes nouvelles en ces termes : la récente conduite d'un certain prince donne lieu à beaucoup de conjectures. » (*Le Babillard*, n° 155.)

2. « Si quelque gentleman, disait la *Poste volante*, désire envoyer à son ami ou à son correspondant de province ce compte rendu des affaires publiques, il peut l'avoir pour deux pence chez J. Salisbury, au *Soleil levant*, dans Cornhill, sur une feuille de beau papier, dont la moitié est laissée blanche, de telle façon qu'il pourra y écrire ses affaires privées ou les nouvelles importantes de la journée. » (Andrews, I, p. 86.) Le numéro le plus ancien que j'aie pu voir au *British Museum* est le n° 281 : Numb. 281. The Flying Post : or, The Post-Master. From Saturday Feb. 27 to Tuesday March 2 1697. Printed for John Salusbury at the *Rising-Sun* in *Cornhill*. A cette date la *Poste volante* était devenue un journal comme les autres. — Le plus ancien numéro de *Dawk's News-Letter* que j'aie eu entre les mains n'a pas de titre. Il commence par ces mots : *London S*r, et la date : 7 January 1698. Il est, ainsi que les autres numéros que j'ai vus (collection de journaux du *British Museum*, année 1698, vol. II), imprimé en italiques et comprend deux pages et demie d'impression ; la deuxième moitié de la troisième page et toute la quatrième sont laissées en blanc. Cette partie blanche est remplie de nouvelles manuscrites. L'exemplaire ci-dessus porte le timbre de la poste et l'adresse : To Me Dorothy Day in Oxon. Le plus ancien exemplaire numéroté (n° 358) a le titre *Dawks's News-Letter* et la date 1er octobre 1698. Sur Dawks et son journal, voyez *le Babillard*, n° 178.



réglementer de nouveau, fut repoussée par deux cents voix contre seize[1].

Les journaux, après avoir péniblement traversé leurs années d'enfance et d'adolescence, étaient dès lors adultes et émancipés. Le 11 mars 1702 le premier journal quotidien parut à Londres : il s'appelait le *Courrier quotidien.* Il eut d'abord un peu de peine à remplir les deux faces de la feuille unique sur laquelle il s'imprimait, et fut obligé d'en laisser une en blanc[2]; mais au bout d'une douzaine de numéros, il parut désormais imprimé des deux côtés, et réussit à vivre ainsi jusqu'en 1735[3].

Pour que le premier journal quotidien se maintînt ainsi d'emblée, il fallait que le nombre des lecteurs en Angleterre se fût en quelques années singulièrement accru ; et il est juste sans doute d'attribuer une bonne part du progrès accompli à l'émancipation de la presse. Ce ne fut pas le seul résultat heureux que produisit le changement de législation ; en développant la presse, il la régularisa aussi et la modéra.

Dans les premières années du règne de Guillaume III, les discussions politiques, et particulièrement l'expression des opinions jacobites, ne pouvaient se produire que par des publications clandestines. Presses secrètes, pamphlets anonymes glissés mystérieurement aux portes des imprimeurs et distribués sous le manteau, tels étaient les seuls moyens qu'on eût à sa disposition. Il résultait d'une pareille situation cette conséquence inévitable, que les personnages respectables de l'opposition, ne pouvant exprimer leurs opinions sans se mettre en révolte avec la loi et sans avoir recours à de continuels subterfuges, se taisaient et laissaient la parole ou aux fanatiques qui, risquant à chaque publication leur liberté et leur vie même, voulaient naturellement en avoir pour leurs risques, étaient avant toutes choses préoccupés de frapper fort et ne reculaient devant aucunes violences, ou à des écrivailleurs de bas étage qui, tombés au dernier degré de la platitude d'esprit, employaient leurs plumes vénales à barbouiller de sots et

1. Macaulay, *Histoire,* ch. XXII.
2. Numb. 1. The Daily Courant. Wednesday, March 11, 1702. (*British Museum.*)
3. Andrews, I, p. 101.

immondes libelles. De là une littérature violente et cynique, spéculant sur l'injure et le mensonge, et répandant dans une langue éhontée les accusations les plus odieuses et les invectives les plus grossières[1]. Dans les mansardes et dans les taudis de *Grub-street,* une rue devenue célèbre dans la littérature depuis cette époque, s'était formée en quelques années une sorte de Cour des miracles de tous les gratte-papier faméliques de Londres, vivant en dehors de la société et en dehors des lois, prêts à tout écrire pour le moindre salaire[2], et répandant à profusion d'infimes publications qu'on appela des *Grub-streets,* et qui sont si méprisables que leur nom est resté dans la langue anglaise comme synonyme de honte et de vilenie[3].

L'émancipation de la presse modifia heureusement cet état de choses. Dès lors que tout le monde put librement imprimer ce qu'il pensait, les publications clandestines perdirent leur raison d'être et leur principal attrait, et disparurent graduellement devant les journaux. Ceux-ci, assurés de l'avenir, grandirent, se développèrent, et se firent bientôt une place à eux. Jusque-là la discussion politique n'avait pas eu dans la littérature un domaine circonscrit; elle se produisait un peu partout, au théâtre, dans les prologues et les épilogues, dans les pièces de vers, dans les brochures, dans les pamphlets.

1. Voyez Macaulay, *Histoire*, ch. XVI : *The Jacobite Press;* ch. XX : *Jacobite Libels : William Anderton, Writings and Artifices of the Jacobites;* ch. XXI : *Effects of the Emancipation of the Press.*

2. On les appelait communément « les chevaux de louage de Grub-street (*Grub-street hacks*) ». — Il est très fréquemment question de *Grub-street* dans la littérature d'alors; voy. notamment Addison, *The Freeholder*, n° 35. Voyez aussi, dans les œuvres de Swift, *Journal to Stella*, 21 août, 5 et 18 décembre 1711, 15 novembre et 12 décembre 1712; *An Answer to Bickerstaff... By a Person of Quality; A Letter of Advice to a Young Poet; To Dr. Delany, On the Libels written against him; A Scheme to make an hospital for incurables.* — Les plus anciennes mentions que j'aie rencontrées de Grub-street sont de 1685 et de 1689 : le prologue du *Valentinien* de Rochester écrit pour Mrs. Barrey parle de « Grub-street *Pens* », et celui de *Bury Fair* de Shadwell parle de « *Silly* Grub-street *Songs* ». — Le portrait suivant s'applique sans doute à un des habitants de cette rue : « Mr. Ames, originally a *Coat-seller...* You might engage him upon what Project you pleas'd, if you'd but conceal him, for his *Principles* did never resist in such Cases... *Wine and Women* were the great Bane of his Life and Happiness » (John Dunton, *The Life and Errors...*, p. 247). Voyez aussi à la page 241 du même livre le portrait de Mr. Bradshaw.

3. Grub-street, adj. mean, low, vile. (*The Imperial Dictionary*, Glasgow, 1860.)

Désormais elle s'installa et se renferma de plus en plus dans les journaux; elle forma, si l'on peut dire, un nouveau genre littéraire, et cessa d'empiéter sur ses voisins. Tout y gagna, le théâtre, la poésie, et surtout la polémique. En s'éparpillant moins, elle devint plus maîtresse d'elle-même, elle se constitua, elle se disciplina, elle eut ses écrivains spéciaux et ses discussions régulières. Il n'y eut plus seulement des journaux, il y eut un journalisme; et ce journalisme, vivant au grand jour et soumis au jugement de la nation entière, tempéra la discussion et l'humanisa. Non pas tout de suite, bien entendu; il y eut encore longtemps des violences et des turpitudes dans la presse anglaise, et *Grub-street* ne rendit pas le dernier soupir sans se débattre. Mais dès ce moment ses honteux pamphlétaires ne donnèrent plus le ton aux discussions politiques; ils eurent des concurrents qui attirèrent chaque jour davantage les lecteurs. Le journalisme, devenu une branche avouable et avouée de la littérature, cessa de se recruter dans les bas fonds de la société; il attira à lui tous les hommes de mérite qui avaient quelque chose à dire, et au bout de peu d'années les journalistes ne furent rien de moins que des écrivains et des personnages comme Addison, Swift, Steele, Defoe, Garth, Kennet, Berkeley, Atterbury, qui tous trois devaient être évêques, Bolingbroke, Prior, etc.[1].

Ainsi lancé dans le monde, le journal anglais est désormais en possession de sa force et de sa puissance. Il a des lecteurs nombreux et assurés; les hommes les plus distingués se servent de lui pour parler à leurs concitoyens; mais il ne s'est encore développé que dans un sens : il s'est consacré exclusivement à la politique et mis au service des partis. C'est la gloire d'Addison d'avoir compris qu'on pouvait l'employer à une propagande plus large et plus féconde, et que le mo-

1. Addison : *le Babillard, The Whig Examiner, The Medley, The Guardian, The Freeholder, The Old Whig;* Swift : *The Examiner;* Steele : *le Babillard, The Medley, The Guardian, The Englishman, The Plebeian;* Defoe : *The Review*, etc. (voy. la bibliographie de ses œuvres en tête du livre de William Lee); Garth et Kennet : *The Medley* (Andrews, I, p. 111); Berkeley : *The Guardian* (N. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian*, III, p. 50 et suiv.); Atterbury, Bolingbroke, Prior : *The Examiner* (Swift, *Memoirs relating to that change which happened in the Queen's ministry in the year* 1710).

ment était venu d'inviter à d'autres lectures que les polémiques de chaque jour les lecteurs que la politique avait conquis.

A un libraire d'alors, cerveau fantasque mais inventif, appartient le mérite d'avoir entrevu le premier que le journal pouvait servir à autre chose qu'à transmettre des nouvelles. Le mardi 17 mars 1690, John Dunton, à l'enseigne du *Corbeau noir* dans Gracechurch-street, fit paraître un journal à un penny qui s'appela d'abord la *Gazette athénienne*, et dont le nom « pour faire plaisir aux autorités » devint au bout de quelques numéros le *Mercure athénien*[1]. C'était une singulière publication, rédigée par demandes et par réponses, et se chargeant de résoudre « toutes les plus délicates et curieuses questions proposées par les gens ingénieux ». On ne saurait imaginer une plus extraordinaire collection d'enfantillages et d'arguties. La plupart des demandes portent sur des questions de casuistique amoureuse[2] ou sur d'infiniment petits points obscurs de religion ou d'histoire naturelle que les réponses réussissent assez généralement à obscurcir encore. « Les tourments des damnés sont-ils visibles aux saints qui sont dans le ciel? et *vice versa?* » — « Un homme a-t-il le droit de battre sa femme? » — « Où était l'âme de Lazare pendant les quatre jours qu'il fut dans le tombeau? » — « En supposant que Lazare ait eu une fortune, et qu'il l'ait léguée, était-ce lui ou ses légataires qui devaient en jouir après sa résurrection? » — « Où s'en va le feu éteint? » — « Que devint l'eau après le déluge[3]? »

1. Mes renseignements sur le *Mercure athénien* proviennent d'une étude du journal lui-même, et du livre de Dunton, *The Life and Errors*, p. 256 et suiv.

2. Le n° 13, entre autres, est consacré entièrement à des questions sur l'amour et le mariage.

3. *Whether the Torments of the damn'd are visible to the Saints in Heaven?* et vice versa? (n° 1); — *Whether 'tis lawful for a Man to beat his Wife* (n° 1) : le journal n'ose pas répondre oui nettement, de peur de désobliger ses lectrices. Mais il raisonne ainsi : la femme ne fait qu'un avec son mari; or un homme se fait quelquefois souffrir lui-même : il se fait saigner, couper un membre, etc. A bon entendeur salut! — *Where was the soul of* Lazarus *for the four days he lay in the grave?* (n° 1); — *Suppose* Lazarus *had an Estate, and bequeathed it to his Friends, whether ought he or his Legatees to enjoy it after he was rais'd from the Dead?* (n° 4); — *Where extinguish'd Fire goes?* (n° 6); — *What became of the Waters after*

— La rédaction du journal, ou, comme l'appelle Dunton, *la Société athénienne*[1], répond à toutes ces questions et à d'autres plus surprenantes encore avec un sérieux imperturbable et un zèle consciencieux qui ne se rebutent jamais[2].

Rien ne montre mieux que ce bizarre journal combien les lecteurs d'alors étaient perfectibles et tout ce qu'il y avait à faire de ce côté ; mais en même temps rien ne montre mieux combien la presse entrait déjà dans les mœurs, et combien on était avide de lire et prêt à lire autre chose que des feuilles politiques. Car le *Mercure athénien*, fait comme on vient de le voir, eut un grand succès. Après avoir débuté en étant modestement hebdomadaire, il annonça dès son troisième numéro qu'il avait reçu tant de questions qu'il paraîtrait désormais — et il parut — deux fois par semaine. Après deux années d'existence, il essaya même d'avoir chaque semaine quatre numéros[3] ; mais l'effort était trop grand, et il dut y renoncer bientôt[4]. Son succès lui valut même des rivaux et des imitateurs : le *Mercure lacédémonien*, rédigé par le

Noah's *Flood?* (n° 16) — Voici encore un échantillon : *Why a Horse with a round Fundament emits a square Excrement?* (n° 23).

1. Elle se composait, outre Dunton lui-même, de Richard Sault, un théologien de Cambridge, du Révérend Dr. John Norris, et de Samuel Wesley, beau-frère de Dunton et père du fondateur du Méthodisme.

2. Ils reçoivent un jour cette demande : « *Since in your Advertisement you make it known that a* Chyrurgeon *is taken into your Society, I have thought fit to propound the following Question, withal assuring you that the matter of the Fact is true. A Sailor on board the Fleet, by an unlucky Accident broke his Leg, being in Drink, and refusing the assistance of the Surgeon of the Ship, called for a piece of new* Tarpauling *that lay on the Deck, which he rolled some turns round his Leg, tying up all close with a few Hoop-sticks, and was able immediately after to walk round the ship, never keeping his Bed one Day. I would know whether the Cure is to be attributed to the Emplastick Nature of the tarr'd and pitch'd Cloth bound on strait with the Hoop-sticks*, etc., *or rather whether it may not be solved according to the* Cartesian Philosophy? » La *Société athénienne* répond gravement en discourant sur les fractures du focile et des os en général, sur les propriétés catagmatiques de la toile goudronnée et sur Copernic, sans s'apercevoir qu'elle a affaire à un mauvais plaisant, et qu'il s'agit d'une jambe de bois (n° 16). — Quelques réponses valent mieux, témoin celle-ci : *What is Platonick Love?* Nothing at all, unless it be Friendship (n° 16). — Notons aussi à l'éloge du journal de Dunton qu'il annonce les livres nouveaux, anglais et étrangers.

3. N° du 1er mars 1692.

4. N° du 14 mars 1692.

fécond et plat Tom Brown[1], le *Mercure des dames*[2], l'*Apollon britannique*[3]; et Dunton cite avec orgueil les témoignages d'approbation qu'il reçut de divers côtés : le marquis de Halifax, « ce grand et savant gentilhomme », lisait régulièrement les *Mercures* et se déclarait enchanté souvent des réponses; Sir William Temple, « homme d'un jugement clair et d'une pénétration merveilleuse », envoyait à Dunton des lettres et des questions; il reçut des vers de Tate, de Defoe, de Motteux, et « Mr. Swift, un gentleman de province », envoya à la Société athénienne une ode qu'elle jugea digne de figurer en tête du supplément de son cinquième volume[4]. Ainsi apprécié, le *Mercure athénien* vécut régulièrement comme journal jusqu'en 1696. A ce moment, la politique lui faisant une trop forte concurrence, Dunton jugea qu'il valait mieux continuer sa publication par volumes trimestriels, et il ne s'arrêta que lorsque la collection comprit vingt volumes in-folio. Encore fallut-il, pour satisfaire aux demandes des lecteurs, en publier un choix en trois volumes sous le titre de *l'Oracle athénien.*

Dunton avait donc eu une idée heureuse, et si étrange que nous semble son *Mercure*, on ne saurait lui refuser l'honneur d'avoir fondé avec succès le premier journal littéraire anglais.

L'exemple de Dunton ne fut pas perdu pour Daniel Defoe, Defoe en qui l'on voit trop exclusivement l'auteur de *Robinson Crusoe*, et qui, entre autres titres trop oubliés, a celui d'avoir été un des fondateurs de la presse littéraire anglaise. Né de parents dissidents, Defoe s'était de bonne heure jeté avec passion dans la politique et dans les discussions religieuses. A vingt-quatre ans il se bat sous le duc de Monmouth, « le Duc protestant, » et n'échappe que par une heureuse chance aux

1. A' Wood, *Athenæ Oxonienses*, art. Browne (Thomas). Voyez aussi ma Bibliographie. — Dunton raconte comment il obligea Tom Brown à se retirer de ce journal, en annonçant qu'il allait publier sa vie.

2. Vol. I, Numb. 1. The Ladies Mercury Munday, *February* 17, 1693 (*British Museum*).

3. Numb. 1. The British Apollo or *Curious Amusements for the Ingenious.* To which are added the most material Occurences Foreign and Domestick. *Perform'd by a society of Gentlemen* (*British Museum*). — La collection de ce journal forme trois volumes, commençant le 13 février 1708 et finissant le 23 mars 1711. Remarquez qu'il donne des nouvelles politiques.

4. Cette ode est réimprimée dans les œuvres de Swift. C'est en voyant ces vers que Dryden dit à l'auteur : « Cousin Swift, you will never be a poet. »

terribles représailles des Assises sanglantes. En 1688, il est parmi les plus chauds partisans de Guillaume III, et, en 1700, écrit pour le défendre contre ceux qui lui reprochaient sa naissance étrangère et ses amis hollandais, un poème intitulé *le Véritable Anglais*, dont on vend plus de 80 000 exemplaires[1]. Sous la reine Anne, Defoe est encore sur la brèche : il publie en 1702, contre les prétentions absolues des anglicans, une brochure qui ne fait pas moins de bruit que son poème, mais pour laquelle il est condamné à payer une amende, à être mis au pilori, enfin retenu en prison selon le bon plaisir de la reine[2]. Le jour même où on l'expose au poteau d'infamie, il fait paraître un *Hymne au Pilori*[3], et dans son cachot de Newgate[4] commence la publication d'un journal dont le premier numéro parut le samedi 19 février 1704 sous ce titre : *Revue hebdomadaire des affaires de France, débarrassée des erreurs et de la partialité des nouvellistes et des petits hommes d'État de tous les partis*[5].

Avec l'ardeur de polémiste dont il était animé, Defoe ne pouvait pas faire un journal qui ne fût pas politique ; mais il est précisément remarquable que ce partisan passionné ne crut pas pouvoir faire de sa *Revue* une feuille politique exclusivement. Marchant sur les traces de Dunton, il y introduisit une partie littéraire sous le titre de « *Mercure médisant ; ou Avis du Club médisant, comprenant un récit hebdomadaire des sottises, des extravagances, du vice et de la débauche*[6]. » Ce programme

1. *The True-Born Englishman.* Voyez ma Bibliographie.

2. *The Shortest Way with the Dissenters.* — Dans cette brochure anonyme, Defoe se présentait comme un *High-Churchman* intraitable, et proposait de supprimer les dissidents, fût-ce par la violence. Les anglicans applaudirent bruyamment; mais ils apprirent bientôt le nom de l'auteur, et le piège où ils s'étaient laissé prendre. *Inde iræ.*

3. *A Hymn to the Pillory.* — Je n'indique ici que les plus importantes parmi les premières œuvres de Defoe, un des plus féconds auteurs de l'Angleterre. La *Revue des affaires de France* est sa 67ᵉ publication. D'après Mr. Lee, il est l'auteur de deux cents cinquante quatre ouvrages.

4. Il y resta plus d'un an.

5. La *Revue* fut d'abord, comme son nom l'indique, hebdomadaire; mais dès le huitième numéro elle paraît deux fois par semaine, le jeudi et le samedi; en 1705 elle paraît les mardi, jeudi et samedi, jours où la poste quittait Londres pour la province. Elle se vendait un penny. — Defoe est revenu au format des *News-Books;* son journal abandonne l'in-folio et se compose de huit pages petit in-4°.

6. Mercure Scandale : or, Advice from the Scandalous Club : Being,

indique, on le voit, des tendances plus élevées que celles de Dunton. En l'imitant, Defoe fit plus et mieux que lui. C'était d'abord un autre esprit que son prédécesseur, et depuis l'apparition du *Mercure athénien* le livre de Jeremy Collier avait appelé l'attention sur des questions plus sérieuses que celles qui occupaient la *Société athénienne*. Defoe, qui avait déjà combattu avec Collier, n'oublie pas la morale sociale dans sa partie littéraire. Il discute divers points relatifs aux mœurs du temps, s'attaque à l'ivrognerie, aux jurons, aux infidélités conjugales, à la licence du théâtre, au duel ; son *Club médisant* reçoit des questions et des lettres[1], et donne des consultations de forme variée et souvent ingénieuse sur les réformes que semble comporter la vie de société[2]. C'était déjà le modèle de ce qu'allait être la presse littéraire et morale. Mais ce modèle était susceptible encore de bien des perfectionnements. Defoe, quelles que fussent ses qualités, n'avait pas celles qu'il fallait pour parler utilement au plus grand nombre des gens de son temps. Il n'était pas homme du monde; et son style, solide et franc, mais dépourvu d'art et de grâce, n'était pas fait pour insinuer à son siècle des leçons de vertu et de bien vivre. Ce qui surtout limitait l'action de Defoe, c'est qu'il était dissident, c'est-à-dire suspect à cette portion considérable de la société anglaise à laquelle le puritanisme, sous toutes ses formes, était insupportable et odieux. L'influence de la *Revue*, qui fut une des feuilles les plus lues et les plus importantes d'alors[3],

A Weekly History of Nonsense, Impertinence, Vice and Debauchery. — J'emprunte ce titre au n° 3 de la *Revue*.

1. Par exemple, dans le n° du mardi 19 septembre 1704, une lettre signée « Arabella » est envoyée au *Scandalous Club*. — La même année, Defoe commence « A Supplementary Journal, to the Advice from the Scandal Club; *for the Month of* September 1704. To be Continued Monthly. » Cette partie de la *Revue* contient des questions et des réponses comme le journal de Dunton des vers, etc.

2. Il y a d'intéressantes citations de cette partie de la *Revue* dans Forster, *Essai sur De Foe*, et dans Wilson, ch. XVI.

3. *The Examiner* de Bolingbroke fut fondé en grande partie pour répondre à la *Revue* (Andrews, I, p. 104). — Dans *A Letter from a Member of the House of Commons in Ireland to a Member of the House of Commons in England, Concerning the Sacramental Test*, 1708, Swift dit que la *Revue* est devenue une partie nécessaire du mobilier des cafés. Cependant Swift n'aime pas Defoe; dans cette même lettre il l'appelle « cet individu qui a été mis au pilori — j'oublie son nom ». — L'influence de la *Revue* s'étendit vite en province. Le journal *Notes and Queries*, n° du 3 avril 1875, contient

fut donc surtout politique, et à peu près circonscrite au seul parti whig.

Defoe n'en avait pas moins ouvert la vraie route, et c'est grâce à lui que ses imitateurs purent faire mieux. Ces imitateurs ne tardèrent pas à se présenter. Dès 1709, la *Revue* étant encore en pleine vie, Richard Steele, sous le pseudonyme d'Isaac Bickerstaff[1], publia le *Babillard*, qui parut trois fois par semaine, comme la *Revue*, et les mêmes jours. Steele avait plusieurs des qualités qui manquaient à Defoe. Elève de l'université d'Oxford, soldat, auteur dramatique, fonctionnaire, homme du monde, ayant mené la vie assez librement, il avait vu les gens et les choses sous leurs aspects divers, et sa plume facile et expérimentée était en mesure de traiter les sujets les plus variés de façon à intéresser la grande généralité des lecteurs. S'il appartenait en politique au même parti que Defoe, il avait des opinions moins accaparantes. Dans Defoe (je ne parle ici que de la première partie de sa vie) il n'y avait qu'un homme, le polémiste; Steele, lui, savait se dédoubler. La politique ne supprimait pas en lui l'homme du

une correspondance entre Defoe et un citoyen de Norwich, John Fransham. J'y note le passage suivant, en date du 10 nov. 1704 : « It was with no small Sattisfaction that I read your Justification in your Review... I had read it to several Gentlemen... in the chief Coffee-house here where we have it as oft as it comes out and is approv'd of as the politest paper we have to entertain us with. I had some difficulty to prevail with the Master of the house to take it in but now he finds I advis'd him well there being no paper more desir'd... » — Defoe rédigea sa *Revue*, à lui seul, pendant plus de neuf années.

1. L'année précédente Swift avait pris à parti les faiseurs d'almanachs, particulièrement un certain Partridge, ancien savetier qui débitait avec succès ses prédictions à Londres. Sous le nom d'Isaac Bickerstaff, Swift se donna pour un savant astrologue ayant conservé les saines traditions, honteux des productions de ses soi-disants confrères, et désireux de rétablir l'astrologie dans son antique éclat. Il commença par prédire que Partridge mourrait le 29 mars d'une fièvre chaude, et le 30 mars annonça avec les détails les plus circonstanciés que Partridge, conformément à ladite prédiction, était mort. Partridge protesta avec énergie qu'il était encore vivant. Bickerstaff répondit pour lui démontrer qu'il était bien mort, et à la grande joie de tout Londres, Rowe, Steele, Addison, Prior, Congreve, Yalden s'amusèrent à faire durer la plaisanterie. La Compagnie des *Stationers*, donnant gravement dans le panneau, s'opposa officiellement à la publication d'almanachs portant le nom de Partridge, par la raison qu'on ne pouvait abuser ainsi du nom d'un auteur décédé. On conçoit la fureur du malheureux savetier prophète. On en riait encore quand Steele eut l'idée de mettre son journal sous la protection du nom populaire d'Isaac Bickerstaff.

monde et le littérateur. Il avait des opinions très assurées et très vives, mais il avait des opinions sociables : il était de la nouvelle génération whig, c'est-à-dire de celle qui n'avait aucune teinture de puritanisme.

Steele adopta tout de suite un programme vaste, prit pour épigraphe de son journal *Quicquid agunt homines nostri farrago libelli*, et, dans son premier numéro, annonça qu'il daterait de différents cafés des articles sur des questions de galanterie, de plaisir et de divertissements, sur la poésie, sur la science; qu'il écrirait de son appartement particulier sur des sujets divers; et enfin qu'il donnerait des nouvelles étrangères et domestiques. Car Steele ne supprime pas encore la politique[1], non plus que Defoe; mais tandis que dans la *Revue* elle est encore la partie principale et a le poste d'honneur, elle est dans le *Babillard* un simple accessoire et reléguée au second plan. Peu à peu même les nouvelles furent moins importantes et plus rares, et à partir du 83e numéro elles disparurent tout à fait. C'est que aussi, chemin faisant, Steele avait recruté un collaborateur inattendu et précieux. Addison, alors en Irlande, découvrit que sous le nom de Bickerstaff se cachait son ami Steele, son ancien compagnon de collège et d'université; et sa coopération, vivement et amicalement acceptée, eut sur le journal une influence qui se fit rapidement sentir[2]. Le nouveau venu, à qui le *Babillard* venait révéler la vraie vocation de son talent, y prit bientôt la première place. « Je me suis trouvé, disait Steele lui-même avec une affectueuse bonhomie, dans la situation d'un prince dans la détresse qui appelle à son aide un puissant voisin. J'ai été vaincu par mon allié. Après l'avoir une fois appelé, il m'a été impossible de subsister sans lui[3]. » En effet, l'inspiration d'Addison devint bientôt pré-

1. Il était à ce moment directeur de la *Gazette de Londres*, et avait ainsi les nouvelles politiques de première main.

2. La collaboration d'Addison commence au n° 18. — Il avait reconnu Steele à une observation sur Virgile que lui-même avait autrefois communiquée à son ami. Cette observation, qui figure dans le n° 6 du *Babillard*, porte sur le jugement avec lequel Virgile, lorsque Énée et Didon se réfugient dans la grotte, substitue les mots *Dux Trojanus* à ses épithètes habituelles *Pius Æneas* et *Pater Æneas* qui eussent été déplacées en pareille circonstance.

3. Préface du 4e volume du *Babillard*.



pondérante au *Babillard*, et peu à peu en modifia le caractère de la façon la plus heureuse. Steele avait de l'esprit, de l'observation, de l'imagination, un style aisé et élégant; les pages de son journal qu'il rédigea seul ne sont pas sans des passages de très agréable lecture, et l'on y peut déjà trouver en germe tout le programme qui fut développé plus tard par les deux amis et dans la suite du *Babillard* et dans le *Spectateur*[1]. Mais cela est vague et incertain chez Steele; il a des lueurs plutôt que des vues; si l'invention chez lui est heureuse et abondante, la mise en œuvre n'est pas à la hauteur de l'invention; son talent incomplet le laisse à moitié route. Il tâtonne et piétine dans tous les sens comme quelqu'un qui ne sait pas très bien où il veut aller, ou plutôt comme quelqu'un qui veut aller à plusieurs endroits à la fois. Cette incertitude est très sensible dans le début du *Babillard :* le journal, en étant à la fois politique et littéraire, n'est véritablement ni l'un ni l'autre; Steele touche à tout sans rien approfondir; il a promis à ses lecteurs trop de choses, et chaque numéro est un composé de pièces et de morceaux où rien ne ressort et ne fait saillie. Tout cela est touffu et confus.

Addison élagua dans les broussailles de son ami et y donna de l'air. Il comprit qu'il fallait se décider ou pour un journal politique ou pour un journal littéraire, que la politique avait déjà bien assez de représentants dans une époque livrée tout entière aux luttes de parti; et surtout il vit — ce que ses prédécesseurs avaient seulement entrevu — que le journal littéraire avait un rôle spécial à jouer et une influence nouvelle à exercer sur la société qui l'environnait[2]. Peu à peu donc la

1. Voyez, par exemple, son n° 3, où il condamne la moralité douteuse de l'*Épouse campagnarde* de Wycherley, et en même temps déclare ne pouvoir être d'accord avec ses amis et « collaborateurs » les Réformateurs des mœurs dans leur sévérité envers le théâtre. Et dans le même numéro, cette déclaration : « Si une belle dame juge à propos de ricaner à l'église, ou un *beau* de venir ivre au théâtre, ils peuvent être sûrs qu'il sera question d'eux dans le premier numéro de mon journal : comme homme bien élevé seulement, je ne puis supporter de pareilles énormités. » C'est déjà le programme et le ton d'Addison. — Voyez aussi au n° 8 sa critique de *The London Cuckolds* de Ravenscroft.

2. « Je dois avouer que je suis fort surpris de voir la presse employée de cette manière (en feuilles périodiques) seulement par les nouvellistes et les hommes de parti; comme s'il ne valait pas mieux pour nous être instruits dans la sagesse et dans la vertu que dans la politique, et devenir de bons

politique disparut du *Babillard*, et laissa le champ plus libre aux développements; la peinture des caractères et des travers sociaux, l'étude des œuvres littéraires, les discrètes et ingénieuses dissertations de morale, y prirent chaque jour plus de place; et à mesure que la collaboration des deux amis se faisait plus intime et que le talent d'Addison, assuré maintenant de sa voie, se développait et se sentait plus fort[1], le *Babillard* devint ce qu'on a justement appelé un « journal de mœurs[2] », présentant dans une série de charmants tableaux de genre une image fidèle, mais bienveillante, de la société, et n'oubliant jamais, sous une forme attrayante et aimable, d'insinuer doucement quelque délicate et utile leçon. Steele, avec une surprise heureuse, ne reconnaissait plus son enfant[3].

pères, de bons maris et de bons fils plutôt que des conseillers et des hommes d'État. Si les philosophes et les grands hommes de l'antiquité, qui se donnèrent tant de peine pour instruire l'humanité et pour laisser le monde plus sage et meilleur qu'ils ne l'avaient trouvé, si ces hommes, dis-je, avaient connu l'art de l'imprimerie, il n'y a pas à douter qu'ils n'en eussent profité pour communiquer ainsi leurs leçons au public. Nos publications périodiques seraient fort utiles si elles étaient faites pour répandre le bon sens dans la masse d'une nation, pour éclairer les intelligences, éveiller dans les âmes l'amour de la vertu, dissiper les chagrins d'un cœur abattu, ou détendre l'esprit, après de graves occupations, par des distractions innocentes. Lorsque le savoir, au lieu d'être enfermé dans des livres reliés, ou conservé dans les bibliothèques ou dans des retraites inaccessibles, vient se présenter ainsi au public, lorsqu'il est répandu dans toutes les réunions et exposé sur toutes les tables, je ne puis m'empêcher de réfléchir à ce passage des *Proverbes* : La Sagesse crie hautement au dehors, elle fait retentir sa voix dans les rues; elle crie dans les carrefours, aux entrées des portes; elle prononce ces paroles par la ville : Stupides, dit-elle, jusques à quand aimerez-vous la sottise? Jusques à quand les moqueurs prendront-ils plaisir à la moquerie, et les fous auront-ils en haine la science? (*Le Spectateur*, n° 124.)

1. Les bons articles d'Addison n'arrivent qu'assez tardivement dans le journal. Dans la suite, il sera plus sûr de lui et fera mieux encore; mais quelques-uns sont déjà charmants, et doivent être cités : *Le Tapissier politique*, n°s 155, 160, 178, 232; *Tom Folio*, n°s 158, 160; *Ned Softly*, n° 163; *le Baromètre politique*, n° 214; *les Aventures d'un shilling*, n° 249; *le Tribunal d'honneur*, n°s 250, 252, 253, 256, 259, 261, 262, 265. — On remarquera que la plupart de ces sujets occupent plusieurs numéros; Addison apprend à Steele l'art de soutenir l'intérêt d'un jour à l'autre.

2. Rémusat, I, p. 195.

3. He [Tickell] very justly says, the occasional Assistance Mr. *Addison* gave me in the Course of that Paper [The Tatler], *did not a little contribute to advance its Reputation, especially when, upon the Change of the Ministry, he found leisure to engage more constantly in it.* It was advanced, indeed, for it was rais'd to a greater thing than I intended it. (Lettre de Steele « To Mr. *Congreve*, Occasion'd by Mr. *Tickell's* Preface to the Four volumes of Mr. *Addison's* Works » en tête de *The Drummer* d'Addison.)

VII

Mais ne nous attardons pas davantage à l'ébauche lorsque le chef-d'œuvre appelle nos regards. Les deux amis virent bientôt qu'avec des retouches, si habilement soient-elles rajoutées, on ne saurait tirer un bon tableau d'une esquisse imparfaite, et qu'il leur fallait, abandonnant leur premier essai pour ce qu'il valait, se remettre au travail sur une œuvre nouvelle. Le 2 janvier 1710-11, Isaac Bickerstaff quitta la scène littéraire, où il avait paru non sans honneur pendant près de deux ans, et en mars de la même année, plus forts de l'expérience acquise, Addison et Steele (ce n'est plus maintenant Steele et Addison [1]) présentèrent au public *le Spectateur*.

Encouragés par le succès du *Babillard*, ils tentèrent un double coup d'audace : leur nouveau journal fut dès le début uniquement littéraire, et parut, non plus trois fois par semaine, mais tous les jours, sauf le dimanche. Entreprise hardie et ardue. Déjà, lorsqu'il rédigeait le *Babillard*, Steele se plaignait de la difficulté qu'il avait à fournir régulièrement au public la lecture promise. « Quand un homme, disait-il, a entrepris de conduire une voiture publique, il est obligé de partir, qu'il ait ou non des voyageurs; nous sommes, nous autres historiens hebdomadaires, logés à la même enseigne [2]. » Combien les difficultés devaient être plus grandes avec un journal quotidien, et qui s'interdisait de profiter des informations politiques ! Car en supprimant la politique, on ne renonçait pas seulement à un moyen sûr et facile de remplir chaque jour les vides du journal, — on renonçait en même temps à cette clientèle de lecteurs qu'une feuille qui adopte les opinions d'un parti trouve à coup sûr, dès le principe, dans ce parti.

Il y avait encore d'autres lecteurs tout prêts auxquels le *Spectateur* s'interdit également de faire appel : c'était ceux qui,

1. Tandis que sur 271 *Babillards*, Steele en avait écrit 188 et Addison 42 (tous deux en écrivirent conjointement 36), sur 555 *Spectateurs* Addison en compose 250, et Steele seulement 240. — Dans ce nombre de 555 *Spectateurs*, je ne compte pas le huitième volume de ce journal, qui fut, à vrai dire, une nouvelle publication.

2. *Le Babillard*, n° 12.



après s'être nourris naguère des *lampoons* et des comédies de la Restauration, faisaient maintenant leur régal des pamphlets et des *Grub-streets*. Ces lecteurs là, on les eût facilement allé- chés en saupoudrant le journal de médisances, de personnalités, de nouvelles scandaleuses. Mais Addison ne voulut pas acheter le succès au prix de ces « assaisonnements » qui, dit-il[1], « font l'attrait d'un si grand nombre de publications qui sont en vogue parmi nous. De même que, d'une part, mon journal ne contient pas un mot de nouvelles, ni une réflexion politique, ni esprit de parti, — de même, d'autre part, on n'y trouve ni récits d'infidélités élégantes, ni idées déshonnêtes, ni satires contre le clergé, le mariage et autres objets populaires de raillerie, aucuns scandales privés, ni rien qui puisse attenter à l'honneur des personnes, des familles, ou des sociétés particulières. » Ce double renoncement n'était pas sans mérite[2]; car, ajoute Addison, « il n'est pas un seul de ces sujets qui ne fissent vendre le journal le plus ordinaire ». Il n'était pas non plus sans péril, car plus que toute autre production littéraire un journal qui ne trouve pas tout de suite des lecteurs est condamné à une mort rapide et inévitable.

La vérité est que si Addison laissait ainsi de côté la clientèle habituelle de ses confrères, c'est qu'il sentait qu'il avait sous la main les éléments d'une autre clientèle à laquelle personne n'avait encore songé. Les auteurs dramatiques et les poètes avaient écrit pour la Cour et le monde élégant; le clergé régulier et les pasteurs dissidents avaient écrit pour leurs fidèles respectifs des sermons et des *tracts;* les hommes de science avaient écrit pour les universités; puis les journaux étaient venus qui avaient écrit pour les passions de l'un ou de l'autre parti. Mais en dehors du territoire de la Cour, des églises

1. *Le Spectateur*, n° 262. — Voyez aussi les n°s 33 et 355.

2. Le mérite était d'autant plus grand que de toutes parts on pressait le *Spectateur* de faire de la politique et des personnalités. Voici de quelle façon élevée et simple à la fois Addison répond à ces sollicitations :

« Il y a une autre classe de correspondants à qui j'ai aussi quelque chose à dire; je veux parler de ceux qui remplissent leurs lettres de médisances et de noirs récits sur des personnes ou des familles particulières. Le monde est si plein de méchanceté, que je reçois des *lampoons* de gens qui sont incapables de mettre l'orthographe, et des satires composées par certains qui savent à peine écrire. Par la dernière poste, en particulier, j'ai reçu un paquet de médisances qui ne sont pas déchiffrables, et un vrai ballot de lettres d'écr i

et des universités, en dehors aussi des coteries politiques, n'y avait-il pas quelque part des lecteurs, et peut-être des lectrices[1] ? Ne se trouvait-il pas par hasard, dans les professions

ture féminine qui sont pleines de pâtés et de calomnies; si bien que lorsque je vois les noms Cœlia, Phillis, Pastora, ou tout autre de même genre au bas d'un griffonnage, j'en conclus naturellement qu'il m'apporte l'histoire d'une vierge tombée, d'une femme infidèle, ou d'une veuve amoureuse. Je dois en conséquence informer ces correspondants que ce n'est pas mon dessein d'être un éditeur d'intrigues et de cocuages, ou de faire sortir de petits récits d'infamies de leurs sombres retraites pour les produire au grand jour. Si je m'en prends aux vicieux, je ne les attaquerai jamais qu'en masse; et le pire traitement que je pourrai recevoir d'autrui ne réussira pas à me faire faire un exemple d'un criminel particulier. En un mot, il y a du Drawcansir en moi [Drawcansir est le héros tragique de la *Répétition*, du duc de Buckingham]; comme lui je dédaignerai un ennemi unique pour charger des armées entières. Ce n'est pas Laïs ou Silène, mais la prostituée et l'ivrogne, que je m'efforcerai de signaler au mépris, et je considérerai le crime tel qu'il apparaît dans toute une espèce de gens, et non pas tel qu'il est accidentellement dans un individu. Je crois que c'est Caligula qui souhaitait que la ville de Rome tout entière n'eût qu'une tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup. Je ferai par humanité ce que cet empereur aurait voulu faire par cruauté, et je dirigerai tous mes coups contre une réunion de coupables. En même temps je me rends très bien compte que rien n'aide à répandre un journal comme la calomnie et la diffamation contre les particuliers; mais comme mes élucubrations ne sont pas réduites à cette nécessité, elles ne sont pas exposées à cette tentation.

» J'ai ensuite quelques mots à adresser à mes correspondants partisans, qui ne cessent de me tourmenter pour que je m'occupe des actions des uns ou des autres. A chaque instant, des deux côtés, on me demande comment je pourrais assister en spectateur désintéressé aux infamies commises par le parti opposé au parti de celui qui m'écrit. Il y a deux jours environ, on m'opposait une vieille loi grecque qui défend à tout citoyen de rester neutre et d'assister en spectateur désintéressé aux divisions de son pays. Malgré ce reproche, comme je sens très bien que mon journal perdrait tout son effet s'il se laissait aller à des violences de parti, j'aurai bien soin d'éviter tout ce qui y ressemble. Si je puis en quoi que ce soit adoucir les haines privées ou calmer les passions publiques, j'y travaillerai de tous mes efforts; mais je ne veux pas que ma conscience ait à me reprocher d'avoir fait quelque chose qui puisse accroître ces diversions et ces querelles qui détruisent la religion, ruinent un gouvernement, et font le malheur d'une nation. (*Le Spectateur*, n° 16.)

1. A personne ce journal ne sera plus utile qu'aux femmes. Je me suis souvent dit qu'on ne s'est pas assez mis en peine pour fournir aux belles des occupations et des amusements convenables. Leurs amusements semblent avoir été imaginés pour elles en tant que femmes plutôt que en tant qu'elles sont des créatures raisonnables; ces amusements sont plutôt appropriés à leur sexe qu'à l'espèce à laquelle elles appartiennent. La toilette est leur grande affaire, et le bel arrangement de leurs cheveux est la principale occupation de leur vie. L'assortiment d'une parure de rubans est considéré comme une bonne matinée de travail; et si elles font une visite

libérales, dans le haut commerce, parmi les gens de province, des esprits disposés à recevoir la nourriture intellectuelle[1]? Dans une société où d'abord la Cour avait mis les lettres à la

à une boutique d'étoffes ou à une marchande à la toilette, une si grande fatigue les rend incapables de rien faire tout le jour suivant. Leurs occupations plus sérieuses sont la couture et la broderie, et leur travail le plus rude la confection des confitures et des bonbons. Je dis que telle est la manière de vivre des femmes en général, bien que je n'ignore pas qu'il y en a un grand nombre qui ont une existence et des occupations moins frivoles, qui vivent dans une sphère élevée de savoir et de vertu, qui joignent toutes les beautés de l'esprit à l'agrément de la toilette, et qui inspirent, en même temps que de l'amour, une sorte d'admiration respectueuse aux hommes qui les voient. J'espère augmenter le nombre de ces dernières en publiant ce journal quotidien, dont je m'efforcerai de faire toujours un amusement innocent, sinon profitable, qui détachera au moins l'esprit de mes lectrices de bagatelles plus futiles. En même temps, comme je désire donner un dernier fini à celles qui sont déjà les plus belles œuvres de la nature humaine, je m'efforcerai de signaler les imperfections qui sont les taches du beau sexe, en même temps que les vertus qui sont sa parure. En attendant, j'espère que mes charmantes lectrices, qui ont tant de temps à leur disposition, ne refuseront pas de perdre un quart d'heure par jour à la lecture de ce journal, puisqu'elles le peuvent sans nuire à leurs affaires (n° 10). — Addison tient l'engagement qu'il fait ici de s'occuper de ses lectrices; voyez au n° 205 du *Spectateur* une liste de 24 numéros consacrés aux femmes. Swift trouvait qu'il y en avait trop : « Let him fair-sex it to the world's end », écrivait-il à Stella, 8 février 1711-12.

1. Je recommande mon journal à la lecture quotidienne de ces *gentlemen*... qui vivent dans le monde en oisifs, et qui, soit à cause de leur fortune, soit par indolence naturelle, n'ont d'autre affaire avec le reste des hommes que de les regarder. Dans cette classe de gens je comprends tous les commerçants contemplatifs, les médecins sans clientèle, les membres de la *Société royale*, les gens de loi qui n'ont pas l'humeur processive, et les hommes d'État sans emploi; en un mot quiconque regarde le monde comme un théâtre et désire se faire une idée juste des acteurs qui y paraissent.

Il y a une autre classe d'hommes que je dois également revendiquer comme miens; ce sont ceux que j'ai dernièrement appelés les zéros de la société, ces hommes qui sont absolument dépourvus d'idées tant que les affaires et les conversations de la journée ne leur en ont pas fourni. J'ai souvent considéré ces pauvres êtres d'un œil plein de compassion, lorsque je les ai entendus demander au premier individu qu'ils rencontrent s'il y a des nouvelles — et se procurer ainsi de quoi penser. Ces besoigneux ne savent de quoi parler avant midi; à cette heure-là seulement ils ont une idée assez nette du temps qu'il fait, savent d'où vient le vent, et si la malle de Hollande est arrivée. Comme ils sont à la merci de la première personne qu'ils rencontrent, ils sont sérieux ou impertinents toute la sainte journée selon les idées dont on les a imprégnés le matin. Je les prie instamment de ne pas sortir de chez eux avant d'avoir lu mon journal, et je leur promets de leur instiller chaque jour de bons et salutaires sentiments qui auront sur leur conversation un excellent effet pendant les douze heures qui suivront (n° 10).

mode, où ensuite le développement de la presse avait répandu l'habitude de lire, ne devait-il pas exister, pour qui saurait le découvrir, un vaste contingent d'intelligences déjà ouvertes et qu'on attirerait à soi sans trop de peine? Qui savait même si parmi les lecteurs dès à présent acquis, dans les salons, parmi les savants, autour des églises, et même autour des chapelles dissidentes, enfin parmi ceux que la politique venait d'accaparer tout entiers[1], on ne trouverait pas à recruter quelques esprits modifiés par la marche des choses, et qui ne se contenteraient plus de ce qu'on leur avait fourni jusqu'ici, c'est-à-dire de lectures qui, lorsqu'elles n'étaient pas enflammées de passion politique, étaient ou entièrement frivoles, ou entièrement sévères?

Addison fut le premier qui se posa nettement ces questions, et avec des idées claires et un plan de conduite arrêté marcha à la conquête du public qu'il avait pressenti.

1. Rien chez mes compatriotes ne me cause plus d'étonnement que leur soif générale de nouvelles. Il y a environ une douzaine d'hommes habiles qui vivent très largement de cette curiosité. Tous reçoivent les mêmes renseignements de l'étranger, et très souvent dans les mêmes termes; mais leur manière de les accommoder est si différente, qu'il n'y a pas un citoyen ayant l'œil ouvert au bien public qui puisse quitter le café avec la conscience en repos s'il ne les a pas lus tous. Ces divers plats de nouvelles sont à tel point agréables au palais de mes compatriotes, qu'ils s'en régalent non seulement quand on les leur sert chauds, mais encore lorsqu'ils leur sont resservis froids par les ingénieux politiques qui obligent le public en lui communiquant leurs réflexions et leurs observations sur chaque nouvelle qui nous arrive de l'étranger. Le texte est donné par une catégorie d'écrivains et le commentaire par une autre.

Mais bien que la même histoire nous soit racontée en tant de journaux différents, et, si besoin est, en autant d'articles du même journal; bien que, lorsque les courriers étrangers ont manqué, la même histoire nous soit redite encore par des avis différents de Paris, de Bruxelles, de la Haye et de toutes les grandes villes d'Europe; malgré la multitude de notes, d'explications, de réflexions et de versions différentes par lesquelles elle passe, le temps nous pèse jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle malle. Il nous tarde de recevoir de plus amples détails, d'apprendre ce qu'on fera ensuite, ou quelles sont les conséquences de ce qu'on a déjà fait. Un vent d'ouest tient toute la ville en suspens et arrête toute la conversation.

Cette curiosité générale a été éveillée et augmentée par nos dernières guerres, et, si elle était bien dirigée, pourrait être profitable à ceux en qui elle a été excitée. Pourquoi un homme qui prend plaisir à lire tout ce qui est nouveau ne s'appliquerait-il pas à l'histoire, aux voyages et à d'autres écrits du même genre, où il trouverait un aliment perpétuel pour sa curiosité, et d'où il retirerait plus de plaisir et d'instruction que de ces journaux de la semaine? Un honnête commerçant qui pendant tout un été languit

La première difficulté à surmonter était d'attirer à soi cet auditoire multiple et disséminé; d'intéresser à la fois tant de lecteurs divers répandus dans toutes les classes de la société. Dès son entrée en matière Addison y réussit par une ingénieuse mise en scène[1].

Son journal est supposé être rédigé par un club où sont représentés les professions et les caractères les plus différents[2]. C'est d'abord le *Spectateur*, personnage calme et méditatif qui a traversé la vie en observateur silencieux. Dès son enfance il s'est fait remarquer par sa gravité singulière : à deux mois il refusait son hochet jusqu'à ce qu'on en eût enlevé les grelots; à l'Université, en dehors des exercices du collège, il n'a pas en huit années prononcé cent paroles. Mais s'il ferme sa bouche, il a les yeux et l'esprit ouverts; et il n'y a guère d'auteur important, moderne ou ancien, qu'il n'ait lu et médité pendant ses

dans l'attente d'une bataille, et peut-être, en fin de compte, est déçu, pourrait ainsi en avoir une demi-douzaine par jour. Il pourrait lire les nouvelles de toute une campagne en moins de temps qu'il n'en consacre maintenant à ce que lui fournit un seul courrier. Les combats, les conquêtes et les révolutions se succèdent sans interruption. A chaque moment la curiosité du lecteur est éveillée et contentée, et ses passions déçues ou satisfaites, sans qu'il soit de jour en jour maintenu dans l'incertitude, ou mis à la merci de la mer et du vent. En un mot, l'esprit n'est pas, dans ces lectures, contraint de bayer perpétuellement aux nouveautés, ni tourmenté de cette soif éternelle qui est le lot de nos nouvellistes modernes et de nos politiques de café.

Tous les faits qu'un homme ne savait pas auparavant sont pour lui autant de nouvelles; et je ne vois pas en quoi un mercier de Cheapside est plus intéressé à la présente querelle des Cantons qu'il ne le serait à celle de la Ligue. Tout au moins je crois que tout le monde m'accordera qu'il est plus important pour un Anglais de connaître l'histoire de ses ancêtres que celle de ses contemporains qui vivent sur les bords du Danube ou du Borysthène (n° 452). — Ne vaut-il pas beaucoup mieux apprendre à se connaître soi-même que savoir ce qui se passe en Moscovie ou en Pologne ; et nous amuser à lire des écrits qui tendent à détruire l'ignorance, la passion et les préjugés, de préférence à ceux qui ont pour effet naturel d'enflammer les haines et de rendre les inimitiés irréconciliables (n° 10)?

1. Je nommerai désormais Addison seul comme auteur du *Spectateur*, pour abréger, et parce que c'est lui clairement qui en est la tête et lui donne sa valeur. Mais je n'oublie pas Steele, qui a été un peu trop absorbé dans la gloire de son ami. Il doit avoir sa large part dans les éloges donnés à Addison, et ici notamment il n'est que juste de rappeler qu'il ne fut pas étranger à la mise en scène du *Spectateur*.

2. N°s 1 et 2. — Le club d'Addison était déjà en germe dans la *Société athénienne* de Dunton et le *Club médisant* de Defoe. Dans le n° 132 du *Babillard* il y a une ébauche du club du *Spectateur*.

années d'études. Arrivé à l'âge d'homme, il a parcouru l'Europe entière pour grossir son bagage de savoir; il a même fait un voyage exprès au Caire pour prendre la mesure d'une pyramide. Revenu à Londres pour s'y fixer, il a continué de regarder curieusement les hommes et les choses, et il n'y a pas d'endroit public où sa figure ne soit connue : les cafés, les théâtres, la Bourse, reçoivent tour à tour ses longues et silencieuses visites. Grâce à tant d'observations lentement et sans cesse accumulées, il est devenu, comme il le dit lui-même, homme d'État, soldat, négociant, artisan spéculatifs, sans être rien en pratique. « Je suis, ajoute-t-il, très versé en théorie dans les devoirs d'un époux et d'un père, et sais voir les erreurs dans la conduite, les affaires et les plaisirs des autres, beaucoup mieux qu'eux-mêmes; c'est ainsi que ceux qui regardent les joueurs aperçoivent des fautes qui échappent volontiers à ceux qui jouent. Je n'ai jamais épousé les idées d'aucun parti avec violence et je suis résolu à observer une neutralité absolue entre les whigs et les tories[1]... Bref, je me suis

1. Il tient scrupuleusement parole. C'est à peine si une fois ou deux les opinions whigs de l'auteur se font jour : par exemple, dans le n° 3, consacré à la Banque d'Angleterre, et dans le n° 139, où il loue éloquemment Marlborough ; encore ce dernier passage est-il plus patriotique que politique. Les seules excursions qu'il se permette sur le terrain politique sont des conseils de modération et d'apaisement; et les citations qui suivent montreront avec quelle équité ces conseils sont donnés à la fois aux whigs et aux tories :

« Mon digne ami Sir Roger, lorsque nous causons de la fureur des partis nous raconte très souvent un accident qui lui arriva lorsqu'il était écolier, c'est-à-dire dans le temps que la lutte entre Têtes-Rondes et Cavaliers était dans toute sa vivacité. Notre digne chevalier, qui n'était alors qu'un jouvenceau, eut à s'enquérir de son chemin pour aller à la ruelle Sainte-Anne; mais la personne à qui il s'adressa, au lieu de le renseigner, l'appela chien de papiste et lui demanda de par qui Anne était une sainte! Un peu confus, l'enfant pria le premier passant qu'il rencontra de lui indiquer la ruelle Anne; mais l'autre, pour sa peine, le traita de chien de puritain, et, au lieu de lui indiquer son chemin, lui dit qu'elle était sainte avant qu'il fût né et qu'elle serait encore sainte après qu'il aurait été pendu. Là-dessus, ajoute Sir Roger, je ne jugeai pas à propos de répéter ma première question; mais, allant dans toutes les ruelles du voisinage, je demandai : « Comment s'appelle cette ruelle? » Par cet ingénieux artifice, il trouva l'endroit qu'il cherchait sans offenser aucun parti » (n° 125). — L'histoire se répète : ne croirait-on pas lire un récit de notre Révolution française?

Ailleurs, ce sont quatre rois indiens qui sont venus visiter l'Angleterre, et l'un d'eux raconte ses impressions de voyage : « La reine du pays désigna pour nous accompagner deux hommes qui savaient assez de notre langue

toujours et partout dans la vie comporté en spectateur[1]. »

Cet être original n'est connu que d'une douzaine d'amis choisis, et c'est au milieu d'eux seulement qu'il consent à ouvrir la bouche et à laisser voir le trésor amassé jour à jour de ses observations et de ses pensées[2]. Ils le pressent de faire profiter tous ses concitoyens de son expérience; et comme il s'agit, non pas de parler, mais d'écrire, il se rend à leurs sollicitations et se décide à publier chaque matin quelques réflexions, avec l'aide et la collaboration de ses amis, qu'il nous présente l'un après l'autre[3].

Le premier est un petit gentilhomme de province, Sir Roger de Coverly, baronet d'antique lignée, partageant sa vie entre Londres et la campagne. Sir Roger est un ci-devant élégant, mêlé naguère à la belle société des Rochester et des Etherege; mais une passion malheureuse pour une jeune veuve qui n'a pas répondu à son amour l'a de longue date rendu indifférent à la toilette; il a, depuis sa déconvenue, conservé toujours l'habillement qu'on portait alors, et il aime à redire que, par les caprices du goût, cet habillement s'est depuis retrouvé

pour se faire comprendre sur quelques points. Mais nous nous aperçûmes bientôt que ces deux hommes étaient grands ennemis l'un de l'autre, et ne s'accordaient pas toujours sur les mêmes faits. Nous trouvâmes moyen d'apprendre de l'un d'eux que cette île était partout infestée d'une espèce d'animaux monstrueux, ayant forme d'hommes, et qu'on appelle des *whigs;* et il nous dit plusieurs fois qu'il espérait bien que nous n'en rencontrerions pas sur notre chemin, car autrement ils ne manqueraient pas de nous assommer parce que nous étions rois. Notre second interprète nous parlait fréquemment d'une espèce d'animal qu'on appelle *tory*, monstre non moins dangereux que le *whig*, et qui nous traiterait aussi mal parce que nous étions étrangers. Ces deux créatures naissent, à ce qu'il paraît, avec une secrète antipathie l'une pour l'autre, et quand elles se rencontrent elles s'attaquent aussi naturellement que l'éléphant et le rhinocéros. Mais comme nous n'avons vu ni l'un ni l'autre de ces animaux, nous sommes disposés à penser que nos guides nous ont abusés avec des mensonges et des fictions, et se sont amusés à nous décrire des monstres qui n'existent pas réellement dans leur pays » (n° 50).

Je voudrais citer encore les conseils aux femmes politiques (n° 57), le spirituel n° 81, sur l'emploi des « mouches » en politique, et tant d'autres. Voyez d'ailleurs A. Mézières, *le Spectateur d'Addison*, dans la *Revue des cours littéraires*, 19 mars 1870.

1. N° 1.

2. N[os] 1 et 4. — Ce trait appartient certainement à Addison lui-même, qui était timide et ne parlait pas volontiers, si ce n'est dans un cercle intime. Il disait lui-même qu'il pouvait faire des lettres de change de mille livres, mais qu'il n'avait pas une guinée dans sa poche.

3. Dans le n° 2.

douze fois à la mode. Il a maintenant cinquante-six ans et se consacre tout entier à ses amis, et à ses propriétés qu'il administre en seigneur paternel, regardant tous ceux qui vivent autour de lui, tenanciers, domestiques, commensaux, comme sa famille, heureux d'être aimé et respecté de tout son monde. C'est à la fois un homme bon et un bonhomme, aimable, sympathique et franc, avec certaines bizarreries de caractère qui sont aussi attachantes que ses vertus et ses qualités.

A côté de lui, le *Club* nous fait faire la connaissance d'un homme de loi, membre de l'*Inner Temple*, mais qui n'a étudié le droit que pour satisfaire un désir de son père. Si son devoir filial l'attache au *Temple*, son goût le porte ailleurs; plutôt que de suivre les procès, il aime mieux étudier les passions qui les font naître, et est plus assidu aux théâtres qu'aux tribunaux; c'est d'ailleurs un homme de beaucoup de lecture et d'un goût délicat. Ensuite vient un négociant qui s'est fait par son travail une grande position dans la Cité, Sir Andrew Freeport[1], admirateur convaincu du commerce et ennemi non moins convaincu de la guerre; un soldat retiré du service, le capitaine Sentry[2], très brave et très modeste; un ecclésiastique d'un rare savoir et d'une rare vertu; et enfin, « pour qu'on ne croie pas que le club est une réunion d'originaux ignorants des galanteries et des plaisirs du jour, » un certain Will Honeycomb[3], un élégant resté toute sa vie fidèle à l'élégance, et fort au courant des choses de la mode et du monde galant.

On voit combien cette entrée en matière est habile. Dans cette assemblée, où le spectateur préside comme un arbitre impartial et désintéressé, chaque classe de la société a son représentant[4] : la grande propriété, le commerce, l'armée, le

1. C'est-à-dire, *libre port*.
2. C'est-à-dire, *sentinelle*.
3. C'est-à-dire, *rayon de miel*.
4. Le club dont je suis membre est très heureusement composé de personnes engagées dans des genres de vie différents, et qui sont pour ainsi dire les délégués des plus importantes classes de l'humanité. De cette façon j'ai à ma disposition la plus grande variété d'aperçus et de documents, et je sais tout ce qui se passe dans les différentes parties et les différentes sections non seulement de cette grande ville, mais du royaume entier. Mes lecteurs ont aussi la satisfaction de voir qu'il n'y a parmi eux aucun rang ni aucune catégorie qui ne soit représenté dans ce club, et qu'il y a toujours là quelqu'un pour prendre soin de leurs intérêts particuliers, afin que

clergé, les hommes de loi. La littérature et les arts sont représentés un peu par tous les membres du club, qui sont tous des esprits cultivés. Les plaisirs élégants — et les femmes, qu'Addison, on l'a vu, n'oublie pas — ont un avocat dans Will Honeycomb. Chaque série de lecteurs aura donc à qui s'intéresser; chacune suivra avec curiosité un personnage particulier, dont le caractère et les idées, développés de numéro en numéro[1], piqueront l'attention et la tiendront sans cesse en éveil. A la suite de l'un ou de l'autre nous irons tour à tour au théâtre, aux cafés, dans le monde, dans les rues de Londres, aux tribunaux, à l'église, à la Bourse, à l'armée, et lorsque Sir Roger ira visiter ses propriétés il nous conduira avec lui dans la province.

Cette diversité de personnages fournira un autre élément d'intérêt; par eux la même question sera envisagée sous des jours différents, et de leurs points de vue opposés sortiront des discussions que le choc des idées rendra plus attrayantes et plus instructives[2].

La promesse de variété que fait ce début, le journal entier la tient, — et amplement. Chaque jour, avec une fécondité et une souplesse étonnantes, les sujets changent, et dans tous Addison est chez lui. On est, pendant qu'on le suit, émerveillé de l'aisance avec laquelle il traite successivement les matières les plus diverses, et conduit son lecteur, incessamment et sans soubresauts, « du grave au doux, du plaisant au sévère. » A une peinture de caractère succède un morceau d'histoire; à une discussion morale ou à une critique littéraire, une spirituelle fantaisie; à un récit de la ville, un récit de la campagne; au tableau des petits travers de la société, l'exposé des plus hautes questions religieuses. Après une dissertation sur la

rien ne soit écrit ou publié qui soit préjudiciable ou contraire à leurs droits et à leurs privilèges légitimes (n° 34).

1. Ces portraits ainsi peints par touches successives sont le début du roman de caractère en Angleterre. On a réimprimé en un seul volume les articles relatifs à Sir Roger; ils forment la lecture la plus agréable. Voyez ma Bibliographie, v° Addison.

2. Voyez, par exemple, le n° 34. — Du reste Addison aime à donner la parole aux opinions adverses; voyez notamment les nos 88, 96, 107, 137, où la question des domestiques est successivement traitée sous ses différentes faces.

colère vient une causerie sur la danse[1]; après un discours sur la modestie, un entretien sur les songes[2]; d'un morceau sur l'envie ou l'impudence nous passons à un éloge du commerce[3]; du luxe et de l'avarice à l'immortalité de l'âme[4]; de la toilette aux jardins[5]. Je m'arrête; il faudrait tout citer. En vérité, à qui n'a pas lu les 555 numéros du *Spectateur*, et ne les a pas lus de suite, il est impossible de se figurer quelles ressources infinies s'y déploient, avec quelle richesse d'invention et d'exposition l'intérêt se varie et se soutient, entraînant le lecteur irrésistiblement d'un article à un autre article. Et ce ne sont pas seulement les sujets qui varient si heureusement, c'est aussi la forme et le ton : tantôt nous avons un portrait[6], tantôt une lettre ou une anecdote, ou bien une allégorie[7], ou une conversation; aujourd'hui de la prose, demain des vers[8]. Addison sait l'art d'éveiller sans cesse et de soutenir l'intérêt; une fois qu'on s'est mis en route avec lui, on le suit jusqu'au bout, séduit par la beauté et la diversité des sites à travers lesquels il vous mène, charmé et entraîné par les causeries dont il accompagne la marche; et l'on ne songe à se retourner pour voir le chemin parcouru que lorsqu'on est arrivé avec lui au terme du voyage.

Si nous, hommes d'un autre temps et d'une autre société, nous subissons à ce point le charme de ce fertile esprit, combien ce charme devait agir plus vivement encore sur ses contemporains, à qui presque chaque article offrait un attrait nouveau et actuel, et qui, plus heureux que nous, n'en perdaient

1. N°s 438 et 466.
2. N°s 484 et 487.
3. N°s 19, 20 et 21. — L'éloge du commerce est développé à nouveau au n° 69, un des plus beaux du *Spectateur*, et au n° 174. — Addison n'épuise pas ses sujets en une seule fois; il laisse réfléchir ses lecteurs avant d'y revenir.
4. N°s 55, 56 et 111.
5. N°s 129, 360, 477, 478.
6. N°s 15, 58, 59, etc. Ces portraits sont évidemment inspirés par la Bruyère, et là Addison nous doit une part de sa gloire. Au n° 77, il traduit en grande partie le *Distrait* de la Bruyère.
7. Il est à peine nécessaire de rappeler ici la célèbre « Vision de Mirza » (n° 159) que Burns appelait « that glorious paper in the Spectator ».
8. C'est dans le *Spectateur* (n° 378) que parut pour la première fois le *Messie* de Pope. Voyez aussi les n°s 461, 465, 489, 551. — Il y a même dans le *Spectateur* du français et de l'italien, n°s 229, 513, 545.

7

aucune allusion ! Il leur eût fallu vraiment un goût bien difficile et bien rebelle pour ne pas trouver où s'intéresser dans une aussi riche collection. Addison au surplus a d'autres moyens encore en réserve pour les faire siens : il se met en intime communication avec eux ; il appelle leurs observations [1], imprime leurs lettres [2], y répond, — de façon à établir entre eux et lui un commerce suivi et sans cesse renouvelé.

Tout ce plan de campagne, si habilement conçu et si bien exécuté, réussit. Addison sentit rapidement les lecteurs se réunir et se presser autour de lui. Dès son dixième numéro, il put dire, avec une satisfaction qu'il ne cherche pas à dissimuler :

« C'est avec beaucoup de plaisir que j'apprends que cette grande ville demande chaque jour mon journal... Mon éditeur me dit qu'il y en a déjà trois mille exemplaires distribués journellement ; de sorte que si je compte vingt lecteurs pour chaque numéro, ce qui me semble un calcul modeste, il m'est permis d'évaluer à environ soixante mille le nombre de mes disciples à Londres et à Westminster [3]... »

Une lectrice lui écrit :

« Votre journal fait partie intégrante de mon thé, et ma domestique connaît si bien mon goût que, comme je lui demandais mon

1. Dès le premier numéro il dit : Ceux qui auront l'idée de correspondre avec moi pourront adresser leurs lettres « au *Spectateur*, chez Mr. Buckley, dans Little Britain » (*Little Britain* était le nom d'un quartier de Londres). Voyez aussi les n°s 16, 37 et 428. Au n° 442 il indique même à ses lecteurs une matière à traiter : « l'argent » ; et au n° 450 l'un d'eux répond en envoyant un article sur ce sujet.

2. Il n'y a pas de semaine où quelque lettre de correspondant ne paraisse dans le *Spectateur*. On pourrait croire qu'il écrit ces lettres lui-même, et c'est sans doute le cas quelquefois. Mais d'une façon générale il repousse ce soupçon au n° 271, et nous savons par Johnson (*Lives of the English Poets*, Addison) que Steele comptait souvent sur la correspondance du journal pour faire les articles qui lui incombaient.

3. La vente du *Spectateur* suivit dès le début une marche constamment progressive, comme en témoignent les indications suivantes : Au 1er numéro, il avertit qu'on le trouve chez un seul libraire ; dès le 16e il a recours à deux vendeurs. Le 1er numéro porte : *London :* Printed for *Sam.* Buckley, at the *Dolphin* in *Little Britain :* and Sold by *A. Baldwin* in Warwick-Lane. Le 16e numéro ajoute, « as also by *Charles Lillie*, Perfumer, at the Corner of *Beauford-Buildings* in the *Strand* ». Au n° 29 il a six vendeurs ; au n° 39, sept ; au n° 49, huit ; au n° 133, neuf ; au n° 135, dix ; au n° 147, onze ; au n° 221, douze. — On verra plus loin jusqu'à quels chiffres considérables la vente s'éleva.



déjeuner ce matin (mon heure habituelle était passée), elle me répondit que le *Spectateur* n'était pas encore arrivé; mais que l'eau bouillait, et qu'elle l'attendait d'un moment à l'autre[1]. »

Un lecteur témoigne ainsi sa satisfaction :

« Je lis constamment votre journal en fumant ma pipe du matin (bien que je ne puisse m'empêcher de lire l'épigraphe avant de bourrer et d'allumer), et vraiment il donne une délicieuse saveur à chaque bouffée que je tire[2]. »

Ainsi le premier journal littéraire quotidien recueillait tout de suite des lecteurs, et j'ajoute ici, des lecteurs fidèles; car lorsque le ministère d'Oxford et de Bolingbroke, voulant se débarrasser de l'opposition acharnée que lui faisait la presse whig, mit un impôt d'un demi-penny sur chaque demi-feuille d'impression, le *Spectateur* accepta allègrement cette lourde charge, qui faisait autour de lui sombrer tant de journaux, doubla son prix, et continua à voguer malgré vent et marée[3].

« Savez-vous, écrivait Swift (un ennemi alors), que *Grub-street* est morte et disparue depuis la semaine dernière. Impossible d'avoir désormais des récits de revenant ou d'assassinats, ni pour son argent,

1. N° 92. — Le *Spectateur* était porté chaque jour à la reine Anne avec son déjeuner.

2. N° 134. — Ce ne sont pas les seuls encouragements qu'il reçoit. Voyez le n° 124 : on lui écrit des lettres sympathiques; son libraire lui dit que la vente augmente chaque jour; plusieurs font des collections des numéros où le même sujet se trouve successivement traité. Quand les membres du club disparaissent l'un après l'autre, on pressent la fin du journal, et l'on s'en inquiète jusque dans les provinces les plus éloignées (voy. n° 553, et la lettre du n° 542). Le *Spectateur* pénétra jusqu'en Écosse : « Si rares que fussent les communications entre la capitale et les Hautes-terres d'Écosse, le *Spectateur* ne tarda pas à parvenir régulièrement dans cette partie du royaume. Mr. Stewart, de Dalguise, gentleman du comté de Perth, d'une très grande honorabilité, qui mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans il y a environ douze ou quatorze ans (ceci a été écrit en 1803), nous a appris que quand, selon l'habitude de ce pays, les gentlemen se réunissaient après l'église le dimanche pour discuter les nouvelles de la semaine, les *Spectateurs* étaient lus aussi régulièrement que le journal. Il nous apprend aussi qu'il savait que le *Spectateur* était lu généralement dans tout le pays. » (*Addisoniana*, Œuvres d'Addison, édit. Hurd, VI, p. 688.)

3. Voyez son n° 445, en date du 31 juillet 1712 (l'impôt fut établi pour la première fois le 1er août), et aussi son n° 488. — La taxe sur les journaux fut introduite d'une façon détournée, à la suite d'une loi qui imposait le savon, le papier, le parchemin, la toile, la soie, les calicots, etc. (Andrews, I, p. 106-109; voyez aussi, dans le n° 488 du *Spectateur*, les plaintes du fabricant de savon.)

ni pour ses beaux yeux!... Maintenant chaque demi-feuille paye un demi-penny à la reine. L'*Observator* est tombé; les *Medleys* se sont réunis tant bien que mal au *Flying-Post;* l'*Examiner* est à la dernière extrémité; le *Spectateur* tient bon et double son prix : je ne sais combien de temps il se soutiendra[1]. »

Le *Spectateur* se soutint encore pendant plus de cent numéros, et il ne disparut que pour être remplacé presque immédiatement par un autre journal : *The Guardian*[2]. Addison ne s'était pas mépris dans ses prévisions : il avait son auditoire.

Ce premier point acquis, il en restait un autre qui n'était ni le moins difficile, ni, à nos yeux, le moins intéressant; car si le *Spectateur* n'était qu'un journal qui a réussi à se faire lire (bien que le succès matériel du premier journal littéraire quotidien soit par lui-même un fait très important), il ne retiendrait pas si longtemps notre attention : Addison avait, ne l'oublions pas, une tâche morale à accomplir.

Cette tâche, il n'est pas possible de mieux indiquer comment il la comprend qu'en empruntant ses paroles mêmes :

« Puisque j'ai, dit-il, formé autour de moi un aussi nombreux auditoire, je n'épargnerai aucune peine pour lui fournir un enseignement agréable et un divertissement utile. Pour cela, je m'efforcerai d'égayer la morale par l'esprit, et de tempérer l'esprit par la morale, afin que mes lecteurs puissent, s'il est possible, trouver des deux côtés leur compte dans mes réflexions de chaque jour. Et afin que leur vertu et leur sagesse ne soient pas des boutades passagères et intermittentes, j'ai résolu de rafraîchir leur mémoire chaque jour jusqu'à ce que je les aie tirés de ce terrible état de vice et de folie où ce siècle est tombé. L'esprit qui reste en jachère un seul jour se couvre d'une poussée de folies qu'on ne peut tuer que par une culture constante et assidue. On a dit de Socrate qu'il fit descendre la philosophie du ciel pour la faire résider parmi les hommes; ce sera mon ambition qu'on dise de moi que j'ai fait sortir la philosophie des cabinets d'étude et des bibliothèques, des écoles et des collèges, pour l'installer dans les clubs et dans les salons, aux tables à thé et dans les cafés[3]. »

Cette seule citation montre dans quel esprit Addison entre-

1. *Journal to Stella*, 7 août 1712.

2. Le dernier numéro du *Spectateur* est du 6 décembre 1712; le premier numéro de *The Guardian* est du 12 mars 1713. — Le 18 juin 1714 Addison essaya de faire revivre le *Spectateur;* il parut alors trois fois par semaine, jusqu'à la fin de l'année.

3. N° 10.

prend son œuvre, et son programme est tout entier dans ces deux phrases, aussi importantes l'une que l'autre : « égayer la morale par l'esprit — tempérer l'esprit par la morale. » Sur la question de fond il pense nettement comme Collier et comme les puritains ; autant qu'eux il est effrayé du désarroi moral où ses concitoyens se débattent, et il estime aussi qu'ils ne peuvent y demeurer sans déshonneur et sans danger. Mais tandis que ses prédécesseurs n'ont vu que ce côté de la question et n'ont, par suite, aperçu qu'un des termes du problème à résoudre, lui l'embrasse en son entier. S'il réclame avec eux pour la morale et la religion (il ne sépare pas non plus l'une de l'autre), il ne commettra pas comme eux la faute de les faire tristes et revêches, et de méconnaître les droits de l'esprit et de la gaieté ; plus avisé et plus raisonnable, il se contentera de vouloir le possible, de demander seulement que la gaieté et l'esprit, après tant de folies et de dévergondage, se rangent et fassent enfin bon ménage avec les convenances et avec la vertu. D'autres avaient vu le mal avant Addison, mais personne encore n'en avait si clairement distingué les causes ; là est son originalité et son mérite incontestable. Personne n'avait compris comme lui que c'était en effet le long divorce entre la gaieté et la vertu qui avait produit en Angleterre cette profonde perturbation morale dont elle essayait seulement de sortir, et que si l'on voulait voir la maladie guérir sans danger de rechute, et l'organisme ébranlé retrouver définitivement son équilibre, il était indispensable de rétablir l'accord entre ces deux éléments nécessaires qui, forcés par les lois de la vie de subsister à côté l'un de l'autre, n'avaient fait encore que se combattre et se nuire réciproquement.

Mais comment rétablir cet accord ? Par quels moyens de persuasion, par quelle diplomatie réussir à refaire l'entente entre les deux moitiés de la nation, aigries par des dissensions politiques et religieuses de près d'un siècle, dont chacune depuis tant d'années voyait l'autre avec horreur, et, quand elle ne l'opprimait pas, n'avait pour elle qu'insultes et que mépris ?

Addison y réussit en n'insultant et en ne méprisant personne, ni à droite ni à gauche. De même qu'il avait retranché de son journal la politique de parti, il s'interdit de faire de la morale de parti et de secte. Jamais il ne nomme ni la Cour ni

la Cité, ni les Puritains, ni les Cavaliers; jamais il n'oppose l'une à l'autre; s'il signale les défauts de ceux-ci, ce n'est jamais au profit de ceux-là[1]. En un mot, dans des questions que l'on n'avait encore discutées qu'avec la passion et la haine, il introduit la modération, le calme et l'impartialité.

Avant tout il n'a garde de se poser en réformateur. Jusqu'à lui les défenseurs de la morale n'avaient guère été, les laïques comme les autres, que des prédicateurs moroses et monotones fulminant contre les pécheurs, leur traçant un sombre tableau de leurs vices et de leurs impuretés, et les menaçant, s'ils ne se corrigeaient, de la colère du ciel. Addison n'est pas de cette école âpre et maussade. Il ne monte pas en chaire. Il ne prêche pas. Nul n'est moins que lui sermonneur et pédagogue. Il ne fait pas la leçon aux gens. Il se contente de leur montrer le bien et de le leur faire aimer.

Représentez-vous un homme du monde, poli sans recherche, grave sans raideur, instruit sans pédantisme, aimant et goûtant les plaisirs de l'esprit, avec cela chrétien, chrétien convaincu, mais ni rigide, ni bigot, ni intolérant[2], et de sa religion pratiquant surtout la charité; figurez-vous cet homme causant dans une société de gens distingués et cultivés, et leur communiquant, selon les hasards de la conversation, ses idées sur toutes les questions que peut agiter une réunion pareille, sur la littérature, sur les amusements ou les mœurs du jour, quelquefois sur des questions plus hautes touchant

1. C'est à peine si une ou deux fois il fait aux puritains une allusion directe. Il les nomme à la fin du n° 161, à propos de certains amusements populaires supprimés par eux. Il fait allusion à eux à la fin du n° 458. Le n° 494, que je traduis plus loin, est consacré tout entier à la critique de leur façon d'entendre la religion; mais il ne les nomme pas.

2. Dans l'allégorie du numéro 3, la Religion est introduite amenée par la Modération. Ailleurs le *Spectateur* dit : Nous avons juste assez de religion pour nous faire nous haïr, et pas assez pour nous faire nous aimer les uns les autres (n° 459). — « Sans la bonne grâce, la valeur dégénérerait en brutalité, le savoir en pédantisme, et les manières les plus polies en affectation. La religion elle-même, si la modération ne l'accompagne, peut faire paraître les gens coupables d'aigreur et de mauvaise humeur » (n° 292). — Voyez aussi le numéro 516, consacré à la tolérance. Au numéro 432 il est tolérant même envers les catholiques : « Bien que je sois un protestant convaincu, j'espère voir le pape et les cardinaux sans émotion violente. » — Locke avait, en 1689, publié sa première lettre sur la Tolérance, d'abord en latin, puis en anglais.



aux grands intérêts de cette vie ou de l'autre ; dans ces causeries variées de sujets et de ton, il est aimable, spirituel, intéressant toujours, souvent élevé, mais jamais il ne prend le langage dogmatique et sentencieux[1] ; il se garde discrètement des longs développements monotones sur le même thème, car il est à ses yeux de mauvais goût et de mauvaise politique d'ennuyer ses auditeurs ; ennemi de toute exagération, il n'emploie ni les grandes phrases, ni les grands gestes ; il loue plus volontiers qu'il ne blâme, et s'il est forcé de blâmer, il ne se laisse pas aller aux paroles blessantes, auxquelles son savoir-vivre répugne autant que sa religion ; il indique son blâme par un mot grave et calme, plus souvent par une intonation ironique, par un clignement de l'œil, par un plissement de la lèvre. Jamais sa conversation n'a le caractère apprêté et raide d'un enseignement, et cependant elle instruit, et l'on n'aura pas vécu dans le commerce de son esprit sans en retirer, en même temps que le plaisir le plus délicat, le plus sérieux profit intellectuel et moral. Tels sont les essais d'Addison : ce sont les causeries attrayantes d'un homme du monde chez qui l'esprit est élevé par le savoir et la raison, et tempéré par la bonté.

Ce qui en fait la grâce toute spéciale, c'est qu'Addison n'a pas à faire effort pour y prendre ce ton affable et bienveillant qui les rendit si efficaces. On sent en les lisant qu'on n'a pas en face de soi un homme qui s'étudie, arrange sa pensée et surveille son langage. L'homme et l'écrivain chez lui ne font pas deux. Tel il est dans son journal, tel il était dans le commerce de la vie. La droiture s'alliait naturellement chez lui à la bonté et à la politesse. J'ai déjà dit quelle estime lui avaient value dans le monde de la politique la sûreté et l'attrait de son caractère ; cette estime était établie sur des fondements si larges et si solides, que dans la débâcle du parti whig qui suivit les émotions du jugement de Sacheverell[2], Addison, sans aucune concession faite à ses adversaires, échappa à l'impopularité qui enveloppa subitement ses amis ; les élections de

1. « Un homme peut paraître instruit sans parler en sentences ; de même que dans ses mouvements il montre qu'il sait danser, encore bien qu'il ne fasse pas d'entrechats. » (*Le Spectateur*, n° 4.)

2. Voy. Lecky, I, p. 51-59.

1710, où tant d'hommes de son parti restèrent sur le carreau, le renvoyèrent à la Chambre des communes; et Swift, qui portait alors aux whigs les sentiments peu tendres qu'un déserteur politique porte d'ordinaire aux amis qu'il est en train d'abandonner, Swift écrivait à Stella : « Les tories l'emportent dans la proportion de six contre un. L'élection de M. Addison a passé facilement et sans conteste; je crois bien que s'il lui prenait envie d'être roi, on ne pourrait guère lui répondre par un refus[1]. » Ces paroles remarquables montrent bien de quelle nature était l'influence toute particulière qu'Addison exerçait sur ses contemporains. C'était une influence toute faite de sympathie communicative; il y avait autour de lui comme une atmosphère de charme et de séduction : quiconque l'approchait était entraîné.

Dans son entourage immédiat, cette influence se manifestait par des sentiments singulièrement profonds d'affection et de respect. Steele avait pour lui une amitié qui allait, nous dit Pope, jusqu'à la vénération[2]. Garth, à son lit de mort, lui envoyait demander s'il fallait croire la religion chrétienne[3]. Tickell, médiocre poète, se trouva inspiré le jour où il écrivit sur son ami mort une des plus belles élégies de la langue anglaise[4]. Un fait particulièrement montrera par quels liens les amis d'Addison lui étaient attachés. Parmi les écrivains qui gravitaient autour de lui était un certain Eustace Budgell, qui était un peu son parent, et à qui il s'était toujours activement intéressé, le faisant vivre à Londres avec lui, lui procurant à ses côtés des fonctions publiques, le faisant collaborer au *Spectateur* et au *Guardian*, s'ingéniant même à lui procurer des succès littéraires qu'il n'aurait certainement pas obtenus sans son assistance amicale[5]. Tant qu'Addison vécut, Budgell eut une vie irréprochable; mais quand son protecteur ne fut plus

1. *Journal to Stella*, 12 oct. 1710.
2. Spence, p. 197.
3. Spence, p. 2, note.
4. Cette élégie est imprimée en tête de l'édition des Œuvres d'Addison que Tickell donna en 1721.
5. Addison remania complètement, ou même écrivit en entier l'épilogue de la tragédie d'Ambrose Philips, *The Distrest Mother;* l'épilogue fut très applaudi et Addison le fit passer comme étant de Budgell seul.

là, il se laissa aller à jouer sur les fonds publics, s'endetta, et descendant rapidement tous les degrés de la pente funeste, tenta de payer ses dettes en faisant un faux. Enfin, découvert, méprisé, ulcéré de remords, le malheureux résolut de terminer sa triste existence en se noyant dans la Tamise. Il y avait dix-huit ans qu'Addison était mort; cependant, malgré tant d'années écoulées, l'infortuné, faisant au dernier moment un retour sur lui-même, songeait encore à Addison qui, s'il avait vécu, eût sans doute empêché sa chute profonde; sa dernière pensée était pour l'ami disparu et pour les marques d'estime qu'il en avait reçues autrefois [1].

Au charme si puissant des qualités morales d'Addison s'ajoutait encore dans les relations du monde le charme de son esprit. L'attrait de sa société était extraordinaire et s'imposait doucement à tous, même aux juges les plus difficiles et aux esprits les moins bien disposés. Il était le « favori » de Mme Steele, laquelle n'avait pas le caractère facile et n'était pas sans voir d'un œil jaloux quelle place Addison tenait dans la vie son mari [2]. Pope, animé contre lui de la plus amère rancune, Pope, l'auteur du portrait d'*Atticus* [3], disait qu'il n'avait jamais connu personne ayant une conversation aussi charmante [4]. Swift, au moment où il était en guerre ouverte avec les whigs et battait froid à Addison, avouait qu'il n'y avait pas d'homme dont la société lui fût à moitié aussi agréable [5]. Lady Montagu disait qu'elle avait connu tous les beaux esprits de son temps, et qu'il n'y avait pas au monde de meilleure com-

1. On trouva sur son bureau un papier où il avait écrit :

> What Cato did, and Addison approv'd
> Cannot be wrong.

Voy. Spence, p. 145; Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectatòr, and Guardian*, III, p. 1-25.

2. Voy. la correspondance de Steele, notamment vol. I, p. 158 et 171.

3. Cet injuste portrait d'Addison est dans l'épître de Pope au Dr. Arburthnot, Œuvres, édit. Warburton, IV.

4. Spence, p. 50.

5. *Journal to Stella*, 14 sept. 1711. — Il disait encore d'Addison que sa conversation en tête à tête était la plus agréable qu'il eût jamais connue; et que dans les nombreuses heures qu'il avait ainsi passées avec lui, ni l'un ni l'autre n'avait jamais souhaité l'arrivée d'une tierce personne (Sheridan, *Life of Swift*, cité par Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian*, III, p. 144).

pagnie que celle d'Addison[1]. Aux yeux de Steele, jouir de sa conversation en tête à tête était un plaisir incomparable; c'était Térence et Catulle réunis, avec un je ne sais quoi d'exquis et de délicieux qui n'appartenait qu'à Addison seul[2]. L'auteur des *Nuits*, Young, disait que lorsque Addison était à son aise, sa parole avait un magnifique courant de pensée et de langage qui enchaînait l'attention de tous[3].

Ces témoignages disent éloquemment à quel point l'auteur du *Spectateur* était naturellement désigné pour mener à bien une œuvre toute de persuasion et de conciliation. Il n'avait qu'à être avec ses lecteurs ce qu'il était avec ses amis pour se faire écouter et aimer d'eux; en écrivant son journal, il agrandissait seulement le cercle. Si délicate que fût la réforme qu'il entreprenait, si susceptibles que fussent les passions qu'il allait trouver sur son chemin, il devait triompher de toutes les difficultés aussi aisément que, dans son entourage, il triomphait des préventions et des mauvais vouloirs. On va juger, en effet, s'il était possible pour les parties en cause de ne pas se laisser gagner à des avis insinués avec une bonne grâce si spirituelle, mise au service de tant de raison.

Voici, par exemple, une réflexion à l'adresse de ceux qui continuent les traditions du règne de Charles II; elle se trouve à la fin de la critique d'une pièce d'Etherege, encore très en vogue au moment où le *Spectateur* paraissait, *Sir Fopling Flutter :*

« D'après l'idée que cette comédie donne du mérite, c'est le cordonnier qui me semble être en réalité le *beau monsieur* de la pièce, car il paraît qu'il est athée, si nous en croyons la marchande d'oranges, qui elle-même est loin d'être le personnage le plus vulgaire de la comédie[4]. Elle dit d'un galant, qui est le compagnon de Dorimant, qu'il n'y a pas dans toute la ville un païen pareil, si ce

1. Spence, p. 232.
2. « I have often reflected, after a Night spent with him apart from all the World, that I had had the Pleasure of conversing with an intimate Acquaintance of *Terence* and *Catullus*, who had all their Wit and Nature heighten'd with Humour, more exquisite and delightful than any other Man over possessed. » (Lettre de Steele à Congreve en tête de *The Drummer* d'Addison.)
3. Spence, p. 355.
4. Le cordonnier, la marchande d'oranges et Dorimant sont des personnages de la comédie d'Etherege.



n'est le cordonnier. » Ses droits à être le héros de l'œuvre apparaissent plus clairement encore dans la description qu'il donne lui-même de la façon dont il vit avec son épouse : « Il n'y a pas un homme dans la ville qui vive plus selon le bon ton avec sa femme que moi ; je ne m'occupe jamais de ses faits et gestes, et elle ne s'inquiète jamais des miens. Nous nous parlons civilement, nous nous haïssons cordialement ; et comme il est vulgaire de coucher et de tremper ensemble (*soak together*), nous avons chacun un lit séparé. » Cette expression de « tremper ensemble » est aussi bonne que si elle était de Dorimant lui-même, et il me semble que, puisque le cordonnier représente la nature sous les couleurs les plus laides que permettent les circonstances, et qu'il est un mécréant convaincu, il est lésé en n'ayant pas sa part du bonheur qui écheoit au héros au dernier acte en récompense de ses mérites[1]. »

Le portrait n'est pas flatté, et ces messieurs ne devaient pas probablement être bien fiers d'être ainsi — pour prix de leurs visées élégantes — comparés à un cordonnier. Mais combien cette ironie est aimable et ingénieuse ! comme elle sait, sans grandes phrases ni mots blessants, dire tout ce qu'elle veut ! Les intéressés pouvaient-ils se rebiffer, et, une fois la lecture commencée, ne pas aller jusqu'au bout ? Et si ailleurs le *Spectateur* revient au même sujet — qu'il a fort à cœur — sur le ton grave et sérieux, sera-t-il possible aux lecteurs les plus prévenus de ne pas insensiblement se laisser prendre à un langage si calme, si mesuré, et qui, sans prétention et sans effort, arrive naturellement à l'éloquence qui s'impose et qui persuade ?

« Je ne connais pas de personnage plus choquant pour la raison, et en même temps présentant à l'imagination une image plus ridicule que ce qu'on appelle un homme d'esprit et de plaisir. Cette définition d'un homme à la mode, employée par quelques-uns avec un mélange de mépris et de raillerie, par d'autres avec un grand sérieux comme une désignation élogieuse, est dans la bouche de quiconque donne quelque part de son temps au monde. Mon ami Will Honeycomb emploie cette expression très fréquemment ; et je n'ai jamais, du récit qui suit généralement la mention qu'il fait d'un de ces individus, pu conclure autre chose que ceci, que son homme d'esprit et de plaisir était un ivrogne trop vieux pour courir les filles, ou un jeune débauché doué de quelque gaieté, qui avait des relations avec vous, recevait de vous de bons offices, et en même temps débauchait votre

1. N° 65.

sœur ou couchait avec votre femme. D'après sa description, un homme d'esprit, pouvant avoir des filles à une couronne pièce, qui lui plaisaient tout autant, était assez fou pour soudoyer des domestiques, former de fausses amitiés, se battre avec des parents; d'après lui, dis-je, le vice simple et ordinaire ne suffisait pas à un homme d'esprit et de plaisir : il aimait mieux laisser de côté l'immoralité facile et à portée, pour avoir la même chose avec la seule addition d'un mensonge certain et d'un meurtre possible. Will trouve que la ville est devenue très triste, parce que nous n'entendons plus autant parler qu'autrefois de ces fats que (sans s'en apercevoir) il décrit comme les plus infâmes coquins qui soient sur terre en ce qui concerne l'amitié, l'amour ou les relations du monde.

Quand le plaisir devient la principale affaire de la vie, il s'ensuit nécessairement qu'il surgit des monstres pareils; une application constante à certaines séductions enlève naturellement toute force à la raison et à la réflexion, et met à leur place une inquiétude générale de la pensée et un prurit constant de désirs déréglés.

Le plaisir, lorsqu'il est le but principal d'un homme, se désappointe lui-même; quiconque s'y applique sans cesse perd la faculté d'en jouir; il lui reste seulement le sentiment qu'il ne peut atteindre ce qu'il désire, et le dégoût de tout le reste. Ainsi les repos d'un homme de plaisir lui pèsent d'un poids qu'on ne voudrait pas infliger au plus vil criminel. Prenez-le lorsqu'il se réveille trop tôt après une débauche, ou déçu dans sa poursuite de quelque femme méprisable et fausse; — il n'y a pas d'homme au monde à qui l'existence soit plus à charge et plus pleine d'ennui. Il ignore les agréables réflexions qui occupent le soir d'une journée bien employée, ou la sérénité et 'entrain qu'on ressent le matin après un sommeil profond ou un paisible repos.....

Vous pouvez, il est vrai, observer dans les hommes de plaisir une certaine complaisance, une absence de sévérité que leur donne l'habitude d'une vie relâchée et insoucieuse; mais dites à l'homme de plaisir vos besoins, vos inquiétudes, vos chagrins secrets, et vous verrez qu'il a abandonné la délicatesse de ses sentiments à ses appétits insatiables. Il sait peu la joie parfaite qu'il perd, pour les satisfactions décevantes qu'il poursuit. Il regarde le plaisir tandis qu'il approche et vient à lui avec l'attrait de désirs ardents, de regards joyeux et de gracieux mouvements; mais il ne remarque pas qu'il laisse derrière lui le désordre, l'impuissance, la honte profonde et le sentiment de l'imperfection. Par lui notre jeunesse est sans gloire et notre vieillesse honteuse.....

Non, il n'y a pas au monde d'occasion où le vice fasse une figure si étrange que lorsque se rencontrent deux vieillards qui ont été associés dans des plaisirs illicites. Dire à une vieille dame édentée qu'elle avait autrefois la bouche bien meublée, ou à un débauché qui a un pied dans la tombe qu'il était autrefois l'admiration de la ville, est une satire au lieu d'un éloge; mais, d'autre part, considérez la vieillesse de ceux qui ont passé leurs jours dans le travail,

l'activité et la vertu, — leur déclin ne les fait paraître que plus vénérables, et les imperfections de leur corps nous semblent comme un malheur pour la société, qui devrait pouvoir les garder plus longtemps[1].

J'ai dit qu'Addison tient la balance égale entre les opinions extrêmes. Après avoir montré comment il parle aux débauchés, j'ai donc à faire voir comment il s'adresse aux rigoristes. Cette fois je citerai, non plus des fragments, mais un numéro complet de son journal, afin qu'on puisse juger de la façon dont est composé un *Spectateur*. Je pense d'ailleurs qu'on me pardonnera aisément de faire ces longues citations, et de laisser la parole à Addison, au lieu de la conserver moi-même.

« Il y a environ un siècle, c'était la mode en Angleterre pour quiconque voulait passer pour religieux de mettre autant de sainteté que possible sur sa figure et en particulier de s'abstenir de toute apparence de gaieté et d'enjouement, lesquels étaient regardés comme les marques d'un esprit charnel. Le *saint* avait une physionomie sombre et généralement rongée par la tristesse et la mélancolie. Un gentleman, qui naguère était un grand ornement du monde savant, m'a diverti plus d'une fois en me racontant la réception que lui fit un très célèbre ministre indépendant, qui était dans ces temps à la tête d'un collège. Le gentleman en question était alors un jeune aventurier dans la république des lettres, et, nouvellement lesté, en vue de l'Université, d'une bonne cargaison de latin et de grec. Sa famille voulut qu'il tentât la fortune à une élection qui se préparait au collège dirigé par le ministre indépendant dont je viens de parler. Le jeune homme, selon la coutume, se présenta chez lui afin d'être examiné. Il fut reçu à la porte par un domestique appartenant à cette race lugubre d'êtres humains qui était alors à la mode, et conduit, en grand silence et avec un grand sérieux, à une longue galerie assombrie en plein midi et éclairée par une lumière unique. Après quelques minutes d'attente dans ce lieu mélancolique, on l'introduisit dans une pièce tendue de noir, où il passa quelque temps, le plus agréablement qu'il put, à regarder la lueur incertaine d'une bougie ; enfin le directeur du collège arriva, sortant d'une pièce intérieure, avec une demi-douzaine de bonnets de nuit sur sa tête, et une horreur religieuse sur son visage. Le jeune homme se mit à trembler ; mais sa frayeur s'accrut lorsque, au lieu de lui demander quels progrès il avait faits dans ses études, on l'examina pour savoir s'il abondait en grâce. Son latin et son grec ne lui servirent de rien ; on lui demanda uniquement de rendre compte de l'état de son âme, s'il était du nombre des élus, à quelle occasion il s'était converti, quel jour

1. N° 151. — Voy. aussi le n° 358.

du mois et à quelle heure du jour, comment sa conversion s'était opérée, et quand elle s'était achevée. Tout l'examen fut résumé en une seule petite question : Était-il préparé à la mort? Le pauvre garçon, qui avait été élevé par d'honnêtes parents, perdit la tête de terreur en face d'une procédure si solennelle et de la conclusion de cet interrogatoire effrayant; il s'échappa de cette maison de deuil, et jamais on ne put le décider à se présenter une seconde fois à l'examen : il ne se sentait pas capable d'en endurer les terreurs[1].

Encore que ces formes générales et ces dehors de religion soient assez passés de mode chez nous, il y a bien des gens qui, ayant l'âme naturellement triste, ou par suite de fausses idées de piété, ou par faiblesse d'esprit, aiment à vivre ainsi malheureux, et se donnent en proie au chagrin et à la mélancolie. Des craintes superstitieuses et des scrupules sans fondement les excluent des plaisirs de la société et de tous ces amusements du monde qui sont non seulement innocents mais louables; comme si la gaieté était faite pour les réprouvés, et l'enjouement de l'âme refusé à ceux-là seuls qui y ont vraiment droit.

Sombrius est un de ces fils de la tristesse. Il se croit obligé en son âme et conscience d'être lugubre et désolé. Il regarde un accès de rire comme une violation des promesses de son baptême; une innocente plaisanterie le fait frémir comme un blasphème. Dites-lui que quelqu'un vient de recevoir un titre honorifique, il lève les mains et les yeux au ciel; décrivez devant lui une cérémonie publique, il secoue la tête; montrez-lui un brillant équipage, il se récrie. Tous les petits ornements de la vie sont pour lui des pompes et des vanités. La jeunesse le scandalise parce qu'elle est vive, l'enfance parce qu'elle est enjouée. Il assiste à un baptême ou à un mariage comme à un enterrement, soupire à la conclusion d'une joyeuse histoire, et devient pieux quand le reste de la compagnie s'égaye. Après tout, Sombrius est un homme religieux, et se serait très bien comporté s'il avait vécu à un moment où le christianisme était persécuté.

Je ne me permettrais pas d'accuser de pareils hommes d'hypocrisie, comme on le fait trop souvent; c'est là un vice que, à mon avis, celui-là seul qui sait le secret de nos cœurs doit prétendre découvrir chez un autre, là où il n'y a pas de preuves qui valent une démonstration. Au contraire, comme il y a beaucoup de personnes excellentes sur qui pèse cette habituelle tristesse, elles méritent plutôt notre compassion que nos reproches. Je crois cependant qu'elles feraient bien de considérer si une pareille manière d'être ne détourne pas les hommes de la vie religieuse, en la représentant comme un état insociable qui supprime toute joie et toute gaieté, assombrit la face de la nature et détruit jusqu'au bonheur de vivre.

1. Ce récit n'est pas une invention d'Addison. L'entrevue eut réellement lieu, telle qu'il la décrit, entre le Dr. Goodwin, président de *Magdalen College*, à Oxford, et le jeune Anthony Henley, qui fut un des collaborateurs du *Babillard*. Voy. N. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian*, III, p. 340-347.

J'ai déjà, dans des numéros précédents[1], montré combien la religion conduit à la bonne humeur et comment une semblable disposition d'esprit est non seulement la plus douce, mais aussi la plus louable chez une personne vertueuse. En un mot, ceux qui représentent la religion sous un jour si peu aimable ressemblent aux émissaires envoyés par Moïse à la découverte de la Terre promise, lorsque, par leurs rapports, ils découragèrent le peuple de l'idée d'y entrer. Ceux qui nous montrent la joie, le contentement, la bonne humeur, qui sont le résultat naturel de cet heureux état, sont comme les émissaires qui rapportèrent avec eux les grappes de raisin et les fruits délicieux qui devaient inviter leurs compagnons à entrer dans l'agréable pays qui les produisait.

Un éminent auteur païen[2] a écrit un discours pour montrer que l'athée, qui nie Dieu, le déshonore moins que l'homme qui reconnaît son existence, mais en même temps le croit cruel, difficile à satisfaire, et terrible au genre humain. Pour ma part, dit-il, j'aimerais mieux qu'on dît de moi qu'il n'a jamais existé d'homme du nom de Plutarque, que si l'on devait dire que Plutarque était méchant, capricieux ou inhumain.

Si nous en croyons nos logiciens, l'homme se distingue de toutes les autres créatures par la faculté de rire. Il a un cœur capable de gaieté et qui y est naturellement disposé. Le rôle de la vertu n'est pas de supprimer nos sentiments, mais de les régler. Elle peut modérer la gaieté et la contenir, mais n'a jamais eu pour but de la bannir du cœur de l'homme. La religion resserre le cercle de nos plaisirs, mais elle le laisse assez large pour que ses adeptes puissent s'y déployer librement. La contemplation de l'Etre suprême et la pratique de la vertu sont en elles-mêmes si loin d'exclure de nos cœurs tout contentement, qu'elles en sont, au contraire, des sources perpétuelles. En un mot, le vrai esprit religieux, en donnant le calme à l'âme, la réjouit en même temps; il bannit, à vrai dire, toute légèreté de conduite et tout plaisir vicieux et dissolu, mais en échange, il remplit l'esprit d'une sérénité perpétuelle, d'une bonne humeur constante et d'une disposition habituelle à rendre heureux les autres, aussi bien qu'à être heureux soi-même[3].

Autour de ces graves sujets de religion et de moralité, Addison groupe heureusement l'examen des principaux devoirs de

1. Entre autres les n°s 302 et 381.

2. Plutarque : Περὶ Δεισιδαιμονίας.

3. N° 494, avec cette épigraphe : *Ægritudinem laudare, unam rem maximè detestabilem, quorum est tandem Philosophorum?* Cic. — Voyez un autre aspect du même sujet traité au n° 354; cette fois c'est le portrait d'une bigote. Voyez aussi la première lettre du n° 46, et le n° 201, où je relève cette phrase : « Les deux grandes erreurs dans lesquelles une dévotion mal entendue peut nous entraîner sont l'exaltation et la superstition. »

la vie, et il les expose avec le même bon sens élevé. On tirerait aisément de son journal tout un code de morale pratique[1]. Tout particulièrement le mariage[2], bafoué et livré au ridicule, l'éducation, l'instruction[3], si négligées encore[4], arrêtent longuement son attention. A côté de ces grandes questions, il

1. M. M. L. Mézières a tiré des œuvres d'Addison, particulièrement du *Spectateur*, un recueil qu'il a pu justement intituler *Encyclopédie morale*. Voyez ma Bibliographie.

2. N[os] 149, 170, 171, 203, 261, 299, 364, 437, 479, 482, 486, 490, 500, 520, 522, 525. — « Rien n'indique plus un siècle dégénéré et vicieux, dit-il, au n° 261, que de voir le mariage communément tourné en ridicule. »

3. N[os] 66, 215, 307, 353, 426, etc. Le n° 215 commence par un très beau morceau sur l'éducation : « Je considère l'âme humaine sans éducation comme le marbre dans la carrière, qui ne montre aucune de ses beautés intérieures, tant que l'art du marbrier n'en a pas fait ressortir les couleurs, n'en a pas poli la surface, n'en a point découvert toutes les nuances, les taches et les veines qui lui servent d'ornement. De même l'éducation, quand elle met en œuvre une âme généreuse, produit au grand jour tous les talents, les vertus et les perfections qui, sans son secours, ne seraient jamais sortis de leur obscurité.

« Si le lecteur me permet de lui présenter si tôt une image nouvelle, je me servirai, pour montrer la force de l'éducation, du même exemple qu'emploie Aristote pour expliquer sa doctrine des forces substantielles, quand il nous dit qu'une statue est cachée dans un bloc de marbre, et que l'art du statuaire se borne à élaguer la matière superflue, et à la débarrasser d'une enveloppe grossière. La figure est dans le bloc, et le sculpteur ne fait que l'en tirer. L'éducation est à l'âme humaine ce que la sculpture est au bloc de marbre. Le philosophe, le saint ou le héros, le sage, l'homme de bien ou le grand homme, sont fort souvent cachés et ensevelis dans tel plébéien, qu'une éducation convenable eût tiré de l'oubli et rendu à la lumière. » (Traduction M. L. Mézières, *Leçons anglaises de littérature et de morale*. Paris, 1826, I, p. 300.) — Locke avait, en 1693, publié son *Essai sur l'éducation*. A la suite de Locke, Addison devance Rousseau pour recommander aux mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfants (n° 246). Dans les n[os] 157 et 168, il écrit, contre l'emploi des châtiments corporels dans l'éducation, des pages dont ses compatriotes pourraient encore profiter aujourd'hui.

4. « Il est un peu dur, disait Swift, de voir que pas une fille de gentleman sur mille ne peut arriver à lire ou à comprendre sa langue maternelle ou à juger des livres les plus simples qui sont écrits dans cette langue, ainsi que peut s'en assurer quiconque a la patience de les écouter lorsqu'elles sont disposées à ânonner une pièce de théâtre ou un roman : le moindre mot qui sort un peu de l'ordinaire ne manque pas de les déconcerter. » (*A Letter to a very Young Lady on Her Marriage. Œuvres*, édit. W. Scott, IX, p. 208.)

Steele recommandait en ces termes une grammaire anglaise : « J'enjoins à toutes mes correspondantes d'acheter et d'étudier cette grammaire, afin que leurs lettres soient un peu moins énigmatiques ; et à tous mes correspondants aussi, qui me comblent à plaisir de mauvaise orthographe et de mauvais anglais, sous peine de voir leurs épîtres exposées telles quelles dans mes élucubrations » (Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian*, III, p. 348-349.)

sait aussi que l'existence humaine se compose d'une foule de petites questions qui, se représentant sans cesse et partout, ont par là une sérieuse importance. Il n'oublie donc pas les convenances, les bienséances, et ces formes journalières de la politesse qui contribuent tant à la dignité et à l'agrément de la vie [1]. En un mot, sur tous les points où il lui semble qu'il y ait une erreur à dissiper, un travers à redresser, un progrès à accomplir, si minime qu'il soit, il veille comme une sentinelle vigilante, combattant les préjugés, depuis le duel jusqu'aux superstitions vulgaires [2], attentif, comme il le dit lui-même, à « reprendre ces vices qui sont trop insignifiants pour les sévérités de la loi et trop bizarres pour que la chaire en connaisse [3] ».

Toutefois on se tromperait grandement si l'on pensait que le *Spectateur* n'est qu'un long recueil monotone d'enseignements de morale et de savoir-vivre. Bien au contraire, et c'est ici qu'est l'originalité d'Addison comme moraliste. D'ordinaire ses confrères signalent les maux dont souffrent les mœurs de leur temps, en exposent les causes, les effets et les dangers avec plus ou moins de justesse et de vigueur, et s'en tiennent là. Addison va plus loin : il ne lui suffit pas d'indiquer où est la maladie, il indique aussi et il fournit le remède.

Ce remède, on l'a déjà compris, c'est le plaisir. Au plaisir, maladroitement proscrit par le puritanisme, et déshonoré par les gens de la Restauration, il faut rendre sa place dans la vie sociale; en dépit de ses ennemis, en dépit surtout de ses amis, il faut le réhabiliter. Dans le plaisir, bien et largement compris, dans le plaisir délicat et intelligent, la raideur puritaine trouvera une détente nécessaire [4], et le soi-disant beau monde un

1. Nos 100, sur les relations du monde; 104, sur le décorum; 148, sur les menues transgressions du décorum; 155, sur les conversations trop libres; 302, sur la toilette négligée des femmes dans leur intérieur; 371, contre les jurons; 430, sur les libertés que quelques gens mariés prennent dans le monde; 503, sur la mauvaise tenue à l'église; 508, sur la manière d'être de quelques hommes avec les femmes; 242, 533, contre les gens qui parlent librement dans les voitures publiques; etc., etc.

2. Nos 84 et 97, contre le duel; 7, contre les superstitions bourgeoises; 505, contre les prédictions. — Cependant il y a des préjugés qu'il partage : il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas des revenants et des sorciers (nos 110 et 117).

3. No 34.

4. « Des plaisirs et des divertissements quelconques sont absolument né-

dérivatif salutaire et durable à ses amusements grossiers et abjects[1]; une fois que les uns auront par lui consenti à s'assouplir, que par lui les autres auront été tirés de leur bourbier, le plus difficile sera fait. Aussi le *Spectateur*, après avoir, avec autant de chaleur que ses prédécesseurs,—quoique d'un autre ton et avec plus de mesure, — attaqué la licence des pièces à la mode[2], se garde bien de demander la suppression du théâtre[3]; il veut seulement le modifier, l'épurer, et il y envoie ses concitoyens comme à « un noble divertissement »[4]. Et de même, tout ce qui peut fournir à l'esprit et au corps un délassement agréable, la lecture[5], la musique[6], la danse[7], la conversation[8], la peinture[9], il ne cesse de le recommander à ses lecteurs. Lui-même, prêchant d'exemple, veut que son journal, tout en leur fournissant d'utiles enseignements, soit aussi pour eux une récréation; non content d'égayer sans cesse ses leçons — déjà si aimables en elles-mêmes — par d'amusantes

cessaires pour soulager nos esprits et nos corps d'une attention et d'un travail trop constants » (n° 258). « Les deux grands ornements de la vertu, qui la montrent sous son plus favorable jour et la rendent tout à fait aimable, sont la gaieté et la bonté... Toutes deux sont nécessaires à une âme vertueuse, pour écarter la mélancolie des sérieuses pensées qui l'occupent, et pour empêcher sa haine naturelle pour le vice de s'aigrir et de se tourner en une humeur rigoureuse et prompte à censurer » (n° 284). « Un homme qui est tempérant, généreux, vaillant, chaste, fidèle et honnête, peut, en même temps, avoir de l'esprit, de la gaieté, du savoir-vivre et des manières élégantes » (n° 51).

1. « La délicatesse dans les plaisirs est le premier pas que font les gens de qualité dans la direction de la vertu » (n° 370). Aussi il attaque les expéditions nocturnes des Mohocks, n°s 324, 332, 335, etc.; l'abus de la boisson, n° 474; les spectacles brutaux, n° 436; etc.

2. J'ai cité plus haut sa critique de la comédie d'Etherege, *Sir Fopling Flutter*. — Voyez aussi les n°s 51, 446, etc.

3. Steele disait nettement à Cibber : « To talk of suppressing the Stage, because the Licentiousness, Ignorance, or Poverty, of its former Professors may have abus'd the proper Ends of its Institution, were, in Morality, as absurd a Violence, as it would be in Religion to silence the Pulpit, because Sedition or Treason has been preach'd there. » (Cibber, dédicace de *Ximena*.)

4. N° 141. — Voyez aussi le n° 370.

5. N°s 37, 80, 92, etc.

6. N° 405; il la recommande même dans les églises, en opposition avec les idées puritaines.

7. N° 67.

8. N°s 68, 138, 409.

9. N°s 83, 226, 244.

anecdotes et par des observations spirituelles[1], il donne souvent des numéros entiers qui sont de purs divertissements pour l'esprit, et ce n'est pas dans ces numéros que se rencontrent ses moins heureuses inspirations. On en jugera par un spécimen :

« Will Honeycomb, qui aime à faire voir à l'occasion le petit bagage de savoir qu'il a amassé, nous disait hier au club qu'il pensait qu'il y avait beaucoup à dire en faveur de la transmigration des âmes, et que les pays de l'Orient aujourd'hui encore croyaient à cette doctrine. Sir Paul Rycaut, ajouta-t-il, nous parle de mahométans charitables qui achètent la liberté des petits oiseaux qu'ils voient prisonniers dans des cages, et croient qu'ils ont autant de mérite à faire cela que nous en aurions ici à racheter un de nos compatriotes captif à Alger. Il faut que vous sachiez, disait Will, que leur raison est qu'ils considèrent tout animal comme un frère ou une sœur déguisé; et par suite se croient obligés d'étendre leur charité jusqu'à eux, encore qu'ils se trouvent réduits à une si humble condition. Il vous diront, disait Will, que l'âme d'un homme, lorsqu'il meurt, passe immédiatement dans le corps d'un autre homme ou de quelque animal auquel il ressemblait par son caractère ou sa fortune lorsqu'il était parmi nous. »

Comme je me demandais où allait aboutir cet étalage de savoir, Will nous dit que Jack Freelove, qui est un garçon à idées originales, faisait la cour à une de ces dames qui donnent toute leur affection à des perroquets, à des singes et à des bichons. Allant un matin lui rendre visite, il écrivit une très jolie épître fondée sur cette idée de la transmigration des âmes. Jack, nous dit-il, fut conduit dans le salon, où il s'amusa un instant à jouer avec le singe favori, qui était enchaîné à l'une des fenêtres; puis enfin, apercevant une plume et de l'encre, il écrivit la lettre suivante à sa maîtresse dans la personne du singe; et comme elle ne descendit pas aussitôt qu'il l'espérait, il laissa la lettre près de la fenêtre et alla à ses affaires.

La dame, entrant peu de temps après dans le salon, et voyant le singe regarder un papier avec beaucoup d'attention, le prit, et elle n'est pas encore bien sûre, nous dit Will, si c'est Jack qui l'a écrit ou le singe.

« Madame,

» N'ayant pas le don de la parole, j'ai longtemps attendu en vain une occasion favorable de me faire connaître de vous; et ayant aujourd'hui à ma disposition une plume, de l'encre et du papier, j'en profite avec joie pour vous donner par écrit mon histoire, que je ne saurais

1. Voyez, entre autres, les nos 491, 509, 535.

vous faire connaître de vive voix. Sachez donc, Madame, qu'il y a environ mille ans j'étais un brahmane indien, et versé dans tous ces secrets mystérieux que votre philosophe européen Pythagore apprit, dit-on, de notre confrérie. J'avais si bien, par mon grand savoir dans les sciences occultes, gagné les bonnes grâces d'un génie avec qui j'avais l'habitude de converser, qu'il me promit de m'accorder tout ce que je lui demanderais. Je désirai que mon âme ne passât jamais dans le corps d'une bête brute; mais cela, me dit-il, n'était pas en son pouvoir. Je le priai alors de m'accorder que, par quelques transformations qu'il m'arrivât de passer, je garderais toujours ma mémoire et aurais conscience d'avoir vécu en différents animaux. Il me dit que cela était en son pouvoir, et me promit, en conséquence, sur sa parole de génie, qu'il m'accorderait ce que je demandais. A partir de ce moment je vécus d'une façon si irréprochable que je fus fait président d'un collège de brahmanes, fonction dont je m'acquittai avec grande intégrité jusqu'au jour de ma mort.

» Je passai alors dans un autre corps humain, et je m'y acquittai si bien de mon rôle que je devins premier ministre d'un prince qui régnait sur les bords du Gange. J'y vécus en grand honneur pendant plusieurs années; mais par degrés je perdis toute l'innocence du brahmane, obligé que j'étais de piller et d'opprimer le peuple pour enrichir mon souverain; enfin je devins si odieux que mon maître, pour regagner les sympathies de ses sujets, me perça le cœur d'une flèche, un jour que je le haranguais à la tête de son armée.

» A ma transformation suivante, je me trouvai dans les bois sous la forme d'un chacal, et m'engageai bientôt au service d'un lion. Je jappais près de son antre vers minuit, heure à laquelle il se réveillait pour aller chercher sa proie. Il allait toujours derrière moi, et quand j'avais abattu à la course un chevreuil bien en chair, une chèvre sauvage ou un lièvre, après qu'il s'en était bien régalé lui-même, il me jetait de temps en temps un os à demi rongé seulement, pour m'encourager; mais un jour que j'avais été malheureux dans deux ou trois chasses, il me donna de colère un tel coup de mâchoire que j'en mourus.

» Dans le changement que je subis ensuite, je me trouvai de nouveau sur deux jambes, et je devins percepteur des impôts dans l'Inde; mais m'étant rendu coupable de grandes prodigalités, et ayant épousé une coquine de femme dépensière, je m'endettai de façon si fâcheuse que je n'osais plus me montrer. Je n'avais pas plus tôt mis le pied hors de chez moi que j'étais arrêté par une personne ou une autre qui me guettait. Un soir que je m'étais hasardé à sortir à la brune, je fus saisi et entraîné dans un cachot, où je mourus quelques mois après.

» Mon âme entra ensuite dans un poisson volant, et dans cet état mena la vie la plus triste pendant six années. Plusieurs poissons de proie me poursuivaient quand j'étais dans l'eau; et si je me servais de mes ailes, j'étais à peu près sûr d'avoir une bande d'oiseaux à mes

trousses. Un jour que je volais au milieu d'une flotte de vaisseaux anglais, j'aperçus une énorme mouette qui apprêtait son bec et planait juste au-dessus de moi : je plongeai dans l'eau pour lui échapper, et tombai dans la gueule d'un énorme requin qui m'engloutit en un clin d'œil.

» Quelques années plus tard je fus, à ma grande surprise, banquier dans *Lombard-Street;* et me rappelant combien j'avais jadis souffert de la pénurie d'argent, je devins si rapace et si avare, que toute la ville cria haro sur moi. J'étais à voir un malheureux petit vieux, car je m'étais pour ainsi dire affamé moi-même, et je n'avais que la peau et les os quand je mourus.

» Je fus ensuite très ému et très surpris de me trouver réduit à n'être qu'une fourmi. J'étais fort affligé de jouer un rôle si insignifiant, et me demandai si un jour ou l'autre je ne pourrais pas devenir une mite imperceptible, dans le cas où je ne changerais pas ma manière de vivre. Je m'appliquai donc avec un grand zèle aux soins qui m'étaient échus, et je passais généralement pour la meilleure ménagère de toute la fourmilière. Je fus enfin attrapé, un jour que je cheminais pliant sous le faix d'un fardeau pesant, par un affreux moineau qui vivait dans le voisinage, et qui avait auparavant fait de grands ravages dans notre république.

» J'améliorai alors un peu ma condition, et je vécus tout un été sous la forme d'une abeille; mais fatigué de la vie pénible et parcimonieuse que j'avais dû mener dans mes deux dernières transmigrations, je tombai dans l'excès contraire et devins frelon. Un jour que je menais une troupe à l'attaque d'une ruche, nous fûmes si chaudement reçus par l essaim qui la défendait que nous restâmes presque tous sur le carreau.

» Je pourrais vous raconter bien d'autres transformations par lesquelles je passai; comment je fus un débauché à la mode, et fis ensuite pénitence pendant dix ans dans le corps d'un cheval hongre; et aussi comment je fus un tailleur, une crevette et une mésange. Sous cette dernière forme, je fus tué pendant les congés de Noël par un jeune babouin qui éprouva le besoin d'essayer sur moi son fusil neuf.

» Mais je passerai sous silence ces périodes, et d'autres, de mon existence, pour vous rappeler le jeune élégant qui vous fit la cour il y a environ six ans. Il vous souvient, Madame, comme il était assidu aux bals masqués, comme il dansait, et chantait, et s'y prenait de mille façons pour gagner vos bonnes grâces; et comment enfin il fut emporté par un rhume qu'il prit sous votre fenêtre un soir qu'il vous donnait une sérénade. Ce jeune homme auquel vous fûtes alors si cruelle, c'était moi. Peu de temps après avoir quitté son malheureux corps, je me trouvai sur une colline en Éthiopie, où je vécus sous la forme grotesque que j'ai actuellement, jusqu'au jour où je fus attrapé par un employé de la factorerie anglaise, et envoyé en Grande-Bretagne. Je n'ai pas besoin de vous dire comment je suis venu entre vos mains. Vous voyez, Madame, que ce n'est pas la première fois que vous me tenez dans vos chaînes : je suis cependant fort heureux dans

ma présente captivité, vu que vous m'accordez souvent ces baisers et ces caresses pour lesquels j'aurais donné le monde lorsque j'étais homme. J'espère que cette découverte de mon identité ne tournera pas à mon désavantage, et que vous continuerez vos faveurs accoutumées à

» Votre très humble et très dévoué serviteur,

» PUGG.

» *P. S.* Je conseille à votre petit chien barbet de se garer de moi; car, comme je le considère comme le plus formidable de mes rivaux, je pourrais bien un jour ou l'autre lui donner un coup de dent qui ne lui fera pas plaisir [1]. »

Le *Spectateur* offre souvent à ses lecteurs des morceaux pareils, croyant avoir rendu quelque service à leur éducation morale s'il a fourni à leur esprit une récréation délicate et de bon aloi. Mais ce n'est pas tout. Pour que les plaisirs auxquels Addison veut rendre leur droit de cité prennent possession d'une manière complète et assurée, il s'attache à en expliquer et à en faire comprendre l'attrait et la valeur; en un mot,—et c'est là une partie bien intéressante de son œuvre, — il entreprend de faire l'éducation intellectuelle de ses compatriotes.

On peut dire qu'il a inauguré pour eux la critique littéraire. J'ai déjà indiqué que les premières tentatives qui comptent dans cette voie étaient venues de Dryden; mais Dryden n'avait pas poussé plus loin que quelques petits traités sur des points particuliers, choisis selon l'inspiration ou l'intérêt du moment, sans idée d'ensemble, sans but précis et sans suite. Du reste, écrivant pour le monde léger de la cour, pour des lecteurs peu susceptibles de réflexion et d'attention soutenue, il avait dû chercher à plaire plutôt qu'à instruire; ses dissertations, plus élégantes que solides, n'avaient pas eu et n'avaient pas voulu avoir une action bien étendue ni bien profonde; l'ambition la plus haute de l'auteur était satisfaite lorsqu'il avait fourni quelque matière nouvelle aux aimables conversations des Sedley, des Dorset, des Mulgrave et de leurs semblables [2]. L'auditoire

1. N° 343. — Voyez aussi, au n° 78, l'amusante pétition de *who* et de *which*, et au n° 80 la réponse de *that*.

2. Il y avait bien eu depuis *The Tragedies of The last Age consider'd...*, 1678, et *A Short View of Tragedy...*, 1693, par Thomas Rymer (voy. ma Bi-

d'Addison était moins étroit et de tempérament moins futile; lui-même avait de son rôle d'écrivain une idée autre que son prédécesseur; — aussi, en venant à son tour cultiver ce champ où Dryden avait tracé un premier sillon, il apporta à sa tâche des visées plus vastes et plus sérieuses. Il n'eut pas devant les yeux la cour seule, mais toute la société, et dans toute la société il voulut ouvrir les esprits aux choses littéraires; — mieux encore qu'ouvrir les esprits, former les jugements, faire réfléchir, munir ses lecteurs d'idées générales; autrement dit, il se mit en devoir de leur faire en quelque sorte un cours d'esthétique et de littérature. Non pas certes *ex cathedrâ*, en remontant aux origines premières et avec des théories dogmatiquement et longuement développées; l'étendue limitée de son journal, la nouveauté des sujets pour la plupart de ses lecteurs [1], s'y opposaient; et d'ailleurs en aucune matière il n'aimait à disserter. Ses leçons littéraires, disséminées dans le *Spectateur*, ont une allure plus modeste : comme ses leçons de morale, elles sont simples et pratiques; son objet n'est pas tant de donner à ceux qui le lisent un savoir complet et minutieux, que du goût et la faculté de jouir comme il convient des plaisirs délicats auxquels il les convie [2]. Cependant, en revenant à diverses reprises sur les mêmes questions, d'un numéro à un autre numéro, il leur en fait faire petit à petit le tour, et parvient assez vite à leur fournir un bagage respectable de notions littéraires. Il leur expose, brièvement et sans pédantisme, les règles principales qui doivent, selon lui, présider

bliographie), et surtout les Essais de Sir William Temple : I. *Upon* Antient *and* Modern Learning. II. *Upon* the Gardens *of* Epicurus [dans le corps du volume, cet essai porte la date 1685]. III. *Upon* Heroick Virtue. IV. *Upon* Poetry. (*Œuvres*, I, p. 147 et suiv.) Mais c'était encore là de la littérature qui ne dépassait pas un cercle assez restreint de lettrés et de gens du monde.

1. Le *Spectateur* était tellement une innovation sous ce rapport, qu'on lui reprochait de « prostituer » la science et d'en faire « une fille des rues » (n° 379).

2. « Comme le but principal de ces spéculations est de bannir le vice et l'ignorance du territoire de la Grande-Bretagne, je m'efforcerai autant que possible d'établir parmi nous le goût de la littérature polie » (n° 58). — Dans la dédicace de son premier volume, il parle de son journal comme d'une œuvre « qui s'efforce de cultiver et de polir la vie humaine, en encourageant la vertu et le savoir, et en recommandant tout ce qui peut être ou un avantage ou un ornement pour la société ».

aux différents genres de composition [1], les avertit quand il croit que leur admiration ou leur engouement fait fausse route [2], les met en garde contre les défauts spécieux, leur indique [3] des lectures à faire [4], et surtout, avec une sympathie communicative et libérale qui n'exclut aucune nation et aucune époque, il leur signale les grandes œuvres de tous les pays et de tous les temps [5], leur fait faire connaissance avec elles, les met en état d'en apprécier et d'en goûter dignement les beautés [6]. D'un bout à l'autre de son journal, il ne perd jamais de vue cette partie de son enseignement; sous une forme ou sous une autre, directement ou indirectement, il y revient sans cesse, et il n'y a guère de sujet où il ne trouve occasion d'introduire, toujours à propos, soit un rapprochement ou un fait littéraire, soit une heureuse citation. Nourri de l'éducation classique, constamment entretenue et accrue par la lecture et la conversation, sa mémoire ne le laisse jamais au dépourvu; à point nommé, elle lui fournit l'auteur et le passage dont il a besoin, sans jamais lui faire défaut. Je n'en veux pour preuve que ces épigraphes latines et grecques qu'il met régulièrement en tête de chacun de ses numéros, et au moyen desquelles il

1. Voyez ce qu'il dit de la tragédie dans les nos 39, 40, 41, 42. Ses articles sur Milton dont il est question plus loin donnent les règles du poème épique.

2. Voyez notamment les articles contre le faux esprit, nos 58, 59, 60, 61, 62, 63.

3. Surtout à ses lectrices, nos 37, 92, 95.

4. « Nous goûtons le plus grand plaisir que nos esprits soient capables de ressentir avec calme, lorsque nous lisons des pensées sublimes exprimées par des hommes de grand génie et de grande éloquence » (no 146). — Voyez aussi ses articles sur les plaisirs de l'imagination, nos 411 à 421.

5. Il suffit de consulter un index du *Spectateur* pour voir combien est étendu et varié le champ de ses études littéraires. Je signalerai seulement quelques numéros consacrés à des œuvres récentes, et qui sont les premiers articles de critique littéraire publiés en Angleterre : le no 253, sur l'*Essai sur la critique* de Pope, qui venait de paraître; le no 290, écrit après la représentation de *The Distrest Mother*, d'Ambrose Philips; le no 400, sur les *Pastoral Verses* du même auteur; le no 523, sur la *Miscellany* de Pope et de Philips.

6. « Les jugements que j'ai jusqu'ici publiés ont été écrits avec l'intention plutôt de découvrir des beautés et des mérites dans les écrivains de mon temps, que de faire voir leurs défauts et leurs imperfections » (no 262). — « C'est une très honnête action de s'employer à faire paraître le mérite des autres, et je n'éprouve aucun scrupule à dire que j'ai cette disposition d'esprit autant qu'homme au monde » (no 532).

fait passer sous les yeux de ses lecteurs une riche et instructive collection de citations intéressantes et jamais banales [1].

Dans ces conseils littéraires d'Addison, le théâtre, dont il fait tant de cas, n'est naturellement pas oublié. Pour en faire le « noble divertissement » qu'il rêve, il a bien des réformes, bien des améliorations à réclamer, et les vives critiques que j'ai déjà signalées contre la licence de la comédie ne sont pas, tant s'en faut, les seules qu'il ait à formuler; il a aussi, au point de vue artistique, bien des réserves à faire sur les œuvres dramatiques de son temps, et il les indique avec une singulière justesse de vues. Il y a plaisir, lorsqu'on vient d'étudier le théâtre de la Restauration, à l'entendre protester avec son esprit habituel contre les tragédies rimées [2] et les *rants* ridicules dont avaient tant abusé les Lee et les Dryden [3], contre les épilogues gais terminant les pièces dramatiques [4], surtout contre l'abus de la mise en scène et du costume [5]. A tout ce clinquant de mauvais aloi, il oppose les beautés plus solides et plus régulières du théâtre grec, et de notre théâtre français qu'il devait lui-même imiter, le jour où il voulut être poète tragique, dans son *Caton*.

Il lui oppose aussi autre chose; et, en effet, quelques services qu'Addison ait rendus à ses contemporains en les initiant à des notions qui étaient jusque-là restées le privilège de quelques-

1. « Quand j'ai fini une de mes spéculations, j'ai l'habitude de chercher quel est l'auteur ancien qui a parlé du sujet que je traite. Par ce moyen je trouve quelque pensée célèbre sur ce sujet, ou une de mes pensées exprimée en meilleurs termes, ou quelque comparaison qui éclaire ce que je veux dire. C'est là ce qui donne naissance à la devise de mes spéculations; et je la prends dans les poètes plutôt que chez les prosateurs, parce que les premiers donnent un meilleur tour à une pensée, et, en l'exprimant en peu de mots et en nombres harmonieux, la rendent plus aisée à retenir. Mon lecteur est ainsi assuré de trouver au moins une bonne ligne dans chaque numéro de mon journal » (n° 221).

2. N° 39.

3. N° 40.

4. N°s 338 et 341.

5. Je voudrais montrer par un exemple au moins quel est, dans ces sujets, le ton de sa critique : « Aristote observe que le commun des auteurs tragiques s'efforce de faire naître la terreur et la pitié dans l'âme des auditeurs, non par des sentiments et des expressions convenables, mais par l'habillement des acteurs et les décors du théâtre. Il y a quelque chose de fort ridicule en ce genre sur la scène anglaise. Quand l'auteur a envie de nous terrifier, il tonne; quand il veut nous attrister, le théâtre s'assombrit. Mais



uns, si opportuns et si sensés que soient ses préceptes littéraires, il a encore comme critique d'autres mérites, parmi lesquels il faut citer, à son grand honneur, celui d'avoir aidé à retrouver les titres littéraires de son pays, et d'avoir été un des instigateurs d'une sorte de renaissance anglaise. Je m'explique. Depuis la Restauration, les œuvres qui aujourd'hui encore restent les plus grandes du génie anglais avaient été délaissées, et, on peut le dire, oubliées de l'Angleterre; les motifs politiques et religieux, la culture française mise à la mode par Charles II, les goûts frivoles, tout avait aidé à couvrir d'un épais voile d'oubli toutes les plus belles productions où ce génie s'était épanoui avec la puissance et la richesse les plus imposantes. On a déjà vu comment Shakspeare avait été ou mis de côté, ou, pis encore, irrespectueusement défiguré; ses contemporains et ses prédécesseurs les plus illustres n'avaient pas été mieux traités. Enfin, le seul poète nouveau qui méritât d'être cité à côté d'eux, l'auteur du *Paradis perdu*, n'avait guère recueilli que le silence et l'indifférence. Tout ce fond solide et vraiment anglais avait été submergé par la littérature futile de la Restauration. A tel point que Saint-Évremond, qui vécut en Angleterre de 1661 à 1703, dans le commerce de la société la plus choisie, semble à peine avoir entendu parler de Shakspeare[1]; que Sir William Temple, qui fut certaine-

de tous nos artifices tragiques, ceux qui me choquent le plus sont ceux qu'on emploie pour nous inspirer de hautes idées des personnages qui parlent. La manière ordinaire de faire un héros est de lui camper sur la tête un énorme panache de plumes qui s'élève si haut que souvent son menton est plus loin du sommet de sa tête que de la plante de ses pieds : on dirait que nous croyons qu'un homme grand et un grand homme sont la même chose. Ceci embarrasse beaucoup l'acteur, qui est obligé de tenir son cou très raide et très immobile pendant tout le temps qu'il parle; et malgré toute l'anxiété où il prétend être pour sa maîtresse, son pays, ou ses amis, on voit à son maintien que son plus grand souci et sa plus grande préoccupation sont d'empêcher son panache de tomber de sa tête » (n° 42). — Le n° 44, sur le même sujet, est aussi bien spirituel.

1. Il ne le cite qu'une fois, et encore d'une façon tout à fait incidente. Il écrit à la duchesse de Mazarin : « Entendez tous les soirs la comédie de *Henri* VIII * ou celle de la reine *Elizabeth* **... »; et une double note qui se rapporte à ce passage dit : « * *Composée par le fameux* Shakespear, mort en 1616 **; *Composée par* Thomas Heywood, *qui fleurissoit sous les Regnes* d'Elisabeth *et de* Jaques I. *Toutes les Pieces de Théatre de ces tems-là sont extrêmement longues, et fort ennuyeuses.* (*Œuvres meslees*, 1705, II, p. 306,

ment un des Anglais les plus distingués de son temps, omet, dans son *Essai sur le savoir des anciens et des modernes*, Chaucer, Spenser, Shakspeare et Milton [1] ; que Swift, qui ne cite Shakspeare qu'une fois dans toutes ses œuvres [2], le connaît si mal qu'il lui attribue une œuvre de Chaucer [3], et qu'Addison lui-même oublie aussi Shakspeare dans des vers où il passe en revue « les plus grands poètes anglais [4] ». Mais il était jeune quand il les composa, et reflétait docilement les opinions de son temps ; lorsqu'il écrivit le *Spectateur*, il était lui-même, mûri par l'âge et par la réflexion, et il sut comprendre, lui, nourri de la littérature et de la critique française [5], lui qui cite sans cesse Boileau, Racine, Corneille et jusqu'à Bouhours et Le Bossu [6], lui qui déjà travaillait à son *Caton*, c'est-à-dire à une tragédie fidèlement calquée (trop calquée) sur le modèle français, qu'un peuple ne peut pas sans danger abandonner son génie national pour l'imitation d'une littérature étrangère, si belle qu'elle soit, et que l'esprit anglais, dévoyé, menaçait, si l'on n'y prenait garde, d'avoir encore de longues périodes de production stérile comme celle de la Restauration. Son instinct d'artiste, supérieur à ses théories littéraires et à son propre talent poétique, lui fit sentir que la vraie poésie anglaise était en Angleterre et pas ailleurs, qu'il fallait remettre en lumière tant de gloires trop longtemps obscurcies, et apprendre au génie anglais à remonter à ses sources méconnues. Il parla

lettre à M[me] la duchesse Mazarin.) — C'est là, je crois, la première mention de Shakspeare faite par un auteur français.

1. An Essay upon the *Ancient* and *Modern Learning*, Œuvres, I, p. 151 et suiv.

2. *Journal to Stella*, 8 janv. 1711-12.

3. *Lettre à Gay*, 20 nov. 1729. (Voy. les Œuvres de Pope, édition Elwin, VII, p. 167.) — Walter Scott, dans sa *Vie de Swift*, p. 466, dit qu'il ne semble pas que Swift possédât un exemplaire des œuvres de Shakspeare.

4. *Account of the Greatest English Poets, addressed to Mr. H. S.* 1694. — Rappelons ici que Dryden, dont j'ai déjà, page 139, mentionné le magnifique éloge qu'il fait de Shakspeare, introduit cet éloge timidement et avec précaution. — Pope trouvait Rowe « singulièrement simple » d'avoir écrit une pièce (*Jane Shore*) « dans le style de Shakspeare », c'est-à-dire « dans le style d'une mauvaise époque » (Spence, p. 174).

5. Il y a, du reste, quelques restrictions dans son admiration de la littérature française. Voyez notamment le n° 44, où il critique l'*Horace* de Corneille.

6. N[os] 62, 369, 409.

avec admiration à ses lecteurs de Shakspeare [1], de Spenser [2], de Bacon [3], de Ben Jonson [4], surtout de Milton, au chef-d'œuvre duquel il ne consacra pas moins de dix-huit articles [5], qui sont, après l'édition de Tonson dont j'ai déjà parlé, la première réparation faite par l'Angleterre au pauvre grand poète mort dans l'oubli [6]. Addison alla même plus loin; il remit en mémoire les anciennes ballades populaires [7], et devança ainsi le mouvement qui devait plus tard, avec Percy, renouveler si profondément et si heureusement la poésie anglaise [8].

C'est ainsi que par tous les points à la fois, Addison entrait dans l'esprit de ses contemporains, et s'en emparait. C'est ainsi qu'en s'adressant en même temps et tour à tour à leur raison, à leur conscience, à leur goût; en les intéressant, en les instruisant, en raisonnant avec eux et en leur apprenant à raisonner; en éveillant ou en réveillant en eux les sentiments

1. N°s 22, 39, 40, 42, 44, 45, 48, 116, 141, 160, 206, 208, 210, 218, 230, 235, 279, 285, 346, 360, 370, 396, 397, 400, 419, 468, 474, 484, 485, 541. — Dans quelques-uns de ces numéros Shakspeare est mentionné plusieurs fois, et l'admiration du *Spectateur* s'exprime d'une façon non équivoque : il l'appelle « l'admirable Shakespear » (n° 210), le classe parmi « les grands génies » (n° 160), et recommande de faire jouer aux jeunes gens des scènes de ses œuvres en même temps que des scènes de Térence et de Sophocle (n° 230). Il oppose son théâtre aux pièces à la mode (n° 208), et enfin, fait à noter particulièrement, condamne énergiquement les corrections qu'on lui fait subir (n° 40). Dans le 8e volume du *Spectateur*, n° 592, il a aussi un beau passage sur Shakspeare.

2. N°s 62, 297, 390, 419, 510.

3. N°s 10, 19, 160, 411, 447, 554.

4. N°s 28, 510, 527.

5. N°s 267, 273, 279, 285, 291, 297, 303, 309, 315, 321, 327, 333, 339, 345, 351, 357, 363, 369. — Ce ne sont pas là les seuls articles où le *Spectateur* parle de Milton; voyez aussi les n°s 12, 33, 62, 89, 160, 173, 304, 425, 472, etc.

6. Déjà le *Babillard* avait commencé à ramener l'attention sur les auteurs du grand siècle. Il parle de Bacon (n°s 108, 247), de Spenser (n° 194), de Ben Jonson (n° 267), de Milton (n°s 6, 40, 79, 98, 114, 137, 149, 237, etc.), de Shakspeare (n°s 8, 41, 47, 53, 68, 90, 106, 111, 117, 167, 251, 271, etc.). Cependant ayant, aux n°s 68 et 167, à citer des passages de Macbeth, il les donne dans la version modifiée, et tristement modifiée, de Davenant.

7. N°s 70 et 74 : *Chevy-Chase;* n° 85 : *The Babes in the Wood.* Il est de l'avis d'Alceste :

> Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
> Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

8. C'est en 1765 que Percy publia ses *Reliques of Ancient English Poetry.*

élevés et délicats, il gagnait peu à peu leur sympathie et leur confiance, et les enveloppait enfin d'un réseau si solide et si serré d'insinuante et inéluctable dialectique, qu'aucun de ceux qu'il avait à cœur de retenir ne pouvait lui échapper. Jusque-là les Cavaliers avaient toujours eu une réponse toute prête pour ceux qui leur reprochaient leurs mœurs dissolues. « C'est un fanatique », disaient-ils; de même que les Puritains disaient de ceux qui condamnaient leur lugubre rigidité : « C'est un impie ». Et des deux côtés on passait outre. Avec Addison, de pareilles fins de non-recevoir n'étaient plus possibles. On avait en face de soi — on ne pouvait pas le nier — un *gentleman* et un chrétien : un *gentleman* aussi parfait que les plus achevés courtisans de Charles II, un chrétien aussi sincère que les plus fervents apôtres presbytériens. Si bien que ceux qui étaient disposés à le trouver trop dévot se laissaient séduire par sa bonne humeur élégante et aimable, et que ceux pour qui il était trop mondain ne pouvaient pas ne pas être entraînés par le profond sentiment religieux et moral qui respire dans chaque page de son journal. Et tandis que ceux-là lui pardonnaient sa piété à cause de son esprit, ceux-ci faisaient grâce à son esprit en faveur de sa piété, sans s'apercevoir que peu à peu ils se laissaient gagner, les uns au plaisir, et les autres à la vertu. Les lecteurs d'Addison se trouvaient ainsi comme une troupe cernée, à qui toute fuite est coupée et toute résistance devenue impossible; ils ne pouvaient que se rendre.

C'est ce qu'ils firent, et de fort bon vouloir. Le succès moral du *Spectateur* égala pour le moins son succès matériel. Non seulement il fut lu comme aucun écrit périodique n'avait été lu jusque-là, mais il ne fut pas lu en vain. La saine semence, largement lancée dans les sillons creusés par Collier, par Defoe, par Steele, germa promptement et prit racine. Sans doute le vice, encore que déjà ébranlé et affaibli, ne disparut pas immédiatement et à tout jamais pour laisser le champ libre à la pureté et à l'innocence de l'âge d'or; mais le vice céda le haut du pavé et cessa de s'étaler complaisamment pour être admiré; l'immoralité ne parut plus de bon goût et de bon ton. Il ne fut plus suffisant, pour se faire une réputation de bel esprit, de manquer de respect aux choses respectables; les vieilles plai-

santeries sur la religion cessèrent d'être trouvées plaisantes; les antiques épigrammes sur le mariage et les mésaventures conjugales ne firent plus rire (de fait, aujourd'hui l'Angleterre ne les comprend même plus); et il fallut se mettre en quête d'autres sujets de raillerie. Il est vrai qu'il y eut toujours des incrédules; mais l'incrédulité ne fut plus à la mode et la discussion remplaça le ricanement qui dispense de penser[1]. Il est vrai qu'il y eut encore des débauchés, mais qui ne se firent plus gloire à haute voix de leurs débauches et qu'on n'admira plus. Enfin, on ne fut plus obligé de faire le fanfaron de vice et d'impiété sous peine de passer pour un homme de petites manières. Le ton de la société changea; il ne fut plus ridicule ni étrange de parler sérieusement de ce qui est sérieux; la vertu osa se montrer sans rougir, et releva la tête — pour ne plus la baisser. « Addison, dit Macaulay, retourna avec tant de succès contre le vice les railleries qu'on avait naguère dirigées contre la vertu, que depuis lui la violation ouverte des convenances a été parmi nous regardée comme la marque d'un sot. »

Il peut sembler un peu bien surprenant de voir attribuer une pareille influence à une modeste feuille qui se vendait deux sous chez les libraires de Londres; et il convient de rappeler encore qu'on lui avait préparé la voie, et quelles influences de toute sorte avaient disposé les esprits à un retour moral[2]. Mais que dans cet heureux changement le *Spectateur*,

1. Toland, *Christianity not Mysterious* (1696), *Nazarenus* (1718), *Pantheisticon* (1720), etc., etc.; Collins, *Priestcraft in Perfection* (1710), *A Discourse of Free-Thinking* (1713), etc.; Tindal, *Christianity as old as the Creation* (1730), etc.; Bolingbroke, *Letters on the Study and Use of History* (1752); etc., etc. Voyez ma Bibliographie. — Du reste, ces doctrines d'incrédulité n'étaient plus capables de laisser une impression durable, et en 1790 Burke pouvait dire : « Who, born within the last forty years, has read one word of Collins, and Toland, and Tindal..., and that whole race who called themselves Freethinkers? » (*Reflections on the French Revolution.*)

2. Il est certain qu'il y eut à cette époque, en Angleterre, comme une poussée de vertu, qui se traduisit par un besoin général de propagande religieuse. Presque au même moment un savant botaniste, Ray, écrit *The Wisdom of God, manifested in the Works of the Creation*, 1691; un philosophe, Locke, *The Reasonableness of Christianity, As delivered in the Scriptures*, 1695; un prêtre, Clark, *A Discourse concerning the Unchangeable Obligations of Natural Religion, and the Truth and Certainty of the Christian Revelation*, 1706; et un journaliste, Addison, *The Evidences of the Christian Religion*, ouvrage publié après sa mort. Voyez ma Bibliographie. — Il

avec le *Babillard*, ait eu la plus grande part, qu'il ait eu le mérite particulier de faire pénétrer partout les bons principes, de les installer dans le domaine des opinions courantes, et de cultiver les esprits en améliorant les mœurs, on n'en saurait douter quand on lit les témoignages contemporains.

Dès 1711, juste au moment où le *Spectateur* venait de succéder au *Babillard*, voici ce qu'écrivait un témoin qu'on suppose être le fabuliste Gay :

« La disparition du *Babillard* a semblé être déplorée comme une calamité publique[1]. Tout le monde regrettait d'avoir perdu un agréable amusement, et les cafés commencèrent à comprendre que les élucubrations du seigneur Bickerstaff leur avaient procuré plus de clients que tous leurs autres journaux mis ensemble.

Il faut vraiment avouer que jamais homme n'abandonna la plume au milieu de tentations plus fortes de s'en servir encore ; sa réputation était plus haut, je crois, que n'a jamais été celle d'aucun auteur vivant... Chacun le lisait avec plaisir et bon vouloir, et les tories, en considération de ses autres bonnes qualités, lui avaient presque pardonné son imprudence inconcevable à se déclarer contre eux. Enfin il était grandement improbable, s'il abandonnait un personnage dont les opinions étaient si fortement imprimées dans tous les esprits, qu'il pût jamais, avec quelque talent qu'il écrivît sous une forme nouvelle, retrouver le même accueil.

Pour vous donner mon opinion personnelle sur les écrits de cet auteur, je ferai d'abord remarquer qu'il y a cette admirable différence entre lui et le reste de nos auteurs polis et galants, que ceux-ci se sont

convient aussi de rappeler l'effet que durent produire les sermons et les écrits d'ecclésiastiques comme Tillotson, Stillingfleet, Sherlock, South, etc.; et de non-conformistes comme Matthew Henry, dont les commentaires sur la Bible sont encore populaires.

1. Ceci est confirmé par les vers suivants :

When first the *Tatler* to a *Mute* was turn'd,
Great Britain for her *Censor*'s Silence mourn'd ;
Robb'd of his sprightly Beams, she wept the Night,
'Till the SPECTATOR rose, and blaz'd as Bright.

So the first Man, the SUN's first Setting view'd,
And sigh'd, till circling Day his Joys renew'd;
Yet doubtful how that Second SUN to name,
Whether a Bright *Successor*, or the *Same*.

So we — but Now from this Suspence are freed,
Since all must own, who Both with Judgment read,
'Tis the Same SUN, and does *Himself* succeed.

(An Epigram of the Spectator, dans *The Tunbridge-Miscellany*, 1712. Voy. ma Bibliographie, v° *Tunbridge*.)

efforcés de plaire à leurs contemporains en les flattant, et en encourageant leurs vices à la mode et leurs idées fausses. On aurait ri, il y a quelque temps, d'entendre déclarer qu'on pouvait dire quelque chose de spirituel à l'éloge du mariage, et que la religion et la vertu étaient en quoi que ce soit nécessaires à un homme élégant. Bickerstaff a eu le courage de dire à notre beau monde qu'il était une collection de fats, de sots et de vaines coquettes; mais il l'a dit de manière à lui faire même plaisir, et à le rendre plus qu'à moitié enclin à croire qu'il lui disait vrai.

Au lieu de s'accommoder aux fausses idées et aux goûts vicieux du siècle en fait de morale, de littérature ou de savoir-vivre, il a hardiment assuré aux gens qu'ils avaient tout à fait tort, et leur a ordonné, avec une autorité qui lui seyait parfaitement bien, de se rendre à ses arguments en faveur de la vertu et du bon sens.

Il est impossible de s'imaginer l'effet que ses écrits ont eu sur la ville; combien de milliers de folies ils ont ou entièrement supprimées ou sérieusement tenues en échec; en quelle faveur ils ont mis la vertu et la religion; combien de gens ils ont rendus heureux en leur montrant que c'était leur propre faute s'ils ne l'étaient pas; et enfin combien ils ont entièrement convaincu nos fats et nos jeunes cervelles de la valeur et des avantages du savoir.

A vrai dire, Bickerstaff a tiré le savoir des mains des pédants et des sots, et a découvert le moyen de le rendre aimable et séduisant à tout le genre humain. Dans le costume où il le présente, c'est un convive très bien accueilli aux tables à thé et aux réunions du monde, et il est apprécié et choyé par les négociants qui fréquentent la Bourse [1].

Enfin ses écrits ont inspiré à tous nos beaux esprits et à tous nos auteurs une nouvelle manière de penser dont ils avaient auparavant fort peu ou pas du tout l'idée; et bien que nous ne puissions pas dire qu'aucun d'eux s'est élevé jusqu'aux beautés de l'original, je pense qu'on peut sans témérité affirmer que chacun d'eux écrit et pense beaucoup mieux qu'il ne faisait il y a quelque temps [2]...

1. How long and happily did *Old Isaac* triumph in the universal Love and Favour of his Readers? The Grave, the Chearful, the Wise, the Witty, Old, Young, Rich, and Poor, all Sorts, though never so opposite in Character, whether Beaux or Bishops, Rakes or Men of Business, Coquets or Statesmen, Whigs or Tories, All were equally his Friends, and thought their Tea in a Morning had not its Taste without him. (Cibber, *Ximena*, dédicace à Steele.)

2. While the World was under the daily Correction and Authority of your *Lucubrations;* their Influence on the Publick was not more visible in any one Instance than the sudden Improvement (I might say Reformation) of the Stage that immediately follow'd them : From whence it is now apparent, that many Papers (which the Grave and Severe then thought were thrown away upon that Subject) were, in your speaking to the *Theatre*, still advancing the same Work...; to the end that, whenever you thought fit to be silent, the Stage, as you had amended it, might, by a kind of substituted Power, continue to Posterity your peculiar manner of making the Improvement of their Minds their public Diversion.

Nothing but a Genius so universally rever'd could, with such Candour and

Un des motifs assignés à la disparition du *Babillard* était le manque de matière; et, à vrai dire, c'était là l'opinion dominante, lorsque nous avons tout d'un coup été surpris par un journal appelé le *Spectateur*, qu'on promettait de nous donner tous les jours, et qui était écrit d'un style si excellent, avec un jugement si délicat et une telle abondance d'esprit et d'humour, qu'il n'était pas difficile de juger qu'il ne pouvait venir que des auteurs qui avaient écrit les « Élucubrations ».....
Quelques-uns des juges les plus compétents paraissent penser qu'en général les *Spectateurs* ont jusqu'ici éclipsé même les meilleurs *Babillards*... »

Plus loin le même écrit parle du *Spectateur* comme d'un « bienfait public[1]. »

Penetration, have pointed out its Faults and Misconduct, and so effectually have redeem'd its Uses and Excellence from Prejudice and Dis-favour. How often have we known the most excellent Audiences drawn together at a Day's Warning, by the Influence or Warrant of a single *Tatler*, in a Season when our best Endeavours without it could not defray the Charge of the Performance? This powerful and innocent Artifice soon recover'd us into Fashion, and spirited us up, to think such new Favour of our Auditors worthy of our utmost Industry; and 'tis to that Industry, so instructed, the Stage now owes its Reputation and Prosperity. (Cibber, dédicace de *Ximena*.)

1. ... His disappearing seem'd to be bewailed as some general Calamity, every one wanted so agreeable an Amusement, and the Coffee-houses began to be sensible, that the Esquires Lucubrations alone, had brought them more Customers, than all their other News Papers put together.

It must, indeed, be confess'd, that never Man threw up his Pen under Stronger Temptations to have employed it longer; His Reputation was at a greater height than, I believe, ever any living Author's was before him... Every one read him with Pleasure and Good-Will; and the *Tories*, in respect to his other Good Qualities, had almost forgiven his unaccountable Imprudence in declaring against them. Lastly, it was highly improbable, that if he threw off a Character, the Ideas of which were so strongly impress'd in every one's mind, however finely he might write in any new form, that he should meet with the same reception.

To give you my own thoughts of this Gentleman's Writings, I shall, in the first place, observe, that there is this noble difference between him and all the rest of our Polite and Gallant Authors : The latter have endeavour'd to please the Age by falling in with them, and incouraging them in their fashionable Vices, and false notions of things. It would have been a jest, sometime since, for a Man to have asserted, that anything Witty could be said in praise of the Marry'd State; or that Devotion and Virtue were in any way necessary to the Character of a fine Gentleman. *Bickerstaff* ventur'd to tell the Town, that they were a parcel of Fops, Fools and vain Cocquets; but in such a manner, as even pleased them, and made them more than half enclin'd to believe that he spoke Truth.

Instead of complying with the false Sentiments, or Vicious tasts of the Age, either in Morality, Criticism, or Good Breeding, he has boldly assur'd them, that they were altogether in the wrong, and commanded them, with

Un continuateur du *Babillard* disait que ses « élucubrations avaient fait plus de bien que tous les traités moraux qui eussent jamais été écrits en anglais [1] ». Un poète anonyme écrivait en 1712 que la jeunesse et la vieillesse étaient rendues

an Authority, which perfectly well became him, to surrender themselves to his Arguments, for Vertue and good Sense.

'Tis incredible to conceive the effect his Writings have had on the Town; How many Thousand follies they have either quite banish'd, or given a very great check to; how much Countenance they have added to Vertue and Religion; how many People they have render'd happy, by shewing them it was their own fault if they were not so; and lastly, how intirely they have convinc'd our Fops and Young Fellows of the value and advantages of Learning.

He has indeed rescued it out of the hands of Pedants and Fools, and discover'd the true method of making it amiable and lovely to all mankind : In the dress he gives it, 'tis a most welcome guest at Tea-Tables and Assemblies, and is relish'd and caressed by the Merchants on the Change ;...

Lastly, His Writings have set all our Wits and Men of Letters upon a new way of Thinking, of which they had little or no Notion before; and tho' we cannot yet say that any of them have come up to the Beauties of the Original, I think we may venture to affirm, that every one of them Writes and Thinks much more justly than they did some time since....

You may remember I told you before that one Cause assign'd for the laying down the *Tatler* was want of Matter; and, indeed this was the prevailing Opinion in Town, when we were Surpris'd all at once by a Paper called *The Spectator*, which was promised to be continued every day, and was writ in so excellent a Stile, with so nice a Judgment, and such a noble profusion of Wit and Humour, that it was not difficult to determine it could come from no other hands but those which had penn'd the *Lucubrations*...

Mean while, *The Spectator*... is in every one's Hand, and a constant Topic for our Morning Conversation at Tea-Tables and Coffee-Houses. We had at first, indeed, no manner of Notion how a *Diurnal Paper* could be continu'd in the Spirit and Stile of our present *Spectators;* but to our no small Surprise, we find them still rising upon us, and can only wonder from whence so Prodigious a Run of Wit and Learning can proceed; since some of our best Judges seem to think that they have hitherto, in general, out-shone even the Esquires first *Tatlers*. Most People Fancy, from their frequency, that they must be compos'd by a Society; I, with all, Assign the first Places to Mr. *Steele* and *His Friend*...

Mean time, all our unbyassed well-wishers to Learning are in hopes, that the known Temper and Prudence of one of these Gentlemen, will hinder the other from ever lashing out into Party, and rend'ring that wit, which is at present a Common Good, Odious and Ungrateful to the better part of the Nation. (Gay [?], *The Present State of Wit*, signé J. G.).

1. ... A Gentleman who has so eminently obliged the Publick, and whose Lucubrations have done more Good than all the Moral Discourses that were ever Written in our Tongue. (The Tatler, with the Character of Mr. Steele, *alias, Isaac Bickerstaff* Esq. n° 272. From *Tuesday January* 2. to *Thursday January* 4. 1711. Ce numéro est relié à la suite du *Babillard* dans l'exemplaire du *British Museum*.)

meilleures par les écrits sans rivaux de Steele et d'Addison ; que les femmes, en les lisant, devenaient sages ; que grâce à eux le mariage était devenu un nœud doux et léger, et que la vertu était par eux rétablie sur son trône [1]. Tickell, pendant que le *Spectateur* paraissait encore, le félicitait avec chaleur de réformer les petits-maîtres et les petites-maîtresses, et de rendre la santé à la société anglaise [2]. Blackmore, qui d'abord, tout en admirant beaucoup le *Babillard* et le *Spectateur*, avait contesté leurs heureux effets [3], était obligé de reconnaître que

1. Improving youth, and hoary age,
Are better'd by thy matchless page,
And, what no mortal could devise,
Women, by reading thee grow wise...
... wedlock by thy art is got
To be a soft and easy knot...
The ladies, pleas'd with thee to dwell,
Aspire to write correct, and spell :...
Maintain, great Sage, thy deathless name,
Thou can'st no wider stretch thy fame,
Till, gliding from her native skies,
Virtue once more delighted flies,
By each adoring Patriot own'd,
And boasts herself by thee enthron'd.

(*Bibliotheca ; a Poem occasioned by the Sight of a Modern Library*, cité par N. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler*, etc., III, p. 394 et suiv.)

2. ... *Nor harsh thy Precepts, but infus'd by Stealth,*
Please while they cure, and cheat us into Health.
Thy Works in Chloe's *Toilet gain a Part,*
And with his Tailor share the Fopling's Heart :...
His Miss the frolick Viscount dreads to toast,
Or his third Cure the shallow Templar boast ;
And the rash Fool, who scorn'd the beaten Road,
Dares quake at Thunder, and confess his God...

(*Le Spectateur*, n° 532 : To the supposed Author of the *Spectator*.)

Le même Tickell, dans la préface de son édition des œuvres d'Addison, dit : The world became insensibly reconciled to wisdom and goodness, when they saw them recommended by him [Addison] with at least as much spirit and elegance, as they had been ridiculed for half a century.

3. Let the famous Author of the *Tatlers* and *Spectators* declare his Experience, who, if Wit could have made Men wiser, must certainly have succeeded ; that Gentleman says, in one of his Discourses, *I have many Readers, but few Converts ;* I believe he might have said none : For it is my Opinion, that all his fine Raillery and Satire, though admirable in their kind, never reclaim'd one vicious Man, or made one Fool depart from his Folly. (*Essays*, 1er volume, 1716, préface.) — ... The Productions of this Nature, which have of late appear'd in this Nation, whether we regard the just and generous sentiments, the fertile Invention, the Variety of Subjects, the surprizing Turns of Wit and facetious Imagination, the genteel Satire, the Purity and

« leurs avantages moraux avaient apparu aux yeux autant que leurs beautés et qu'ils avaient inspiré aux gens le mépris des écrits irréligieux et déshonnêtes [1] ».

Somervile écrivait à Addison :

« Quand la vertu faisait ses derniers efforts, vous avez amené votre Clio à l'aide de la vierge épuisée; la Folie présomptueuse eut honte d'elle-même, le Vice céda la place, abandonnant à la vengeance sa troupe de réprouvés... Rude était la tâche, et digne de votre grand esprit : plaire à l'humanité et en même temps la réformer. Cependant, quand vous écrivez, la vérité charme avec tant d'habileté, plaide la cause de la vertu avec une grâce si bienséante, que le malheureux coupable trahit son propre cœur : il se rend avec joie, et, convaincu, il obéit [2]. »

Propriety of the Words, and the Beauty and Dignity of the Diction, have surpass'd all the Productions of this Kind, that have been publish'd in any Age or Country. The Reader is no doubt before-hand with me, and concludes, that I mean the *Tatler* and *Spectator*, which for the greatest Part, have all the Perfection of Writing, and all the Advantages of Wit and Humour, that are requir'd to entertain and instruct the People : And it must chiefly be owing to the great Depravity of Manners of these loose and degenerate Times, that such worthy Performances have produc'ed no better Effects. (*Essays*, 1716, I, p. 203.) — Blackmore avait été maltraité dans le n° 3 du *Babillard*. C'est pour cela peut-être qu'il se montrait ainsi récalcitrant.

1. It was with great Pleasure and Satisfaction that Men, who wish'd well to their Country and Religion, saw the People delighted with Papers which lately came Abroad as daily Entertainments; in which rich Genius and polite Talents were employ'd in their proper Province, that is, to recommend Vertue and regular Life, and discourage and discountenance the Follies, Faults and Vices of the Age;... Nor was it without good Effect, for the People in some measure recover'd their true Relish, and discern'd the Benefit and moral Advantages as well as the Beauties of these daily Pieces, and began to have profane and immodest Writings in Contempt. (*Essays*, vol. II, 1717, p. 268.)

2.
When panting Virtue her last efforts made,
You brought your Clio to the virgin's aid :
Presumptuous Folly blush'd, and Vice withdrew,
To vengeance yielding her abandon'd crew....
Hard was the task, and worthy your great mind,
To please at once, and to reform mankind :
Yet, when you write, Truth charms with such address,
Pleads Virtue's cause with such becoming grace,
His own fond heart the guilty wretch betrays,
He yields delighted, and convinc'd, obeys.

(A. Chalmers. *The Works of the English Poets*, XI, p. 190. Les articles d'Addison dans le *Spectateur* sont désignés par l'une des lettres du nom de Clio.)

Un autre témoin, membre du clergé, et qui devait devenir évêque, disait :

« C'est à lui que nous devons que jurer n'est plus à la mode, et que le respect de la religion est devenu partie des bonnes manières... Il a montré aux *gentlemen* la manière de devenir vertueux avec bonne grâce [1]. »

Un autre disait encore :

« Personne n'a jamais tenté avec plus de succès d'amener l'esprit à la vertu, ou de polir les manières de la vie de tous les jours; personne n'a jamais fait appel aux sentiments de cette façon séduisante et irrésistible, et n'a si bien inculqué les leçons les plus utiles et les plus instructives. Personne, dis-je, n'a jamais accompli avec un bonheur pareil une œuvre aussi importante que ces illustres collaborateurs qui, en faisant la part des plaisirs de notre humaine nature, encouragèrent en elle les meilleures vertus, s'insinuèrent par tous les arts de la persuasion la plus charmante, mirent l'esprit le plus délicat au service de la vérité et du bon sens, surent n'offenser ni les dévots les plus rigides ni les débauchés les plus dissolus, mais devinrent populaires, tout en étant les avocats de la vertu...

Les sermons de toute une année produisirent à peine la moitié du bien qui découlait du *Spectateur* d'un seul jour. Ceux que fatiguait et endormait une longue harangue pénible, ou que terrifiait la vue de massifs et pesants volumes, lisaient avec plaisir une simple demi-feuille où ils trouvaient l'image de la vertu si gaie et si aimable, où le vice était si agréablement tourné en ridicule, qu'il n'était pénible pour aucun homme de se séparer de ses chères folies, et que nul n'était satisfait qu'il n'eût pratiqué ces qualités qui le charmaient tant en théorie. Ainsi la bonté et le bon sens devinrent habituels à leurs lecteurs. Chaque matin ils étaient instruits dans quelque nouveau devoir, qui leur était rendu cher par les beautés de la description, et, par là, imprimé dans leurs esprits en caractères ineffaçables [2]. »

1. To him we owe, that swearing is unfashionable, and that a regard to religion is become a part of good-breeding... He had an art to make people hate their follies, without hating themselves for having them ; and he shewed gentlemen a way of becoming virtuous with a good grace. (Anticipation of the Posthumous Character of Sir Richard Steele. By the Rev. Dr. Thomas Rundle. Écrit vers 1720. Cité dans la *Correspondance* de Steele, édition Nichols, II, p. 685 et suiv.) Le Dr. Rundle fut plus tard évêque de Derry.

2. None ever attempted with more Success to form the Mind to Virtue, or polish the Manners of common Life; none ever touch'd the Passions in that pleasing, prevailing Method, or so well inculcated the most useful and instructive Lessons. I say, none did ever thus happily perform so important a Work as these illustrious Colleagues, who, by adapting themselves to the Pleasures, promoted the best Virtues of human Nature; insinuated them-

Enfin les bons effets obtenus furent tellement évidents, qu'Addison, si modeste et si réservé, n'hésita pas, en se reportant à son œuvre quelques années plus tard, à se féliciter lui-même du bien qu'il avait fait [1].

Si d'autres donc partagent avec lui le mérite d'avoir travaillé

selves by all the Arts of fine Persuasion; employ'd the most delicate Wit and Humour in the Cause of Truth and good Sense; nor gave Offence to the most rigid *Devotees* or loosest *Debauchees*, but soon grew popular, tho' advocates of Virtue... All the *Pulpit Discourses* of a Year scarce procur'd half the Good as flow'd from the SPECTATOR of a Day. They who were tir'd and lull'd to Sleep by a long and labour'd Harrangue, or terrify'd at the Appearance of large and weighty Volumes, could chearfully attend to a single Half-sheet, where they found the Images of Virtue so lively and amiable, where Vice was so agreeably ridicul'd that it grew painful to no Man to part with his beloved Follies; nor was he easy till he had practis'd those Qualities which charm'd so much in Speculation. Thus good Nature and good Sense became habitual to their Readers. Every morning they were instructed in some new Principle of Duty, which was endear'd to them by the Beauties of Description; and thereby impress'd on their Minds in the most indelible Characters. (*An Essay, sacred to the Memory of Sir Richard Steele*, dans The British Journal, or the Censor. *By* Roger Manley, *of* Lincoln's-Inn, *Esq.*, n° 89. Saturday, September 13, 1729, *British Museum*.)

De l'influence du *Spectateur* il reste d'autres témoignages curieux. C'est ainsi qu'on raconte que quelques lignes du n° 173 suffirent pour arrêter un assaut de grimaces (*grinning-match*) qui devait avoir lieu dans un comté éloigné (*Addisoniana*, Œuvres d'Addison, édit. Hurd, VI, p. 690). C'est ainsi encore que c'était un titre de gloire d'avoir collaboré une seule fois au journal (Boswell, VI, p. 151). Mais rien ne me paraît être plus à l'honneur du *Spectateur* que la lettre suivante, que je traduis du n° 208 :

« Monsieur le Spectateur, j'ai été absent de Londres, ce qui m'a empêché de lire votre article en date du 28 septembre, dans lequel, à ma grande satisfaction, vous signalez ce vice maudit d'enjôler les pauvres jeunes filles et de les enlever à leur famille. Je vous assure sans flatterie que votre article a sauvé une apprentie à moi; et en témoignage de gratitude, aussi bien que pour le profit de ma famille, je l'ai encadré et mis sous verre, et accroché derrière mon comptoir. Je le ferai lire à mes enfants tous les matins, pour les prémunir contre de si pernicieux coquins. Je ne sais si ce que vous avez écrit était un fait réel ou un produit de votre invention; mais je jure que la première partie est si exactement ce qui est arrivé à mon apprentie, que si j'avais lu votre article alors, j'aurais suivi votre méthode pour confondre un misérable. Continuez et prospérez. »

1. There are very good Effects which visibly arose from the above-mentioned Performances [the Tatlers and Spectators] and others of the like Nature; as, in the first Place, they diverted Raillery from improper Objects, and gave a new Turn to Ridicule, which for many Years had been exerted on Persons and Things of a secret and serious Nature. (*The Free Holder*, n° 45, 25 mai 1716.) Voyez aussi le reste de ce numéro. Addison répond à Blackmore; voy. ci-dessus, p. 324, note 3. — La réputation du *Spectateur* ne fut pas limitée à l'Angleterre. On en fit tout de suite des traductions à l'étranger. Voy. M. L. Mézières, *Encyclopédie morale*, préface.

à la rénovation de l'Angleterre, à lui appartient la plus grande somme de gloire; à lui revient l'honneur d'avoir étendu, d'avoir assuré et confirmé cette rénovation en enlevant au vice son faux vernis d'élégance; en mettant, si l'on peut dire, la morale à la mode. C'est ce qu'on a exprimé avec bien de l'esprit en disant qu'il « mit les rieurs du côté de la vertu ». Mais ce mot heureux ne dit pas tout. Non seulement Addison mit les rieurs du côté de la vertu, mais il mit aussi la vertu du côté de la modération et du bon sens[1]. En même temps qu'il assagissait les Cavaliers, il tempéra et humanisa les Puritains[2]; il amena en même temps ses compatriotes à ne plus comprendre comment le monde élégant avait pu naguère être si dévergondé, et comment les gens religieux avaient pu se montrer si renfrognés et si rébarbatifs. Depuis lui l'Angleterre a eu des retours de licence et de rigorisme; mais depuis lui deux choses y sont devenues également impossibles, le terrorisme moral des partisans de Cromwell et le libertinage cynique de la cour de Charles II.

VIII

Dans un autre domaine encore Addison exerça une sérieuse et salutaire influence : il augmenta le nombre et la qualité des lecteurs.

Déjà l'émancipation de la presse avait grandement accru l'habitude et le besoin de lire. La situation politique y aida

1. The last Advantage I shall mention from Compositions of this Nature,... is, that they shew Wisdom and Virtue are far from being inconsistent with Politeness and good Humour. They make Morality appear amiable to People of gay Dispositions, and refute the common Objection against Religion, which represents it as only fit for gloomy and melancholy Tempers. It was the Motto of a Bishop very eminent for his Piety and good Works, in King *Charles* the Second's reign, *Inservi Deo et Lætare, Serve God and be cheerful.* (*The Free-Holder*, n° 45, 25 mai 1716.)

2. *Lash'd in thy Satyr, the penurious Cit*
Laughs at himself and finds no Harm in Wit.

(Tickell, *Le Spectateur*, n° 532 : To the supposed Author of the *Spectator*.)

aussi singulièrement. Autour de Guillaume III, autour de la reine Anne, autour de George Ier, se livrait la grande bataille des whigs et des tories; bataille ardente, fiévreuse, longtemps incertaine; pendant cette période d'émotions sans cesse renouvelées, où l'Angleterre se demandait chaque jour si la Révolution de 1688 allait rester un acte définitif ou si l'on allait la rayer de son histoire en revenant à la succession des Stuarts, les esprits furent dans un état de surexcitation et d'agitation extraordinaires; aucun Anglais ne resta indifférent. Pas une question n'était soulevée, pas un fait ne se produisait sans faire naître immédiatement des raisonnements passionnés pour et contre. La fureur des discussions était telle, que le développement des journaux n'y suffisait pas; les brochures politiques combattaient à côté d'eux, et surgissaient si nombreuses que Swift déclarait qu'un homme aurait passé toutes ses journées du matin jusqu'au soir pour les lire[1].

A de certains moments les ministres et le Parlement, gênés, impatientés par le bruit incessant que ces publications faisaient à leurs oreilles, essayèrent de les faire taire. En un seul jour, Bolingbroke envoya en prison douze imprimeurs ou journalistes[2]. William Hart, imprimeur du journal *The Flying Post*, fut condamné par la Cour du Banc de la Reine à être mis deux fois au pilori, emprisonné pendant deux années, et à payer une amende de 50 livres[3]. Non content de ces répressions spéciales, le ministère tory mit, ainsi qu'on l'a déjà vu, un lourd impôt général sur les journaux et les brochures. De son côté, la Chambre des communes expulsa Steele de son sein à cause d'un écrit intitulé *la Crise* et de deux numéros de son journal *The Englishman*. La Chambre des Lords offrit une récompense de 300 livres à qui lui dénoncerait l'auteur d'une brochure anonyme de Swift, *l'Esprit public des Whigs*, et,

1. Meantime the pamphlets and half-sheets grow so upon our hands, it will very well employ a man every day from morning till night to read them, and so out of despair I never read any at all. (Lettre datée de Londres, 26 sept. 1710; *Œuvres*, édit. W. Scott, XV, p. 380.) — Voyez aussi Lord Mahon, *History of England*, I, p. 119, 120; Swift, *Journal to Stella*, passim; Lecky, I, p. 61; et Doran, *London in the Jacobite Times*, notamment, I, ch. III et V.

2. Swift, *Journal to Stella*, 24 oct. 1711; et Stanhope, *History of... the Reign of Queen Anne*, II, p. 237.

3. *Œuvres* de Swift, édit. W. Scott, II, p. 136, note.

ne pouvant atteindre l'auteur, poursuivit son imprimeur[1]. Par l'ordre des Communes, le livre de Defoe, *Le plus court chemin à suivre avec les dissidents*, fut brûlé par le bourreau; lui-même fut condamné à payer une forte amende, à être mis trois fois au pilori et à rester en prison selon le bon plaisir de la reine. Par leur ordre aussi Tutchin, directeur du journal *l'Observateur*, fut fouetté par le bourreau; les sermons de Fleetwood, évêque de Saint-Asaph, à cause d'une préface où il exprimait en termes pleins de calme et de dignité son respect pour la mémoire de Guillaume III, furent brûlés publiquement; le révérend Mr. Steevens, pour un écrit trop sympathique aux pasteurs qui avaient refusé leur serment d'allégeance au gouvernement de la Révolution, fut condamné à l'amende et bien près d'être exposé au pilori; Welwood, éditeur du *Mercurius Rusticus;* Mist, éditeur de *Mist's Journal;* Dyer, éditeur du *Newsletter* qui porte son nom, durent venir, en séance de la Chambre, faire amende honorable à genoux[2].

Toute cette rigueur fut en vain[3]. Journaux et brochures continuèrent à pulluler, et les brochures particulièrement furent achetées avec un empressement tout à fait inconnu jusque-là.

En quatre ans le *Véritable anglais* de Defoe eut neuf éditions sur bon papier, et douze éditions de contrebande à bon marché, qui se vendirent dans les rues de Londres au nombre de 80 000 exemplaires. Le fameux sermon du docteur

1. Lord Mahon, *History of England*, I, p. 67 et suiv.
2. Townsend, *History of the House of Commons*, ch. VII.
3. « Ces gredins endiablés de Grub-Street qui ont réuni la *Poste Volante* et le *Mélange* en un seul journal ne veulent pas rester en paix. Ils sont toujours à malmener le Lord Trésorier, Lord Bolingbroke, et moi. Nous sommes en train de poursuivre le coquin; mais Lord Bolingbroke n'est pas assez actif. Toutefois j'espère le houspiller. C'est un gredin d'Écossais, un nommé Ridpath. Ils se font mettre en liberté sous caution et continuent à écrire. Nous les rattrapons, ils redonnent caution; c'est toujours à recommencer. » (Swift, *Journal to Stella*, 28 oct. 1712.) — L'impôt du timbre n'eut pas plus d'effets que les poursuites et les condamnations. Là aussi les tories furent déçus dans leurs espérances : les journaux whigs devinrent moins nombreux, mais furent d'autant plus puissants, et sortirent enfin vainqueurs de la lutte. Swift disait plus tard (*History of the Four Last Years of Queen Anne*, *Œuvres*, IV, p. 301) que cet impôt avait eu pour effet « d'ouvrir la bouche de nos ennemis et de fermer la nôtre ». Le grand résultat que produisit cet impôt fut de porter un coup sensible aux plates et odieuses publications de Grub Street : il déblaya la presse.

Sacheverell, qui amena la chute du ministère whig de la reine Anne et le triomphe momentané des tories à la fin de son règne, eut en quelques jours une vente de 40 000 exemplaires [1]. Un pamphlet whig d'un certain Benson, suscité par le procès du trop célèbre prédicateur, alla jusqu'à 60 000, à Londres seulement; il eut, en outre, deux éditions à Dublin et une à Édimbourg [2]. Un autre pamphlet, dirigé contre Sacheverell, eut au moins douze éditions [3]. D'un petit écrit de Swift sur la mission diplomatique de Prior en France, lequel se vendait quatre sous, Londres acheta 2000 exemplaires en quatorze jours, « bien que la ville fût vide [4] ». Une œuvre plus importante du même auteur, *la Conduite des alliés*, se vendit au nombre de 2000 exemplaires en deux jours; au bout de deux mois la vente s'élevait à 11 000 exemplaires, sans parler de trois éditions publiées en Irlande [5]. Deux poèmes politiques de Tickell eurent rapidement, l'un six éditions, l'autre cinq [6]. Le premier sermon que Sacheverell prêcha après sa suspension eut une vente de plus de 40 000 exemplaires [7].

Ce relevé est significatif. Jamais encore on n'avait vu des acheteurs si nombreux répondre avec une pareille constance à l'appel des écrivains.

Toutefois, s'il n'y avait eu que des publications politiques, nous en serions encore au même point que sous Jacques II; le seul gain obtenu aurait été une augmentation notable dans le nombre des lecteurs. Addison fit qu'il y eut en même temps augmentation dans la qualité.

Par lui-même d'abord. On a vu avec quel zèle il s'appliqua à l'éducation intellectuelle de ses compatriotes, et avec quel empressement ils se groupèrent autour de lui. Il est facile d'ail-

1. Burnet, *History of my own Times*, V, p. 422.
2. Wilson, III, p. 129. — Ce pamphlet est intitulé : *A Letter to Sir J.-B.* — Voy. ma Bibliographie.
3. *The Modern Fanatick*, par William Bisset. Voy. ma Bibliographie.
4. *A New Journey to Paris; Œuvres*, IV, p. 59. — Voy. Swift, *Journal to Stella*, 11 et 24 septembre 1711.
5. *The Conduct of the Allies*. Voy. ma Bibliographie, et *Journal to Stella*, 30 nov., 2 et 5 déc. 1711, 28 janv. et 8 févr. 1711-12.
6. *A Poem... on the Prospect of Peace; Epistle... To A Gentleman at Avignon*. Voy. Johnson, *Lives of the English Poets*, Tickell.
7. *Journal to Stella*, 2 avril 1713. N. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian*, I, p. 91, note.

leurs, en parcourant son journal, de constater que, à mesure qu'il avance, il fait plus de fond sur ceux qui le lisent, et augmente le sérieux et l'étendue de ses compositions [1].

Par ses imitateurs ensuite. Il avait mis les gens si bien en goût, qu'il fit naître tout de suite un essaim de journaux composés à l'image de ses heureuses publications, des « feuilles d'essais » (*essay-papers*), comme on les appelle en Angleterre, s'abstenant généralement de politique, s'adressant aux classes diverses de la société et leur fournissant de courts articles variés de ton sur des sujets de morale et de littérature. A la suite du *Babillard* et du *Spectateur*, sans parler de plusieurs feuilles qui sans façon empruntèrent les noms qu'Addison et Steele venaient de rendre si populaires, on vit paraître le *Grondeur*, le *Chuchoteur*, le *Bavard* [2], la *Babillarde*, le

1. « J'ai essayé de rectifier les idées de mes lecteurs sur plusieurs points relatifs aux opéras et aux tragédies, et de temps à autre je leur communiquerai mes vues sur la comédie, qui pourront tendre, je pense, à la rendre plus polie et plus parfaite. J'apprends par mon libraire que ces articles de critique, ainsi que celui sur l'humour, ont reçu un accueil meilleur que je n'aurais pu en conscience l'espérer pour de tels sujets ; aussi vais-je aborder ma nouvelle entreprise avec plus de confiance. » (Le *Spectateur*, nº 58.) — Les articles d'Addison sur Milton, au nombre de dix-huit, commencent au nº 267, et continuent tous les samedis. Ses articles sur les Plaisirs de l'Imagination comprennent onze numéros, de 411 à 421, sans aucune interruption.

2. The Expiration of *Bickerstaff's Lucubrations*, was attended with much the same Consequences as the Death of *Melibœus's* Ox in *Virgil*; as the latter engendred Swarms of Bees, the former immediately produc'd Swarms of little Satirical Scribblers.

One of these Authors call'd himself *The Growler;* and assur'd us, that to make amends for Mr. *Steel*'s Silence, he was resolv'd to *Growl* at us Weekly, as long as we should think fit to give him any Encouragement. Another Gentleman, with more Modesty, call'd his Paper *The Whisperer;* and a Third, to Please the Ladies, Christen'd his *The Tell-Tale.*

At the same time came out several *Tatlers*, each of which, with equal Truth and Wit, assur'd us, That he was the Genuine Isaac Bickerstaff.... some of our Wits were for forming themselves into a Club, headed by one Mr. *Harrison*, and trying how they could shoot in this Bow of *Ulysses*. (Gay [?], *The State of Wit.*) — Le *Babillard* de Harrison eut 52 numéros. (N. Drake, *Essays .. illustrative of the Tatler*, etc., III, p. 366.) Swift parle plusieurs fois de Harrison et de son *Babillard* dans son *Journal to Stella*, notamment les 11 et 13 janvier 1710-11. A cette dernière date il dit : « Il faut que vous sachiez que lorsque Steele interrompit son journal il parut deux ou trois *Babillards* de pacotille ; l'un d'eux tient bon encore, et aujourd'hui même il est annoncé en concurrence avec celui de Harrison ; aussi y a-t-il des discussions pour savoir lesquels sont les bons, comme pour les cuirs à rasoir. » On trouvera dans les œuvres de Swift, édit. W. Scott, vol. IX,

Rôdeur, le *Moine laïque*, l'*Historien*, le *Censeur*, l'*Ermite*, le *Moniteur silencieux*, l'*Inquisiteur*, le *Pèlerin*, l'*Instructeur*, le *Voyageur*, le *Libre penseur*, l'*Observateur*, etc.[1]. Entre le *Babillard* et la publication du *Rôdeur* par le Dr Johnson en 1750, le Dr Drake a compté cent six de ces journaux d'essais, et encore sa liste n'est-elle probablement pas complète[2]. Ce fut tout une littérature *sui generis* qui tout d'un coup surgit de terre, et devint rapidement tellement vivace et tellement drue, qu'elle marque de son caractère particulier cette époque des lettres anglaises, si bien qu'on peut à juste titre l'appeler l'époque des Essayistes.

Les modèles fournis par Steele et par Addison étaient si bien venus et s'imposaient à tel point, qu'aucun de leurs successeurs ne songea à prendre une autre forme que celle qu'ils avaient imaginée. Non contents d'imiter leurs titres ainsi qu'on vient de le voir, ils présentèrent comme eux aux lecteurs des personnages qui étaient — ou qui auraient bien voulu être — proches parents d'Isaac Bickerstaff et du gentleman silencieux. Le *Chuchoteur* était rédigé par Mlle Jenny Bickerstaff, demi-sœur d'Isaac[3]; la *Babillarde*, par Mme Crackenthorpe[4]; le *Moine laïque*, par une association qui ressemblait au club du *Spectateur*[5]; l'*Observateur*, par Humphrey Meddlecott[6]; d'autres étaient rédigés par John Partridge Esquire, par Walter

quelques numéros du *Babillard* de Harrison que Swift a dû retoucher. — Il parut au moins un faux *Spectateur*. (N. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler*, etc., I, p. 348 et *Essays... illustrative of the Rambler*, etc., I, p. 29.)

1. *The Female Tatler*, 1709; *The Rambler*, 1712; *The Lay Monk*, 1713, rédigé par Blackmore et Hughes; *The Historian*, 1713; *The Censor*, 1715, rédigé par Theobald; *The Hermit*, 1715; *The Silent Monitor*, 1715; *The Inquisitor*, 1715; *The Pilgrim*, 1715; *The Instructor*, 1715; *The Wanderer*, 1717; *The Freethinker*, 1718, rédigé par Ambrose Philips. (N. Drake, *Essays... illustrative of the Rambler*, etc., I, p. 4 et suiv.; II, p. 490 et suiv.) *The Observator*, 1718. (Andrews, I, p. 114.)

2. Dans ce chiffre de cent six journaux sont compris les journaux publiés par Addison et Steele après le *Babillard;* il faudrait peut-être en défalquer quelques feuilles trop spécialement politiques. La liste du Dr Drake va jusqu'en 1809 et comprend 221 journaux sur lesquels se fait encore sentir l'influence du *Babillard* et du *Spectateur*. On pourrait sans peine continuer la liste après 1809.

3. N. Drake, *Essays... illustrative of the Rambler*, etc., II, p. 6, 7.

4. Andrews, I, p. 114.

5. Johnson, *Lives of the English Poets*, Blackmore.

6. Andrews, I, p. 114.

Wagstaff, par Sir Heister Ryley[1], par Jeremy Quick, par Sir John Falstaff[2].

Que tous ces nouveaux venus aient dignement marché sur les traces de leurs devanciers ; que Bickerstaff, que Sir Roger de Coverly et Will Honeycomb aient été disposés à accueillir à bras ouverts et à reconnaître comme de la famille tous ces parents qui leur naissaient de toutes parts, c'est ce que je ne voudrais pas dire[3]. La ressemblance était de tous points fort lointaine et fort peu profonde. Ces imitations trop fidèles[4], tentées pour la plupart par des hommes sans talent et sans originalité, ne furent guère que des dilutions de leurs originaux ; et les plus heureuses, en très petit nombre, ne surent en conserver qu'à des doses inappréciables la saveur et le parfum[5].

Mais enfin, telles qu'elles étaient, elles trouvèrent des

1. *Tit for Tat*, 1709-10 ; *Annotations on the Tatler*, 1710 ; *The Visions of Sir Heister Ryley*, 1710. — Voy. N. Drake, *Essays... illustrative of the Rambler*, etc., I, p. 4-10.

2. *The Medley, or Daily Tatler*, 1715 ; *The Anti-Theatre*, 1720. — Voy. Andrews, I, p. 114.

3. Addison avait le droit d'écrire, sans être accusé de manquer de modestie : « Je ne puis m'empêcher de remarquer avec un certain orgueil que cette manière d'écrire des articles quotidiens n'a depuis longtemps réussi à aucune personne qui n'est pas de notre famille. Je crois parler sans exagération quand j'affirme que plus de cent auteurs différents ont tenté notre manière d'écrire. Quelques-uns ont été en d'autres genres parmi les premiers auteurs du royaume ; mais je ne sais comment cela s'est fait, aucun d'eux n'a mis le doigt sur notre art particulier. Leurs entreprises se sont toujours arrêtées après quelques essais peu heureux. Ceci me rappelle une histoire qui m'a été dernièrement racontée par un spirituel ami à moi qui a un très beau talent sur le violon. Sa servante, voyant son instrument sur la table, et comprenant qu'il y avait de la musique dedans pour qui savait l'en tirer, fit passer l'archet sur chaque partie des cordes, et finit par dire à son maître qu'elle avait essayé le violon partout, mais qu'elle n'avait pu parvenir à découvrir en quel endroit se trouvait l'air. » (*The Guardian*, nº 98.)

4. They seem'd, indeed, at first to think, that what was only the *Garnish* of the former *Tatlers*, was that which recommended them, and not those *Substantial Entertainments* which they every were abound in. Accordingly they were continually talking of their *Maid*, *Night-Cap*, *Spectacles*, and *Charles Lillie*. However there were now some faint endeavours at Humour and *Sparks* of Wit ; which the Town, for want of better Entertainment, was content to hunt after, through an heap of Impertinencies. (Gay [?], *The State of Wit*.)

5. Le Dr. Drake a recueilli dans ses quatre volumes intitulés *The Gleaner* tout ce qui peut surnager de ces œuvres d'ordre inférieur.

lecteurs, et rendirent le signalé service d'entretenir et de propager le goût des choses de l'esprit, surtout dans la bourgeoisie, jusque-là peu ouverte à la littérature. D'ailleurs Addison et Steele ne se retirèrent pas de la lice. Après le *Spectateur*, ils poursuivirent leur œuvre dans plusieurs journaux dont un au moins, *The Guardian*, occupe encore une place très honorable à côté de leur chef-d'œuvre [1].

Je crains bien qu'on ne rende pas aujourd'hui pleine justice à ces Essayistes, même à ceux qui ont mérité le nom d'Essayistes classiques [2]. Il est certain qu'ils ne sont plus lus comme ils méritent de l'être [3]. Sans doute la difficulté de saisir maintenant les allusions dont ils sont pleins est pour quelque chose dans cette indifférence des lecteurs; mais je crois qu'on est surtout disposé à leur trouver l'haleine courte, et à leur reprocher d'être quelque peu étriqués et terre à terre [4]. Sans m'arrêter à voir à quel point ce reproche est exagéré, j'avoue volontiers qu'à mon sens il est justifié à certains égards. Je reconnais qu'en ne publiant leurs idées que par courts fragments et par bribes, ils se sont souvent fermé les amples horizons et les

1. Addison et Steele, soit seuls, soit réunis, publièrent successivement *The Guardian*, 12 mars 1713; *The Englishman*, 6 octobre 1713; *The Lover*, 14 février 1714; *The Reader*, 22 avril 1714; le huitième volume du *Spectateur*, 3 janvier 1715; *Town Talk*, 17 décembre 1715; *The Free-Holder*, 23 décembre 1715; *The Tea-Table*, 6 février 1716; *Chit-chat*, 6 mars 1716; *The Plebeian*, 14 mars 1719; *The Old Whig*, 19 mars 1719; *The Spinster*, 19 décembre 1719; *The Theatre*, 2 janvier 1720.

2. Par *Essayistes classiques* j'entends uniquement Addison et Steele; mais sous cette dénomination on comprend généralement plusieurs auteurs dont il n'est pas sans intérêt de citer ici les publications, puisqu'elles sont nées du succès du *Babillard* et du *Spectateur : The Rambler* (1750-1752), par Samuel Johnson; *The Adventurer* (1752-1754), par Hawkesworth et Johnson; *The World* (1753-1756), par le Dr. Moore, avec la collaboration de Lord Chesterfield et de Horace Walpole; *The Connoisseur* (1754-1756), par George Colman et Bonnel Thornton, avec la collaboration de Cowper; *The Idler* (1758-1760), par Johnson; *The Mirror* (1779-1780) et *The Lounger* (1785-1787), par Henry Mackenzie; *The Observer* (1785-1790), par Cumberland; *The Looker-on* (1792-1794), par William Roberts.

3. « Il fut un temps où toute personne qui lisait était assez familière avec le *Spectateur* pour que la moindre allusion à un article de ce recueil pût tenir lieu de citation. Mais il n'en est pas de même aujourd'hui; Sir Roger lui-même n'est guère connu que de nom par la plupart des lecteurs. » (*The Cornhill Magazine*, octobre 1876, article sur Sir Richard Steele.)

4. Ces reproches ont été adressés avec talent, non pas aux Essayistes seuls, mais au dix-huitième siècle tout entier, par Jeffrey. Voyez ses *Contributions to the Edinburgh Review*, I, p. 160 et suiv.

vues d'ensemble. Je reconnais aussi qu'en faisant de la littérature avec un but pratique, ils se sont, en bien des points, interdit à eux-mêmes les hautes inspirations.

Mais au moment où ils écrivaient, tout ce que l'on note aujourd'hui comme des défauts était autant de qualités. Ils s'adressaient à des estomacs paresseux ou malades, habitués à une nourriture ou insuffisante ou frelatée, atteints d'inappétence ou digérant laborieusement. Que faire en pareil cas, sinon solliciter l'appétit par des mets agréables et variés, qui, sans surcharger un organisme débile, le soutiennent, le fortifient, et lui donnent insensiblement sa vigueur normale? Et quel meilleur moyen d'action alors que le journal, qui découpe chaque mets en tranches minces, de digestion facile, qui peut chaque jour servir sur la table un plat nouveau, et donner aux repas l'attrait de la diversité?

Les gros volumes et les longs traités auraient rebuté des lecteurs aussi peu assurés, et n'auraient même pas été ouverts. Les hautes spéculations et les développements étendus les auraient lassés et dégoûtés sans profit. Le journal d'essais les tenta par sa brièveté et par sa variété, et les retint en ne les fatiguant jamais; par sa modération et sa modestie il entra dans leur confiance; il devint insensiblement une habitude nécessaire à des gens qui sans lui n'auraient jamais lu, et par lui le goût de la lecture devint général [1].

Après la Restauration, le théâtre avait été la littérature de ceux qui ne lisent pas; plus tard la politique avait forcé bien des Anglais à lire, mais seulement dans la surexcitation du moment. Addison fait si bien que l'assaisonnement politique n'est plus indispensable, et son journal littéraire trouve autant de lecteurs au moins que les écrits de parti. Après avoir débuté par un tirage de 3000 exemplaires, le *Spectateur* va rapidement à 4000, puis à 20 000, et même souvent jusqu'à 30 000

1. An *Essay* is an instructive writing, either in Prose or Verse, distinguish'd from compleat Treatises and voluminous Works, by its shorter extent and less accurate Method... the disrelish of such diffusive Pieces in these Times is... carry'd so far, that great Books are look'd on as oppressive...; while those in which the principal End, as well as the sentiment of the Author, are contracted into a Narrower Compass, if well writ, meet with general Approbation. (Blackmore, *Essays*, volume I, préface.)



exemplaires[1]. A ces chiffres, qui sont ceux de la vente journalière, il faut encore ajouter la vente en volumes : après la publication par numéros il fallut tout de suite, pour répondre aux demandes des lecteurs, en faire une réimpression dans deux formats différents. Chacune de ces deux éditions comprenait près de 10 000 exemplaires, et avant que le *Spectateur* eût cessé de paraître comme journal, on avait déjà vendu plus de 9000 exemplaires des quatre premiers volumes[2].

Il est vrai que le *Spectateur* est encore tenu d'être court et d'offrir la lecture à petites doses. Mais insensiblement, et sans qu'ils en aient conscience, l'esprit des lecteurs se fortifie, leur goût se forme, leur intelligence s'éclaire, et l'on n'est plus obligé d'user avec eux de précautions. Les œuvres solides de la littérature anglaise sont rééditées et sont lues : on se reprend à Milton[3], à Shakspeare[4]. Bientôt les *Magazines* vont succéder aux journaux d'essais, mais sans les supprimer[5]; les uns et les autres vivront de longues années côte à côte. Enfin le roman, non plus le roman romanesque, mais le roman de mœurs,

1. *Addisoniana*, dans les œuvres d'Addison, édit. Hurd, VI, p. 688; Forster, *Essai sur Steele;* Drake, *Essays... illustrative of the Tatler*, etc., I, p. 82, et III, p. 326.

2. Voy. dans le *Spectateur* les annonces des n[os] 227 et 283, et les n[os] 488 et 555. — On avait dû aussi tout de suite réimprimer le *Babillard* en volumes.

3. De 1688 à 1730 les Tonsons publièrent douze éditions du *Paradis Perdu*, seul ou réuni à d'autres œuvres de Milton (le professeur Masson, *The Poetical Works of John Milton*, Introduction to Paradise Lost).

4. La quatrième et dernière réimpression de l'édition in-folio de 1623 avait paru en 1685 (la deuxième et la troisième sont de 1632 et de 1664). En 1709, après un intervalle de vingt-quatre ans, Rowe publia son édition de Shakspeare (deuxième édition en 1714); puis vinrent l'édition de Pope, 1725 (deuxième édition en 1728); l'édition de Theobald, 1733; l'édition de Hanmer, 1744; l'édition de Warburton, 1747; l'édition de Johnson, 1765. — En 1741 Garrick débute à Londres dans *Richard III;* avec lui commence une éblouissante renaissance de Shakspeare.

5. The *Gentleman's Magazine*, For January 1731; The London Magazine. April, 1732; *The* Scots *Magazine*. January, 1739. Publié à Edimbourg; The Universal Magazine of Knowledge and Pleasure : For *June*, 1747; The Grand Magazine. For January, 1758; The Town and Country Magazine; or, Universal Repository of Knowledge, Instruction, and Entertainment, For January, 1769. — Ces titres sont ceux des premiers numéros, relevés au *British Museum*. Sur ces *Magazines* et leur contenu voyez dans *Fraser's Magazine*, septembre 1876, un intéressant article intitulé *Last Century Magazines*, et le chapitre XIV de M. Cucheval Clarigny. — Le *Gentleman's Magazine* n'a pas cessé de paraître régulièrement depuis 1731.

qui naît en 1719 avec *Robinson Crusoe*, va se développer glorieusement avec Defoe, Richardson, Fielding et Smollett[1].

La culture générale qui s'est partout répandue a réuni toutes les classes de la société. Il n'est plus question de groupes divers de lecteurs, de Puritains et de Cavaliers, de la Cour et de la Cité, de la capitale et de la province : les lecteurs sont maintenant toute l'Angleterre.

En un mot, les écrivains ont désormais en face d'eux un public, c'est-à-dire des lecteurs assez nombreux pour qu'ils puissent déjà compter sur eux, et assez éclairés pour que tous les genres de composition aient chance d'être par eux accueillis et achetés.

1. Defoe : *Memoirs of a Cavalier* (1720), *The Life, Adventures, and Piracies of the Famous Captain Singleton* (1720), *A Journal of the Plague Year* (1722), *The History and Remarkable Life of the truly Honourable Colonel Jacque* (1722), etc. — Swift : *Gulliver's Travels* (1726). — Richardson : *Pamela* (1741), *Clarissa Harlowe* (1751), *Sir Charles Grandison* (1754). — Fielding : *Joseph Andrews* (1742), *Tom Jones* (1749), *Amelia* (1751), etc. — Smollett : *Roderick Random* (1748), *Peregrine Pickle* (1751), *Ferdinand Count Fathom* (1753), *Humphrey Clinker* (1771), etc.

CHAPITRE IV

ALEXANDER POPE

I. Malgré les apparences les écrivains ne sont pas encore indépendants. — La protection qu'on leur accorde est fondée sur la politique. -- Services politiques rendus par les écrivains : Addison, Steele, Swift, Shadwell, Congreve, Vanbrugh, Rowe, Prior, Gay, Defoe, Locke, Newton, Tate, Eusden, Smith, Hughes, Ambrose Philips, Parnell, Arbuthnot, Garth, Blackmore, Granville, Stepney, Maynwairing, Walsh, Martyn, Tickell. — Raison pour laquelle les partis politiques ne peuvent se passer du secours des écrivains. — Effets du patronage politique. — Dédicaces aux hommes d'État, etc. — Incertitude de la situation des écrivains.

II. Arrivée de Walpole à la tête des affaires (1721-1742). — Suppression du patronage politique à un moment où le patronage des grands seigneurs n'existe plus. — Épreuves auxquelles sont soumis les écrivains : Steele, Ambrose Philips, Savage, Dennis, Thomson, Boyse, Johnson, etc.

III. Dryden et le premier éditeur anglais, Jacob Tonson. — Rôle des éditeurs dans la littérature. — Traduction de Virgile, par Dryden. — Ses Fables. — Augmentation des profits littéraires.

IV. Pope et les éditeurs Tonson et Lintot. — Traduction d'Homère, par Pope. — Elle l'enrichit. — Pope interrompt la tradition des dédicaces intéressées. — Il conserve une attitude neutre en face des partis. — Il refuse les pensions qu'on lui offre. — Il est recherché par les plus hauts personnages d'Angleterre. — Pope est le premier homme de lettres anglais.

V. Conclusion.

I

Ainsi il y a un public en Angleterre. Fait capital, et dont on ne peut exagérer l'importance pour les écrivains. C'est en effet ce public, ce sont les lecteurs qu'ont formés les Essayistes, qui vont les émanciper et leur donner l'indépendance.

Pour le moment, si grandis qu'ils soient dans la société, quelque honorable que soit la place qu'ils y occupent et la considération qu'on leur y accorde, ils ne sont pas encore indépendants.

Le règne de la reine Anne, qui est le point culminant de la période qu'on vient d'étudier, est resté dans la mémoire des Anglais comme une sorte d'âge d'or de la littérature, comme un paradis d'encouragement et de protection pour les auteurs.

Mais on a déjà compris peut-être que cette protection ne fut pas tout à fait désintéressée. Sans doute l'amour seul des lettres y eut une certaine part; le règne de Charles II avait mis à la mode dans la haute société un goût des choses artistiques qui maintenant portait ses fruits; et il serait injuste d'oublier ici que Dorset, à qui il incomba par ses fonctions de Lord Chambellan d'enlever à Dryden, après la Révolution, ses pensions de poète-lauréat et d'historiographe, lui fit, pour le dédommager, de généreux présents de sa bourse personnelle[1]; que le même Dorset secourut Tate à un moment où, vieux et pauvre, on n'avait plus rien à espérer ni à craindre de lui[2]; et que Somers, amateur éclairé de la littérature et des arts, sut quelquefois ne pas regarder aux opinions de ceux qu'il encouragea[3]. D'ailleurs presque tous les hommes d'État d'alors avaient le mérite incontestable d'être sincèrement et véritablement des lettrés et de bons juges, comme ils le prouvèrent en mettant en lumière tant d'hommes de valeur, pour l'honneur de leur mémoire et la gloire de leur pays.

La protection qu'ils accordèrent aux écrivains n'en fut pas moins dans le fond une protection toute politique. Ils ne firent pas avec eux de marché brutal, et les écrivains ne furent pas à la solde des hommes d'État. Mais les hommes d'État se les attachèrent en les intéressant habilement à leur fortune. Ce fut une sorte d'association d'assurance mutuelle. « Défendez-nous, disaient les uns, et nous assurerons votre existence. » — « Faites-nous vivre, disaient les autres, et nous vous soutiendrons. » — Ainsi, on ne leur demanda rien, mais ils furent dans la nécessité de donner; ils ne furent pas des mercenaires, mais ils furent des alliés. Aux plus distingués, comme Addi-

1. Dryden, *Discours sur la Satire*, 1693, dédicace à Dorset. — Je ne voudrais pas paraître trop soupçonneux; mais peut-être ne voulait-on pas pousser Dryden à bout. Il eût été un adversaire dangereux.

2. Chalmers, *Biographical Dictionary*, art. Tate. Tate mourut perdu de dettes. — Dorset avait autrefois pourvu à l'éducation de Prior. Fils d'un menuisier qui le laissa orphelin, Prior avait été recueilli par un oncle qui tenait une taverne à Londres. Dorset allant un jour à cette taverne, aperçut l'enfant qui lisait Horace. De ce jour il s'intéressa à lui et se chargea de son instruction. (Johnson, *Lives of the English Poets*, Prior.)

3. Macaulay, *Histoire*, ch. xx, Somers. Il encouragea et protégea entre autres l'antiquaire Hickes, qui était un ardent *non-juror*, et le graveur Vertue, qui était un catholique fervent.

son, comme Newton, comme Locke, comme Prior, comme Steele, comme Defoe, on confia des fonctions publiques où ils pouvaient être directement utiles au parti qui les protégeait; à d'autres on offrit des emplois moins en vue, dans l'espérance (rarement déçue) qu'ils rendraient aux amis qui les avaient pourvus quelques services comme ceux que Dryden avait rendus à Charles II et à son frère; à d'autres enfin on offrit, comme le gâteau jeté à Cerbère, quelque bonne sinécure, afin de s'assurer au moins leur silence et leur neutralité.

Ce qui, à l'éloignement où nous sommes, trompe et fait illusion, c'est d'abord la bonne grâce et l'urbanité des hommes d'État d'alors et leurs relations affables avec les écrivains, relations qui n'ont rien des rapports de supérieurs à subordonnés, et qui séduisent d'autant plus qu'elles contrastent avec la protection dédaigneuse des Rochester et des Mulgrave; c'est aussi que les écrivains d'alors ont célébré avec transport ce régime nouveau qui leur faisait tout à coup l'existence si douce, et que nous le voyons un peu par leurs yeux; c'est surtout que, si l'on se souvient encore que certains auteurs prirent nettement parti, que Steele et Addison, par exemple, furent des whigs zélés, que Swift fut un tory ardent, la plupart des noms qui ont été cités dans les pages qui précèdent n'ont plus pour nous de couleur politique et sont restés uniquement et purement littéraires. De Shadwell, de Congreve, de Vanbrugh, on ne se rappelle que leurs comédies, de Rowe que ses tragédies, de Prior que ses poésies légères, de Gay que ses pièces et ses fables. Combien de gens connaissent de Defoe autre chose que *Robinson?* Qui songe à s'enquérir des sympathies politiques de Locke et de Newton? Quant à la plupart des autres, la même couche d'oubli uniforme recouvre aujourd'hui leurs œuvres et leurs opinions. Cependant, quand on y regarde de près, on voit tous les écrivains d'alors mêlés aux luttes politiques et y prenant part avec une ardeur plus ou moins active.

Shadwell, que nous avons déjà vu dans la lice avant la Révolution, écrivit un poème pour saluer l'arrivée du prince d'Orange en Angleterre, un autre poème pour saluer l'arrivée de la « très illustre reine Marie », et célébra divers incidents du règne de Guillaume III : son retour d'Irlande, l'anniversaire

de sa naissance, etc[1]. Congreve, membre du *Kitcat club*, tenta l'élégie pastorale pour pleurer la mort de Marie, et le dithyrambe pour chanter la prise de Namur et les victoires de Marlborough[2]. Vanbrugh, qui savait bien notre langue, se chargea de renseigner le gouvernement de Guillaume III sur ce qui se passait en France, à telles enseignes qu'il se fit prendre, et passa près de deux ans à la Bastille[3]; il fut, comme Congreve, membre du *Kitcat club*. Rowe, qui était un whig si ardent qu'il ne conversait pas volontiers avec ceux de l'autre côté[4], Rowe chanta l'union de l'Écosse et de l'Angleterre, les victoires de Marlborough, la maison de Brunswick[5], et introduisit dans ses pièces et jusque dans sa traduction de Lucain des allusions de parti[6]. Prior collabora au journal tory l'*Examiner*, et écrivit de nombreux poèmes politiques qu'il réimprima soigneusement dans ses œuvres[7]. Gay ne fut nommé secré-

1. Voy. ma Bibliographie. — La reine Marie débarqua le 12 février 1689; les vers de Shadwell sont du 20. Rymer, qui succéda plus tard à Shadwell comme historiographe royal, fut plus prompt encore : dès le 15, il adressa un poème à Marie sur son arrivée. (Malone, *Vie de Dryden*, p. 207-208.)

2. Voy. ma Bibliographie.

3. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, IX, p. 338-346. Il n'est pas dit expressément qu'il ait été arrêté comme espion. Mais d'autres documents cités dans le même ouvrage montrent que Guillaume III avait en France un espionnage admirablement organisé. Or, étant donné que Vanbrugh savait parfaitement le français, qu'il était attaché aux principes de la Révolution et en fort bons termes avec des personnages bien en cour (voyez sa vie en tête de ses œuvres), il semble que son arrivée en France, sans passe-port, à un moment où il y avait guerre entre les deux pays, parut à bon droit suspecte au gouvernement français. Voy. d'ailleurs *Biographia Dramatica*, art. Vanbrugh.

4. Johnson, *Lives of the English Poets*, Rowe.

5. *Unio*, petit poème en latin, « English'd *by the* Author », dans ses *Poems on Several Occasions*, 1714, p. 29; *A Poem upon the Late Successes of Her Majesties Arms*, etc., dans ses *Œuvres*, II, p. 283; *Ode for the New Year*, adressée à George Ier. Voy. ma Bibliographie.

6. Dans son *Tamerlan*, Bajazet représentait Louis XIV, et Tamerlan représentait Guillaume III. Voyez à ma Bibliographie l'épigraphe de la pièce. — Sa tragédie *The Royal Convert*, jouée en 1707, se termine par un compliment prophétique à l'adresse de la reine Anne et de l'Union de l'Angleterre et de l'Écosse. — Cromwell écrit à Pope à la date du 5 novembre 1710 « Je viens de lire et de comparer la traduction du neuvième livre de Lucain par Mr. Rowe... C'est un whig si renforcé, qu'il dépasse même son auteur dans sa passion pour la liberté et son aversion pour la tyrannie. » (*Œuvres* de Pope, édit. Elwin, VI, p. 108.)

7. Voyez ma Bibliographie, et dans ses *Poems on Several Occasions* : p. 66, Presented to the King, at his Arrival in Holland, after the Discovery of the Conspiracy, 1696; — p. 133, Carmen Seculare, for the Year 1700; to the

taire d'ambassade que parce qu'il avait dédié des vers à Bolingbroke ; il écrivit aussi une épître à l'adresse de la princesse de Galles[1]. Defoe, que nous avons vu soutenir avec tant de vigueur la Révolution et Guillaume III, a laissé plus de deux cents écrits politiques. Locke, ami et collaborateur de Shaftesbury, publia en 1690 deux *Traités sur le gouvernement* où il défendait chaudement contre les tories les principes révolutionnaires[2]. Newton, représentant de Cambridge à la Chambre des communes, avait soutenu activement les droits de l'Université contre les empiétements illégaux de Jacques II[3].

Tate pleura consciencieusement la mort des souverains auxquels il survécut, célébra de même l'avènement de leurs successeurs et les principaux événements de leurs règnes[4]. Eusden dut le commencement de sa fortune littéraire à une traduction en vers latins d'un poème de Lord Halifax sur la bataille de la Boyne, et reconnut les bontés qu'on eut pour lui par plusieurs morceaux dont les sujets étaient faits pour plaire en haut lieu[5]. Ce n'est pas à sa seule tragédie de

King ; — p. 181, Prologue spoken at Court before the Queen on Her Majesty's Birth-Day, 1704 ; — p. 183, A Letter to Monsieur Boileau Despreaux, occasioned by the Victory at Blenheim, 1704 ; — p. 245, An Ode humbly inscribed to the Queen on the Glorious Success of Her Majesty's Arms, 1706. Written in Imitation of Spenser's Style ; — p. 285, to Mr. Harley wounded by Guiscard, 1711 : an Ode. — Sur cette dernière œuvre voyez Swift, *Journal to Stella*, 30 mars 1710-11.

1. *The Shepherd's Week*, 1714, précédé d'un « *Prologue*. To the Right Honourable the L[d] Viscount of Bolingbroke. » — *Epistle* to a Lady. *Occasion'd by the Arrival* of Her Royal Highness, dans ses *Poems on Several Occasions*, II, p. 271.

2. Voy. Bourne (H. R. Fox), *The Life of John Locke*, et Villemain, *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, 5e leçon. — Dans la préface de ses *Deux Traités*, Locke dit : *These* [Papers] *I hope are sufficient to establish the Throne of our Great Restorer, Our present King* William ; *to make good his Title, in the Consent of the People, which being the only one of all lawful Governments, he has more fully and clearly than any Prince in* Christendom. *And to justify to the World, the People of* England, *whose love of their Just and Natural Rights, with their Resolution to preserve them, saved the Nation when it was on the very brink of Slavery and Ruine.*

3. *Biographia Britannica*, art. Newton.

4. Voy. ma Bibliographie. — Des vers de lui adressés à la reine Anne, intitulés « Britannia's *Prayer to the Queen*, 1706. *By Mr.* Tate, *Poet Laureat to her Majesty* », se trouvent dans *Poems on Affairs of State*, vol. IV, 1707, p. 129.

5. Voy. N. Drake, *Essays... Illustrative of the Tatler*, etc., III, p. 280, et ma Bibliographie.

Phèdre que Smith fut redevable de l'intérêt que lui témoigna Halifax; il avait auparavant célébré l'avènement de Guillaume III et de Marie et la bataille de la Boyne, déploré la mort de Guillaume et chanté la victoire de Blenheim[1]. Hughes écrivit des vers sur la paix de Ryswick, sur le retour de Guillaume III en Angleterre en 1699, sur le duc de Gloucester, sur la maison de Nassau, sur la princesse de Galles[2]. Ambrose Philips, dans ses *Pastorales*, fit chanter poétiquement les louanges de Dorset et de la reine Anne aux bergers Lobbin, Albino, et Lanquet, et prosaïquement répandit les opinions whigs en publiant une vie de l'archevêque Williams[3]. Parnell, présenté à Harley par Swift, fit sa cour en composant un poème sur *La Paix de la reine Anne*[4]. Arbuthnot, inspiré par Swift, écrivit son *Histoire de John Bull*[5] pour tourner Marlborough en ridicule et incliner les esprits à la paix, et Ψευδολογία Πολιτική, ou *l'Art de mentir en politique*, pour faire pièce aux whigs[6]. Garth soutint les idées de ses amis du *Kitcat club* dans plusieurs œuvres poétiques, des épîtres à Godolphin et à Marlborough, des vers sur la reine Anne et sur l'insurrection jacobite de 1715[7]. Blackmore est l'auteur d'une *Histoire véridique et*

1. On the Inauguration of *King William and Queen Mary*. An. Dom. 1689; On the Return of King William to Ireland, After the battle of the Boyne, 1690 (dans A. Chalmers, *The Works of the English Poets*, IX, p. 203 et 204); *A Pindarique Poem Sacred to the Glorious Memory of King William III*, 1702 (voy. ma Bibliographie); Ode for the Year 1705 (dans A. Chalmers, *id.*, *ibid.*, p. 207).

2. *The Triumph of Peace* (voy. ma Bibliographie); — The Court of Neptune. On King William's Return from Holland. 1699 (dans ses *Poems on Several Occasions*, p. 19); — Song. Written for the Late Duke of Gloucester's Birthday. 1699 (dans A. Chalmers, *The Works of the English Poets*, X, p. 24); — *The House of Nassau; — An Ode for the Birth-Day of Her Roya Highness The Princess of Wales* (voy. ma Bibliographie).

3. Voy. ma Bibliographie. — L'archevêque Williams fut, sous Charles Ier un des promoteurs de la « pétition des droits ».

4. *On Queen Anne's Peace* (*Written in December* 1712) dans A. Chalmers, *The Works of the English Poets*, IX, p. 405. — Voy. Swift, *Journal to Stella*, 22, 25, 31 déc. 1712; 6 janv., 19 févr., 27 mars 1712-13.

5. Généralement citée sous ce nom; mais le titre original est *Law is a Bottomless-Pit*. Voy. ma Bibliographie.

6. Voy. Swift, *Journal to Stella*, 9 oct. et 12 déc. 1712. — Cet écrit d'Arbuthnot, que Swift dut revoir, est réimprimé dans les œuvres de ce dernier, édit. W. Scott, vol. VI.

7. *To The Duke of Marlborough*, on his Voluntary Banishment; *To the Earl of Godolphin*; *On Her Majesty's Statue*, in St. Paul's Church-Yard; *On*

impartiale de la conspiration contre le roi Guillaume de glorieuse mémoire, de vers à la louange de Marlborough, etc.[1]. Granville, avant d'être élevé à la pairie par le ministère de Harley, avait donné des gages aux opinions tories, notamment par des poèmes en l'honneur de Marie de Modène et de Jacques II[2]. Stepney chanta en latin les vertus de Charles II, le mariage de la princesse Anne, et en anglais l'avènement de Jacques II, le voyage de Guillaume III en Hollande, la mort de Marie, etc.[3]. Maynwairing, après avoir d'abord exercé sa verve poétique contre les whigs, l'exerça longuement contre les tories et combattit l'*Examiner* de Swift et de Bolingbroke dans le journal *The Medley*[4]. Walsh fit célébrer à Horace et à Virgile le courage de Guillaume III et les mérites de la politique whig[5].

the New Conspiracy, 1716 (A. Chalmers, *The Works of the English Poets*, IX, p. 449, 450).

1. *A True and Impartial History*, etc. (voy. ma Bibliographie); *Advice to the Poets* (voy. ma Bibliographie); Instructions to *Vander Bank*. A Sequel to the Advice to the Poets. A Poem Occasioned by the Glorious Success of Her Majesty's Arms, under the Conduct of the Duke of Marlborough, the last Year in *Flanders*. Printed in the Year 1709 (dans *A Collection of Poems on Various Subjects*. By Sir Richard Blackmore). — Dans la dédicace de son poème d'*Alfred*, il dit : ... I had the Honour to contribute more to the Succession of the Illustrious House of *Hanover* to the Crown of *Great-Britain*, than I ever boasted of, contenting my Self with this, that what I had done was for the Service of reformed Religion, and the Good of my Country.

2. Voyez dans ses *Genuine Works*, III, p. 1, 6, 7 et 8 : To the Earl *of* Peterborough, *on his Happy Accomplishment of the Marriage between His* Royal Highness *and the Princess* Mary d'Este *of* Modena; *To the* King *in the First Year of His* Majesty's *Reign; To the* King; *To the* King. — A dix-huit ans il avait voulu se battre contre le duc de Monmouth; en 1688 il s'était offert comme volontaire pour soutenir par les armes les droits de Jacques II; sous Guillaume III il était resté dans la retraite. (Johnson, *Lives of the English Poets*, Granville.)

3. *In Obitum* Caroli *Secundi*. Il parle de « Caroli Mores Cœlestibus æquos »; *In Nuptias* P. Georgii and D. Annæ; To King *James* II. Upon his Accession to the Throne. *The Author then of* Trinity-College, Cambridge; *On the late horrid Conspiracy* (dans *The Works of Celebrated Authors, of whose writings there are but small Remains*, II, p. 58, 56, 3, 11). *An Epistle to Charles Montague Esq.; on his Majesty's Voyage to Holland; A Poem Dedicated to the Blessed Memory of Her late Gracious Majesty Queen Mary* (voy. ma Bibliographie).

4. Voy. *Biographia Britannica*, art. Maynwairing. La *Biographia* donne les titres d'une quinzaine d'œuvres de lui dirigées contre les tories.

5. *Horace. Ode III. Book III.* Imitated, 1705; *The Golden Age restored* 1703. An Imitation of the Fourth Eclogue of Virgile. Supposed to have been taken from a Sibylline Prophecy. (A. Chalmers, *The Works of the English Poets*, VIII, p. 417, 418.)

Martyn travailla activement au *Négociant Anglais*, journal fondé pour combattre le traité de commerce négocié avec la France au traité d'Utrecht[1]. Tickell, que Swift appellait *whiggissimus*, composa plusieurs pièces de vers en faveur de la maison de Brunswick[2].

On n'aura plus aucun doute sur les motifs de la protection qu'on offre alors aux écrivains si l'on observe que les whigs réservent leur faveur aux seuls whigs, et les tories aux seuls tories, et que chaque triomphe de l'un ou de l'autre parti est pour ses amis le signal d'une distribution de places lucratives.

A l'avènement de Guillaume III, le tory Dryden fut dépossédé de ses fonctions et de son traitement, et Shadwell, un orangiste de la veille, fut nommé à sa place poète-lauréat. Sous le même règne, le whig Newton fut appelé à la direction de la Monnaie, et Locke qui, chassé de l'Université d'Oxford par ordre de Charles II, avait suivi Shaftesbury en Hollande et n'avait pu rentrer en Angleterre qu'avec Guillaume, fut nommé commissaire des appels. Sous le même règne aussi Blackmore, qui fut toute sa vie attaché aux opinions anti-jacobites, fut nommé médecin du roi et fait chevalier. C'est de ses amis les tories que Swift reçut le décanat de Saint-Patrick; c'est par eux également que Gay fut nommé secrétaire d'ambassade, Prior chargé d'importantes missions diplomatiques, et Granville élevé à la pairie. Quand George Ier monta sur le trône, ceux qui, pendant le triomphe des tories, étaient restés fidèles à la maison de Brunswick, eurent leur tour. Addison et Steele, délogés de leurs places par le ministère précédent, furent dédommagés avec usure: Addison, dès avant l'arrivée du nouveau

1. N. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler*, etc., III, p. 285 et suiv. Voy. aussi ma Bibliographie, v° Martyn (Henry).

2. *The Prospect of Peace* (voy. ma Bibliographie). Ce poème, favorable à la politique de Harley et de Bolingbroke, n'était pas fait pour plaire aux whigs; mais Tickell répara ses torts envers eux dans les vers qu'il composa ensuite : *The Royal Progress*, sur l'arrivée de George Ier, publié originairement dans le *Spectateur*, n° 620, 15 nov. 1714; *An Imitation* of the Prophecy of Nereus. From Horace. Book II. Ode XV, sur le soulèvement Jacobite de 1715 (dans A. Chalmers, *The Works of the English Poets*, XI, p. 108); *Epistle from a Lady in England to a Gentleman at Avignon*, contre les Jacobites (voy. ma Bibliographie); *Kensington Garden*, à la louange de George Ier (voy. ma Bibliographie).

veau roi, fut nommé secrétaire du conseil de régence, et fut ensuite secrétaire du Lord-Lieutenant d'Irlande et ministre; Steele fut nommé inspecteur des écuries royales, juge du comté de Middlesex, directeur du théâtre royal de Drury Lane, fait chevalier. Garth fut fait chevalier. Tickell obtint des fonctions publiques en Irlande sous Addison[1]. Martyn, qui avait combattu la politique commerciale des tories, fut nommé inspecteur des exportations et des importations. C'est alors aussi qu'Ambrose Philips, membre du *Hanover club*, obtint deux de ses places, que Rowe fut fait poète-lauréat, et gratifié d'autres fonctions grassement rétribuées.

On voit même un service rendu recevoir immédiatement sa récompense. Addison n'avait encore fait de son poème sur Blenheim que la célèbre comparaison de l'ange quand Godolphin, pour lui témoigner sa satisfaction, le nomma commissaire des appels.

Il y avait d'ailleurs des motifs politiques puissants pour qu'on s'empressât ainsi auprès des écrivains, pour qu'on tâchât de se les attacher par tous les moyens possibles. J'ai déjà indiqué comme quoi, après la Révolution, c'était devenu une nécessité d'existence pour les gouvernants d'avoir avec eux l'opinion publique, de communiquer sans cesse avec elle, d'agir sur elle à tous les instants. Aujourd'hui, les discussions parlementaires suffisent presque entièrement à cette propagande indispensable à tout gouvernement constitutionnel. Un discours prononcé pendant la nuit par un ministre ou par un *leader* de l'opposition est, dès le lendemain matin, lu par toute l'Angleterre, et va jusque dans le moindre village solliciter l'attention et le jugement de millions de lecteurs. Mais alors l'éloquence parlementaire s'éteignait entre les murs du Parlement; la publication des débats était rigoureusement interdite[2], et les paroles qui décidaient

1. Dans son *Royal Progress* il disait avec clairvoyance de George Ier :

> Now to the Royal Towers securely brought,
> He plans *Britainnia's* Glories in his Thought
> Resumes the delegated Pow'r he gave,
> Rewards the Faithful, and restores the Brave.

2. Voy. Lecky, I, p. 442-446, et Andrews, I, p. 142-149 et 196-203. Ce n'est qu'en 1771 que les débats du Parlement commencèrent à être publiés librement. — En 1745, le *Gentleman's Magazine* donnait encore les débats, non sans risques, sous le titre de « Discussions dans le Sénat de Lilliput ». Les Lords s'appelaient des *Hurgoes* : Lord Chesterfield s'appelait *Hurgo Cas-*

les votes des communes et des lords restaient lettre morte pour le pays. Bolingbroke a laissé une réputation d'éloquence incomparable dans son pays, si riche d'ailleurs en orateurs politiques, et il n'est pas resté une seule phrase de ses discours [1]. Il fallait donc de toute nécessité refaire pour le dehors l'œuvre de discussion déjà faite dans les chambres, et, par des publications sans cesse renouvelées, se maintenir en rapports constants avec les électeurs de la province, avec les cafés, avec les clubs [2]. A la presse appartenait l'influence qui s'attache aujourd'hui à l'éloquence parlementaire ; et par la presse il faut entendre alors non seulement les journaux et les brochures, mais encore toute œuvre littéraire contenant des idées politiques, y compris les pièces de vers : on a dit avec raison que le poème d'Addison intitulé *la Campagne* était une gazette rimée. Tout homme qui savait tenir une plume était un auxiliaire important et précieux, et un chef de parti aurait manqué à ses devoirs envers ses alliés et envers soi-même s'il avait négligé de l'attirer par des prévenances flatteuses, et négligé de le retenir par des marques substantielles de son estime. Si l'on ne pouvait pas l'avoir comme partisan actif, il fallait au moins l'empêcher d'aller grossir les rangs ennemis.

Aussi voit-on chaque parti épier avec attention l'éclosion des talents nouveaux, afin de se préparer une pépinière de collaborateurs utiles. Quand Congreve eut signalé aux whigs les mérites du jeune Addison, Halifax s'interposa en personne pour l'empêcher d'entrer dans les ordres et le conserver tout entier aux opinions qu'il représentait au minis-

troflet, Lord Hardwicke s'appelait *Hurgo Hickrad;* l'archevêque d'Oxford figurait sous le nom d'archevêque d'*Oxdorf*. Dans les *Clinabs*, c'est-à-dire la Chambre des communes, les orateurs étaient *Snadsy*, *Gamdahm*, *Feaucs*, *Pulnub*, c'est-à-dire Sandys, Wyndham, Fox et Pulteney. *Degulia* représentait l'Europe, *Blefuscu* la France, *Mildendo* Londres, les *Jacomites* les Jacobites. — Dans *The Scots Magazine* c'étaient des pseudonymes romains : Sir Robert Walpole s'appelait M. Tullius Cicéron; Pulteney, le duc de Newcastle, Lord Chesterfield s'appelaient M. Caton, Cn. Domitius Calvinus, L. Pison, etc.

1. Stanhope, *History of... the reign of Queen Anne*, II, p. 175.

2. On a déjà vu que Bolingbroke collabora à l'*Examiner ;* il était alors ministre. Harley écrivit *A Vindication of the Commons in the last Session of Parliament*, 1701 (Townsend, I, p. 157). Watt cite les titres d'une douzaine d'ouvrages politiques dont Walpole est l'auteur. Voyez d'ailleurs sur ce point, et sur la part active que Walpole et Pulteney prirent aux polémiques de la presse, Macaulay, *Essai sur Addison*.

tère ; et il est curieux d'observer dans Swift de quelle sollicitude Harley et Bolingbroke entourent les plus minces promesses de talent chez les Diaper[1], les Trapp[2], les Harrison[3].

C'est pour cela aussi que les écrivains transfuges sont accueillis avec tant d'empressement : dans l'acquisition d'un transfuge, les partis trouvent un double gain, « leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui ». On a déjà vu avec quels égards Parnell fut reçu quand il vint, présenté par Swift, offrir ses hommages à Harley. Prior qui, sous les auspices de son ami et collaborateur Montague, avait paru d'abord dans les rangs whigs avec honneur et profit, passa aussi aux tories ; ceux-ci lui ouvrirent aussitôt leurs bras, lui conférent des négociations à l'étranger, lui donnèrent des places lucratives. Après avoir débuté dans la littérature par un poème tory, si bon qu'on l'attribua à Dryden, Maynwairing ne tarda pas à témoigner qu'il n'était pas insensible à quelques politesses que lui firent les whigs ; Halifax s'empressa d'encourager ses bonnes dispositions en lui procurant une place à la douane, et Godolphin poussa la prévenance jusqu'à racheter à celui qui l'occupait une charge de 2000 livres sterling par an pour l'offrir au tory repentant. Mais rien dans ce genre n'est plus instructif que la façon dont les deux partis se disputèrent Swift. Il était ministre d'une petite paroisse d'Irlande quand il s'essaya pour la première fois dans la politique, en 1701, avec une brochure d'opinion whig intitulée *Discours sur les luttes et les dissensions de la noblesse et du peuple à Athènes et à Rome*, publiée anonymement. Elle produisit beaucoup d'effet, tant d'effet qu'on la crut de Somers ou de Burnet. Dès que l'auteur se fut révélé, Halifax et Somers voulurent le connaître, le reçurent avec affabilité, lui promirent leur appui, et le proposèrent pour un évêché[4]. Ils eurent le malheur de ne pouvoir tenir ce qu'ils avaient promis, ou de s'y employer trop mollement, et laissèrent Swift végéter en

1. *Journal to Stella*, 12, 13, 21 mars 1711-12 ; 23 déc. 1712 ; 12, 13 févr. 1712-13.
2. *Id.*, 7 janv. 1710-11 ; 1 et 2 avr. 1713.
3. *Id.*, 13 oct. 1710 ; 15 mars 1710-11 ; 19 avr. 1711 ; 12 mars 1711-12 ; 30, 31 janv., 12, 13, 14 févr. 1712-13.
4. Ce fait, soupçonné seulement jusqu'ici, est établi par des documents nouveaux produits par Forster, *The Life of Jonathan Swift*, p. 210 et suiv.

Irlande dans son humble cure, plein d'amère déception et de ressentiment [1]. Aussi, lorsque les whigs tombèrent du ministère et que les tories arrivèrent au pouvoir, l'auteur mécontent s'empressa de passer la mer et de venir à Londres pour étudier la situation. Il avait dans l'intervalle écrit le *Conte du Tonneau*, qui avait achevé de signaler ses remarquables talents d'écrivain et montré quels services il était capable de rendre à ceux qui seraient ses amis, quel mal il pouvait faire à ceux qui ne l'auraient pas avec eux [2]. Aussi, à peine fut-il dans la capitale que les whigs, pressentant ses dispositions, s'emparèrent de lui, lui firent force compliments et force excuses, s'accusèrent de n'avoir pu mieux servir un homme de son mérite, l'accablèrent de protestations et de prévenances, pendant que les tories lui disaient clairement que le moment était venu pour lui de faire sa fortune s'il le voulait. Harley lui fit personnellement des avances avec une bonne grâce qui le séduisit d'autant plus qu'elle était en agréable contraste avec la réserve froide d'un des chefs du parti whig, Somers ; il le combla de dîners, de présentations à sa famille et aux grands personnages de l'État, le mit sur le pied d'intimité, l'appela son ami, puis Jonathan tout court, si bien que Swift s'écriait avec transport : « Je suis auprès des gens d'aujourd'hui dans une position dix fois meilleure qu'auprès des autres, quarante fois plus caressé. » Ce furent les « gens d'aujourd'hui » qui l'emportèrent, et cette acquisition d'un écrivain de premier ordre fut sans nul doute un des actes les plus heureux du nouveau ministère ; les seuls écrits de Swift rendirent plus de services aux tories que les finesses politiques de Harley et les discours éloquents de Bolingbroke [3].

Vers le même temps, Harley employa aussi les efforts de sa

1. Il emporta un livre que lui avait donné Halifax, et écrivit dessus : « Ce livre m'a été donné par Lord Halifax le 3 mai 1709. Je lui demandai de m'en faire présent, et le priai de se souvenir que c'était la seule faveur que j'eusse jamais reçue de lui ou de son parti. »

2. Bolingbroke disait plus tard à Swift : « Nous étions résolus à vous avoir ; vous étiez le seul dont nous eussions peur. »

3. Sur les débuts politiques de Swift voyez spécialement, dans ses œuvres, *Memoirs relating to that Change which happened in the Queen's Ministry in the Year* 1710 ; *Imitation of part of the sixth Satire of the Second book of Horace*, 1714 ; et son *Journal to Stella*.

diplomatie à retenir, sinon dans une alliance offensive, au moins dans la neutralité, deux écrivains whigs, Steele et Congreve. Steele avait des fonctions politiques actives comme directeur de la *Gazette de Londres* et comme commissaire du Timbre. Harley, espérant se l'attacher, le maintint dans ses deux places, l'assura de l'estime grande qu'il avait pour son caractère, et promit de lui montrer bientôt quel désir il avait de le servir. Deux articles désagréables que Steele inséra dans le *Babillard*[1] lui firent enlever la direction de la *Gazette*. Mais on ne voulait pas le pousser à bout, et Harley lui dépêcha Swift en ambassadeur pour le prier de conserver son autre place, et, d'une manière générale, pour « régler les choses avec Steele ». L'ambassadeur fut très mal reçu; Steele, qui fut toujours très passionné en politique, donna sa démission, et fit aux tories une guerre acharnée [2].

Congreve, moins ardent que Steele, et plus attaché à la vie tranquille que lui faisaient ses places, pria Swift d'intercéder pour lui. Harley, charmé de le voir si traitable, répondit gracieusement en latin :

> Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni,
> Nec tam aversus equos Tyriâ Sol jungit ab urbe.

Cette citation alla droit au cœur de Congreve, et sa muse politique resta silencieuse pendant toute la fin du règne de la reine Anne [3].

Congreve, on le voit, ne comptait pas outre mesure sur la sympathie désintéressée des hommes d'État, et apercevait fort bien le rapport qui existait entre la politique et la protection qu'on offrait aux auteurs. Ses confrères l'aperçurent aussi bien que lui, et l'empressement qu'ils mirent tous à entrer dans la lice montre qu'ils voyaient clairement dans quelle direction

1. Nos du 29 juin et du 4 juillet 1710 : dans le premier se trouve un portrait de Harley sous le nom de Polypragmon; dans le second une lettre soi-disant écrite par le souffleur Downes et critiquant le nouveau ministère sous prétexte de décrire un changement dans les affaires théâtrales.

2. Swift, *Journal to Stella*, 22 oct. et 15 déc. 1710. Harley offrit même à Steele une place meilleure. Voyez la belle lettre de Steele à Harley dans N. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler*, etc., I, p. 95 et suiv.

3. Voy. Swift, *Journal to Stella*, 28 juin 1711; et dans ses œuvres, XVI, p. 349, sa lettre à Pope, datée de Dublin 10 janvier 1720-21.

les appelait leur intérêt. Ceux qui ont été cités jusqu'ici réussirent tous à obtenir des fonctions plus ou moins élevées, et l'on pourrait dire que des aptitudes spéciales les engagèrent dans une voie où ils se sentaient destinés à réussir. Mais si l'on regarde au delà du cercle des privilégiés, on remarque que les moyens mis en œuvre pour attirer sur soi les regards sont les mêmes ; tous comprennent que, pour leur témoigner un intérêt effectif, on attend d'eux autre chose que des preuves de talent littéraire. Farquhar, qui d'ailleurs mourut trop jeune pour être distingué, écrivit des vers pindariques sur la mort du général Schomberg, tué à la bataille de la Boyne, et pleura la mort de la reine Marie[1]. John Phillips pleura aussi la même mort[2], et, ainsi qu'il a été dit déjà, célébra pour les tories la victoire de Blenheim. Le critique Dennis composa un poème sur la mort de la reine Marie, un autre sur les victoires de Marlborough, un autre encore pour déplorer la mort de la reine Anne et célébrer en même temps l'avènement de George Ier[3]. Young débuta dans les lettres en 1712 par une épître politique adressée à Granville, récemment nommé Lord Lansdowne, composa en 1713 des vers offerts à la reine Anne dans une dédicace politique, et en 1714 un poème sur la mort de la reine et sur son successeur[4]. Aaron Hill pleura aussi la mort de la reine Anne[5]. Toland, le déiste, écrivit une brochure sur la démolition de Dunkerque, et une autre pour attaquer Harley, devenu Lord Oxford[6]. Je pourrais ajouter bien d'autres exemples ; ceux-là suffiront.

1. *On the Death of General* Schomberg, *Kill'd at the* Boyn; *On the Death of the late* Queen (*Œuvres*, I, p. 16 et 41).

2. *In Memory Of Our Late Most Gracious Lady...* (voy. ma Bibliographie).

3. *The Court of Death : A Pindarick Poem, dedicated to the Memory of her most Sacred Majesty Queen* Mary (dans *The Select Works of Mr. John Dennis*, I, p. 33) ; *Britannia Triumphans* (voy. ma Bibliographie) ; *The Battle of Ramillia* (*id.*) ; *A Poem Upon the Death of Her late Sacred Majesty Queen Anne, And the Most Happy and most Auspicious Accession of his Sacred Majesty King George* (*id.*). — Il eut d'ailleurs une petite place par la protection de Marlborough (*Biographia Dramatica*, art. Dennis).

4. *An Epistle.* To the Right Hon. George Lord Lansdowne. MDCCXII (dans A. Chalmers, *The Works of the English Poets*, XIII, p. 509) ; *A Poem On the Last Day*, dédié « To The Queen » (voy. ma Bibliographie) ; *On the Late Queen's Death. And His Majesty's Accession to the Throne* (*id.*).

5. The Dream. *Occasioned by the Death of* Q. Anne. *By* Aaron Hill, *Esq.* ; (dans les Œuvres de Rochester, M.DCC.XXXI, II, p. 159).

6. Swift, *Œuvres*, édit. W. Scott, XII, p. 305, note. — Je n'ai pu retrouver



En citant ces faits pour faire voir que les écrivains ne sont pas encore émancipés, je n'ai nullement l'intention d'atténuer ce que j'ai dit de leur situation améliorée; et en montrant qu'ils sont dépendants de la politique je ne songe pas du tout à insinuer qu'ils s'abaissèrent en en faisant. Quelques-uns sans doute, en changeant d'opinion avec les circonstances, y laissèrent quelque chose de leur dignité; mais Newton, Locke, Addison, Steele, et bien d'autres, ne sont nullement diminués à mes yeux parce qu'ils prirent part aux discussions de parti. Je ne prétends même pas qu'ils eurent tort d'y prendre part et qu'ils eussent mieux fait de s'abstenir. On ne saurait penser en effet que les écrivains doivent, ou puissent, seulement parce qu'ils sont écrivains, se désintéresser des affaires de leur patrie et de leur temps; il est d'ailleurs des époques où nul citoyen ne peut assister en spectateur impassible aux événements qui se déroulent devant lui, et les années qui suivirent en Angleterre la Révolution de 1688 furent une de ces époques-là. En outre il est évident que la politique offre aux écrivains des occasions nombreuses et naturelles d'exercer leur talent et de rendre des services à leur pays; et il y aurait injustice et dommage à leur interdire cet emploi de leurs facultés. Je ne regrette donc pas que les écrivains anglais d'alors se soient mêlés à la politique; mais je regrette qu'ils aient été contraints de s'y mêler, et je dois constater qu'ils n'obtinrent leur situation nouvelle dans la société que par la politique; que la politique active, qu'ils s'y sentissent ou non portés, fut une condition indispensable de leur existence même; qu'en fait ils échangèrent simplement la protection de la Cour pour la protection des hommes d'État, et que celle-ci fut aussi inévitable que celle-là.

Que cette protection nouvelle ait été plus acceptable, plus digne que l'autre, cela est de toute évidence. D'abord, ils n'étaient plus forcés, comme autrefois, de mettre leur espérance unique dans la faveur de la Cour; ils avaient le choix entre la protection de deux partis, et cette faculté de choisir leur laissait une très-réelle liberté de mouvements. Ensuite, les services

ni l'une ni l'autre de ces brochures au *British Museum*. La seconde était intitulée *The Art of Reasoning*.

importants qu'ils rendaient à leurs protecteurs les faisaient apprécier par eux, et ceux-ci, ayant besoin des écrivains, non plus pour leurs plaisirs ou pour la nécessité du moment, mais d'une façon constante et pour les intérêts les plus sérieux, étaient contraints de ne les adopter qu'après réflexion, en pleine connaissance de cause, et ne pouvaient pas se permettre, sans danger pour eux-mêmes ou pour leur parti, de les choisir par fantaisie pour les rejeter ensuite par caprice. En outre, ayant des intérêts communs avec leurs protecteurs, les écrivains furent souvent plutôt leurs associés et leurs collaborateurs que leurs protégés, et ne se trouvèrent pas dans la même position subalterne qu'autrefois.

Il n'en est pas moins vrai qu'ils furent obligés encore de compter sur d'autres que sur eux-mêmes ; ils ne vécurent pas de leur plume, ils vécurent de leurs fonctions, et pour les obtenir il leur fallut se soumettre encore à certaines obligations indispensables. Il leur resta par suite certains inconvénients de la dépendance. D'abord, la nécessité de continuer à être des solliciteurs, de faire leur cour aux puissants du jour, d'être assidus aux réceptions et aux audiences sous peine d'être oubliés, de faire de longues stations dans les antichambres. « Nous avons eu nombreuse compagnie à dîner chez le Lord Trésorier, écrivait Swift à Stella[1] ; Prior n'y manque jamais : il est bien meilleur courtisan que moi, et nous nous attendons tous les jours à le voir commissaire des douanes. » Il leur fallut aussi continuer à mettre humblement leurs œuvres sous l'égide de quelque grand nom. Ils avaient fait des dédicaces ; ils ne cessèrent pas d'en faire, mais elles ne furent plus à la même adresse. Au lieu d'aller aux gens bien en cour, elles allèrent maintenant aux ministres, aux hauts fonctionnaires, aux personnages influents dans les affaires publiques.

Congreve dédia une de ses comédies au « Très Honorable Charles Montague, un des Lords de la Trésorerie », une autre au « Très Honorable Charles, Comte de Dorset et de Middlesex, Lord Chambellan de la Maison de Sa Majesté », une collection de ses vers au même Montague, devenu Lord Halifax ; et cette collection contient un poème adressé à Halifax, et un autre à

1. 26 juin 1711.

Godolphin « Lord Grand Trésorier de Grande Bretagne[1] »; le tout sans préjudice des œuvres politiques déjà inscrites à l'avoir de l'auteur. L'*Ulysse* de Rowe est offert à Godolphin; son *Royal Convert* à Halifax. Southerne présente l'*Excuse des femmes* au « Très Honorable Thomas Wharton Esquire, Contrôleur de la Maison de Sa Majesté », *Oroonoko* à « Sa Grâce le Duc de Devonshire, Lord Intendant de la Maison de Sa Majesté ». Mrs. Manley dédie *The Royal Mischief* au même Duc de Devonshire. Mrs. Centlivre dédie *The Man's Bewitch'd* au même personnage, et *The Busie Body* à Somers. Hughes offre sa tragédie du *Siège de Damas* au Lord Chancelier Cowper. Ambrose Philips adresse une lettre poétique à Dorset[2] et met ses *Pastorales* sous sa protection. Le savant Richard Bentley dédie une édition d'Horace au comte d'Oxford; et, si nous en croyons une note de la *Dunciad* de Pope, il l'eût dédiée à Halifax si les tories n'étaient pas arrivés au pouvoir. Le neveu de Bentley, marchant sur les traces de son oncle, offrit une autre édition du poète latin au fils du nouveau ministre[3]. John Phillips adresse une ode en latin à Bolingbroke[4]; Gay lui dédie *The Shepherd's Week*. Swift offre le *Conte du Tonneau* à Somers; Young sa tragédie de *Busiris* à « Sa Grâce le duc de Newcastle, Lord Chambellan de la Maison de Sa Majesté, etc. », et sa *Paraphrase d'une partie du livre de Job* au Lord Chancelier Parker[5]. Cibber dédie *She wou'd and She wou'd not* au

1. Poems upon *Several Occasions*, dans ses *œuvres*, vol. III. Page 57 : The Birth of the Muse. To the Right Honourable *Charles* Lord *Hallifax*; p. 193 : To the Right Honourable the Earl of *Godolphin*, Lord High-Treasurer of *Great Britain*. Pindarique Ode.

2. Publié dans le n° 12 du *Babillard*.

3. *The Dunciad*, II. v. 205, note. L'édition de l'oncle est adressée « Nobilissimo et Præstantissimo Viro Roberto Harleio, Baroni de Wigmore, Comiti Oxonii, et Comiti Mortimero, Magnæ Britanniæ Thesaurario »; celle du neveu « Nobilissimo et Eruditissimo Juveni Edwardo Harleio Baroni de Wigmore. »

4. Ad Henricum S[t] John, Armig. 1706 (dans A. Chalmers, *The Works of the English Poets*, VIII, p. 384).

5. *A Paraphrase* On part of *the Book of Job*. To the Rt. Hon. Thomas Lord Parker, Baron of Macclesfield, Lord High Chancellor of Great-Britain, etc., etc. (dans A. Chalmers, *id.*, XIII, p. 408). — Johnson (*Lives of the English Poets*, Young) dit spirituellement : Parker, à qui l'œuvre est dédiée, venait récemment d'acquérir, en recevant les sceaux, les qualités requises pour être un protecteur... La dédicace, que l'auteur ne laissa paraître que dans l'édition de Mr. Tonson,... est adressée, sur un ton de flatterie peu retenue, à un chancelier qu'il semble n'avoir connu en aucune façon.

duc d'Ormond, qui venait de commander les troupes anglaises devant Cadix, *The Lady's Last Stake* au « Très Noble Marquis de Kent, Lord Chambellan de la Maison de Sa Majesté ». Addison dédie ses *Remarques sur plusieurs parties de l'Italie* à Somers, et son opéra de *Rosamond* à la duchesse de Marlborough. Le troisième volume du *Babillard* est adressé au Lord Chancelier Cowper, le quatrième à Halifax; le premier de *The Guardian* au Lieutenant Général Cadogan, l'ami et le second de Marlborough, le deuxième à Pulteney, déjà influent à la Chambre des communes. Le premier volume du *Spectateur* est offert à Somers; le deuxième à Halifax; le troisième au Très Honorable Henry Boyle, principal secrétaire d'État; le quatrième à Marlborough; le cinquième au comte de Wharton, ancien Lord-Lieutenant d'Irlande; le sixième au comte de Sunderland, gendre de Marlborough et ancien ministre ; le septième à Mr. Methuen, ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Savoie [1].

Le ton est incontestablement plus digne dans ces dédicaces que dans celles qui ont été précédemment citées. Les auteurs ne se prosternent plus devant leurs protecteurs comme devant des idoles; depuis qu'ils frayent couramment avec eux, ils ont cessé quelque peu de les entrevoir seulement de loin, avec une sorte de terreur religieuse, dans le rayonnement éblouissant de leur grandeur inaccessible. Ils les ont ramenés à des proportions humaines. Toutefois on ne prend pas l'habitude de la flatterie et des compliments sans abandonner un peu le respect de soi-même et sans tomber parfois dans des exagérations regrettables, comme lorsque Addison et Congreve égalent Halifax à Virgile et à Homère [2]; lorsque Ambrose Philips

1. Par un effet de ricochet, les auteurs en haute situation reçoivent à leur tour des dédicaces et des sollicitations. Young dédie des vers à Addison, « Secrétaire de leurs Excellences les Lords Juges » (*On the Late Queen's Death*, voy. ma Bibliographie). Swift était courtisé par nombre de ses confrères (voy. *Journal to Stella*, notamment 7 et 15 janv. 1712-13).

2. Dans *A Letter from Italy*, Addison lui parle de

« lines like Virgil's or like yours. »

Congreve lui dit :

O had Your Genius been to Leisure born,
And not more bound to Aid us, than Adorn!

adresse des vers à Mlle Carteret en nourrice[1]; lorsque Young écrit ses premières poésies et ses premières dédicaces, si pleines d'éloges outrés que plus tard, honteux, il ne les admit pas dans ses œuvres[2].

Ajoutez à ces dédicaces et à ces flatteries obligées que l'habitude humiliante continuait pour les auteurs de recevoir directement des présents d'argent. Aucune dédicace offerte à Halifax, nous dit Tickell, n'allait sans récompense[3]. Quand Colley Cibber présenta à George Ier son *Non-Juror*, il reçut du roi 200 livres sterling[4], et Steele reçut une bourse de 500 livres quand il dédia au même prince sa comédie de *The Conscious Lovers*.

En dehors de ces inconvénients, conséquence naturelle de toute dépendance, et qui ne sont guère que la répétition de ceux qui ont été déjà constatés alors que les écrivains étaient à la merci de la Cour, l'alliance forcée de la littérature avec la politique eut aussi ses inconvénients particuliers. Lorsque j'ai parlé du *Babillard*, j'ai remarqué qu'en étant à la fois politique et littéraire, il n'était véritablement ni l'un ni l'autre; cette observation peut s'appliquer aussi aux auteurs de cette

Albion in Verse with antient *Greece* had vy'd,
And gain'd alone a Fame, which, there, seven States divide.

(Dédicace de ses *Miscellaneous Poems* à Halifax).

Comparez les vers où Pope représente Halifax sous le nom de Bufo :

Proud as *Apollo* on his forked hill,
Sate full-blown *Bufo*, puff'd by ev'ry quill;
Fed with soft Dedication all day long,
Horace and he went hand in hand in song.
His library, where busts of Poets dead
And a true *Pindar* stood without a head,
Receiv'd of wits an undistinguish'd race,
Who first his judgment ask'd, and then a place :
Much they extoll'd his pictures, much his seat,
And flatter'd ev'ry day, and some days eat : etc.

(*Epistle to Dr. Arbuthnot, being the Prologue to the Satires*, Œuvres, édit. Warburton, IV, p. 9.)

1. Voy. ma Bibliographie.

2. Voy. le détail de ces flatteries en prose et en vers, et l'histoire de leur suppression, dans Johnson, *Lives of the English Poets*, Young.

3. Johnson, *id.*, Halifax.

4. Genest, II, p. 216. — Notez que Cibber était whig : il avait porté les armes en faveur de la Révolution de 1688 (Boswell, II, page 176, note). Le *Non-Juror* était du reste, comme son titre l'indique, une pièce politique. Cibber fut dans la suite nommé poète lauréat, et attribua sa nomination à cette pièce.



époque. Ils ne sont ni des hommes politiques ni des écrivains proprement dits. La politique en souffrit et la littérature aussi.

Poussés vers les affaires publiques par la nécessité de leur situation plutôt que par une vocation naturelle et par des aptitudes spéciales, ils eurent parfois à y subir des mécomptes. Si nous en croyons Pope, Prior était peu entendu aux choses d'administration et de gouvernement[1]. Ni lui ni Maynwairing n'ouvrirent la bouche au Parlement[2]. Steele, dont le style élégant et souple avait donné à ses amis l'espérance qu'il serait au moins un orateur disert, ne parla que fort médiocrement à la Chambre des communes. Addison échoua plus tristement encore comme orateur. Placé plus haut que son ami, il sentit lui-même combien il était au-dessous de ce qu'on attendait de lui comme secrétaire d'État, et sollicita sa retraite[3].

De son côté la politique fit une concurrence fâcheuse à la littérature, et lui rendit de fort mauvais services. Un éminent historien[4] de cette période a dit justement :

« Que la liberté soit l'âme des lettres, qu'elle ait créé l'éloquence et souvent inspiré la poésie, qui n'est qu'une éloquence plus idéale et plus pure, c'est, je crois, une vérité reconnue, et presque un lieu

1. Spence, p. 175.

2. What *Qualities* must we therefore conceive requisite to form a *Publick Speaker?* when we see such Men as the late Earl of *Orrery*, the late Earl of *Shaftsbury*, the late Mr. *Addison*, Mr. *Prior*, and Mr. *Maynwaring*, sit silent; while — and — and — and — hold forth upon every Subject that falls under Debate? (Budgell, *Memoirs of the Life and Character of the late Earl o, Orrery*, p. 208.)

3. On raconte qu'en 1706, pendant la discussion de l'acte d'Union à la Chambre des communes, Addison se leva pour parler, et s'adressant au Président, dit : « Monsieur le Président, je conçois... », et resta court. Il recommença sa phrase une seconde et une troisième fois, mais ne put aller plus loin que « Monsieur le Président, je conçois... ». Sur quoi un membre aurait prononcé ces paroles : « Monsieur le Président, je constate avec regret que l'honorable membre a conçu trois fois sans réussir à accoucher. » On raconte aussi que, chargé d'annoncer la mort de la reine Anne à celui qui allait être George Ier, Addison se montra si préoccupé de ses expressions et de son style qu'on dut confier la rédaction de la lettre officielle à un commis, qui l'acheva en quelques minutes. Ces deux histoires semblent avoir été arrangées après coup; mais, sous une forme exagérée, elles sont certainement l'expression de la vérité.

4. Villemain, *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle*, 6me leçon.

commun inoffensif. Distinguons cependant. Il fut, dans l'antiquité, une liberté héroïque, qui façonnait les âmes au sublime, et passait de la vie civile dans les œuvres de l'art et de la pensée. Les passions qui naissaient d'elle étaient éloquentes et poétiques. Il n'en est pas toujours ainsi d'une autre liberté plus restreinte et plus sage, liberté régulière et formaliste, telle que l'admet dans nos sociétés modernes la monarchie constitutionnelle, et telle qu'on la vit se développer en Angleterre, après la révolution de 1688.

« Cette liberté fait naître plus de tracasseries que de grandes luttes, plus d'intrigues que de grandes passions. Sans doute, par ses effets éloignés, par son contre-coup, elle sert à la dignité de l'intelligence, comme au bien-être national; mais, tandis qu'elle s'établit et s'organise, c'est une machine trop laborieuse et trop complexe pour ne pas abîmer dans mille détails l'attention publique, et pour laisser aux âmes cette vigueur originale, cette indépendance solitaire qui fait les grands talents dans les lettres et dans les arts. Le ménage d'un gouvernement constitutionnel, s'il est permis de parler ainsi, occupe trop l'esprit pour être fort utile au génie. Il ne lui donne ni les passions et la grandeur de la liberté républicaine, ni les loisirs d'une monarchie splendide et paisible.

» Sous ce point de vue, le gouvernement parlementaire de 1688, très favorable aux hommes de lettres et de talent, dont il élevait la fortune et créait l'influence, parut l'être moins aux progrès des lettres. »

Ces nécessités du gouvernement parlementaire prennent alors le meilleur de l'énergie intellectuelle des écrivains, les absorbent dans les minuties de l'administration, les jettent et les retiennent dans la lutte fiévreuse des élections et des assemblées, dans la polémique des brochures et des journaux, et encombrent la littérature de tant d'ouvrages éphémères, de dithyrambes, de panégyriques, de vers de circonstance, condamnés à une mort rapide, et dont leurs auteurs devaient les premiers sentir le vide et la banalité. Passe encore pour les écrits politiques, au moins pour les œuvres de discussion, où l'écrivain peut mettre sa marque, et qui peuvent lui survivre s'il a l'heureuse chance de rencontrer sur sa route quelque bonne inspiration satirique ou quelque sujet qui s'élève au-dessus des petites questions du moment[1]. Mais les fonctions, mais les journées employées à remuer des papiers, à diriger des bureaux et à donner des

1. Voy. dans Villemain, 6me leçon, la spirituelle attaque de Swift contre Marlborough, empruntée à la polémique de l'*Examiner*.



signatures, ne sommes-nous pas en droit de nous affliger en songeant aux œuvres dont elles nous ont privés? On s'en affligeait déjà alors : « Quant aux comédies, écrivait un contemporain en 1707, il n'y a pas beaucoup à espérer de ce côté depuis la mort de M. Farquhar; les deux auteurs qui probablement réussiraient toujours dans le comique, M. Congreve et le capitaine Steele, ayant des affaires de bien plus grande importance qui occupent leur temps et leurs pensées[1]. » Et quelles étaient donc, en 1707, ces affaires de bien plus grande importance qui occupaient le temps et les pensées de Steele et de Congreve? Steele dirigeait la *Gazette de Londres;* Congreve donnait des autorisations de voitures publiques et de débits de vin, c'est-à-dire que l'un et l'autre faisaient une besogne que d'honnêtes commis d'administration eussent pu faire au moins aussi bien qu'eux. Mais quels commis d'administration pouvaient prendre dans la littérature la place qu'ils laissaient inoccupée? Que de motifs de regrets pareils alors? N'est-il pas pénible de voir Swift attacher sa fortune à celle des partis, travailler « comme un cheval », c'est son expression[2], à la polémique journalière de Harley et de Bolingbroke, et laisser un intervalle de quatorze années entre le *Conte d'un Tonneau* et Gulliver? N'est-il pas pénible de voir dans les œuvres d'Addison un volume presque entier de paperasses administratives, qu'on a bien fait de réimprimer par respect pour sa mémoire, mais qui tiennent la place de productions plus dignes de la postérité? Du reste, si le parti d'Addison était toujours resté au pouvoir, il est bien probable que nous aurions été privés des écrits qui font sa gloire. On se rappelle qu'il était en Irlande, secrétaire du Lord-Lieutenant, quand Steele entreprit à Londres la publication du *Babillard.*

1. As for *Comedies*, ther's not great Expectation of any thing of that kind, since Mr. *Farquehar's* Death. The two Gentlemen, who would probably always succeed in the *comick* Vein, Mr. *Congreve* and Capt. *Steel*, having Affairs of much greater Importance to take up their Time and Thoughts (*Of the new* Opera's *and* Plays *preparing for the* Theatres, dans *The Muses Mercury*, septembre 1707. Voy. ma Bibliographie, v° *Muses Mercury*).

2. « Je travaille comme un cheval, et j'ai encore des centaines de lettres à lire pour tirer à grand peine une ligne de chaque, ou du moins le germe d'une ligne... J'ai environ trente pages à écrire (c'est-à-dire à extraire), ce qui fera soixante pages à l'impression. » (*Journal to Stella*, 28 octobre 1712.)

Addison commença, de l'Irlande même, à aider son ami; mais ce ne fut que lorsque la chute du ministère whig lui enleva ses fonctions qu'il put collaborer activement à son journal et y faire sentir son influence[1]. C'est aussi aux loisirs forcés que lui fit le triomphe des tories que nous devons le *Spectateur*. Quand la reine Anne mourut et que les whigs reprirent la direction du gouvernement, Addison abandonna un dictionnaire anglais auquel il travaillait; son dernier retour aux affaires nous a également fait perdre une tragédie de *Socrate* à laquelle il avait songé, et a laissé inachevé son livre des *Preuves de la Religion chrétienne*.

Les écrivains sentaient bien eux-mêmes combien la littérature faisait mauvais ménage avec les affaires publiques et l'administration. Prior, sous une forme plaisante, se plaignait que ses fonctions de commissaire des douanes gâtaient son esprit, et qu'il ne rêvait que d'acquits à caution, d'entrées, de drawbacks et autre jargon[2]. Addison écrivait à Swift : « La multiplicité des affaires et une longue maladie m'ont empêché de répondre à la gracieuse lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; mais, Dieu merci, je n'ai plus ni l'une ni l'autre de ces excuses à alléguer maintenant, étant entièrement délivré de mes fonctions et de mon asthme. » Le même Addison conseillait à Pope « de ne pas se contenter d'avoir pour admirateurs la moitié de la nation, quand il pouvait l'avoir tout entière... Je crois, ajoutait-il, que vous êtes fort heureux d'être en dehors de la bagarre ».

Mais le résultat le plus réellement fâcheux de la situation faite aux écrivains reste encore à signaler : c'est qu'on ne les mit pas encore à leur place, et qu'on ne les estima pas à leur valeur. « Les lettres n'avaient pas encore pris rang pour leur compte dans la société[3]. » Les gens d'alors ne regardèren, pas à la littérature en elle-même, mais aux services qu'elle pouvait rendre. La considération qu'on lui témoigna fut une considération de circonstance, et s'adressa, non pas à ses mérites intrinsèques, mais à son utilité accidentelle. Il est certain

1. Voy. ci-dessus, page 279, note 3.
2. Swift, *Journal to Stella*, 13 mars 1711-12.
3. Villemain, cinquième leçon. Villemain parle du règne de Charles mais sa remarque n'est pas moins juste appliquée au règne de la reine Anne.



qu'Addison, pour ne citer que lui, dut son élévation moins à son talent qu'au premier emploi qu'il en fit[1], et s'il n'avait pas été secrétaire d'État, il est plus que probable que la comtesse de Warwick ne l'aurait pas épousé. En un mot, les écrivains figurèrent dans la société non pas tant à titre d'écrivains qu'à titre de fonctionnaires et de personnages politiques. Eux-mêmes furent en conséquence disposés à considérer les lettres comme un moyen et non comme un but. Ils ne s'attachèrent pas à leur profession pour elle seule, mais pour les avantages qu'ils pouvaient en retirer. Swift fit bon marché de sa gloire littéraire, ne mit son nom à aucun de ses ouvrages[2], ne songea pas à publier une édition complète de ses œuvres, et se servit clairement de son talent comme d'un marchepied pour arriver à un évêché, auquel du reste il n'arriva pas. Ceux-là même à qui leur situation de fortune eût permis de ne rechercher la faveur de personne, et de mettre toute leur ambition à laisser de beaux écrits à la postérité, comme Rowe, comme Parnell[3], n'eurent pas la fierté de rester chez eux dans une « indépendance solitaire », et de ne pas se faire solliciteurs; Parnell alla même jusqu'à une palinodie pour obtenir les sourires des gens en place. Ni eux ni leurs confrères n'eurent encore ce détachement des choses extérieures qui fait que l'écrivain place dans ses seuls ouvrages sa satisfaction et son honneur, met toute son ambition à se contenter soi-même et à contenter ses lecteurs, en un mot, devient un homme de lettres, vivant par elles seules et pour elles seules. L'un d'eux même affecta de mépriser ce qui fait aujourd'hui sa gloire. Quand Voltaire fut en Angleterre, avide de tout voir, choses et gens, et de se mêler à la société anglaise, il alla rendre visite à Congreve.

1. *Addison* and his Advancement hardly need be mentioned, the Instance is so notorious; but every body may not so readily recollect, that his party-Services contributed more to it than all his laudable Efforts to refine our Manners and perfect our Taste (Ralph, *The Case of Authors by Profession*, p. 34).

2. Son nom se trouve exceptionnellement *à la fin* de sa lettre à Oxford *A Proposal for Correcting, Improving, and Ascertaining, the English Tongue.* « Ma lettre au lord Trésorier, écrivait-il à Stella le 10 mai 1712, est maintenant sous presse; et je laisse mettre mon nom à la fin, ce que je n'ai jamais encore fait de ma vie ».

3. Voy. ci-dessus, p. 235, note 1. — Parnell, outre ses fonctions ecclésiastiques, avait une fortune indépendante.

Le jeune et ardent Français lui parla naturellement de ses ouvrages; mais Congreve les traita comme des bagatelles au-dessous de lui, et pria son visiteur de ne le voir que sur le pied d'un gentilhomme qui vivait très uniment. « Monsieur, lui répondit Voltaire qui, lui, était un homme de lettres, si vous aviez le malheur de n'être qu'un gentilhomme comme un autre, je ne serais jamais venu vous voir[1]. »

Ajoutez enfin aux ombres du tableau l'incertitude et les déceptions. Celui qui s'attache à la faveur d'un protecteur, quel qu'il soit, bâtit sur le sable; mais aucun sol n'est plus mouvant que celui de la politique. Plusieurs s'en aperçurent à leurs dépens. Budgell, l'ami d'Adison dont j'ai déjà dit la fin tragique, perdit les places qu'il avait en Irlande pour avoir malencontreusement attaqué le Lord-Lieutenant, et dut renoncer à tout espoir de fonctions pour avoir avec trop d'indépendance critiqué un projet de loi du gouvernement; ce fut le commencement de tous ses malheurs. Steele, pour avoir combattu le même projet, se vit enlever la direction du théâtre de Drury Lane; il avait déjà, avec Addison, été dépossédé de ses places à l'arrivée au pouvoir de Harley et de Bolingbroke. Gay, qui avait mis ses espérances dans le parti tory, perdit ses fonctions de secrétaire et toute chance de promotion sérieuse quandl reine Anne mourut. Prior, à l'avènement de George Ier, fut accusé de trahison, emprisonné, et ne retint plus de ses riches appointements que son mince traitement de *fellow* de Cambridge. Swift, demandant à la politique de le faire évêque, s'informant avec anxiété des prélats dont la santé chancelle[2],

1. Voltaire, *Lettres Philosophiques*, Lettre XIX. Édit. Garnier, XXII, p. 161. — Quelques années plus tard les sentiments des écrivains étaient changés en Angleterre, et Johnson, racontant cette entrevue, disait sévèrement de Congreve qu'il « avait traité les Muses avec ingratitude » et qu'il avait montré « une fatuité méprisable » en demandant de n'être pas considéré comme un auteur (*Lives of the English Poets*, Congreve).

2. En juin 1710, il écrit à Halifax : « Veuillez, My Lord, prier le Dr South (qui avait alors près de 80 ans) de mourir vers la chute des feuilles, car il a une prébende de Westminster qui me fera votre voisin et une sinécure en province... qui, à ce que mes amis m'ont souvent dit, me conviendrait parfaitement ». En novembre de la même année, il écrit de nouveau à Halifax que « si l'hiver clément n'emporte pas le Dr South » peut-être Halifax pourrait dire à Somers, qui avait auparavant songé à Swift pour l'évêché de Waterford, un mot au sujet de l'évêché de Cork « si le possesseur mourait de la fièvre dont il est atteint » (Forster, p. 259-261). Voilà pour les whigs; voici

s'adressant d'abord aux whigs, sans succès, puis s'attachant aux tories, faisant avec lassitude leur accablant labeur de polémique [1], refusant avec hauteur leurs présents d'argent parce qu'il en attend autre chose [2], flatté, choyé, consulté, influent, à vrai dire ministre au petit pied, procurant des places à ses amis et ne pouvant rien pour soi [3], ne parvenant même pas à être présenté à la reine [4], à plus forte raison à être nommé évêque, finit par aller, comme doyen de Saint-Patrick, ensevelir en Irlande ses ambitions déçues et sa fureur aigrie contre les autres et contre lui-même.

II

L'avénement d'un nouveau ministre fit bientôt voir aux écrivains sur quelles fondations peu solides était assise leur fortune.

En 1721, Walpole arriva à la tête des affaires [5]. Avec lui, la protection accordée par les hommes d'État à quiconque savait écrire s'arrêta tout à coup.

maintenant pour les tories. « Nous apprenons que votre évêque Hickman est mort; mais personne ici ne veut rien faire pour moi en Irlande; aussi ils peuvent mourir aussi vite ou aussi lentement qu'ils voudront » (*Journal to Stella*, 29 mai 1711). « L'évêque de Londres est donc mort à Wexford? pauvre homme! » (*Id.*, 24 août 1711.) « L'évêque de Gloucester n'est pas mort, et je suis aussi bien en passe de lui succéder, s'il l'était, que de remplacer le duc de Marlborough; assez sur ce sujet » (*id.*, 8 fév. 1711-12). « L'évêque (de Dromore) a failli mourir » (*id.*, 8 janv. 1712-13).

1. Voy. *Journal to Stella*, notamment 25 août, 15 nov. 1711; 17 juillet 1712; 1er janv. 1712-13.

2. Voy. *Journal to Stella*, 6, 13 et 16 fév., 7 mars 1710-11. — On cite souvent ce refus d'argent comme un beau trait de désintéressement. Mais Prévost-Paradol en a fort bien aperçu les motifs : « Swift, dit-il, avait renvoyé avec indignation un aussi indigne payement de ses services. Se mettre humblement à la solde du ministère, c'était renoncer à profiter d'une façon plus utile et plus durable de sa victoire. Swift voulait un évêché. » (*Étude sur Jonathan Swift.*)

3. *Journal to Stella*, 17 mars 1711-12.

4. *Id.*, 9 févr. 1710-11.

5. Sur Walpole, voy. Coxe, *Memoirs of the Life and Administration of Sir Robert Walpole;* Lecky, vol. I; Lord Mahon, *History of England from the peace of Utrecht...;* Macaulay, *Essays*, *Walpole's Letters to Sir Horace Mann;* Walpole (Horace), *Reminiscences.*

Les motifs qui amenèrent cette attitude nouvelle paraissent avoir été complexes et de plusieurs sortes. Ni George Ier ni George II n'étaient personnellement d'étoffe à renouveler le siècle d'Auguste : George Ier, étranger dans son propre royaume, ne savait pas un mot d'anglais, à tel point que Walpole, qui ne savait pas l'allemand, communiquait avec lui en latin de cuisine; George II ne dissimulait pas son complet mépris pour la « beinture » et la « boésie », comme il disait[1]. A l'égal de ses souverains, le ministre n'était pas vivement poussé vers les choses de l'esprit; il était médiocrement lettré, et en tout fort peu sentimental. Peut-être vit-il que le patronage politique était un système factice et qui ne pouvait se prolonger sans inconvénients; que, le nombre des écrivains augmentant constamment par les encouragements qu'on leur donnait, le nombre des places qu'on pouvait leur offrir n'augmentait pas en proportion, et que, d'ailleurs, en favorisant certains écrivains, on met contre soi les autres; en sorte que, comme le dépit et la rancune sont plus tenaces que la reconnaissance, ce qu'on gagne peut-être d'un côté on le perd sûrement de l'autre côté : on a observé qu'aucun ministre ne fut plus attaqué par les écrivains que Halifax, ce grand protecteur des lettres[2]. Walpole se résigna à les négliger tous pour n'en blesser aucun. Il est possible que le patronage politique ait eu à ses yeux un autre fâcheux effet : l'ambition de se faire distinguer, le désir de reconnaître les faveurs qu'on leur accordait et de mériter des faveurs plus grandes, poussait les écrivains à se produire, et, volontairement ou involontairement, à entretenir et à irriter les discussions politiques. Cette ardeur de polémique ne pouvait guère plaire à Walpole, dont la grande maxime de gou-

1. Alas! few verses touch their nicer ear;
They scarce can bear their *Laureate* twice a year;
And justly Cæsar scorns the Poet's lays,
It is to *History* he trusts for Praise.
(Pope, *Satire I. To Mr. Fortescue.*
Edit. Warburton, IV, p. 57.)

Voy. aussi Clerk, *The Works of William Hogarth*, I, p. 181; et Lord Hervey, *Memoirs*, I, ch. XIV, et II, ch. XXI. — Il est vrai que la reine Caroline, femme de George II, témoigna de la sympathie aux lettrés; mais quelles que fussent son intelligence et son influence, elle ne pouvait prendre la place laissée inoccupée par le roi et son premier ministre.

2. Macaulay, *Histoire*, ch. XXIV.

vernement fut toujours *quieta non movere*. Peut-être avait-elle été inévitable et nécessaire au moment où le gouvernement constitutionnel s'établissait en Angleterre, au milieu de tant d'embarras et de luttes de toute sorte; mais depuis la succession acceptée de la maison de Hanovre, les difficultés de la première installation étaient vaincues, et la préoccupation qui s'imposait maintenant aux ministres whigs était de faire entrer dans les esprits et dans les affaires publiques une manière d'être plus paisible et plus stable. Du reste, il n'avait pas pu échapper à Walpole que, parmi les écrivains qui avaient été récemment mêlés aux affaires, plusieurs avaient été ou des alliés peu utiles, comme Addison au ministère, comme Prior et Maynwairing à la Chambre des communes, ou mêmes des alliés embarrassants par leurs accès d'indépendance, comme Steele et Budgell. « Les auteurs, répétait-il volontiers, sont peu faits pour l'action; ils se fient aux théories plutôt qu'à l'expérience, et se laissent guider par des principes inadmissibles dans la vie pratique. » Et, sous la reine Anne, étant déjà membre, mais pas encore chef du gouvernement, il avait signé à regret la nomination de Congreve comme commissaire des douanes, en disant : « Vous verrez qu'il n'a pas la tête faite pour les affaires. » Aussi, lorsqu'il fut premier ministre, il aima mieux prendre pour collaborateurs des gens qui fussent purement des administrateurs; et s'il lui fallait soutenir ses actes par la presse, il préféra s'en remettre à lui-même[1] ou à de vulgaires écrivailleurs qu'il salariait brutalement, comme les Concanen, les Arnall, les Welsted, les Henley, esprits trop infimes pour avoir des opinions à eux et être tentés de s'écarter des idées de celui qui leur payait leurs gages[2]. Toutefois, la raison

1. J'ai déjà mentionné ses écrits politiques. (Voy. ci-dessus, p. 348, note 3.)

2. En l'espace de dix ans, Walpole paya plus de 50,000 livres sterling (1,250,000 francs) aux écrivains qui soutenaient son administration (Lecky, I, p. 372). Arnall se vantait d'avoir, en quatre ans, reçu pour ses écrits politiques 10,997 livres sterling, 6 shillings, et 8 pence, soit 275,933 fr. 30 c. (Swift, *Œuvres*, édit. W. Scott, XII, p. 103, 104)

A pamphlet in Sir Bob's defence
Will never fail to bring in pence :
Nor be concern'd about the sale,
He pays his workmen on the nail.

(Swift, *On Poetry : A Rhapsody*, 1733.
Œuvres, édit. W. Scott, XIV, p. 334.)

principale qui détermina sa conduite fut sans doute qu'il sentit que le pouvoir de la Chambre des communes grandissait chaque jour, et qu'en elle s'établissait de plus en plus le centre du gouvernement. Walpole était un ministre aux idées positives et pratiques, et il avait de grands talents parlementaires. Il tourna de ce côté tous ses efforts et tous ses moyens d'action[1]; et la suite montra combien ses vues étaient justes. Jamais ministre ne fut combattu avec plus de violence et d'acharnement, et par des adversaires plus distingués et plus dangereux; jamais ministre avant lui ne laissa plus de franchise de parole à ses ennemis[2], et cependant, malgré la liberté et la fureur des attaques, malgré la puissance d'une opposition qui comptait dans ses rangs des hommes comme Bolingbroke, Carteret, Chesterfield, Pulteney, Wyndham, Pitt, Lyttelton, Swift, Gay, Pope, Fielding, Thomson, Glover, — Walpole gouverna l'Angleterre pendant plus de vingt années consécutives.

Quoi qu'il en soit des motifs qui déterminèrent la conduite du nouveau ministre, avec lui le patronage accordé précédemment aux auteurs avec tant de largesse cessa complètement. Tout d'un coup ils se trouvèrent déchus de leurs grandeurs et de leurs prospérités. Tout se réunissait pour rendre cette chute cruelle : elle était imprévue, elle était sans compensation. Naguère le patronage des écrivains était exercé et par les whigs et par les tories. Whigs et tories leur manquèrent à la fois. En effet les whigs, représentés par Walpole, ne leur offraient rien, et Walpole resta ministre et tout-puissant de 1721 à 1742. Cette prolongation de son pouvoir enleva aux tories la possibilité de rien faire de leur côté; n'ayant à leur

Sur les écrivains qu'employait Walpole, voy. aussi Pope, *The Dunciad*, particulièrement Book II, v. 305-314.

1. Lorsqu'on apprit en Angleterre que Louis XV avait pensionné Crébillon, on fit courir l'épigramme suivante, que je trouve citée dans Belsham, II, p. 54 :

> At reading this, great Walpole shook his head;
> How! wit and genius help a man to bread;
> With better skill we pension and promote;
> None eat with us who cannot give a vote.

Swift l'appelait « Bob, the poet's foe » (*An Epistle to Mr. Gay*, 1731).

2. Walpole disait dans un de ses discours : « Jamais gouvernement n'a poursuivi aussi peu de pamphlets, et jamais gouvernement n'a été provoqué à en poursuivre autant. »

disposition ni pensions ni places, ils ne purent offrir que la maigre pitance de promesses non suivies d'effets. « Les whigs ne donnaient rien, les tories n'avaient rien à donner [1]. » Enfin, en perdant la protection des hommes politiques, les écrivains ne retrouvèrent pas la protection de la noblesse, qui avait peu à peu disparu devant l'autre et dont la tradition s'était interrompue.

Les voilà donc *ex abrupto* replacés en face des nécessités de l'existence, laissés à leurs propres forces, obligés de tout tirer d'eux-mêmes. La seule ressource qui leur restât était de se mettre à la tâche et d'écrire pour les éditeurs. Mais la profession d'éditeur était encore à ses débuts, peu développée, peu vivace, et ne disposant que de maigres capitaux. Pour surcroît de malheur, le nombre des auteurs avait été fort accru par les séductions que la carrière des lettres offrait sous les derniers règnes. Toute cette foule déçue et besoigneuse, en se disputant les travaux de librairie, en assiégeant d'offres de services les revues et les *magazines,* se mit à la merci des éditeurs, et ceux-ci profitèrent volontiers de la situation pour traiter la gent littéraire de Turc à More. Le labeur qu'ils imposaient était souvent singulièrement pénible. Smollett cite un auteur qui, à quatre-vingts ans, dans une mansarde, écrit pour une guinée la feuille des ouvrages historiques qu'un autre publie sous son nom [2]. Mr. Wilson, dans Fielding, est représenté comme passant plusieurs années à traduire pour un libraire, aucune partie de son corps ne prenant d'exercice que son bras droit; il en devient infirme, et son patron le dénonce à ses confrères comme un paresseux [3]. Les traducteurs à gages que le libraire Curll entretenait à son service travaillaient sans relâche et couchaient trois dans le même lit [4]. Les rému-

1. Macaulay, *Essays, Croker's Edition of Boswell's Life of Johnson.* — Après sa rupture avec George II, le prince de Galles, par esprit d'opposition, se mit sur le pied de protéger les lettres dans sa petite cour. Mais ses finances étaient restreintes, et ses protégés furent peu nombreux; il en est jusqu'à trois que je pourrais citer : Lyttelton, Mallet, et Thomson. — Thomson avait 2500 francs par an, Mallet 5000 francs; Lyttelton, qui était son secrétaire, devait avoir un peu plus.

2. *Humphrey Clinker.* Ce roman est de 1771; mais les débuts de Smollett dans la carrière littéraire sont de 1739.

3. *Joseph Andrews,* Book III, ch. III.

4. Amory, *The Life of John Buncle,* II, p. 381 et suiv.



nérations étaient toujours précaires. La plupart des écrivains furent réduits à vivre misérablement au jour le jour, avec la perpétuelle incertitude du lendemain, dans le commerce des prêteurs sur gages, dans la crainte incessante des recors et de la prison. Les annales de la littérature devinrent un recueil d'aventures étranges qui laissent loin derrière elles ce qu'on a chez nous appelé la *bohême*.

Steele, Savage et Ambrose Philips se promènent ensemble un soir dans Londres. Un commerçant obligeant, après s'être excusé de la liberté qu'il va prendre, les avertit qu'il a aperçu au bout de la rue des individus à mine suspecte qui ont bien l'air d'être des recors; et il leur conseille, si l'un d'entre eux a lieu de les redouter, de prendre un autre chemin. Chacun d'eux aussitôt, sans en demander davantage, détale au plus vite, et tous trois disparaissent sans avoir pris le temps de remercier leur sauveur[1].

Le même Steele prie un jour Savage de venir le prendre chez lui à la première heure. Savage est exact au rendez-vous; Steele l'attend déjà et monte en voiture avec lui. La voiture s'arrête devant une taverne; les deux auteurs s'enferment dans une pièce particulière, et Steele apprend à Savage, fort surpris de tout ce manège, qu'il veut publier une brochure et qu'il l'a prié de venir pour lui servir de secrétaire. Ils se mettent au travail; l'un dicte, l'autre écrit, jusqu'au moment où l'on sert le dîner. Savage est surpris de la médiocrité du repas, et réclame du vin, que Steele fait apporter un peu à contre-cœur. Le dîner terminé, ils continuent leur travail, qui s'achève dans l'après-midi. Savage suppose sa tâche finie, et croit que son ami va demander la note, payer et lui rendre sa liberté. Mais Steele lui apprend qu'il est sans argent, et qu'il faut que son manuscrit trouve un acquéreur pour que le dîner soit payé. Savage est donc obligé de courir les libraires et de vendre la prose de son ami, dont on lui donne à grand'peine deux guinées. Steele avait quitté son logis uniquement pour éviter ses créanciers, et composé sa brochure uniquement pour payer son repas[2].

1. N. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler*, etc., I, p. 180.
2. Johnson, *Lives of the English Poets*, Savage. — Je n'ignore pas que Steele ne fut, à aucun moment de sa vie, un modèle d'économie et de prudence. Mais, avant la période que j'étudie maintenant, ses fonctions lui per-

Dennis, vivant soigneusement hors de l'atteinte des poursuites qui le menacent sans cesse, s'oublie imprudemment un soir dans un cabaret. Il voit bientôt arriver un inconnu, dont la figure l'inquiète. Pendant deux longues heures, Dennis reste là, n'osant dire un mot, n'osant faire un mouvement, de peur d'attirer sur soi l'attention, et se dissimulant de son mieux. Enfin minuit sonne, et l'auteur, se levant triomphalement, s'écrie : « Maintenant, Monsieur, recors ou non recors, je me soucie de vous comme de cela; vous n'avez plus prise sur moi. » Sa misère devient enfin si profonde que ses confrères organisent une représentation théâtrale à son bénéfice [1].

Thomson, l'auteur des *Saisons*, compte, pour s'acheter des souliers, dont il a le plus pressant besoin, sur la vente d'un chant de son poème, unique ressource qu'il ait en poche. A grand'peine un éditeur l'achète à vil prix. L'œuvre est dédiée à Sir Spencer Compton, qui s'empresse de faire le mort. Il faut qu'un ami de Thomson, Aaron Hill, publie, dans un journal, des vers où il reproche aux grands de négliger les hommes de mérite, pour que Sir Spencer délie les cordons de sa bourse et offre vingt guinées au pauvre poète. La littérature laisse Thomson dans l'indigence; il se fait précepteur, et mène un fils de famille faire son tour d'Europe. Par l'influence du père de son élève, il obtient dans l'administration une petite place que la mort de son protecteur lui fait perdre presque aussitôt [2]. Entre temps, il est arrêté par des recors et n'échappe à la prison que par l'intervention de l'acteur Quin [3].

Lorsque Savage travaille à sa tragédie de *Sir Thomas Overbury*, il n'a pas de logis à lui; il cherche l'inspiration par les champs ou par les rues, et, quand il a en tête un certain nombre de vers, il entre dans une boutique, demande qu'on lui prête un instant une plume et de l'encre, et écrit sur du papier de rencontre ce qu'il vient de composer. Il subsiste de la façon la plus lamentable, de sommes d'argent que sa misère

mirent d'éviter tout accident fâcheux. Dépossédé de ses places, abandonné par son parti, ayant fait banqueroute, il meurt dans la pauvreté et dans l'oubli en 1729.

1. *Biographia Dramatica*, article Dennis (John).
2. C'est alors que le prince de Galles lui donne une pension.
3. Johnson, *Lives of the English Poets*, Thomson.

où ses importunités arrachent aux uns et aux autres, à des acteurs, à des confrères, à Lord Tyrconnel, à Walpole, à la reine Caroline. Quand ces ressources lui échappent, il vit au hasard, mangeant quand ses amis l'invitent à partager leur repas, ce que l'état de ses vêtements ne leur permet pas toujours de faire, logeant où il peut, dans des garnis de bas étage, dans des caves infectes, au milieu de la lie de la populace. Souvent, l'état de ses finances ne lui permet pas même le luxe de pareils asiles; il marche alors dans les rues de Londres jusqu'à ce que la fatigue le gagne, et dort, en été, sur un étal à la belle étoile, en hiver, sur les cendres chaudes d'une verrerie avec les mendiants et les voleurs. Il finit par être arrêté par ses créanciers, ayant en sa possession, pour tout bien, la somme de sept sous, et est mis dans une prison pour dettes; il y meurt, et son geôlier est obligé de payer les frais de son enterrement [1].

Boyse passe des journées entières dans son lit faute de vêtements pour sortir; ses habits, sa chemise, ses draps même sont chez le prêteur sur gages. Il s'enveloppe dans sa couverture, dans laquelle il a fait un trou où il passe son bras pour écrire sur son genou. A d'autres moments, obligé encore d'engager une partie importante de sa garde-robe, il remplace sa chemise disparue par un col et des manchettes en papier, et dissimule l'absence de sa culotte en boutonnant soigneusement son habit. Il reste souvent plusieurs jours sans manger [2].

Samuel Johnson, à ses débuts dans la littérature, passe les nuits à errer dans les rues de Londres faute d'un logement, jeûne quelquefois quarante-huit heures de suite, évitant alors de passer près des gargotes de *Porridge-Island*, dont les fumets infligent à son estomac vide une torture insupportable [3], et, quand il mange, mange pour neuf sous par jour. Lorsqu'il

1. Sur Savage, voyez Johnson, *Lives of the English Poets*, Savage; et Boswell, I, p. 187; X, p. 122.

2. Voyez sa vie dans le recueil intitulé *The British Poets* (voy. ma Bibliographie, v° Boyse); et Boswell, VIII, p. 410, 411; IX, p. 46; X, p. 63, 64.

3. Mrs. Thrale disait un jour devant Johnson qu'elle n'aimait pas l'oie, parce que l'odeur en était trop forte pendant qu'elle rôtissait. « Ah! Madame, répondit Johnson, vous avez toujours été une femme heureuse; votre faim a toujours été prévenue, et vous n'avez jamais éprouvé la jouissance de humer votre dîner avant de le manger. » — « C'est là une jouis-

peut se permettre un gala, il dîne « en très bonne compagnie » pour la somme de seize sous. « Les autres, disait-il plus tard, payaient un shilling, car ils buvaient du vin; moi, j'avais une tranche de bœuf pour six pence, et un penny de pain, et je donnais un penny au garçon; de sorte que j'étais tout à fait bien servi, et bien mieux même que les autres, car ils ne donnaient rien au garçon [1]. »

Des auteurs que Smollett met en scène dans *Humphrey Clinker*, les uns sont sans domicile connu, les autres vont en prison, mangent dans des gargotes nauséabondes, dorment *al fresco* sur des étaux ou sous des porches d'églises « avec les nymphes du ruisseau »; leur éditeur les réunit à sa table le dimanche parce que c'est le seul jour où les recors n'aient pas prise sur eux.

La profession littéraire, qui, peu d'années auparavant, menait si vite son homme à l'aisance et à la considération, sinon à la richesse et aux honneurs, n'offrait plus maintenant qu'une désolante perspective de luttes, de privations et de déboires. Sous la reine Anne, un écrivain était un *gentleman*, vivant une vie correcte et régulière, muni d'appointements assurés, vêtu d'habits à la mode, faisant figure dans les salons, jouant un rôle dans l'État. Maintenant, c'était un être misérable, dépenaillé, sale, le ventre creux [2], vivant l'on ne savait où et l'on ne savait comment; entre auteur et mendiant, on ne faisait guère de différence. Aussi vit-on le métier d'écrivain déchoir singulièrement dans l'opinion du monde. Il parut être un résumé des détresses humaines, et comme un des plus tristes

sance, riposta Mrs. Thrale, que peuvent goûter à souhait ceux qui ont le bonheur de traverser *Porridge-Island* le matin. » — « Allons, allons, reprit Johnson gravement, pas de raillerie sur ce qui est sérieux pour tant de gens : des centaines de vos semblables, ma chère dame, se détournent de leur chemin pour n'être pas tentés par les senteurs délicieuses de *Porridge-Island* et ne pas souhaiter des jouissances qu'ils ne peuvent avoir. Vous ne valez certainement pas mieux que *tous* ces gens-là; rendez grâce à Dieu d'être plus heureuse. » Mrs. Piozzi, citée dans Boswell, IX, p. 40. — *Porridge-Island* était une rue de Londres peuplée de gargotiers.

1. Voyez Boswell, *passim*, notamment I, p. 112-114, 151, 187; V, p. 8-9; IX, p. 40, 235.

2. Voy. dans la lettre de Pope au comte de Burlington l'amusante façon dont l'éditeur Lintot calme un critique irrité en lui offrant de partager son modeste dîner. Édit. Warburton, VII, p. 336.

métiers où l'on pût s'engager. Quand Johnson, arrivant à Londres, se présenta au libraire Wilcox en lui faisant part de son intention de vivre de sa plume, celui-ci, remarquant sa solide carrure, lui dit amicalement : « Vous feriez mieux d'acheter un crochet de commissionnaire[1]. » Pope associait la poésie avec la pauvreté[2]. Un autre auteur contemporain écrivait : « La littérature est la profession de ton choix, et tu as la nourriture et l'habillement? Sois satisfait, rends grâce au ciel, sois émerveillé de ta bonne fortune. Tu es mécontent, et tu désires autre chose? Va recueillir douze votes à une élection : cela te sera plus utile que de faire un commentaire sur les douze petits prophètes[3]. » Johnson appliquait à la profession littéraire les vers de Virgile :

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci
Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ;
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames et turpis Egestas,
Terribiles visu formæ; Lethumque Laborque[4].

Enfin le peintre Hogarth, dans un tableau célèbre[5], représentait un poète installé dans un misérable taudis, travaillant enveloppé d'une robe de chambre pendant que sa femme raccommode son unique culotte, et interrompu dans son travail par la réclamation d'un créancier.

Ce qu'il y a de fâcheux dans un pareil désarroi des existences, surtout lorsqu'il frappe une classe entière de gens, ce n'est pas tant les souffrances qu'il inflige que les conséquences qu'il entraîne après lui. Et d'abord, une fois qu'on a été engagé hors du chemin régulier, à moins d'une énergie rare ou d'un rare bonheur, on n'y rentre guère. Cette vie désordonnée et inquiète, dont on a, au début, subi l'amère contrainte, on ne tarde pas à s'y accoutumer : la sensibilité s'émousse; les pri-

1. Boswell, I, p. 112, note.
2. The Cave of Poverty and Poetry. *Dunciad*, Book I, v. 34. Voy. auss Book II, v. 419-428.
3. Jortin, cité par Genest, I, p. 416.
4. Boswell, V, p. 43.
5. *The Distressed Poet.* — Ce tableau est de 1736.

vations, les humiliations même, paraissent moins douloureuses; on s'y résigne, et elles finissent par passer inaperçues. L'insouciance et l'imprévoyance deviennent alors des principes de conduite, et le désordre une habitude et une tradition. Souvent même, comme cette existence affranchie de toutes règles, quelles que soient ses épreuves et ses incertitudes, ne va pas sans une grande indépendance, on y trouve de certains charmes, on y prend goût. On l'a bien vu chez nous, où la vie de bohême a eu ses aimables historiens et presque ses panégyristes.

Quand les amis de Boyse, presque aussi misérables que lui, se cotisent pour tirer ses vêtements des mains du prêteur sur gages, deux jours après il les engage de nouveau. Une autre fois, lorsqu'il est presque mourant de faim, on lui fournit de l'argent pour s'acheter à dîner; mais il ne peut manger sa viande sans assaisonnement, et il dépense une demi-guinée pour avoir des champignons et des truffes, dont il se régale dans son lit, n'ayant pas même une chemise à se mettre sur le dos. Rien ne put détacher Savage de son existence irrégulière. Un jour que le Dieu des richesses lui avait souri, il courait acheter un manteau brodé d'or, avec lequel il paradait fièrement, alors que ses souliers troués laissaient passer ses pieds nus. A un moment, Lord Tyrconnel le logea chez lui et lui donna, en outre, une pension annuelle de deux cents livres sterling. Savage convertit la demeure de son hôte en taverne, prétendit disposer en maître de sa cave, faisant bombance avec des amis de hasard, se gorgeant avec eux de punch et de vin, chantant et menant grand bruit jusqu'au lever du soleil, et finit naturellement par se faire mettre à la porte. A un autre moment, la reine Caroline lui fit une pension de cinquante livres sterling, qui était suffisante pour lui assurer le pain de chaque jour; mais lorsqu'il recevait sa pension, Savage disparaissait pendant deux mois entiers, sans dire à ses amis où il allait, et, ses ressources épuisées, retournait à son cher désordre. Sur la fin de sa vie, ses confrères réunirent une somme importante pour lui assurer une existence réglée et paisible, à condition qu'il quitterait Londres et irait s'établir tranquillement au bord de la mer. Savage partit, mais s'arrêta à mi-chemin et reprit à Bristol sa manière d'être d'autrefois.

Cette habitude du désordre a encore d'autres effets, et des effets plus graves : il est rare qu'il n'en résulte pas quelque dommage pour les caractères. Le âmes solides, comme celle de Johnson, ne sont pas atteintes; mais les autres, et ce sont forcément les plus nombreuses, fléchissent et sont faussées. En vivant en dehors de la société, on s'accoutume insensiblement à dédaigner ses lois; la vie irrégulière produit les mœurs faciles; à force de subsister d'expédients, on en vient insensiblement à ne plus voir clairement la limite qui sépare les expédients des supercheries; le sentiment de la dignité personnelle devient moins susceptible, la conscience moins délicate, le sens moral moins droit.

Dans *Humphrey Clinker*, Smollett a mis en scène une collection d'auteurs qui semblent bien être représentés d'après nature : le philosophe de la bande, qui a été chassé de l'Université pour athéisme, et poursuivi pour avoir blasphémé le dimanche dans un cabaret, entreprend de combattre les ouvrages métaphysiques de Bolingbroke; un Écossais enseigne la prononciation anglaise; un Piémontais écrit une satire sur les poètes anglais; un *cockney*, atteint d'ἀγροφοβία, et qui confond le maïs avec le riz, compose un traité d'agriculture pratique. Un Irlandais publie une brochure en faveur d'un ministre, dans l'espérance d'en recevoir quelque témoignage de gratitude; déçu dans cette espérance, il fait passer sa brochure comme étant l'œuvre du ministre lui-même, et en écrit une réfutation en règle. Un autre, qui n'a jamais bougé hors des limites privilégiées où les débiteurs de ce temps étaient à l'abri des recors, compose un récit de ses voyages en Europe et en Asie. « Les traducteurs, disait l'éditeur Lintot à Pope, sont les plus fieffés coquins qu'il y ait au monde, et, quand ils ont le ventre creux, jurent qu'il comprennent toutes les langues de l'univers. J'en ai vu un prendre un livre grec sur mon comptoir et s'écrier : Ah ! c'est de l'hébreu ; il faut que je le lise en commençant par la fin. » Un des traducteurs qu'employait le même libraire, chargé par lui de mettre Lucrèce en anglais, va simplement copier une traduction déjà publiée; la première page seule est son œuvre[1].

1. Pope, *Lettre au comte de Burlington.*

La probité littéraire n'était pas seule compromise; la limite qui sépare les fraudes de métier des autres était souvent franchie. On publiait des prospectus, on recevait des souscriptions pour des ouvrages qui ne paraissaient jamais. Savage passa ainsi une partie de sa vie à annoncer et à escompter des éditions nouvelles de ses œuvres. Un certain Cooke, qui avait traduit Hésiode, vécut pendant vingt ans d'un projet de traduction de Plaute[1]. Ces supercheries devinrent si générales que les personnes de qualité formèrent une alliance défensive contre ces importuns solliciteurs, et prirent un engagement formel, sous peine d'amende, de ne souscrire à aucun ouvrage[2]. Mallet se chargea d'écrire une vie du duc de Marlborough, et reçut à cet effet, pendant plusieurs années, une pension de sa famille; mais il n'en traça pas une ligne[3]. Smollett cite un certain auteur qui, sous le prétexte d'un petit voyage à faire, emprunte un cheval qu'il s'empresse de vendre, et qui finit par voler les bottes de son libraire[4]. Savage puisait dans la bibliothèque de Lord Tyrconnel, et celui-ci retrouvait ses livres, richement reliés et marqués de ses armes, aux étalages des bouquinistes. Le même Savage, dans une querelle de bouge, commet un homicide, est condamné à mort, et, grâce à une puissante intervention, échappe avec six mois de prison; et il est bien probable que cet homme, sur lequel on s'est attendri si longtemps, en imposa à l'honnête Johnson et à tous ses contemporains en se donnant pour l'enfant naturel de la comtesse de Macclesfield, et qu'il ne faut voir dans sa dramatique et émouvante histoire qu'une adroite machination pour extorquer de l'argent à une grande dame par des importunités, des insultes et des menaces de scandale[5].

Après avoir déchu dans l'opinion du monde, la profession littéraire était menacée de perdre entièrement l'estime et la considération publiques.

1. Boswell, IV, p. 26.
2. Fielding, *Joseph Andrews*, Book III, ch. III.
3. Johnson, *Lives of the English Poets*, Mallet.
4. *Humphrey Clinker*.
5. Voy. les recherches de Mr. W. Moy Thomas dans *Notes and Queries*, Novembre et Décembre 1858, p. 361, 385, 425, 445.

III

Heureusement pour les lettres, pendant que les écrivains s'endormaient paisiblement dans la vie facile que leur faisait la protection politique, il s'en était trouvé un parmi eux à qui, après la Révolution, toute espérance de places et de pensions était interdite, et qui, ne pouvant compter que sur lui-même, prépara l'avenir à ses confrères.

Dryden, que nous retrouvons à la fin de cette étude, qui s'est ouverte avec lui, Dryden, dépossédé comme catholique de ses fonctions d'historiographe et de poète-lauréat, dépossédé aussi de son emploi à la Douane, privé de toute protection efficace maintenant que ceux qu'il avait si vivement combattus étaient au pouvoir, malgré ses espérances brisées et l'approche de la vieillesse, se remit au travail avec une énergie renouvelée et un génie qui supportait sans fléchir le poids de l'âge et l'amertume des épreuves. Il refit d'abord du théâtre, mais avec des succès douteux et des profits insuffisants ; et, portant ses efforts dans une autre direction, unit sa fortune à celle de son libraire Jacob Tonson.

La figure intéressante de Tonson, sur laquelle j'ai déjà appelé l'attention, mérite qu'on s'y arrête quelque temps. Avec lui un personnage nouveau entre en scène.

Dans la production de toute composition littéraire, il y a à la fois une œuvre intellectuelle et une opération commerciale. Tant que les gens qui lisent forment un cercle restreint, l'opération commerciale est peu importante, et c'est l'auteur lui-même qui se charge de tirer directement de son travail le salaire auquel il est autorisé à prétendre ; il ne compte guère sur le libraire et sur les acheteurs : il dédie ses livres et sollicite des présents. Le rôle du libraire est alors réduit à fort peu de chose : il se borne à imprimer modestement les livres à un petit nombre d'exemplaires, sans courir de grands risques et sans espérer de grands profits. Mais lorsque le nombre et la qualité des lecteurs augmentent, lorsqu'on commence à rechercher et à acheter les livres avec un empressement notable, l'auteur entrevoit une rémunération plus légitime et plus

sérieuse, et c'est vers les acheteurs de ses livres que se tournent ses regards. Mais plus ces acheteurs sont nombreux, plus il lui devient impossible d'entrer en communication directe avec eux, sous peine d'user mal à propos son énergie et d'égarer son attention, que ses ouvrages réclament tout entière. Le propriétaire d'un petit fond de terre peut bien le gérer lui-même; si son domaine s'agrandit, il lui faut un intendant. Il faut aussi à l'écrivain un intermédiaire entre lui et ses lecteurs, de même qu'il faut aux lecteurs un intermédiaire entre eux et les écrivains. C'est alors que l'action du libraire se modifie et s'étend, et qu'il devient un agent nécessaire et très important de la production intellectuelle. C'est à lui que revient le soin de connaître le marché littéraire; il étudie pour les écrivains le goût et les dispositions des lecteurs; il se met en quête pour les lecteurs de bons ouvrages et d'écrivains de talent, et, s'il a des rivaux parmi ses confrères, il essaie de s'assurer les bons auteurs en les payant généreusement. En même temps, apercevant des débouchés certains pour ses publications, il se met en avant; il ose entreprendre et risquer ses capitaux.

Tonson eut le mérite de pressentir qu'une ère nouvelle s'annonçait pour la littérature et de comprendre tout d'abord que la librairie était appelée à y jouer un rôle considérable; il sut, en profitant avec intelligence des circonstances favorables qui se produisirent autour de lui, préparer et assurer l'avènement de cette ère nouvelle : avec lui, et en grande partie par lui, le libraire grandit et devint éditeur.

Fils d'un barbier-chirurgien de Londres qui avait en mourant laissé cent livres sterling à chacun de ses enfants, Jacob Tonson[1] s'était établi comme libraire dans Chancery Lane, à l'enseigne de la Tête du Juge, en 1678, à un moment où ses confrères faisaient pauvre figure dans le monde et où, resserrés dans d'étroites limites par une législation rigoureuse et plus encore par la pénurie de lecteurs, ils étaient uniquement, au sens le plus modeste, imprimeurs et marchands de livres, occupant dans la littérature une place fort effacée[2]. Tonson fut le

1. Sur Tonson, voy. Knight, *Shadows of the Old Booksellers*, p. 48 et suiv.; et Malone, *Vie de Dryden*, p. 523 et suiv.

2. Voy. ci-dessus, p. 120 et suiv.



premier qui, devinant que les goûts élégants de la cour, puis la secousse que les discussions politiques donnèrent aux esprits, annonçaient des jours meilleurs, montra, bien qu'avec beaucoup de prudence encore, quelque initiative. J'ai déjà dit[1] ses débuts timides avec le théâtre de Dryden, son achat du *Paradis Perdu*, et surtout sa publication de deux volumes de *Miscellanies* avec Dryden avant la Révolution de 1688. Après la Révolution, encouragé par le nouvel état de choses, encouragé aussi par le succès de ses premières tentatives, ayant plus d'expérience, plus sûr des lecteurs, plus sûr de lui-même, Tonson sent son esprit d'entreprise se fortifier graduellement. En 1688, il fait paraître sa réimpression du *Paradis Perdu*, et en 1693 une traduction de Juvénal et de Perse par Dryden et d'autres auteurs; en même temps, il propose au poète un troisième volume de *Miscellanies*, qui fut bientôt suivi d'un quatrième[2]. Sur ces entrefaites avait commencé le mouvement d'opinion qui devait aboutir à l'émancipation de la presse[3]; l'abolition d'une législation restrictive allait donner au commerce des livres un essor nouveau; le nombre des libraires augmentait rapidement : quelques années plus tard, Dunton[4] en citait plus de cent trente à Londres seulement, ce qui nous met loin des chiffres du règne de Charles II[5]. Tonson, se sentant de mieux en mieux porté par les circonstances, soumet à Dryden un projet plus hardi que les précédents, la traduction en vers des œuvres complètes de Virgile[6].

1. Voy. ci-dessus, p. 120 et suiv., et p. 204 et suiv.
2. *Examen Poeticum; The Annual Miscellany for The Year* 1694; voy. ma Bibliographie v° Dryden.
3. Macaulay, *Histoire*, ch. XIX.
4. *The Life and Errors...*, p. 280 et suiv.
5. Voy. ci-dessus, p. 120. — L'abolition de la censure eut, à côté de ses grands avantages, un grave inconvénient. L'autorisation préalable des livres était une constatation et une garantie de la propriété littéraire; sa suppression laissa le champ libre aux contrefaçons, et il ne manqua pas de gens pour mettre à profit le silence de la loi. Les plaintes sont fréquentes alors contre les « pirates », comme on les appela; voyez notamment Smith, cité dans Johnson, *Lives of the English Poets*, John Phillips; le n° 101 du *Babillard*, et la préface de la seconde partie de *Robinson Crusoe*. Mais à quelque chose malheur est bon : ces contrefaçons, en offrant aux lecteurs des publications à bon marché, servirent à répandre le goût des livres.
6. C'est Dryden lui-même qui nous apprend que l'idée vint de Tonson. Voyez sa dédicace de l'*Énéide*.

Le poète accepte, et, après un travail de trois années, sa traduction paraît en 1697.

Cette traduction fut publiée par souscription. C'était le quatrième ouvrage qui paraissait en Angleterre dans ces conditions nouvelles, dont cependant Tonson avait déjà fait l'épreuve pour sa réimpression du *Paradis Perdu*[1]. L'entreprise fut ingénieusement organisée pour attirer les souscripteurs et prévenir les mécomptes. Il y avait deux séries de souscripteurs. Ceux de la première payaient cinq guinées; ceux de la seconde deux guinées. Un appât spécial était offert aux souscripteurs à cinq guinées : au bas d'une des nombreuses gravures dont leurs exemplaires étaient ornés, on ajoutait leurs armoiries. Les noms des souscripteurs à deux guinées étaient modestement inscrits dans une liste publiée avec la traduction. Il faut noter d'ailleurs qu'avec le système des souscriptions, l'auteur, qui touchait une partie des sommes souscrites, avait intérêt à en recruter le plus qu'il pouvait et à faire intervenir son action personnelle auprès de ses amis et de ses protecteurs. Le libraire obligeait ainsi l'auteur à l'aider à rentrer dans ses frais et se déchargeait encore sur lui d'une partie de sa besogne d'éditeur.

C'est qu'en effet, tout en se montrant plus entreprenant que ses confrères, Tonson ne laisse pas de continuer à se montrer fort prudent. Dans toutes ses tentatives, il s'avance avec précaution, calculant de très près ses risques et ses dépenses, toujours éveillé sur ses intérêts. Dryden, lui aussi, défend les siens avec énergie; on sent que tous deux s'engagent sur un terrain qu'ils ne connaissent point, redoutant à chaque pas des surprises et des mécomptes. C'est le début des relations d'éditeur à auteur, et ces relations ne sont pas empreintes d'une grande confiance réciproque ni de beaucoup de courtoisie. L'éditeur discutait méticuleusement :

1. Les ouvrages publiés précédemment par souscription sont la *Bible polyglotte* de Walton en 1654-57 (Nichols, *Literary Anecdotes*, IV, p. 8), la réimpression du *Paradis Perdu* faite par Tonson en 1688, et *Athenæ Oxonienses* de A. Wood en 1691 (Malone, *Vie de Dryden*, p. 234).



« Monsieur,

» Je vous renvoie Ovide, que j'ai lu avec beaucoup de plaisir; je crois qu'on ne peut rien trouver de plus intéressant. Mais vous verrez par cette lettre que je suis pas si satisfait que vous pourriez peut-être le penser. J'espère cependant que les faits que j'ai à exposer montreront que j'ai quelque sujet de ne point l'être; je vous prie de les examiner et je crois que vous voudrez bien au moins m'excuser.

» Vous vous rappellerez sans doute, Monsieur, que, lorsque je vous fis mes premières ouvertures au sujet du troisième volume de *Miscellanies*, je vous offris cinquante livres. et parlai de plusieurs auteurs, sans nommer Ovide. Vous me demandâtes si ce ne serait pas cinquante guinées, en ajoutant que je n'aurais pas à m'en repentir; là-dessus je me rendis immédiatement à votre désir, et vous abandonnai entièrement le choix des auteurs et le nombre des vers; et je déclare que rien n'était plus loin de ma pensée que de supposer que, en m'en remettant à vous, je serais moins bien servi. Voilà où en étaient les choses lorsque vous partîtes pour le comté d'Essex. Après mon retour du Northamptonshire, je vous écrivis et reçus une lettre datée du lundi 3 octobre 1692, d'où j'extrais mot pour mot ce qui suit:

» Je suis en train de traduire environ six cents vers, ou un peu moins, du premier livre des *Métamorphoses*. Si je ne puis pas avoir le prix que j'en veux, vingt guinées, je traduirai le livre tout entier; ce livre, paraissant avant la traduction complète, portera un coup fatal à l'entreprise de Tate. C'est une des meilleures choses que j'aie faites, et le morceau est très agréable. Avec Héro et Léandre et le fragment d'Homère (si cela ne suffit pas, j'ajouterai autre chose), cela fera un bon noyau pour un volume de *Miscellanies*. »

« Telles sont, Monsieur, vos propres expressions, les seules dans cette lettre qui se rapportent à cette affaire. Le lundi suivant, vous revîntes à Londres. Après votre arrivée, vous montrâtes à M. Motteaux ce que vous aviez fait (cela allait, m'a-t-il dit, jusqu'à la fin de l'histoire de Daphnis [Daphné]) et vous lui demandâtes la somme dont vous parlez dans votre lettre, vingt guinées, que ce libraire refusa de donner. Or, Monsieur, je crois d'autant plus que c'était là ce que vous aviez traduit, que le nombre de vers dont vous parlez dans votre lettre concorde avec le nombre que contient cette portion du premier livre, laquelle, en comptant dans Ovide, se compose en latin de 566 vers et en anglais de 759, et le libraire m'a dit que vous ne lui aviez pas demandé davantage. Or, Monsieur, ce que je vous supplie de vouloir bien considérer est ceci: qu'il est raisonnable à moi d'espérer être au moins aussi favorisé par vous que le premier libraire venu, et je me refuse à croire que vous ayez le cœur de traiter un homme plus mal parce qu'il s'en est remis à vous; et si les faits, comme je les énonce, sont exacts (et sur ma parole je puis vous montrer dans votre lettre cé que je dis), alors, Monsieur, veuillez considérer combien je paie plus cher que ce que vous avez



demandé à l'autre libraire; car il aurait pu avoir pour vingt guinées jusqu'à la fin de l'histoire de Daphnis, ce qui dans votre traduction fait . . . . 759 vers
Supposons maintenant 20 guinées pour le même nombre de vers. . . . . , 759 vers

cela fait, pour 40 guinées . . . . 1518 vers;
et tout ce que j'ai pour cinquante guinées ne va pas au-delà de 1466 vers; de sorte que, si vous n'ajoutez rien, je paie 10 guinées en plus de 40 guinées, et pour 50 guinées j'ai 72 vers de moins, en proportion, que l'autre libraire n'en aurait eu pour 40, au taux où vous lui avez offert la première partie. Voilà, Monsieur, à quoi je vous prie en grâce de réfléchir. J'avais eu l'intention de vous dire cela avant; mais, tant que je n'avais pas payé l'argent, je n'ai pas voulu demander à voir le livre, ni compter les vers, de crainte de paraître songer à ne pas tenir ma parole. Quand vous aurez revu le reste de ce que vous avez déjà traduit, je vous prie de me l'envoyer; et j'avoue que, si vous ne jugez pas à propos d'ajouter quelque chose, je devrai m'incliner; la chose est entièrement à votre choix, car je m'en suis remis à vous complètement; mais je pense que vous ne pouvez pas croire que je m'attendais à avoir si peu; car vous avez bien voulu me traiter beaucoup mieux pour Juvénal, qu'on ne considère pas comme si aisé à traduire qu'Ovide. Monsieur, je vous prie humblement d'excuser cette longue lettre; sur ma parole, j'aime mieux avoir votre bon vouloir que celui de personne au monde; et, quoi qu'il vous plaise de faire, je me dirai toujours, Monsieur,

» Votre très humble et très obligé serviteur,

» J. Tonson [1]. »

Tonson, qui était attaché aux idées whigs, tourmentait Dryden pour que le Virgile fût dédié à Guillaume III. Le poète, peu disposé à un nouveau changement d'opinion, résistait; ce fut un sujet de longs débats entre eux. L'éditeur, pensant l'emporter au dernier moment, et espérant peut-être engager Dryden par un commencement d'exécution, faisait retoucher les planches des gravures qui devaient orner l'ouvrage pour donner à Énée la figure du monarque. Tonson en fut pour ses frais, car Dryden tint bon; mais il fut obligé dêtre sur ses gardes et de lutter jusqu'au bout[2].

1. Cette lettre de Tonson est imprimée, ainsi que les lettres qui suivent, dans la correspondance de Dryden.

2. « But, however, he [Tonson] has missed of his design in the dedication, though he had prepared the books for it; for in every figure of Eneas

La monnaie légale était alors dans un état déplorable : l'Angleterre était inondée d'argent rogné et de mauvais aloi[1]. Lorsqu'il avait un paiement à faire à Dryden, Tonson tâchait généralement de se débarrasser à ses dépens de ce qu'il y avait de moins trébuchant dans sa caisse, et l'auteur avait sans cesse à réclamer :

« Dans la dernière somme que vous avez bien voulu changer pour ma femme, outre les pièces rognées, il y avait au moins quarante shillings en cuivre.... »

« Je perdrai assez par votre lettre de change ; car après avoir tout pris en argent.... rien ne passe ; aussi je renvoie tout, et pour perdre moins, je prendrai la somme en guinées, à 27 shillings chaque.... »

« Si vous avez de l'argent qui passe, ma femme sera heureuse de l'avoir. J'ai perdu 30 shillings et plus sur votre dernier paiement de 50 livres.... »

S'il arrivait que la *copie* fût en retard, le poète était rudement malmené. Un jour que St. John était en visite chez Dryden, on frappe à la porte de la maison. « La personne qui vient, dit Dryden, est Tonson. Ayez soin de ne pas vous retirer avant qu'il soit parti. Je n'ai pas terminé la feuille que je lui ai promise, et si vous me laissez sans protection, je serai obligé de subir toute la grossièreté que son ressentiment peut inspirer à sa langue. »

Dryden ne restait pas en arrière. A un moment où sans doute Tonson lui avait adressé quelque mesquine réclamation comme celle qu'on a lue plus haut, il lui écrivait sèchement :

« Monsieur Tonson,

» Il faut que nous restions en relations d'une façon quelconque, pendant que je traduis Virgile. Je vous donne donc avis que j'ai fini

he has caused him to be drawn like King William, with a hooked nose. » (Lettre de Dryden à ses fils.) — De là cette jolie épigramme :

Old Jacob by deep judgment sway'd,
To please the wise beholders,
Has placed old Nassau's hook-nosed head
On poor Æneas' shoulders.

To make the parallel hold tack,
Methinks there's a little lacking;
One took his father pick-a-pack,
And t'other sent his packing.

1. Voy. Macaulay, *Histoire*, ch. XXI.

le septième livre de l'*Énéide* à la campagne, et que, d'ici à quelques jours, j'ai l'intention d'entamer le huitième. Quand le huitième livre sera terminé, j'attends cinquante livres en bonnes espèces, et non pas comme ce que j'ai eu l'autre fois. Je ne suis pas tenu de prendre de l'or, et je ne veux pas en prendre; et je ne veux pas non plus attendre plus de vingt-quatre heures après l'échéance. Je vous remercie de la civilité de la lettre que vous m'avez adressée à la campagne; mais les trente shillings sur chaque exemplaire me reviennent. Vous avez toujours visé à ne me laisser aucun profit sur les secondes souscriptions; je m'en suis aperçu dès le premier jour. Et votre promesse faite à Mr. Congreve, que vous aviez trouvé quelque chose à mon avantage, et de nature à m'encourager dans mon travail, nous savons enfin en quoi elle consistait: c'était que je demandasse à Sir Godfrey Kneller et à Mr. Closterman de recueillir des souscriptions pour moi. J'ai dit alors à Mr. Congreve que je vous connaissais trop bien pour croire que vous fussiez le moins du monde disposé à m'obliger... Mais cela est passé, et vous aurez ce que vous attendez pour votre argent, si Dieu me prête vie et santé... Je ne désire de vous ni excuses ni explications; car je ne sais que trop à quoi m'en tenir dès à présent. Les notes et les préfaces seront courtes, parce que vous ferez un plus gros bénéfice en économisant sur le papier.

» JOHN DRYDEN. »

Une autre fois, il lui écrivait encore de la même encre:

« Monsieur,

» J'ai reçu votre lettre avec plaisir; car, à vrai dire, je n'en attendais pas; mais je vous regardais comme un vrai libraire, à l'égal de Bentley, qui a maudit notre *Virgile* de si bon cœur... Je m'aperçois à l'épreuve que tous les gens de votre profession sont des filous. Vous ne l'êtes pas plus que les autres, et c'est pourquoi je n'ai point entièrement rompu avec vous. Mr. Aston ne vous blâme pas d'avoir fait un marché aussi avantageux que possible, et cependant j'aurais pu avoir cent livres de plus; et vous auriez pu vous épargner presque toute votre peine si vous aviez jugé à propos de publier les prospectus pour la première souscription; car on m'offre des guinées tous les jours; mais la liste est close. Je crois, au bas mot, que j'en ai déjà refusé vingt-cinq... N'ayant pas d'argent par devers moi, je désire avoir la souscription de Lord Derby, déduction faite de ce qui vous revient. Et tâchez que l'argent soit bon si vous voulez m'obliger, mo qui ne suis pas votre ennemi, et qui puis être votre ami,

» JOHN DRYDEN. »

Un jour que Tonson avait refusé une avance d'argent, l'auteur lui envoie ce commencement de portrait:

Avec des regards de travers, une face de taureau et des taches

de rousseur, avec deux jambes gauches et des cheveux de la couleur de ceux de Judas, et des pores impurs qui infectent l'air ambiant...»[1]

Et il ajoute, en remettant cette missive à celui qui est chargé de la porter à son adresse: « Dites à ce chien que celui qui a écrit ces vers peut en écrire davantage. »

Mais ces brouilles, si vives qu'elles fussent, n'étaient que passagères: on se raccommodait. Le ciel n'était pas toujours chargé d'orages. Dryden écrivait:

« Mon bon ami..... Je vous assure que je suis profondément touché de vos dernières bontés pour moi; moins j'en parle, plus j'en tiens compte, sentant fort bien que je ne les ai pas méritées jusqu'ici. »

Ou encore:

« Je suis très honteux d'être si fort en retard avec vous en fait de bonté. Par-dessus tout, je vous sais gré de l'amabilité avec laquelle vous m'avez accompagné jusqu'ici (à la campagne); car outre les frais du voyage, vous avez dû par là négliger vos propres affaires; mais je m'efforcerai de vous dédommager..»

Tonson, de son côté, était aux petits soins. Non content d'accompagner l'auteur à la campagne, il lui envoyait des melons et du sherry, et les melons et le vin étaient trouvés excellents.

C'est qu'en effet ils étaient nécessaires l'un à l'autre. Tonson sans Dryden eût été peu de chose, et Dryden n'avait pas le choix des éditeurs. Et puis, quelques justes sujets de plaintes qu'il pût donner, Tonson avait un mérite, dont son intérêt même lui faisait d'ailleurs une obligation, mais auquel le poète devait être sensible, celui d'être un débiteur plus sûr que Charles II et plus généreux que son frère. Chaque volume de *Miscellanies* qu'ils publièrent ensemble valut à Dryden cinquante livres sterling, et le Virgile environ 1400 livres (35000 fr.)[2], c'est-à-dire à peu près autant que lui rapportaient

1. With leering looks, bull faced, and freckled fair,
With two left legs, and Judas-colour'd hair,
And frowzy pores, that taint the ambient air...

2. Pope dit (Spence, p. 262-263) environ 1200 livres, Malone plus de 1300, Mr. Bell environ 1400. 1400 livres est aussi le chiffre indiqué dans un document (voy. *Notes and Queries*, 19 mai 1877, p. 386) où Dryden

autrefois quatorze pièces de théâtre qui avaient du succès[1]. Tonson, de son côté, posa alors les fondements de sa fortune.

Auteur et éditeur furent, en somme, malgré leurs démêlés, si satisfaits l'un de l'autre qu'après Virgile ils entreprirent ensemble une nouvelle publication. Ce fut le volume de vers qu'on a appelé les *Fables* de Dryden. Ce volume, le dernier qu'il devait écrire, lui fut payé 250 guinées (soit près de 7000 fr.), ce qui, pour douze mille vers ou approchant, donne, ainsi que le dit Pope[2], environ six pence pour chaque vers.

L'adversité avait ouvert les yeux à Dryden, et lui avait fait comprendre que les vrais protecteurs des lettres étaient désormais les éditeurs. Ou plutôt, il ne devait plus y avoir ni protecteurs ni protégés. Il ne devait plus y avoir que des associés. Les deux parties contractantes entrent dans l'association de leur propre gré, chacune avec son apport : l'auteur fournit son talent, l'éditeur son expérience commerciale ; l'un risque son travail, l'autre ses capitaux ; et tous deux, selon leurs mérites et selon la chance mauvaise ou bonne, ont part aux mécomptes ou au succès. Sans doute, dans ces conditions nouvelles, l'écrivain ne peut plus compter sur les heureuses aubaines, sur les présents généreux, sur la fortune qui vient en dormant : il lui faut tout acquérir avec son travail, l'éditeur ne donnant rien pour rien. Mais, avec son travail, souvent rude et pénible, souvent accompagné de déboires, l'écrivain obtient, s'il sait en être digne, deux choses précieuses et qu'on ne saurait payer trop cher, l'indépendance et la dignité.

Au surplus, à mesure que le public se forme, à mesure que la librairie se développe, les moyens d'acquérir cette indépendance deviennent de plus en plus accessibles aux écrivains, et petit à petit la littérature devient une profession lucrative.

Après la Révolution les auteurs dramatiques eurent le bé-

intervient personnellement. Tout le monde est d'accord pour voir dans le *Virgile* un sérieux succès pour le poète au point de vue pécuniaire. — La première édition fut épuisée en quelques semaines ; il y avait eu 102 souscripteurs à 5 guinées, et 250 à 2 guinées. La deuxième édition parut au commencement de l'année suivante.

1. Voy. ci-dessus, page 118.

2. Spence, p. 262-263. — Tonson, cette fois, dut être content. Dryden s'était engagé à lui donner 10,000 vers pour 250 guinées : il lui en donna près de 2000 par-dessus le marché.

néfice, non plus d'une seule représentation, mais de deux, quelquefois même de trois[1], et le produit de ces représentations devint considérable : Southerne gagna avec une seule de ses pièces jusqu'à 700 livres sterling (près de 18000 fr.), somme tellement hors de proportion avec les gains des règnes précédents, qu'il eut honte de la dire à Dryden. Il est vrai que Southerne avait des amis riches et haut placés et qu'il possédait un art tout personnel d'exciter leur générosité en colportant lui-même ses billets dans les grandes maisons[2]. Mais, à côté de Southerne, nous voyons l'auteur le plus obscur retirer 300 livres d'une œuvre dramatique qui a sept représentations[3]. Le produit de la vente des manuscrits au libraire augmenta aussi dans des proportions notables. De vingt ou vingt-cinq livres sterling le prix d'une pièce s'éleva graduellement à des chiffres plus sérieux : Dryden vendit *Cleomenes* (1691) trente guinées[4], Southerne vendit *The Fatal Marriage* (1696) trente-six livres, Edmund Smith vendit *Phèdre et Hippolyte* (1708) soixante livres[5]. Tonson paya quarante guinées le petit poème de John Phillips sur le Cidre (1703))[6]. En 1694 les sermons que Tillotson avait laissés en mourant furent achetés pour la somme inouïe de 2500 guinées, ce qui, fait remarquer Macaulay[7], en tenant compte de la dépréciation de l'argent alors, représente au moins 3600 livres sterling[8].

1. Genest, II, p. 7, 166, 316 ; Malone, *Historical Account*, p. 174, 175. D'après Malone, Farquhar aurait même eu, mais exceptionnellement, jusqu'à quatre représentations pour *The Constant Couple* en 1700.
2. Vie de Southerne en tête de ses œuvres ; Malone, *Historical Account*, p. 175.
3. « We have had a poor comedy of Johnson's (not Ben) which held seven nights, and has got him three hundred pounds ». (Lettre de Cromwell à Pope, 7 déc. 1711. *Œuvres* de Pope, édit. Elwin, VI, p. 128). — L'auteur s'appelait Charles Johnson, et la pièce était intitulée *The Wife's Relief, or The Husband's Cure.*
4. Malone, *Œuvres de Dryden*, II, p. 230, note 2.
5. Malone, *Historical Account*, p. 180.
6. Johnson, *Lives of the English Poets*, John Philips.
7. *Histoire*, ch. xx.
8. Soit 90 000 francs. — Une pareille somme risquée pour une publication montre jusqu'où les libraires pouvaient déjà porter leur esprit d'entreprise. Mais il faut ajouter que le fait n'a pas un caractère purement littéraire. Tillotson occupait une place importante dans le clergé anglais ; et l'achat de ses sermons à un prix aussi élevé doit être attribué plus à son renom comme archevêque qu'à ses mérites d'écrivain, bien que ces mérites soient incontestables. — Ses œuvres posthumes forment 14 vol. in-8°.

Après la publication du *Babillard* et du *Spectateur*, quand le public anglais est définitivement fondé, les rémunérations du travail littéraire s'élèvent encore sensiblement. Sacheverell reçut cent livres du libraire pour le premier sermon qu'il prêcha après sa suspension (1713)[1]. Rowe eut soixante-quinze livres pour le manuscrit de *Lady Jane Grey* (1715) ; Cibber eut cent cinq livres pour le *Non-juror* (1718)[2]; Southerne, envoyé, comme disait Pope, pour faire monter le prix des prologues et des pièces, eut même pour sa *Dame spartiate* (1719) jusqu'à cent vingt livres[3]. A partir de 1720, les trois représentations au bénéfice des auteurs dramatiques, qui n'avaient été jusqu'ici qu'une exception, devinrent la règle[4]. Quelques années plus tard les *Captifs* (1724) rapportaient à Gay plus de mille livres; la tragédie d'*Edwin* (1724) valait à son auteur, George Jeffreys, au moins la même somme; Fenton, avec sa tragédie de *Mariamne* gagnait plus de quinze cents livres[5]. Addison et Steele, en 1712, vendirent la moitié seulement de leurs droits sur les sept premiers volumes du *Spectateur* pour 575 livres, ce qui représente pour la propriété entière de ces sept premiers volumes une somme de près de 25000 fr.[6]. En 1716, Prior, déchu de ses grandeurs, organisa une publication de ses vers par souscription et en tira 4000 guinées[7]. En 1720, Gay publia de même ses poésies et y gagna mille livres[8].

Si les libraires se montraient aussi généreux qu'on vient de le voir, on pense bien qu'ils avaient de bonnes raisons pour

1. Swift, *Journal to Stella*, 2 avril 1713.

2. Johnson, *Lives of the English Poets*, Dryden, p. 390, note de Cunningham.

3. Malone, *Historical Account*, p. 181, note. — Voyez ci-dessus, p. 205, note 3.

4. Malone, *Historical Account*, p. 175.

5. Lettre de Young à Lady Montagu, dans les œuvres de Lady Montagu, II, p. 11.

6. L'acte de vente est au British Museum : *Additional Manuscripts*, n° 21, 110. — Leur journal leur avait sans doute déjà rapporté de sérieux bénéfices lorsqu'il paraissait par numéro; car on ne sait que Berkeley, lorsqu'il collaborait au *Guardian*, recevait une guinée pour chaque article, plus un dîner avec Steele (Correspondance de Steele, édit. Nichols, I, p. 329, note).

7. Johnson, *Lives of the English Poets*, Prior.

8. N. Drake, *Essays... illustrative of the Tatler*, etc., III, p. 242.

cela et que leurs gains les encourageaient à entreprendre hardiment et à ne pas être avares de leurs deniers. Le premier volume seul de *Robinson Crusoe* rapporta plus de mille livres à son éditeur, qui mourut quelques années après possesseur de plus d'un million de francs[1]. Peu de temps après la mort de Dryden, Tonson achetait des propriétés à la campagne, et s'acheminait déjà vers une fortune qui finit par s'élever à deux millions de francs. Les cent livres avec lesquelles il avait débuté fructifiaient entre ses mains.

IV

Il fallait maintenant qu'un homme se présentât qui sût tirer de tous ces progrès acquis la conséquence qu'ils comportaient, et fonder sur l'existence d'un public éclairé et sur le concours des libraires l'indépendance complète des écrivains.

Cet homme fut Alexander Pope[2].

Né de parents catholiques qui exerçaient le commerce des toiles dans la cité de Londres, il passa son enfance et sa première jeunesse au milieu de la forêt de Windsor, où son père, muni d'une honnête aisance, s'était réfugié dans une retraite prudente, après la déchéance de Jacques II et le triomphe du parti protestant, pour se consacrer à l'éducation de son fils.

Ce fils, difforme et chétif, donna de bonne heure des promesses de grand talent poétique. Lorsqu'il vint à Londres pour se mêler au monde littéraire, ses essais furent vite remarqués, et une des premières personnes dont ils appelèrent l'attention fut l'éditeur de Dryden, Jacob Tonson. Pope n'avait rien publié, et il n'avait pas encore dix-huit ans, quand il reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'ai vu dernièrement entre les mains de M. Walsh et de M. Congreve une *Pastorale* de vous qui est extrêmement belle, et qui a

1. Spence, p. 340; William Lee, *Daniel Defoe*, p. 293.

2. Sur Pope j'ai consulté surtout, outre ses œuvres, les travaux de Johnson, de Carruthers, de Dilke, de Mr. Elwin, et de Mr. Leslie Stephen,

l'approbation des meilleurs juges en fait de poésie. Je me rappelle vous avoir vu dans ma boutique, et je suis fâché de n'avoir pas fait plus ample connaissance avec vous. Si vous destinez votre poème à l'impression, personne ne l'imprimera avec plus de soin, et personne ne peut lui donner plus d'encouragement que, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Gray's Inn Gate, 20 avril 1706.

JACOB TONSON.

Pope se rendit aisément à une ouverture aussi flatteuse et aussi courtoise, et en 1709 ses *Pastorales* parurent dans un nouveau volume de *Miscellanies* publié par Tonson.

Le premier éditeur anglais se signalait une seconde fois. Après avoir soutenu les derniers efforts de Dryden et l'avoir aidé à produire quelques-unes de ses plus belles œuvres, il rendait à la littérature le service d'encourager les premiers pas d'un nouveau poète.

Ainsi Pope, tout jeune, inconnu encore, débutait, non pas avec la protection d'un grand seigneur ou d'un homme d'État, mais sous les auspices directs et presque à la sollicitation d'un libraire. Je crois que ce début dut avoir une sérieuse influence sur sa conduite ultérieure. Il lui montra, dès son entrée dans la carrière, ce que la fin de la vie de Dryden lui avait sans doute déjà fait comprendre, que l'avenir des lettres était dans l'alliance intelligente des écrivains avec les libraires, et qu'il n'y avait pas à se préoccuper d'autres appuis.

La situation fut du reste singulièrement meilleure pour Pope que pour Dryden. Dryden n'avait à côté de lui que le seul Tonson, ce qui le mettait quelque peu à sa merci, et, du temps de Dryden, Tonson faisait ses premières tentatives d'éditeur avec une prudence nécessaire. Depuis il avait prospéré; il s'était enrichi; il était devenu un personnage; à tel point qu'il avait été choisi pour être le secrétaire du *Kitcat club*. En outre, la presse politique et littéraire avait commencé à augmenter dans tous les sens le besoin et le goût de la lecture, et la librairie se développait en conséquence. Tonson ne resta pas longtemps seul maître du marché des livres. Il eut bientôt un concurrent sérieux, Bernard Lintot [1], et il s'établit entre les

1. Sur Lintot, voyez Knight, *Shadows of the Old Booksellers*, p. 100 et suivantes.

deux éditeurs une rivalité, nouvelle dans la littérature anglaise, et qui lui fut de bien des façons profitable : rien ne vaut la concurrence pour rendre les commerçants actifs, clairvoyants et généreux. Si Tonson publiait les œuvres dramatiques de Shakspeare, Lintot faisait paraître une édition nouvelle de ses poèmes ; Lintot n'avait pas plus tôt annoncé le premier volume de la traduction de l'*Iliade* par Pope, que Tonson offrait au public le premier chant traduit par Tickell. Si Tonson préparait une traduction de Lucrèce, Lintot se mettait en campagne pour trouver un traducteur du poète latin [1]. Les deux libraires, apprenant que Young avait une œuvre nouvelle prête pour l'impression, sollicitaient en même temps l'honneur de la publier [2]. Celui que Pope lui-même appelait « l'entreprenant M. Lintot, le redoutable rival de M. Tonson [3] », ne tarda pas à disputer le jeune poète à son confrère, et, en 1712, s'assura sa collaboration pour une collection de *Miscellanies*, composée à l'imitation de celle de Tonson [4]. Pope avait précédemment donné chez un autre libraire, nommé Lewis, son *Essai sur la critique*. Ses ouvrages suivants furent partagés entre Lintot et Tonson. Lintot publia la *Forêt de Windsor*, la *Boucle de cheveux enlevée*, le *Temple de la Gloire ;* Tonson publia plusieurs pièces de Pope dans un volume de *Miscellanies*, qui vit le jour sous la direction de Steele [5].

Ces œuvres, où le jeune poète continua de tenir et d'augmenter les promesses de son talent, lui valurent une flatteuse réputation; mais elles ne l'enrichirent guère. Les ressources que lui fournissait la petite aisance de son père étaient fort modestes [6]. Il voulut tenter si sa réputation littéraire et l'avè-

1. Pope, *Lettre au comte de Burlington.*

2. Spence, p. 355. — Cette double sollicitation donna lieu à une amusante méprise ; Young répondit le même jour aux deux libraires, et, dans sa hâte, il mit les adresses de travers; si bien que Lintot reçut une missive qui commençait ainsi : « Ce Bernard Lintot est un si grand coquin, que ... »

3. *Lettre au comte de Burlington.*

4. On l'appela la *Miscellany* de Pope. C'est dans ce volume que parut, sous sa première forme, la *Boucle de cheveux enlevée.*

5. Par la suite Pope publia avec Tonson son édition de *Shakspeare*, et avec Lintot sa traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée.* Ses autres œuvres furent confiées surtout à Gilliver et à Dodsley; le poète avait donné 100 livres sterling à Dodsley pour s'établir.

6. « Ce qui me fit traduire Homère, disait Pope plus tard, fut simplement

nement d'un public éclairé ne lui permettraient pas de conquérir la fortune.

Dryden avait eu la pensée de faire suivre sa traduction de Virgile d'une traduction d'Homère; Pope reprit cette idée, et forma le projet de traduire l'*Iliade*. Ce projet fut chaleureusement accueilli par les libraires, et Lintot se fit choisir entre tous ses confrères en offrant au poëte le marché le plus généreux qu'aucun éditeur anglais eût osé offrir jusque-là. Comme le *Virgile* de Dryden, l'*Iliade* de Pope fut publiée par souscription; l'édition se composait de six volumes in-quarto, au prix d'une guinée chaque volume. Lintot laissait à Pope tout le produit des souscriptions, s'engageait à fournir à ses frais les exemplaires souscrits, et donnait en outre au traducteur deux cents livres sterling par volume [1]. Il y eut 575 souscripteurs, qui prirent 654 exemplaires; et Pope toucha en tout pour son œuvre 5320 livres, 4 shillings. Ce succès l'engagea à poursuivre, et il entreprit, toujours avec Lintot, la traduction de l'*Odyssée* [2]. Ces deux traductions, qui l'occupèrent dix ans, valurent au poète une fortune d'environ neuf mille livres sterling, soit 225000 francs. Si l'on se reporte aux 35000 francs que Dryden tira de son Virgile, on voit quels pas ont été faits en quelque vingt années [3].

le manque d'argent. Je n'en avais pas alors, pas même pour acheter des livres. » Spence, p. 304. — Le père de Pope avait une fortune d'environ 250,000 francs (10,000 livres sterling) en capital; et lorsqu'il mourut, en 1717, il laissa à son fils entre 7000 et 10,000 francs de revenu. Mais les catholiques payaient doubles impôts, et l'incertitude de leur situation les obligeait de laisser une partie de leur argent improductif, ou de le placer dans des conditions désavantageuses. Après la mort de son père, Pope écrivait à un coreligionnaire : « Il m'a laissé la gestion délicate d'une très petite fortune où le moindre faux pas est dangereux. » (*Œuvres*, édit. Elwin, VI, p. 377; voy. aussi *id.*, VI, p. 189, 201, 214.)

1. Lintot se réservait seulement le bénéfice d'éditions ultérieures; et l'Iliade seule l'enrichit, et devint de plus un revenu considérable pour ses héritiers.

2. Pope ne traduisit lui-même qu'une partie seulement de l'Odyssée; il se fit aider par deux collaborateurs, Fenton et Broome.

3. Gay et Swift célébrèrent le succès de l'œuvre, Gay dans des vers intitulés *Alexander Pope his safe return from Troy. A Congratulatory Poem on his Completing his Translation of Homer's Iliad.* (Carruthers, p. 198 et suivantes); Swift, dans *A Libel on the Reverend Dr. Delany*. (*Œuvres*, édit. W. Scott, XIV, p. 246 et suivantes.) — Il n'est pas inutile de constater, par d'autres auteurs que Pope, l'augmentation des rémunérations littéraires. La représentation de l'*opéra du Gueux* de Gay rapporta à l'auteur entre 700 et

Pope avait trente-cinq ans; il était riche, — et, il faut l'ajouter tout de suite, indépendant. Sa traduction d'Homère n'est pas en effet intéressante seulement par le brillant profit qu'elle lui rapporta, par l'intelligence avec laquelle il sut, par sa plume, acquérir la fortune la plus honorable, celle que l'on doit à son travail; elle est intéressante aussi par la manière dont le poète l'introduisit dans le monde.

Dès ses premiers succès littéraires, il avait été accueilli dans la société la plus distinguée de Londres, et il avait vite compté parmi ses amis, non seulement des littérateurs comme Walsh, Congreve, Granville, Garth, Swift, Steele, Addison, Gay, Arbuthnot, Parnell, mais des hommes d'État comme Harley, Bolingbroke, Halifax, Somers, Craggs. Ses amis littérateurs, aussi bien que ses amis hommes d'État, étaient tous rangés sous des bannières politiques. A quel parti Pope s'alliait-il? Était-il whig? Était-il tory [1]? Comme catholique, les tories le considéraient d'avance comme un des leurs, et à la fin de son poème sur la *Forêt de Windsor*, il y avait à l'éloge de la paix des vers qui étaient faits pour leur plaire. Mais il avait écrit pour le *Caton* d'Addison un prologue que les whigs avaient applaudi avec enthousiasme [2]; et le *Spectateur* et le *Guardian*, dirigés par deux whigs, avaient accueilli ses vers et sa prose. Aussi chaque parti tour à tour s'attribuait le nouveau-venu : des

800 livres sterling, soit environ 20,000 francs (Lettre de Gay à Swift, 20 mars 1727-8; *Œuvres* de Swift, XVII, p. 181); la représentation de *Polly* (1729), qu'il écrivit pour faire suite à l'*opéra du Gueux*, ayant été interdite, il publia son œuvre par souscription et en tira au moins 12,000 livres, soit 50,000 francs (Johnson, *Lives of the English Poets*, Gay). — Voltaire publia en 1727 à Londres une édition par souscription de la *Henriade*, dédiée à la reine Caroline; elle lui rapporta 150,000 livres françaises (*Œuvres*, édit. Garnier, VIII, p. 5). — Young en 1728 publia en un volume sept satires sur l'amour, de la Gloire et en tira 3000 livres sterling, soit 75,000 francs (Johnson, *idem*, Young). — En 1738, une tragédie de Henry Brooke, *Gustave Vasa*, ayant été interdite, l'auteur fit paraître sa pièce par souscription, avec un profit de 800 livres, soit 20,000 francs (Boswell, I, p. 156, note).

1. Swift écrivait à Pope, le 30 août 1716 : « I had the favour of yours by Mr. F[ord], of whom before any other question relating to your health or fortune, or success as a poet, I inquired your principles in the common form, « Is he a whig or a tory »? (*Œuvres* de Pope, édit. Elwin, VII, p. 14.)

2. « The prologue-writer ... was clapped into a stanch whig, sore against his will, at almost every two lines. » (Lettre de Pope à Caryll, 30 avril 1713, *Œuvres* de Pope, édit. Elwin, VI, p. 184.)

deux côtés ses moindres actions étaient remarquées et commentées; ses amitiés même étaient interprétées; et chaque camp manifestait son désir de l'avoir avec soi, et surtout son désir de ne pas le voir aller dans le camp opposé. Quelques extraits de sa correspondance à cette époque montreront à quel point ses opinions préoccupaient les gens :

« Un honnête Jacobite... m'a dit très nettement et très candidement comment raisonnent — ou déraisonnent — les têtes faibles du parti : il paraît que les gens bien pensants voient d'un mauvais œil que j'écris avec Steele, si insignifiants que soient les sujets que je traite dans son journal[1]. »

« Le peu que j'ai écrit au *Guardian* et la grande estime que j'ai pour M. Steele comme homme d'esprit, m'ont rendu suspect comme whig auprès de quelques esprits ardents et passionnés[2]. »

« J'ai été en butte à beaucoup d'attaques à cause de ma religion : certains m'appellent papiste et tory, — tory, parce que les chefs du parti m'ont témoigné une faveur particulière; mais pourquoi papiste? Je ne puis me l'imaginer, à moins que ce ne soit parce que M. Caryll et M. E. Blount se sont employés pour me servir. D'autres m'ont déclaré whig, parce que j'ai été honoré de la bonne opinion de M. Addison et du bon vouloir de M. Jervas, et dernièrement de la faveur de Lord Halifax[3]. »

« Il a couru des bruits qui tendent à me représenter comme plus occupé des questions de parti que je n'ai jamais songé à l'être; à telles enseignes que j'ai eu l'honneur d'être nommé dans la *Gazette de Londres* comme ennemi de la Grande Société qui se réunit au café Button[4]. »

« M. Philips s'est exprimé avec beaucoup d'indignation à mon sujet un soir au café Button, à ce qu'on m'a rapporté, disant que j'étais entré dans une cabale avec le doyen Swift contre les idées whigs[5]. »

« Pour ce qui s'est passé entre le Dr Swift et moi, vous savez tout, sans la moindre réserve. Les relations que j'ai eues avec lui ont été ce qu'elles devaient forcément être après les réels services qu'il m'a rendus pour la souscription à Homère. Il faut qu'on veuille bien me permettre de lui être reconnaissant, aussi bien qu'à tout

1. Lettre à Caryll, 12 juin 1713. Édit. Elwin, VI, p. 185.
2. Lettre à Caryll, 17 octobre 1713. Édit. Elwin, VI, p. 197.
3. Lettre à Caryll, 1er mai 1714. Édit. Elwin, VI, p. 208. — Caryll et E. Blount étaient deux coreligionnaires de Pope; Jervas était un peintre estimé qui, en politique, appartenait au parti whig.
4. Lettre à Caryll, 25 février 1714. Édit. Elwin, VI, p. 202. — Le café Button était le rendez-vous des whigs.
5. Lettre à Caryll, 8 juin 1714. Édit. Elwin, VI, p. 209.

homme qui m'oblige, si désagréable qu'il puisse être à n'importe quel parti[1]. »

Et au milieu de ces commentaires incessants de la passion politique, au milieu de ces tentatives faites de droite et de gauche pour l'accaparer, le jeune poète écrivait à son coreligionnaire Caryll :

« Laissez-moi vous dire que vous ne devinez guère quelle tâche vous assumez quand vous vous déclarez mon ami ; il y a des tories qui vous prendront pour un whig, des whigs qui vous prendront pour un tory, des protestants qui vous considéreront comme un affreux papiste, et des papistes qui vous mettront au nombre des hérétiques. Une pénible expérience m'apprend que nous vivons dans un siècle où il est criminel d'être modéré ; et où il n'est permis à personne d'être équitable envers tous[2]. »

Sur ces entrefaites, la traduction de l'*Iliade* parut[3] ; c'était une œuvre considérable, depuis longtemps annoncée, et à laquelle toute l'Angleterre lettrée s'intéressait. Quel serait le parti qui en aurait la dédicace? Dryden, dont Pope suivait les traces, avait été prodigue de dédicaces pour son Virgile ; il avait adressé les *Églogues* à Lord Clifford, les *Géorgiques* au comte de Chesterfield, l'*Énéide* à Mulgrave, devenu marquis de Normanby. Que ferait Pope? A qui offrirait-il son œuvre? Aux whigs ou aux tories[4]? Ni aux uns ni aux autres. Il la dédia à un confrère, à un confrère entouré de gloire et d'honneur, à un confrère qui, à une époque où tout le monde faisait ardemment de la politique, en avait fait sans doute, mais sans passion, et de façon à obtenir les faveurs et le bon vouloir des deux partis[5], et il la lui dédia dans les termes simples qu'on va lire :

1. Lettre à Jervas, 27 août 1714. Édit. Elwin, VIII, p. 9.
2. Lettre à Caryll, 25 juillet 1714. Édit. Elwin, VI, p. 215.
3. Le premier volume fut publié en 1715.
4. Halifax, dit-on, exprima le désir que l'*Iliade* lui fût dédiée.
5. Macaulay, qui a le premier fait remarquer les motifs de cette dédicace adressée par un écrivain à un écrivain dit, dans son essai intitulé *Comic Dramatists of the Restoration* : « Il fallait trouver quelqu'un qui fût à la fois éminent et neutre. Il fallait par conséquent laisser de côté la noblesse et les hommes d'État. Congreve avait un grand nom dans les lettres. Il était en bons termes avec des gens de tous les partis. » — Voyez aussi le début de l'essai de Macaulay sur M. Robert Montgomery.



« Je prie qu'on m'excuse si je ne m'embarrasse pas et si je n'embarrasse pas les autres du soin de défendre ou d'excuser mon ouvrage. Mais au lieu de m'élever à moi-même un vain monument de ses mérites ou de ses difficultés (lesquels doivent être abandonnés au monde, à la vérité, à la postérité), je veux laisser après moi un témoignage de mes relations amicales avec un des hommes les plus estimables, et en même temps un des meilleurs écrivains de mon siècle et de mon pays, un homme qui sait par expérience, et pour l'avoir tenté, combien c'est une entreprise difficile de rendre justice à Homère, un homme qui (j'en suis sûr) se réjouit sincèrement avec moi de la terminaison de mes travaux. A lui donc, ayant mené ce grand travail à sa fin, je désire le dédier, pour avoir l'honneur et la satisfaction de réunir ainsi les noms de M. Congreve et de

A. Pope. »

Cette dédicace est un fait très important dans l'histoire de la littérature anglaise. Elle était un véritable coup d'État. Par elle Pope interrompait d'une façon éclatante la longue tradition, non seulement des dédicaces politiques, mais de toutes les dédicaces intéressées [1].

Pour mieux marquer encore son désir de se tenir en dehors des partis, Pope, en remerciant, dans sa préface, ceux qui avaient témoigné de la sympathie à l'auteur et à son œuvre, s'efforça de faire la part égale aux tories et aux whigs. A côté d'Addison, de Steele, de Garth et de Rowe il nomma Swift, Parnell et Granville. Enfin, parmi les hommes d'État à qui il exprima sa reconnaissance, il distingua particulièrement Halifax; mais, avec une hardiesse remarquable et qui fut remarquée [2], il eut soin de faire suivre immédiatement son nom de

1. Déjà dans le n° 4 du *Guardian*, 16 mars 1713, Pope avait exprimé nettement son opinion sur les dédicaces à la mode : « Dire d'un homme dans une dédicace plus qu'on ne pense, avec un motif intéressé, est une malhonnêteté; et, sans ce motif, une sottise. Et quiconque a réussi dans une pareille entreprise doit en même temps se regarder au fond du cœur comme un coquin pour l'avoir tentée, et regarder son patron comme un sot pour l'avoir cru. » — Dans la suite il continua de faire la guerre aux dédicaces; voy. *The Dunciad*, Book II, v. 191-206, et Book IV, v. 101-102. — Avant la publication de l'*Iliade* Steele avait dédié *The Tender Husband* à Addison (1705) et Gay avait dédié ses *Rural Sports* (1713) à Pope; mais c'étaient là des œuvres peu importantes et dont les dédicaces n'étaient pas faites pour frapper le public.

2. Swift écrivait à Pope, 28 juin 1715 : « C'est assez hardi à vous de nommer Lord Bolingbroke dans cette préface » (Édit. Elwin, VII, p. 11). Et Jervas lui écrivait aussi à la même date : Les whigs disent que Bolingbroke est le héros de votre préface. Songez à introduire Walpole dans la prochaine,

celui de Bolingbroke, alors en exil et sous le coup d'une condamnation pour haute trahison, et il ne craignit pas de l'appeler « ce génie, non moins distingué sur la scène des affaires publiques, que dans les branches utiles et intéressantes du savoir ». Et il conclut ces remerciements par cette phrase significative : « Je dois d'autant plus reconnaître ces précieux témoignages, qu'ils sont accordés à quelqu'un dont la plume n'a jamais flatté les préjugés d'aucun parti ni les vanités d'aucun homme[1]. »

Si, dans un siècle livré tout entier aux luttes de parti, Pope adopta cette attitude indépendante, il y eut un véritable mérite. Tout d'abord, ainsi qu'on vient de le voir, il était malaisé de n'être pas entraîné par le tourbillon, et il fallait une énergie décidée et calme pour résister aux sollicitations, et surtout aux interprétations erronées et aux attaques qui, bien souvent, par le désir qu'on a de rétablir la vérité et de répondre, engagent un homme malgré lui. De plus, son abstention ne provenait pas de l'indifférence. Pope était catholique ; et être catholique, c'était faire partie d'une caste vaincue, proscrite, persécutée, soumise à une législation draconienne.

Tout prêtre convaincu d'avoir célébré la messe ou d'avoir d'une manière quelconque exercé son ministère en Angleterre (sauf dans la maison d'un ambassadeur) encourait l'emprisonnement perpétuel; et les dénonciations étaient encouragées

pour maintenir en équilibre la balance du pouvoir. » (Édit. Elwin, VIII, p. 14; Walpole avait été président et rapporteur de la commission qui avait conclu à la mise en accusation de Bolingbroke et de Lord Oxford). Pope répondit à Jervas : « Si les whigs disent maintenant que Bolingbroke est le héros de ma préface, vous vous rappelez sans doute que les tories disaient, il y a trois ans, que Caton était le héros de ma poésie. Il semble qu'il y ait quelque générosité à être toujours du côté des malheureux, et mes protecteurs de l'autre parti peuvent attendre de moi de grands panégyriques quand ils en viendront à être mis en accusation par la future passion de leurs adversaires. Adresser des compliments aux gens qui sont morts légalement, est aussi au-dessus du soupçon de flatterie, que, selon Tickell, d'en adresser à ceux qui sont vraiment morts [Tickell avait dédié sa traduction du premier chant de l'*Iliade* à Halifax, mort un mois avant la publication de ses vers], et peut-être aussi y a-t-il de ma part autant de vanité à louer Bolingbroke qu'à louer Halifax. Il n'y a pas de gens au monde qui soient plus disposés à se donner des airs que nous autres auteurs. » (Édit. Elwin, VIII, p. 15.)

1. Cette préface parut avec le premier volume de l'*Iliade*, en 1715; la dédicace avec le sixième et dernier volume, publié en 1720.

par une prime de cent livres sterling. Tenir une pension, ou, d'une façon générale, se livrer à l'enseignement, était également punissable de la prison à perpétuité. Les jeunes catholiques n'étaient pas admis dans les établissements publics d'instruction, et si un père envoyait son enfant à l'étranger pour le faire élever dans sa religion, il était passible d'une amende de cent livres, qui était remise au dénonciateur. Toute personne parvenue à l'âge de dix-huit ans était tenue de prêter les serments d'allégeance et de suprématie religieuse; faute de quoi elle ne pouvait ni acheter des terres ni en recevoir par héritage : l'héritage passait de droit au plus proche parent protestant. Un catholique payait doubles impôts; les fonctions civiles et militaires, l'enseignement, le barreau, les professions légales lui étaient fermées; il lui était même interdit de posséder un cheval valant plus de cinq livres[1]. Si un catholique semblait suspect d'opposition, deux juges de paix pouvaient, à n'importe quel moment, le mettre en demeure de prêter les serments d'allégeance et de suprématie, et s'il refusait, la situation qui lui était faite était celle d'un forçat libéré. Il n'avait pas le droit d'ester en justice; il n'avait pas le droit d'approcher à plus de cinq milles de Londres; il n'avait pas le droit, sans autorisation spéciale, de voyager à plus de cinq milles de de son domicile, sous peine de voir ses biens confisqués. On pouvait en outre le sommer ou de renoncer à ses erreurs, ou de quitter l'Angleterre; s'il n'obéissait pas, ou s'il rentrait sans une permission royale, c'était la mort. Il est vrai que ces lois tyranniques n'étaient pas appliquées dans toute leur rigueur; mais elles étaient une menace perpétuelle; qu'un ennemi personnel, qu'un dénonciateur alléché par la prime appelât l'attention sur l'un d'eux, que le gouvernement redoutât quelque agitation, à tort ou à raison, et ces lois pouvaient être mises en usage à l'improviste[2].

1. *Horses by Papists are not to be ridden:*
But sure the Muse's Horse was ne'er forbidden.
For in no Rate-Book, it was ever found
That Pegasus *was valued at Five-pound.*
(Dryden, prologue de *Don Sebastian*.

2. Lecky, I, p. 272-276; et 303-310. — M. Lecky attribue en partie l'indulgence avec laquelle ces lois étaient appliquées au fait qu'un catholique était alors à la tête de la littérature anglaise.

Pope avait souffert et souffrait de sa religion. Enfant, il avait vu ses parents réfugiés dans la solitude de la forêt de Windsor, tâchant de se faire oublier, se cachant pour pratiquer leur culte, forcés de donner à leur fils une éducation imparfaite; il avait été témoin de leurs tristesses et de leurs inquiétudes[1]. Homme, il entendait les plaintes de ses coreligionnaires; il partageait leurs appréhensions de tous les instants et leurs chagrins[2]. Et il disait tristement : « Ce n'est à moi de parler de l'Angleterre avec des larmes dans les yeux. Je ne peux pas regarder comme ma patrie un pays où il ne m'est pas permis d'appeler mien un pied de terre paternelle. »

C'était là plus de motifs qu'il n'en fallait pour que les sympathies de Pope non seulement n'allassent pas aux whigs et au parti protestant, mais encore se portassent naturellement vers les tories, sinon vers les jacobites. De fait ses amis furent surtout parmi les tories, et à mesure qu'il avança en âge il s'attacha de plus en plus à leurs idées; il exprima souvent, dans ses vers, les opinions qui leur étaient chères, et il les exprima même avec tant de vivacité qu'une de ses œuvres, *l'Épître à Auguste*,

1. Bred up at home, full early I begun
To read in Greek the wrath of Peleus' son.
Besides, my Father taught me from a lad
The better art to know the good from bad :
(And little sure imported to remove,
To hunt for Truth in Maudlin's learned grove.)
But knottier points we knew not half so well,
Depriv'd us soon of our paternal Cell;
And certain Laws, by suff'rers thought unjust,
Deny'd all posts of profit or of trust:
Hopes after hopes of pious Papists fail'd,
While mighty William's thund'ring arm prevail'd.
For Right Hereditary tax'd and fin'd,
He stuck to poverty with peace of mind;
And me, the Muses help'd to undergo it;
Convict a Papist he, and I a Poet.
(*Satires and Epistles*, VI. Horace. 2, Epist. 2, v. 52-69. Édit. Warburton, IV, p. 209).

2. Voyez ses lettres à Caryll, 16 août 1714 et 20 mars 1715-16, et aussi les lettres que lui écrit Blount le 24 mars 1715-16 et le 23 juin 1716 (Édit. Elwin, VI, p. 217, 238, 372, 374). En 1730, un sien neveu se voyait interdire la profession d'avoué, après quatorze années de travail, parce qu'on exigeait de lui, d'une façon inattendue, un serment que sa religion ne lui permettait pas de prêter (Lettres à Caryll, déc. 1730 et 31 janvier 1732-3, édit. Elwin, VI, p. 325, 337). En 1744, au moment où l'on était inquiet des mouvements du prétendant, une proclamation royale, à laquelle Pope dut se soumettre, interdit aux catholiques le séjour de Londres.

faillit être poursuivie. Mais il voulut avant tout être un écrivain, et ne pas se laisser entraîner, comme ses confrères, à faire de la politique malgré lui, et en toute occasion. Sans dissimuler ni cacher ses opinions, il ne voulut pas les introduire là où elles n'avaient que faire, et désira se consacrer, tout entier et librement, sans entraves de son fait ou du fait des autres, à sa profession. Cet attachement à sa profession, ce souci d'en maintenir l'exercice indépendant et digne, fut un des sentiments dominants de sa vie, et non content de le témoigner par ses actes, il tâcha d'y convertir ses confrères.

C'est ainsi que le jour où Gay, déçu dans les espérances ambitieuses qu'il avait placées dans la cour, refusa avec hauteur, comme indigne de lui, la place qu'on lui offrait auprès d'un des enfants royaux, Pope lui écrivit :

« J'ai bien envie de vous féliciter en vous voyant hors de la dépendance de la cour... Vous êtes heureusement délivré d'une foule de maudites cérémonies, d'une foule de fâcheuses et détestables habitudes, à la contagion desquelles on n'échappe guère, si on y échappe jamais, lorsqu'on est une fois pris et engagé dans les pratiques d'une cour. Les princes, il est vrai, et les grands seigneurs (qui sont les laquais des princes) et les grandes dames (qui sont les jouets des grands seigneurs) vous souriront moins; mais les hommes de valeur et vos vrais amis vous en estimeront davantage. Il y a une chose, la seule que les rois et les reines ne puissent pas donner, — car ils ne la possèdent pas, — qui vaut tout ce qu'ils possèdent : c'est la liberté ; et jusqu'à présent, j'espère que des Anglais n'ont pas besoin de la solliciter de leur faveur. Vous en jouirez, et vous jouirez de votre propre intégrité... Tandis que vous n'êtes le serviteur de personne, vous pouvez être l'ami de n'importe qui, et, comme tel, je vous embrasse dans quelque condition que vous soyez [1]. »

C'est ainsi encore que, lorsque Swift, brûlant toujours de refaire de la politique, parut se laisser prendre un instant aux coquetteries de Pulteney, Pope lui adressa ces conseils :

« Sûrement, sans flatterie, vous êtes maintenant au-dessus de tous les partis, et il est grand temps que vous soyez, après avoir vingt ou trente ans observé le monde,

Nullius addictus jurare in verba magistri.

» Je ne doute pas que beaucoup de gens ne soient disposés à être dans votre intimité pour que vous soyez dans leurs intérêts; mais

1. Lettre du 16 octobre 1726. Édit. Elwin, VII, p. 427.



que le ciel préserve un honnête homme ou un homme d'esprit d'être d'aucun parti, si ce n'est de celui de son pays. Ils ont assez de coquins pour écrire pour leurs passions et pour leurs desseins : écrivons pour l'honneur et pour la postérité [1]. »

On aurait tort de penser que la religion de Pope lui fit de son indépendance un mérite forcé, et auquel il n'aurait pas pu se soustraire quand bien même il l'aurait voulu. Il est vrai que, comme catholique, les fonctions publiques lui étaient interdites ; mais cela n'empêcha pas whigs et tories de lui faire des offres tentantes et qu'il n'eût tenu qu'à lui d'accepter si telle avait été son envie.

Harley, étant ministre, lui exprima à plusieurs reprises le chagrin qu'il avait de ne pouvoir lui donner une place dans l'administration, et lui fit entendre qu'il n'avait qu'à devenir protestant pour obtenir ce qu'il voudrait. Pope, qui ne fut jamais très fervent dans sa religion (si même il ne fut pas toute sa vie plutôt déiste que catholique), n'ayant d'autres motifs pour ne pas imiter l'exemple de Dryden que la crainte d'affliger ses vieux parents, ne voulut même pas songer à cette proposition. « Je n'aurais pas voulu, disait-il plus tard, leur causer ce chagrin pour toutes les places qu'il aurait pu me donner [2]. »

1. Lettre du 16 novembre 1726. Édit. Elwin, VII, p. 87. — Le 1er décembre 1731, il lui écrit encore : « Je suis heureux de votre résolution de ne plus vous mêler aux intérêts mesquins des partis... *Quid verum atque decens, curare, et rogare, nostrum sit.* » Édit. Elwin, VII, p. 258.

2. Spence, p. 304-5. — Le passage suivant d'une lettre de Pope à Caryll, en date du 1er mai 1714, semble se rapporter à la proposition de Harley : « Bien que je m'aperçoive que c'est un malheur d'avoir été élevé dans la religion papiste, car on est mal vu des quatre cinquièmes des gens pour en être trop, et de l'autre cinquième pour n'en être pas assez, cependant je me consolerai de cette double erreur... Dieu m'est témoin que je n'envie pas plus aux protestants leurs places et leurs biens que je n'envie à nos prêtres leur charité et leur savoir. Je n'ambitionne qu'une chose : la bonne opinion de tous les gens de bien de tous les camps, car je sais qu'une seule vertu d'une âme libre vaut plus que toutes les vertus réunies de tous les esprits étroits du monde. Que l'on me promette toutes les faveurs qu'on m'a jamais promises, ou qu'on a jamais pu me promettre, je ne voudrais pas, pour les avoir, donner une seule bonne parole de vous. » (Édit. Elwin, VI, p. 208). Voy. aussi les lettres de Swift à Pope, 19 juillet et 29 septembre 1725, édit. Elwin, VII, p. 49, 53. — Après la mort du père de Pope, en 1717, l'évêque Atterbury appela l'attention du poète, fort délicatement d'ailleurs, sur les avantages qu'il y aurait pour lui à se convertir. Pope lui

Au commencement du règne de George I[er], Halifax désira voir le poète. Il lui dit qu'il avait observé avec regret qu'il n'était pas traité comme il le méritait; qu'il s'estimait heureux de se trouver maintenant en état de lui être utile; qu'on lui donnerait une pension s'il était disposé à l'accepter, et qu'on ne lui demanderait rien en échange. Pope remercia, sans répondre sur-le-champ, comme quelqu'un qui a besoin de réfléchir. Puis il écrivit à Halifax, en lui renouvelant ses remerciements, qu'il avait mûrement pesé son offre, qu'avec une pension il pourrait, sans doute, vivre largement à la ville et avoir voiture, et que sans pension il pouvait vivre heureusement et paisiblement à la campagne, que son choix était fait, et qu'il préférait « sa liberté sans voiture [1] ».

Plus tard, Craggs, qui était son ami intime, se trouvant aux affaires avec la disposition des fonds secrets, lui offrit sur ces fonds, avec insistance, une pension de 300 livres sterling dont personne n'aurait jamais rien su. Pope n'accepta pas plus cette pension que l'autre; et, en remerciant Craggs de ce témoignage d'amitié, il ajouta simplement que s'il avait jamais

répondit par une longue lettre, qui vaut qu'on la lise tout entière; je me contente d'en extraire un passage : « Quant au côté *temporel* de la question, je n'ai rien à dire contre votre sentiment. Il est certain que tous les avantages de la vie, tout ce qu'elle offre de brillant, se trouvent du côté où vous voulez m'inviter. Mais si je pouvais m'amener moi-même à m'imaginer, ce qui, je crois, n'est de votre part qu'imagination, que j'ai le moindre talent pour la vie active, je n'ai pas la santé nécessaire; et c'est une sérieuse vérité que j'en ai encore moins (si c'est possible) le goût que les aptitudes. La vie contemplative n'est pas seulement le champ qui me convient, elle est aussi pour moi une habitude. J'ai commencé ma vie par où la plupart finissent la leur, par le dédain de tout ce que le monde appelle ambition. Je ne sais pas pourquoi on l'appelle ainsi; car pour moi il m'a toujours paru qu'elle consistait plutôt à *s'abaisser* qu'à *s'élever*. » (Voy. Carruthers, p. 162-164). — Dans une lettre à Swift, datée du 28 nov. 1729, Pope dit encore : « Je suis de la religion d'Érasme, catholique. Ainsi je vis, ainsi je mourrai; et j'espère un jour vous retrouver, vous, l'évêque Atterbury, Craggs, le Dr. Garth, le doyen Berkeley, et M. Hutchinson dans ce lieu où je demande à Dieu, dans sa merci infinie, de nous envoyer, nous et tout le monde. » (Édit. Elwin, VII, p. 175.)

1. Spence, p. 305-6. Voyez aussi dans Johnson la lettre de Pope à Halifax en date du 1[er] Décembre 1714. — Pope faisait sans doute allusion à la proposition de Halifax quand il écrivait quelques années plus tard à Swift : « Horace pouvait avoir sa voiture du temps d'Auguste; mais moi, je ne veux pas avoir la mienne du temps du notre Auguste. » (Lettre du 22 oct. 1727; édit. Elwin, VII, p. 104.)

besoin d'emprunter, il ne manquerait pas de s'adresser à lui tout d'abord[1].

Dans une autre occasion, Swift crut bien faire de parler à Carteret d'une pension pour Pope. Aussitôt qu'il sut la chose, le poète écrivit vivement à son ami :

« J'ai été déjà une fois mécontent de vous parce que vous vous étiez plaint à M. Doddington de ce que je n'avais pas de pension. Je le suis encore que vous ayez parlé de la chose à un certain Lord. J'ai donné des preuves dans le cours de toute ma vie (depuis l'époque où j'avais l'amitié de Lord Bolingbroke et de M. Craggs, jusqu'au moment présent où je suis traité avec civilité par Sir R. Walpole) que je ne me suis jamais considéré comme assez attaché à aucun parti pour mériter d'en recevoir de l'argent, et que, en conséquence, je n'aurais pas voulu en accepter; mais permettez-moi de vous dire que, de tout le genre humain, les deux personnes dont j'aurais le moins volontiers accepté une faveur sont précisément les deux à qui, par un malheureux hasard, vous en avez parlé. Je vous prie d'effacer toute impression que cette conversation a pu laisser sur l'esprit de Sa Seigneurie, pour qu'elle ne croie pas que j'aie jamais eu l'idée de lui devoir, non plus qu'à tout autre, quelque chose en ce genre. Et cependant vous savez que je ne suis pas un ennemi de la constitution actuelle, — je crois que j'y suis aussi attaché qu'aucun ministre aux affaires ou hors des affaires[2]. »

Plutôt que de recevoir par faveur l'argent d'autrui, Pope aima mieux vivre, moins largement peut-être, mais plus dignement, avec celui qu'il avait gagné par son travail. Il loua à long bail une maison aux environs de Londres, à Twickenham, sur les bords de la Tamise, s'y installa, vivant chez lui en propriétaire, embellissant son jardin, travaillant à son aise, recevant ses amis, soignant pieusement sa vieille mère, et s'écriant avec fierté : « Grâce à Homère, je vis et je suis heureux, sans rien devoir à aucun prince ni à aucun grand seigneur au monde[3]. »

1. Spence, p. 307-8.
2. Lettre du 28 nov. 1729. (Édit. Elwin, VII, p. 173-4.)
3. But (thanks to Homer) since I live and thrive,
Indebted to no Prince or Peer alive.
(Satires and Epistles, VI, Horace, 2, Epist. 2, v. 68-9. Édit. Warburton, IV, p. 209.)

« Notre poète, disait-il encore en tête de la *Dunciad*, n'a jamais reçu aucune place, aucune pension, aucune gratification, sous quelque forme que ce soit, de ladite glorieuse reine, ni d'aucun de ses ministres. Tout ce qu'il a jamais reçu d'aucune cour, dans toute sa vie, a été une souscription de

Il donna ainsi, et le premier, un grand exemple à ses confrères. Il leur montra qu'ils pouvaient enfin vivre indépendants, que la littérature était maintenant une profession libérale, et que le talent seul suffisait désormais à leur donner la place à laquelle ils avaient droit dans la société. Ce poète qui ne sollicitait personne fut recherché de tous, et la maison de Twickenham devint le rendez-vous d'une société qui aurait fait honneur à un salon royal. Non seulement on y voyait des esprits distingués comme Swift, Atterbury, Gay, Arbuthnot, des artistes comme Jervas et Kneller, des politiques comme Murray, Pulteney, Lyttelton, et Wyndham; mais encore les hommes les plus éminents par leur naissance, par leur rang ou par leur situation. C'était Bolingbroke, le brillant orateur, l'homme d'État qui avait un instant tenu entre ses mains les destinées de l'Angleterre; c'était le collègue et le rival de Bolingbroke, Lord Oxford, et son fils, héritier de son titre en 1724; c'était Lord Peterborough, le vaillant et chevaleresque commandant de l'armée anglaise en Espagne; c'était le spirituel et élégant Chesterfield; c'étaient les lords Burlington, Bathurst, Cobham; les comtes d'Orrery et de Marchmont, les ducs d'Argyle et de Shrewsbury, en un mot, ce qu'il y avait de plus brillant dans l'aristocratie anglaise. Ce fut même le fils du roi, le prince de Galles, qui se dérangea pour venir voir le poète, et accepta de dîner à sa table[1].

200 livres du roi George Ier à son Homère, et une souscription de 100 livres au même ouvrage, du prince et de la princesse de Galles. »

1. Oft in the clear, still Mirrour of Retreat,
I study'd Shrewsbury, the wise and great;
Carleton's calm Sense, and Stanhope's noble Flame,
Compar'd, and knew their gen'rous End the same:
How pleasing Atterbury's softer hour!
How shin'd the Soul, unconquer'd in the Tow'r!
How can I Pult'ney, Chesterfield forget,
While Roman Spirit charms, and Attic Wit:
Argyll, the State's whole Thunder born to wield,
And shake alike the Senate and the Field:
Or Wyndham, just to Freedom and the Throne,
The Master of our Passions, and his own.
Names, which I long have lov'd, nor lov'd in vain,
Rank'd with their Friends, not number'd with their Train.
And if yet higher the proudest List should end,
Still let me say! No Follower, but a Friend.

(*Epilogue to the Satires*, v. 78-93. Édit. Warburton, IV, p. 324.)



Avec tous ces grands seigneurs Pope vécut comme il vivait avec ses confrères, d'égal à égal. Il prit sa place parmi eux comme une chose qui lui appartenait de droit. S'il était reçu chez eux, il les recevait aussi chez lui. Ils furent ses amis; aucun ne fut son protecteur. Si à certains d'entre eux il dédia quelques-unes de ses œuvres, s'il les nomma dans ses vers, ce ne fut plus, comme tous ses confrères le faisaient naguère encore, pour les flatter et solliciter leur appui, ce fut pour exprimer publiquement l'estime et l'amitié qu'il avait pour eux.

De leur côté la morgue et la hauteur d'autrefois étaient entièrement oubliées : la noblesse de la naissance rendait enfin hommage, sans arrière-pensée, à la noblesse du génie. Ce n'était plus par condescendance ou par intérêt que les grands entraient en relations avec un poète; c'était par admiration pour son talent, par sympathie pour l'homme, par ambition de s'honorer eux-mêmes en obtenant son amitié [1]. Bolingbroke se plaisait à discourir avec Pope sur la philosophie ou la littérature; Peterborough s'amusait à travailler à son jardin [2]; Lord Bathurst, grand amateur de constructions et de plantations, le consultait sur ses projets. Tous recherchaient sa société et sa conversation, et, lorsqu'ils étaient privés du plaisir de le voir, entretenaient avec lui une correspondance suivie. Tous étaient empressés à lui rendre service; et le prince de Galles lui-même lui envoya des bustes pour sa bibliothèque.

Enfin, — et aucun fait peut-être n'éclaire mieux le changement profond qui s'était accompli depuis la Restauration dans la situation des écrivains, — des membres de l'aristocratie adressèrent à Pope des compliments poétiques sur ses œuvres,

1. Le comte d'Oxford écrivait à Pope, le 6 nov. 1721 : « Je serais heureux que le monde sût que vous m'avez admis à l'honneur de votre amitié. » Édit. Elwin, VIII, p. 189.

2. There, my retreat the best Companions grace,
Chiefs out of war, and Statesmen out of place.
There St. John mingles with my friendly bowl
The Feast of Reason and the Flow of soul :
And He, whose lightning pierc'd th' Iberian Lines,
Now forms my Quincunx, and now ranks my Vines,
Or tames the Genius of the stubborn plain,
Almost as quickly as he conquer'd Spain.

(*Satire I.* To Mr. Fortescue, v. 124-132
Éd. Warburton, IV, p. 69.)

et parmi ces flatteuses offrandes, il est piquant de trouver des vers de Mulgrave, devenu duc de Buckingham[1]. Le brillant courtisan du joyeux monarque, le patron dédaigneux de Dryden, le protecteur des lettres qui avait vu tant de poètes s'incliner humblement devant lui, en arrivait, sous George Ier, à s'incliner à son tour devant Alexander Pope.

Alexander Pope, ce petit homme contrefait et malingre, ce catholique, ce fils du marchand de toiles de la cité, était devenu un personnage et l'égal des plus grands, en restant dans sa sphère, en voulant être et en voulant rester un homme de lettres.

V

On n'a pas sur ce point rendu pleine justice à Pope.

En premier lieu ses biographes ont presque toujours étudié sa vie en elle-même, sans regarder beaucoup aux temps antérieurs; il s'en suit naturellement que, s'ils ont généralement remarqué son attitude indépendante, ils n'ont guère aperçu quel mérite il avait eu à l'adopter, et quels services il avait rendus en la conservant. Jouissant eux-mêmes de l'indépendance, ils se sont assez peu inquiétés de savoir si leurs confrères dans le passé avaient joui comme eux de ce bien, et ils n'ont rien vu de fort extraordinaire dans la conduite de celui à qui ils devaient de le posséder.

Pope a eu un autre malheur. C'est répéter une observation

1. Ou, légalement, duc de Buckinghamshire; car il ne voulut pas prendre le titre de duc de Buckingham, dans la crainte qu'il ne vint à être réclamé par la famille Villiers. — On trouvera ces vers du duc de Buckingham, ainsi que des vers de la comtesse de Winchelsea et de l'honorable Simon Harcourt dans l'édition Elwin, I, p. 19 et suivantes. — Swift avait déjà mis le même personnage à de dures épreuves : « M. le secrétaire, écrivait-il à Stella, le 19 mai 1711, m'a dit que le duc de Buckingham lui avait beaucoup parlé de moi, et désirait faire ma connaissance. J'ai répondu que cela ne se pouvait pas, parce qu'il ne m'avait pas fait assez d'avances. Alors le duc de Shrewsbury a dit qu'il croyait que le duc n'avait pas l'habitude de faire des avances. J'ai dit que je n'y pouvais rien, parce que plus le rang des gens était élevé, plus j'attendais d'eux des avances, et plus d'un duc que de toute autre personne. »

devenue banale que de dire que les biographes sont généralement disposés à voiler et à atténuer les défauts et les erreurs des personnages dont ils se font les historiens; et s'il est une maladie à laquelle ils soient particulièrement sujets, c'est certainement cette maladie de l'admiration quand même que Macaulay a plaisamment dénommée, d'après un des spécimens les plus accomplis de l'espèce, *lues Boswelliana*. Mais chez ceux qui ont parlé de Pope il se produit un phénomène singulier : le sentiment qui les inspire n'est pas l'admiration, c'est le dénigrement. Parce que Pope a été convaincu, en certaines circonstances de sa vie, de supercherie et de mauvaise foi, il semble qu'il n'y ait plus chez lui que duplicité, perfidie et trahison. Il n'y a peut-être pas, dans toute la littérature anglaise, d'homme plus noir que Pope. Non seulement ses faiblesses prouvées sont exposées avec une rigueur qui n'admet pas de circonstances atténuantes, non seulement ses actions douteuses reçoivent l'interprétation la plus fâcheuse, non seulement tout le mal que ses ennemis ont dit de lui est accepté à peu près sans contrôle; mais ses biographes semblent à tel point se complaire dans la partie pénible de leur tâche, qu'elle exerce sur eux une sorte de fascination et les empêche de voir ses mérites les plus évidents.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier en détail les accusations dont on l'accable et de rechercher s'il n'y a pas dans le nombre des exagérations ou même des erreurs. M. Dilke, un des hommes qui ont le mieux connu Pope, et le seul peut-être qui ait été équitable envers lui, a déjà détruit quelques-unes de ces accusations, et je renvoie à ses importants travaux. Quant à moi, je n'ai point entrepris d'écrire la vie du poète, et je n'ai d'ailleurs nul désir d'opposer à des critiques à outrance un panégyrique sans réserve. Il y a dans la conduite de Pope des taches dont il semble malheureusement impossible de le laver : oui, Pope, dans son désir de publier ses lettres de son vivant, a joué longuement une comédie peu honnête ; le même désir l'a poussé à abuser gravement de son ami Swift alors que sa raison était affaiblie; oui, lorsqu'on lui demandait des explications sur certaines allusions personnelles de ses vers, il n'a pas eu le courage de répondre franchement, et s'est abaissé à de misérables et inutiles échappatoires. Je vois toutes

ces fautes ; elles m'affligent d'autant plus que j'admire davantage certains côtés de son caractère. Mais quel homme est parfait? Et est-il raisonnable que le blâme que Pope mérite fasse oublier les éloges auxquels il a droit? D'ailleurs, parmi les accusations justifiées qui pèsent sur sa mémoire, aucune n'entame son indépendance d'écrivain et la fidélité avec laquelle il s'attacha à sa profession.

Je veux pourtant relever un des reproches qui lui ont été adressés, comme un exemple de l'injustice avec laquelle on le traite trop souvent, et parce que ce reproche touche directement au sujet de cette étude.

Dans sa vie de Pope, Johnson dit :

« Après le plaisir de contempler ses propriétés, son plus grand bonheur semble avoir été d'énumérer les gens de haut rang avec lesquels il était lié... Son admiration pour les grands semble avoir augmenté à mesure qu'il avançait dans la vie... Il prit soin de joindre à ses derniers ouvrages des noms titrés. »

Et, dans sa conversation, avec plus de vivacité :

« Qelle sottise à Pope de donner toute son amitié à des lords, qui pensaient l'honorer en étant dans sa compagnie !... Et puis cette manière de dire toujours : Je ne vous apprécie pas parce que vous êtes lord; ce qui prouvait certainement qu'il les appréciait pour cela même[1]. »

A cela M. Dilke a répondu énergiquement :

« Bien loin que Pope cherchât à avoir des lords pour amis, ceux avec qui il était lié vinrent le chercher ; et ceux qui vinrent le chercher étaient parmi les hommes les plus distingués et les plus éclairés de son temps. Devait-il donc refuser de pareilles relations, — devait-il repousser de pareils témoins de son mérite, — de pareils adorateurs de son génie, — parce que c'étaient des gens d'un rang élevé et dans une position éminente[2]? »

J'ajoute que, même en admettant que Pope ait mis quelque affectation à citer ses nobles amis, un peu de vanité était bien naturelle. Il était le premier auteur anglais qui était ainsi

1. Boswell, VII, p. 208.
2. *Papers of a Critic*, I, p. 116. Voyez aussi la suite, fort juste et fort éloquente.



honoré. Avant lui les grands seigneurs et les gens en place avaient regardé de haut les écrivains ; ils n'avaient récemment consenti à leur témoigner un peu de considération qu'en échange de services rendus. Lui n'avait rendu service à personne ; il s'était consacré tout entier à sa profession, elle avait été l'occupation et la passion unique de sa vie, et cependant les plus hauts personnages lui faisaient des avances et lui rendaient hommage. Comment n'aurait-il pas ressenti quelque orgueil ? Il faut bien plutôt s'étonner que la tête ne lui ait pas tourné, comme elle avait tourné à Swift dans ses jours de grandeur[1]. Et Johnson, qui fut aussi un grand homme de lettres, n'aurait-il pas dû comprendre mieux que tout autre cette fierté légitime de l'homme de mérite qui prend plaisir à constater que, grâce à son mérite seul, il n'a rien à envier aux avantages de la naissance et des dignités ? Quand George III désira voir Johnson et causer avec lui, est-ce que le docteur ne se sentit pas fort honoré, est-ce qu'il ne déclara pas que le roi « était le plus parfait gentleman qu'il eût jamais vu », est-ce qu'il ne prit pas plaisir à raconter cette entrevue à ses amis dans tous ses détails, et, parmi ces détails, ne fit-il pas remarquer avec complaisance que, « tout en parlant au roi avec un profond respect, il avait conservé sa manière d'être ferme et virile, et qu'il lui avait parlé d'une voix sonore, et non de ce ton étouffé qui est d'usage au lever et dans le salon royal[2] ? »

A notre tour, blâmerons-nous Johnson ? L'accuserons-nous de vanité ? En aucune façon. Il avait agi sous l'impulsion du sentiment qui animait Pope ; il était justement fier de la démarche flatteuse que le roi faisait auprès de lui ; mais il avait

1. Voyez ci-dessus, p. 134, note 1, et p. 406, note. — Pope, d'ailleurs, n'oublia jamais ses confrères. Sans parler de son amitié pour Swift, pour Gay, pour Arbuthnot, il n'abandonna jamais Savage, qui avait lassé tous ses amis l'un après l'autre ; il contribua à organiser une représentation au bénéfice de Dennis, qui l'avait attaqué avec acharnement, sans même épargner ses infirmités physiques ; il insista auprès du librairie Dodsley pour qu'il payât généreusement un poème remarquable d'Akenside ; après avoir lu des vers de Johnson, qu'il ne connaissait pas, de son propre mouvement il écrivit en sa faveur à Lord Gower. La *Dunciad* semble être en contradiction avec ces actes ; mais dans la *Dunciad*, à côté et au-dessus des attaques personnelles il y a le désir évident de débarrasser la littérature de gens, qui dans l'opinion de l'auteur, la déshonoraient.

2. Boswell, III, p. 19 et suivantes.

aussi la fierté de sa profession et il eut à cœur de ne pas paraître l'humilier même devant son souverain.

On raconte que Piron était un jour prié à dîner chez un grand seigneur. Au moment d'entrer dans la salle à manger, il voulut céder le pas à un invité qu'il ne connaissait pas, et l'autre refusa de le prendre. Le maître de la maison interrompit cette lutte de politesse en disant : « Passez donc, monsieur le duc, ce n'est qu'un auteur. — Puisque les rangs sont connus, riposta Piron, je prends le mien ». Et il passa le premier.

Pope, lui aussi, prenait son rang, et la profession littéraire le prit avec lui. Qu'ils lui aient ou non rendu justice, ses successeurs immédiats, héritant de la situation qu'il leur avait faite, adoptèrent ses sentiments et continuèrent la tradition qu'il avait inaugurée.

« Aujourd'hui, écrivait Goldsmith, les poètes anglais ne dépendent plus des grands pour leur subsistance; ils n'ont plus d'autres protecteurs que le public; et le public, pris en masse, est un bon et généreux maître... Chaque membre éclairé de la société, en achetant ce qu'écrit l'homme de lettres, contribue à le rémunérer. La mode de parler plaisamment des auteurs comme logeant dans des mansardes pouvait être spirituelle naguère; mais elle a cessé de l'être parce que la chose n'est plus vraie. Un écrivain de mérite peut maintenant aisément être riche, si son désir est de l'être, et quant à ceux qui sont sans mérite, il n'est que juste qu'ils restent dans l'obscurité qui leur revient de droit. Un auteur peut maintenant refuser une invitation à dîner, sans avoir à redouter le mécontentement de son protecteur, et sans craindre de jeûner en restant chez soi. Il peut maintenant oser paraître dans le monde vêtu comme la généralité des hommes, et parler même à des princes avec la conscience de sa supériorité intellectuelle. Et s'il ne peut pas se vanter d'être riche, il peut bravement revendiquer la dignité de l'indépendance[1]. »

Goldsmith conforma sa conduite à ces sentiments. Quand le comte de Northumberland fut nommé Lord-Lieutenant d'Irlande, il dit au poète qu'il avait lu ses vers avec grand plaisir, et qu'il serait heureux, dans ses nouvelles fonctions, de pouvoir faire quelque chose pour lui. « J'ai, répondit Goldsmith, un frère qui est pasteur en Irlande, et qui a besoin qu'on lui vienne en aide. Quant à moi, je ne fais pas fond sur les pro-

1. *The Citizen of the World*, lettre 84. *Œuvres*, II, p. 369-370. — Ces lettres parurent d'abord dans le journal *The Public Ledger*, en 1760.



messes des grands ; c'est sur les libraires que je compte pour vivre : ils sont mes meilleurs amis, et je ne suis pas disposé à les abandonner pour d'autres [1]. »

Ce témoignage est doublement intéressant, d'abord à cause de la place importante que Goldsmith occupe dans la littérature anglaise, et aussi parce que la profession d'homme de lettres ne lui fut pas toujours clémente et lui imposa de longues et pénibles épreuves. Le même intérêt s'attache au témoignage de Johnson, qui, dans une conversation avec ses amis Boswell et Watson, disait :

« Maintenant la littérature elle-même est une profession. Un homme va trouver un libraire, et en tire ce qu'il peut. Nous en avons fini avec la protection. Dans l'enfance des lettres, nous voyons quelques hommes de haut rang loués pour les avoir protégées. Cela engagea les autres à imiter leur exemple. Quand cette protection devient générale, un auteur laisse là les grands et s'adresse à la multitude. — *Boswell :* C'est une honte que les auteurs ne soient pas mieux protégés. — *Johnson :* Non, Monsieur; si la littérature ne peut pas faire vivre un homme, s'il faut qu'il reste là les bras croisés en attendant que quelqu'un vienne lui donner à manger, c'est, en ce qui le concerne, un fait fâcheux, et les choses sont mieux comme elles sont. Avec la protection, que de flatteries, que de mensonges! Quand un homme est indépendant (*in equilibrio*), il sème la vérité parmi la multitude, et la laisse la prendre selon qu'il lui plaît : avec la protection, il faut qu'il dise ce qui plaît à son protecteur, et il y a chance égale pour que ce soit vérité ou mensonge. — *Watson :* Mais n'arrive-t-il pas maintenant qu'au lieu de flatter une seule personne, nous flattons notre siècle ? — *Johnson :* Non, Monsieur; le monde laisse toujours un homme dire la vérité comme il l'entend [2]. »

Et le même Johnson, écrivant dans son journal le *Rôdeur*, disait encore, mais avec plus de solennité :

« Les sciences, après mille indignités, se retirèrent du palais du patronage; et, ayant longtemps erré par le monde dans la douleur et la détresse, furent enfin conduites à la chaumière de l'indépendance, fille de la force d'âme, où elles apprirent de la prudence et de la parcimonie à se suffire à elles-mêmes dans la dignité et le calme [3]. »

1. Hawkins, cité dans Boswell, II, p. 200.
2. Boswell, IV, p. 55.
3. *The Rambler*, n° 91.

On voit que Pope avait fait école. C'est lui qui avait introduit ces sentiments dans la littérature anglaise, et ils ne devaient plus en sortir.

J'ai tâché de rendre justice à ses prédécesseurs, et il convient de ne pas oublier tout ce qu'ils firent pour ouvrir et préparer les chemins. Mais s'il eut, grâce à eux, le bonheur de pouvoir être un homme de lettres indépendant, il lui reste ce titre d'honneur personnel d'avoir voulu et d'avoir su l'être, et d'avoir installé la profession littéraire en Angleterre dans la dignité et au rang qu'elle possède aujourd'hui.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

(Les auteurs sont classés par ordre alphabétique, et leurs œuvres par ordre de dates).

Absalom.

Absalom's Conspiracy; or, the Tragedy of Treason. *London*, Printed in the Year, 1680. folio, pièce. (*British Museum* : 8122. i./15.)

A. D.

The *Stage Acquitted*. Being A Full Answer to Mr. *Collier*, and the other Enemies of the Drama. With A Vindication of King *Charles* the Martyr, and the Clergy of the Church of *England*, From the Abuses of a Scurrilous Book, called, *The Stage Condemned*. To which is added, The Character of the Animadverter, and the Animadversions on Mr. *Congreve*'s Answer to Mr. *Collier*. *London* : Printed for John *Barnes* at the *Crown* in the *Pall-mall*, and sold by *M. Gilliflower* in *Westminster-hall*, *D. Brown* near *Temple-bar*, and *R. Parker* at the *Royal Exchange*. MDCXCIX. 8°. (*British Museum* : 641. e. 12./5.)

ADDISON (Joseph). — *Voyez* Steele.

A Poem to His Majesty, Presented to the Lord Keeper. By Mr. *Addison*, of *Mag.* Coll. *Oxon.* London : Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judge's-Head* near the *Inner-Temple-Gate* in *Fleetstreet*. MDCXCV. folio. (*British Museum* : 1347. m. 42.)

The Campaign, A Poem, To His Grace the Duke of *Marlborough*. By Mr. *Addison*.

Rheni pacator et Istri.
Omnis in hoc Uno variis discordia cessit
Ordinibus ; lætatur Eques plauditque Senator,
Votaque Patricio certant Plebeia favori. Claud. de Laud. Stilic.

London, Printed for *Jacob Tonson*, within *Grays-Inn* Gate next *Grays-Inn Lane*. 1705. folio. (*British Museum* : 6495. g. 6./11).

Remarks on Several Parts of *Italy*, etc. In the Years 1701, 1702, 1703. *Verum ergo id est, si quis in cœlum ascendisset, naturamque mundi et pulchritudinem siderum perspexisset, insuavem illam admirationem ei fore, quæ jucundissima fuisset, si aliquem cui narraret habuisset.* Cicer. de Amic. *London*, Printed for *Jacob Tonson*, within *Grays-Inn* Gate next *Grays-Inn* Lane. 1705. 8°.
(*British Museum* : 1049. h. 24.)

Rosamond. An Opera. Inscrib'd to Her Grace, the Dutchess of Marlborough.

Hic quos durus amor crudeli tabe peredit
Secreti celant calles, et myrtea circum
Sylva tegit. Virg. Æn. VI.

By the late Right Honourable Joseph Addison Esq. Glascow. Printed and Sold by Robert and Andrew Foulis. M.DCC.LI. 8°. [C'est l'édition la plus ancienne qui soit au British Museum; la pièce a été jouée en 1707]. (*British Museum* : 11 775. b./4)

Numb. 1. The Spectator.

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat. Horac.

To be Continued every Day. *March* 1. 1711. folio.
(*British Museum* : P.P. 5348. a.)

The Spectator. *London* : Printed for *S. Buckley*, at the *Dolphin* in *Little-Britain;* and *J. Tonson*, at *Shakespear's*-Head over-against *Catherine-street*, in the *Strand*. 1712. 7 vol. 8° [c'est la première édition en volumes]. (*British Museum* : P.P. 5257. c.)

Numb. 1. The Guardian. — *Ille quem requiris*. Mart. To be Continued Every Day. *Thursday, March* 12. 1713. folio.
(*British Museum* : 2044. g.)

The Guardian. *London : Printed for Mess.rs Longman, Law, Johnson, Nichols, Dilly, Robinson, Richardson, Baldwin, Rivington, Otridge and Son, Hayes, Wilkie, W. Lowndes, Ogilvie and Son, J. Edwards, Vernor and Hood, Cadell and Davies, H. Lowndes and Lee and Hurst.* 2 vol. 8° [1713 : c'est la première édition en volumes].
(*British Museum* : P.P. 5250. f. i.)

Cato. A Tragedy. As it is Acted at the Theatre-Royal in *Drury-Lane*, By Her Majesty's Servants. By Mr. *Addison. Ecce Spectantibus dignum, ad quod respiciat, intentus operi suo, Deus! Ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus! Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quam ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.* Sen. de Divin. Prov. N. B. *This Book in a fair large Print is Sold by* M. Gunne, at *the Bible and Crown* at Essex-Street *Gate*, and R. Gunne *in* Capel-Street. 1713, 8°.
(*British Museum* : 841. b. 51.)

The Free-Holder, or Political Essays. London. Printed for D. Midwinter at the *three Crowns* in *St. Paul's Churchyard;* and J. Tonson at *Shakespear's Head* in the *Strand*. 1716. N° I. *Friday, December* 23, 1715. *Rara temporum felicitas, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere licet.* Tacit. 8°. (*British Museum* : P. P. 523. a. 17).

The Works of the Right Honourable *Joseph Addison*, Esq.; In Four Volumes. *London* : Printed for Jacob Tonson, at *Shakespear's-Head*, over against *Katharine-street* in the *Strand*. MDCCXXI. 4°.
(*British Museum* : 671. k. 11-14.)

The Drummer : or, the Haunted-House. A Comedy. At it is Acted at the *Theatre-Royal* in *Drury-Lane*, By His Majesty's Servants.

Falsis terroribus implet
Ut magus. Hor.

The Third Edition. With a Preface by Sir *Richard Steele*, in an Epistle Dedicatory to Mr. *Congreve*, occasioned by Mr. *Tickell's* Preface to the Four Volumes of Mr. *Addison's* Works. *London:* Printed for J. Darby: And Sold by Thomas Combes at the *Bible* and *Dove* in *Pater-Noster-Row.* 1722. 12°. (*British Museum :* 11 795. b. /3.)

The Evidences of the Christian Religion, By the Right Honourable *Joseph Addison*, Esq. To which are added, Several Discourses against Atheism and Infidelity, and in Defence of the Christian Revelation, occasionally published by Him and Others : *And Now collected into one Body, and digested under their proper Heads.* With a Preface, containing the Sentiments of Mr. Boyle, Mr. Locke, and Sir Isaac Newton, concerning the *Gospel-Revelation. London :* Printed for J. Tonson in the *Strand.* MDCCXXX. 8°.
(*British Museum :* 1116. a. 2.)

Bohn's British Classics. The Works of the Right Honourable Joseph Addison. With Notes By Richard Hurd, D. D. Lord Bishop of Worcester. A New Edition with large additions, chiefly unpublished, collected and edited by Henry G. Bohn. London: Henry G. Bohn, York Street, Covent Garden. MDCCCLIV — MDCCCLVI. 6 vol. 8°.

Sir Roger de Coverley, by the Spectator. The Notes and Illustrations by W. Henry Wills. London, Longmans, Green and Co. 1 shilling (sans date), in-12.

AIKIN (Lucy).

The Life of Joseph Addison. By Lucy Aikin. In two volumes. London : Printed for Longman, Brown, Green and Longmans, Paternoster-Row. 1843. 8°.

ALLIBONE (S. Austin).

A Critical Dictionary of English Literature and British and American Authors Living and Deceased From the Earliest Accounts to the Latter End of the Nineteenth Century. Containing over forty-six thousand articles (Authors). With Forty Indexes of Subjects. By S. Austin Allibone... Philadelphia. J. B Lippincott and Co. 1872. 3 vols. 8°.

AMORY (Thomas).

The Life of John Buncle, Esq; Containing Various Observations and Reflexions, Made in several Parts of the World; and Many extraordinary Relations.

Felix ille animi, Divisque simillimus ipsis,
Quem non mendaci resplendens gloria fuco
Sollicitat, non fastosi mala gaudia luxus.
Sed tacitos sinit ire dies, et paupere cultu
Exigit innocuæ tranquilla silentia vitæ.
Volusenus.

London : Printed for *J. Noon*, at the *White Hart* in *Cheapside*, near the *Poultry.* MDCCLVI: 2 vols. 8°. (*British Museum :* 12613 h.)

ANDREWS (ALEXANDER).

The History of British Journalism, from the Foundation of the Newspaper Press in England, to the Repeal of the Stamp Act in 1855, with Sketches of Press Celebrities, by Alexander Andrews. In two Volumes. London : Richard Bentley, New Burlington street, Publisher in Ordinary to Her Majesty. MDCCCLIX. 8°.

Animadversions.

Animadversions on Mr. Congreve's Late Answer to Mr. *Collier*. In a Dialogue between Mr. *Smith* and Mr. *Johnson*. With the Characters of the present *Poets*; And some Offers towards New-Modeling the *Stage*.

Sr. Jos. *Egad, there are good Morals to be pick'd out of* Æsop's Fables, *let me tell you that, and* Reynard the Fox *too*.
Bluff. *Damn your Morals.*
Sr. Jos. *Prithee don't speak so Loud.*
Bluff. *Damn your Morals, I must revenge the Affront done to my Honor.* Old Batch. *Page* 47.

London, Printed for *John Nutt*, near Stationers-Hall. 1698. 8°.
(*British Museum* : 82. e. 42).

Anthony.

The Last Will and Testament of Anthony King of Poland : Printed for S. Ward, 1682. folio. (*British Museum* : 839. m. 22. /17).

ARBER (EDWARD).

English Reprints. George Villiers, Second Duke of Buckingham. The Rehearsal. First acted 7 Dec. 1671. Published (? July) 1672. With Illustrations from Previous Plays, etc. Carefully edited by Edward Arber, *Associate, King's College, London, F.R.G.S.*, etc. London : Alex. Murray and son, 30, Queen Square, W. C. *Ent. Stat. Hall.* 2 November, 1868. (*All Rights reserved*) in-12.

ARBUTHNOT (JOHN).

Law is a Bottomless-Pit. Exemplify'd in the Case of The Lord *Strutt*, *John Bull, Nicholas Frog,* and *Lewis Baboon.* Who spent all they had in a Law-Suit. *Printed from a Manuscript found in the Cabinet of the famous* Sir Humphry Polesworth. The Second Edition. *London:* Printed for *John Morphew*, near Stationer's-Hall. 1712. Price 3d. 8°. [La première édition, qui n'est pas au British Museum, est de la même date.] (*British Museum* : E. 1984./·2.)

Proposals for Printing A very curious Discourse, in two Volumes in *Quarto*, Intitled, ψευδολογια Πολιτικη, or A Treatise of the Art of Political Lying, With An Abstract of the First Volume of the said Treatise. Edinburgh : Reprinted in the Year MDCCXLVI. 8°. [La première édition est de 1712.] (*British Museum* : 8133. a./8.)

ARROWSMITH.

The Reformation. A Comedy. Acted At the Dukes Theater.

Sunt, quibus in Satyra videor nimis acer....
Horat., lib. 2. Sat. 1.

London, Printed for *William Cademan*, at the Popes-Head, in th Lower walk of the New *Exchange* in the *Strand*. MDCLXXIII. 4°.
(*British Museum* : 644. g. 1.)

AUBREY (John).

Letters written By Eminent Persons in the Seventeenth and Eighteenth Centuries :...... And Lives of Eminent Men, By John Aubrey, Esq. In two Volumes. London : Printed for Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, Paternoster-Row; and Munday and Slatter, Oxford. 1813. 8°. (*British Museum* : 1086. g. 9.)

A'WOOD (Anthony).

Athenæ Oxonienses, an Exact History of all the Writers and Bishops who have had their education in the University of Oxford. To which are added the Fasti, or Annals of the Said University. By Anthony a Wood, M. A. of Merton College. A New edition, with additions, and a continuation By Philip Bliss, Fellow of St. John's College..... *Antiquam exquirite matrem.* Virgil. London :..... 1813-1820. 4 vol. folio.

BANKES (John).

The Rival Kings : Or the Loves of Oroondates and Statira, A Tragedy. Acted at the Theatre-Royal. Written by Mr. Bankes.

Divesne Prisco natus ab Inacho,
Nil interest, an Pauper, et infima
De gente sub dio moreris,
Victima nil miserantis Orci. Horat., Lib. 2. Ode 3.

London, Printed for *Langley Curtis* in Goat Court on *Ludgate-Hill*, 1671. 4° (*British Museum* : 644. g. 4.)

The Destruction of Troy, a Tragedy, Acted at His Royal Highness The Duke's Theatre. Written by *John Bankes.*

Fortunam Priami cantabo et Nobile Bellum.
Quid dignum tanto feret hic Promissor hiatu? Hor., de Art. Poet.

London, Printed by *A. G.* and *J. P.* and are to be Sold by *Charles Blount* at the *Black-Raven* in the *Strand*, near the *Savoy*. 1679. 4°. (*British Museum* : 81. c. 11/2.)

Vertue Betray'd : or, Anna Bullen. A Tragedy. Acted at His Royal Highness The Duke's Theatre. Written by *John Banks. Crescit sub Pondere Virtus. London*, Printed for *R. Bentley*, in *Russel-Street* in *Covent-Garden*. MDCXCII. 4°. [C'est l'édition la plus ancienne qui soit au British Museum : la pièce a été jouée en 1682.] (*British Museum* : 644. g. 6.)

BEDFORD (Arthur).

Serious Reflections on the Scandalous Abuse and Effects of the Stage : in a Sermon preach'd at the Parish-Church of *St. Nicolas* in the City of *Bristol*, on *Sunday* the 7th Day of *January* 1704/5. By Arthur Bedford, M. A. Vicar of *Temple-Church* in the aforesaid City. *Bristol*, Printed and sold by *W. Bonny* in *Corn-street*, 1705. 8°. (*British Museum* : 225. g. 17/3.)

A Second Advertisement concerning the Profaneness of the Play-House. *Bristol*. Printed by *W. Bonny* in *Corn-street*. 1705. 8°. (*British Museum* : 641. e. 16/3.)

The *Evil* and *Danger* of Stage-Plays : Shewing their Natural Tendency to Destroy Religion, And introduce a General *Corruption of Manners*; In almost Two Thousand *Instances*, taken from the *Plays* of the

two last Years, against all the *Methods* lately used for their *Reformation*. By *Arthur Bedford*, M. A. Chaplain to his Grace *Wriothesly* Duke of *Bedford;* and Vicar of *Temple* in the City of *Bristol*.

(Ovid. Metam. lib. I.)

Cuncta priùs tentanda, sed immedicabile vulnus
Ense recidendum est, ne pars sincera trahatur.

Printed and Sold by *W. Bonny*, and the Booksellers of *Bristol :* And by *Henry Mortlock* at the Sign of the Sign of the *Phœnix* in St. *Paul's Church-Yard, London*. 1706. 8°. (*British Museum :* 641. e. 16/4).

The Great Abuse of Musick. In Two Parts. Containing an Account of the Use and Design of Musick among the Antient *Jews*, Greeks, *Romans*, and others; with their Concern for, and Care to prevent the Abuse thereof. And also An Account of the *Immorality* and *Profaneness* which is occasioned by the Corruption of that most Noble Science in the Present Age, By A. Bedford. London... 1711. 8°.
(*British Museum :* 1042. k. 7.)

A serious Remonstrance In Behalf of the Christian Religion, against The Horrid Blasphemies and Impieties which are still used in the *English* Play-Houses, to the great Dishonour of Almighty God, and in Contempt of the Statutes of this Realm. Shewing their plain Tendency to overthrow all Piety, and advance the Interest and Honour of the Devil in the World; from almost Seven Thousand Instances, taken out of the Plays of the present Century, and especially of the five last Years, in defiance of all Methods hitherto used for their Reformation. By *Arthur Bedford*, M. A. Chaplain to the most Noble Wriothesly Duke of *Bedford*, and Rector of *Newton St. Loe* in the County of *Somerset*. *Jer*. 7, 8, 9, 10. *Behold, ye trust in lying Words, that cannot profit. Will ye steal, murder, and commit Adultery, and swear falsly, and burn Incense unto* Baal, *and walk after other Gods whom ye know not; and come and stand before me in this House, which is called by my Name, and say, We are delivered to do all these Abominations?* Cætera Deus avertat. To treat Honour and Infamy alike, is an Injury to Virtue, and a sort of Levelling in Morality. I confess, I have no Ceremony for Debauchery; for to compliment Vice, is but one Remove from worshipping the Devil. — *Preface to* Collier's *Book of the Stage. London :* Printed by John Darby, for Henry Hammond, Bookseller in *Bath;* Richard Gravett, Bookseller on the *Tolzey* in *Bristol*; and Anth. Piesley, Bookseller in *Oxford*. 1719. 8°.
(*British Museum :* 641. e. 16/5).

BEHN (APHARA).

The Amorous Prince, or, the Curious Husband. A Comedy. As it is Acted at his Royal Highness, the Duke of *York*'s Theatre. Written by Mrs *A. Behn. London*, Printed by *J. M.* for *Thomas Dring*, at the *White Lyon*, next *Chancery-Lane-End*, in *Fleet-street*. 1671.
(*British Museum :* 643. h. 9/1.)

The Dutch Lover: A Comedy, acted at the *Dukes Theatre*. Written by Mrs. *A. Bhen* (sic). *London* : Printed for *Thomas Dring*, at the Sign of the *Harrow* at *Chancery-lane*-end, over against the Inner Temple Gate in *Fleet-Street*. 1673. 4°. (*British Museum :* 643. h. 9/2.)

The Town-Fopp : Or, Sir Timothy Tawdrey. A Comedy. As it is Acted at his Royal Highness the Duke's Theatre. Written by Mrs. *A. Behn*.

Licensed *September* 20. 1676. *Roger L'Estrange*. *London*, Printed by *T. N.* for *James Magnes*, and *Rich. Bentley*, in *Russel-Street* in *Covent-garden* near the *Piazza's*. M.DC.LXXVII. 4°.
(*British Museum* : 11774. e.)

The Rover or the Banish't Cavaliers. As it is Acted at his Royal Highness The Duke's Theatre. Licensed *July* 2d 1677. *Roger L'Estrange*. *London*, Printed for *John Amery*, at the *Peacock*, against St. *Dunstan's* Church in *Fleet-street*. 1677. 4°.
(*British Museum* : 644. g. 12/1.)

Abdelazer, or the Moor's Revenge. A Tragedy. As it is Acted at his Royal Highness the Duke's Theatre. Written by Mrs. *A. Behn*. *London*, Printed for *J. Magnes* and *R. Bentley*, in *Russel-Street* in *Covent-Garden*, near the *Piazza's*, 1677. 4°.
(*British Museum* : 643. h. 9/3.)

Sir Patient Fancy : A Comedy. As it is Acted at the Duke's Theatre. Written by Mrs. *A. Behn*, the Authour of the *Rover*. Licensed *Jan*. 28. 1678. Roger L'Estrange. *London*, Printed by *E. Flesher* [for *Richard Tonson*, within *Grays-Inn-gate* in *Grays-Inn-lane*, and *Jacob Tonson* at the *Judge's Head in Chancery-lane*. 1678. 4°.
(*British Museum* : 643. h. 9/4.)

The Feign'd Curtizans, or, A Nights Intrigue. A Comedy. As it is Acted at the Dukes Theatre. Written by Mrs. *A. Behn*. Licensed *Mar*. 27. 1679. *Roger L'Estrange*. *London*, Printed for *Jacob Tonson* at the *Judges Head* in *Chancery-Lane* near *Fleet-street*. 1679. 4°.
(*British Museum* : 11774. e.)

The Second Part of the Rover. As it is Acted by the Servants of His Royal Highness. Written by *A. Behn*. *London* : Printed for *Jacob Tonson* at the *Judges-Head* in *Chancery-Lane*. MDCLXXXI. 4°.
(*British Museum* : 644. g. 12/2.)

The City-Heiress : or, Sir Timothy Treat-all. A Comedy. As it is Acted At his Royal Highness his Theatre. Written by Mrs. *A. Behn*. *London* : Printed for *D. Brown*, at the *Black Swan* and *Bible* without *Temple-bar*; and *T. Benskin* in St. *Brides* Church-yard; and *H. Rhode* next door to the *Bear-Tavern* neer *Bride-lane* in *Fleetstreet*. 1682. 4°. (*British Museum* : 644. g. 13.)

The False Count, or, a New Way to play an old game. As it is Acted at the Dukes Theatre. Written by Mrs. *A. Behn*. *London*, Printed by *M. Flesher*, for *Jacob Tonson*, at the *Judge's Head* in *Chancery-lane*, near *Fleetstreet*. 1682. 4°. (*British Museum* : 643. h. 9/5.)

The Roundheads or, The Good Old Cause, A Comedy As it is Acted at His Royal Highness the Dukes Theatre. *By Mrs.* A. Behn. *London*, Printed for *D. Brown* at the *Black Swan* and *Bible* without *Temple bar*, and *T. Benskin* in *St. Brides* Church Yard, and *H. Rhodes* next door to the *Bear Tavern* near *Bride Lane* in *Fleetstreet*. MDCLXXXII. 4°.
(*British Museum* : 644. g. 15.)

The Luckey Chance, or an Alderman's Bargain. A Comedy. As it is Acted by their Majesty's Servants. *Written by* Mrs. A. Behn. This may be Printed, *April* 23. 1686. *R. P. London*, Printed by *R. H.* for

W. Canning, at his Shop in *Vine-Court, Middle-Temple.* 1687. 4°. (*British Museum :* 644. g. 16.)

A Congratulatory Poem To Her Most Sacred Majesty on the Universal Hopes of all Loyal Persons for a Prince of Wales. By Mrs. *A. Behn. London*, Printed for *Will. Canning*, at his Shop in the *Temple-Cloysters.* 1688. 4°. (*British Museum :* 11 626. e. 6.)

All the Histories and Novels Written by the Late Ingenious Mrs. *Behn*, Entire in One volume. *Viz.* I. *The History of* Oroonoko, *or the* Royal Slave. *Written by the Command of King* Charles *the Second.* II. *The* Fair Jilt, *or Prince* Tarquin. III. Agnes de Castro, *or the Force of Generous Love.* IV. *The* Lover's Watch, *or the Art of making Love; being Rules for Courtship for every Hour of the Day and Night.* V. *The* Ladies Looking-glass *to Dress themselves by, or the whole Art of Charming all Mankind.* VI. *The Lucky Mistake.* VII. *Memoirs of the Court of the King of* Bantam. VIII. *The Nun, or the Perjured Beauty.* IX. *The Adventure of the Black Lady.* Together with The History of the Life and Memoirs of Mrs. *Behn*. By one of the Fair Sex. Intermix'd with Pleasant Love-Letters that pass'd betwixt her and Minheer *Van Bruin*, a *Dutch* Merchant; with her Character of the Country and Lover : And her Love-Letters to a Gentleman in *England.* The Fifth Edition, Corrected from the many Errors of former Impressions. *London*; Printed for *R. Wellington*, at the *Dolphin* and *Crown* in St. *Paul's* Church-yard : 1705. 1 vol. 8°.

BELL (ROBERT).

The Annotated edition of the English Poets. Edited by Robert Bell, Author of ' The History of Russia ', ' Lives of English Poets ', etc. London : John W. Parker and Son, West Strand. The Poetical Works of J. Dryden. 1854. 3 vols in-12.

BELSHAM (W.)

Memoirs Of the Kings of Great Britain of the House of Brunswic-Lunenburg. By W. Belsham. Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperio erunt, sint quàm beatissimi. Cicero. London : Printed for C. Dilly, in the Poultry. 1793. 2 vol. 8°. (*British Museum :* 599 f. 3.)

BENSON (WILLIAM).

A Letter to Sir *J.* — *B.* — [Jacob Banks], By Birth a *S.* — [Swede], but Naturaliz'd, and now a M — r of the Present p — t : Concerning the late *Minehead* Doctrine which was establish'd by a certain *Free Parliament* of *Sweden*, to the utter *Enslaving* of that Kingdom. Si, mehercle, peccato locus esset, facile paterer vos ipsâ re corrigi, sed undique circumventi sumus. Non nunc agitur de Vectigalibus, non de Sociorum Injuriis agitur; *Libertas* et *Anima* nostra in *dubio* est. *Salust. Bell. Catilinar.* London : Printed for *A. Baldwin* in *Warwick-Lane.* M.DCC.XI. 8°. (*British Museum :* 1093. c. 118/1.)

The Tenth Edition. Même date.

(*Bibliothèque nationale :* Nc. 1792.)

BENTLEY (RICHARD).

Q. Horatius Flaccus, Ex Recensione et cum Notis Atque Emendationibus Richardi Bentleii. Cantabrigiæ. MDCCXI. 4°.

(*British Museum :* 655. b. 9.)

BENTLEY (Thomas).

Q. Horatius Flaccus Ad Nuperam *Richardi Bentleii* Editionem accurate expressus. Notas addidit *Thomas Bentleius*, A. B. Collegii S. Trinitatis apud Cantabrigienses Alumnus. *Cantabrigiæ:* Typis Academicis, Impensis Cornelii Crownfield, Celeberrimæ Academiæ Typographi. MDCCXIII. 8°. (*British Museum :* 11375. c.)

BETTERTON (Thomas).

The History of the English Stage, from the Restauration to the Present Time. Including the Lives, Characters and Amours, of the most Eminent Actors and Actresses. With Instructions for Public Speaking; Wherein The Action and Utterance of the Bar, Stage, and Pulpit are Distinctly Considered. By Mr. Thomas Betterton. Adorned with Cuts. *London :* Printed for E. Curll, at *Pope's Head* in *Rose-Street*, *Covent-Garden*. MDCCXLI. Price 5s. Bound. 8°. [L'attribution de cet ouvrage au célèbre acteur Betterton est sans doute une spéculation du libraire Curll.] (*British Museum :* 641. h. 6/1—2.)

Biographia Britannica.

Biographia Britannica ; or, the Lives of the Most eminent Persons Who have flourished in Great Britain and Ireland, From the earliest Ages, down to the present Times : Collected from the Best Authorities, both Printed and Manuscript, And digested in the Manner of Mr. Bayle's Historical and Critical Dictionary. London : Printed for W. Innys, W. Meadows,... MDCCXLVII. 6 vols folio.
(*Bibliothèque nationale :* Nx. 16.)

Biographia Dramatica.

Biographia Dramatica; or, a Companion to the Playhouse : Containing *Historical and critical Memoirs, and original Anecdotes*, of British and Irish Dramatic Writers, from the Commencement of our Theatrical Exhibitions; among whom are *some of the most celebrated Actors :* Also an Alphabetical Account, and Chronological Lists of their Works. The Dates when Printed, and Observations on their Merits : Together With *An Introductory View of the Rise And Progress* of the British Stage. Originally Compiled, to the Year 1764, by David Erskine Baker. Continued thence to 1782 by Isaac Reed. F. A. S. *And brought down to the End of November* 1811, *with very considerable Additions and Improvements throughout, by* Stephen Jones. In three Volumes. London : Printed for Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, T. Payne, G. and W. Nicol, Nichols and Son, Scatcherd and Letterman, J. Barker, W. Miller, R. H. Evans, J. Harding, J. Faulder, and Gale and Surtis. 1812. 3 vols 8°.

BISSET (William).

Plain English. A Sermon Preached at St *Mary-le-Bow*, on *Monday*, March 27. 1704. For Reformation of Manners. With Some Enlargements. By William Bisset, *One of the Ministers of St* Catherine's *by the* Tower. *London:* Printed for the Author; and Sold by *A. Baldwin* in *Warwick-Lane*. 1704. 8°. (*British Museum :* 225. g. 12/7.

The Modern Fanatick. With a Large and True Account of the Life, Actions, Endowments, *etc.* Of the Famous Dr. *Sa.....l. Veritas magna est, et prævalebit.* By *William Bisset*, Eldest Brother of the Collegiate-Church of St. *Katherine*, and Rector of *Whiston* in *Northamptonshire*. *London :* Printed : And Sold by *A. Baldwin*, near the *Oxford*-

Arms in *Warwick-Lane:* And *T. Harrison* at the *West Corner of the Royal Exchange* in *Cornhill.* 1710 Price Six-pence. 8°.
(*Bibliothèque nationale :* Nc. 1754.)

Twelfth Edition : London, 1715. 8°. (*British Museum :* E. 1990/3*.)

BLACKMORE (Sir Richard).

Prince Arthur. An Heroick Poem. In Ten Books. By *Richard Blackmore,* M. D. And Fellow of the College of Physitians in *London.* The Second Edition Corrected. To which is added, An Index, Explaining the Names of *Countries, Cities,* and *Rivers,* etc. *London* : Printed for *Awnsham* and *John Churchil* at the *black Swan* in *Pater-Noster-Row.* MDCXCV. folio. (*British Museum :* 11 631. i. 1.)

King Arthur. An Heroick Poem. In Twelve Books. By *Richard Blackmore,* M. D. Fellow of the College of Physicians in *London,* and One of His Majesty's Physicians in Ordinary. To which is Annexed, An Index, Explaining the Names of *Countrys, Citys,* and *Rivers,* etc. *London* : Printed for *Awnsham* and *John Churchil* at the *Black Swan* in *Pater-Noster-Row,* and *Jacob Tonson* at the *Judges Head* in Fleet-street, MDCXCVII. folio. (*Bibliothèque Nationale ;* Y. 6458.)

A Satyr Against Wit. *London :* Printed for *Samuel Crouch,* at the Corner of *Pope's-Head-Alley,* over against the *Royal Exchange* in *Cornhill.* 1700. folio. (*British Museum :* 643. l. 25/8.)

Advice to the Poets. A Poem. Occasion'd by the Wonderful Success of her Majesty's Arms, under the Conduct of the duke of *Marlborough,* in *Flanders. London* : Printed by *H. M.* for *A.* and *J. Churchill,* at the *Black Swan* in *Pater-Noster-Row.* MDCCVI. folio.
(*British Museum :* 643. l. 25/10.)

Creation. A Philosophical Poem. In Seven Books. By Sir *Richard Blackmore,* Knt. M. D. and Fellow of the College of Physicians in London.

Principio Cœlum, ac terras camposque liquentes
Lucentèmque globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se Corpore miscet.
Inde hominum, pecudùmque genus, vitæque Volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus. Virg.

London ; Printed for *S. Buckley* at the *Dolphin* in *Little-Britain;* and *J. Tonson,* at *Shakespear's Head,* over against *Catherine-Street* in the *Strand.* MDCCXII. 8°. (*British Museum :* 994. l. 2.)

Essays upon Several Subjects. By Sir Richard Blackmore, *Kt. M. D.* and Fellow of the College of Physicians in *London. London :* Printed for E. Curll at the *Dial* and *Bible,* and J. Pemberton at the *Buck* and *Sun,* both against St. *Dunstan's* Church in *Fleet-street.* M.DCC.XVI. 8°.
(*Bibliothèque nationale :* Z. 2416. + B. a. 1.)

Essays upon Several Subjects. By *Sir* Richard Blackmore, *Kt. M. D.* and Fellow of the College of Physicians in *London.* Vol. II. *London :* Printed by W. Wilkins, for A. Bettersworth, at the *Red Lion* in *Pater-Noster-Row;* and J. Pemberton, at the *Buck* and *Sun* against St. *Dunstan's* Church in *Fleetstreet.* 1717. 8°.
(*Bibliothèque nationale :* Z. 2416 + B. a. 2.)

A Collection of Poems on Various Subjects. By *Sir* Richard Blackmore, Kt. *M.D.* Fellow of the Royal-College of Physicians. *London :* Printed by *W. Wilkins*, for Jonas Browne at the *Black-Swan* without *Temple-Bar;* and J. Walthoe, *Jun.* over-against the *Royal-Exchange* in *Cornhill.* MDCCXVIII. 8°. (*British Museum :* 79. a. 9.)

Alfred. An Epick Poem. In Twelve Books. Dedicated to the Illustrious Prince *Frederick* of *Hanover.* By Sir Richard Blackmore. Kt. *M.D.*

Tu regere imperio Populos, Romane, memento
(Hæ tibi erunt Artes) Paciq; imponere Morem
Parcere Subjectis et debellare superbos. Virg., Æneid., Lib. VI.

London, Printed by *W. Botham*, for James Knapton, at the *Crown* in St. *Paul's* Church-Yard. MDCCXXIII. 8°. (*British Museum :* 993. h. 7.)

A True *and* Impartial History of the Conspiracy Against the Person *and* Government of King *William* III. Of Glorious Memory, in the Year 1695. By Sir Richard Blackmore, Kt. M.D. *London*, Printed for James Knapton, at the *Crown* in St. *Paul's* Church-Yard. MDCCXXIII. 8°. (*British Museum :* 808. g. 4.)

BOLINGBROKE. *Voyez* St. John (Henry).

BONNECORSE (Balthazar de).

La Montre. *Par Monsieur* De Bonnecorse. A Cologne Chez Pierre Michel. M.DC.LXVI. 8°. (*Bibliothèque Nationale :* Y2. 561.)

La Montre, *Seconde Partie.* Contenant La Boëte, et le Miroir. *Par M. de* Bonnecorse. Dédiée à Monseigneur de Vivonne. A Paris, Chez Claude Barbin, au Palais, sur le second Perron de la Ste Chapelle, M.DC.LXXI. *Avec Privilege du Roy.* 8°. (*Bibliothèque nationale :* Ye. 561.)

BOSSUET (Jacques Bénigne).

An Exposition of the Doctrine of the Catholic Church in Matters of Controversie. By the Right Reverend *James Benigne Bossuet*, Counsellor to the King, Bishop of *Meaux*, formerly of *Condom*, and Preceptor to the Dauphin; First Almoner to the Dauphiness. Done into *English* from the Fifth Edition in *French. London*, Printed in the Year 1685. 4°. (*British Museum :* 222. d. 8/3.)

A Treatise of Communion under Both Species. *By the Lord* James Benigne Bossuet, *Bishop of Meaux, Councellour to the King, heretofore Preceptor to Monseigneur le* Dauphin, *first Almoner to Madame la* Dauphine. Printed at Paris By Sebastian Mabre Cramoisy, Printer to his Majesty. MDCLXXXV. With Priviledge. 12°. (*British Museum :* 1020. c. 21.)

A Pastoral Letter From the Lord Bishop of Meaux, To The New Catholics of His Diocess, Exhorting them to keep their Easter. And giving them Necessary Advertisements against the *False Pastoral Letters* of their *Ministers.* With Reflections upon the Pretended Persecution. Translated out of *French*, and Publish'd with Allowance. *London*, Printed by *Henry Hills*, Printer to the King's most excellent Majesty, for His Houshold and Chappel. 1686. 4°. (*British Museum :* T. 1887/1.)

A Discourse on the History of the Whole World, Dedicated to his Royal Highness the Dauphin, and Explicating the Continuance of Religion with the Changes of States and Empires; from the Creation till the Reign of *Charles* the Great. Written Originally in French by *James Benigne Bossuet*, sometimes Bishop of *Condom*, and now of *Meaux*, Counsellor of State to the Most Christian King, heretefore Tutor to the Dauphin, and now Chief Almoner to the Dauphiness. Faithfully Englished. *London*, Printed for *Matthew Turner* at the *Lamb* in *High-Holborn*. MDCLXXXVI. 8°. (*British Museum :* 9006. c.)

A Conference with Mr. Claude Minister of Charenton, Concerning The Authority of the Church. By *James Benigne Bossuet*, Bishop of Meaux, Councellor to the most Christian King, and formerly Preceptor to the Dauphin : First Almoner to the Dauphiness. *Faithfully done into English out of the French original*. Publisht with Allowance. *London*, Printed for *Matthew Turner*, at the *Lamb* in *High Holbourn*. 1687. 4°. (*British Museum :* 13. N. N. b./1838.)

BOSWELL (James).

The life of Samuel Johnson, LL. D. Including his Tour to the Hebrides, Correspondence with Mrs. Thrale, etc., etc., by James Boswell. With numerous additions, by John Wilson Croker. *Revised and enlarged under his direction by John Wright*. London, Bell and Daldy, York street, Covent Garden. 1868. 10 vol. 8°.

BOURNE (H. R. Fox).

The Life of John Locke. By H. R. Fox Bourne. *In two volumes*. Henry S. King and Co. London. 1876. 8°. (*Bibliothèque nationale :* Nx. 1520.)

BOYLE (Roger, 1st. earl of Orrery).

Parthenissa That most fam'd Romance : Composed by the Right Honoble The Lord *Broghill*. And Dedicated to the Lady *Northumberland*. *London :* Printed for *Richard Lownes* at the *White Lyon* in St *Pauls* Church-yard. 1654. 4°. (*British Museum :* 12613. b.)

Two New Tragedies. The Black Prince, and Tryphon. The first Acted at the Theatre Royal *by His Majesties Servants;* The Other *by his Highness the Duke* of York's *Servants*. Both Written by the Right Honourable the Earl of Orrery. London, Printed for *H. Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor*, in the Lower Walk of the New Exchange. 1672. folio. (*British Museum :* 644. k. 14.).

A Treatise Of the Art of War : Dedicated to the Kings Most Excellent Majesty. *And Written by the Right Honourable* Roger Earl of Orrery. *In the Savoy* : Printed by *T. N.* for *Henry Herringman* at the *Anchor* in the *Lower Walk* of the *New Exchange*. M.DC.LXXVII. folio. (*British Museum :* 534. m. 25.)

Il y a des vers du comte d'Orrery dans le recueil suivant : A Collection of Poems : Viz. *The Temple of Death :* By the marquis of *Normanby*. *An Epistle to the Earl of* Dorset : By *Charles Montague*, Lord *Halifax*. *The Duel of the Stags :* By Sir *Robert Howard*. With Several Original Poems, Never before printed, By The E. of *Roscommon*. The E. of *Rochester*. The E. of *Orrery*. Sir *Charles Sedley*. Sir *George Etherege*. Mr. *Granville*. Mr. *Stepney*. Mr. *Dryden*, Etc.

London: Printed for *Daniel Brown*, at the *Black Swan* and *Bible* without *Temple-Bar;* And *Benjamin Tooke* at the *Middle-Temple-Gate* in *Fleetstreet.* 1701. 8°. (*British Museum:* 1077. l. 13.)

The Dramatic Works of *Roger Boyle*, Earl *of* Orrery. To which is Added A Comedy, intitled, *As you find it.* By the Honourable Charles Boyle, Esq; Afterwards Earl of *Orrery.* Vol. I. Containing: The Black Prince. Tryphon. Henry the Fifth. Mustapha. *London:* Printed for R. Dodsley, at *Tully's-Head*, in *Pall-mall.* M.DCC.XXXIX. Le second volume a pour titre: The Dramatick Works of *Roger Boyle*, Earl of Orrery. Volume II. Containing: Herold the Great Altemira. Guzman, *a Comedy.* Also As you find it, *a Comedy.* By Charles late Earl of *Orrery. London;* Printed for R. Dodsley, in *Pall-Mall.* M.DCC XXXIX. 8°. [*Henry the Fifth*, pièce historique, a été représenté en 1664; *Mustapha*, tragédie, en 1665; *The Black Prince*, tragédie, en 1667; *Tryphon*, tragédie, en 1668; *Guzman*, comédie, entre 1667 et 1672; *Herold the Great*, tragédie, n'a pas été joué; *Altemira*, tragédie, a été représentée, après la mort de l'auteur, en 1702. Le comte d'Orrery est aussi l'auteur d'une comédie, *Mr. Anthony*, jouée vers 1671].
(*British Museum:* 80. c. 19-20.)

BOYSE (Samuel).

The British Poets. Including Translations. In one Hundred Volumes, LIX. Grainger. Boyse. Chiswick: Printed by Whittingham, College House, for J. Carpenter, J. Booker, Rodwell and Martin, G. and W. B. Whittaker, R. Triphook, J. Ebers, Taylor and Hessey, R. Jennings, G. Cowie and Co. N. Hailes, J. Porter, B. E. Lloyd and Son, C. Smith, and C. Whittingham. 1822. 12°.
(*British Museum:* 11 603. aa. 4.)

BRISTOL (Earl of) *Voyez* DIGBY.

BROWN (Tom).

Notes Upon Mr. Dryden's Poems in Four Letters. By *M. Clifford* late Master of the *Charter-House, London.* To which are annexed some Reflections upon the *Hind* and *Panther.* By another Hand.

Et Musarum et Apollinis æde relictâ,
Ipse facit versus. Juv., Sat. 7.

London, Printed in the Year 1687. 4°.
(*British Museum:* 11 626. e. 15).

The Reasons of Mr. Bays Changing his Religion. Considered in a Dialogue between *Crites, Eugenius*, and Mr. *Bays.*

Quo teneam vultus mutantem Protea nodo? Hor.
Ante bibebatur, nunc quas contingere nolis
Fundit Anigrus aquas. Ovid., Met.

London, Printed for *S. T.* and are to be Sold by the Booksellers of *London* and *Westminster.* 1688. 4°.
(*British Museum:* 641. h. 1/1.).

The Late Converts Exposed: Or the Reasons of Mr Bays's Changing his Religion. Considered in a Dialogue. Part the Second. With Reflections on the Life of St. *Xavier.* Don *Sebastian* King of *Portugal.* As Also the Fable of the Bat and the Birds.

Parcite Oves *nimium procedere, non benè* ripæ
Creditur, ipse Aries *etiam nunc vellera siccat.* Virg., Ecl. 3.



Rode Caper vitem, tamen hinc cum stabis ad aram,
In tua quod fundi Cornua *possit, erit.* Ovid. Fast.

Licensed, *January*, 8. 1689. *London*, Printed for *Thomas Bennet*, at the Sign of the *Half-Moon* in St. *Paul's* Church-Yard. 1690. 4°
(*British Museum* : 641. h. 1/2.)

The Reasons of Mr Joseph Hains The Player's Conversion and Re-Conversion. Being the Third and Last Part To The Dialogue of Mr. Bays.

Ecce iterum Crispinus, *et est mihi sæpè vocandus*
Ad partes. Juv. Sat. 4.
Non compositus meliùs cum Bitho Bacchius. Hor. Serm.

London, Printed for *Richard Baldwin*, near the *Black-Bull* in the *Old-Baily*. 1690. 4°. (*British Museum* : 641. h. 1/3)

Numb. 9. The Lacedemonian Mercury Being A Continuation of the *London Mercury*. Monday March 7. 1692. folio.
(*British Museum* : 522. m. 11./1.)

Letters from the Dead to the Living. By *Mr*. Tho. Brown, *Capt*. Ayloff, *Mr*. *Hen*. Barker, etc. *Viz*. *from Jo. Haines* of Merry Memory, to his Friends at *Wills*. *Perkin Warbeck*, to the pretended Prince of *Wales*. *Abraham Cowley*, to the *Covent Garden* Society. *Charon*, to the Illustrious and High-born *Jack Ketch*. *James* the 2d, to *Lewis* the 14th. *Julian* late Secretary to the Muses, to *Will Peirre* of *Lincolns-Inn* Playhouse. *Scarron* to *Lewis Le Grand*. *Hannibal* to the Victorious Prince *Eugene* of *Savoy*. Pindar of *Thebes*, to *Tom*. *D*. — *Catharine* of *Medicis*, to the Dutchess of *Orleans*. Queen *Mary* to the Pope. *Harlequin*, to Father *Le Chaise*. The Duke of *Alva*, to the Clergy of *France*. *Philip* of *Austria*, to the *Dauphin*. *Juvenal*, to *Boileau*. *Diana* of *Poitiers*, to Madam *Maintenon*. *Hugh Spencer*, the younger to all the Favourites and Ministers whom it may concern. *Julia*, to the Princess of *Conti*. *Christina* Queen of *Sweden*, to the Women. *Rabelais*, to the Physicians. The *Mitred Hog;* a Dialogue between *Furetiere* and *Scarron*. Beau *Norton*, to his Brothers at *Hippolito's*. Sir *Bartolomew* —, to Serjeant *S*. — And several others with their Answers.

Infanti Melimela dato, fatuasq; mariscas,
Sed mihi, quæ novit pungere, Chia *Sapit.* Mart.

London, Printed in the Year, 1702. 8°.
(*British Museum* : 1079. m. 11.)

The *Stage-Beaux toss'd in a Blanket*, or Hypocrisie Alamode. Expos'd in a True Picture of Jerry....., a Pretending Scourge to the *English* Stage. A Comedy; with a *Prologue* on *Occasional Conformity;* being a full Explanation of the *Poussin Doctor's* Book; and an *Epilogue* on the *Reformers*. Spoken, at the *Theatre-Royal* in *Drury-Lane*. *Simulant Curios, et Bacchanalia vivunt*. Juv. *London*, Printed and Sold by *J. Nutt*, near *Stationers' Hall*. 1704. 4°.
(*British Museum* : 643. i. 18/8.)

The Works of Mr. *Thomas Brown*, Serious and Comical, In Prose and Verse. In Four volumes. *The* Fifth Edition, *Corrected from the Errors of the former Impressions*. With the Life and Character of Mr. *Brown*, And a Key To all his Writtings. *Adorn'd with Cuts*. *London :* Printed for Sam Briscoe, at the *Bell-Savage* on *Ludgate Hill;* and sold by

R. Smith, *A. Bell*, *J. Round*, *G. Strahan*, *E. Symons*, *J. Osborne*, *J. Brotherton*, *A. Bettsworth*, *W. Taylor*, *J. Batley*; *R. Robison*, *C. Rivington*, *R. King*, *J. Pemberton*, *T. Corbet*, *D. Browne*. *W. Mears*, *F. Clay*, and *T. Warner* in Paternoster-Row. 1720. 12°. A cette édition est joint un 5e volume dont le titre suit : The Remains of Mr. *Thomas Brown*, Serious and Comical, In Prose and Verse. In one Volume. Collected from scarce Papers and Original Mss. never Printed in his Works. With Mr. Brown's Legacy for the Ladies; or Characters of the Women of the Age. To which is prefix'd, A Key to all his Prophesies, Dialogues, Satyrs, Fables, and Poems, *London*, Printed for *Sam. Briscoe*, at the *Bell-Savage Inn*-on *Ludgate-Hill*. 1720. 12°. (*British Museum* : 12271. a.)

BUCKHURST (Lord). *Voyez* Sackville (Charles), Earl of Dorset.

BUCKINGHAM (Duke of). *Voyez* Villiers (George).

BUCKINGHAMSHIRE (Duke of). *Voyez* Sheffield (John).

BUDGELL (Eustace).

Memoirs of the Life and Character Of the Late Earl of *Orrery*, And of the Family of the Boyles. Containing Several Curious *Facts*, and *Pieces of History*, from the Reign of Queen Elisabeth, to the present Times : Extracted from Original Papers and Manuscripts never yet Printed. With A Short Account of the Controversy between the late Earl of Orrery and the Reverend Doctor *Bentley;* and some *Select Letters* of Phalaris, the famous *Sicilian* Tyrant : Translated from the *Greek*. By Eustace Budgell Esq;

Te, animo repetentem Exempla tuorum
Et Pater Æneas, *et* Avunculus *excitet* Hector. Virg.

London : Printed for W. Mears, at the *Lamb* in the *Old Bailey*. M.DCCXXXII. 8°. (*British Museum* : 614. g. 27.)

BUNYAN (John).

The Pilgrim's Progress from this World to That which is to come : delivered under the Similitude of a Dream. Wherein is Discovered, The manner of his setting out, His Dangerous Journey, and Safe Arrival at the Desired Country. By *John Bunyan*. The second Edition, with Additions. *I have used similitudes.* Hosea 12. 10. Licensed and Entered according to Order. *London :* Printed for *Nath. Ponder*, at the Peacock in the *Poultrey*, near *Cornhil*. 1678. 12°. [Le *British Museum* ne possède pas la première édition de cet ouvrage, qui est aussi de 1678.] (*British Museum* : C. 25. c. 24.)

The Third Edition. London, 1679. 12°. (C. 25. c. 28.)

The Fourth Edition. London, 1680. 12°. (4414.d.e.)

The Fifth Edition. London, 1680. 12°. (4414.a.a.a.)

The Sixth Edition. London, 1681. 12°. (4413.a.a.a.)

The Eighth Edition. London, 1682. 12°. (4414.a.a.a.) etc., etc.

BURKE (Edmund).

Reflections on the Revolution in France, and on the Proceedings in

certain Societies in London relative to that event. In a Letter intended to have been sent to a Gentleman *in Paris*. By the Right Honourable *Edmund Burke*. London : Printed for J. Dodsley, in Pall-Mall. MDCCXC. 8°. (*British Museum* : E. 2065/1).

BURNET (GILBERT).

Some Passages of the Life and Death Of the Right Honourable John Earl of *Rochester*, Who died the 26th of *July*, 1680. Written by his own Direction on his Death-Bed, By *Gilbert Burnet*, D.D. *London*, Printed for *Richard Chiswel*, at the *Rose* and *Crown* in St. *Pauls Church-Yard*. 1680. 8°. (*British Museum :* 1418. c. 43.)

Bishop Burnet's History of his own time; with the suppressed passages of the first volume, and notes by the Earls of Dartmouth and Hardwicke, and Speaker Onslow, hitherto unpublished. To which are added the cursory remarks of Swift, and other observations. Oxford, at the Clarendon Press. MDCCCXXIII. 6 vols. 8°.

BUTLER (SAMUEL).

Hudibras. The First Part. *Written in the time of the late Wars. London*, Printed by *J. G.* for *Richard Marriot*, under Saint *Dunstan's* Church in Fleetstreet. 1663. 8°. (*British Museum :* 239. f. 33.)

The Genuine Poetical Remains of Samuel Butler. With notes By Robert Thyer, Keeper of the Public Library, Manchester. With a Selection from the Author's Characters in Prose. Illustrated with humorous Wood-cuts, and Portraits of Butler and Thyer. London : Printed for Joseph Booker, 61, New Bond Street. 1827. 8°.
(*British Museum :* 11 609. l. 1.)

CARE (HENRY)?

Towser the Second, a Bull-dog, or a short Reply to Absalom and Achitophel, 10th December 1681. 8°. [Ne se trouve ni au *British Museum*, ni à la *Bibliothèque Bodléienne* à Oxford, ni à Cambridge, ni à Paris. Voyez Malone, *vie de Dryden*, p. 157.)

CARRUTHERS (ROBERT).

The Life of Alexander Pope. Including Extracts from his Correspondence. By Robert Carruthers. Second Edition, revised and considerably enlarged. With numerous engravings on wood. London : Henry G Bohn, York-Street, Covent Garden. MDCCCLVII. 8°.

CAVENDISH (WILLIAM, 1st. DUKE OF NEWCASTLE). — *Voyez* DRYDEN (John). *Sr Martin Mar-all.*

The Humorous Lovers. A Comedy, Acted by His Royal Highnes's Servants. Written by His Grace the Duke of *Newcastle. London*, Printed by J. M. for *H. Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower-Walk of the *New-Exchange*, 1677. 4°.
(*British Museum :* 644. g. 30.)

The Triumphant Widow, or the Medley of Humours. A Comedy, Acted by His Royal Highnes's Servants. Written by His Grace the Duke of *Newcastle. London*, Printed by *J. M.* for *H. Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor in the Lower-Walk* of the *New-Exchange*, 1677. 4°. (*British Museum :* 644. g. 31.)

A General System of Horsemanship in All it's Branches : Containing a Faithful Translation Of that most noble and useful Work of his Grace,

William Cavendish, Duke of *Newcastle*, entitled, The Manner of Feeding, Dressing, and Training of Horses for the Great Saddle, and Fitting them for the Service of the Field in Time of War, or for the Exercise and Improvement of Gentlemen in the Academy at home : A Science peculiarly necessary throughout all *Europe*, and which has hitherto been so much neglected, or discouraged in *England*, that young Gentlemen have been obliged to have recourse to foreign Nations for this Part of their Education. With all the original Copper-Plates, in Number forty-three, which were engrav'd by the best Foreign Masters, under his Grace's immediate Care and Inspection, and which are explained in the different Lessons. *London :* Printed for J. Brindley, Bookseller to His Royal Highness the Prince of Wales, in New Bond-street. MDCCXLIII. 2 vols folio. [Cette édition, la seule que j'aie pu voir, est une traduction de la traduction française de la première édition.] (*British Museum :* 788. i. 19-20.)

CENTLIVRE (SUSANNA).

The Busie Body. A Comedy. *Written by Mrs.* Susanna Centlivre. The Fifth Edition.

Quem tulit ad scenam ventoso Gloria curru,
Examinat lentus Spectator, sedulus inflat.
Sic Leve, sic parvum est, animum quod laudis avarum
Subruit aut reficit. Hor. Epist. Lib. II. Ep. 1.

London : Printed for Bernard Lintot; and sold by Henry Lintot, at the Cross-Keys, against St. Dunstan's Church in Fleet-street. M.DCC.XXXII. 8°. [La pièce a été jouée en 1709.]
(*British Museum* : 11 775. b.)

The Man's bewitch'd; or, The Devil to do about Her. A Comedy, As it is Acted at the New-Theatre in the Hay-Market; By Her *Majesty's Servants*. By Susanna Cent-Livre. *London*, Printed for Bernard Lintott, between the Two *Temple-Gates* in Fleet-street. [1710] 4°.
(*British Museum :* 11 777. d. d.)

CHALMERS (ALEXANDER).

The Works of the English Poets, from Chaucer to Cowper; including the Series Edited with Prefaces, Biographical and Critical, By Samuel Johnson : And the most approved Translations. The Additional Lives By Alexander Chalmers F. S. A. In Twenty one volumes. London : printed for J. Johnson; J. Nichols and son; R. Baldwin; F. and C. Rivington; etc... 1810. 4°.

The General Biographical Dictionary :... A New Edition, Revised and Enlarged by Alexander Chalmers, F. S. A. 30 volumes. London :... 1812. 8°.

CHALMERS (GEORGE).

The Life of *Thomas Ruddiman*, A. M. The Keeper, for almost Fifty Years, of the Library belonging to the Faculty of Advocates at Edinburgh. To which are subjoined New Anecdotes of *Buchanan*. By George Chalmers, F. R. S. S. A. London : Printed for John Stockdale, Piccadilly; and William Laing, Edinburgh. M DCC.XCIV. 8°.
(*British Museum :* 1452. d. 7.)

CHAPPELL (WILLIAM).

Popular Music of the Olden Time; a Collection of Ancient Songs, Ballads, and Dance Tunes, Illustrative of the National Music of England.

With short Introductions to the different Reigns, and Notices of the Airs from Writers of the Sixteenth and Seventeenth Centuries. Also A Short Account of the Minstrels. By W. Chappell, F.S.A. The Whole of the Airs harmonized by G. A. Macfarren. Two Volumes. Prout sunt illi Anglicani concentus suavissimi quidem ac elegantes. *Thesaurus Harmonicus* Laurencini, *Romani*. 1603. London : Cramer, Beale and Chappell, 201. Regent Street. [1856-59] 8°.

(*British Museum*: 7895. e.)

Character.

The Character of A Town-Gallant; Exposing the Extravagant Fopperies of some vain Self-conceited Pretenders to Gentility, and good Breeding. *London*, Printed for *Rowland Reynolds* in the *Strand*, 1680. folio. (*British Museum* : 816. m. 19./44.)

CHRISTIE (W. D.).

The Globe Edition. The Poetical Works of John Dryden Edited with a Memoir, Revised text, and Notes by W.D. Christie, M.A. of Trinity College, Cambridge. New edition. London : Macmillan and Co. 1870. 8°.

A Life of Anthony Ashley Cooper, First Earl of Shaftesbury. 1621-1683. By W. D. Christie, M. A. Formerly Her Majesty's Minister to the Argentine Confederation and to Brazil. Two Volumes. London and New York : Macmillan and Co. 1871. 8°.

(*British Museum* : 10 816. b. b. b.)

Letters addressed from London to Sir Joseph Williamson while Plenipotentiary at the Congress of Cologne in the Years 1673 and 1674. Edited by W. D. Christie, C. B. Author of the Life of the First Earl of Shaftesbury. In two volumes. Printed for the Camden Society. M.DCCC.LXXIV. 4°. (*Bibliothèque nationale* : Na. 315 bis. 8 et 9.)

CIBBER (COLLEY). *Voyez* VANBRUGH, *The Provok'd Husband.*

She wou'd, and She wou'd not, or The Kind Impostor. A Comedy. As it is Acted at the Theatre-Royal in *Drury-Lane*. By Her Majesties Servants. *Written by Mr*. Cibber. *London :* Printed for *William Turner* at the *Angel* at *Lincolns-Inn* Back-Gate, and *John Nutt*, near *Stationers-Hall*. 1703. 4°. (*British Museum* : 11 774. g.)

The Lady's last Stake, or, The Wife's Resentment. A Comedy. As it is Acted at the Queen's Theatre in the *Hay-Market*, By Her Majesty's Servants. *Written by Mr*. Cibber. *London :* Printed for Bernard Lintott, at the *Cross-Keys* next *Nando's* Coffee-House in Fleet-street. [1708]. 4°. (*British Museum* : 841. c. 7./6.)

The Non-Juror. A Comedy. *Written by Mr*. Cibber.

— Pulchra Laverna
Da mihi fallere ; da justum, sanctumque videri,
Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem. Hor.

London, Printed for T. J. and are sold by the Booksellers of London and Westminster. M.DCC.XVIII. 8°.

(*British Museum* : 642. b. 28./2.)

Ximena; or, The Heroick Daughter. As it is Acted at the Theatre-Royal By His Majesty's Servants. Written by Mr. *Cibber.*

Face nuptiali
Digna, et in omne Virgo.
Nobilis Ævum. Hor.

London: Printed for B. Lintot, between the *Temple-Gates*; A. Bettersworth, at the *Red Lyon* in *Pater-noster-Row*; and W. Chetwood, at *Cato's-Head*, in *Russell-street*, *Covent-Garden*. 1719. 8°.
(*British Museum* : 11 775. f.)

An Apology for the Life of Mr. Colley Cibber, Comedian, and Late Patentee of the *Theatre-Royal*. *With an Historical View of the* Stage *during his* Own Time. Written by Himself.

Hoc est
Vivere bis, vitâ posse priore frui. Mart. lib. 2.
When Years no more of active Life retain,
'Tis Youth renew'd to laugh 'em o'er again. Anonym.

London : Printed by John Watts for the Author. MDCCXL. 4°.
(*British Museum* : 841. m. 9.)

CLARENDON (Edward Hyde, Earl of).

The History of the Rebellion and Civil Wars in England, together with an Historical View of the Affairs of Ireland, by Edward Earl of Clarendon, now for the first time carefully printed from the original MS. preserved in the Bodleian Library. To which are subjoined the notes of Bishop Warburton. In seven volumes. Oxford, at the University Press. MDCCXLIX. 8°. (*British Museum* : 2077. b.)

CLARK (Samuel).

A Discourse Concerning the Unchangeable Obligations of Natural Religion, and the Truth and Certainty of the *Christian Revelation*. Being Eight Sermons Preach'd at the Cathedral-Church of St *Paul*, in the Year 1705, at the Lecture Founded by the Honourable *Robert Boyle*, Esq. By *Samuel Clark*, M. A. Chaplain to the Right Reverend Father in God *John*, Lord Bishop of *Norwich*. Isa. 5. 20. *wo unto them that call Evil Good, and Good Evil; that put Darkness for Light and Light for Darkness; that put Bitter for Sweet, and Sweet for Bitter*. Rom. 1. 22. *Professing themselves to be Wise, they became Fools*. 1. Cor. 2. 10. *But God hath revealed them unto us by his Spirit*. *London* : Printed by *W. Botham*, for *James Knapton*, at the *Crown* in St. *Paul's* Church-Yard. 1706. 8°. (*British Museum* : 1022. a. 23.)

CLAVELL (Robert.).

The General Catalogue of Books, Printed in England Since the Dreadful Fire of London MDCLXVI. To the End of *Trinity-Term* MDCLXXX. Together with the Texts of Single Sermons, With the Authors Names : Playes Acted at both the Theaters.: And an Abstract of the General Bills of Mortality since 1660. With an Account of the Titles of all the Books of *Law*, *Navigation*, *Musick*, etc. And a Catalogue of School Books. To which is now added a Catalogue of Latin Books Printed in Foreign Parts and in *England* since the Year MDCLXX. Collected by *R. Clavell*. *London*, Printed by *S. Roycroft* for *Robert Clavell* at the *Peacock* in St. *Paul's Church-Yard*. 1680. folio.
(*British Museum* : 129. e. 1.)

CLENCHE (William)

S[t] *Peter's* Supremacy faithfully discuss'd according to Holy Scripture, and *Greek* and *Latin* Fathers. With a Detection and Confutation of the Errors of Protestant Writers on this Article. Together with A Succinct Handling of several other Considerable Points. *The First Book*, *Divided into Three Parts*.

Romæ nutriri mihi contigit atq; doceri,
Scilicet, ut possem Curvo dignoscere Rectum.

'Ευφώρατον 'η πλά[ν]η κ' ἀσθενέσ, κἄν μυριοισ 'ἔξωθεν 'αλειφηται χρωμασι. Chryst. 67. Hom. John. *Permissu Superiorum. London*, Printed by *Henry Hills*, Printer to the Kings Most Excellent Majesty, for His Houshold and Chappel. 1686. And are to be sold by *Matthew Turner*, at the *Lamb*, in *Holborn*. 4°. [La dédicace est signée : Guglielmo Clenche.] (*British Museum :* T. 1837./1.)

CLERK (THOMAS).

The Works of William Hogarth, (*Including* " *the Analysis of Beauty* "), Elucidated by Descriptions, Critical, Moral, and Historical (Founded on the Most Approved Authorities). To which is prefixed Some Account of his Life. By Thomas Clerk. In Two Volumes. *London :* Printed for R. Scholey, 46, Paternoster Row; *By T. Davison, Lombard Street, Whitefriars.* 1810. 8°. (*British Museum :* 1402. k. 24-25.)

Clod-pate.

Clod-pate's Ghost : or a Dialogue Between *Justice Clod-Pate*, and his [*quondam*] Clerk Honest *Tom Ticklefoot;* Wherein *Is Faithfully Related all the News from* Purgatory, *about* Ireland, Langhorn, etc. Aug. 25.1679. folio. (*British Museum :* 816. m. 19./43.)

COBBETT (WILLIAM).

Cobbett's Parliamentary History of England. From the Norman Conquest, in 1066, to the Year 1803. From which last-mentioned Epoch it is continued downwards in the Work entitled, " Cobbett's Parliamentary Debates. " London : Printed by T. Curson Hansard, Peterborough-Court, Fleet street. Published by R. Basghaw, Brydges-Street, Covent-Garden; and sold by J. Budd, Pall-Mall; R. Faulder, New Bond-Street; H. D. Symonds, Paternoster-Row; Blacks and Parry, Leadenhall-Street; and J. Archer, Dublin. October 1806. 36 volumes 8°. (*Bibliothèque Nationale :* Ng. 219.)

Coffee.

A Cup of Coffee : or, Coffee in its Colours. *London*, Printed in the year 1663. folio, pièce. (*British Museum :* C. 20 f. *Poetical Broadsides*, p. 262.)

Collection.

A Collection of The Newest and Most Ingenious Poems, Songs, Catches, etc. Against Popery. Relating to the Times. Several of which never before Printed. *London*, Printed in the Year MDCLXXXIX. 4°. (*British Museum :* 1077. f. 40.)

COLLIER (JEREMY).

The Desertion discuss'd In a Letter to a Country Gentleman. [1688?] 8°. (*Bibliothèque Nationale :* Nc. 1449.)

A Short View of the *Immorality*, and *Profaneness* of the English Stage, Together with the Sense of Antiquity upon this Argument, By *Jeremy Collier*, M. A. *London*, Printed for S. Keble at the *Turk's-Head* in *Fleet-street*, R. Sare at *Gray's-Inn-Gate*, and H. Hindmarsh against the *Exchange* in *Cornhil*. 1689. 8° (*British Museum :* 855. d. 23.).

The Third Edition. 1698. (*Bibliothèque de l'auteur*).

The Fourth Edition. 1699. (*British Museum :* 80. c. 21./1.)

A Defence of the Short View of the Profaneness and Immorality of the English Stage, *etc.* Being a Reply to Mr. *Congreve*'s Amendments, *etc.* And to the Vindication of the Author of the Relapse. By *Jeremy Collier*, M. A. *Fortem animum præstant rebus quas turpiter audent.* Juv. Sat. 6. *London* : Printed for S. Keble at the *Turks-head* in *Fleetstreet*, *R. Sare* at *Gray's-Inn-Gate*, and H. Hindmarsh against the *Exchange* in *Cornhill.* 1699. 8°.

(*British Museum :* 641. e. 16./1.)

A Second Defence of the Short View of the Prophaneness and Immorality of the *English Stage*, *etc.* Being *A Reply* to a Book, Entituled, *The Ancient and Modern Stages Surveyed*, etc. By *Jeremy Collier*, M. A. *London :* Printed for *S. Keble* at the *Turk's Head* in *Fleet-street*, *R. Sare* at *Gray's-Inn-Gate* in *Holborn*, and *G. Strahan* against the *Exchange* in *Cornhill.* 1700. 8°.

(*British Museum :* 641. e. 8.)

Mr. *Collier*'s Dissuasive from the *Play-House;* in a Letter to a Person of Quality, Occasion'd By the late Calamity of the Tempest. *London :* Printed for Richard Sare, at *Grays-Inn-Gate* in *Holborn.* 1703. 8°.

(*British Museum :* 162. e. 65.)

Mr. *Collier*'s Dissuasive from the *Play-House;* in A Letter to a Person of Quality, Occasion'd By the late Calamity of the Tempest. To which is added, A Letter written by another Hand; in Answer to some Queries sent by a Person of Quality, Relating to the Irregularities charged upon the *Stage. London* Printed for Richard Sare, at *Grays-Inn-Gate* in *Holborn.* 1704. 8°. (*British Museum :* 641. e. 12./9.)

A Farther Vindication of the Short View of the Profaneness and Immorality of the English Stage, In which the Objections of a late Book, Entituled, *A Defence of Plays*, are consider'd. By *Jeremy Collier*, M. A. *London :* Printed for *R. Sare*, at *Grays'-Inn-Gate* in *Holborn*, and *G. Strahan* at the *Golden Ball* in *Cornhill.* 1708. 8°.

(*British Museum :* 164. i. 59.)

La Critique du Theatre Anglois, Comparé au Theatre d'Athenes, de Rome et de France. *Et* L'Opinion *des Auteurs tant profanes que sacrez, touchant les Spectacles.* De l'Anglois de M. Collier. A Paris, chez Nicolas Simart, Imprimeur et Libraire ordinaire de Monseigneur le Dauphin, ruë S. Jacques, au Dauphin couronné. M.DCC.XV. *Avec Privilege du Roy.* 8°. [D'après la *Biographia Britannica*, cette traduction est du Père de Courbeville.]

(*Bibliothèque nationale :* Y. 6479. A.)

COLLINS (Anthony).

Priestcraft in Perfection : Or, A Detection of the Fraud of Inserting and Continuing this Clause (*The Church hath Power to Decree Rites and Ceremonys, and Authority in Controversys of Faith*) In the Twentieth Article of the Church of *England. To forge an Article of Religion, either in Whole or in Part, and then thrust it upon the Church, is a most heinous Crime, far worse than Forging of a Deed.* Archbishop *Laud*'s Speech in the Starchamber. *Remains*, Vol. 2. pag. 82. Maximè habenda sunt pro suspectis, quæ quomodocunque dependent à Religione. *Baconis Nov. Org. lib.* 2. *Aph.* 29. *London :* Printed for *B. Bragg* in *Pater-noster-Row.* 1710. 8°.

(*British Museum :* 1113. g. 7./1.)

A Discourse of Free-Thinking, Occasion'd by The Rise and Growth o a Sect call'd Free-Thinkers. Mundum tradidit *hominum* disputationi *Deus. Eccl.* 3. 11. Vulg. Unusquisque suo sensu abundet. *Rom.* 14. 5. Ib. Nil tam temerarium, tamque indignum sapientis gravitate atque constantiâ, quam, quod non satis exploratè perceptum sit et cognitum sine ulla dubitatione defendere. *Cic. de Nat. Deor. l.* 1. *'Tis a hard Matter for a* Government *to settle Wit.* Characteristicks, *vol.* 1. *p.* 19. *Fain would they confound* Licentiousness in Morals *with* Liberty in Thought, *and make* the Libertine *resemble his* direct Opposite. Ib. *vol.* 3. *p.* 306. *London*, Printed in the Year M.DCC.XIII. 8°.
(*British Museum :* 1120. i. 2./1.)

CONGREVE (WILLIAM).

The Old Batchelour, A Comedy. As it is Acted at the Theatre Royal, By Their Majesties Servants. Written by Mr. *Congreve.*

Quem tulit ad Scenam ventoso gloria Curru,
Examinat lentus Spectator; sedulus inflat.
Sic leve, sic parvum est, animum quod laudis Avarum
Subruit, aut reficit. Horat. Epist. I, Lib. II.

The second Edition. *London*, Printed for *Peter Buck* at the Sign of the *Temple* near the *Inner Temple-gate* in *Fleet-street*, 1693. 4°. Le *British Museum* ne possède pas la première édition; la pièce a été jouée en 1693.] (*British Museum :* 11 774. g.)

The Double-Dealer. A Comedy. As it is Acted at The Theatre Royal. By Their Majesty's Servants. Written by Mr. *Congreve. Interdum tamen, et vocem Comedia tollit.* Hor. Art. Po. *Huic equidem Consilio palmam do; hic me magnifice effero, qui vim tantam in me et potestatem habeam tantæ astutiæ, vera dicendo ut eos ambos fallam.* Syr. in Terent. Heaut. *London :* Printed and Sold by *H. Hills*, in *Black-Fryars*, near the *Water-side.* [1694?] 8°.
(*British Museum :* 642. b. 25./4.)

A Pindarique Ode, Humbly Offer'd to the King On His Taking Namure. By Mr. *Congreve.*

Præsenti tibi Maturos largimur Honores :
Nil oriturum aliàs, nil ortum tale fatentes. Hor. ad Augustum.

London : Printed for *Jacob Tonson* at the *Judge's-Head* near the *Inner-Temple-Gate* in *Fleetstreet.* MDCXCV. folio.
(*British Museum :* 11 631. h. 2.)

The Mourning Muse of Alexis. A Pastoral. Lamenting the Death of our late Gracious Queen Mary Of ever Blessed Memory. By Mr. Congreve. *Infandum Regina Jubes renovare dolorem!* Virg. *London :* Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judge's Head*, near the *Inner-Temple Gate* in Fleet street. 1695. folio. (*British Museum :* 643. l. 24./8.)

Love for Love. A Comedy. Acted at the Theatre In *Little-Lincoln's-Inn-Fields*, By His Majesty's Servants. Written by Mr. *Congreve.*

Nudus Agris, nudus nummis paternis,
Insanire parat certa ratione modoque. Hor.

London : Printed and Sold by *H. Hills*, in *Black-Fryars*, near the *Water-side.* [1695?] 8°. (*British Museum :* 642. b. 25./3.)

The Mourning Bride. A Tragedy. As it is Acted at the Theatre in *Lincoln's-Inn-Fields*, By His Majesty's Servants. Written by Mr. *Congreve.*

Neque enim lex æquior ulla,
Quam necis artifices arte perire sua. Ovid. de Arte Am.

London : Printed and Sold by *H. Hills*, in *Black-Fryars* near the *Water-side.* [1697?] 8°. (*British Museum :* 642. b. 25./2.)

Amendments of *Mr.* Collier's *False and Imperfect Citations*, etc. From the Old Batchelour, Double Dealer, Love for Love, Mourning Bride. By the Author of those Plays.

Quem recitas meus est o Fidentine Libellus,
Sed male dum recitas incipit esse tuus. Mart.

Graviter, et iniquo animo, maledicta tua paterer, si te scirem Judicio magis, quem (sic) *morbo animi, petulantia ista uti. Sed, quoniam in te neque modum, neque modestiam ullam animadverto, respondebo tibi : uti, si quam maledicendo voluptatem cepisti, eam male-audiendo amittas.* Salust. Decl. *London*, Printed for *J. Tonson* at the *Judge's Head* in *Fleet-street*, near the *Inner-Temple-Gate*. 1698. In-8°. (*British Museum :* 641. e. 6.).

The Way of the World. A Comedy. As it is Acted at the Theatre In *Lincoln's-Inn-Fields*, By His Majesty's Servants. Written by Mr. *Congreve.*

Audire est Operæ pretium, procedere recte
Qui Mœchis non vultis. Hor., Sat. 2. L. 1.
Metuat doti deprensa. Ibid.

London : Printed for *Jacob Tonson* within *Gray's-Inn-Gate* next *Gray's Inn-Lane*. 1700. 4°. (*British Museum :* 841. c. 9./8.)

A Pindarique Ode, Humbly Offer'd to the Queen, On the Victorious Progress of Her Majesty's Arms, under the Conduct of the Duke of Marlborough. To which is prefix'd, A Discourse on the Pindarique Ode. By Mr. *Congreve.*

Operosa parvus
Carmina fingo. Hor., Ode 2. L. 4.
Tuque dum procedis, Io triumphe
Non semel dicemus, Io triumphe
Civitas omnis ; dabimusq ; Divis
Thura benignis. Ibid.

London : Printed for *Jacob Tonson*, within *Grays-Inn* Gate next *Grays-Inn* Lane. 1706. folio. (*British Museum :* 840. m. 1./5.)

Voyez DRYDEN, *Dramatick Works*, MDCCXVII ; la dédicace est de Congreve.

The Works of Mr. *William Congreve*. In three volumes. Consisting of his Plays and Poems. *The Fifth Edition*. London : Printed for Tonson, in the *Strand*. MDCCLII. in-12.

Considerations.

The Occasional Paper : Number IX. Containing some Considerations about the Danger Of going to Plays. In a Letter to a Friend. *London*, Printed for *M. Wotton*, at the *Three Daggers* in *Fleet-street*. 1698. 4°. (*Bibliothèque de l'auteur.*)

Some Considerations about the Danger of going to Plays. In a Letter to a Friend. *London*, Printed for *M. Wotton*, at the *Three Daggers* in *Fleet-street*. And Sold by *J. Nutt* near *Stationers-Hall*. 1704. Price Three Pence. 8°. (*British Museum :* 641. e. 12./6.)

COOKE (Wingrove George). *Voyez* Martyn (B.).

The History of Party; From the rise of the Whig and Tory Factions, in the Reign of Charles II., To the passing of the Reform Bill. By George Wingrove Cooke, Esq., Barrister at Law, Author of " Memoirs of Lord Bolingbroke ", etc. 3 volumes. London : John Macrone, St. James's Square. MDCCCXXXVI. 8°.

(*British Museum* : 2077. b.)

COWLEY (Abraham).

The Works of Mr. Abraham Cowley. Consisting of *Those which were formerly Printed :* And *Those which he Design'd for the Press.* Now Published out of the Author's Original Copies. To this Edition are added Cutter of *Coleman-Street :* And Several Commendatory Copies of Verses on the Author, by Persons of Honour. As Also, A Table to the whole Works, never before Printed. The Eighth Edition. *London,* Printed for *Henry Herringman;* and are to be Sold by *R. Bentley, J. Tonson, F. Saunders,* and *T. Bennet.* MDCXCIII. folio.

(*British Museum :* C. 28. m. 13.).

COXE (William).

Memoirs of the Life and Administration of Sir Robert Walpole, *Earl of Orford.* With original correspondence and authentic papers, never before published. In Three Volumes. By William Coxe, M. A. F. R. S. F. A. S. Rector of Bemerton. *London :* Printed for T. Cadell Jun. and W. Davies, in the Strand. 1798. 4°.

(*Bibliothèque nationale :* Nx. 1094).

CROWNE (John).

Pandion and Amphigenia : or the History of the Coy-Lady of Thessalia Adorned with *Sculptures.* By *J. Crowne. London,* Printed by *I. G. for R. Mills,* at the sign of the *Pestel* and *Mortar* without *Temple-Barr, Anno,* 1665. 8°. (*British Museum* : 126 11. f.)

Juliana, or the Princess of Poland. *A Tragicomedy.* As it is *Acted* at His Royal Highness the Duke of York's Theatre. By *J. Crown,* Gent. *Presto, e bene, di rado riesce bene.* Licensed, *sept.* 8. 1671. *Roger L'Estrange. London,* Printed for *Will. Cademan* at the *Popes-Head* in the lower Walk in the *New-Exchange,* and *Will. Birch* at the lower end of *Cheapside,* 1671. 4°. (*British Museum :* 644. g. 35.)

The History of Charles the Eighth of France, or the Invasion of *Naples* by the *French.* As it is acted at his Highnesses the Duke of *York's* Theater. Written by Mr. *Crowne. Honestum est secundis tertijsvè consistere.* Qu. *London,* Printed by *T. R.* and *N. T.* for *Ambrose Isted,* at the Sign of the *Golden Anchor,* over against St. *Dunstan's* in *Fleet-street.* 1672. 4°. (*British Museum :* 644. g. 36.)

Andromache. A Tragedy. As it is Acted at the Dukes Theatre. *London,* Printed by *T. Ratcliffe,* and *N. Thompson,* for *Richard Bentley,* and Sold by the Book-sellers of *London* and *Westminster.* 1675. 4°.

(*British Museum :* 81. d. 21./4.)

The Countrey Wit. A Comedy : Acted at the Dukes Theatre. Written by Mr. *Crown. London,* Printed by *T. N.* for *James Magnes,* and *Richard Bentley,* at the *Post-Office,* in *Russel-street* in *Covent-Garden.* 1675. 4°. (*British Museum :* 644. g. 38.)

Calisto : or, The Chaste Nimph. The late Masque at Court, As it was

frequently Presented there, By several Persons of Great Quality. With the Prologue, and the Songs betwixt the Acts. *All Written by* J. Crowne. *London*, Printed by *Tho: Newcomb*, for *James Magnes* and *Richard Bentley*, at the *Post-Office* in *Russel-street* in *Covent-Garden*. 1675. 4°. (*British Museum:* 81. d. 21./5.)

The Destruction of Jerusalem by Titus Vespasian. In two Parts. As it was Acted at the Theatre Royal. Written by Mr. *Crowne*. Part the First. *London*, Printed for *R. Bentley*, at the *Post-house* in *Russel-street*, in *Covent-Garden*. 1677. 4°.
(*British Museum:* 644. g. 40.)

The Destruction of Jerusalem by Titus Vespasian. The Second Part. As it is Acted ad the Theatre Royal By Their Majesties Servants. Written by Mr. *Crown*. *London*, Printed for *J. Magnes* and *R. Bentley*, in *Russel-street* in *Covent-Garden*, near the *Piazza's*, Anno. Dom. 1677. 4°.
(*British Museum:* 644. g. 40.)

The Ambitions Statesman, or the Loyal Favourite. As it was Acted at the Theatre *Royal*, by His Majesties Servants. Written by *Mr. Crowne*. *London*, Printed for *William Abington*, at the *Black-spread-Eagle*, at the West-end of St *Paul's*. 1679. 4°.
(*British Museum:* 644. g. 43).

The Misery of Civil-War. A Tragedy, As it is Acted at the Duke's Theatre, By His Royal Highnesses Servants. Written by Mr. *Crown*. *London*, Printed for *R. Bentley*, and *M. Magnes*, in *Russel-Street* in *Covent-Garden*. 1680. 4°. [Bien qu'imprimée en 1680, cette pièce a été jouée en 1681; voyez Genest, I, p. 307].
(*British Museum:* 644. g. 44.)

Henry the Sixth, The First Part. With the Murder of *Humphrey* Duke of Glocester. As it was Acted at the Dukes Theatre. Written by Mr. *Crown*. *London*, Printed for *R. Bentley*, and *M. Magnes*, in *Russel-Street*, in *Covent-Garden*. 1681. 4°. (*British Museum:* 81. d. 22./5.)

Thyestes, a Tragedy. Acted at the Theatre-Royal, By their Majesties Servants. *Written by Mr.* Crown. *London*, Printed for *R. Bently* and *M. Magnes*, in *Russel-street*, in *Covent-Garden* near *the Piazza's*. Anno Domini MDCLXXXI. 4°. (*British Museum:* 644. g. 45.)

City Politiques. A Comedy. *As it is Acted* By His Majesties Servants. Written By Mr. *Crown*. *London*, Printed for R. Bently in *Covent-Garden*, and *Joseph Hindmarsh*, Book-Seller to His Royal Highness. M.DC.LXXXIII. 4°. (*British Museum:* 644. g. 46.)

Sir Courtly Nice: Or It Cannot Be. A Comedy. As it is Acted by His Majesties Servants. *Written by Mr.* Crown. *London*, Printed by *H. H.* Jun. for *R. Bently*, in *Russel-street*, *Covent-Garden*, and *Jos: Hindmarsh*, at the *Golden-Ball* over against the *Royal Exchange* in Cornhill. MDCLXXXV. 4°. (*British Museum:* 644. g. 47.)

The English Frier: or, The Town Sparks. A Comedy, As it is Acted by Their Majesty's Servants. By Mr. *Crowne*. London: Printed for *James Knapton*, at the Crown in St. *Paul's* Church-yard. 1690. 4°.
(*British Museum:* 644. g. 50.)

The Married Beau: or, the Curious Impertinent, A Comedy: Acted at the Theatre-Royal, By their Majesties Servants. Written by Mr. *Crowne*

London : Printed for *Richard Bentley*, at the Post-House in *Russel-Street* in *Covent-Garden*. 1694. 4°.
(*British Museum* : 644. g. 51.)

Caligula, a Tragedy, as it is acted at the *Theatre Royal*, By His Majesty's Servants. Written by Mr. *Crowne*. *London* : Printed by *J. Orme*, for *R. Wellington*, at the *Lute* in S[t] *Paul's* Church-Yard, and sold by *Percivil Gilborne*, at the *Harrow*, at the Corner of *Chancery-Lane*, and *Bernard Lintott*, at the *Cross-Keys* in S[t] *Martins-Lane*, near *Long-Acre*. 1698. 4°. (*British Museum* : 644. g. 53.)

The Dramatic Works of John Crowne. With Prefatory Memoir and Notes. Edinburgh : William Paterson, London : H. Sotheran and Co. MDCCCLXXIII. 4 volumes 8°. (*British Museum* : 11 771. d.)

CUCHEVAL CLARIGNY.

Histoire de la Presse en Angleterre et aux États-Unis par M. Cucheval Clarigny, ancien rédacteur en chef du Constitutionnel. Paris, Amyot, éditeur des œuvres de Napoléon III et de la Semaine politique. 8, rue de la Paix. 1857. in-12.

CUNNINGHAM (PETER)

The Story of Nell Gwyn : and the Sayings of Charles the Second. Related and collected by Peter Cunningham, F. S. A. London : Bradbury and Evans, 11. Bouverie street, 1852. 8°.
(*British Museum* : 10825. c.)

D'AVENANT (SIR WILLIAM).

Gondibert : An Heroick Poem, Written by S[r] *William D'Avenant*. *London*, Printed by *Tho. Newcomb*, for *John Holden*, and are to be sold at his Shop at the sign of the Anchor in the New-Exchange. 1651. 4°.
(*British Museum* : E. 782.)

The Siege of Rhodes Made a Representation by the Art of Prospective in Scenes, And the Story sung in *Recitative* Musick. At the back part of *Rutland*-House in the upper end of *Aldergate*-Street *London*. *London*, Printed by *J. M.* for *Henry Herringman*, and are to be sold at his Shop, at the Sign of the *Anchor*, on the Lower-Walk in the *New-Exchange*, 1656. 4°. (*British Museum* : 644. d. 68.)

The Cruelty of the Spaniards in Peru. Exprest by Instrumentall and Vocall Musick, and by Art of Perspective in Scenes, etc. Represented daily at the *Cockpit* in *Drury-Lane*, At Three after noone punctually. *London*, Printed for *Henry Herringman*, and are to be sold at his Shop at the *Anchor* in the Lower walk in the *New-Exchange*. 1658. 4°.
(*British Museum* : 161. e. 3.)

Law against Lovers. [Cette pièce, jouée en 1662, ne se trouve pas en édition séparée, mais elle est dans le volume suivant :] The Works of S[r] William D'Avenant K[t] Consisting of *Those which were formerly Printed*, And *Those which he design'd for the Press* : Now Published Out of the Authors Originall Copies. *London* : Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1673. folio.
(*British Museum* : 644. l. 18.)

Macbeth, a Tragedy. With all the Alterations, Amendments, Additions, and New Songs. *As it's now Acted as the* Dukes Theatre. *London*, Print-

ed for P. Chetwin, and are to be Sold by most Booksellers, 1674. 4°.
(*British Museum*: 644. i. 45.)

The Tempest. *Voyez* DRYDEN.

DAVIES (THOMAS) *Voyez* DOWNES.

DEFOE (DANIEL)

The Poor Man's Plea, In Relation to all the *Proclamations, Declarations, Acts of Parliament*, etc... Which Have been, or shall be made, or publish'd, for a Reformation of Manners, and suppressing Immorality in the Nation. London: Printed in the Year MDCXCVIII. 4°.
(*British Museum*: 1103. f. 19.)

The True-Born *Englishman* a Satyr. *Statuimus Pacem et Securitatem, et Concordiam, Judicium et Justitiam, inter* Anglos *et* Normannos, Francos *et* Britones, Walliæ *et* Cornubiæ, Pictos *et* Scotos, Albaniæ, *similiter inter Francos et Insulanos, Provincias, et Patrias, quæ pertinent ad Coronam nostram, et inter omnes nobis Subjectos, firmiter et inviolabiliter observari.* Charta Regis Willielmi Conquisitoris de Pace Publica; Cap. 1. Printed in the Year MDCC. 4°.
(*British Museum*: 11631. e.)

The Shortest-Way With the Dissenters: or Proposals for the Etablishment of the Church. *London*: Printed in the Year MDCCII. 4°.
(*British Museum*: 110. f. 27.)

The Shortest-Way With the Dissenters: Or Proposals for the Establishment of the Church. With its Author's Brief Explications *Consider'd*; His Name *Expos'd*, His Practices *Detected*, and his Hellish Designs set in a true Light, that the Party which stickles for Him, may rightly know Him, and that Which is against Him continue to Triumph over Him. The Second Edition, Corrected and Amended. To which is Added A *Post-Script*; By Way of Answer to some *Malicious and False Aspersions*, etc.

Crimine ab Uno
Disce Omnes.
Nec Defensoribus istis
Tempus eget. Virg., Æn.

London: Printed in the Year 1703. 4°.
(*British Museum*: 110. f. 29.)

A Hymn To The Pillory. *London*: Printed in the Year MDCCIII. 4°.
(*British Museum*: 164. m. 31.)

A Weekly Review of the Affairs of *France*: Purg'd from the Errors and Partiality of *News-Writers* and *Petty-Statesmen*, of All Sides. Numb. 1. Saturday, Feb. 19 1704. 4°. (*British Museum*: J. R. 151.)

DENNIS (JOHN).

A Plot, and no Plot. A Comedy, As is is Acted at the Theatre-Royal, in *Drury-Lane*. Written by Mr. *Dennis*.

Militiæ quamvis piger et malus, utilis urbi,
Si das hoc, parvis quoque rebus magna Juvari. Horace, Epist.

London, Printed for *R. Parker*, at the Sign of the *Unicorn* under the *Royal Exchange* in *Cornhil*: *P. Buck*, at the Sign of the *Temple*, near the *Inner Temple Gate*, *Fleet street*: and *R. Wellington*, at the *Lute* in St. *Paul's* Church Yard. [1697]. 4°.
(*British Museum*: 643. i. 19./3.)

The Usefulness of the Stage, *To the Happiness of Mankind. To Government*, and *To Religion*. Occasioned by a late Book, written by *Jeremy Collier*, M. A. By Mr. *Dennis. London*, Printed for *Rich. Parker* at the *Unicorn* under the Piazza of the *Royal Exchange*. 1698. 8°.
(*British Museum:* 641. e. 4.)

Britannia Triumphans: Or the Empire Sav'd, and *Europe* Deliver'd. By the Success of her Majesty's Forces under the Wise and Heroick Conduct of his Grace the Duke of Marlborough. A Poem, By Mr. *Dennis. Ab Jove Principium Musæ.* Virg. *London*: Printed for *J. Nutt* near *Stationers-Hall*. 1704. 8°. (*British Museum:* 161. l. 33.)

The Battle of Ramillia: or, the Power of Union. A Poem. In Five Books By Mr. *Dennis. London*, Printed for *Ben. Bragg* at the *Raven* in *Pater-Noster-Row*, 1706. 8°. (*British Museum:* 11632. df. 2.)

A Poem Upon the Death of Her late Sacred Majesty Queen *Anne*, And the Most Happy and most Auspicious Accession Of his Sacred Majesty King George. To the Imperial Crowns of *Great Britain*, *France* and *Ireland*. With an Exhortation to all True *Britons* to Unity. *Rege incolumi mens omnibus una est.* Virg. Georg. I. 4. *London*: Printed by H. Meere, and Sold by J. Baker at the Black Boy in Pater-Noster-Row. 1714. (Price Six Pence.) 8°. (*British Museum:* 992. h. 3./9.)

The Select Works of Mr. *John Dennis*. In Two Volumes.
Neque, Te ut miretur Turba, labores;
Contentus paucis Lectoribus. Hor.
London, Printed by John Darby in *Bartholomew-Close*. MDCCXVIII. 8°.
(*British Museum:* 78. i. 27.)

Original Letters, Familiar, Moral, *and* Critical. By Mr. *Dennis*. In Two Volumes. *London*: Printed for W. Mears, at the Lamb without Temple-Bar. MDCCXXI. 8°. (*British Museum:* 1087. h. 24 *.)

The Stage defended from Scripture, Reason, Experience, and the Common Sense of Mankind, for Two Thousand Years. Occasion'd by Mr. *Law*'s late Pamphlet against Stage-Entertainments. In a Letter to****** By Mr. *Dennis*. London: Printed for N. Blandford, at the *London-Gazette*, *Charing-Cross;* and sold by J. Peele, at *Locke's-Head* in *Pater-Noster-Row*. MDCCXXVI. (Price one Shilling). 4°.
(*British Museum:* 641. e. 13./6.)

DIGBY (George, 2d Earl of Bristol).

Elvira: or The Worst not always true. A Comedy. Written by a Person of Quality. Licens'd *May* 15. 1667. *Roger L'Estrange. London*, Printed by *E. Cotes* for *Henry Brome* in Little-Brittain. 1667. 4°.
(*British Museum:* 643. d. 70.)

DILKE (Charles Wentworth).

The Papers of a Critic. Selected from the writings of the late Charles Wentworth Dilke. With a biographical sketch by his Grandson, Sir Charles Wentworth Dilke, Bart., M. P., author of "Greater Britain" and of "The Fall of Prince Florestan of Monaco". In two volumes. London: John Murray, Albemarle Street. 1875. 8°.

DILLON (Wentworth) Earl of Roscommon..

Miscellaneous Works By The Right Honourable The *Earl of* Roscommon. *London:* Printed in the Year MDCCIX. 8°.
(*British Museum:* 1081. m. 3./2.)

The Works of the right honourable Wentworth Dillon, Earl of Roscommon. Glasgow : Printed by Robert and Andrew Foulis. MDCCLIII. 12°
(*British Museum* : 11 626. aaa.)

DISRAELI (Isaac).

Curiosities of Literature. By Isaac Disraeli. A New Edition, Edited, with Memoir and Notes, By his Son The Right Hon. B. Disraeli, Chancellor of Her Majesty's Exchequer. In Three Volumes. London : G. Routledge and Co., Farringdon Street. New York : 18, Beekman Street. 1858. 8°.

Amenities of Literature, Consisting of Sketches and Characters of English Literature. By Isaac Disraeli. A New Edition, Edited by his Son, The Right Hon. B. Disraeli, Chancellor of Her Majesty's Exchequer. In Two Volumes. London : Routledge, Warnes, and Routledge, Farringdon Street. New York : 18, Beekman Street. 1859. 8°.

The Calamities and Quarrels of Authors : With some inquiries respecting their moral and literary Characters, and Memoirs for our Literary History. By Isaac Disraeli. A New Edition, Edited by his Son The Right Hon. B. Disraeli, Chancellor of Her Majesty's Exchequer. London : Routledge, Warnes, and Routledge,... 1859. 8°.

DOGGET (Thomas).

The Country-Wake : A Comedy. As it is Acted at the New Theatre in *Little Lincoln's-Inn-Fields* by His Majesty's Servants. *Written by Mr.* Tho. Dogget, *Comedian. London,* Printed for *Sam. Briscoe* at the Corner of *Charles-street*, in *Russel-street*, *Covent-Garden;* Sold by *R. Wellington*, at the *Lute* in St. *Paul's* Church-yard; *R. Parker* at the *Royal-Exchange*. 1696. *Price,* One Shilling, Six Pence. 4°.
(*British Museum* : 644. g. 59.)

DORAN (Dr.).

" Their Majesties' Servants ". Annals of the English Stage, from Thomas Betterton to Edmund Kean. Actors — Authors — Audiences. By Dr. Doran, F. S. A., Author of " Table Traits ", " History of Court Fools ", " Queens of England of the House of Hanover ", etc. Second Edition. (Revised, corrected, and enlarged). London : Wm. H. Allen and Co., 13. Waterloo Place, S. W. 1865. 8°.

London in the Jacobites Times By Dr Doran, F. S. A... In Two Volumes. London, Richard Bentley and Son, New Burlington Street, Publishers in Ordinary to Her Majesty the Queen. 1877. 8°.

DORSET (Charles Sackville, Earl of). *Voyez* Wilmot (John).

DOWNES (John).

Roscius Anglicanus, Or An Historical Review of the Stage : After it had been Suppress'd by means of the late Unhappy Civil War, begun in 1641, till the Time of King *Charles* the IIs. Restoration *in May* 1660. Giving an Account of its Rise again; of the Time and Places the Governours of both the Companies first Erected their Theatres. The Names of the Principal Actors and Actresses, who Perform'd in the Chiefest Plays in each House. With the Names of the most taking Plays; and Modern Poets. For the space of 46 Years, and during the Reign of Three Kings, and part of our present Sovereign Lady Queen *Anne*, from 1660, to 1706. *Non Audita narro, sed Comperta. London,* Printed and sold by *H. Playford*, at his House in *Arundel-*

street, near the Water side, 1708 [date effacée à la main et remplacée par 1712]. 8°. (*British Museum* : 641. f. 15./1.

Roscius Anglicanus, or, An Historical Review of the Stage... With Additions, By the late Mr. Thomas Davies, Author of *The Life of Garrick*, and *Dramatic Miscellanies*. London, Printed for the Editor, and Sold at No. 62. *Great Wild-Street*, near *Lincoln's*-Inn-Fields, by Mess. Egerton, *Whitehall;* Mess. Cox and Phillipson, *James-Street, Covent-Garden;* R. Ryan, No. 351, Oxford-Street; H. D. Symonds, No. 20. *Pater-Noster-Row;* and W. Richardson, under the *Royal-Exchange*. 1789. 8°. [Édité par F. G. Waldron].
(*British Museum* : 641. h. 11.)

DRAKE (J.).

The Antient and Modern Stages survey'd. Or, Mr *Collier's* View of the Immorality and Profaness of the *English* Stage Set in a True Light. Wherein some of Mr *Collier's* Mistakes are rectified, and the comparative Morality of the *English* Stage is asserted upon the Parallel.

Rode Caper *vitem, tamen hinc cum stabis ad Aram*
In tua quod fundi Cornua *possit, erit.* Ov.

London : Printed for *Abel Roper*, at the *Black Boy* over against St. *Dunstans* Church in *Fleetstreet*. 1699. 8°.
(*British Museum* : 855. d. 24.)

DRAKE (Nathan).

Essays, Biographical, Critical, and Historical, Illustrative of the Tatler, Spectator, and Guardian. *By Nathan Drake, M. D.* Author of Literary Hours, etc. Αγαθους αγαθοις αντεξετάζειν. Dionysius Halicarnasseus. In three Volumes. — The second Edition. *London :* Published by Suttaby, Evance, and Fox, Stationers'-Court, Ludgate-Street; and Sharpe and Hailes, Piccadilly. 1814. In-12.

Essays, Biographical, Critical, and Historical, Illustrative of the Rambler, Adventurer, Idler, and of the Various Periodical Papers which, *In Imitation of the Writings of Steele and Addison,* have been published between the Close of the eighth volume of the Spectator, and the commencement of the year 1809. *By Nathan Drake M. D.* Author of Literary Hours, and of Essays on the Tatler, Spectator, and Guardian. Evolvendi penitus auctores qui de virtute præcipiunt, ut — vita cum scientia divinarum rerum sit humanarumque conjuncta. Quintilianus. In two Volumes. Printed by J. Seeley, Buckingham, for W. Suttaby, Stationers Court, London. 1809. In-12.

The Gleaner : A series of Periodical Essays; Selected and arranged From scarce or neglected volumes, with an introduction, and notes, By Nathan Drake, M.D. Author of "Literary Hours", And of "Essays on Periodical Literature."

Apis Matinæ
More modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum. Hor.

In four volumes. London: Printed for Suttaby, Evance, and Co. Stationers' Court; And Robert Baldwin, Pater-Noster Row; Also for William Blackwood, Edinburgh, and Michael Keene, Dublin 1811. 8°.

DRYDEN (John).

Astræa Redux. A Poem on the happy Restoration and Return of His

Sacred Majesty Charles the Second. By *John Driden*. *Jam Redit et Virgo, Redeunt Saturnia Regna*. Virgil. *London* Printed by *J. M.* for *Henry Herringman*, and are to be sold at his shop, at the Blew-*Anchor*, in the Lower Walk of the New-Exchange. 1660. folio.
(*British Museum :* E. 1080./6.)

The Wild Gallant : A Comedy. As it was acted at the Theater-Royal, By His Majesties Servants. Written *By* John Dryden, *Esq*; In the Savoy. Printed by *Tho. Newcomb*, for *H. Herringman*, at the *Blew-Anchor*, in the Lower-Walk of the *New-Exchange*. 1669. 4°. [Joué en 1662.] (*Bibliothèque nationale :* Y. 6469.)

The Rival Ladies. A Tragi-Comedy. As it was Acted at the *Theatre Royal*. Nos hæc Novimus esse nihil. Written by *John Driden* Esquire. *London*, Printed for *H. Herringman*, and are to be sold at his shop in the Lower walk in the *New Exchange*. 1669. 4°. [Joué en 1664.]
(*British Museum :* 11744. g.)

The Indian Queen 1664. *Voyez* HOWARD (Sir Robert).

The Indian Emperour, or, the Conquest of Mexico By the Spaniards. Being the Sequel of the *Indian Queen*. By John Dryden, Esq;

Dum relego scripsisse pudet, quia plurima cerno
Me quoque, qui feci, judice, digna lini. Ovid.

London; Printed for *H. Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*, 1667. 4°. [Joué en 1665.]
(*British Museum :* 644. g. 62.)

Deuxième édition, *London*, 1668. 4°. (*British Museum :* 11774. f.)

Annus Mirabilis : the year of Wonder, 1666 : an Historical Poem : Containing The Progress and various Successes of our Naval War with *Holland*, under the Conduct of His Highness Prince Rupert and His Grace the Duke of Albemarl. And describing The Fire of London. By John Dryden, Esq; *Multum interest res poscat, an homines latius imperare velint*. Trajan. Imperator. ad Plin. *Urbs antiqua ruit, multos dominata per annos*. Virg. *London*, Printed for *Henry Herringman*, at the *Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1667. 8°.
(*British Museum :* 1077. d. 60.)

Secret-Love, or the Maiden-Queen. As it is Acted By His Majesties Servants at the *Theater-Royal*. Written by John Dryden, Esq;

Vitiis nemo sine nascitur; optimus ille
Qui minimis urgetur. Horace.

London, Printed for *Henry Herringman*, at the Sign of the *Anchor* on the lower walk of the *New-Exchange*. 1668. 4°. [Joué en 1667.]
(*British Museum :* 644. h. 1.)

Sr Martin Mar-all, or the Feign'd Innocence : A Comedy. As it was Acted at His Highnesse the Duke of *York's* Theatre. *London*, Printed for *Henry Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1668. 4°. [Joué en 1667.]
(*British Museum :* 11773. f.)

Sr Martin Marr-all : Or, the Feign'd Innocence. A Comedy. As it is Acted By Their Majesties Servants. By Mr *Dryden*. *London*, Printed for *Henry Herringman*, and are to be sold by *Francis Saunders*, at the *Blue Anchor* in the Lower Walk of the *New-Exchange*, 1691. 4°. [Dès cette date 1691, la pièce s'imprime avec le nom de Dryden seul, de son vivant] . (*Bibliothèque nationale :* Y. 6469. 4.)

An Evening's Love. Or the Mock-Astrologer. Acted at the Theatre-Royal by His Majesties Servants. Written By *John Dryden* Servant to His Majesty. *Mallem Convivis quàm placuisse Cocis.* Mart. In the *Savoy*, Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, and are to be sold at the *Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1671. 4°. [Jouée en 1668.]. (*Bibliothèque nationale :* Y. 6469.)

Of Dramatick Poesie, An Essay. By *John Dryden* Esq ;

Fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi. Horat., de Arte Poet.

London, Printed for *Henry Herringman*, at the Sign of the *Anchor*, on the Lower-Walk of the New *Exchange*. 1668. 4°. (*Bibliothèque nationale :* Y. 6469.).

Tyrannick-Love : or, the Royal Martyr. A Tragedy. As it is Acted by his Majesties Servants, at the *Theatre Royal*. By *John Dryden*, Servant to his *Majesty*.

Non jam prima peto — neq; vincere certo ;
Extremum rediisse pudet. Virg.

London, Printed for *H. Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1670. 4°. (*British Museum :* 841. c. 12./1.)

The Assignation : Or, Love in a Nunnery. As it is Acted, at the *Theatre-Royal*. Written by *John Dryden* Servant to His Majesty. *Successum dea dira negat.* Virg. *London :* Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, and are to be sold at the *Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1673. [La pièce a été jouée en 1672]. 4°. (*Bibliothèque nationale :* Y. 6469. 3.)

Marriage A-la-Mode. A Comedy. As it is Acted at the Theatre-Royal. Written by *John Dryden*, Servant to His Majesty.

Quicquid sum ego, quamvis
Infra Lucilli censum ingeniumque, tamen me
Cum magnis vixisse, invita fatebitur usque
Invidia, et fragili quærens illidere dentem
Offendet solido. Horat., Serm.

London, Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, and are to be sold at the *Anchor* in the Lower Walk of the *New-Exchange*. 1673. 4°. (*Bibliothèque nationale :* Y. 6469. 2.)

The Conquest of Granada by the Spaniards : In Two Parts. Acted at the *Theater-Royall*. Written by *John Dryden* Servant to His Majesty.

Major rerum mihi nascitur Ordo ;
Majus Opus moveo. Virg. Æneid : 7.

In the *Savoy*. Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, and are to be sold at the *Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1672. 4°. (*British Museum :* 11 774. g.)

Almanzor and *Almahide*. Or the Conquest of Granada. The Second Part. As it is Acted at the *Theater-Royal*. Written by *John Dryden* Servant to his Majesty. — *stimulos dedit æmula virtus*. Lucan. In the *Savoy*, Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, and are to be sold at the *Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1673. 4°. (*British Museum :* 644. g. 64.)

Amboyna : A Tragedy. As it is Acted at the *Theatre-Royal*. Written by *John Dryden* Servant to His Majesty. *Manet altâ mente repostum*. *Lon-*

don, Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, and are to be sold at the *Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1673. 4°.
(*Bibliothèque nationale:* Y. 6469. 2).

The Tempest, or the Enchanted Island. A Comedy: As it is now Acted At His Highness the Duke of York's Theatre. *London*, Printed by *J. Macock*, for *Henry Herringman* at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. M.DC.LXXVI. 4°. [En collaboration avec D'Avenant.] (*British Museum :* 11762. e.)

Aureng-Zebe: A Tragedy. Acted at the Royal Theatre. Written by John Dryden, Servant to his Majesty.

Sed, cum fregit subsellia versu,
Esurit, intactam Paridi *nisi vendat Agaven.* Juv.

Licensed, *Roger L'Estrange*. *London*, Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, at the *Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1676. 4°. (*Bibliothèque nationale :* Y. 6469. 3.)

The State of Innocence, and Fall of Man: an Opera. Written in Heroique Verse, And Dedicated to Her *Royal Highness*, the Dutchess. By *John Dryden*, Servant to His Majesty.

Utinam modo dicere possem
Carmina digna Deâ : certè est Dea Carmine digna. Ovid., Metam.

London: Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, at the Anchor in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1677. 4°.
(*Bibliothèque nationale:* Y. 6469. 3.)

All for Love: Or, the World well Lost. A Tragedy, As it is Acted at the *Theatre Royal*; And Written in Imitation of *Shakespeare*'s Stile. By *John Dryden*, Servant to His Majesty. *Facile est verbum aliquod ardens (ut ita dicam) notare: idque restinctis animorum incendiis irridere.* Cicero. *In the Savoy:* Printed by *Tho. Newcomb*, for *Henry Herringman*, at the Blew Anchor in the Lower Walk of the *New-Exchange*. 1678. 4°. (*Bibliothèque nationale:* Y. 6469. 3.)

Œdipus: A Tragedy. As it is Acted at His Royal Highness The Duke's Theatre. The Authors Mr. *Dryden*, and Mr. *Lee*.

Hi proprium decus et partum indignantur honorem
Ni teneant. Virgil.
Vos exemplaria Græca,
Nocturna versate manu, versate diurna. Horat.

Licensed, *Jan.* 3. 1678/9. *Roger L'Estrange*. *London*, Printed for *R. Bentley* and *M. Magnes* in *Russel-street* in *Covent-Garden*. 1679. 4°.
(*Bibliothèque nationale:* Y. 6469. 4.)

Troilus and Cressida, Or, *Truth Found too Late*. A Tragedy As it is Acted at the Dukes Theatre. To Which is Prefix'd, A Preface Containing the Grounds of Criticism in Tragedy. Written By *John Dryden* Servant to his Majesty.

Rectius, Iliacum carmen deducis in actus,
Quam si proferres ignota indictaque primus. Hor.

London, Printed for *Abel Swall*, at the Unicorn at the West-end of S. *Pauls*, and *Jacob Tonson* at the *Judges-Head* in *Chancery-lane* near *Fleet-street*, 1679. (*Bibliothèque nationale*: Y. 6469. 4.)

The Kind Keeper; Or, Mr Limberham : A Comedy: As it was Acted at the Duke's Theatre by His Royal Highnesses Servants. Written by *John*

Dryden, Servant to his Majesty. Κἤν με φάγῃς ἐπὶ ῥίζαν, ὅμως ἔτι καρποφορήσω. Ἀντολογία Δευτέρα.

Hic nuptarum insanit amoribus; hic meretricum :
Omnes hi metuunt versus; odere Poetas. Horat.

London: Printed for *R. Bentley*, and *M. Magnes*, in *Russel-Street* in *Covent-Garden*, 1680. 4°. (*Bibliothèque nationale:* Y. 6469. 4.)

The Spanish Fryar, Or, The Double Discovery. Acted at the Duke's Theatre.

Ut melius possis fallere, sume togam. Ma.
Alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit. Vir.

Written by *John Dryden*, Servant to His Majesty. *London*, Printed for *Richard Tonson* and *Jacob Tonson*, at *Grays-inn-gate*, in *Grays-inn-lane*, and at the *Judge's-Head*, in *Chancery-lane*. 1681. 4°.
(*Bibliothèque nationale:* Y. 6469. 4.)

Absalom and Achitophel. A Poem.

..... Si Propiùs stes
Te Capiet Magis....,

London, Printed for *J. T.* and are to be Sold by *W. Davies* in *Amen-Corner*, 1681. folio. (*British Museum:* 643. l. 24./2.)

(The 2d. Edition...........	1681. 4°.	(*British Museum:*	11630.	e.)
(The Third Edition........	1682. 4°.	(—	11626.	f.)
(The Fourth Edition........	1682. 4°.	(—	11626.	e.)
(The Seventh Edition......	1692. 4°.	(—	11623.	e.9)

The Medall. A Satyre againt Sedition By the Authour of *Absalom* and *Achitophel.*

Per Graiûm populos, mediæque per Elidis *Urbem*
Ibat ovans; Divûmque sibi poscebat honores.

London, Printed for *Jacob Tonson* at the *Judge's Head* in *Chancery-Lane* near *Fleet-street*. 1682. 4°. (*British Museum:* 11626. f.)

The Third Edition. 1692. (*British Museum:* 11623. e. 9.)

The second Part of Absalom and Achitophel. A Poem.

Si quis tamen Hæc quoque, Si Quis
Captus Amore Leget.

London: Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judges Head* in *Chancery Lane*, near *Fleet-Street*. 1682. folio. [Avec la collaboration de Nahum Tate]. (*British Museum:* 11630. h. 2.)

Three Poems Upon the Death of the Late Usurper Oliver Cromwel. Written by Mr. *Jo. Drydon* (sic). Mr. *Sprat, of* Oxford. Mr. *Edm. Waller. London*: Printed by *William Wilson*, in the Year 1659. And Reprinted for *R. Baldwin* 1682. 4°. (*British Museum:* 11623. e. 12./3).

Religio Laici or a Laymans Faith. A Poem. Written by Mr. *Dryden*: *Ornari res ipsa negat; contenta doceri. London*, Printed for *Jacob Tonson* at the *Judge's Head* in *Chancery-lane*, near *Fleet-street*. 1682. 4°
(*British Museum:* 1077. h. 70).

Mac Flecknoe, or a Satyr upon the true-blew-protestant poet T. S. London. Printed for D. Green. 1682. 4°.
(*Bodleian Library:* Pamph. 158.)

Prologue To His *Royal Highness*, Upon His first appearance at the *Duke's Theatre*, since his Return from *Scotland*. *Written by Mr. Dryden. Spoken by Mr.* Smith. *London*, Printed for *J. Tonson*. [21 avril 1682.] folio. (*British Museum:* 644. l. 20./6).

The Duke of Guise. A Tragedy. Acted By Their Majesties Servants. Writted By Mr. *Dryden*, and Mr. *Lee*. Οὕτως δὲ φιλότιμοι φύσεις ἐν ταῖς πολιτείαις τὸ ἄγαν μὴ φυλαξάμεναι τοῦ ἄγαθοῦ μεῖζον τό χαχὸν ἔχουσι. Plutarch. in Agesilao. *London*, Printed by *T. N.* for *R. Bentley* in *Russel-street*, near the *Piazza* in *Covent-Garden*, and *J. Tonson* at the *Judge's Head* in *Chancery-lane*. M.DC.LXXXIII. 4°.

(*British Museum* : 644. g. 83.)

The Vindication: or the Parallel of the *French* Holy-League, and the English League and Covenant, Turn'd into a Seditious Libell against the King and his Royal Highness, By *Thomas Hunt* and the Authors of the *Reflections* upon the Pretended Parallel in the Play Called The Duke of *Guise*. Written by Mr. *Dryden*.

Turno tempus erit magno cùm optaverit emptum
Intactum Pallanta : et cum spolia ista, diemq;
Oderit.

London, Printed for *Jacob Tonson* at the *Judges Head* in *Chancery-Lane* near *Fleet-street*. MDCLXXXIII. 4°.

(*British Museum*: 643. h. 18. /2.)

Plutarchs Lives Translated *from the Greek* by Several Hands. To which is prefixt the *Life* of *Plutarch*. *London*, Printed for *Jacob Tonson*, at the Sign of the *Judges-Head* in *Chancery-Lane* near *Fleet-street*, 1683-1686. 5 vols. 8°. [En tête du 1er vol. se trouve : The Life of Plutarch, *written by Mr Dryden*.]

(*British Museum* : 609. b. 1. 2. 3. 4. 5.)

The History of the League. Written in *French* by Monsieur *Maimbourg*. Translated into *English*, according to His Majesty's Command, By Mr. *Dryden*.

Neque enim libertas gratior ulla est
Quam sub Rege Pio.

London, Printed by *M. Flesher*, for *Jacob Tonson*, at the *Judge's-Head* in *Chancery-lane* near *Fleetstreet*. 1684. 8°.

(*British Museum* : 596. c. 14.)

Of Dramatick Poesie, An Essay. By John Dryden, Servant to His Majesty.

Fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi. Horat. De, Arte Poet.

London, Printed for *Henry Herringman*, at the Sign of the *Anchor* on the Lower-Walk of the *New-Exchange*. 1684. 4°.

(*British Museum* : 641. g. 2./2.)

Miscellany Poems. Containing a New Translation of *Virgills* Eclogues, *Ovid's* Love Elegies, Odes of *Horace*, And Other Authors; With Several Original Poems. By the most Eminent Hands.

Et Vos, O Lauri, carpam, et Te, proxima Myrte :
Sic posita quoniam suaveis miscetis odores. Virg. *Ecl.*, 2.

London, Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judges-head* in *Chancery-Lane* near Fleet-street, 1684. 8°.

(*Bibliothèque nationale:* Y. 6497. B.).

Albion and Albanius : an Opera Perform'd at the Queens Theatre in *Dorset* Garden. *Written by Mr.* Dryden. *Discite justitiam moniti, et non temnere Divos*, Virg. *London*, Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judge's Head* in *Chancery-lane*, near *Fleet-street*. 1685. folio.

(*British Museum* : 11 626. g. 5.)

Threnodia Augustalis : a Funeral-Pindarique Poem Sacred to the Happy Memory of King Charles II. By *John Dryden* Servant to His late Majesty and to the Present King.

Fortunati Ambo, si quid mea Carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo!

London : Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judge's Head* in *Chancery-lane*, near *Fleet-street*. 1685. 4°. (*British Museum :* 1067. h. 69.)

Sylvæ : Or, The Second Part of Poetical Miscellanies.

Non deficit alter
Aureus ; et simili frondescit virga metallo. Virg.

London, Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judges-Head* in *Chancery-lane* near *Fleet-street*. 1685. 8°.
(*Bibliothèque nationale :* Y. 6497. B.)

A Defence of the Papers Written by the Late King of Blessed Memory. and Duchess of York, against The Answer made to Them. By Command. *London :* Printed by *H. Hills*, Printer to the King's Most Excellent Majesty for His Houshold and Chappel. 1686. 4°.
(*British Museum :* 13. N. N. c./1868.)

The Hind and the Panther. a Poem. In Three Parts.

Antiquam exquirite matrem }
Et vera, incessu, patuit Dea. } Virg.

Holy-Rood-House. Re-printed by *James Watson*, Printer to His most Excellent Majesties Royal Family and House-hold. MDCLXXXVII. 4°.
(*British Museum :* 11 626. b. b. b. 10.)

The Second Edition. *London :* Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judges Head*, in *Chancery*-Lane near Fleet-street [même date].
(*British Museum* : 11 631. e. 29.)

The Third Edition [même date]. (*British Museum :* 11 626. f. 5.)

Britannia Rediviva : A Poem on the Birth of the Prince. Written by Mr. *Dryden*.

Dii Patrii Indigetes et Romule, Vestaque Mater
Quæ Tuscum Tiberim, et Romana Palatia servas
Hunc saltem everso Puerum *succurrere sæclo*
Ne prohibete : satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ Luimus Perjuria *Trojæ*. Virg. Georg. I.

London. Printed for *J. Tonson* at the *Judges-Head* in *Chancery-Lane* near *Fleet-Street*. 1688. folio. (*British Museum* : 669. d. 1./5.)

Amphitryon ; or, The Two Sosia's. A Comedy. As it is Acted at the Theatre Royal.

Egregiam verò laudem, et spolia ampla refertis ;
Una, dolo, Divûm, si Fæmina victa duorum est. Virg.

Written by Mr. *Dryden*. To which is added, The Musick of the Songs Compos'd by Mr. *Henry Purcel*. *London*, Printed for *J. Tonson*, at the *Judges Head* in *Chancery-lane* near *Fleet-street ;* and *M. Tonson* at *Grays-Inn-Gate* in *Gray's-Inn-Lane*. 1691. 4°. [Joué en 1690.]
(*British Museum :* T. 1945./9.

Don Sebastian, King of Portugal : A Tragedy Acted at the Theatre Royal. Written by Mr. *Dryden*.

Nec tarda Senectus
Debilitat vires animi, mutatque vigorem. Virgil.

London : Printed for *Jo. Hindmarsh*, at the *Golden Ball* in *Cornhil*. MDCXC. 4°. (*British Museum :* 644. g. 71.)

Cleomenes, the Spartan Heroe. A Tragedy, As it is Acted at the Theatre Royal. *Written by* Mr. Dryden. To which is prefixt The Life of *Cleomenes. His Armis, illâ quoque tutus in aulâ.* Juv. Sat. IV. *London*, Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judge's-Head*, in *Chancery-Lane* near *Fleet-Street*. 1692. 4°. (*British Museum* : 11 774. f.)

The Satires of Decimus Junius Juvenalis. Translated into English Verse. By Mr. *Dryden* And Several other Eminent Hands. Together with the Satires of Aulus Persius Flaccus. Made English by Mr. *Dryden*. With Explanatory Notes at the end of each Satire. To which is Prefix'd a Discourse concerning the Original and Progress of Satire. Dedicated to the Right Honourable *Charles* Earl of *Dorset*, etc. By Mr. *Dryden*.

Quicquid agunt homines, votum, timor, Ira, Voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

London, Printed for *Jacob Tonson* at the *Judge's-Head* in *Chancery-Lane*, near *Fleetstreet*. MDCXCIII. folio. (*British Museum* : 75. h. 10.)

Examen Poeticum : being The Third Part of Miscellany Poems. Containing Variety of New Translations of the *Ancient Poets*. Together with many Original Copies, by the *Most Eminent Hands*.

Hæc potior soboles : hinc Cœli tempore certo,
Dulcia mella premes. Virg. Geor. 4.
In medium quæsita reponunt. Ibid.

London : Printed by *R. E.* for *Jacob Tonson*, at the *Judges Head* in *Chancery-Lane* near *Fleetstreet*. MDCXCIII. 8°. (*Bibliothèque nationale* : Y. 6497. c.)

The *Annual Miscellany* : for The Year 1694, Being The Fourth Part of Miscellany Poems Containing Great Variety of New Translations and Original Copies by the *Most Eminent Hands*. *London* : Printed by *R. E.* for *Jacob Tonson*, at the *Judges Head* near the *Inner Temple-Gate*, in *Fleet street*. M.D.CXCIV. 8°. (*British Museum* : 1076. k. 27.)

Love Triumphant; Or, Nature will Prevail. A Tragi-Comedy. As it is Acted at the Theatre Royal, By Their Majesties Servants.

Quod optanti Divum promittere nemo
Auderet, volvenda dies, en, attulit ultrò. Virg.

Written by Mr. *Dryden*. *London*, Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judges Head* near the *Inner-Temple-Gate* in *Fleet-street*. 1694. 4°. (*Bibliothèque nationale* : Y. 6469. 4.)

De Arte Graphica. The Art of Painting, By *C. A. Du Fresnoy*. With Remarks. Translated into *English*, Together with an *Original Preface* Containing A Parallel betwixt Painting and Poetry. By Mr. *Dryden*. As also a Short Account of the most Eminent Painters, both *Ancient* and *Modern*, continu'd down to the *Present Times*, according to the Order of their Succession. *By Another Hand. Ut Pictura Poesis erit.* Hor. de Arte Poetica. *London*, Printed by *J. Heptinstall* for W. Rogers, at the Sun against St. *Dunstan's* Church in *Fleetstreet*. M.DC.XCV. 4°. (*British Museum* : 78. d. 17.)

The Works of Virgil : Containing His Pastorals Georgics, and Æneis. Translated into English Verse ; by Mr. *Dryden*. Adorn'd with a Hundred Sculptures. *Sequiturque Patrem non passibus Æquis.* Virg. Æn. 2. The Second Edition. *London*, Printed for *Jacob Tonson*, at the

Judges-Head in *Fleetstreet,* near the *Inner-Temple-Gate.* MDCXCVIII. folio. (*Bibliothèque nationale :* Y. 973.)

Fables *Ancient* and *Modern;* Translated into Verse, From Homer, Ovid, Boccace, and Chaucer : with Original Poems. By Mr *Dryden.*

Nunc ultrò ad Cineres ipsius et ossa parentis
(Haud equidem sine mente, reor, sine numine divum)
Adsumus. Virg. Æn. lib. 5.

London : Printed for *Jacob Tonson,* within *Gray's Inn Gate* next *Gray's Inn Lane.* MDCC. folio. (*British Museum :* 641. m. 8.)

The Pilgrim, a Comedy : As it is acted at the *Theatre Royal* in Drury-Lane. *Written Originally by Mr.* Fletcher, *and now Very much Alter'd, with several Additions.* Likewise *A* Prologue, Epilogue, Dialogue *and* Masque, *Written by the late Great Poet Mr.* Dryden *just before his Death, being the last of his Works. London :* Printed for *Benjamin Tooke,* near the *Middle-Temple-Gate,* in *Fleet-street.* 1700. 4°. (*British Museum :* 644. h. 37.)

The Second Part of Miscellany Poems. Containing Variety of New Translations of the *Ancient Poets :* Together with Several Original Poems. *By the Most Eminent Hands.* Publish'd by Mr. *Dryden.*

Non deficit alter
Aureus; et simili frondescit virga metallo. Virg.

The Fourth Edition. *London:* Printed for Jacob Tonson at *Shakespear's Head* over-against *Katharine-Street* in the *Strand.* MDCCXVI. 8°. (*British Museum :* 992. b. 11.)

The Dramatick Works of *John Dryden,* Esq; in Six Volumes. *London :* Printed for *J. Tonson :* And Sold by *R. Knaplock, W. Taylor, W. Mears, J. Browne, W. Churchill, E. Symon,* and *J. Brotherton.* [Avec la dédicace de Congreve au duc de Newcastle.] MDCCXVII. 8°. (*British Museum :* 11 771. a. a. a.).

The Works of John Dryden, Now first collected in Eighteen volumes. Illustrated with Notes, Historical, Critical, and Explanatory, and A Life of the Author. By Sir Walter Scott, Bart. Second Edition. Edinburgh: Printed for Archibald Constable and Co. Edinburgh; and Hurst, Robinson, and Co. London. 1821. 8°.

DUFFETT (THOMAS).

The Spanish Rogue. As it was Acted By His Majesties Servants. *Written by Tho : Duffett.* Hor. Serm.

O bone! ne te
Frustrere : Insanis et tu, Stultique prope omnes.

London: Printed for *William Cademan* at the *Pope's Head* in the *Lower Walk* in the *New Exchange* in the *Strand.* M.DC.LXXIV. 4°. (*British Museum :* 644. h. 4.)

DUNTON (JOHN).

Numb. 1. The Athenian Gazette Resolving weekly all the most *Nice and Curious Questions* Propos'd by the Ingenious. Tuesday, March 17th 1690. [A partir du deuxième numéro le titre devient :] Numb. 2. The Athenian Mercury. Resolving Weekly all the most *Nice and Curious Questions* Propos'd by the Ingenious. *Licensed and Entered according to Order.* Tuesday, March, *24th.* 1690. folio. (*British Museum :* Journal Room.)

The Athenian Oracle: Being an Entire Collection of the Valuable Questions and Answers in the Old *Athenian Mercuries*. Intermix'd with many Cases in *Divinity*, *History*, *Philosophy*, *Mathematicks*, *Love*, *Poetry*, never before *Published*. To which is Added, An *Alphabetical* Table for the speedy finding of any Questions. By a *Member* of the Athenian *Society*. *London*, Printed for Andrew Bell, at the *Cross-Keys* and *Bible*, in *Cornhil*, near *Stocks Market*, 1704. 3 vols. 8°.
(*British Museum*: P. P. 5425.)

The Life and Errors of John Dunton Late Citizen of *London*; *Written by Himself in Solitude*. With an Idea of a New Life; Wherein is Shewn How he'd Think, Speak, and Act, might he Live over his Days again Intermix'd with the New Discoveries The Author has made in his Travels Abroad, And in his Private Conservation at Home. Together with the Lives and Characters of a Thousand Persons now Living in *London*, etc. Digested into *Seven Stages*, with their Respective Ideas.

He that has all his own Mistakes confest,
Stands next to him that never has transgrest,
And will be censur'd for a Fool by none,
But they who see no Errors of their own.
Foe's *Satyr upon himself*, P. 6.

London: Printed for *S. Malthus*, 1705. 8°.
(*British Museum*: 276. d. 32.)

D'URFEY (THOMAS).

The Siege of Memphis, or the Ambitious Queen. *A Tragedy*, Acted at the *Theater-Royal*. Written by *Tho. Durfey*, Gent. *Non fit sine Periculo facinus magnum et memorabile*. Terent. *London*, Printed for *W. Cademan* at the Popes Head at the entrance of the *New Exchange* in the *Strand*. 1676. 4°. (*British Museum*: 841. c. 12./2.)

The Fool Turn'd Critick: A Comedy: As it was Acted at the Theatre-Royall. *By His Majesties Servants*. By *T. D.* Gent. *London*, Printed for *James Magnes* and *Richard Bentley*, at the *Post-Office* in *Russel-street* in *Covent Garden*, 1678. 4°. (*British Museum*: 644. h. 10.)

Sir Barnaby Whigg: or, *No Wit like* a Womans. A Comedy As it is Acted by their Majesties Servants at the Theatre-Royal. *Written by* Thomas Durfey, *Gent.*

Quidquid agunt homines, votum, timor, Ira, voluptas,
Gaudia, discursus nostri farrago libelli est. Juvenal.

London, Printed by *A. G.*, and *J. P.* for *Joseph Hindmarsh*, at the *Black Bull* in *Cornhill*. 1681. 4°.
(*British Museum*: 61. c. 4./2.)

The Royalist. A Comedy; As it is Acted at the Duke's Theatre. By *Thomas Durfey*, Gent. *London*, Printed for *Jos. Hindmarsh* at the Sign of the Black-Bull near the Royal-Exchange in *Cornhill*, Anno Dom. 1682. 4°. (*British Museum*: 644. h. 15.)

The Injured Princess, or The Fatal Wager: As it was Acted at the Theater-Royal, By His Majesties Servants. By *Tho. Durfey*, Gent. *London*: Printed for *R. Bentley* and *M. Magnes* in *Russel-street* in *Covent-Garden*, near the Piazza. 1682. 4°.
(*British Museum*: 81. c. 4./4.)

An Elegy upon the late Blessed Monarch King Charles II. And Two

Panegyricks upon their Present Sacred Majesties, King James and Queen Mary. Written by Mr. *Durfey*. *London :* Printed for *Jo. Hindmarsh*, at the *Black Bull* in *Cornhill*. MDCLXXXV. folio.
(*British Museum :* 11630. h. 18.)

A Common-Wealth of Women. A Play : As it is Acted at the Theatre Royal, By their Majesties Servants. By Mr. *D'Urfey*. *Anguillam Caudâ tenes*. Eras. Licensed. Sept. 11. 1685. *Roger L'Estrange*. *London*, Printed for *R. Bentley* in *Russel-street* in *Covent-Garden;* and *J. Hindmarsh* at the *Golden Ball* in *Cornwell*, over against the *Royal Exchange*. 1686. 4°. (*British Museum :* 644. h. 19.)

Love for Money : or, the Boarding School. A Comedy. Written by Mr. *D'Urfey*. *London :* Printed for *Abel Roper* at the *Mitre* in *Fleet-street*, and are to be sold by *Randal Taylor* near *Stationers-Hall*. 1691. 4°. (*British Museum :* 644. h. 21.)

The Comical History of Don Quixote. As it was Acted at the *Queen's Theatre* in Dorset-Garden, By Their Majesties Servants. Part. I. *Written by Mr*. D'Urfey. *London*, Printed for *Samuel Briscoe*, at the Corner of *Charles-street*, in *Russel-street*, *Covent-Garden*, 1694. 4°.
(*British Museum :* 81. c. 6./1.)

The Comical History of Don Quixote, As it was Acted at the Queen's Theatre in *Dorset Garden*. By Their Majesties Servants. Part the Second. Written by Mr. *D'Urfey*. *London*, Printed for *S. Briscoe*, in *Russel-street*, *Covent Garden*, and *H. Newman* at the *Grashopper* in the *Poultry*, 1694. 4°. (*British Museum :* 81. c. 6./2.)

The Comical History of Don Quixote. The Third Part. With The Marriage of Mary the Buxome. *Written by Mr*. D'Urfey. *Non omnes Arbusta juvant humilesq; myricæ*. Virg. *London*, Printed for *Samuel Briscoe*, at the Corner of *Charles-street*, in *Russel-street*, *Covent-Garden*. 1696. Where is Also to be had the Songs, set to Musick by the late famous Mr. *Pursel*, Mr. *Courteville*, Mr. *Aykerod*, and other eminent Masters of the Age. 4°. (*British Museum :* 81. c. 6./3.)

The Campaigners : Or, The *Pleasant Adventures* at Brussels. A Comedy. With a Familiar Preface upon *A Late Reformer of the Stage*. Ending with a Satyrical Fable of *The* Dog *and the* Ottor. Written by Mr. *D'Urfey*. *London*, Printed for *A. Baldwin*, near the *Oxford Arms* Inn in *Warwick lane*. MDCXCVIII. 4°.
(*British Museum :* 81. c. 6./6.)

The Grecian Heroine : or, the Fate of Tyranny. A Tragedy, Written 1718. *London :* Printed for William Chetwood, at *Cato's* Head in *Russel-street*, *Covent-Garden*. 1721. 8°. (*British Museum :* 991. k. 10.)

EBSWORTH (J. WOODFALL).

Westminster Drolleries, Both Parts, of 1671, 1672; being a Choice Collection of Songs and Poems, Sung at Court and Theatres : *With Additions made by ' A Person of Quality '*. Now First Reprinted from the Original Editions. Edited, With an Introduction on the Literature of the Drolleries; a Copious Appendix of Notes, Illustrations, and Emendations of Text; *A Table of Contents, and Index of First Lines of Songs and Poems;* By J. Woodfall Ebsworth, M. A., Cantab. R. Roberts, Boston, Lincolnshire. M,DCCCLXXV. 8°.

ELWIN (WHITWELL). *Voyez* POPE.

Epistle.

An Epistle to Mr. Dryden. *Exeter*, Nov. 5. 1688. folio.
(*British Museum* : 835. m. 9./41.)

ETHEREGE (GEORGE).

The Comical Revenge; or Love in a Tub. Acted at His Highness the Duke of *York's* Theatre in *Lincolns-Inn-Fields*. Licensed, *July* 8, 1664. *Roger L'Estrange. London*, Printed for *Henry Herringman*, and are to be sold at his Shop at the *Blew-Anchor*, in the Lower Walk of the *New-Exchange*. 1667. 4°. (*British Museum* : 841. c. 1./5.)

She Wou'd if she Cou'd, A Comedy. Acted at His Highnesse the Duke of York's Theatre. Written by George Etherege Esq. *London*, Printed for *H. Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower walk of the New Exchange. 1668. 4°. (*British Museum* : 644. h. 29.)

The Man of Mode, or, Sr Fopling Flutter. A Comedy. Acted at the *Duke's Theatre*. By *George Etherege* Esq. Licensed, *June* 3 1676. *Roger L'Estrange. London*, Printed for *J. Macock*, for *Henry Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*, 1676. 4°. (*British Museum* : 644. h. 35.)

The Works of Sir *George Etherege* : Containing His Plays and Poems. *London*, Printed for *H. H.* And Sold by *J. Tonson*, within *Grays-Inn* Gate, next *Grays-Inn* Lane; and *T. Bennet*, at the *Half-Moon* in St. *Paul's* Church-yard. 1704. 8°. (*British Museum* : 643. c. 74.)

EUSDEN (LAURENCE).

The Royal Family! A Letter to Mr. *Addison*, On the King's *Accession to the Throne*. By Mr. *Eusden*. London : Printed for *J. Tonson*. And Re-printed and Sold by *E. Waters* in *Essex-street*, 1714. 8°.
(*British Museum* : 12 274. e. 1.)

A Poem To Her Royal Highness On the Birth *of the* Prince. By Mr. *Eusden*.

Ille Deûm vitam accipiet, Divisque videbit
Permixtos Herôas, et ipse videbitur illis. Virg.

London : Printed for *Jacob Tonson*, at *Shakespear's-Head* over-against *Katharine-street* in the *Strand*. MDCCXVIII. folio.
(*British Museum* : 643. l. 24./39.)

An Ode for the Birth-Day, MDCCXXI. As it was Sung before His Majesty.

Aggredere, O! magnos (aderit jam tempus) honores!
Hic Vir, Hic est, tibi quem promitti sæpiùs audis! Virg.
Plurima securi fudistis Carmina Bardi. Lucan.

Written by, *L Eusden*, Esquire, Servant to his Majesty. *London* : Printed for Jacob Tonson, at *Shakespear's-Head*, over-against *Katharine-Street* in the *Strand*. MDCCXXI. folio.
(*British Museum* : 840. m. 1./27.)

Three Poems; The First, Sacred to the Immortal Memory of the late King; The Second, On the happy Succession, and Coronation of His



present Majesty; And a Third Humbly Inscrib'd to te Queen. By *Laurence Eusden*, Servant to His Majesty.

Ille Deúm Vitam accipiet, Divisque videbit
Permixtos Heröas, et Ipse videbitur Illis! Virg.
Strepitus fastidit inanes,
Inque Animis Hominum Pompâ meliore triumphat. Claud.
Utinam modò dicere possem
Carmina digna Deâ, certè Dea Carmine digna est! Ovid.

London : Printed for J. Roberts in *Warwick-Lane*. MDCCXXVII. folio.
(*British Museum* : 643. m. 12./36.)

EVELYN (JOHN).

Memoirs, Illustrative of the Life and Writings of John Evelyn, Esq. F.R.S. Author of the " Sylva ", etc., etc. Comprising his Diary from the Year 1641 to 1705-6, and a Selection of his familiar Letters. To which is subjoined, The private Correspondence between King Charles I. And his Secretary of State, Sir Edward Nicholas, whilst His Majesty was in Scotland, 1641, and at other times during the civil war; also between Sir Edward Hyde, afterwards Earl of Clarendon, and Sir Richard Browne, Ambassador to the Court of France, in the time of King Charles I, and the Usurpation. The Whole now first published, from the Original MSS. In two Volumes. Edited by William Bray, Esq. Fellow and Treasurer of the Society of Antiquaries of London. London: Printed for Henry Colburn, Conduit Street. And Sold by John and Arthur Arch, Cornhill. 1818. 4°.
(*British Museum* : 433. f. 13. 14.)

Diary and Correspondence of John Evelyn, F. R. S., Author of the " Sylva ". To which is subjoined The Private Correspondence between King Charles I. and Sir Edward Nicholas, and between Sir Edward Hyde, afterwards Earl of Clarendon and Sir Richard Browne. Edited from the Original MSS. at Wotton. By William Bray, Esq. F.A.S. A new edition, in four Volumes. Corrected, revised, and enlarged. London : Henry Colburn, Publisher,... 1850. 8°.

FANE (SIR FRANCIS).

Love in the Dark, or The Man of Bus'ness. A Comedy : Acted at the Theatre Royal By His Majesties Servants. Written By Sir *Francis Fane, Junior;* Knight of the Bath. *Naturam expellas furcâ licet, usque recurret.* Hor. In the *Savoy*. Printed by T. N. for *Henry Herringman*, and are to be sold at the Anchor in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1675. 4°. (*British Museum* : 644. d. 82.)

FARQUHAR (GEORGE).

The Constant Couple or, A Trip to The Jubilee. A Comedy. By Mr. George Farquhar.

Sive favore tuli, sive hanc ego carmine famam
Jure tibi grates, Candide lector, ago. Ovid. Trist. lib. 4. Eleg. 10

London, Printed in the Year 1710. 8°. [Joué en 1699.]
(*British Museum* : 642. b. 26./4.)

The Twin-Rivals. A Comedy. Acted at the *Theatre Royal* by Her Majesty's Servants. *Written by Mr*. Farquhar. *Sic vos non vobis. London :* Printed for *Bernard Lintott* at the Post-House in the *Middle-Temple-Gate* in *Fleetstreet*. MDCCIII. 4°. (*British Museum* : 11 774. g.)

The Works Of the late Ingenious Mr. *George Farquhar*: Containing all his Poems, Letters, Essays and Comedies, Publish'd in his Life-time. In Two Volumes. The Ninth Edition. Corrected from the Errors of former Impressions. To which are added some Memoirs of the Author, never before Publish'd. *London*, Printed for J. Clarke, John Rivington, James Rivington and James Fletcher, S. Crowder and Co. T. Caslon, T. Lownds, H. Woodgate and S. Brookes. MDCCLX. 8°.

FIELDING (Henry).

The History of the Adventures of *Joseph Andrews*, And his Friend Mr. *Abraham Adams*. Written in Imitation of The *Manner* of Cervantes, Author of *Don Quixote*. In Two Volumes. *London*: Printed for A. Millar, over against *St. Clement's-Church*, in the *Strand*. M.DCC.XLII. 12°. (*British Museum*: 12614. b.)

FILMER (Edward).

A Defence of Dramatick Poetry: Being a Review of Mr. *Collier's* View of the Immorality and Profaneness of the Stage. *London*: Printed for *Eliz. Whitlock*, near *Stationer's Hall*. 1698. 8°. (*British Museum*: 641. e. 2.)

A Farther Defence of Dramatick Poetry: Being the Second Part of the Review of Mr. *Collier's* View of the Immorality and Profaneness of the Stage. *Done by the same Hand. London*: Printed for *Eliz. Whitlock*, near *Stationer's Hall*. 1698. 8°. (*British Museum*: 641. e. 2.)

A Defence of Plays: or, The Stage vindicated, From several Passages in Mr. *Collier's Short View*, etc. Wherein is offer'd The Most Probable Method of Reforming our Plays. With a Consideration How far Vicious Characters may be allow'd on the Stage. By *Edward Filmer*, Doctor of the Civil Laws. *London*, Printed for *Jacob Tonson*, within *Grays-Inn* Gate, next to *Grays-Inn* Lane. 1707. 8°. (*British Museum*: 641. e. 12./10.)

FLECKNOE (Richard).

Love's Kingdom. A Pastoral Trage-Comedy. Not as it was Acted at the Theatre near *Lincolns-Inn*, but as it was written, and since corrected By *Richard Flecknoe*. With a short Treatise of the *English Stage, etc.* by the same Author. *London*, Printed by *R. Wood* for the Author. 1664. 8°. (*British Museum*: T. 2058./5.)

The Damoiselles a la Mode. A Comedy. Compos'd and Written by Richard Flecknoe. *London*, Printed for the Author. 1667. 8°. (*British Museum*: 643. a. 23.

Flos.

Flos Ingenii vel Evacuatio Descriptionis. Being an Exact Description of Epsam and Epsam Wells. *London* Printed in the year 1674. folio. (*British Museum*: 816. m. 19./40.)

FORGUES (E. D.)

John Wilmot, comte de Rochester. Revue des Deux-Mondes, août et septembre 1857.

FORSTER (John).

Oliver Cromwell. Daniel De Foe. Sir Richard Steele. Charles Churchil.

Samuel Foote. Biographical Essays. By John Forster. Third Edition. London : John Murray, Albemarle Street. 1860. 8°.

The Life of Jonathan Swift. By John Forster. Volume the First. 1667-1711. London : John Murray, Albemarle Street. 1875. 1 vol. 8°. [Il n'a paru que ce seul volume; l'auteur est mort peu de temps après l'avoir publié.]

GAY (John).

The Present State of Wit, in a Letter to a Friend in the Country. *London*, Printed in the Year, MDCCXI. (Price 3 d.) 8°. [Signé J. G. et attribué à Gay]. (*British Museum* : 1080. i. 67.)

The *Shepherd's Week*. In Six Pastorals. *By Mr*. J. Gay.

Libeat mihi sordida rura,
Atque humiles habitare Casas. Virg.

The Second Edition. London, Printed for *J. T.* and Sold by W. Taylor at the *Ship* in *Pater-noster-Row*. MDCCXIV. [La première édition, qui est aussi de 1714, ne se trouve pas au *British Museum*.] 8°. (*British Museum* : 11 632. aaa. 24.)

Trivia : or, The Art of Walking The Streets of London. By Mr. *Gay*. *Quo te Mœri pedes? An, quo via ducit, in Urbem?* Virg. *London* : Printed for *Bernard Lintott*, at the *Cross-Keys* between the *Temple* Gates in *Fleetstreet*. [1716?] 8°.
(*British Museum* : 11 626. f. 4.).

Poems on Several Occasions. By Mr. *John Gay*. *London* : Printed for Jacob Tonson, at *Shakespear's-Head* in the *Strand*, and Bernard Lintot, between the *Temple-Gates* in *Fleetstreet*. MDCCXX. 2 vol. 4°. (*British Museum* : 83. k. 21. 22.)

GEFFROY (A.)

Étude sur les Pamphlets politiques et religieux de Milton, par A. Geffroy, professeur d'histoire au Lycée Descartes, à Paris. Paris, Dezobry, E. Magdeleine et Cie, Libr.-Éditeurs, Rue des Maçons-Sorbonne, 1. Stassin et Xavier, 9, Rue du Coq, près le Louvre. 1848. 8°.

GENEST (John).

Some Account of the English Stage, from the Restoration In 1660 to 1830. In ten Volumes. Ει δε τι παρωπται, η ουχ αχριβως ανειληπται, μηδεις ημας γραφετω μεμψεως, εννοῶν ως πεπλανημενην ιστοριαν συνελεξαμεν. — Evagrius, p. 473. If any thing be overlooked, or not accurately inserted, let no one find fault, but take into consideration that this history is compiled from all quarters. Bath : Printed by H. E. Carrington. Sold by Thomas Rodd, Great Newport Street, London. 1832. 8°.

Gentleman's Magazine (*The*).

1731-1833. New Series : 1834-1851 : 138 volumes 8° [n'a pas cessé de paraître]. (*British Museum* : 2090. a.h.)

GOSSE (E. W.)

Thomas Otway. Dans *The Cornhill Magazine*, Décembre 1877.

GOULD (Robert).

The Play-House a Satyr written in the Year 1685. By Rob[t.] Gould. To

the Right Honourable Charles Earl of Dorset and Middlesex, etc.
(*British Museum* : Manuscrits, 30 492.)

GRANGER (J.)

A Biographical History of England, From Egbert the Great to the Revolution : Consisting of Characters disposed in different Classes, and adapted to a Methodical Catalogue of Engraved British Heads. Intended as an Essay towards reducing our Biography to System, and a Help to the Knowledge of Portraits. Interspersed with Variety of Anecdotes, and Memoirs of a great Number of Persons, not to be found in any other Biographical Work. With a Preface, shewing the Utility of a Collection of Engraved Portraits to supply the Defect, and answer the various Purposes of Medals. By the Rev. J. Granger, Vicar of Shiplake, in Oxfordshire. Animam pictura pascit inani. Virg. Celebrare domestica facta. Hor. London, Printed for T. Davies, in Russel-Street, Covent-Garden. 1769-1774. 2 volumes 4°.
(*British Museum* : 614. k. 21. 25.)

GRANVILLE (George Lord Lansdowne).

The She-Gallants : A Comedy. As it is Acted at the Theatre in Little-Lincoln-Inn-Fields, By His Majesty's Servants. *London :* Printed for Henry Playford in the *Temple-Change*. And Benj. Tooke at the *Middle-Temple-Gate*, in *Fleetstreet*. 1696. 4°.
(*British Museum* : 643. i. 20./11.)

Heroick Love : A Tragedy. As it is Acted at The Theatre in *Little-Lincolns-Inn-Fields*. Written by the Honourable *George Granville* Esq.;

Rectius Iliacum Carmen deducis in Actus,
Quam si proferres ignota indictaque primus. Hor. de Arte Poeticâ.

London: Printed for *F. Saunders*, in the *New-Exchange* in the *Strand: H. Playford* in the *Temple-Change*, and *B. Tooke* at the *Middle-Temple-Gate*, *Fleet-street*. 1698. 4°.
(*British Museum* : 841. c. 5./6.)

Three Plays, *Viz*. The She-Gallants, A Comedy. Heroick-Love, A Tragedy. And The Jew of Venice, A Comedy. Written by the Right Honble *George Granville*, Lord Landsdowne. *London :* Printed for *Benj. Tooke* at the *Middle-Temple-Gate*, and *Bern. Lintott*, between the Two *Temple-Gates*, MDCCXIII. 8°.
(*British Museum* : 11 775. c.)

The Genuine Works in Verse and Prose, Of the Right Honourable *George Granville*, Lord *Lansdowne*. *London :* Printed for J. and R. Tonson, at *Shakespear*'s Head in the *Strand*, and L. Gilliver, J. Clarke, at *Homer*'s Head in *Fleetstreet*. MDCCXXXVI. 3 vol. 12°.
(*British Museum* : 991. a. 13-15.)

HALIFAX (Earl of). *Voyez* Montague (Charles).

HALIFAX (Marquis of). *Voyez* Savile (George).

HALLAM (Henry)

The Constitutional History of England From the Accession of Henry VII to the Death of George II. By Henry Hallam, L.L.D., F.R.A.S. Foreign Associate of the Institute of France. Seventh Edition, In Three volumes. London : John Murray, Albemarle Street. 1854. 8°.

Introduction to the Literature of Europe, in the Fifteenth, Sixteenth and Seventeenth Centuries. By Henry Hallam, LL. D., F. R. A. S., Foreign Associate of the Institute of France. De modo autem hujusmodi historiæ conscribendæ, illud imprimis monemus, ut materia et copia ejus, non tantum ab historiis et criticis petatur, verum etiam per singulas annorum centurias, aut etiam minora intervalla, seriatim libri præcipui, qui eo temporis spatio conscripti sunt, in consilium adhibeantur; ut ex eorum non perlectione (id enim infinitum quiddem esset), sed degustatione, et observatione argumenti, styli, methodi, genius illius temporis literarius, veluti incantatione quadam, a mortuis evocetur. Bacon de Augm. Scient. Fifth Edition, in Four Volumes. London : John Murray, Albemarle Street. 1855. 8°.

HAMILTON (ANTOINE)

Mémoires du Chevalier de Grammont. Précédés d'une notice sur la vie et les ouvrages d'Hamilton par M. Auger, secrétaire perpétuel de l'Académie française Suivis de la table des noms propres des mémoires de Grammont et d'un choix de ses épîtres en vers et de la correspondance.... Paris, Librairie de Firmin-Didot, frères, fils et Cie. 1861. 12°.

HAZLITT (WILLIAM)

Lectures on the English Poets, and the English Comic Writers. By William Hazlitt,*Author of " Table Talk, or Essays on Men and Manners;" " Essays on the Literature of the Age of Elizabeth*; " " *Characters of Shakspeare's Plays, etc. etc. etc.* ". A New Edition, Edited by *William Carew Hazlitt*. London: Bell and Daldy, York Street, Covent Garden. 1870. 8°.

HERVEY (JOHN, Lord)

Memoirs of the Reign of George the Second, from his Accession to the Death of Queen Caroline. By John, Lord Hervey. Edited from the original manuscript at Ickworth, By The Right Hon. John Wilson Croker. LL. D. F. R. S. In Two Volumes. London : John Murray, Albemarle Street. 1848. 8°. (*British Museum*: 1326. h. 8.)

HETTNER (HERMANN)

Geschichte der englischen Literatur von der Wiederherstellung des Könightums bis in die zweite Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts. 1660-1770. Von Hermann Hettner. Dritte verbesserte Auflage. Braunschweig, Druck und Verlag von Friedrich Vieweg und Sohn. 1872. 8°.

HICKERINGHILL (EDMUND)

The Mushroom : or a Satyr against *Libelling Tories* and *Prelatical Tantivies:* In Answer to A Satyr against Sedition called The Meddal, by the Author of *Absalom* and *Achitophel*. And here Answered By the *Author* of the *Black Nonconformist*. The *Next Day* after the Publication of the *Meddal:* To *Help the* sale *thereof. Nitimur in vetitum? Quousque?* London, Printed for *Fra: Smith* Jun. at the Elephant and Castle, in *Cornhill*. MDCLXXXII. folio. [A la fin de l'ouvrage est la date London, March 17. 1681]. (*British Museum*: 11641. h. 10./2.)

HOPKINS (CHARLES)

Boadicea Queen of Britain. A Tragedy, As it is Acted by His Majesty's Servants at the Theatre in *Lincolns-Inn-fields*. Written by Mr. *Charles*

Hopkins. *London*, Printed for *Jacob Tonson*, near the *Inner-Temple-Gate* in *Fleet-street*. 1697. 4°. (*British Museum* : 644. e. 46.)

HOWARD (the Honourable Edward)

The Usurper, A Tragedy. As it was Acted at the *Theater Royal* by his Majesties Servants. Written by the Honourable Edward Howard, *Esq.* Licens'd *August* 2. 1667. *Roger L'Estrange*. *London*, Printed for *Henry Herringman* at the *Anchor* in the *Lower Walk* of the *New Exchange* 1668. 4°. (*British Museum* : 841. c. 1./2).

HOWARD (Sir Robert)

Poems, Viz. — 1 A Panegyrick to the King. — 2. Songs and Sonnets. — 3. The Blind Lady, a Comedy. — 4. The Fourth Book of Virgil. — 5. Statius his Achilleis, with Annotations. — 6. A Panegyrick to Generall Monck. By the Honourable S[r] Robert Howard. London, Printed for *Henry Herringman*, and are to be sold at his shop at the sign of the *Anchor* on the Lower Walk of the New Exchange. 1660. 8°. (*British Museum* : E. 1824./2.)

Four News Plays, viz : The Surprisal, Committee, Comedies, The Indian Queen, Vestal Virgin, Tragedies, As they were Acted by His Majesties Servants at the *Theatre-Royal*. Written by the Honourable Sir *Robert Howard*. Imprimatur, *March* 7 1664/5. *Roger L'Estrange*. *London*, Printed for *Henry Herringman*, and are to be sold at his Shop at the *Blew*-Anchor in the Lower Walk of the New-Exchange. 1665. folio. [Suivent les titres de chacune des quatre pièces : The Surprisal, A Comedy. Written by the Honourable Sir *Robert Howard*. Imprimatur, *March* 7. 1664/5· *Roger L'Estrange*. *London*, Printed for *Henry Herringman*, and are to be sold at his Shop at the *Blew-Anchor* in the Lower Walk of the New-Exchange. 1665. — The Committee, A Comedy. Written by the Honourable Sir *Robert Howard*. Imprimatur, March 7 1664/5, *Roger L'Estrange*. *London*, Printed for *Henry Herringman*, at the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the New-Exchange. 1665. — The Indian-Queen, A Tragedy. *London*, Printed for *H. Herringman*, at the *Blew-Anchor* in the Lower Walk of the New-Exchange. 1665. — The Vestal-Virgin, or the Roman Ladies, A Tragedy. *London*, Printed for *H. Herringman*, at the *Blew-Anchor* in the Lower Walk of the New-Exchange. 1665.] (*British Museum* : 644. l. 15.)

The Great Favourite, Or, the Duke of Lerma, As it was Acted at the Theatre-Royal, by His Majesties Servants. *Written by the Honourable Sir* Robert Howard. *In the* Savoy : Printed for *Henry Herringman*, at the Sign of the *Anchor* on the Lower-walk of the New-*Exchange*. 1668. 4°. (*British Museum* : 644. e. 48.)

Five New Plays, Viz. The Surprisal, Committee, Comedies. And The Indian Queen, Vestal Virgin, Duke of Lerma, Tragedies. As they were Acted by His Majesty's Servants at the *Theatre-Royal*. Written by the Honourable Sir *Robert Howard*. The Second Edition Corrected. *London*, Printed for *Henry Herringman*, and are to be Sold by *Francis Saunders*, at the *Blue-Anchor* in the Lower-Walk of the *New-Exchange*, 1692. folio. (*British Museum* : 644. k. 4.)

HUGHES John)

The Triumph of Peace. A Poem.

Aggredere O magnos (aderit jam tempus) honores
Chara Deûm Soboles, magnum Jovis incrementum !

Aspice convexo nutantem Pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, Cœlumque profundum
Aspice, venturo lætantur ut omnia Sæclo! Virg.
London: Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judges-Head* in *Fleetstreet*, near the *Inner-Temple-Gate*. 1698. folio.
(*British Museum*: 514. k. 2./22.)

The House of Nassau. A Pindarick Ode. By *J. Hugues.*
Cœlo demittitur alto
Chara Deum Soboles. Virg.
London: Printed for *D. Brown* at the Black Swan and Bible without *Temple-bar*, and *A. Bell* at the Cross-Keys and Bible in Cornhill. M.DCC.II. folio. (*British Museum*: 11641. h. 10./9.)

An Ode for the Birth-Day of Her Royal Highness The Princess of Wales, St. *David's* Day, the First of March, 1715/16. Set to Musick by Dr. J. C. Pepusch, And Perform'd at the Anniversary Meeting of the Society of Ancient *Britons*, establish'd in Honour of Her Royal Highness's Birth-Day, and of the Principality of *Wales*. Written by Mr. *Hugues.*
Salve læta Dies! meliorque revertere semper,
A Populo rerum digna potente coli! Ovid.
London: Printed for *Jacob Tonson*, at *Shakespear's-Head* over-against *Catherine-street* in the *Strand*. 1716. 4°.
(*British Museum*: 161. l. 62.)

The Siege of *Damascus*. A Tragedy. As it Acted at the Theatre-Royal in *Drury-Lane* By His Majesty's Servants. *By* John Hughes, *Esq;* London: Printed for John Watts at the Printing Office in Wild Court near Lincolns-Inn-Fields. MDCCXX. 8°.
(*British Museum*: 643. g. 12./10.)

Poems on Several Occasions, with some Select Essays in Prose. In Two Volumes. By *John Hughes*, Esq; Adorn'd with Sculptures. *London*: Printed for J. Tonson *and* J. Watts. MDCCXXXV. 8°.
(*British Museum*: 992. b. 18. 19.)

HUNT (Thomas)

An Argument for the Bishops Right In Judging in Capital Causes in Parliament: For their Right unalterable to that Place in the Government that they now enjoy. With several Observations upon the Change of our English Government since the Conquest. To which is added a Postscript, being a Letter to a Friend, for Vindicating the Clergy, and rectifying some mistakes that are mischievous to Government and Religion. By Tho. Hunt, Esquire. *In Turbas et Discordias pessimo cuique plurima vis Pax et quies bonis artibus indigent.* Tacit. Hist. l. 4. *London*, Printed for *Thomas Fox*, at the *Angel* and Star in *Westminster-Hall*. 1682. 8°. (*Bibliothèque nationale*: Ng. 122.)

A Defence of the Charter, and Municipal Rights of the City of London. And the Rights of other Municipal Cities and Towns of *England*. Directed to the Citizens of *London*. By Thomas Hunt. *Si populus vult decipi decipiatur. London*, Printed and are to be sold by *Richard Baldwin* near the *Black Bull* in the *Old-bailey*. [1682] 4°.
(*British Museum*: 101. i. 32.)

INGLEBY (Clement Mansfield)

Shakespeare's Centurie of Praise; Being Materials for a History of Opi-

nion on Shakespeare and his Works, *Culled from Writers of the first Century after his Rise.*

Præstanti tibi maturos largimur honores,
Jurandasque tuum per nomen ponimus aras,
Nil oriturum alias, nil ortum tale fatentes.
Horat. Epist., lib. ii. ep. i. l. 73.

London : For the Editor : Printed by Josiah Allen, of Birmingham, *and published by* Trübner and Co., 57 et 59, *Ludgate Hill.* 1874. 8°.

JACQUES II.

Copies of two papers Written by the late King Charles the Second. Together with a copy of a Paper written by the late Dutchess of York. Published by his Majestie's special Command. London : Printed by Henry Hills Printer to the Kings most excellent Majesty, for his houshold and Chappell. 1686. 4°. [Cet exemplaire est manuscrit.]
(*British Museum :* 13. N. N. c./1868.)

JEFFREY (FRANCIS)

Contributions to the Edinburgh Review. By Francis Jeffrey, Now one of the Judges of the Court of Session in Scotland. In Four Volumes. London : Printed for Longman, Brown, Green, and Longmans, Paternoster-Row. 1844. 8°.

JOHNSON (SAMUEL) *Voyez* BOSWELL (JAMES).

Lives of the most eminent English Poets, with critical observations on their works. By Samuel Johnson. With notes corrective and explanatory, by Peter Cunningham, F.S.A. In three volumes. London : John Murray, Albemarle Street. 1854. 8°.

KEBLE (JOSEPK)

The Statutes at Large in Paragraphs and Sections or Numbers, from Magna Charta To the End of The Reign of King Charles II. (Carefully Examined by the Rolls of Parliament ; with the Titles of such Statutes as are Expired, Repealed, Altered, or out of Use.) Together with the Heads of Pulton's or Rastal's Abridgments in the Margin, And the Addition of above a Thousand New References from other Books of Law. By Joseph Keble of *Grays-Inn*, Esquire. In this Impression are added All the Statutes in the Reigns of King *James* II. King *William* and Queen *Mary*, to the End of the last Session of Parliament, *May* 3. 1695. In the Seventh Year of the Reign of His Majesty King *William* III. All the Statutes of the said Reigns are Alphabetically Tabled with the other Statutes, and the former Table much Improved by Notes on all the Paragraphs or Heads, whereby any Thing that is look'd for may be much sooner found. In Two Volumes. *London*, Printed by *Charles Bill*, and the Executrix of *Thomas Newcomb*, deceas'd, Printers to the Kings most Excellent Majesty, And by the Assigns of *Richard Atkins*, and *Edward Atkins*, Esquires. MDCXCV. folio. (*British Museum* : 16. f. 7. 8.)

Key.

A Key (With the Whip) To open the Mystery and Iniquity of the Poem call'd *Absalom* and *Achitophel* [1682 ?] 4°.
(*British Museum* : 1077. i. 15./6.)

KILLIGREW (THOMAS)

Comedies and Tragedies. Written by Thomas Killigrew, Page of Honour

to King *Charles* the First. And Groom of the Bed-Chamber to King *Charles* the Second. *London*, Printed for *Henry Herringman*, at the Sign of the *Anchor* in the Lower Walk of the *New-Exchange*. 1664. folio. (*British Museum*: 644. m. 11.)

KILLIGREW (Sir WILLIAM)

Three Playes Written by Sir *William Killigrew*, Vice-Chamberlain to Her Majesty the Queen Consort. 1664. Viz. *Selindra. Pandora. Ormasdes. London*, Printed by *T. Mabb*; for *John Playfere*, at the *White Lion*, in the Upper Walk of the *New Exchange*; and *Thomas Horsman*, at the three *Kings* in the *Strand*, 1665-64 (sic). 8°.
(*British Museum*: 238. b. 1.)

Four new Playes, *viz*: The *Seege* of *Urbin*. *Selindra*. *Love* and *Friendship*. [Le titre courant porte *Ormasdes*; Or *Love*, and *Friendship*]. Tragy-Comedies. *Pandora* [dans le volume la pièce a pour second titre: Or the Converts]. A Comedy. Written by Sr William Killigrew. Vice-Chamberlaine to Her *Majesty*. *Oxford*, Printed by *Hen: Hall*, printer to the University, for *Ric*: *Davis*, 1666. folio.
(*British Museum*: 644. l. 16.)

KIPPIS (*Voyez* B. MARTYN).

KNIGHT (CHARLES)

Shadows of the Old Booksellers. By Charles Knight. " Now learning itself is a trade. A man goes to a bookseller, and gets what he can. We have done with patronage. In the infancy of learning, we find some great man praised for it. This diffused it among others. When it becomes general, an author leaves the great, and applies to the multitude". — Johnson, in 1773. London: Bell and Daldy, 186. Fleet-street. 1865. 8°.

LA CALPRENEDE (GAUTIER DE COSTES, sieur de).

Hymen's Prœludia: or, Love's Master-piece. Being the first Part of that so much admir'd *Romance*, intituled, *Cleopatra*. *Written Originally in the* French *and now rendred into* English By R. Loveday. Whereunto is annexed, A succinct Abridgement o what is extant in the succeeding Story *By the same Hand*.

Evand. *Quid magis optaret* Cleopatra *parentibus orta,*
Conspicuis, Comiti quàm placuisse Thori?

London, Printed for *George Thompson*, at the White-Horse in *Chauncery*-lane, neere *Lincolnes*-Inn. 1652. 12°.
(*British Museum*: E. 1329).

LACEY (JOHN)

Sauny the Scott: or, the Taming of the Shrew: A Comedy. As it is now *Acted* at the Theatre-Royal. *Written by* J. Lacey, *Servant to* His Majesty. And Never before Printed..

Then I'll cry out, Swell'd with Poetick Rage,
'Tis I, John Lacy, *have Reform'd your Stage.* Prol. *to* Rehers.

London, Printed and Sold by *E. Whitlock*, near *Stationers-Hall*. 1698. [Joué en 1667.] 4°. (*British Museum*: 644. e. 60.)

Sr Hercules Buffoon, Or the Poetical Squire. A Comedy, As it was Acted at The Duke's Theatre. *Written by* John Lacy, *Com. London:* Printed for *Jo. Hindmarsh*, Bookseller to His Royal Highness, at the Black Bull in *Cornhill*. 1684. 4°. (*British Museum*: 644. c. 59.)

LANGBAINE (GERARD)

An Account of the English Dramatick Poets. Or, Some Observations And *Remarks* On the Lives and Writings, of all those that have Publish'd either Comedies, Tragedies, Tragi-comedies, Pastorals, Masques, Interludes, Farces, or Opera's in the *English Tongue*. *By* Gerard Langbaine. *Oxford*, Printed by L. L. for George West, and Henry Clements. *An. Dom.* 1691. 8°. [Cet exemplaire contient de très nombreuses et très intéressantes notes manuscrites de William Oldys.]
(*British Museum :* C. 28. g. 1.)

LANSDOWNE (Lord). *Voyez* GRANVILLE (GEORGE)

Laureat.

The Laureat.

Jack Squabbs History in a little drawn,
Down to his Evening, from his early dawn.

4 pages folio. [1687]. (*British Museum :* 11 630. ff. 2./11.)

LAW (WILLIAM).

The Absolute Unlawfulness of the Stage-Entertainment Fully Demonstrated By *William Law*, A. M. *London* : Printed for W. and J. Innys, at the *West*-End of St. *Paul's*. MDCCXXVI. 8°.
(*British Museum* : 641. e. 16./6.)

LECKY (WILLIAM EDWARD HARTPOLE).

A History of England in the Eighteenth Century By William Edward Hartpole Lecky. London Longmans, Green, and Co. 1878. 8° [Deux volumes seulement ont paru.]

LEE (NATHANIEL).

The Tragedy of Nero, Emperour of Rome : As it is Acted at the Theatre-Royal, By His Majesties Servants. By *Nathaniel Lee*, Gent. *London*, Printed by *T. R.* And *N. T.* for *James Magnus* and *Richard Bentley*, at the *Post Office* in *Russel-street* in *Covent-Garden*. 1675. 4°. (*British Museum* : 644. h. 51.)

Sophonisba, or Hannibal's Overthrow. A Tragedy, Acted at the Theatre-Royall, By their Majesties Servants. *Written by* Nathaniel Lee, *Gent.* Præcipitandus est liber spiritus, *Petronius*. *London*, Printed for *J. Magnes* and *R. Bentley* in *Russel-street*, in *Covent-Garden* near the *Piazza's*. Anno Domini, MDCLXXVI. 4°.
(*British Museum* : 644. h. 49.)

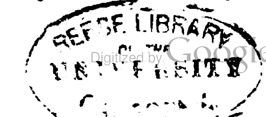
[L'épilogue ne se trouve pas dans cette édition ; mais il est dans la suivante :]

Sophonisba : or Hannibal's Overthrow. A Tragedy. Acted at the Theatre-Royal, By Their Majesties Servants. *Written by* Nathaniel Lee, *Gent.* Præcipitandus est liber Spiritus. *Petronius*. *London*, Printed for *Tho. Chapman*, at the *Golden-Key* over against the Mews, near *Charing-Cross*. MDCXCIII. 4°. (*British Museum* : 11774. g.)

Gloriana, or the Court of Augustus Cæsar. Acted at the Theatre-Royal, By Their Majesties Servants.

Quibus hæc, sint qualiacunque
Arridere velim, doliturus si placeant spe
Deterius nostra. Hor. Sat. 10.

By *Nat. Lee*. *London*, Printed for *J. Magnes* and *R. Bentley*, in



Russel-street in *Covent-Garden*, near the *Piazza*'s. Anno Dom. MDCLXXVI. 4°. (*British Museum* : 644. h. 53.)

The Rival Queens, or the Death of Alexander The Great. Acted at the Theater-Royal. By Their Majesties Servants. By *Nat. Lee*, Gent.

Naturâ sublimis et acer,
Nam spirat tragicum satis, et feliciter audet.
Horat. Epist. ad Aug.

London, Printed for *James Magnes* and *Richard Bentley*, at the Post-house in *Russel-street* in *Covent-Garden*, near the *Piazza's*, 1677. 4°. (*British Museum* : 11774. g.)

Mithridates King of Pontus. A Tragedy; Acted at the Theatre Royal, By their Majestie's Servants. Written by *Nat. Leė.*

Hi motus animorum atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui jactu compressa quiescent. Virg. Georg. l. 4.

Licensed *March* 28 1678. Roger L'Estrange. *London :* Printed by *R. E.* for *James Magnes* and *Rich. Bentley*, in *Russel-street* in *Covent-Garden*, near the Piazza's. 1678. 4°. (*British Museum :* 11774. g.)

Theodosius : or The Force of Love, A Tragedy. Acted By their Royal Highnesses Servants, At the Duke's Theatre. Written by *Nat. Lee.* With the Musick betwixt the Acts.

Nec minus periculum ex magna
Fama quam ex mala. Tacit.

London, Printed for *R. Bentley* and *M. Magnes*, in *Russell-street* near *Covent-garden*. 1680. 4°. (*British Museum* : 841. f. 50.)

Cæsar Borgia; Son of Pope Alexander the Sixth : A Tragedy Acted at the Duke's Theatre by Their Royal Highnesses Servants. Written by *Nat. Lee. London :* Printed by *R. E.* for *R. Bentley*, and *M. Magnes*, in *Russel-street* in *Covent-Garden*, near the *Piazza*, 1680. 4°. (*British Museum* : 644. h. 54.)

The Princess of Cleve, As it was Acted At the Queens Theatre in Dorset-Garden. By *Nat. Lee*, Gent.

Tuque, dum procedis, Io Triumphe,
Non semel dicemus : Io Triumphe,
Civitas omnis, dabimusque divis,
Thura benignis. Horat.

London, Printed in the Year, 1689. 4°. [C'est l'édition la plus ancienne qui soit au *British Museum :* la pièce a été jouée en 1681.] (*British Museum* : 644. h. 63.)

Lucius Junius Brutus; Father of his Country. A Tragedy. Acted at the Duke's Theater, by their Royal Highnesses Servants. Written by *Nat. Lee.*

Cæloque invectus aperto
Flectit equos, curruque volans dat lora Secunda. Virg. lib. 4.

London, Printed for *Richard Tonson*, and *Jacob Tonson*, at *Grays-Inn* Gate, and at the Judges-Head in *Chancery-Lane* near *Fleet-street*. 1681. 4°. (*British Museum* : 644. h. 59.)

Constantine the Great; a Tragedy. Acted àt the Theatre-Royal, By their Majesties Servants. Written by *Nat. Lee*, Gent. *London*, Printed by *H. Hills* Jun. for *R. Bently*, in *Russel-street*, *Covent-Garden*, and

J. Tonson, at the *Judges-Head* in *Chancery-Lane* near *Fleet-street*. 1684. 4°. (*British Museum* : 644. h. 60.)

Voyez DRYDEN, *The Duke of Guise*, et *Œdipus*.

LEE (WILLIAM).

Daniel Defoe : His Life, and recently discovered writings : extending from 1716 to 1729. By William Lee. London : John Camden Hotten, Piccadilly. 1869. 3 vol. 8°.

L'ESTRANGE (SIR ROGER).

No Blinde Guides, In Answer To a seditious Pamphlet of *J. Milton*'s intituled *Brief Notes upon a late Sermon Titl'd*, the fear of God and the King; *Preachd, and since Publishd, By* Matthew Griffith, D.D. *And Chaplain to the late King, etc.* Addressed to the Author. *If the Blinde lead the Blinde, Both shall fall into the Ditch. London*, Printed for *Henry Brome April* 20. 1660. 4°. [Attribué à L'Estrange, par Samuel Johnson, *Lives of the English Poets*, Milton.] (*British Museum* : E. 1021./13.)

Considerations and Proposals in Order to the Regulation of the Press : *Together with* Diverse *Instances* of *Treasonous*, and *Seditious Pamphlets*, Proving the *Necessity* thereof. *By* Roger L'Estrange. *London*, Printed by *A. C. June* 3d M.DC.LXIII. 4°. (*British Museum* : 523. g. 32.)

An Answer to a Letter to a Dissenter, Upon Occasion of His Majesties Late Gracious Declaration of Indulgenee. By Sir *Roger L'Estrange*, Knight. *London*, Printed for *R. Sare* at *Grays-Inn-Gate* in *Holborn*. 1687. 4°. (*British Museum* : 116. c. 39.)

Letter.

A Letter to the Three Absolvers, Mr. *Cook*, Mr. *Collier* and Mr. *Snett*. Being Reflections on the Papers Delivered by Sir *John Friend*, and Sir *William Parkyns*, to the Sheriffs of *London* and *Middlesex* : At *Tyburn*, the Place of Execution, *April* 3. 1696. which said Papers are Printed at length, and answered Paragraph by Paragraph. *London* : Printed for *R. Baldwin* near the *Oxford-Arms* in *Warwick*-Lane. 1696. folio. (*Bibliothèque nationale* : Nc. 1643.)

LOCKE (JOHN).

Two Treatises of Government : In the Former, *The False Principles and Foundation* of Sir *Robert Filmer*, and His Followers, are Detected and Overthrown. The Latter is an Essay concerning the true Original, Extent, and End of Civil-Government. *London* : Printed for *Awnsham* and *John Churchill*, at the *Black Swan* in *Pater-Noster-Row*. 1698. 8°. [Publié pour la première fois en 1690.] (*British Museum* : 8007. c.)

Some Thoughts concerning Education.

Doctrina vires promovet insitas,
Rectiq; cultus pectora roborant :
Utcunq; defecere mores,
Dedecorant bene nata culpæ. Hor. L. IV. Od. 4.

The Fourth Edition Enlarged. *London*, Printed for *A.* and *J. Churchill*, at the *Black Swan* in *Pater-noster-row*. 1699. 8°. [La 1re édition, qui n'est pas au *British Museum*, a été publiée en 1693.] (*British Museum* : 8409. b. 7.)

The Reasonableness of Christianity, As delivered in the Scriptures. *London* : Printed for *Awnsham* and *John Churchil*, at the *Black-Swan* in *Pater Noster Row*. 1695. 8°.
(*British Museum* : 852. b. 23.)

LOWELL (JAMES RUSSELL).
Among my Books. By James Russell Lowell, A. M., Professor of Belles-Lettres in Harvard College. Boston : James R. Osgood and Company, 1875. 12°.

LOWNDES (WILLIAM THOMAS).
The Bibliographer's Manual of English Literature... revised by Henry G. Bohn. London, 1864. 6 vol. 8°.

Luttrell Collection.
Vol. I : Eulogies and Elegies. Vol. II : Humorous, Political, and Miscellaneous Ballads. Vol. III : Proclamations and Broadsides. folio.
(*British Museum* : C. 20. f.)

MACAULAY (THOMAS BABINGTON, LORD).
Critical and Miscellaneous Essays. By T. Babington Macaulay. New and Revised Edition. In Five volumes. New York : D. Appleton and Company, 346 and 348 Broadway. M.DCCC.LVII. 8°. [Cette édition des *Essais* est la seule que je connaisse contenant l'essai sur Dryden.]

The History of England from the accession of James the Second By Thomas Babington Macaulay. Twelfth Edition. London : Longman, Brown, Green and Longmans, 1856. 5 vol. 8°.

MAHON (LORD). *Voyez* STANHOPE.

MAIDWELL (LAWRENCE).
The Loving Enemies : A Comedy, As it was Acted at His Highness the Duke of York's Theatre. Written by *L. Maidwell.*

Inventum secuit primus qui nave profundum,
Et rudibus remis sollicitavit aquas
Tranquillis primum trepidus se credidit undis,
Littora securo tramite summa legens :
Mox vagus exsultat pelago, cœlumque secutus
Ægeas hyemes Ioniasque domat. Claudian.

London, Printed for *John Guy* at the Sign of the *Flying Horse* between St. *Dunstan*'s Church, and *Chancery* Lane. 1680. 4°.
(*British Museum* : 644. h. 66.)

MALCOLM (JAMES PELLER).
Anecdotes of the Manners and Customs of London from the Roman Invasion to the Year 1700; including the origin of British Society, Customs and Manners, with a General Sketch of the State of Religion, Superstition, Dresses, and Amusements of the Citizens of London, during that period. To which are added, Illustrations of the Changes in our Language, Literary Customs, and gradual Improvement in style and versification, and various particulars concerning public and private libraries. Illustrated by Eighteen Engravings. By James Peller Malcolm, F.A.S. Author of " Londinium Redivivum "; and of " Anecdotes of the Manners and Customs of London, during the eighteenth century ". *London* : Printed for Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, Paternoster Row. 1811. 4°.

MALONE (EDMOND).

The Critical and Miscellaneous Prose Works of John Dryden, now first collected : With Notes and Illustrations; An Account of the Life and Writings of the Author, Grounded on Original and Authentick Documents; And A Collection of his Letters, the greater Part of which has never before been Published. By Edmond Malone, Esq. London : Printed by H. Baldwin and Son, New Bridge-street, for T. Cadell, jun. and W. Davies, in the Strand. M,DCCC. 8°.

(*Bibliothèque nationale* : Z. 2421. + Ea. 1. 2. 3. 4.)

Historical Account of the Rise and Progress of the English Stage, and of the Economy and Usages of the Ancient Theatres in England; by Edmund Malone, Esqr. Basil: Printed and sold by J. J. Tourneisen. M.DCCC. 8°.

MANLEY (MRS DE LA RIVIÈRE).

The Royal Mischief. A Tragedy. As it is Acted By His Majesties Servants. By Mrs. *Manley*. *London*, Printed for *R. Bentley*, *F. Saunders*, and *J. Knapton*. MDCXCVI. 4°.

(*British Museum* : 841. c. 25./6.)

MARTYN (B.).

The Life of the First Earl of Shaftesbury, from Original documents in possession of the family. By Mr. B. Martyn and Dr. Kippis. Now First Published. Edited By G. Wingrove Cooke, Esq. Author of " Memoirs of Lord Bolingbroke. " In two Volumes. London : Richard Bentley, New Burlington Street. Publisher in Ordinary to His Majesty. 1836. 8°. (*British Museum* : 614. g. 25.)

MARTYN (HENRY).

The British Merchant; or Commerce Preserv'd. In Three Volumes. By Mr. Charles King, *Chamber-Keeper to the Treasury, and late of* London *Merchant*. *London* : Printed for John Darby in *Bartholomew-Close*, M.DCC.XXV. 8°. [Bien que sur le titre de cette réimpression Mr. Charles King soit indiqué comme l'auteur de *The British Merchant*, la préface dit : « The Person to whom our Country is chiefly obliged for these Papers, and who had the Greatest Hand in them, is *Henry Martin* Esq.; lately deceased, who, for his great Merit and Abilities, was made *Inspector-General* of the *Exports* and *Imports*.]

(*British Museum* : 989. c. 23.)

MARVELL (ANDREW).

The Works of Andrew Marvell, Esq. Poetical, Controversial, and Political, containing Many Original Letters, Poems, and Tracts, never before printed, With a new life of the author, By Capt. Edward Thompson... In three volumes. London : Printed for the Editor, by Henry Baldwin, And sold by Dodsley, in Pall-Mall;... MDCCLXXVI. 4°.

MASSON (DAVID).

Essays Biographical and Critical : chiefly on English Poets. By David Masson. A. M. Professor of English Literature in University College, London. Cambridge : Macmillan and Co. 1856. 8°.

The Poetical Works of John Milton : *Edited, with Introductions, Notes, and an Essay on Milton English*, By David Masson, M. A., LL. D., Professor of Rhetoric and English Literature in the University of Edinburgh. Three volumes. London : Macmillan and Co. 1874. 8°.

Medal.

The Loyal Medal Vindicated. A Poem. *Crescit sub pondere Virtus. London* : Printed for *R. Janeway* in *Queen's-Head* Alley. 1682. folio.
(*British Museum* : 11630. f.f. 2./8.)

MÉZIÈRES (A.)

Shakspeare, ses œuvres et ses critiques. Par A. Mézières, Professeur de littérature à la faculté des lettres de Paris. Deuxième édition. Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 28, Quai de l'École. 1865. 12°.

MÉZIÈRES (M. L.).

Encyclopédie Morale, ou Choix des Essais du Spectateur, du Babillard et du Tuteur; traduits en français, par M. L. Mézières, Docteur ès-Lettres, ancien professeur de Rhétorique... Paris F. M. Maurice, libraire-éditeur, rue de Sorbonne, n° 5. MDCCCXXVI. 2 vol. 8°.

MILTON (JOHN).

Paradise Lost. a Poem Written in Ten Books By *John Milton.* Licensed and Entred according to Order. *London*, Printed, and are to be sold by *Peter Parker* under *Creed* Church neer *Aldgate*; And by *Robert Boulter* at the *Turks Head* in *Bishopsgate-street*; And *Matthias Walker*, under St. *Dunstons* Church in *Fleet-street*, 1667. 4°.
(*British Museum* : C. 14. a. 9.)

Paradise Regain'd. A Poem. In IV *Books.* To which is added *Samson Agonistes.* The Author *John Milton.* London, Printed by *J. M.* for *John Starkey* at the *Mitre* in *Fleetstreet*, near Temple Bar. MDCLXXI. 8°. (*British Museum* : 684. d. 33.)

Paradise Lost. A Poem in Twelve Books. The Authour *John Milton.* adorn'd with Sculptures. *London*, Printed by *Miles Flesher*, for *Jacob Tonson*, at the Judge's Head in *Chancery-lane* near *Fleet-street.* MDCLXXXVIII. folio. (*British Museum* : 11607. k. 6.)

MINTO (WILLIAM).

English Men of Letters Edited by John Morley. Daniel Defoe By William Minto. London Macmillan and Co. 1879. 1 vol. 12°.

Mohocks.

The Town-Rakes or The Frolicks of the *Mohocks or Hawkubites.* With an Account of their Frolicks last Night and at several other Times; shewing how they slit the Noses of several Men and Women, and wounded others : Several of which were taken up last Night by the Guards, and Committed to several Prisons, the Guards being drawn out to disperse them. 1712. folio.
(*British Museum* : 816. m. 19./74.)

MONTAGU (LADY MARY WORTLEY).

The Letters and Works of Lady Mary Wortley Montagu. Edited by her Great-Grandson Lord Wharncliffe. Third edition, with additions and corrections derived from the original manuscripts, illustrative notes, and a new Memoir By W. Moy Thomas. In two volumes. London : Henry G. Bohn, York Street, Covent Garden. MDCCCLXI. 8°.

MONTAGUE (CHARLES). *Voyez* PRIOR.

MOTTEUX (Peter Anthony).

Beauty in Distress. A Tragedy. As it is Acted at the Theatre in *Little Lincolns-Inn*-Fields, By His Majesty's Servants. Written by Mr. *Motteux*. With a Discourse of the *Lawfulness and Unlawfulness of Plays*, Lately written in *French* by the Learned Father *Caffaro*, Divinity-Professor at Paris. Sent in a Letter to the Author, *By a Divine of the Church of* England. *London*, Printed for *Daniel Brown*, at the *Black Swan and Bible* without *Temple-bar;* and *Rich. Parker* at the *Unicorn* under the Piazza of the *Royal Exchange*. 1698. 4°.

(*British Museum* : 841. c. 8./12.)

MULGRAVE (Earl of). *Voyez* Sheffield (John).

Muses Mercury (*The*).

The Muses Mercury : or the Monthly Miscellany. Consisting of Poems, Prologues, Songs, Sonnets, Translations, and other Curious Pieces, Never before Printed. By The Earl of *Roscommon*, Mr. *Dryden*, Dr. *G — th*, *N. Tate*, Esquire. Mr. *Dennis*, Dr. *N — n*, Capt. *Steel*, Mr. *Manning*, etc. To which is added An Account of the Stage, of the New *Opera's* and *Plays* that have been Acted, or are to be Acted this Season; And of the New Books relating to *Poetry*, *Criticism*, etc. lately Publish'd. For the Month of *January*. To be continued Monthly. *Ex Quovis Ligno non fit Mercurius*. *London*, Printed by *J. H.* for Andrew Bell, at the *Cross Keys* and *Bible* in *Cornhill*, near *Stocks-Market*. 1707. 4°. (*British Museum* : P. P. 5126. c.)

NEAL (Daniel).

The History of the Puritans or *Protestant Non-Conformists*, from the Reformation to the Death of Queen Elizabeth : With An Account of their Principles; their Attempts for a further Reformation in the Church; their Sufferings; and the Lives and Characters of their principal Divines. *By* Daniel Neal, *M. A. Now all these Things happened unto them for Ensamples; And they are written for our Admonition*. I. Cor. X. II. *London : Printed for* Richard Hett, *at the* Bible *and* Crown *in the* Poultry. M.DCC.XXXII. Le second volume, daté M.DCC.XXXIII, va " from the Death of Queen Elizabeth to the Beginning of the Civil War in the Year 1642 " et a pour épigraphe : *But if ye bite and devour one another, take heed ye be not consumed one of another*, Gal. V. 15. Le troisième volume, daté M.DCC.XXXVI, va " from the Beginning of the Civil War in the Year 1642. to the Death of King Charles I. 1648. " et a pour épigraphe : *Think not that I am come to send Peace on Earth, I came not to send Peace but a Sword*, Matth. X, 34. Le quatrième volume, daté M.DCC.XXXVIII., va " from the Death of King Charles I. to the Act of *Toleration* by King William and Queen Mary, in the Year 1689 " et a pour épigraphes : *This know also, that in the last Days perilous Times shall come*, 2 Tim. III. 1. *They shall put you out of the Synagogues; yea, the Time cometh, that whosoever killeth you will think that he doth God Service*, John XVI. 2. 4 vol. 8°.

(*British Museum* : 488. b. 7-10.)

NEWCASTLE (Duke of). *Voyez* Cavendish.

NICHOLS (John).

Literary Anecdotes of the Eighteenth Century Comprizing Biographical

Memoirs of William Bowyer, Printer, F.S.A. and many of his learned friends; an incidental view of the progress and advancement of literature in this kingdom during the last century; and Biographical Anecdotes of a considerable number of eminent Writers and ingenious Artists : with a very copious index. By John Nichols F.S.A. in six volumes. London. Printed for the author by Nichols, son, and Bentley, at Cicero's head Red Lion-passage, Fleet Street. 1812. 8°.

NORTH (THE HONOURABLE ROGER).

Examen : or, an Enquiry into the Credit and Veracity of a *Pretended Complete History*; shewing The Perverse and Wicked Design of it, and the Many Falsities and Abuses of Truth contained in it. Together with some Memoirs Occasionally inserted. All tending to vindicate the Honour of the late King *Charles* the Second, and his Happy Reign, from the intended *Aspersions* of that *Foul Pen*. By the Honourable *Roger North*, Esq.; *London*, Printed for Fletcher Gyles against *Gray's-Inn* Gate in *Holborn*. MDCCXL. 4°.
(*British Museum* : 2077. d.)

The Life Of the Honourable Sir Dudley North, Kn[t]. Commissioner of the *Customs*, and afterwards of the *Treasury* to his Majesty King *Charles* the Second. And of the Honourable and Reverend Dr. John North, Master of *Trinity College* in *Cambridge*, and *Greek* Professor, Prebend of *Westminster*, and sometime Clerk of the Closet to the same King *Charles* the Second. By the Honourable *Roger North*, Esq.; *Ea comptectitur quibus ipse interfuit*. Cic. de Leg. Lib. I. *London*, Printed for the Editor, And sold by John Whiston, at Mr. Boyle's Head in *Fleet-street*. MDCCXLIV. 4°. (*British Museum* : 708. f. 1./2.)

OLDHAM (JOHN).

The Compositions in Prose and Verse of Mr. John Oldham. To which are added memoirs of his life, and explanatory notes upon some obscure passages of his writings. By Edward Thompson.

Farewel, too little and too lately known,
Whom I began to think and call my own :
For sure our Souls were near ally'd, and thine
Cast in the same poetic Mould with mine.

In three volumes. London : Printed for W. Flexney, opposite Gray's-Inn Gate, Holborn. MDCCLXX. 8°.
(*British Museum* : 11609. a. 26-8.)

OLDYS (WILLIAM). *Voyez* LANGBAINE.

ORRERY (EARL OF). *Voyez* BOYLE (Roger).

OTWAY (THOMAS).

Alcibiades. A Tragedy, Acted at the Duke's Theatre. Written by *Tho. Otway*. *Laudetur ab his Culpetur ab illis. Horat* : *Serm* : *Lib*. 1st. Sat. 2. *London* : Printed for *William Cademan* at the sign of the *Popes Head* in the Lower Walk of the *New-Exchange* in the *Strand*, 1675. 4°. (*British Museum* : 644. h. 75.)

Don Carlos Prince of Spain A Tragedy. As it was Acted at the Duke's Theatre. Written by *Tho. Otway*. *Principibus placuisse Viris non ultima Laus est*. Hor. *The Fourth Edition Corrected*. Licensed, *June* 15. 1676. *Roger L'Estrange*. *London* ; Printed for *R. Bentley* at the Post-House in *Russel-Street*, in *Covent-Garden*. 1695. 4°. [La pièce a

été jouée en 1676; l'édition ci-dessus est la plus ancienne qui soit au *British Museum.*] (*British Museum :* 644. h. 73.)

Titus and Berenice, A Tragedy, Acted at the Duke's Theatre. With a Farce called the Cheats of Scapin. *By Tho. Otway.*

Grandis Oratio non est Turgida
Sed Naturali pulchritudine exsurgit. Pet. Arb.

Licensed *Febr.* the 19th 1676/7. *Roger L'Estrange. London:* Printed for *Richard Tonson* at his Shop under *Grays-Inn-Gate*, next *Grays-Inn-Lane.* 1677. 4°. (*British Museum* : 1346. e.)

Friendship in Fashion. A Comedy, As it is Acted at his Royal Highness the Dukes Theatre. Written by Thomas Otway. *Archilochum Rabies armavit Iambo.* Licensed *May* 31. 1678. *Roger L'Estrange. London,* Printed by *E. F.* for *Richard Tonson*, at his Shop within *Grays-Inn-Gate*, next *Grays-Inn-Lane.* 1678. 4°.
(*British Museum :* 644. h. 76.)

The Orphan : or, the Unhappy-Marriage : A Tragedy, As it is Acted At His Royal Highness The Duke's Theatre. Written by *Tho. Otway.*

Qui Pelago credit magno, se fœnore tollit;
Qui Pugnas et Castra petit, præcingitur Auro;
Vilis Adulator picto jacet Ebrius Ostro;
Et qui sollicitat Nuptas, ad præmia peccat :
Sola pruinosis horret Facundia pannis,
Atque inopi lingua desertas invocat Artes. Petron. Arb. Sat.

London, Printed for *R. Bentley* and *M. Magnes*, in *Russel-Street* in *Covent-Garden*, 1680. 4°. (*British Museum* ; 1346. e. 8.)

The History and Fall of Caius Marius. A Tragedy. At it is Acted at the Theatre-Royal. By *Thomas Otway. Qui color Albus erat nunc est contrarius Albo.* London, Printed for *R. Bentley* in *Russel-street, Covent-Garden.* 1692. 4°. [Joué en 1680.]
(*British Museum :* 644. h. 81.)

The Poets Complaint of his Muse; Or, A Satyr against Libells. A Poem. By *Thomas Otway. Si quid habent veri vatum præsagia, vivam.* London, Printed for *Thomas Norman*, at the *Pope's Head* in *Fleetstreet* near *Salisbury-Court.* 1680. 4°.
(*British Museum :* 11626. d. 45.)

The Souldiers Fortune : A Comedy. Acted by their Royal Highnesses Servants At the Duke's Theatre. Written by *Thomas Otway.*

Quem recitas meus est O Fidentine libellus,
Sed male cum recitas incipit esse tuus.

London, Printed for *R. Bentley* and *M. Magnes,* at the Post-House in *Russel-Street* in *Covent-Garden*, 1681. 4°.
(*British Museum* ; 1346. e. 10.)

Venice Preserv'd, or, A Plot Discover'd. A Tragedy. As it is Acted at the *Duke's Theatre.* Written by *Thomas Otway. London,* Printed for *J. Hindmarsh* at the Sign of the Black Bull, over against the Royal Exchange in *Cornhill.* 1682. 4°. (*British Museum :* 644. h. 77.)

The Epilogue. *Written by Mr.* Otway *to his Play call'd* Venice Preserv'd, or a Plot Discover'd; *spoken upon his Royal Highness the Duke of* York's *Coming to the* Theatre, *Friday,* April 21. 1682. *Printed for* Joseph Hindmarsh *at the* Black Bull *in* Cornhill. 1682. folio.
(*British Museum :* 644. l. 20./8.)

The Atheist: or The Second Part of the Souldiers Fortune. Acted at the Duke's Theatre. Written by *Tho. Otway.*

Hic noster Authores (sic) *habet;*
Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potius, quam istorum obscuram diligentiam,
Dehinc ut quiescant porrò moneo, et desinant
Maledicere, malefacta ne noscant sua. Terence.

London, Printed for *R. Bentley*, and *J. Tonson*, in *Russel-street* in *Covent-Garden*, and at the *Judges Head* in *Chancery-Lane*, near *Fleet-street*. MDCLXXXIV. 4°. (*British Museum :* 644 h. 79.)

The Works of Mr. Thomas Otway; In three volumes. Consisting of his Plays, Poems, and Letters. London : Printed for C. Hitch and L. Hawes, D. Browne, H. Lintot, J. and R. Tonson, J. Hodges, C. Bathurst, J. Brindley, C. Corbet, T. Waller, A. Strahan, and T. Longman. MDCCLVII. 8°.

PACK (RICHARDSON).

Miscellanies in Verse and Prose.

Si quis tamen hæc quoque, si quis
Captus amore leget. Virgil.

The Second Edition. *London :* Printed for E. Curll in *Fleet-street*. M.DCC.XIX. 8°. [Le nom de l'auteur se trouve au bas de la dédicace de l'ouvrage.] (*British Museum :* 11631. d. 39.)

A New Collection of Miscellanies in *Prose* and *Verse*. *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur, et si ex his studiis delectatio sola peteretur; tamen ut opinor, hanc animi remissionem, humanissimam, ac liberalissimam judicaretis. Nam cetera neque temporum sunt, neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium, ac solatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* Cicero *Orat. pro* Archia *Poeta.*

Multa satis lusi. Non est Dea nescia nostri,
Quæ dulcem curis miscet amaritiem. Catull.

London ; Printed for E. Curll, in the *Strand*. MDCCXXV. 8°. (*British Museum :* 11631. c. 33.)

Panegyrick.

A Panegyrick On the Author of *Absolom* (sic) and *Achitophel*, occasioned by his former writing of an *Elegy* in praise of *Oliver Cromwel, lately Reprinted.* Reprinted in the Year MDCLXXXII. folio. (*British Museum :* 807. g. 5./19.)

PEPYS (SAMUEL).

Diary and Correspondence of Samuel Pepys, F.R.S. Secretary to the Admiralty in the Reigns of Charles II. and James II. With a Life and Notes by Richard Lord Braybrooke. The Third Edition, Considerably enlarged. Five Volumes. London : Henry Colburn, Publisher, Great Marlborough Street. 1848. 8°.

Diary and Correspondence of Samuel Pepys, Esq. F.R.S. from his MS. cypher in the Pepysian Library, with a Life and Notes by Richard Lord Braybrooke. Deciphered, with additional notes, by Rev. Mynors Bright, M.A. President and Senior Fellow of Magdalene College, Cambridge. With numerous portraits from the Collection in the Pepysian

Library, printed in permanent Woodburytype. London : Bickers and Son, 1, Leicester Square. 1875. 5 vols. 8°.
(*British Museum* : 10854. ff.)

PERCY.

Reliques of Ancient English Poetry : Consisting of Old Heroic Ballads, Songs, and other Pieces of our earlier Poets, (Chiefly of the Lyric Kind). Together with some few of later Date. Durat Opus Vatum. London : Printed for J. Dodsley in Pall-Mall. MDCCLXV. 8°.
(*British Museum* : 11621. b. b. 8.)

PHILIPS (AMBROSE).

The Life of John Williams, L[d] Keeper of the Great Seal, Bp. of Lincoln, and ABp. of York. In the Reigns of King James, and King Charles the First. Wherein *Are related several Remarkable Occurences of those Times both in Church and State.* With an *Appendix*, Giving a just Account of his Benefactions to *St. John's* College in *Cambridge.* By *Ambr. Philips*, Fellow of the same College. *Cambridge*, Printed at the University Press, for *A. Bosvile*, at the Sign of the *Dial* over against St. *Dunstan's* Church in Fleetstreet. 1700. 8°.
(*British Museum* : 203. c. 25.)

The Distrest Mother. A Tragedy. As it is Acted at the Theatre-Royal in *Drury-Lane.* By Her Majesty's Servants. Written by Mr. *Philips. London* : Printed for *S. Buckley* at the *Dolphin* in *Little-Britain;* and *J. Tonson*, at *Shakespear's Head* over-against *Catherine-street* in the *Strand.* MDCCXII. 4°. (*British Museum* : 841. d. 11./4.)

Pastorals, By Mr. *Phillips. Nostra nec erubuit Silvas habitare Thalia.* Virg. Ecl. 6. [Dans *Poetical Miscellanies: The Sixth Part.* 1709.] *Voyez* POPE.

To the Honourable Miss Carteret. By Mr. *Ambrose Philips. London* : Printed for J. Roberts, near the Oxford-Arms in Warwick-Lane. MDCCXXV. folio. (*British Museum* ; 643. l. 24./48.)

PHILIPS (KATHERINE).

Poems By the most deservedly Admired M[rs.] *Katherine Philips* The matchless Orinda. To which is added *Monsieur Corneille's* Pompey and Horace Tragedies. With several other Translations out of *French. London*, Printed by *J. M.* for *H. Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the New Exchange. 1667. folio.
(*British Museum* : 83. l. 3.)

PHILLIPS (JOHN).

Bleinheim a Poem, Inscrib'd to the Right Honourable *Robert Harley*, Esq; *London*, Printed for *Tho. Bennet*, at the *Half-Moon* in St. *Paul's* Church-yard. 1705. folio. (*British Museum* : 11630. g. 5.)

In Memory Of Our Late Most Gracious Lady, Mary Queen of *Great-Britain, France*, and *Ireland.* A Poem. By *John Phillips. London*, Printed for John Harris, at the Harrow in the *Poultry.* MDCXCV. folio. (*British Museum* : 643. l. 24./7.)

Poem.

A Poem, in Defence of the Church of England; In Opposition to the Hind and Panther. Written by Mr. *John Dryden. Omnia Subsidunt, meliori pervia Causæ. Claudian. London* : Printed in the Year, MDCLXXXVIII. folio. (*British Museum* : T. 21*./6.)

Poems.

Poems on Affairs of State : From the Time of *Oliver Cromwell*, to the Abdication of K. *James* the Second. *Written by the greatest Wits of the Age.* Viz. Duke of *Buckingham*, Earl of *Rochester*, Lord *B...st*, Sir *John Denham*, *Andrew Marvell*, Esq ; Mr. *Milton*, Mr. *Dryden*, Mr. *Sprat*, Mr. *Waller*, Mr. *Ayloffe*, etc. With some Miscellany Poems by the same : Most whereof never before Printed. *Now carefully examined with the Originals, and Published without any Castration.* The Fifth Edition, Corrected and much Enlarged. Printed in the Year 1703. 8°. [Ce volume se compose de deux parties, dont la deuxième a un titre spécial :] State-Poems ; Continued From the time of *O. Cromwel*, to the Year 1697. Written By the Greatest Wits of the Age, *viz. The Lord* Rochester, *The Lord* D—t, *The Lord* V—n, *The Hon. Mr.* M—ue, *Sir* F. S.—d, *Mr.* Milton, *Mr.* Prior, *Mr.* Stepney, *Mr.* Ayloffe, *etc.* With Several Poems in Praise of *Oliver Cromwel*, in *Latin* and *English*, by *Dr.* South, *Dr.* Locke, *Sir* W. G—n, *Dr.* Crew, *Mr.* Busby, *etc.* Also some Miscellany Poems by the same, never before Printed. Now carefully Examined with the Originals, and Published without any Castration. Printed in the Year MDCCIII. 8°.
(*British Museum :* 1077. l. 16.)

Poems on Affairs of State, From the Reign of K. *James* the First, to this Present Year 1703. Written by the Greatest Wits of the Age. *Viz.* The Duke of *Buckingham*, The Earl of *Rochester*. The Earl of *D—t.* Lord *J—s.* Mr. *Milton.* Mr. *Marvel.* Mr. *St. J—n.* Mr. *John Dryden.* Dr. *G—th.* Mr. *Toland.* Mr. *Hugues.* Mr. *F—e.* Mr. *Finch.* Mr. *Harcourt.* Mr. *T—n*, etc. *Many of which never before Publish'd.* Vol. II. Printed in the Year 1703. 8°. (*British Museum :* 1077. l. 17.)

Poems on Affairs of State, From 1640. to this present Year 1704. *Written by the greatest Wits of the Age*, Viz. The late Duke of *Buckingham.* Duke of *D—re*, Late E. of *Rochester*, Earl of *D—t*, Lord *J—rys*, Ld *Hal—x*, *Andrew Marvel*, Esq; Col. *M—d—t*, Mr. *St. J—ns*, Mr. *Hambden*, Mr. *Dryden*, Mr. *St—y*, Mr. *Pr—r*, Dr. *G—th*, etc. Most of which were never before publish'd. Vol. III. Printed in the Year 1704. 8°. (*British Museum :* 1077. l. 18.)

Poems on Affairs of State, From 1620. to this present Year 1707. *Many of them by the most eminent Hands.* Viz. Mr. *Shakespear.* Mr. *Waller.* D. of *D—re.* Mr. *Dryden.* Mr. *W—sh.* Mr. *D—y.* Dr. *Wild.* Dr. *Brady.* Mr. *Tate.* Mr. *Hughes.* Mr. *Manning.* Mr. *Arwaker*, etc. *Several of which were never before publish'd. To which is added*, A Collection of some Satyrical Prints against the *French* King, Elector of *Bavaria*, etc. Curiously ingraven on Copper-Plates. Vol. IV. *London*, Printed in the Year 1707. 8°. (*British Museum ;* 1077. l. 19.)

POPE (ALEXANDER).

Poetical Miscellanies : The Sixth Part. Containing a Collection of *Original Poems*, With several New Translations. *By the Most Eminent Hands. London*, Printed for *Jacob Tonson*, within *Grays-Inn* Gate, next *Grays-Inn* Lane. 1709. 8°. (*British Museum :* 1076. k. 28.)

The Works of Alexander Pope Esq. In Nine Volumes Complete. With his last Corrections, Additions, and Improvements ; As they were delivered to the Editor a little before his Death : Together with the Commentaries and Notes of Mr. Warburton. London, Printed for J.

and P. Knapton, H. Lintot, J. and R. Tonson, and S. Draper. MDCCLI. 8°. (*British Museum* : 685. e. 1-9.)

The Works of Alexander Pope. Including several hundred unpublished letters, and other new materials. Collected in part by the late Rt. Hon. John Wilson Croker. With Introduction and Notes. By Rev. Whitwell Elwin. With portraits and other illustrations. London : John Murray, Albemarle Street. 1871-1872. 8°. [Il n'a paru que les volumes I et II, consacrés à une partie de la poésie; et les volumes VI, VII et VIII, qui contiennent la correspondance.]

PORDAGE (Samuel).

Azaria and Hushai A Poem *London* : Printed for *Charles Lee. An. Dom.* 1682. 4°. (*Bodleian Library* : Pamph. 158.)

The Medal Revers'd a Satyre against Persecution By the Author of Azaria and Hushai. *Laudatur ab his, Culpatur ab illis. London:* Printed for *Charles Lee, Anno* 1682. 4°. (*British Museum* : 11626. c./1.)

PREVOST-PARADOL.

Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres, par M. Prevost-Paradol : Paris, A. Durand, 7, rue des Grès-Sorbonne, près le Panthéon. 1856. 8°.

Printers.

The Case *and* Proposals *of the Free-Journeymen Printers, in and about* London, *humbly submitted to Consideration.* Licensed *October* 23. 1666. *Roger L'Estrange.* folio. (*British Museum* : 816. m. 12./51.)

PRIOR (Matthew).

The Hind and the Panther Transvers'd To the Story of the *Country Mouse* and the *City-Mouse*. Much Malice mingled with a little Wit. *Hind. Pan. Nec vult Panthera domari.* Quæ Genus. *London* : Printed for *W. Davis*, MDCLXXXVII. 4°. [En collaboration avec Charles Montague.] (*British Museum* : 11626. e.)

To the King, An Ode on His Majesty's Arrival in Holland, 1695. By Mr. Prior.

Quis desiderio sit pudor aut Modus
Tam Chari capitis? Hor.

London, Printed for *Jacob Tonson* at the *Judge's Head* near the *Inner-Temple-Gate* in *Fleetstreet*. 1695. folio. (*British Museum* : 643. l. 24./9.)

An English Ballad : In Answer to Mr. *Despreaux's* Pindarique Ode On the Taking of Namure. *Dulce est desipere in loco. London*, Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judge's Head* near the *Inner-Temple Gate* in *Fleetstreet*. MDCXCV. folio. (*British Museum* : 643. l. 24./11.)

Poems on *Several Occasions. London* : Printed for Jacob Tonson at *Shakespear's Head*, over against *Katharine-Street* in the *Strand*, and John Barber, upon Lambeth-Hill. MDCCXVIII. folio. (*British Museum* : 643. m. 6.)

PRYNNE (William).

Histrio-Mastix. The Players Scourge, or, Actors Tragædie, *Divided into Two Parts.* Wherein it is largely evidenced, by divers *Arguments*, by the concurring Authorities and Resolutions of *Sundry texts of Scripture*; of the *whole Primitive Church*, both under the *Law and Gos-*

pell; of 55 *Synodes and Councels; of* 71 *Fathers and Christian Writers*, before the yeare of our Lord 1200; and above 150 *foraigne and domestique Protestant and Popish Authors*, since; of 40 *Heathen Philosophers*, *Historians*, Poets; of many *Heathen*, many *Christian Nations*, *Republiques*, *Emperors*, *Princes*, Magistrates; of sundry *Apostolicall*, *Canonicall*, *Imperiall Constitutions;* and of our owne *English Statutes*, *Magistrates*, *Universities*, *Writers*, *Preachers*. *That popular Stage-playes (the very Pompes of the Divell which we renounce in Baptisme*, if we beleeve the Fathers) *are sinfull, heathenish, lewde, ungodly Spectacles, and most pernicious Corruptions; condemned in all ages, as intolerable Mischiefes to Churches, to Republickes, to the manners, mindes, and soules of men. And that the Profession of Play-poets, of Stage-players; together with the penning, acting, and frequenting of Stage-playes, are unlawfull, infamous and misbeseeming Christians.* All pretences to the contrary are here likewise fully answered; and the unlawfulness of acting, or beholding Academicall Enterludes, briefly discussed; besides sundry other particulars concerning *Dancing*, *Dicing*, *Health-drinking*, *etc.*, of which the *Table* will informe you. *By* William Prynne, *an Utter-Barrester of* Lincolnes Inne. Cyprian. De Spectaculis lib. p. 244. *Fugienda sunt ista Christianis fidelibus, ut iam frequenter diximus, tàm vana, tàm perniciosa, tàm sacrilega Spectacula : quæ, et si non haberent crimen, habent in se et maximam et parum congruentem fidelibus vanitatem.* Lactantius de Vero Cultu cap. xx. *Vitanda ergo Spectacula omnia, non solum ne quid vitiorum pectoribus insideat, etc. sed ne cuius nos voluptatis consuetudo detineat, atque à Deo et à bonis operibus avertat.* Chrysost. Hom. 38. in Matth. Tom. 2. Col. 299. B et Hom. 8. De Pœnitentia, Tom. 5. Col. 750. *Immo vero, his Theatralibus ludis eversis, non leges, sed iniquitatem evertetis, ac omnem civitatis pestem extinguetis : Etenim Theatrum, communis luxuriæ officina, publicum incontinentiæ gymnasium, cathedra pestilentiæ; pessimus locus; plurimorumque morborum plena Babylonica fornax, etc.* Augustinus De Civit. Dei. l. 4. c. I. *Si tantummodo boni et honesti homines in civitate essent, nec in rebus humanis Ludi scenici esse debuissent.* London, Printed for *E. A.* and *W. I.* for *Michael Sparke*, and are to be sold at the Blue Bible, in Greene Arbour, in little Old Bayly. 1633. 4°. (*British Museum* : 82. c. 23.)

Pulpit.

The Immorality of the English Pulpit, as Justly Subjected to the Notice of the *English Stage*, as The Immorality of the Stage is, to that of the Pulpit. *In a* Letter *to Mr.* Collier. Occasion'd by the Third Chapter of his Book, Entitl'd, *A Short View of the Immorality of the* English Stage, *etc. London :* Printed in the Year MDCXCVIII. 4°.
(*British Museum* : 116. b. 47).

PULTON (ANDREW).

A True and Full Account of a Conference Held about Religion, Between Dr. Tho. Tenison and A. Pulton one of the Masters in the Savoy. Published by Authority. *London*, Printed by *Nathaniel Thompson* at the Entrance of *Old-Spring-Garden*, near *Charing-Cross*. 1687. 4°.
(*British Museum* : T. 1878./1.)

RALPH.

The Case of Authors by Profession or Trade, Stated. With Regard

Booksellers, the Stage, and the Public. No Matter by Whom. *Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penser.* L'Esprit des Loix, I. Part. p. 183. *London :* Printed for R. Griffiths, Bookseller, in *Pater-noster-Row*. MDCCLVIII. 8°. (*British Museum :* 516. c. 40.)

RAPIN DE THOYRAS.

The History of England. Written in French by Mr Rapin de Thoyras. Translated into English With Additional Notes, by N. Tindal, M. A. Vicar of Great Waltham in Essex. The Second Edition. London : Printed for James, John and Paul Knapton, at the Crown in Ludgate-street, near the West-End of St. Paul's. MDCCXXXIII. folio. (*British Museum :* 2070. e.)

RAVAISSON (FRANÇOIS).

Archives de la Bastille. Documents Inédits recueillis et publiés par François Ravaisson... Règne de Louis XIV (1687 à 1692). vol. IX. Paris, 1877. 8°.

RAVENSCROFT (EDWARD).

The Citizen turn'd Gentleman : a Comedy. Acted at the *Duke's Theatre*. By *Edw. Ravenscroft*. Gent. *London*, Printed for *Thomas Dring*, at the *White-Lyon* next *Chancery-Lane* end in *Fleetstreet*. 1672. 4°. (*British Museum :* 1346. e. 16.)

The Careless Lovers : A Comedy Acted at the Duke's *Theatre*. Written by *Edward Ravenscrofts* (sic), Gent. *London :* Printed for *William Cademan*, at the *Popes Head* in the Lower Walk in the *New Exchange*. 1673. 4°. (*British Museum :* 1346. e.)

Scaramouch a Philosopher, Harlequin a School-Boy, Bravo, Merchant, and Magician. A Comedy After the Italian Manner acted at the Theatre-Royal. *Written by Mr.* Edward Ravenscroft. *Spe Incerta certum mihi laborem sustuli.* Terent. in Hecyram. Printed for *Robert Sollers* at the Flying Horse, in St. *Pauls Church-yard*. MDCLXXVII. 4°. (*British Museum :* 841. d. 22.)

The London Cuckolds. A Comedy; As it is Acted at The Duke's Theatre. By *Edward Ravenscroft*, Gent. *London*, Printed for *Jos. Hindmarsh* at the Sign of the Black-Bull near the Royal-Exchange in *Cornhill*. *Anno Dom.* 1682. 4°. (*British Museum :* 1346. e. 14.)

Dame Dobson : or, The Cunning Woman. A Comedy As it is Acted at The Dukes Theatre, By *Edward Ravenscroft*, Gent. *London*, Printed for *Joseph Hindmarsh*, Bookseller to His Royal Highness, at the *Black Bull* in *Cornhill*. 1684. 4°. (*British Museum :* 644. f. 33.)

Titus Andronicus, or the Rape of Lavinia. Acted at the Theatre Royall, A Tragedy, Alter'd from *Mr. Shakespears* Works, By Mr. *Edw. Ravenscroft*. Licensed, *Dec.* 21. 1686. *R.L.S. London*, Printed by *J. B.* for *J. Hindmarsh*, at the *Golden-Ball* in *Cornhill*, over against the *Royal Exchange*. 4° [joué en 1687.] (*British Museum :* 644. f. 50.)

The Canterbury Guests; or A Bargain Broken. A Comedy. Acted at The *Theatre-Royal*. *Written by Mr.* Edward Ravenscroft, *London*, Printed for *Daniel Brown* at the *Bible* without *Temple-Barr;* and *John Wal-*

thoe, at his Shop in *Vine-Court, Middle-Temple*. 1695. 4°. [joué en 1694.] (*British Museum :* 644. f. 34.)

RAY (John).

The Wisdom of God, Manifested in the Works of the Creation. Being the Substance of some common Places delivered in the Chappel of *Trinity-College* in *Cambridge*. By *John Ray*, M. A. sometimes Fellow of that, and now of the *Royal Society*. *London* : Printed for *Samuel Smith*, at the *Princes Arms* in S. *Pauls* Church-Yard. 1691. 8°. (*British Museum :* 7005. a.a.a. 5.)

REFORMATION.

An Account of the Societies for *Reformations of Manners*, in England and Ireland. With a Persuasive to Persons of all Ranks, to be Zealous and Diligent in Promoting the Execution of the Laws against *Prophaneness* and *Debauchery*, for the Effecting *A National Reformation*. Published with the Approbation of a Considerable Number of the *Lords Spiritual* and *Temporal*, and Honourable *Judges* of both Kingdoms. The Third Edition. *Who is on the Lord's side, let him come unto me?* Exod. 32. 20. *Who will rise up with me against the Wicked? Or who will take my part against the Evil doers?* Psal. 94. 16. N. Tr. *London*, Printed for *B. Aylmer* and *Bell*, in *Cornhill; D. Brown* without *Temple-Bar; T. Parkhurst*, in *Cheapside; J. Robinson, D. Midwinter* and *T. Leigh*, and *R. Sympson*, in St. *Paul's-Church-Yard; T. Godwin* and *W. Rogers*, in *Fleet-street; J. Walthoe*, in the *Temple; Is. Harrison*, at *Lincolns-Inn*; *S. Heyrick*, at *Grays-Inn-Gate* in *Holbourn*, and *J. Fox*, in *Westminster-Hall*. 1700. For the more general Benefit of the Publick, this Book is Sold at One Shilling Bound. 8°. (*British Museum :* Gal. F. f. 858. d.)

The Fifth Edition. *London*, Printed by *J. Downing*, in *Bartolomew-Close* near *West-Smithfield* : And are to be Sold by him, and *D. Brown*, Bookseller, without *Temple-Bar*. 1701. 12°. (*British Museum :* 712. d.)

A Help to a National Reformation. Containing An Abstract of the Penal-Laws against Prophaneness and Vice. A Form of the Warrants issued out upon Offenders against the said Laws. Directions to Inferior Officers in the Execution of their Office. Prudential Rules for the giving of Informations to the Magistrates in these Cases. A specimen of an Agreement for the Forming of a Society for *Reformation of Manners* in any City, Town, or larger Village of the Kingdom. And Her Majesty's Proclamation for Preventing and Punishing Immorality and Prophaneness; and the late Act of Parliament against prophane Swearing and Cursing. To which is added, An Account of the Progress of the Reformation of Manners in *England* and *Ireland*, and other parts of the World. With Reasons and Directions for our Engaging in this Glorious Work. And the Special Obligations of Magistrates To be diligent in the Execution of the Penal-Laws against Prophaneness and Debauchery, for the Effecting of a National Reformation. As also, some Considerations offered to such unhappy Persons as are guilty of prophane Swearing and Cursing, Drunkenness, and Uncleanness, and are not past Counsel. *Printed for the Ease of Magistrates, Ministers, and Inferior Officers, and the Direction and Encouragement of rivate Persons, who in any part of the Kingdom,*

are engaged in the Glorious Work of Reformation *or are Religiously disposed to contribute their Endeavours for the Promoting of it.* The Fifth Edition with great Additions. London, Printed and sold by *Joseph Downing* in *Bartholomew-Close,* near *West-Smithfield,* 1706. 12°. (*Bibliothèque de l'auteur.*)

A Letter to a Minister of the Church of England, Concerning the Societies for *Reformation* of *Manners. London* : Printed and Sold by *Joseph Downing* in *Bartholomew-Close,* near *West-Smithfield.* 1710. 4°. (*British Museum :* 13. H. H. k. 10./680.)

Remarks.

Some remarks upon *Mr.* Collier'*s Defence of his Short View of the* English *Stage,* etc., in Vindication of Mr. *Congreve,* etc. In a Letter to a Friend. *London :* Printed for A. Baldwin, near the *Oxford Arms,* in *Warwick-Lane.* 1698. 8°. (*British Museum :* 641. b. 38.)

RÉMUSAT (Charles de).

L'Angleterre au dix-huitième siècle. Études et portraits pour servir à l'histoire du gouvernement anglais depuis la fin du règne de Guillaume III, par M. Charles de Rémusat. Paris, Didier et C[ie], libraires-éditeurs, 35, Quai des Augustins. 1856. 2 volumes 8°.

RERESBY (Sir John).

The Memoirs of Sir John Reresby of Thrybergh, Bart. M.P. for York, etc. 1634-1689. *Written By Himself.* Edited from the Original Manuscript By James J. Cartwright, M. A. Cantab. Of H. M. Public Record Office Author of " Chapters of Yorkshire History ". London : Longmans, Green, And Co. 1875. 8°.

Revolter.

The Revolter. A Trage-Comedy Acted between the Hind and Panther, and *Religio Laici,* etc. *London,* Printed in the Year 1687. 4° (*Bibliothèque de l'auteur.*)

ROCHESTER (Earl of) *Voyez* Wilmot (John).

Romulus.

Romulus and Hersilia; Or, The Sabine War. A Tragedy *Acted at the Dukes Theatre. Militat omnis Amans, et habet sua Castra Cupido.* Ovid. *London,* Printed for *D. Brown,* at the *Black-Swan* and *Bible* without *Temple-Bar,* and *T. Benskin* in St. *Brides* Church-yard, *Fleet-street.* 1683. 4°. (*British Museum :* 643. d. 59.)

ROSCOMMON (Earl of) *Voyez* Dillon (Wentworth.)

ROWE (Nicholas).

Tamerlane. A Tragedy. As it is Acted At the New Theater in *Little Lincoln's-Inn-Fields.* By His Majesty's Servants. Written by *N. Rowe* Esq;

Magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, Victorque volentes
Per Populos dat jura, viamq; affectat Olympo. Virg. Georg. 4.

London, Printed for *Jacob Tonson,* within *Gray's-Inn-Gate,* next *Gray's-Inn-Lane.* 1702. 4°. (*British Museum :* 841. c. 8./1.)

Ulysses : A Tragedy. As it is Acted at the Queen's Theatre in the Hay-

Market. By Her Majesty's Sworn Servants. Written by *N. Rowe*, Esq.;

Stultorum Regum et Populorum Continet æstus —
Rursus quid Virtus, et quid Sapientia possit
Utile proposuit Nobis exemplar Ulyssem.
Horat. Epist. Lib. I. Epist. 2.

London, Printed for *Jacob Tonson*, within *Grays-Inn* Gate next Grays-Inn Lane. 1706. 4°. (*British Museum :* 11773. g. 4.)

The Royal Convert. A Tragedy. Written by Nicholas Rowe, Esq; *Laudatur et Alget. London :* Printed for Jacob Tonson in the *Strand.* MDCCXXXV. 8° [C'est l'édition la plus ancienne que j'aie trouvée au *British Museum ;* la pièce a été jouée en 1707].
(*British Museum :* 11775. b.)

The Tragedy of *Jane Shore*. Written in Imitation of Shakespear's Style. By *N. Rowe*, Esq.

Conjux ubi pristinus illi
Respondet Curis. Virg.

The Second Edition *London :* Printed for Bernard Lintott, at the *Cross-Keys*, between the *Two Temple-Gates*, Fleet-street. 1714. 12° [Le *British Museum* ne possède pas la 1re édition ; la pièce a été jouée en 1714]. (*British Museum :* 11775. aaa.)

Poems on Several Occasions. By *N. Rowe* Esq; Printed for E. Curll at the Dial and Bible against St. *Dunstan's* Church in Fleet-street. 1714. 4°. (*British Museum :* 11643. b. b. b. 20.)

Ode for the the *New Year* MDCCXVI. By *N. Rowe*, Esq; Servant to His Majesty.

Custode rerum Cæsare, non furor
Civilis, aut vis eximet otium :
Non ira quæ procudit enses,
Et miseras inimicat urbes. Hor. Lib. 4. Ode 15.

London : Printed for *J. Tonson*, at *Shakespear's-Head*, overagainst *Càtherine-street* in the *Strand.* 1716. folio.
(*British Museum :* 643. m. 13./11.)

The Works of Nicholas Rowe, *Esq.; London : Printed for* H. Lintot, J. *and* R. Tonson *and* S. Draper. MDCCLXVII. 2 volumes 12°.

Roxburghe Collection.

Ancient Songs and Ballads ; Written on Various Subjects, and Printed between the Years MDLX and MDCC. Chiefly Collected by Robert Earl of Oxford, And purchased at the Sale of the late Mr. West's Library, in the Year 1773. Encreased by several Additions... London, Arranged and Bound in the Year 1774. 2 vol. folio.
(*British Museum :* C 20. f.)

RYMER (THOMAS).

The Tragedies of The last Age Consider'd and Examin'd By the Practice of the Ancients, and by the Common sense of all Ages. In a Letter to *Fleetwood Shepheard*, Esq; By Thomas Rymer, of *Grays-Inn*, Esquire.

Clamant periisse pudorem.
Cuncti penè patres ; ea quum reprehendere coner
Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit. Hor.

London, Printed for *Richard Tonson* at his Shop under *Grays-Inn* Gate, next *Grays-Inn.* [1678] 8°. (*British Museum :* 641. b. 25.)

A Short View of Tragedy; It's *Original, Excellency*, and *Corruption.* With some Reflections on *Shakespear*, and other Practitioners for the Stage. By Mr. *Rymer*, Servant to their Majesties. *Hodieque manent vestigia ruris.* Hor. *London*, Printed and are to be sold by *Richard Baldwin*, near the *Oxford Arms* in *Warwick-Lane*, and at the *Black Lyon* in *Fleetstreet*, between the two Temple-Gates. 1693. 8°.
(*British Museum* : 239. e. 23.)

SAINT-EVREMOND.

Œuvres Meslees de Mr. *De Saint-Evremond*, Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur. A Londres, chez *Jacob Tonson*, Marchand Libraire, à *Grays-Inn-Gate*. MDCCV. 2 volumes 4°.
(*Bibliothèque nationale* : Z. 2229. 1 et 2.)

ST JOHN (Henry, Viscount Bolingbroke).

Letters on the Study and Use of History. To which are added, Two other Letters, and Reflections upon Exile. By the late Right Honourable Henry St. John, Lord Viscount of Bolingbroke. In Two Volumes. London : Printed for A. Millar, in the Strand. MDCCLII. 8°.
(*British Museum* : 580. g. 7.)

ST SERFE (Thomas)

Tarugo's Wiles : or, the Coffee-House. A Comedy. As it was Acted at his Highness's, the Duke of *York*'s Theater. Written *By* Tho. St Serfe, *Gent. London*, Printed for *Henry Herringman* at the Sign of the Anchor, on the Lower-walk of the New-*Exchange*. 1668. 4°.
(*British Museum* : 841. c. 1./4.)

SAVILE (George, Marquis of Halifax).

The Character of a Trimmer. His Opinion of I. The Laws and Government. II. Protestant Religion. III. The Papists. IV. Foreign Affairs. By the Honourable Sir *W. Coventry*. The Second Edition, carefully Corrected, and cleared from the Errors of the first Impression. *Licensed* December 27. 1688. *London*, Printed for Richard Baldwin, next the *Black Bull* in the *Old-Bailey*, MDCLXXXIX. 4°. [Sur l'attribution de cet ouvrage au Marquis de Halifax, voyez ci-dessus, p. 196.]
(*Bibliothèque nationale* : Nc. 1509.)

SCOT (Thomas).

The Unhappy Kindness : or A Fruitless Revenge. A Tragedy, As it is Acted at the Theatre Royal.

Ad Generum Cereris sine Cæde et sanguine pauci
Descendunt Reges. Juv. Sat. 10.

Wrirten (*sic*) by Mr. *Scot. London*, Printed for *H. Rhodes* in *Fleet-street*, *S. Briscoe*, in *Covent-garden*, and *R. Parker* at the *Royal Exchange* : 1697. 4°. (*British Museum* : 644. f. 47.)

SCOTT (Sir Walter).

A Collection of Scarce and Valuable Tracts, on the most interesting and entertaining subjects : but chiefly such as relate to the History and Constitution of these Kingdoms. Selected from an infinite number in print and manuscript, in the Royal, Cotton, Sion, and other public, as well as private, libraries; particularly that of the late Lord Somers. The Second Edition, revised, augmented, and arranged, by Walter Scott, Esq. The bent and genius of the age is best known in a free country, by the pamphlets and papers that come daily out, as

the sense of parties, and sometimes the voice of the nation. Preface to Kennet's Register. *Judex qui aliquid statuit, una parte audita tantum et inaudita altera, licet æquum statuerit, haud æquus fuerit.* Ld. Cook and Just. Inst. London : Printed for T. Cadell and W. Davies, Strand; W. Miller, Albemarle-street; R. H. Evans, Pall-Mall; J. White and J. Murray, Fleet-street; and J. Harding, St. James's-street. 1809-15, 13 vol. 4°. (*British Museum* : 2076.)

Voyez DRYDEN (JOHN) et SWIFT (JONATHAN).

SCUDÉRY (MAGDELEINE DE).

Clelia. An Excellent *New* Romance : Dedicated to *Mademoiselle de Longueville.* Written in *French* by the Exquisite Pen of *Monsieur de Scudery*, Governour of *Nostredame de la Gard. Londom* (sic), Printed for *Humphrey Mosely* and *Thomas Dring*, and are to be sold at their Shop, at the Princes Arms in St. *Pauls* Church-yard, and at the George in Fleet-street, neer *Cliffords*-Inne. 1656-61. 5 vol. folio. (*British Museum* : 12403. c.)

SEDLEY (SIR CHARLES).

The Mulberry-Garden, A Comedy, As it is Acted by His Majestie's Servants, At the Theatre-Royal. Written by the Honourable Sir *Charles Sidley*. *London*, Printed for *H. Herringman*, at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower walk of the *New Exchange*. 1668. 4°. (*British Museum* : 841. c. 1./3.)

Antony and Cleopatra : A Tragedy. As it is Acted at the Dukes Theatre. Written by the Honourable Sir Charles Sedley, Baronet. Licensed *Apr.* 24. 1677. *Roger L'Estrange. London*, Printed for *Richard Tonson* at his Shop under *Grayes-Inne-Gate* next *Grayes-Inne-lane*. MDCLXXVII. 4°. (*British Museum* : 644. i. 1.)

Bellamira, or the Mistress, A Comedy : As it is Acted by Their Majesties Servants. Written by the Honourable Sir Charles Sedley Baronet. Licensed, *May* 24. 1687. *Rog. L'Estrange. London*, Printed by *D. Mallet*, for L. C. and *Timothy Goodwin*, (at the Maiden-Head over against *S*t *Dunstans* Church, in *Fleet-Street*. 1687. 4°. (*British Museum* : 163. h. 58.)

The Poetical Works of the Honourable Sir *Charles Sedley* Baronet, and his Speeches in Parliament. With *Large Additions never before made Publick.* Published from the Original M.S. by Capt. *Ayloffe*, a near Relation of the Authors. With a New Miscelany of Poems by several of the most *Eminent Hands.* And a Compleat Collection of all the Remarkable Speeches in both *Houses of Parliament* : Discovering the Principles of all *Parties* and *Factions*; the Conduct of our *Chief Ministers*, the Management of Publick Affairs, and the Maxims of the Government, from the year 1641, to the Happy Union of *Great Britain* : By several Lords and Commoners. Viz. The Duke of *Albemarle*, Earl of *Clarendon*, Earl of *Bristol*, Lord *Wharton*, Earl of *Pembrook*, Lord *Hollis*, Lord *Brook*, Lord *Essex*, Earl of *Argile*, Lord *Melvil*, Lord *Haversham*, Lord *Belhaven*, etc. *Algernon Sidney* Esq.; Mr. *Waller*, Sir *Francis Seymor*, Mr. *Pym*, *Richard Cromwell*, Mr. *Strode*, Sir *William Parkins*, Sir *William Scroggs*, Sir *J—P—*, And several other Lords and Commoners. *London*, Printed for Sam. Briscoe, and Sold by *B. Bragg* at the *Raven* in *Pater-noster-Row*. 1707. 8°. (*British Museum* : 11623. e.)

SETTLE (ELKANAH).

Cambyses King of Persia : A Tragedy. Acted by His Highness the Duke of York's Servants. *Written by* Elkanah Settle, *Gent.*

Aut Famam sequere, aut sibi convenientia finge
Scriptor. Hor. de Arte Poet.

Licensed, *March* 6. 1670. *Roger de L'Estrange. London*, Printed for *William Cademan*, at the *Pope's Head* in the Lower Walk of the New-Exchange. 1671. 4°. (*British Museum* : 841. c./1.)

The Empress of Morocco. A Tragedy with Sculptures. As it is Acted at the Duke's Theatre. Written by *Elkanah Settle*, Servant to his Majesty. *Primos da versibus annos*. Petr. Arb. *London*, Printed for *William Cademan* at the *Popes-head* in the Lower Walk of the *New Exchange* in the *Strand*, 1673. 4°.
(*British Museum* : 841. c./2.)

Notes and Observations on the Empress of Morocco revised, with some few *Errata*'s to be Printed, instead of the *Postcript*, with the next Edition of the *Conquest* of *Granada*.

Impune ergo mihi recitaverit ille Togatas?
Hic Elegos? Juven.

London, Printed for *William Cademan* at the *Popes*-Head in the Lower Walk of the New Exchange in the *Strand*. 1674. 4°.
(*British Museum* : 163. h. 60./2.)

Love and Revenge, a Tragedy. Acted at the Duke's *Theatre*. Written by *Elkanah Settle*, Servant to his Majesty. *London*, Printed for *William Cademan*, and are to be sold at the Sign of the *Popes-head* in the *New-Exchange* in the *Strand*. 1675. 4°.
(*British Museum* : 644. i. 10.)

The Conquest of China, By the Tartars. A Tragedy Acted at the Duke's *Theatre*. Written by *Elkanah Settle*, Servant to His Majesty.

Multum sudet frustraque laboret
Ausus idem, tantum series juncturaque pollet, Hor.

London, Printed by *T. M.* for W. *Cademan*, at the *Popes-Head* in the *Lower-Walk* of the *New-Exchange*, in the Strand. 1676. 4°.
(*British Museum* : 841. c./4.)

Ibrahim The Illustrious Bassa. A Tragedy. Acted at the Duke's Theatre. Written by Elkanah Settle, Servant to His Majesty.

Te
Nos facimus Fortuna Deam. Juven.

Licensed *May* the 4th. 1676. *Roger L'Estrange. London*, Printed by *T. M.* for W. *Cademan*, at the *Popes-Head* in the *Lower* Walk of the *New-Exchange* in the *Strand*. 1677. 4°.
(*British Museum* : 841. c. 26./3.)

The Female Prelate : Being The History of the Life and Death of Pope Joan. A Tragedy. As it is Acted at the Theatre Royal. Written by Elkanah Settle, Servant to His Majestie. *Facit Indignatio Versus.* Juven. *London*, Printed for *W. Cademan*, at the Popes head in the *New Exchange*. 1680. 4°. (*British Museum* : 644. i. 12.)

The Character of a Popish Successour, and What England May expect From Such a One. Humbly offered to the Consideration of both Houses

of Parliament, Appointed to meet at Oxford, On the One and Twentieth of *March*. 1680/1. The Third Edition Corrected. London : Printed for *R. Janeway*. 1681. folio.
(*British Museum* : 807. g. 5./23.)

Absalom Senior : Or, Achitophel Transpros'd. a Poem. *Si Populus vult decipi, etc. London* : Printed for *S. E.* and Sold by *Langley Curtis*, at the Sign of Sir *Edmondbury Godfrey*, near *Fleetbridge*. 1682. folio.
(*British Museum* : T. 2*/10.)

Animadversions On the Last Speech and Confession Of the late William Lord Russell. London, Printed for *T. Graves*. MDCLXXXIII. folio.
(*British Museum* : 816. m. 2./45.)

A Narrative Written by E. Settle.

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas
Undique collatis membris, ut turpiter Atrum
Desinat in piscem, Mulier formosa superne,
Spectatum admissi risum teneatis, amici.

London, Printed, and are sold by *Thomas Graves* for the Author. 1683. folio. (*British Museum* : 515. l. 29.)

The Present State of England In relation to Popery. Manifesting the Absolute Impossibility of Introducing Popery and Arbitrary Power into this Kingdom. Being a Full *Confutation* of all Fears and Apprehensions of the Imagined Dangers from thence : And particularly of a Certain *Pamphlet* Entituled The Character of a Popish Successor. By *E. Settle*. London, Printed by *J. Gain*, for *William Cademan*, at the *Popes-Head* in the Lower Walk of the *New Exchange*, in the *Strand*; anno MDCLXXXIV. folio.
(*British Museum* : 522. m. 5./14.)

An Heroick Poem on the Coronation of the High and Mighty Monarch, James II. King of England, etc.

Cæsar
Imperium Oceano, Famam qui terminet Astris.

By *E. Settle*. *London*, Printed by *J. L.* for *Benjamin Needham*, in *Duck-Lane*, MDCLXXXV. folio. (*Bibliothèque de l'auteur.*)

Distress'd Innocence : Or, The Princess of Persia. A Tragedy. As it is Acted at the Theatre Royal by Their Majesties Servants. *Written by E. Settle*.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adsunt
Humani vultus : Si vis me flerę dolendum est
Primum ipsi Tibi, tunc tua me infortunia lædent
Telephe vel Peleu... Horat. de Arte Poeticâ.

London, Printed by *E* [?] *I.* for *Abel Roper* at the *Mitre* near *Temple-Bar* in Fleet street, 1691. 4°. (*British Museum* : 644. i. 14.)

SHADWELL (Thomas).

The Sullen Lovers : or, the Impertinents. A Comedy Acted by his Highness the Duke of *Yorkes* Servants. Written by Tho. Shadwell.

Num satis est dixisse, Ego mira Poemata pango,
Occupet extremum scabies, mihi turpe relinqui est,
Et quod non didici sane nescire fateri. Hor. de Art. Poet.

In the *Savoy*, Printed for *Henry Herringman* at the Sign of the *Anchor* in the Lower-Walk of the *New-Exchange*. 1668. 4°.
(*British Museum*: 841. c. 1./1.)

The Royal Shepherdess. A Tragi-Comedy, Acted By his Highness the Duke of *York's* Servants. *Non Quivis videt immodulata Poemata Judex*. Hor. de Arte Poet. *London*, Printed for *Henry Herringman*, at the Sign of the Blew-Anchor, in the Lower-Walk of the *New-Exchange*. 1669. 4°. (*British Museum* : 841. c. 2./8.)

The Humorists; A Comedy. Acted By his Royal Highnesses Servants. Written By Tho. Shadwell, *Poet-Laureat*, and *Historiographer-Royal*.

Quis inique
Tam patiens urbis tam ferreus utteneat (sic) *se.*

London, Printed for *Henry Herringman*, and are to be Sold by *Francis Saunders* at the *Blew Anchor* in the *Lower Walk* of the *New Exchange*, and *James Knapton* at the *Crown* in *St. Pauls Church-yard*. 1691. 4°. [La pièce a été jouée en 1670. Il y a une édition de 1671, mais le seul exemplaire qu'en possède le *British Museum* est incomplet.] (*British Museum* : 644. i. 21.)

The Miser : A Comedy Acted by His Majesties Servants, At the Theatre Royal. Written by *Thomas Shadwell*. *London*, Printed for *Hobart Kemp*, at the sign of the *Ship*, in the upper Walk of the *New Exchange*. 1672. 4°. [Jouée en 1671.]
(*British Museum* : 841. c. 2./9.)

Epsom-Wells. A Comedy, Acted at the Duke's Theatre. Written by *Tho. Shadwell*. Μεγάλως 'Απολισθαίνειν ἁμάρτημα ἐυγενὲς. Licensed, *Feb.* 17. 1672/3. *Roger L'Estrange*. *London*, Printed by *J. M.* for *Henry Herringman* at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. M.DC.LXXIII. 4°. [Joué en 1672].
(*British Museum* : 644. i. 24.)

Psyche : A Tragedy, Acted at the Duke's Theatre. Written by *Tho. Shadwell*. *London*, Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, at the *Anchor* in the lower Walk of the *New Exchange*. 1675. 4°.
(*British Museum* : 644. i. 26.)

The Libertine : A Tragedy, Acted by His Royal Highness's Servants. Written by *Tho. Shadwell*. *London*, Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, at the *Anchor*, in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1676. 4°. (*British Museum* : 644. i. 28.)

The Virtuoso. A Comedy, Acted at the Duke's Theatre. Written by *Thomas Shadwell*. Licensed *May* 31. 1676. Roger L'Estrange. *London*, Printed by *T. N.* for *Henry Herringman*, at the *Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1676. 4°.
(*British Museum* : 644. i. 31.)

The History of Timon of Athens, The Man-Hater. As it is acted at the *Dukes Theatre*. Made into a Play. By *Tho. Shadwell*. Licensed, Feb. 18. 1678/7. *Ro. L'Estrange*. London, Printed by *J. M.* for *Henry Herringman*, at the *Blue Anchor*, in the Lower Walk of the *New-Exchange*. 1678. 4°. (*British Museum* : 11763. e.)

A True Widow. A Comedy, Acted by the *Duke's* Servants. Written by



Tho. Shadwell. Odi profanum Vulgus et Arceo. Printed for *Benjamin Tooke*, at the *Ship* in St *Paul's* Church-Yard. 1679. 4°.
(*British Museum* : 644. i. 34.)

The Woman-Captain : A Comedy Acted by His Royal Highnesses Servants. Written by *Tho. Shadwell. London*, Printed for *Samuel Carr*, at the *King's-Head* in S[t] *Paul's Church-yard*. 1680. 4°.
(*British Museum* : 644. i. 35.)

The Lancashire Witches, and Tegue O Divelly The Irish Priest. A Comedy. Part the First. The Amorous Bigot, with the Second Part of Tegue O Divelly, A Comedy. Both Acted by their Majesties Servants. Written by *Thomas Shadwell* Poet Laureat, and Historiographer Royal to their Majesties. *London*, Printed for *R. Clavell, J. Robinson, A* and *J. Churchill* and *J. Knapton*, and are to be Sold at the *Crown* in St. *Pauls* Church-yard, 1691. 4°. [C'est la plus ancienne édition que j'aie trouvée au *British Museum;* la pièce a été jouée en 1681.]
(*British Museum* : 644. i. 40.)

The Medal of John Bayes : a Satyr against Folly and Knavery. *Facit indignatio versus. London* : Printed for *Richard Janeway*. 1682. 4°. [Attribué à Shadwell.] (*British Museum* : 11626. c./2)

The Tenth Satyr of Juvenal. English and Latin. The English by *Tho. Shadwell.* With Illustrations upon it. Licensed, *May* 25 1687. *London* : Printed by *D. Mallet*, for *Gabriel Collins* at the Middle-Temple Gate, in *Fleet-street*. 1687. 4°. [C'est une réimpression ; cette satire doit être de 1682.] (*British Museum* : 11388. c. c.)

The Tory Poets a Satyr. 4°. 1682. [Ne se trouve ni au *British Museum* ni à la *Bodleian Library*.] " A sad paltry performance against Dryden, Otway, etc., " dit Oldys, note manuscrite à l'article Shadwell de Langbaine. Attribué aussi à Shadwell par Malone (*Vie de Dryden*, p. 165), qui donne l'extrait suivant :

> The laurel makes a wit; a brave, the sword;
> And all are wise men at a Council-board :
> Settle's a coward, 'cause fool Otway fought him,
> And Mulgrave is a wit, because I taught him.

A Lenten Prologue, Refus'd by the Players [1683?]. folio. [Attribué Shadwell.] (*British Museum* : 839. m. 22./22.)

Some Reflections upon the Pretended Parallel in the Play Called The Duke of Guise. In a Letter to a Friend. *London*, Printed for *Francis Smith*, sen. 1683. 4°. (*British Museum* : 641. g. 2./3.)

The Squire of Alsatia. A Comedy, As it is Acted by Their Majesty's Servants. Written by *Tho. Shadwell.*

> *Creditur, ex medio quia res arcessit, habere*
> *Sudoris minimum, sed habet Comœdia tanto*
> *Plus oneris, quanto veniæ minus.* Hor. Ep. ad Aug. I. lib. 2.

London, Printed for *James Knapton*, at the *Queens-Head* in St. *Paul's* Church-Yard. 1688. 4°. (*British Museum* : 644. i. 36.)

A Congratulatory Poem On His Highness the Prince of Orange His Coming into England. Written by *T. S.* A True Lower of his Countrey. *London*, Printed for *James Knapton*, at the *Sign* of the *Crown* in St. *Pauls* Church-yard. MDCLXXXIX. folio.
(*British Museum* : 643. l. 24./4.)

A Congratulatory Poem To the Most Illustrious Queen Mary Upon Her Arrival in England. By *Tho. Shadwell.* London : Printed for James Knapton. at the Sign of the Crown in St Paul's Church-Yard. MDCLXXXIX. folio. (*British Museum :* 11 631. h. 12./2.)

Bury-Fair. A Comedy, As it is Acted by His Majesty's Servants. Written by *Tho. Shadwell,* Servant to His Majesty. *London,* Printed for *James Knapton,* at the Crown in St. *Paul's* Church-yard : 1689. 4°. (*British Museum :* 644. i. 39.)

Ode On the Anniversary of the King's Birth. By *Tho. Shadwell,* Poet Laureat, and Historiographer Royal.

Steriles Transmisimus annos
Hæc Ævi prima Dies.

London : Printed for *James Knapton,* at the Sign of the *Crown* in St. *Paul's* Church-Yard. 1690. folio. (*British Museum :* 11 630. g. 13.)

Ode to the King, On His Return from Ireland. By *Tho. Shadwell,* Poet Laureat, and Historiographer-Royal to their Majesties. [1691?] folio. (*British Museum :* 643. m. 12./41.)

The Scowrers. A Comedy, Acted by Their Majesties Servants. Written by *Tho. Shadwell,* Poet Laureat, and Historiographer-Royal. *London :* Printed for James *Knapton,* at the *Crown* in St. *Paul's* Church-yard. 1691. 4°. (*British Museum :* 644. i. 42.)

Votum Perenne. A Poem to The King On New-Years-Day. By Thomas Shadwell, Esq; Poet Laureat, and Historiographer Royal. *London,* Printed for *Samuel Crouch,* at the Corner of *Pope's-Head-Alley,* over against the *Royal-Exchange,* 1692. folio. (*British Museum :* 1347. m. 44.)

The Volunteers, or The Stock-Jobbers. A Comedy, As it is Acted by Their Majesties Servants, At The Theatre Royal. Written by *Tho. Shadwell,* Esq. Late Poet-Lawreat, and Historiographer Royal. Being his last Play. *London,* Printed for *James Knapton,* at the *Crown* in St. *Paul's* Church-yard. 1693. Where are also to be had all Mr. *Shadwells* 17 Plays etc. Bound up, or single. 4°. [Joué en 1692.] (*British Museum:* 644. i. 44.)

The Dramatick Works of *Thomas Shadwell,* Esq; In Four Volumes. *London :* Printed for J. Knapton, at the *Crown* in St. *Paul's Church-Yard;* and J. Tonson, at *Shakespear's Head* over-against *Katharine-Street* in the *Strand.* MDCCXX. 12°. (*British Museum :* 644. a.)

SHEFFIELD (John). Earl of Mulgrave.

An Essay on Poetry : By the Right Honourable The Earl of Mulgrave. The Second Edition. *London,* Printed for *Jo. Hindmarsh,* at the *Golden Ball* over against the *Royal Exchange* in *Cornhil.* MDCXCI. folio. (*British Museum :* 643. m. 12./12.)

The Works of *John Sheffield* Earl of Mulgrave, Marquis of *Normanby,* and Duke of *Buckingham.*

Nec Phæbo *gratior ulla est.*
Quam sibi quæ Vari *præscripsit pagina nomen.* Virg.

London. Printed by John Barber, Alderman of *London.* MDCCXXIII. 2 volumes 4°. (*British Museum :* 77. k. 1.)

SKELTON (JOHN).

The Impeachment of Mary Stuart Sometime Queen of Scots and other Papers Historical and Biographical [Avec cette épigraphe : « In defence! »]. By John Skelton Advocate. London, William Blackwood and Sons 1876. 8°.

SMITH (EDMUND).

A Pindarique Poem Sacred to the Glorious Memory of King William III.

Ignis utique quo clarius effulsit, citius
Extinguitur, eripit se aufertque ex Oculis
Subito perfecta Virtus. Cambden de Phil. Syd.

By *M. Smith* Gent. *London*, Printed for *Andrew Bell* at the Cross-Keys and Bible in Cornhil. MDCCII. folio.

(*British Museum* : 643. l. 24./23.)

Phædra and Hippolitus (*sic*). A Tragedy. At it is Acted at the Queen's Theatre in the *Hay-Market*, By Her Majesty's Sworn Servants. By Mr. Edmund Smith. *London*, Printed for Bernard Lintott at the *Cross-Keys* between the two Temple-Gates in *Fleetstreet*. [1709. Joué en 1707]. 4°. (*British Museum* : 841. d. 11./6.)

SMITH (FRANCIS).

An Account of the Injurious Proceedings of Sir George Jeffrey K^nt^. Late Recorder of London, against Francis Smith, Bookseller. With his Arbitrary Carriage towards the Grand-Jury, at *Guild-Hall*, Sept. 16. 1680. Upon an Indictment then Exhibited against the said *Francis Smith*. For Publishing a Pretended *Libel*, entituled, An act of Common-Council for Retrenching the Expences of the Lord Mayor and Sheriffs of the City of London, etc. Together with an Abstract of very many former Losses, and Publick Sufferings Sustained by Him both in his *Person* and *Estate*. *Humbly submitted to the Consideration of all* True English-Men. *London*, Printed for Francis Smith, at the *Elephant and Castle* in Cornhil near the Royal-Exchange. Folio.

(*British Museum* : T. 2*/36.)

SMOLLETT (TOBIAS).

The Expedition of Humphry Clinker. By the Author of Roderick Random. In Three Volumes.

Quorsum hæc tam putida tendunt,
Furcifer? at te, inquam. Hor.

London, Printed for W. Johnston, in Ludgate-Street; and B. Collins, in Salisbury. MDCLXXI. 12°. (*British Museum* : 635. c. 23.)

SOMERS (JOHN, LORD).

Satyr to his Muse by the Author of *Absalom* and *Achitophel*.

Quo liceat libris non licet ire mihi.
Turpiter huc illuc Ingeniosus eat.

London, Printed for D. *Green* 1682. 4° [attribué à Somers].

(*British Museum* : 1077. i. 15./5.)

SOUTHERNE (THOMAS.)

The Loyal Brother or the Persian Prince. A Tragedy As it is Acted at the Theatre Royal by their Majesties Servants. By *Thomas Southern*. *I, fuge; sed poteras tutior esse Domi. Mart. London*, Printed for *William Cademan* at the *Popes Head* in the New *Exchange* in the *Strand*. 1682. 4°. (*British Museum* : 644. i. 57.)

The Disappointment, or The Mother in Fashion. A Play As it was Acted At the Theatre Royal. Written by *Thomas Southerne.*

Neque tu divinum Æneada tenta,
Sed longè sequere, et vestigia semper adora. Stat.

London, Printed for *Jo. Hindmarsh*, Bookseller to his Royal Highness, at the Black Bull in *Cornhil*. 1684. 4°. (*British Museum*: 11 774. g.)

Sir Anthony Love : Or, The Rambling Lady. A Comedy. As it is Acted at the Theatre-Royal by Their Majesties Servants. Written by *Tho. Southerne.*

Artis severæ si quis amat effectus,
Mentemque magnis applicat
det primos versibus annos,
Mæoniumque bibat fœlici (sic) *pectore fontem.* Petro. Arb. Satyr. pag. 3.

London : Printed for *Joseph Fox* at the *Seven Stars* in *Westminster-Hall*, and *Abel Roper* at the *Mitre* near *Temple Bar*. 1691.
(*British Museum* : 644. i. 52.)

The Wives Excuse : Or, Cuckolds make Themselves. A Comedy. As it is Acted at the Theatre-Royal, By Their Majesties Servants. Written by *Tho. Southern. Nihil est his, qui placere volunt, tam adversarium, Quam expectatio.* Cicero. *London*, Printed for *Samuel Brisco*, over against *Will's Coffee-house*, in *Russel-Street*, in *Covent-Garden*. 1692. 4°. (*British Museum* : 644. i. 53.)

The Maids last Prayer : or Any, Rather than Fail. A Comedy. As it is Acted at the Theatre Royal, By Their Majesties Servants. Written by *Tho. Southerne.*

Valeat res ludicra, si me
Palma negata, macrum; donata reducit opimum. Hor. Epist. 1. lib. 2.

London, Printed for *R. Bentley*, in *Russel-street* in Covent-Garden, and *J. Tonson*, at the *Judges-Head* in *Chancery-Lane*. 1693. 4°.
(*British Museum* : 644. f. 58.)

The Fatal Marriage : or the Innocent Adultery, A Play, Acted at the Theatre Royal, By Their Majesties Servants. *Written by* Tho. Southerne. *Pellex ego facta mariti.* Ovid. *London*, Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judges Head* near the Inner-Temple-Gate in Fleetstreet, 1694. 4°. (*British Museum*: 644. i. 54.)

Oroonoko : A Tragedy As it is Acted at the Theatre-Royal, By His Majesty's Servants. Written by *Tho. Southerne.*

Quo fata trahunt, virtus secura sequetur. Lucan.
Virtus recludens immeritis mori
Cœlum, negatâ tentat iter Viâ. Hor. Od. 2, lib. 3.

London : Printed for *H. Playford* in the *Temple-Change*. *B. Tooke* at the *Middle-Temple-Gate*. And *S. Buckley* at the *Dolphin* against St Dunstan's Church in Fleet-street. MDCCXVI. 4°.
(*British Museum* : 644. i. 56.).

Plays Written by Thomas Southerne, Esq. now first Collected. With An Account of the Life and Writings of the Author.

Your tributary tears we claim,
For scenes that Southerne drew; a fav'rite name.
He touch'd your fathers hearts with gen'rous woe,
And taught your mothers youthful eyes to flow;
For this he Claims hereditary praise,
From wits and beauties of our modern days. Hawkesworth.

London, Printed for T. Evans near York-buildings : and T. Becket, corner of the Adelphi, Strand. MDCCLXXIV. 3 volumes 8°.
(*British Museum* : 239. f. 18.)

SPENCE (Joseph).

Anecdotes, Observations, and Characters, of Books and Men. Collected From The Conversation of Mr. Pope, *and Other Eminent Persons of His Time*. By the Rev. Joseph Spence. Now First Published From The Original Papers, With Notes And A Life of The Author. By Samuel Weller Singer.

Apis matinæ
More modoque
Grata carpentis thyma.

London : Published By W. H. Carpenter, Lower Brook Street; And Archibald Constable And Co. Edinburgh. MDCCC.XX. 8°.

SPRAT (Thomas).

A True Account and Declaration of The Horrid Conspiracy against the Late King, His Present Majesty and the Government : *As it was order'd to be Published by His late Majesty*. The second Edition. *In the Savoy* : Printed by *Thomas Newcomb*, One of His Majesties Printers; and are to be sold by *Sam. Lowndes* over against *Exeter-Change* in the *Strand*. 1685. folio. [Le *British Museum* ne possède pas la première édition, qui d'ailleurs est aussi de 1685].
(*British Museum* : 9525. g./1-2.)

STAGE.

The Stage Condemn'd, and The Encouragement given to the Immoralities and Profaneness of the Theatre, by the English Schools, Universities and Pulpits, *Censur'd*. King *Charles* I. Sundays Mask and Declaration for Sports and Pastimes on the Sabbath, *largely Related and Animadverted upon*. The Arguments of all the Authors that have Writ in Defence of the Stage against Mr. *Collier*, *Consider'd*. And The Sense of the Fathers, Councils, Antient Philosophers and Poets, and of the Greek and Roman States, and of the First Christian Emperours concerning the Drama, *Faithfully Deliver'd*. Together with The Censure of the English State and of several Antient and Modern Divines of the Church of *England* upon the Stage. And Remarks on diverse late Plays, as also on those presented by the two Universities to King *Charles* I. *London* : Printed for John Salusbury, at the *Angel* in St. *Paul*'s Church-Yard. 1698. 8°. (*Bibliothèque de l'auteur.*)

A Vindication of the Stage, With the Usefulness and Advantages of Dramatick Representations, In Answer to Mr. Collier's Late Book, Entituled, *A View of the Prophaness* (sic) *and Immorality*, etc. *In a Letter to a Friend. Aut Prodesse volunt, aut Delectare Poetæ. Delectant homines, mihi crede, ludi, non eos solùm, qui fatentur; sed illos etiam qui Dissimulant*. Cicero. *London* : Printed for *Joseph Wild*, at the Sign of the *Elephant* at *Charing-Cross*. MDCXCVIII. 4°.
(*British Museum* : 641. e. 13./4.)

Some Thoughts Concerning the Stage in a Letter to a Lady. *London* : Printed, and are to be Sold by *J. Nutt*, near *Stationers-Hall*. 1704. 8°.
(*British Museum* : 641. e. 12./8.)

A Representation of the *Impiety* and *Immorality* of the English Stage,

with Reason *for putting a stop thereto : and some* Questions *addrest to those who frequent the* Play-Houses. *London,* Printed, and are to be sold by *J. Nutt* near *Stationers-Hall,* 1704. 8°.
(*British Museum* : 641. e. 12./7.)

STANHOPE (PHILIP, HENRY, 5TH EARL OF STANHOPE).

History of England from the peace of Utrecht to the peace of Versailles, 1713-1783. By Lord Mahon. In seven volumes. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1853. 12°.

History of England comprising the reign of Queen Anne until the peace of Utrecht, by Earl Stanhope, 1701-1713, In two volumes. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1870. 12°.

STAPYLTON (SIR ROBERT).

The Slighted Maid, A Comedy, Acted with great Applanse at the Theatre in Little *Lincolns-Inn*-Fields, *By His Highness the Duke of* York's *Servants. London,* Printed for *Thomas Dring,* at the *George* near St. *Dunstan's* Church in *Fleet-street.* 1663. 4°.
(*British Museum* : 83. b. 22.)

The Step-Mother A Tragi-Comedy, Acted with great Applause at the Theatre in Little *Lincolns-Inn* Fields, *By His Highness the Duke of* York's *Servants.* Imprimatur, *Decemb.* 26. 1663. *Roger L'Estrange. London,* Printed by J. *Streater;* And are to be sold by *Timothy Twy...* (*cætera desunt* : titre rogné).
(*British Museum* : 83. b. 22.)

The Tragedie of Hero and Leander. Written by Sr. Robert Stapylton Kt. One of the Gentlemen Ushers of his Majesty's Most Honorable Privy Chamber. Licensed August 25. 1668. *Roger L'Estrange. London,* Printed for *Thomas Dring* the Younger, at the *White Lyon* next *Chancery-Lane* in *Fleet-street,* 1669. 4°. (*British Museum* : 83. b. 22.)

STAR-CHAMBER.

A Decree of Starre-Chamber, concerning Printing, *Made the eleuenth day of July last past.* 1637. Imprinted at London by *Robert Barker,* Printer to the Kings most Excellent Maiestie : And by the Assigns of Iohn Bill. 1637. 4°. (*British Museum* : 517. k. 3./8.)

STEELE (RICHARD).

The Lying Lover : or The Ladies Friendship. A Comedy. As it is Acted at the Theatre Royal by Her Majesty's Servants. Written by Mr. *Steele.* Hæc nôsse salus est adolescentulis. Tertul. *London :* Printed for Bernard Lintot at the *Middle-Temple-Gate* in Fleetstreet. 1704. Price. 1 s. 6 d. (*British Museum* : 11774. g.)

Numb. 1. The Tattler. By *Isaac Bickerstaff* Esq; *Quicquid agunt Homines nostri Farrago Libelli.* Tuesday, April 12. 1709. folio.
(*British Museum* : 2044. g.)

The Lucubrations of *Isaac Bickerstaff* Esq; Ὀυ χρὴ παννύχιον εὕδειν βουληφόρον ἄνδρα. Homer. *London,* Printed : And to be deliver'd to Subscribers, by *Charles Lillie,* Perfumer, at the Corner of *Beauford-Buildings,* in the *Strand;* and *John Morphew* near *Stationers-Hall.* MDCCXIII. 4 volumes 8°. [C'est la première édition du *Tatler* en volumes.] (*British Museum* : 90. c. 1-4.)

The Conscious Lovers. A Comedy. As it is Acted at the Theatre Royal in *Drury-Lane*, By His Majesty's Servants. Written by Sir *Richard Steele. Illud Genus Narrationis, quod in Personis positum est, debet habere Sermonis Festivitatem, Animorum Dissimilitudinem, Gravitatem, Lenitatem, Spem, Metum, Suspicionem, Desiderium, Dissimulationem, Misericordiam, Rerum Varietates, Fortunæ Commutationem, Insperatum Incommodum, Subitam Lætitiam, Jucundum Exitum rerum*. Cic. Rhetor. ad Herenn. Lib. 1. *London* : Printed for J. Tonson at *Shakespear's Head* over against *Katharine-Street* in the *Strand*. 1723. 8°. (*British Museum* : 11 775. e.)

The Epistolary Correspondence of Sir Richard Steele; including *his familiar letters* to his wife and daughters; to which are prefixed, *fragments of three plays;* two of them undoubtedly Steele's, the third supposed to be Addison's. Faithfully printed from the originals; and illustrated with literary and historical anecdotes, *by John Nichols*, F. S. A. E. and P. In two volumes. London : Printed by and for John Nichols and Son, Red Lion Passage, Fleetstreet; and sold by Messrs. Longman, Hurst, Rees, and Orme, Paternoster-Row. 1809. 2 vol. 8°. (*Bibliothèque nationale* : Z. acq. extr. 4769.)

Voyez ADDISON (JOSEPH).

STEPHEN (LESLIE).

English Men of Letters. Edited by John Morley. Alexander Pope By Leslie Stephen. London : Macmillan and Co. 1880. 8°.

STEPHENS (FREDERIC GEORGE).

Catalogue of Prints and Drawings in the British Museum. Division I. Political and Personal Satires (No 1 to No 1235). Vol. I. 1320 to April 11, 1689. Printed by order of the Trustees. 1870. 8°.

STEPNEY (GEORGE).

An Epistle to Charles Montague Esq.; on his Majesty's Voyage to Holland. by Mr. *George Stepney*. Licensed *Jan.* 31 1690/1. *J. Fraser*. *London* : Printed for *Francis Saunders* at the *Blue Anchor* in the *Lower Walk* of the *New Exchange*. 1691. folio. (*British Museum* : 669. d. 1./3.)

A Poem Dedicated to the Blessed Memory of Her late Gracious Majesty Queen Mary. By Mr. Stepney. *London* : Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judge's Head*, near the *Inner-Temple Gate* in *Fleetstreet*. 1695. folio. (*British Museum* : 643. l. 24./10.)

STILLINGFLEET (EDWARD.)

An Answer to some Papers Lately Printed, concerning the Authority of the Catholick Church In Matters of Faith, and the Reformation of the Church of England. *London*: Printed for *Ric. Chiswell* at the *Rose* and *Crown* in St *Paul's* Church-yard. MDCLXXXVI. 4°. (*British Museum*: 13. N. N. c./1868.)

A Vindication of the Answer to some Late Papers Concerning The Unity and Authority of the Catholick Church and the Reformation of the *Church of England. London* : Printed for Richard Chiswell, at the *Rose* and *Crown* in St *Paul's* Church-yard. MDCLXXXVII. 4°. (*British Museum*: 13. N. N. c./1868.)

STOUGHTON (JOHN).

Ecclesiastical History of England. The Church of the Restoration, By John Stoughton. D.D. In two volumes. London Hodder and Stoughton. 27. Paternoster Row etc. MDCCC LXX. 8°.

SWIFT (JONATHAN).

A Tale of A Tub. Written for the Universal Improvement of Mankind. *Diu multumque desideratum.* To which is added, An Account of a Battel Between the Antient and Modern Books in St. *James* Library. Basima cacabasa eanaa irraumista, diarbada caeota bafobos camelanthi. *Iren. Lib.* I. c. 18.

Juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarunt tempora Musæ. Lucret.

The Second Edition Corrected. *London:* Printed for *John Nutt,* near *Stationers-Hall.* MDCCIV. 8°. [La 1[re] édition, qui ne se trouve pas au *British Museum*, est aussi de 1704.

(*British Museum:* 1079. m. 13.)

A Letter From a Member of the House of Commons in Ireland to a Member of the House of Commons in England, Concerning the *Sacramental Test. London:* Printed for *John Morphew,* near *Stationers-Hall.* 1709. 4°. [C'est l'édition la plus ancienne qui soit au *British Museum;* il y en-a une de 1708.] (*British Museum:* T. 1754./7.)

The W—ds—r Prophecy. Printed in the Year, 1711. folio.

(*British Museum:* 831. l. 9./239.)

The Conduct of the Allies, and of the Late Ministry, In Beginning and Carrying on The Present War.

Partem tibi Gallia nostri
Eripuit : partem duris Hispania bellis :
Pars jacet Hesperiæ : totoq; exercitus orbe
Te vincente perit. Terris fudisse cruorem
Quid juvat Arctois, Rhodano, Rhenoq; subactis?
Odimus accipitrem quia semper vivit in armis.
Victrix Provincia plorat.

The Second Edition, Corrected. *London,* Printed for *John Morphew,* near *Stationers Hall.* 1711. 8°. [La 1[re] édition, qui ne se trouve pas au *British Museum,* est aussi de 1711.]

(*British Museum:* 1093. c. 119.)

A Proposal for *Correcting, Improving* and *Ascertaining* the English Tongue; In a Letter To the Most Honourable Robert *Earl of* Oxford *and* Mortimer, *Lord High Treasurer* of Great Britain. The Second Edition. *London:* Printed for Benj. Tooke, at the *Middle-Temple-Gate, Fleetstreet.* 1712. 8°. (*British Museum:* 626. e. 35.)

A Letter of Advice to a Young Poet: together with a Proposal for the Encouragement of Poetry in this Kingdon.

Sic honor et nomen divinus vatibus atq;
Carminibus venit. Hor.

By J. Swift. Printed at *Dublin,* Reprinted at *London,* and Sold by *W. Boreham* at the *Angel* in *Pater-Noster-Rou.* 1721. 8°.

(*British Museum:* 1077. l. 27./7.)

The Works of Jonathan Swift, D.D. Dean of St Patrick's, Dublin; containing Additional Letters, Tracts, and Poems, not hitherto pub-

lished; with Notes, and a Life of the Author, by Sir Walter Scott, Bart. Second Edition. Edinburgh: Printed for Archibald Constable and Co, and Hurst, Robinson, and Co. London. 1824. 19 volumes 8°.

TAINE (H.)

Histoire de la Littérature Anglaise par H. Taine. Paris, Hachette et Cie. 1863. 4 volumes 8°.

TATE (NAHUM).

Brutus of Alba: or, the Enchanted Lovers. A Tragedy. Acted at the Duke's Theatre. Written by *N. Tate*. *Neque ut te miretur Turba, Labores*. Hor. Licensed *July* 15. 1678. *Roger L'Estrange. London*, Printed for *E. F.* for *Jacob Tonson*, at the Sign of the *Judge's Head* in *Chancery-Lane*, near *Fleet-Street*. 1678. 4°.
(*British Museum*: 644. i. 58.)

The History of King Lear. Acted at the Duke's Theatre. Reviv'd with Alterations. By *N. Tate. London*, Printed for *E. Flesher*, and are to be sold by *R. Bentley*, and *M. Magnes* in *Russel-street* near *Covent-Garden*, 1681. 4°. (*British Museum*: 841. d. 39./7.)

The *History* of King *Richard* The Second Acted at the Theatre Royal, Under the Name of the *Sicilian Usurper*. With a Prefatory *Epistle* in Vindication of the Author. Occasion'd by the Prohibition of this *Play* on the Stage. By *N. Tate. Inultus ut Flebo Puer?* Hor. *London*, Printed for *Richard Tonson*, and *Jacob Tonson*, at *Grays-Inn* Gate, and at the Judges-Head in *Chancery-Lane* near *Fleet-street*. 1681. 4°.
(*British Museum*: 644. i. 60.)

The Ingratitude of a Common-Wealth; or, the Fall of Caius Martius Coriolanus. As it is Acted at the Theatre-Royal. By N. Tate.

Honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, Iracundus, Inexorabilis, Acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget Armis. Hor.

London, Printed by T. W. for *Joseph Hindmarsh*, at the *Black-Bull* in *Cornhill*. 1682. 4°. (*British Museum*: 644. f. 66.)

On the Sacred Memory Of Our Late Sovereign: With a Congratulation To His Present Majesty.

Non deficit Alter
Aureus.

Written by *N. Tate. London*, Printed by *J. Playford*, for *Henry Playford*, near the *Temple*-Church: 1685. folio.
(*British Museum*: 1347. m.)

Cuckolds-Haven: or, an Alderman No Conjuror. A Farce. Acted at the Queen's Theatre in *Dorset Garden*. By *N. Tate. London*, Printed for *. H.* and are to be sold by *Edward Poole*, next door to the *Fleece Tavern* in *Cornhill*. 1685. 4°. (*British Museum*: 644 i. 61.)

A Duke and no Duke a Farce. As it is Acted by Their Majesties Servants. Written by *N. Tate*. With The several Songs set to Music, With thorow Basses for the *Theorbo*, or *Basse Viol. London*, Printed for *Henry Bonwicke*, at the *Red-Lyon* in St. *Pauls* Church-Yard. 1685. 4°.
(*British Museum*: 644. i. 62.)

A Poem. Occasioned by the Late Discontents and Disturbances in the



State. With Reflections upon the Rise and Progress of Priest-Craft. Written by *N. Tate.*

Liberius si
Dixero quid, si forte Jocosius, Hoc mihi juris
Cum Venia dabis. Hor.
Vincit Amor Patriæ. Virg.

London : Printed for *Richard Baldwin*, near the *Oxford-Arms* in *Warwick-Lane.* MDCXCI. folio. *(British Museum :* 840. m. 20.)

Mausolæum : A Funeral Poem On our late Gracious Sovereign Queen Mary, Of Blessed Memory. By N. Tate, *Servant to His Majesty. London:* Printed for *B. Aylmer*, at the *Three Pigeons* against St. *Dunstan's* Church in *Fleet-street.* And *R. Baldwin*, near the *Oxford-Arms* in *Warwick-Lane.* 1695. folio.
(British Museum : 643. l. 25./2.)

A Congratulatory Poem On the New Parliament Assembled On This Great Conjuncture of Affairs. By *N. Tate*, Esq; Poet-Laureat to His Majesty. London : Printed for W. Rogers, at the *Sun* against St. *Dunstan's* Church in Fleetstreet, MDCCI. folio.
(British Museum : 1347. m.)

The Triumph of Union : With the Muse's Address For the Consummation of it in the Parliament of Great Britain. Written by Mr. *Tate* Poet-Laureat to Her Majesty. *London :* Printed in the Year 1707. 4°.
(British Museum : 11 630. c. 5./7.)

A Congratulatory Poem To His Royal Highness Prince George of Denmark, Lord High Admiral of Great Britain. Upon the Glorious Successes at Sea. By N. Tate, Esq; Poet-Laureat to Her Majesty. London : Printed by H. Meere, for J. B. and sold by R. Burrough and J. Baker, at the *Sun* and *Moon* in *Cornhill;* and J. Morphew, near *Stationers-Hall.* 1708. folio. *(British Museum :* 79. h. 13.)

An Entire Set of The Monitors. Intended for the Promoting of Religion and Virtue, and Suppressing of Vice and Immorality. Containing Forty One Poems on Several Subjects, *In Pursuance of Her* Majesty's *Most Gracious Directions.* Perform'd by Mr. Tate, Poet Laureat to Her Majesty, Mr. Smith, and Others. This Undertaking was Encourag'd by the *Subscription* of the following Gentlemen of the Clergy (besides *That* of Many of the Nobility, and great Numbers of the Gentry) His Grace my Lord Arch-Bishop of *York*, my Lord Bishop of *Lincoln*, my Lord Bishop of St. *Davids*, my Lord Bishop of *Gloucester*, Dr. *Moss*, Dean of *Ely*, Dr. *Brailsford*, Dean of *Wells*, Dr. *Williams*, Dr. *Bedfourd*, Dr. *Brown*, Dr. *Fog*, Dr. *Pelling*, Dr. *Bray*, Dr. *Hoadley*, Dr. *Blake*, Dr. *Hunt*, Dr. *King*, Dr. *Waugh*, Dr. *Wells*, Dr. *Only*, Dr. *Heath*, with about Fifty more of that Reverend Order. N. B. When the *Authors* had publish'd these Twenty One Papers, they were oblig'd (by being engag'd in other Affairs) to decline further proceeding in this Undertaking. folio. *(British Museum :* 643. m. 12./24.)

A Poem Sacred to the Glorious Memory of Her Late Majesty *Queen* Anne. By N. Tate, Esq; Poet Laureat to King William, Queen Mary, Queen Anne, and to His present Majesty, till the Day of his Decease. Printed in the Year MDCCXVI. 8°.
(British Museum : 11 631. e. 63.)

Voyez DRYDEN (JOHN) *The second Part of Absalom and Achitophel.*

TEMPLE (Sir WILLIAM).

The Works of Sir *William Temple*, Bart. In Two Volumes. To which is Prefix'd Some Account of the Life and Writings of the Author. *London* : Printed for *A. Churchill, T. Goodwin, J. Knapton, R. Smith, B. Tooke, J. Round, J. Tonson, O. Lloyd, W. Meres, T. Woodward* and *F. Clay*. MDCCXX. folio. (*British Museum* : 680. h. 10.)

THORNBURY (WALTER).

Haunted London, by W. Thornbury. *Illustrated by F. W. Fairholt, F. S. A.* London : Hurst and Blackett, Publishers, Successors to Henry Colburn, 13. Great Marlborough Street. 1865. 8°.

TICKELL (THOMAS).

A Poem To His Excellency The Lord Prievy-Seal, on the *Prospect* of *Peace*. By Mr. *Tickell*.

Sacerdos
Fronde super Mitram *fœlici insignis Olivæ.* Virg.

London : Printed for *J. Tonson*, at *Shakespear's-Head* over-against *Catherine-street* in the *Strand*. 1713. folio.
(*British Museum* : 643. l. 26./2.)

Epistle from A Lady in *England;* To A Gentleman at *Avignon*. By Mr. *Tickell*. The Third Edition. London, Printed for *J. Tonson*, at *Shakespear's-Head* over against *Katharine-street* in the *Strand*. 1717. folio. (*British Museum* : 643. l. 25./18.)

Kensington Garden. *Campos, ubi Troja fuit.* Virg. London : Printed for J. Tonson, in the Strand. MDCCXXII. 4°.
(*British Museum* : 163. m. 2.)

Voyez ADDISON (JOSEPH) *Œuvres*, 1721, éditées par Tickell; et *The Drummer*.

TIMPERLEY (C. H.)

Encyclopædia of Literary and Typographical Anecdote; being a Chronological Digest of the most interesting facts illustrative of the History of Literature and Printing from the earliest Period to the present Time. Interpersed with Biographical Sketches of Eminent Booksellers, Printers, Type-founders, Engravers, Bookbinders and Paper makers, of all ages and Countries, but especially of Great Britain. With Bibliographical and Descriptive Accounts of their principal Productions and occasional Extracts from them. Including Curious Particulars of the first introduction of Printing into various Countries, and of the Books then printed. Notices of early Bibles and Liturgies of all Countries especially those printed in England or in English. A History of all the Newspapers, Periodicals, and Almanacks published in this Country. An Account of the Origin and Progress of Language, Writing and Writing Materials, the Invention of Paper, Use of Paper Marks, etc. Compiled and Condensed from Nichols's Literary Anectodes, and numerous other Authorities, By C. H. Timperley. Second Edition, to which are added, A Continuation to the present Time, Comprising recent Biographies, Chiefly of Booksellers, and A Practical Manual of Printing. London : Henry G. Bohn, York Street, Covent Garden. MDCCCXLII. 8°.

TINDAL (MATTHEW).

Christianity as old as the Creation : Or, the Gospel, A Republication of

the Religion of Nature. Est autem jus naturale adeo immutabile, ut ne quidem a Deo mutari posset. *Grot. de Jure Belli et Pacis*, l. 1. C. 1. §. 10. n. 5. *The* Gentiles, *which have not the Law, do by Nature the Things contained in the Law.* Rom. *ii*. 14. — *God is no Respecter of Persons; but in Every Nation, he that feareth him, and worketh Righteousness, is accepted with him.* Acts X. 34, 35, Proinde perfectam illam Religionem quæ Christi prædicatione nobis tradita est, non Novam aut Peregrinam, sed si verum dicere oportet, primam, solam, veramque esse liquido apparet. *Euseb.* Eccl. Hist. l. 1. C. 4. *Valesius*'s Transl. Res ipsa quæ nunc Christiana Religio nuncupatur, erat et apud Antiquos, nec defuit ab Initio generis humani, quousq; ipse Christus veniret in Carne; unde vera Religio quæ jam erat, cæpit appellari Christiana. *Aug.* Oper. To. 1. p. 17. C. *Retract.* l. 1. C. 13. The Religion of the Gospel, is the true original Religion of Reason and Nature. — And its Precepts declarative of that original Religion, which was as old as the Creation. *Serm. for prop. the Gosp. in for. Parts*, by Dr. *Sherlock*, now Bp. of *Bangor*, p. 10. and 13. God does nothing in the Government of the World by mere Will and Arbitrariness. — The Will of God always determines itself to act according to the eternal Reason of Things. — All rational Creatures are oblig'd to govern themselves in ALL their Actions by the same eternal Rule of Reason. Dr. S. *Clark*'s Unchang. Oblig. of Nat. Relig. Edit. 4. p. 47, 48, 49. *London*, Printed in the Year MDCCXXX. 4°.

(*British Museum* : 694. m. 5.)

[THOMPSON] (N)

A Collection of One Hundred and Eighty Loyal Songs, All written since 1678. And Intermixt with several New Love Songs. To which is Added, The Notes Set by Several Masters of Musick. With a Table to find every Song. The Fourth Edition with many Additions. *London*, Printed, and are to be sold by *Richard Butt*, in *Princess-street* in *Covent-Garden*. 1694. Price Bound 2 s. 12°.

(*British Museum*: 1078. e. 13.)

TOLAND (John).

Christianity not Mysterious: or A Treatise Shewing, That there is nothing in the Gospel Contrary to Reason, Nor Above it: And that no Christian Doctrine can be properly call'd A Mystery. *We need not desire a better Evidence that any Man is in the wrong, than to hear him declare against Reason and thereby acknowledg that Reason is against him.* ABp. Tillotson. London, Printed in the Year 1696. 8°.

(*British Museum* : 699. d. 7./1.)

Nazarenus : Or *Jewish*, *Gentile*, and *Mahometan* Christianity. Containing The history of the antient Gospel of Barnabas, and the modern Gospel of the Mahometans, attributed to the same Apostle: this last Gospel being now first made known among Christians. Also, The Original Plan of Christianity occasionally explain'd in the history of the Nazarens, wherby diverse Controversies about this divine (but highly perverted) Institution may be happily terminated. With The relation of an Irish Manuscript of the Four Gospels, as likewise a Summary of the antient Irish Christianity, and the reality of the Keldees (an order of Lay-religious) against the two last Bishops of Worcester. By Mr. *Toland*.

Intacta et Nova? graves Offensæ, levis Gratia. Plin. lib. 10. Epist. 8.
Ast ego Cœlicolis gratum reor ire per omnes
Hoc opus, et Sacras populis notescere Leges. Lucan. lib. 10, ver. 197.

London, Printed : And Sold by J. Brown without Temple-Bar, J. Roberts in Warwick-Lane, and J. Brotherton at the Black Bull in Cornhill. 1718. 8°. (*British Museum* : 699. d. 10./2.)

Pantheisticon : or the Form Of Celebrating the *Socratic-Society*. Divided into Three Parts. Which Contain, I. The Morals and Axioms of the Pantheists; or the Brotherhood. II. Their Deity and Philosophy III. Their Liberty, and a Law, neither deceiving, nor to be deceive... To which is prefix'd A Discourse upon the Antient and Modern Societies of the Learned, as also upon the Infinite and Eternal Universe. And subjoined, A short Dissertation upon a Two-fold Philosophy of the Pantheists, that is to be followed; together with an Idea of the best and most accomplished Man. Written Originally in Latin, by the ingenious Mr. *John Toland*. And now, for the first Time, faithfully rendered into English. *London :* Printed for Sam. Paterson, at *Shakespear's-Head*, opposite *Durham-Yard*, in the *Strand*; and Sold by M. Cooper, in *Pater-noster Row*. 1751. 8°. [L'édition originale, qui n'est pas au *British Museum*, est de 1720.]
(*British Museum* : 226. a. 29./2.)

TOWNSEND (W. CHARLES).

History of the House of Commons, from the Convention Parliament of 1688-9 to the Passing of the Reform Bill in 1832. By W. Charles Townsend, Esq.; A.M., *Recorder of Macclesfield*. London : *Henry Colburn, Publisher*, Great Marlborough Street. 1843-4. 2 volumes 8°.
(*Bibliothèque nationale :* Ng. 234.)

TUKE (SIR SAMUEL).

The Adventures of Five Hours. A Tragi-Comedy. *The Second Edition. Non ego Ventosæ Plebis suffragia venor.* Horat. *Feb.* 12. 1662. Imprimatur. *John Berkenhead. London,* Printed for *Henry Herringman*, and are to be sold at his Shop at the Sign of the *Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*. 1664. 4°.
(*British Museum :* 644. f. 70.)

Tunbridge.

The Tunbridge-Miscellany : Consisting of Poems, etc. Written at *Tunbridge-Wells* this Summer. By Several Hands.

Carminibus meritas celebrare Puellas
Dos mea. Ovid.

London, Printed for E. Curll at the Dial and Bible, against St. *Dunstan's* Church in Fleetstreet. MDCCXII. 8°.
(*British Museum :* 1346. g. 2./7.)

Uzziah.

Uzziah and Jotham. A Poem. Licensed and Entred according to Order. *Obscuris vera involvens.* Virg. Æneid. 1. 6. *London :* Printed for *B. Motte,* and are to be sold by *Randall Taylor* near *Stationers-Hall*. 1690. folio. (*British Museum* : 643. m. 12. 7.)

VANBRUGH (JOHN).

The Relapse or Virtue in Danger : Being the Sequel of The Fool in Fashion, A Comedy. Acted at the Theatre-Royal in *Drury-Lane*. By the Author of a late Comedy Call'd *The Provok'd Wife. London,* Printed for S. B. and Sold by *R. Wellington* at the *Lute*, in St. *Paul's* Church-Yard. 1698. 4°. [Joué en 1697.] (*British Museum* : 11775. e.)

The Provok'd Wife : A Comedy. Written by *Mr. Vanbrug. Author of the Relapse.* London, Printed in the Year 1710. [Joué en 1697.]
(*British Museum :* 642. b. 29./6.)

Æsop. A Comedy. With the Addition of A Second Part. Written by Mr. Vanbrug. Printed for T. Johnson. Bookseller at the Hague. MDCCXI. 8°. [Joué en 1697]. (*British Museum :* 642. b. 29./5.)

A Short Vindication of the *Relapse* and the Provok'd Wife, from Immorality and Prophaneness. By the Author. *London :* Printed for H. Walwyn, at the *Three Legs* in the *Poultry*, against the Stocks-Market. MDCXCVIII. 8°. (*British Museum :* 641. e. 1.)

The False Friend, A Comedy. As it is Acted at the *Theatre-Royal* in *Drury-lane*, By His Majesty's Servants. *London :* Printed for *Jacob Tonson*, within *Gray's Inn Gate*, next *Grays Inn Lane*. 1702. 4°.
(*British Museum:* 841. c. 7./8.)

The Provok'd Husband : or *A Journey to* London, A Comedy, As it is Acted at the Theatre-Royal, By His Majesty's Servants. Written by the *Late Sir* John Vanbrugh, *and Mr.* Cibber. *Vivit Tanquam Vicina Mariti.* Juv. Sat. VI. *London :* Printed for J. Watts, at the Printing-Office in *Wild-Court* near *Lincolns-Inn Fields.* MDCCXXVIII. 8°.
(*British Museum :* 643. h. 5./6.)

Plays, Written by Sir John Vanbrugh. In two volumes. London : Printed for J. Rivington, T. Longman, T. Lowndes, S. Caslon, C. Corbett, S. Bladon, W. Nicoll, T. Evans, and M. Waller. MDCCLXXVI. 12°.

VILLEMAIN.

Cours de Littérature Française, par M. Villemain. Tableau de la Littérature au XVIIIe siècle. Paris, Didier et Cie. 1864. 4 volumes 12°.

VILLIERS (GEORGE) Duke of Buckingham.

The Rehearsal, As it was Acted at the Theatre-Royal. *London,* Printed for *Thomas Dring*, at the *White-Lyon*, next *Chancery-Lane* end in *Fleet-street.* 1672. 4°. (*British Museum :* 11773. e.)

The Chances, A Comedy : As it was Acted at the Theatre Royal. Corrected and Altered by a Person of Honour. *London,* Printed for A. B. and S. M. and Sold by *Langley Curtis* on Ludgate Hill, 1682. 4°.
(*British Museum :* 11773. g.)

Poetical Reflections on a late Poem entituled, Absalom and Achitophel. *By a Person of Honour. London :* Printed for Richard Janeway. 1682. folio. (*British Museum :* 11630. h. 17.)

Miscellaneous Works, Written by His Grace *George* Late Duke of *Buckingham. Collected in One Volume from the Original Papers.* Containing Poems on several Subjects. Epistles. Characters. Pindarics. The Militant Couple, a Dialogue. And the Farce upon *Segmoor*-Fight. With Letters by and to the Duke of *Buckingham.* By Persons of Quality. Also *State Poems* on the Late Times, by Mr. *Dryden*, Sir *George Etherege*, Sir *Fleetwood Sheppard*, Mr. *Butler*, Author of *Hudibras*, Earl of *D*—, Mr. *Congreve*, Mr. *Otway*, Mr. *Brown*, Capt. *Ayloffe*, etc. Never before Printed. With the late Duke of *Buckingham's* Speeches in the *House of Lords*, upon Conference with the *Commons.* To which is added, *A Collection of Choice remarkable Speeches, that were spoken in both Houses of Parliament, by several Noblemen, and Com-*

moners, in relation to the Government and Liberty of the Subject. In the Reigns of K. *Charles* I. The Usurpation of the *Rump*, and *Oliver Cromwell*. K. *Charles* II. and K. *William* III, etc. *London* : Printed for and Sold by *J. Nutt* near *Stationers-hall*. 1704. 8°.
(*British Museum* : 1085. k. 28.)

VOLTAIRE.
Œuvres Complètes. *Nouvelle Édition*... Paris, Garnier Frères, Libraires-Éditeurs. 1877. [En cours de publication]. 8°.

WALLER (EDMUND).
The Maid's Tragedy altered. With some other Pieces. By Edmund Waller. Esq.; Not before Printed in the several Editions of his Poems. London, Printed for *Jacob Tonson*, at the *Judges Head* in *Chancery Lane*, near *Fleet-street*. 1690. (*British Museum* : 1346. b.)

The Works of *Edmund Waller*, Esq.; in Verse *and* Prose. Published By Mr. *Fenton*. *London* : Printed for J. Tonson in the *Strand*. MDCCXXX. 12°. (*British Museum* : 1163. b. 36.)

WALPOLE (HORACE).
A Catalogue of the Royal and Noble Authors of England, Scotland, and Ireland ; with *Lists of their Works*. By the late Horatio Walpole, Earl of Orford. Enlarged and Continued to the present Time, *By Thomas Park, F. S. A*. These sheets are calculated for the closet of the idle and inquisitive; they do not look up to the shelves of what Voltaire happily calls... " La Bibliothèque du Monde. " See Vol. II. p. 76. *London* : Printed for John Scott, No. 4427, Strand. 1806. 5 volumes. 8°.
(*British Museum* : 2036. b.)

Reminiscences : *Written in* 1788, for the amusement of Miss Mary and Miss Agnes B*** Y.; By Horace Walpole, late Earl of Orford. *Il ne faut point d'esprit pour s'occuper des vieux evenemens*. Voltaire. London, Published by John Sharpe, Piccadilly. 1819. in-32.

WARBURTON. *Voyez* POPE (ALEXANDER).

WATT (ROBERT).
Bibliotheca Britannica; or A General Index to British and Foreign Literature. By Robert Watt, M. D. In Two Parts : — Authors and Subjects... Edinburgh and London. 1824. 4 volumes 4°.

WATTS (THOMAS).
A Letter to Antonio Panizzi, Esq. Keeper of the Printed Books in the British Museum, on the reputed earliest printed newspaper, " The English Mercurie, 1588 ". By Thomas Watts of the British Museum. London :... 1839. 8°.

Whip.
A Whip for the Fools Back, who styles Honorable Marriage a Curs'd Confinement in his profane Poem of Absalom and Achitophel. Printed by T. Snowden for the author. 1682. folio.
(*Bodleian Library* : G. Pamph. 1525/13).

WILMOT (JOHN) Earl of Rochester.
Valentinian : a Tragedy. As 'tis Alter'd by the late Earl of Rochester And Acted at the Theatre-Royal. Together with a Preface concerning the Author and his Writings. *By one of his Friends*. *London* : Printed

for *Timothy Goodwin* at the *Maiden-head* against St. *Dunstans*-Church in *Fleetstreet*. 1685 4°. (*British Museum :* 644. f. 83.)

Familiar Letters : Written by the Right Honourable *John*, late Earl of *Rochester*, And several other Persons of Honour and Quality. With Letters Written by the most Ingenious Mr. *Thomas Otway* and Mrs. *K. Philips*. Publish'd from their Original Copies. With other Modern Letters, By *Tho. Cheek*, Esq.; Mr. *Dennis*, and Mr. *Brown* *London :* Printed by *W. Onley* for *Sam. Briscoe*, at the Corner of *Charles-street*, in *Russel-street*, *Covent-Garden*. 1697. 8°.
(*British Museum :* 10920. b. b.)

The Works of the Right Honourable The Earls of *Rochester*, and *Roscommon*. With some Memoirs of the Earl of *Rochester's* Life, by Monsieur *St. Evremont :* In a Letter to the Dutchess of *Mazarine*. The Third Edition. *To Which is added*, A Collection of Miscellany *Poems*, By the most Eminent Hands. *London :* Printed for E. Curll, at the *Peacock*, without *Temple-Bar*. 1709. 8°.
(*British Museum :* 1081. m. 3./1-2.)

Poems on Several Occasions : With Valentinian; a Tragedy. *To Which is added*, Advice to a Painter. Written by the Right Honourable *John*, late Earl of *Rochester*. *London :* Printed by *H. Hills*, and Sold by the Booksellers of *London* and *Westminster*. 1710. 8°.
(*British Museum :* 992 b. 20.)

The Works of the Earls of Rochester, Roscommon, and Dorset, The Dukes of Devonshire, *Buckinghamshire*, etc. With Memoirs of their Lives. In Two volumes. Adorned with Cuts. *London :* Printed in the Year M.DCC.XXXI. Price 5 *s*.
(*Bibliothèque nationale* : Y. 6496. G.)

WILSON (WALTER).

Memoirs of the Life and Times of Daniel De Foe; Containing A Review of his Writings, and his opinions upon a Variety of important Matters, Civil and Ecclesiastical. By Walter Wilson, Esq. of the Inner Temple. In Three volumes. London : Hurst, Chance, and Co. 1830. 8°.
(*British Museum :* 613. f. 14.)

Wine-Cooper.

The Wine-Cooper's Delight, To the Tune of, *The Delights of the Bottle... London*, Printed for the *Protestant Ballad-Singers* [1681] folio.
(*British Museum :* 831. l. 22./7.)

Works.

The Works of Celebrated Authors, Of whose Writings there are but small Remains. *London :* Printed for J. and R. Tonson and S. Draper in the *Strand*. MDCCL. 2 volumes 12°. [1[er] volume : *The* Earl *of* Roscommon, *The* Earl *of* Dorset, *The* Earl *of* Hallifax, and *Sir* Samuel Garth; 2[e] volume : *George* Stepney, *Esq.;* William Walsh, *Esq.;* Thomas Tickell, *Esq.;* and Poems *by Bishop* Sprat].

WYCHERLEY (WILLIAM).

Love in a Wood, or St. James's Park. A Comedy. As it is Acted By Their Majesties Servants. Written by M[r] *Wycherley*.

Excludit sanos Helicone poetas
Democritus; Horat.

London, Printed by *T. Warren* for *Henry Herringman*, and are to

be Sold by *R. Bentley, J. Tonson; F. Saunders*, and T. Bennet, 1694. [Joué en 1672]. 4°. (*British Museum :* 644. i. 82.)

The Gentleman Dancing Master. A Comedy, Acted at the Duke's Theatre. By Mr. *Wycherley.*

Horat. *Non satis est risu diducere rictum*
Auditoris : et est quædam tamen hic quoq; virtus.

London, Printed by *J. M.* for *Henry Herringman*, and *Thomas Dring* at the Sign of the *Blew Anchor* in the Lower Walk of the *New Exchange*, and at the Sign of the *White Lyon* in *Fleetstreet* near *Chancery-lane* end. 1673. [Joué en 1672]. 4°.
(*British Museum :* 644. i. 76.)

The Country-Wife, A Comedy, Acted at the Theatre Royal. Written by Mr. *Wycherley.*

Indignor quicquam reprehendi, non quia crassè
Compositum illepidéve putetur, sed quia nuper :
Nec veniam Antiquis, sed honorem et præmia posci. Horat.

London, Printed for *Thomas Dring*, at the *Harrow*, at the Corner of *Chancery-Lane* in *Fleet-street*. 1675. [Joué en 1673]. 4°.
(*British Museum :* 11773. e.)

The Plain-Dealer. A Comedy. As it is Acted at the Theatre Royal. Written by Mr Wycherley.

Horat. — *Ridiculum acre*
Fortius et melius magnas plerumque secat res.

Licensed *Jan.* 9. 1676. Roger L'Estrange. *London*, Printed by *T. N.* for *James Magnes* and *Rich. Bentley* in *Russel-Street* in *Covent-garden* near the *Piazza's*. M.D.C.LXXVII. [Joué en 1674]. 4°.
(*British Museum :* 644. i. 77.)

YOUNG (EDWARD).

Busiris, King of Egypt. A Tragedy. *By* E. Young, *L. L. B.* O triste plane acerbumque funus? O morte ipsâ mortis tempus indignius! Jam destinata erat egregio Juveni, jam electus nuptiarum dies; quod gaudium, quo mærore mutatum est? Plin. Epist. London, Printed for *T. Johnson.* M.DCCXIX. 12°. (*British Museum :* 11775. b.)

A Poem on the *Last Day*. By Edward Young Fellow of *All-Souls* College, *Oxon. Venit Summa Dies.* Virg. Oxford. Printed at the Theatre for *Edward Whistler*, MDCCXIII. 8°.
(*British Museum :* 11631. c. 47.)

On the Late Queen's Death. And His Majesty's *Accession to the* Throne. Inscribed to *Joseph Addison*, Esq.; Secretary to their Excellencies the Lords Justices. By Edward Young, Fellow of *All-Souls* College, *Oxon. Gaudia Curis.* Hor. *London :* Printed for *J. Tonson*, at *Shakespear's Head* overagainst *Catherine street* in the *Strand.* 1714. folio.
(*British Museum :* 643. m. 12./25.)

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

JOHN DRYDEN ET LE THÉATRE.

CHAPITRE II

JOHN DRYDEN ET LA POLITIQUE

CHAPITRE III

JOSEPH ADDISON

CHAPITRE IV

ALEXANDER POPE

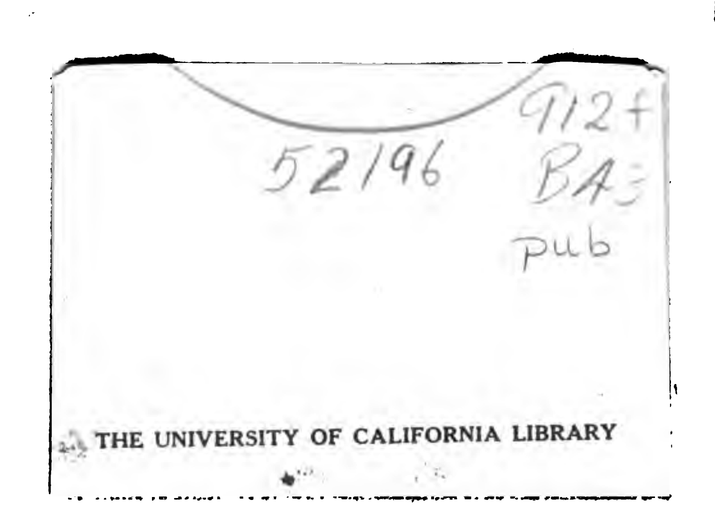


FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

Page 23, note 2, *au lieu de : Ximenes, lisez : Ximena.*
Page 65, note 1, *au lieu de :* p. 5, *lisez :* p. 57.
Page 73, note 4, *au lieu de : the, lisez : they.*
Page 101, note 1, *au lieu de :* 1667, *lisez :* 1677.
Page 168, note 7, *au lieu de :* 679, *lisez :* 1679.
Page 182, ligne 10, *au lieu de : sept, lisez : six.*
Page 212, note 2. Le dernier vers doit se lire : *It ought to,* etc.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2


52196
912f
BA3
pub
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY



